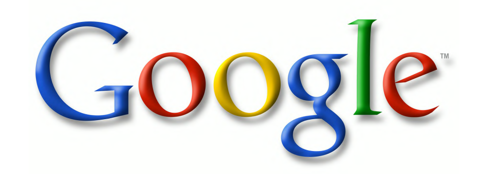
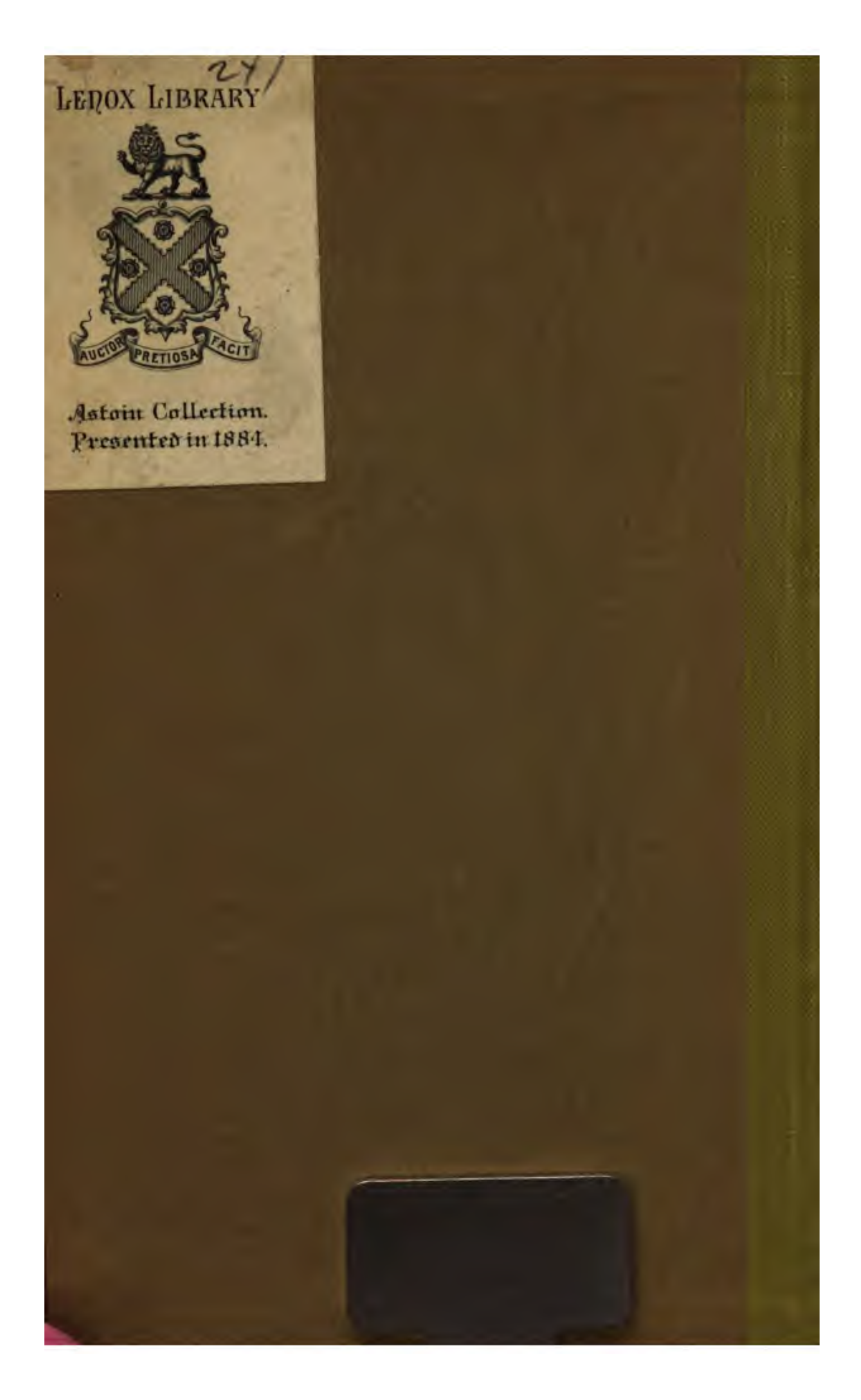
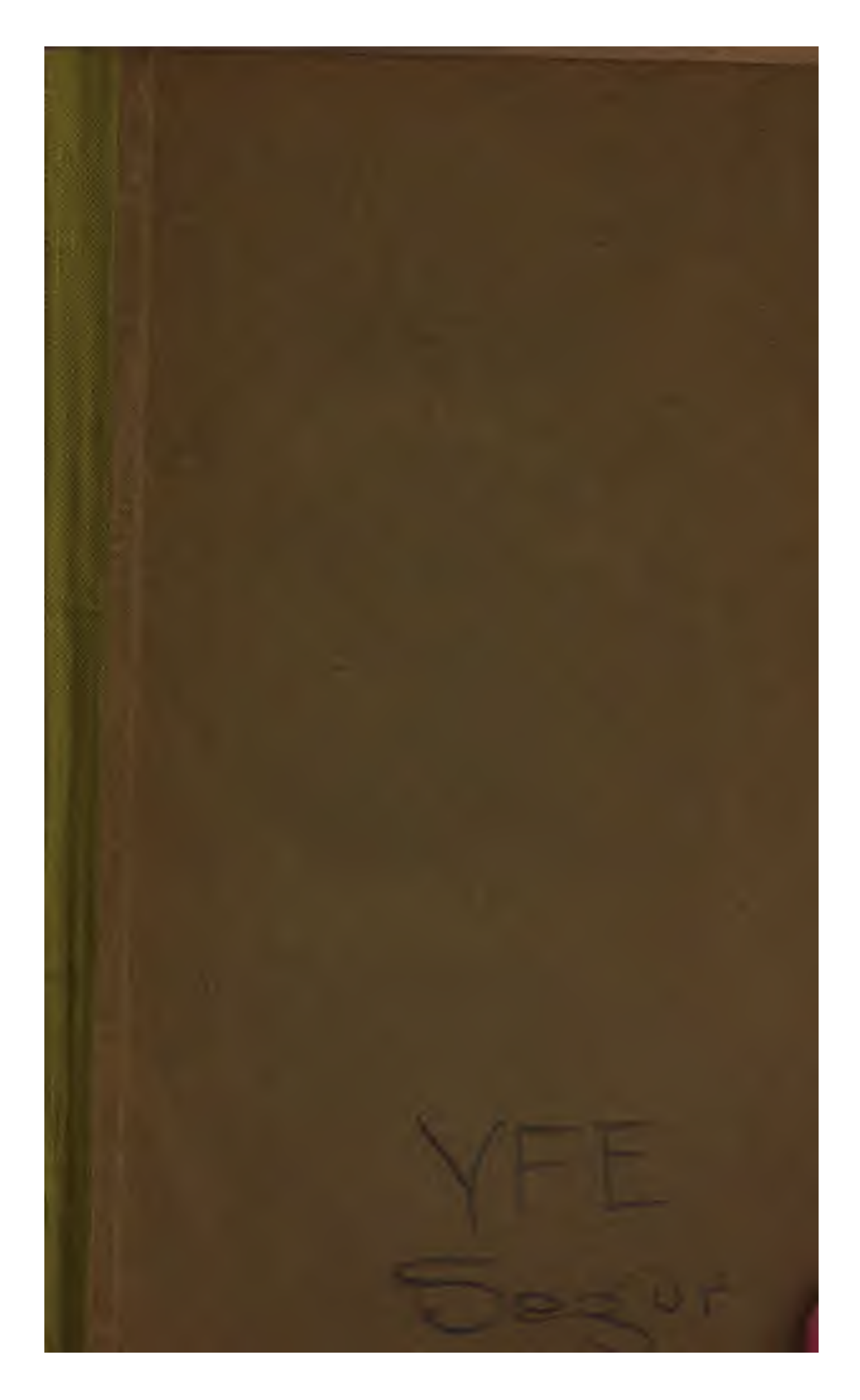
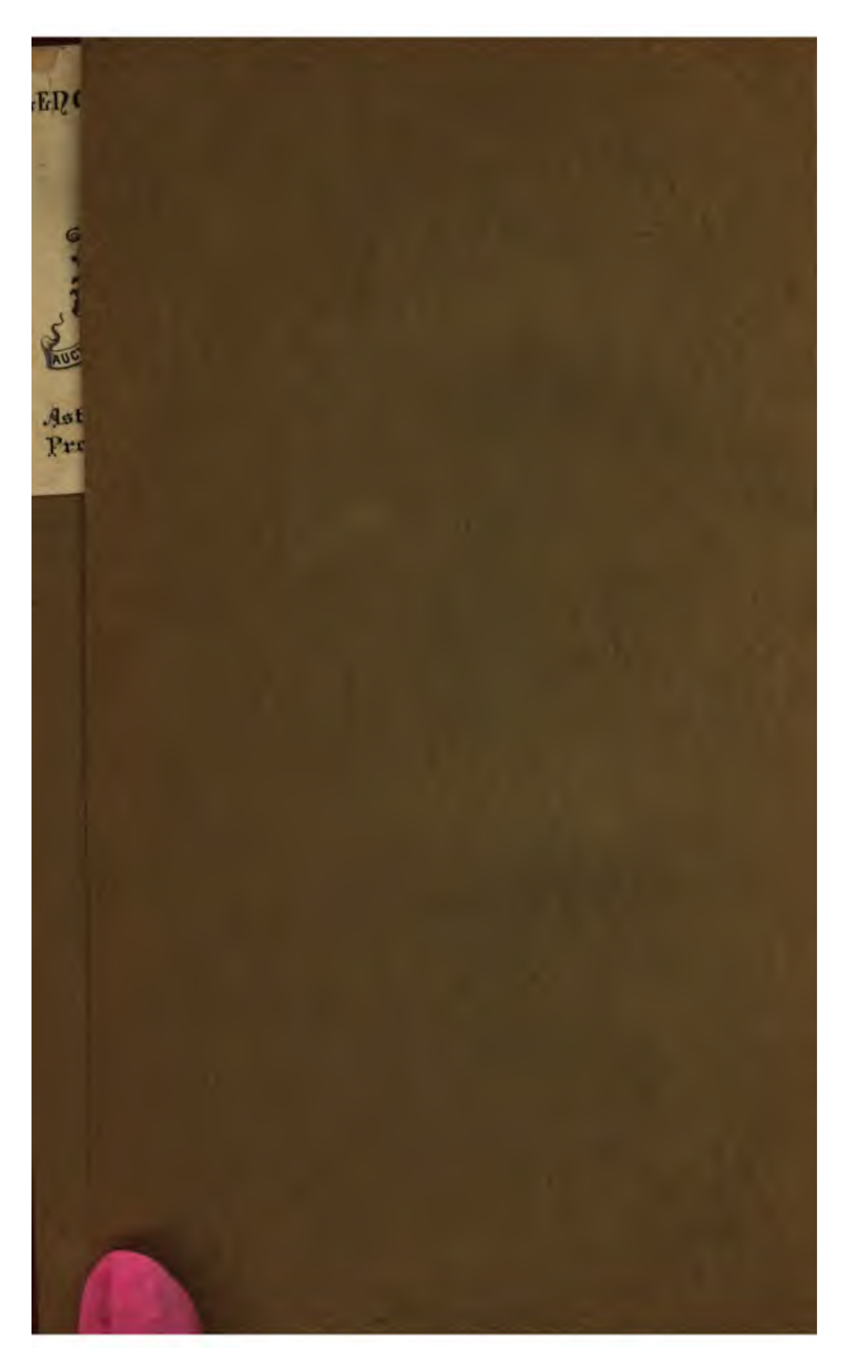



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07025300 4



24
LENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Astoin Collection.
Presented in 1884.


YFE
Segur



ŒUVRES

DE

M. LE COMTE DE SÉGUR

GALERIE MORALE

Imprimerie de Ducessois, quai des Augustins, 55.

GALERIE MORALE

PAR

M. LE COMTE DE SÉGUR

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

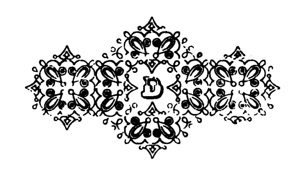
Précédée d'une Notice sur M. de Ségur

PAR

M. SAINTE-BEUVE

—

5me Édition



PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, QUAI DES AUGUSTINS

—

1844

NOTICE

SUR

M. LE COMTE DE SÉGUR

Les écrivains polygraphes sont quelquefois difficiles à classer : s'ils se sont répandus sur une infinité de genres et de sujets, sur l'histoire, la politique du jour, la poésie légère, les essais de critique et les jeux du théâtre, on cherche leur centre, un point de vue dominant d'où l'on puisse les saisir d'un coup d'œil et les embrasser. Quelquefois ce point de vue manque, le jugement qu'on porte sur eux s'étend alors un peu au hasard et demeure dispersé comme leur vie et les productions mêmes de leur plume. Mais on est heureux lorsqu'à travers cette variété d'emplois et de talents, on arrive de tous les côtés, on revient par tous les chemins au moraliste et à l'homme, à une physionomie distincte et vivante qu'on reconnaît d'abord et qui sourit.

C'est ce qui doit nous rassurer aujourd'hui que nous avons à parler de M. de Ségur. Sa longue vie, traversée de tant de vicissitudes, serait intéressante à coup sûr, peu aisée pourtant à dérouler dans son étendue et à rassembler : lui-même, en la racontant, il s'est arrêté après la période brillante de sa jeunesse. Ses ouvrages littéraires sont nombreux, divers, nés au gré des mille circonstances : ses œuvres dites complètes ne les renferment pas tout entiers. Mais à travers tout, ce qui importe le plus, l'homme est là pour nous gui-

der et nous rappeler; il reparaît en chaque ouvrage et dans les intervalles avec sa nature expressive et bienveillante, avec son esprit net, judicieux et fin, son tour affectueux et léger, sa morale perpétuelle, touchée à peine, cette philosophie aimable de tous les instants qui répand sa douce teinte sur des fortunes si différentes, et qui fait comme l'unité de sa vie.

Ses *Mémoires* nous le peignent à ravir durant les quinze dernières années de l'ancienne monarchie jusqu'à l'heure où éclata la révolution de 89. Né en 1753, il avait vingt ans à l'avénement de Louis XVI au trône. Lui, le vicomte de Ségur son frère, La Fayette, Narbonne, Lauzun, et quelques autres, ils étaient ce que Fontanes appelait les *princes de la jeunesse*. C'est toujours une belle chose d'avoir vingt ans; mais c'est chose doublement belle et heureuse de les avoir au matin d'un règne, au commencement d'une époque, de se trouver du même âge que son temps, de grandir avec lui, de sentir harmonie et accord dans ce qui nous entoure. Avoir vingt ans en 1800, à la veille de Marengo, quel idéal pour une âme héroïque! avoir vingt ans en 1774, quand on tenait à Versailles et à la cour, c'était moins grandiose, mais bien flatteur encore : on avait là devant soi quinze années à courir d'une vive, éblouissante et fabuleuse jeunesse.

M. de Ségur nous fait toucher en mainte page de ses *Mémoires* la réunion de circonstances favorables qui rendait comme unique dans l'histoire ce moment d'illusion et d'espérance. La littérature du dix-huitième siècle avait été presque en entier consacrée à établir dans l'opinion les droits des peuples, à retrouver et à promulguer les titres du genre humain. Les classes privilégiées avaient, les premières, accepté avec ardeur ces doctrines grandissantes qui les atteignaient si directement; c'était générosité à elles, et l'on aime en France à être généreux. La jeune noblesse, en particulier, se piquait de marcher en avant et de sacrifier de plein gré ce que nul en fait ne lui contestait à cette heure et ce que cette bonne grâce en elle relevait singulièrement. Elle manifestait son adoption des idées nouvelles par toutes sortes d'indices plus ou moins frivoles, par l'anglomanie dans les modes, par la simplicité du *frac* et des costumes : « Consacrant tout notre temps, dit M. de Ségur, à la société, aux « fêtes, aux plaisirs, aux devoirs peu assujettissants de la cour et des « garnisons, nous jouissions à la fois avec incurie et des avantages « que nous avaient transmis les anciennes institutions, et de la li-

« berté que nous apportaient les nouvelles mœurs : ainsi ces deux « régimes flattaient également, l'un notre vanité, l'autre nos pen-« chants pour les plaisirs.

« Retrouvant dans nos châteaux, avec nos paysans, nos gardes et « nos baillis, quelques vestiges de notre ancien pouvoir féodal, « jouissant à la cour et à la ville des distinctions de la naissance, « élevés par notre nom seul aux grades supérieurs dans les camps, « et libres désormais de nous mêler sans faste et sans entraves à « tous nos concitoyens pour goûter les douceurs de l'égalité plé-« béienne, nous voyions s'écouler ces courtes années de notre prin-« temps dans un cercle d'illusions et dans une sorte de bonheur « qui, je crois, en aucun temps, n'avait été destiné qu'à nous. Li-« berté, royauté, aristocratie, démocratie, préjugés, raison, nou-« veauté, philosophie, tout se réunissait pour rendre nos jours heu-« reux, et jamais réveil plus terrible ne fut précédé par un sommeil « plus doux et par des songes plus séduisants. »

Ainsi on ne se privait de rien en cet âge d'or rapide; on était aisément prodigue de ce qu'on n'avait pas perdu encore; on cumulait légèrement toutes les fleurs. Les gentilshommes faisaient comme ces princes qui se donnent les agréments de l'*incognito*, certains d'être d'autant plus reconnus et honorés. Au sortir d'un duel où l'on avait blessé un ami, on arrivait au déjeuner de l'abbé Raynal pour y guerroyer contre les préjugés; on était le soir du quadrille de la reine après avoir joui d'une matinée patriarcale de Franklin; on courait se battre en Amérique, et l'on en revenait colonel, pour assister au triomphe des montgolfières ou aux baquets de Mesmer, et mettre le tout en vaudeville et en chanson.

Ce qu'il faut se hâter de dire à la louange de ces hommes aimables, de ces courtisans-philosophes si élégants et si accomplis, c'est que, quand vinrent les épreuves sérieuses, ils ne se trouvèrent pas trop au-dessous : la fortune eut beau s'armer de ses foudres et de ses orages, elle échoua le plus souvent contre leur humeur. On sait l'attitude inaltérable de Lauzun au pied de l'échafaud, celle de Narbonne au milieu des rigueurs fameuses de cette retraite glacée. Sans avoir eu à se mesurer à ces conjonctures tout à fait extrêmes, les deux frères Ségur, le comte et le vicomte, avec les nuances particulières qui les distinguaient, surent garder, eux aussi, leur bonne grâce et toutes leurs qualités d'esprit, plume en main, dans l'adversité.

Ce que ne gardèrent pas moins, en général, les personnages de cette époque et de ce rang qui survécurent, et dont la vieillesse honorée s'est prolongée jusqu'à nous, c'est une fidélité remarquable, sinon à tous les principes, du moins à l'esprit des doctrines et des mœurs dont s'était imbue leur jeunesse ; c'est le don de sociabilité, la pratique affable, tolérante, presque affectueuse, vraiment libérale, sans ombre de misanthropie et d'amertume, une sorte de confiance souriante et deux fois aimable après tant de déceptions, et ce trait qui, dans l'homme excellent dont nous parlons, formait plus qu'une qualité vague et était devenu le fond même du caractère et une vertu, la bienveillance.

Mais ne devançons point les temps; nous sommes à ces années d'avant la révolution, lesquelles, toutefois, il ne faudrait pas juger trop frivoles. Pour M. de Ségur, cette époque peut se partager en deux moitiés séparées par la guerre d'Amérique. A son retour, il entre dans la vie déjà sérieuse et dans la seconde jeunesse. Jusqu'alors il n'avait fait qu'entremêler avec agrément les camps et la cour, cultiver la littérature légère, et arborer les goûts de son âge, non sans profiter vivement de toutes les occasions de s'éclairer ou de se mûrir au sein de ces inappréciables sociétés d'alors, qu'il appelle si bien des écoles brillantes de civilisation. C'est ce sérieux dissimulé sous des formes aimables qui en faisait le charme principal, et dont le secret s'est perdu depuis. On en retrouve le regret en même temps que l'expression en plus d'une page des *Mémoires* de M. de Ségur; car combien, sous cette plume facile, d'aperçus historiques profonds et vrais! Le lecteur amusé qui court est tenté de n'en pas saisir toute la réflexion, tant cela est dit aisément.

M. de Ségur, au retour de sa campagne d'Amérique, rapportait en portefeuille une tragédie en cinq actes de *Coriolan*, qu'il avait composée dans la traversée à bord du *Northumberland*, et qui fut jouée ensuite, par ordre de Catherine, sur le théâtre de l'Ermitage. Quelques contes, des fables, de jolies romances, de gais couplets, lui avaient déja valu les encouragements du duc de Nivernais, du chevalier de Boufflers, et les conseils de Voltaire lui-même, au dernier voyage du grand poëte à Paris. Ce gracieux bagage de famille et de société [1] offrait à la fin son étiquette et comme son cachet dans une

[1] Une partie se trouve dans les *Mélanges*, et le reste dans le *Recueil de Famille*, volume qui n'a eu qu'une demi-publicité.

spirituelle approbation et un privilége en parodie qui étaient censés émanés de la jeune épouse de l'auteur, petite-fille d'un illustre chancelier :

D'Aguesseau de Ségur, par la grâce d'amour,
L'ornement de Paris, l'ornement de la cour,
A tous les gens à qui nous avons l'art de plaire,
C'est-à-dire à tous ceux que le bon goût éclaire,
Salut, honneur, plaisir, richesse et volupté,
Presque point de raison et beaucoup de santé!
Notre époux trop enclin à la métromanie, etc., etc
. . . .
A ces causes voulant bien traiter l'exposant,
. . . .
Nous défendons à tous confiseurs, pâtissiers,
Marchands de beurre ainsi qu'à tous les épiciers,
De rien envelopper jamais dans cet ouvrage,
Quoiqu'à vrai dire il soit tout propre à cet usage;
Ou bien paieront dix fois ce qu'alors il vaudra,
Modique châtiment qui nul ne ruinera.
Voulons que le précis du présent privilége
Soit écrit à la fin du livre qu'il protége;
Que l'on y fasse foi comme à l'original,
Et que les gens de bien n'en disent point de mal.
Ordonnons à celui de nos gens qui sait lire
De bien exécuter ce que l'on vient d'écrire;
De soutenir partout prose, vers et couplets,
Nonobstant les clameurs, nonobstant les sifflets :
Tel est notre plaisir et telle est notre envie,
Fait dans notre boudoir, bureau digne d'envie,
Le premier jour de l'an sept cent quatre-vingt-un,
Et de nos ans un peu plus que le vingt et un.

Signé D'AGUESSEAU, comtesse DE SÉGUR.

Et plus bas : Laure DE SÉGUR.

(C'était la fille de l'auteur, âgée alors de moins de trois ans.)

Pourtant les dépêches écrites par M. de Ségur durant sa campagne d'Amérique avaient donné de sa prudence et de sa finesse d'observation une assez haute idée, pour qu'au retour M. de Vergennes songeât à le demander au maréchal son père, et à le lancer activement dans la carrière des négociations. Le poste qu'on lui destinait au début était des plus importants : il s'agissait de représenter la France auprès de l'impératrice Catherine. Les études sérieuses et

positives auxquelles dut se livrer à l'instant le jeune colonel devenu diplomate, témoignaient des ressources de son esprit et marquèrent pour lui l'entrée des années laborieuses. Ces années furent bien brillantes encore durant tout le cours de cette ambassade, où il sut se concilier la faveur de l'illustre souveraine et servir efficacement les intérêts de la France. Profitant de l'aigreur naissante qu'excitait contre les Anglais la politique toute prussienne et électorale de leur roi, usant avec adresse de l'accès qu'il s'était ouvert dans l'esprit du prince Potemkin, il parvint à signer, vers les premiers jours de l'année 1787, avec les ministres russes, un traité de commerce qui assurait à la France tous les avantages dont jusqu'alors les Anglais avaient exclusivement joui. Ce succès fut, en quelque sorte, personnel à M. de Ségur, qui, dans ses *Mémoires* et dans ses divers écrits, a pu s'en montrer fier à bon droit. Effacé à son arrivée par les ministres d'Angleterre et d'Allemagne, il n'avait dû qu'à lui-même, à cet heureux accord de décision et de bonne grâce qui ne se rencontre qu'aux meilleurs moments, de se conquérir de plain-pied une considération dont l'effet s'étendit par degrés jusque sur ses démarches politiques. Si quelque intérêt s'attache aujourd'hui pour nous à cette négociation, il tient tout entier, on le conçoit, à la façon dont le négociateur nous la raconte, et au jeu subtil des mobiles qu'il nous fait toucher. La bizarrerie capricieuse du prince Potemkin ne fut pas le moindre ressort au début de cette petite comédie. Il était grand questionneur, se piquant fort d'érudition, surtout en matière ecclésiastique. Ce faible une fois découvert, M. de Ségur n'avait qu'à le mettre sur son sujet favori, qui était l'origine et les causes du schisme grec, et l'entendant patiemment discourir durant des heures entières sur les conciles œcuméniques, il faisait chaque jour de nouveaux progrès dans sa confiance. Les autres personnages de la cour ne sont pas moins agréablement dessinés. « En s'étendant un peu longuement sur ce séjour en Russie, écrivions-nous il y a plus de quinze ans déjà, lors de l'apparition des *Mémoires*, l'auteur, ou mieux le spirituel causeur a cédé sans doute à plus d'un attrait: là où lui-même a rencontré tant de plaisirs et de faveurs qu'il se plaît à redire, d'autres qui lui sont chers ont recueilli dans les dangers d'assez glorieux sujets à célébrer. Il y a dans ce rapprochement de famille de quoi faire naître plus d'une idée et sur la différence des époques et sur celle des manières littéraires. En se rappelant les éloquents, les généreux récits du fils, on

aime à y associer par comparaison les mérites qui recommandent ceux du père, la mesure insensible du ton, ce style d'un choix si épuré, d'une aristocratie si légitime, et toute cette physionomie, si rare de nos jours, qui caractérise dans les lettres la postérité, prête à s'éteindre, des Chesterfield, des Nivernais, des Boufflers [1]. »

Prête à s'éteindre! ainsi pouvions-nous écrire il y a quelques années encore. Le temps depuis a fait un pas, et cette postérité dernière est à jamais éteinte aujourd'hui.

Une partie intéressante des *Mémoires* de M. de Ségur est consacrée aux détails du voyage en Crimée, où l'ambassadeur de France eut l'honneur d'accompagner Catherine. Ce voyage romanesque et même mensonger, tout rempli d'illusions et de prestiges, eut des résultats positifs et des effets historiques. Polemkin n'avait songé, en le combinant, qu'à ses intérêts de favori ; il voulait, à l'aide de cette marche triomphale, enlever sa souveraine à ses rivaux, la fasciner et l'énorgueillir par le spectacle d'une puissance imaginaire, l'*enguirlander*, c'est bien le mot, je crois. Mais ce motif unique et tout particulier ne fut pas compris de loin ni même de près; on en supposa d'autres plus graves. Les cabinets étrangers, et même les ambassadeurs qui étaient de la partie, crurent voir des intentions menaçantes sous ces airs de fête, et, à force de craindre une agression des Russes contre la Porte, on la fit naître à l'inverse de la part de celle-ci. M. de Ségur sait nous intéresser à ce jeu dont il nous montre au doigt point par point le dessous ; il en ranime à ravir dans son récit le divertissement et les mille circonstances.

Est-ce avant, est-ce après ce voyage, qu'il eut à poser lui-même une limite dans les degrés de cette faveur personnelle qu'il avait ambitionnée auprès de l'illustre souveraine, faveur précieuse et qu'il ne voulait pourtant pas épuiser ? Je crois bien que ce fut avant le voyage et dans l'été qui précéda la signature de son traité de commerce. On sait que la glorieuse impératrice n'avait pas seulement des pensées hautes, et qu'elle conserva jusqu'au bout le don des caprices légers. Aimable, jeune, empressé de plaire, il était naturel que M. de Ségur traversât à un moment l'idée auguste et mille fois conquérante. Lorsqu'on le questionnait en souriant là-dessus, il répondait par un de ces récits qui ne font qu'effleurer. Il avait été invité par l'impératrice à une des résidences d'été, Czarskozélo ou toute

[1] *Globe*, 16 mai 1826.

autre, et divers indices, jusqu'au choix de l'appartement qu'on lui avait assigné, semblaient annoncer ce qu'avec les reines il est toujours un peu plus difficile de comprendre. Or, M. de Ségur, chargé d'une mission délicate qui était en bonne voie, tenait apparemment à y réussir sans qu'on pût attribuer son succès à une habileté trop en dehors de la politique. Il avait de plus quelques autres raisons sans doute comme on peut supposer qu'en suggère aisément la morale ou la jeunesse. Mais comment avertir à temps et avec convenance une fantaisie impérieuse qui d'ordinaire marchait assez droit à son but? Comment conjurer sans offense cette bonne grâce imminente et son charme menaçant? Chaque après-midi, à une certaine heure, dans les jardins, l'impératrice faisait sa promenade régulière; deux allées parallèles étaient séparées par une charmille. Elle arrivait d'ordinaire par l'une et revenait par l'autre. Un jour, à cette heure même de la promenade impériale, M. de Ségur imagina de se trouver dans la seconde des allées au moment du détour, et de ne pas s'y trouver seul, mais de se faire apercevoir, comme à l'improviste, prenant ou recevant une légère, une très-légère marque de familiarité d'une des jolies dames de la cour qu'il n'avait sans doute pas mise dans le secret. — Au dîner qui suivit, le front de Sémiramis apparut tout chargé de nuages et silencieux; vers la fin, s'adressant au jeune ambassadeur, elle lui fit entendre que ses goûts brillants le rappelaient dans la capitale, et qu'il devait supporter impatiemment les ennuis de cette retraite monotone. A quelques objections qu'il essaya, elle coupa court d'un mot qui indiquait sa volonté.—M. de Ségur s'inclina et obéit; mais, lorsqu'il revit ensuite l'impératrice, toute bouderie avait disparu; la souveraine et la personne supérieure avaient triomphé de la femme. C'est plus que n'en faisaient aux temps héroïques les déesses elles-mêmes: *Spretæque injuria formæ* [1].

Lorsque M. de Ségur rentra dans sa patrie après cinq années d'absence, la révolution de 89 venait d'éclater: un autre ordre d'événe-

[1] S'il est vrai, comme on l'a dit, que plus tard, les circonstances européennes étant changées, Catherine, pour mieux déjouer la mission de M. de Ségur à Berlin, ait envoyé au roi de Prusse les billets confidentiels dans lesquels l'ambassadeur de France avait autrefois raillé les amours de ce neveu du grand Frédéric, elle ne fit en cela sans doute que suivre les pratiques constantes d'une politique peu scrupuleuse, mais elle put bien y mêler aussi tout bas le plaisir de se venger d'un ancien dédain. Il y a de ces retours tardifs de l'amour-propre blessé.

ments et de conjonctures s'ouvrait au milieu de bien des espérances déjà compromises et de bien des craintes déjà justifiées. Pour la plupart des hommes de la période précédente, les rêves éblouissants allaient s'évanouir; les rivages d'Utopie et d'Atlantide s'enfuyaient à l'horizon; les voyages en Crimée étaient terminés. Les *Mémoires* de M. de Ségur finissent là aussi, comme s'il avait voulu les clore sur les derniers souvenirs de sa belle et vive jeunesse. Son rôle pourtant en ces années agitées ne fut pas inactif; il suivit honorablement la ligne constitutionnelle où plusieurs de ses amis le précédaient. Nommé au mois d'avril 91 ambassadeur extraordinaire à Rome en remplacement du cardinal de Bernis, la querelle flagrante avec le Saint-Siége l'empêcha de se rendre à sa destination. Il refusa bientôt le ministère des affaires étrangères qui lui fut offert à la sortie de M. de Montmorin; mais il accepta de la part de Louis XVI une mission particulière à Berlin auprès du roi Frédéric-Guillaume. Il ne s'agissait de rien moins qu'après les conférences de Pilnitz, de détacher doucement le monarque prussien de l'alliance autrichienne, et de le détourner de la guerre. Dans un intéressant ouvrage publié en 1801 sur les dix années de règne de Frédéric-Guillaume, M. de Ségur a touché les circonstances de cette négociation délicate où il crut pouvoir se flatter, un très-court moment, d'avoir réussi. Les *Mémoires d'un Homme d'État* sont venus depuis éclairer d'un jour nouveau et par le côté étranger toute cette portion longtemps voilée de la politique européenne; les mille causes qui déjouèrent la diplomatie de M. de Ségur, et qui auraient fait échouer tout autre en sa place, y sont parfaitement définies [1]. Le moment était arrivé où, dans ce déchaînement de passions violentes et de préventions aveugles, il n'y avait certes aucun déshonneur pour les hommes sages, pour les esprits modérés, à se sentir inhabiles et impuissants.

Les événements se précipitaient; M. de Ségur et les siens demeurèrent attachés au sol de la France lorsqu'il n'était déjà plus qu'une arène embrasée. Son père, le maréchal, fut incarcéré à la Force, et lui détenu avec sa famille dans une maison de campagne à Châtenay, celle même où l'on dit qu'est né Voltaire. Le volume intitulé *Recueil de Famille* nous le montre, en ces années de ruine, plein de sérénité et de philosophie, adonné aux vertus domestiques,

[1] *Mémoires tirés des papiers d'un Homme d'État*, tome I, pag. 180-194.

égayant, dès que le grand moment de terreur fut passé, les tristesses et les misères des êtres chéris qui l'entouraient. Son esprit n'avait jamais plus de vivacité que quand il servait son cœur. Chaque événement, chaque anniversaire de cette vie intérieure était célébré par de petites comédies, par des vaudevilles qu'on jouait entre soi, par de gais ou tendres couplets qui parfois circulaient au delà : quelques personnes de cette société renaissante se rappellent encore la chanson qui a pour titre : *les Amours de Laure*. En même temps, dès qu'il le put, M. de Ségur reprit son rôle de témoin attentif aux choses publiques ; de Châtenay il accourait souvent à Paris ; il voyait beaucoup Boissy-d'Anglas et les hommes politiques de cette nuance. S'il ne fut point lui-même à cette époque membre des assemblées instituées sous le régime de la constitution de l'an III, s'il n'eut point l'honneur de compter parmi ceux qui, comme les Siméon, les Portalis, luttèrent régulièrement pour la cause de l'ordre, de la modération et des lois, et qui, eux aussi, suivant une expression mémorable, faisaient alors au civil *leur campagne d'Italie* [1], il la fit au dehors du moins et comme en volontaire dans les journaux. Plus d'une fois, m'assure-t-on, dans les moments d'urgence, il prêta sa plume aux discours de Boissy-d'Anglas et de ses autres amis. En 1801, enfin, il contribua au rétablissement des saines notions historiques et au redressement de l'opinion par deux publications importantes et qui méritent d'être rappelées.

La Politique de tous les Cabinets de l'Europe sous Louis XV et sous Louis XVI, contenant les écrits de Favier et la correspondance secrète du comte de Broglie, avait déjà paru en 93 ; mais M. de Ségur en donna une édition plus complète, accompagnée de notes et de toutes sortes d'additions qui en font un ouvrage nouveau où il mit ainsi son propre cachet. La politique extérieure de la France avait subi un changement décisif de système lors du traité de Versailles (1756), au début de la guerre de sept ans : de la rivalité jusqu'alors constante avec l'Autriche, on avait passé à une étroite alliance en haine du roi de Prusse et de sa grandeur nouvelle. Les principaux chefs et agents de la diplomatie secrète que Louis XV entretenait à l'insu de son ministère, étaient très-opposés à cette alliance, selon eux décevante et inféconde, avec le cabinet de Vienne, et ils ne

[1] *Éloge de M. Siméon*, par M. le comte Portalis, page 21.

cessaient de conseiller le retour aux anciennes traditions où la France avait puisé si longtemps gloire et influence. Ils n'avaient pour cela qu'à énumérer, comme résultats du système contraire, les pertes de la dernière guerre, le partage honteux de la Pologne, et à constater une sorte d'abaissement manifeste du cabinet de Versailles dans les conseils d'Europe. D'une autre part, il était incontestable que d'habiles ministres, tels que M. de Choiseul et M. de Vergennes, avaient su tirer de cette situation nouvelle, l'un par le pacte de famille, l'autre à l'époque de la guerre d'Amérique, des ressources imprévues qui avaient balancé les désavantages et réparé jusqu'à un certain point l'honneur de notre politique. Élevé à l'école de ces deux ministres, M. de Ségur oppose fréquemment ses vues modérées et judicieuses aux raisonnements un peu exclusifs du comte de Broglie et de Favier, et il en résulte d'heureux éclaircissements. Il nous est toutefois impossible de ne pas admirer la sagacité et presque la prophétie de Favier, quand il insiste sur les inconvénients constants de cette alliance autrichienne qu'on a vue depuis encore si fertile en erreurs et en déceptions : « Il faut, écrivait-il en faisant al-« lusion au mariage du dauphin (Louis XVI) et de Marie-Antoinette, « il faut avoir peu de connaissance de l'histoire pour croire qu'on « puisse en politique se reposer sur les assurances amicales qu'on « se prodigue, ou au moment de la formation d'une alliance, ou à « celui d'une union faite ou resserrée par des mariages. La pru-« dence exige de n'y compter qu'autant que les intérêts communs « s'y trouvent, et l'expérience de tous les siècles apprend que ces « liaisons de parenté sont souvent plus embarrassantes qu'utiles « quand les intérêts sont naturellement opposés. » — Un des soins de M. de Ségur dans ses notes est de rejoindre, autant que possible, la morale et la politique, et de ne plus les vouloir séparer. Vœu honorable, mais qui est plus de mise dans les livres que dans la pratique, même depuis qu'on croit l'avoir renouvelée ! De telles maximes, d'ailleurs, qui n'ont pas pour principe unique l'agrandissement, avaient peu le temps de prendre racine au lendemain du grand Frédéric et au début de Napoléon.

Une autre publication de M. de Ségur, qui date de la même année (1801), est sa *Décade historique*, ou son tableau des dix années que comprend le règne du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II (1786-1797). Sous ce titre un peu indécis, l'auteur n'avait sans doute cherché qu'un cadre pour retracer l'histoire des préliminaires de notre

révolution, ses diverses phases au dedans et ses contre-coups au dehors jusqu'à l'époque de la paix de Bâle. On peut soupçonner toutefois qu'en y rattachant si expressément en tête le nom assez disparate du roi de Prusse, en serrant de près avec une exactitude sévère le règne de ce champion si empressé de la coalition, qui fut le premier à rengaîner l'épée et à déserter dans l'action ses alliés compromis, M. de Ségur prenait à sa manière, et comme il lui convenait, sa revanche de la non-réussite de Berlin. Si ce roi eut avec lui des torts de procédé, comme on l'a dit et comme vient de le répéter un écrit récent, il les paya dans ce tableau fidèle : une plume véridique est une arme aussi. M. de Ségur ne l'a jamais eue si ferme, si franchement historique. Ici d'ailleurs comme toujours (est-il besoin de le dire ?) et soit qu'il jugeât les affaires du dehors, soit qu'il déroulât les crises révolutionnaires du dedans, il usait d'une équitable mesure. Marie-Joseph Chénier, en parlant de cet écrit en son *Tableau de la Littérature,* lui a rendu une justice à laquelle ses réserves mêmes donnent plus de prix. Placé à son point de vue modéré et purement constitutionnel de 91, l'auteur eut le mérite d'exposer les faits intérieurs et de faire ressortir ses vues sans trop irriter les passions rivales. Quant au point de vue extérieur et européen, ce livre d'un diplomate instruit et qui avait tenu en main quelques-uns des premiers fils, commençait, pour la première fois en France, à tirer un coin du voile que les *Mémoires d'un Homme d'État* ont, bien plus tard, soulevé par l'autre côté. M. d'Hauterive, l'année précédente, avait publié son ouvrage de l'*État de la France à la fin de l'an VIII.* Au sein de cette régénération universelle d'alors qui s'opérait simultanément dans les lois, dans la religion, dans les lettres, les publications de MM. de Ségur et d'Hauterive eurent donc leur part : elles contribuèrent à remettre sur un bon pied et à restaurer, en quelque sorte, la connaissance historique et diplomatique contemporaine.

Un gouvernement glorieux s'inaugurait, avide de tous les services brillants et des beaux noms : la place de M. de Ségur y était à l'avance marquée. Successivement nommé au Corps législatif, à l'Institut, au Conseil d'état et au Sénat, grand-maître des cérémonies sous l'empire, nous le perdons de vue à cette époque au milieu des grandeurs qui le ravissent aux lettres, mais non pas à leur amour ni à leur reconnaissance : une élégie de Mme Dufrénoy a consacré le souvenir d'un bienfait, comme il dut en répandre beaucoup et avec une

délicatesse de procédés qui n'était qu'à lui. Il aimait, en donnant, à rappeler ces années de détresse, ces journées d'humble et intime jouissance où lui-même il avait dû au travail de sa plume la subsistance de tous les siens. La première restauration traita bien M. de Ségur: Louis XVIII, étant comte de Provence, avait voulu être pour lui un ami, que dis-je? un *frère d'armes*[1]. Dans les Cent-jours, M. de Ségur n'eut d'autre tort que celui de croire qu'il pourrait revoir en face l'empereur et se délier. Lorsqu'on veut rompre avec une maîtresse impérieuse et longtemps adorée, il ne faut pas affronter sa présence : sinon, un geste, un coup d'œil suffisent, et l'on a repris ses liens. La seconde restauration se vengea avec dureté, et durant trois années M. de Ségur, dépouillé de ses dignités, de ses pensions, de son siége à la Chambre des pairs, dut recourir de nouveau à sa plume qui ne lui fit point défaut. C'est alors qu'il composa son *Histoire universelle,* simple, nette, instructive, antérieure à bien des systèmes et à bon droit estimée. Dans une *lettre à mes enfants et à mes petits-enfants,* placée en tête du manuscrit de cette histoire tout entier écrit de la main de M[me] de Ségur, on lit ces paroles touchantes :

Paris, ce 1er décembre 1817.

« Je n'ai pas de fortune à vous léguer; celle que je tenais de mes pères m'a été enlevée par la révolution, et j'ai été privé par le gouvernement royal de presque toute celle que je devais à mes travaux et aux services rendus à ma patrie...

« Je vous lègue ce manuscrit : il est tel que je l'ai dicté du premier jet, sans ponctuation, sans corrections; le public a l'ouvrage tel que je l'ai corrigé. Mais j'ai voulu déposer dans vos mains ce manuscrit comme je l'ai dicté, et je désire que l'aîné de ma famille le conserve toujours religieusement.

« C'est un legs précieux, honorable, sacré... J'avais perdu par une goutte sereine un œil dans la guerre d'Amérique; de longs travaux avaient affaibli l'autre ; les médecins me menaçaient de le perdre, si je l'exerçais trop. Cependant la ruine de ma fortune me rendait le travail indispensable ; je me décidai à écrire cet ouvrage ; et pour me conserver la vue, ma femme, votre tendre et vertueuse mère..., élevée dans toutes les délicatesses du grand monde, âgée de soixante

[1] On peut voir dans les *Mémoires* l'anecdote du bal de l'Opéra.

ans, presque toujours souffrante..., me servant de secrétaire avec une constance et une patience inimitables, a écrit de sa main, d'abord toutes les notes qui m'ont servi à rédiger, et ensuite tout ce livre : ainsi toute cette *Histoire universelle* a été tracée par sa main[1]... »

Cette *Histoire universelle*, qui aboutissait à la fin du Bas-Empire, avait pour suite naturelle une *Histoire de France*, et M. de Ségur se décida à l'entreprendre : il l'a poussée jusqu'au règne de Louis XI inclusivement. En louant les qualités saines de jugement, de composition et de diction qui ne cessent de recommander ce long et utile travail, nous n'essaierons pas de le discuter par comparaison avec tant d'autres plus modernes qui ont eu pour but et même pour prétention de renouveler presque tous les aspects d'un si vaste champ. Mais ce nous est un vif regret que l'auteur, eût-il dû courir sur certains intervalles, n'ait pu mener son œuvre jusqu'à travers le dix-huitième siècle; nul n'était plus désigné que lui pour retracer la suite et l'ensemble politique de ce temps encore neuf à peindre par cet aspect; il s'y fût montré original en restant lui-même.

M. de Ségur se délassait de ces travaux sévères par des morceaux plus courts, par des essais d'observation et de causerie qui, insérés d'abord dans plusieurs journaux, ont été recueillis sous le titre de *Galerie morale et politique* (1817-1823) : cet ouvrage, où l'auteur apparaît aussi peu que possible et où l'homme se découvre au na-

[1] L'*Histoire universelle* de M. de Ségur appelle naturellement la comparaison avec celle de Rollin. Dans son discours de réception à l'Académie française, le successeur de M. de Ségur (non pas Benjamin Constant qui était sur les rangs, mais M. Viennet), a dit : « Moins crédule, plus concis, plus philosophe que « Rollin, il écrivit comme lui pour la jeunesse, mais pour la jeunesse du dix-« neuvième siècle, et les hommes d'un âge mûr y trouveront encore quelque « chose à apprendre. » Cette appréciation a de la justesse. Rollin, cette *abeille de la France*, comme le nommait Montesquieu, reste sans doute avec tout son prix dans sa naïveté même, dans la lenteur et la saveur de ses traductions, où il fait repasser au goût l'esprit et la substance abondante de l'antiquité. Pourtant, après Voltaire, on ne saurait être Rollin même comme auparavant. Ces sortes d'histoires universelles ont besoin d'être de temps en temps compilées et refaites pour l'usage habituel, dans la mesure des idées courantes. La narration de M. de Ségur a d'ailleurs gardé de la manière de Voltaire et de Rollin un grand avantage sur d'autres abrégés plus prétentieux, hérissés de dates et bourrés d'une érudition toute neuve : elle se lit, elle se lit avec suite, avec intérêt, avec agrément. On sent qu'elle a pu être dictée en effet, et courir sous la plume d'une femme. La jeunesse y puise de bonnes notions premières, et l'homme du monde s'y ressouvient.

turel, était aussi celui des siens qu'il préférait. Nous partageons de grand cœur cette prédilection. M. de Ségur prend là sa place au rang de nos moralistes les plus fins et les plus aimables; on a comme la monnaie, la petite monnaie blanche de Montaigne, du Saint-Évremond sans afféterie, du Nivernais excellent. Je ne sais qui a dit de Nicole qu'il réussissait particulièrement dans les sujets moyens qui ne fourniraient pas tout à fait la matière d'un sermon. M. de Ségur réussit volontiers de même dans quelques-uns de ces petits sujets qui feraient aussi bien le refrain d'un couplet philosophique et qui lui fournissent un essai : — *Rien de trop!* — *Arrêtez-vous donc!* — On est embarrassé avec lui de citer, parce que cette causerie plaît surtout par sa grâce courante et qu'elle s'insinue plus qu'elle ne mord. Son frère le vicomte, avec moins de fond, avait plus de trait et de pointe : M. de Ségur est plutôt un esprit uni, orné, nuancé; il ne sort pas des tons adoucis. N'allez rien demander non plus de bien imprévu, de bien surprenant, à la morale qu'il propose; Horace, Voltaire et bien d'autres y ont passé avant lui; c'est celle d'un Aristippe non égoïste et affectueux. Il ne croit pas pouvoir changer l'homme, il ne se pique même pas de le sonder trop à fond; mais il le sent tel qu'il est, et il tâche d'en tirer parti. Il sait le mal, mais il y glisse plutôt que d'enfoncer, et il vous incline au mieux, au possible. Sa morale est surtout usuelle. A côté des exemples à la Plutarque dont il l'autorise, et qui feraient un peu trop lieu commun en se prolongeant, arrive un souvenir d'hier, un mot de Catherine, une de ces anecdotes de dix-huitième siècle que M. de Ségur conte si bien; on passe avec lui d'Épaminondas à l'abbé de Breteuil, et le tout s'assaisonne, et l'on rentre en souriant dans le réel de la vie. Un des essais nous le résume surtout et nous le rend dans sa physionomie habituelle et dans l'esprit qui ne cessait de l'animer; c'est le morceau sur la *Bienveillance* : « Il est une vertu, dit-il, la plus douce et la plus éclairée de toutes, un sentiment généreux plus actif que le devoir, plus universel que la bienfaisance, plus obligeant que la bonté... » Qu'on lise le reste de l'essai, on l'y trouvera tout entier. La bienveillance, comme il l'entend, n'est autre que la *charité* sécularisée, se souvenant et se rapprochant de son étymologie de *grâce*, telle qu'il l'avait entrevue dans sa jeunesse chez Mme Geoffrin, telle qu'il l'eût pu désigner non moins heureusement par un nom plus moderne de femme dont c'est le don accompli et l'immortelle couronne.

Ces pages agréables et sensibles de la *Galerie* eurent leur récompense que les livres de morale n'obtiennent pas toujours. Si elles firent alors plaisir à beaucoup, elles firent du bien à quelques-uns. L'indulgence pratique et communicative qu'elles respirent ne fut pas toute stérile. Un jour, en avril 1822, M. de Ségur reçut une lettre timbrée de Montpellier dont voici quelques extraits :

« Monsieur le comte,

« Souffrez qu'un inconnu vous rende un hommage qui doit au « moins avoir cela de flatteur pour vous, que vous y reconnaîtrez, « j'en suis sûr, le langage de la vérité. Jouet d'une basse et odieuse « intrigue... (et ici suivent quelques détails particuliers)..., — le « temps me vengera, me disais-je, c'est inévitable ; et je brûlais du « désir de voir ce temps s'écouler, et mon âme se livrait à un senti- « ment haineux, à un espoir, à un désir de vengeance qui trou- « blaient toutes mes facultés morales, qui minaient, qui consu- « maient toutes mes facultés physiques... j'étais malheureux, bien « malheureux. J'eus occasion de lire votre *Galerie morale et poli-* « *tique :* bientôt un peu de calme entra dans mon sein ; je suivais « avec intérêt le voyageur que vous guidez dans l'orageux passage « de la vie ; j'aurais voulu l'être ce voyageur, je le devins. Je recon- « nus aisément avec vous que les maladies de l'âme, plus cruelles « que celles du corps, nous ôtent toute tranquillité, je ne l'éprouvais « que trop. Bientôt vous m'apprîtes qu'il *était douteux que ma* « *haine fît à mes ennemis le mal que je leur souhaitais, que ce* « *qui était seulement certain était le mal qu'elle me faisait à* « *moi-même.* Vous m'exhortâtes à pardonner, à rendre le bien pour « le mal, à *montrer à ceux qui me haïssaient leur injustice, en* « *leur prouvant mes vertus, à les forcer ainsi à l'admiration, à* « *la reconnaissance,* et vous m'assurâtes du plus beau triomphe « qu'une âme généreuse pût souhaiter... J'eus le bonheur de pleurer « et bientôt le courage de combattre. Ce combat ne fut pas long, ni « même bien pénible... Je l'ai remporté ce triomphe, il est complet. « La sérénité rentrée dans mon âme se peignit bientôt dans mes re- « gards, et je vois déjà dans les yeux de ceux que j'appelais mes en- « nemis un étonnement et un sentiment de regret, de honte et de « compassion bienveillante qui va presque à l'admiration et au res- « pect... je suis heureux, bien heureux. Un seul regret eût encore

« un peu altéré ce bonheur ; ma reconnaissance pour mon guide, « pour mon bienfaiteur, m'eût pesé, si je n'avais pu la lui faire con- « naître... »

Rentré à la Chambre des pairs au moment où M. Decazes usait de sa faveur pour ramener du moins quelque conciliation entre tant de violences contradictoires, M. de Ségur passa les onze dernières années de sa vie dans un loisir occupé, dans les travaux ou les délassements littéraires, entremêlés aux devoirs politiques que les circonstances d'alors imposaient à tous les hommes d'un libéralisme éclairé. Le succès de ses *Mémoires* fut grand et dut le tenter à une continuation que tous désiraient : ce fut peut-être bon goût à lui de laisser les lecteurs sur ce regret et d'en rester pour son compte aux années brillantes et sans mélange. Ce fut à coup sûr une noble action que de se refuser à quelques instances plus pressantes ; le libraire-éditeur ne lui demandait qu'un quatrième volume qu'il aurait intitulé : *Empire*. La somme qu'il offrait était telle que le permettaient alors les ressources opulentes de la librairie et le concert merveilleux de l'intérêt public : trente billets de 1,000 fr. le jour de la remise du manuscrit. M. de Ségur n'hésita point un moment : « Je dois tout à « l'empereur, disait-il dans l'intimité ; quoique je n'aie que du bien « personnel à en dire, il y aurait des faits toutefois qui seraient iné- « vitables ; il y en aurait d'autres qui seraient mal interprétés, et qui « pourraient actuellement servir d'arme à ses ennemis et tourner « contre sa mémoire. — Oh ! plus tard, je ne dis pas. »

M. de Ségur mourut[1] au lendemain du triomphe de juillet. Quinze jours auparavant, un matin, sur son canapé, quatre vieillards étaient assis, lui, le général La Fayette, le général Mathieu Dumas et M. de Barbé-Marbois ; le plus jeune des quatre était septuagénaire ; ils causaient ensemble de la situation politique et de leurs craintes, des révolutions qu'ils avaient vues et de celles qu'ils présageaient encore. C'était un spectacle touchant et inexprimable pour qui l'a pu surprendre, que cet entretien prudent, fin et doux, que ces vieillesses amies dont l'une allait être bien jeune encore, et dont aucune n'était lassée.

Mais j'aime mieux finir sur un trait plus humble, plus assorti à la morale familière dont M. de Ségur n'était un si fidèle et si persuasif organe que parce qu'il la pratiqua. Sa bonté de cœur attentive et dé-

[1] Le 27 août 1830.

licate ne se démentit pas un seul jour au milieu des souffrances souvent très-vives qui précédèrent sa fin. Un jour qu'il dictait selon sa coutume, son secrétaire, distrait peut-être, ou entendant mal la voix déjà altérée, lui fit répéter le même mot deux et trois fois ; à la troisième, un mouvement de vivacité et d'humeur échappa. La dictée continuant, M. de Ségur eut soin d'adresser à plusieurs reprises la parole au jeune homme, comme pour couvrir ce mouvement involontaire ; mais il put deviner, à l'accent un peu ému des réponses, l'impression pénible qu'il avait causée. La dictée s'achevait et le secrétaire finissait d'écrire, lorsque tout d'un coup il aperçut le vieillard de soixante-dix-huit ans qui s'était levé du canapé où il reposait et qui s'approchait de lui en tâtonnant : « Mon ami, je vous ai fait tout à l'heure de la peine, pardonnez-moi. » Ce furent ses paroles. Le secrétaire, bien digne d'ailleurs d'un tel témoignage, ne put que saisir cette main vénérable qui le cherchait, en la baignant de larmes. Je ne sais si je m'abuse, mais un tel trait bien simple, si on l'omettait quand on en a connaissance, ferait faute au portrait du moraliste, et l'on n'aurait pas tout entier devant les yeux l'auteur de l'essai sur la *Bienveillance*.

SAINTE-BEUVE.

15 mai 1843.

AVANT-PROPOS.

C'est pour les hommes heureux, riches et puissants, que j'ai composé cette *Galerie,* bien que je sache qu'ils sont ordinairement, de tous les lecteurs, les moins disposés à recevoir des conseils et à entendre des vérités.

Plutarque disait fort à propos que « c'est principalement à ceux qui ont la fortune à leur commandement, que les amis parlant librement sont nécessaires; il en est peu qui en félicité retiennent le bon sens : la plupart ont besoin de sagesse empruntée et de raison venant d'ailleurs, pour les abaisser et affermir quand ils sont enflés ou ébranlés par les faveurs de la fortune : car, lorsque cette fortune vient à ôter la grandeur et l'autorité, alors les affaires mêmes apportent avec elles un châtiment accompagné de repentance, et pourtant n'est-il lors point besoin d'amis qui remontrent librement : il faut des secours aux malheureux et des conseils aux heureux, tandis qu'ordinairement on s'empresse de porter des secours aux puissants et des reproches aux infortunés. » Mais comment se faire entendre par ceux qui nous écoutent de si haut et de si loin? Quand la fortune ne les entoure que de visages riants, lorsque la flatterie caresse leurs vices et leurs faiblesses, la pauvre vérité ne sera-t-elle pas repoussée par eux, si elle veut leur adresser des paroles sévères, et leur montrer au moins un miroir trop fidèle?

On a toujours cru, avec raison, qu'il lui fallait un peu d'adresse pour s'introduire; elle a même usé parfois, avec succès, de déguisements pour se faire accueillir, et c'est sous le voile de la fable qu'elle a le mieux réussi.

Esope était plus écouté à la cour de Crésus que Solon : un séna-

teur apaisa par une fable la sédition du peuple romain, que n'avaient pu réprimer la sagesse et l'autorité des consuls; et les courtisans de Louis XIV se laissaient plus corriger par les apologues de La Fontaine, par les fictions comiques de Molière, et par les tableaux piquants de La Bruyère, que par les pensées sublimes et profondes de Pascal.

Tout écrivain moral doit donc se résoudre, s'il veut être lu, à déguiser ou au moins à parer la vérité : quand on se borne à la faire respecter, on lui rend un faible service; l'essentiel est de la faire aimer, c'est le vrai moyen d'étendre son empire. On demandait à un Lacédémonien comment il faisait pour élever ses enfants : « Je fais en sorte, répondit-il, que les choses bonnes et honnêtes leur plaisent. »

Le mot de *philosophie*, même lorsqu'il est traduit, semble de sa nature un peu effrayant; l'amour de la sagesse a je ne sais quoi d'austère qui effarouche la faiblesse humaine; j'aurais voulu qu'on l'appelât l'*étude du vrai bonheur*, et ce nom aurait été juste; car il n'est pas si difficile qu'on le croirait de prouver que, hors de la vertu et de la modération, il ne peut exister ni liberté ni bonheur.

L'âme malade est malheureuse comme le corps lorsqu'il est malsain; les passions sont les maladies de l'âme; sa santé, c'est la raison.

Il est fâcheux qu'en général la plupart des écrivains, et surtout les poëtes, aient rendu les passions si séduisantes et la raison si ennuyeuse; le sage Montaigne s'en affligeait : « Les plus illustres moralistes, disait-il, sans en excepter Cicéron, nous ennuient par leurs définitions, par leurs dissertations; ce qu'il y a dans la sagesse de vif et de moelleux, est étouffé par leurs longueries d'apprêts; j'aime mieux les livres qui usent des sciences que ceux qui les dressent. Sénèque me paraît plus propre qu'un autre écrivain à notre état trouble et malade; vous diriez souvent qu'il nous peint, et qu'il nous pince. »

Sur ce dernier point, je ne pense pas comme Montaigne : Sénèque est précisément au nombre de ces moralistes qui font plus admirer qu'aimer la raison; il parle plus de l'esprit que du cœur, et place la vertu si haut qu'on désespère de l'atteindre; il instruit, mais n'entraîne pas. J'aime bien mieux suivre Montaigne lui-même.

Loin de me prêcher avec morgue, Montaigne descend à mon niveau : bon, naïf, joyeux, varié, il se promène et cause familièrement

avec moi ; il m'éclaire sur toutes les erreurs, sur toutes les faiblesses de mon âme, en me confiant les défauts et les secrets de la sienne : il se vante sans orgueil, se confesse sans humilité ; ses préceptes sont des saillies, ses leçons des portraits.

Il parcourt tout le monde ancien pour s'instruire, tout le monde moderne pour s'amuser : abeille diligente, il recueille et s'approprie le miel des écrivains de tous les temps et de tous les pays.

Ses nombreuses citations sont instructives sans être pédantes ; elles appuient les leçons qu'il donne, et nous disposent à les mieux recevoir par la force des exemples et par l'autorité des grands noms dont il s'étaie.

Les lecteurs de notre temps ressemblent à ceux du sien ; ils trouvent qu'il est trop familier à leurs contemporains de les vouloir morigéner, et n'écoutent avec respect une semonce que lorsqu'elle leur est faite par la bouche de quelque fameux personnage d'un autre siècle. On n'a de reconnaissance que pour les leçons des morts ; ils corrigent sans humilier : tel se fâcherait d'une vérité dite par un ami, qui en profite s'il la trouve dans Horace ou dans La Bruyère.

Nos amours-propres sont tout aussi chatouilleux que celui de Louis XIV, qui, après avoir entendu un prédicateur lui adresser, du haut de la chaire, des vérités trop directes, lui dit : « Monsieur, je veux bien prendre ma part d'un sermon, mais je n'aime pas qu'on me la fasse. »

Usons donc de grands ménagements pour ne point froisser des fiertés si délicates, pour ne point blesser des oreilles si sensibles ; surtout efforçons-nous de parer la raison, et de la rendre piquante, agréable et variée. Nos disciples nous écouteront s'ils nous aiment, et nos juges ne seront point sévères si nous les faisons sourire.

Mais, me dira-t-on, après Érasme, Montaigne et La Bruyère, est-il nécessaire, est-il possible d'écrire pour corriger les mœurs ? est-il raisonnable d'espérer quelque récolte profitable en glanant dans un champ où ils ont si richement moissonné ?

Ce doute m'a longtemps arrêté ; mais j'ai pensé que la gloire de ces grands écrivains devait plutôt exciter l'émulation que porter au découragement, que d'ailleurs il s'agit moins ici d'un but glorieux que d'une intention louable, et que, si le sort ne nous donne pas le talent qui rend célèbre, il dépend presque toujours de nous de faire un travail qui nous rende utiles.

Étudier les hommes pour se connaître soi-même, et les peindre avec fidélité, porter quelque attaque aux vices, quelque secours aux vertus, c'est toujours, à mon sens, rendre service à l'humanité.

La vraie philosophie ne tend qu'à nous rendre meilleurs, plus justes, plus indulgents, plus modérés; à dévoiler la turpitude des vices, le ridicule des erreurs, le péril des faiblesses, le malheur de l'égoïsme. Quand j'entends la frivolité déclamer dans le monde contre cette philosophie, je m'en étonne et dis comme Cicéron : « Je voudrais bien savoir ce que peuvent estimer ceux qui la méprisent. »

Je sais qu'au fond l'esprit de l'homme se ressemble dans tous les temps, et qu'un philosophe du dix-neuvième siècle qui voudra le peindre, lui trouvera le même orgueil, la même inconstance, la même cupidité que les sages de tous les siècles ont reprochés au leur ; mais, si les vices des hommes restent à peu près toujours les mêmes, leurs formes varient sans cesse : ils sont, suivant les âges des peuples, plus grossiers ou plus délicats, plus hypocrites ou plus effrontés, plus dominants ou plus comprimés; ils ont, pour ainsi dire, selon les circonstances, différents costumes, différentes couleurs et différents langages.

Il est même des temps où l'exemple, la mode, l'esprit de parti en transforment quelques-uns en apparentes vertus : il en est d'autres qui, frappés par le ridicule, semblent disparaître momentanément. Par exemple, quoique la vanité et le libertinage règnent toujours dans le monde, on n'y rencontre presque plus de ces personnages qui servaient de modèles aux auteurs du *Glorieux* et de *l'Homme à bonnes fortunes*.

Les caractères restent; leur apparence seule est changée. Les lois et surtout les coutumes forcent l'intérêt personnel à porter différents voiles, à prendre différents masques, à changer de ruses, de marche et de but; par conséquent le moraliste est un peintre auquel le monde donne toujours des sujets de tableaux variés à l'infini.

Il serait presque nécessaire d'en composer une galerie nouvelle pour chaque siècle; sans cela, comment attaquer avec fruit nos erreurs, nos vices, nos ridicules? Ils ne se reconnaîtraient plus dans les peintures anciennes, sous des costumes et des vêtements étrangers.

Quoiqu'on n'aime pas les leçons, on en sent le besoin, et tellement que les plus brillants écrivains n'obtiennent que des succès

éphémères, si quelques grains de morale ne donnent pas un poids nécessaire, un lest utile à leurs feuilles légères : on écoute avec un plaisir fugitif ce qui ne s'adresse qu'aux sens; on ne grave dans sa mémoire que ce qui parle à l'âme. Horace n'aurait peut-être pas traversé tant de siècles s'il n'avait chanté que le plaisir.

Je dis plus : on ne peut exceller en rien, même en poésie, si l'on n'a bien étudié l'homme et la nature. Quelques étincelles d'imagination font briller le talent; mais le flambeau du génie ne s'allume jamais qu'aux rayons de la vérité, et dans ses productions les plus légères on peut reconnaître cette flamme qui vient du ciel.

Parmi nos poëtes modernes, celui qui passe pour avoir consacré sa lyre exclusivement à l'amour, le tendre Pétrarque, n'avait point séparé le culte des muses de celui de la sagesse; quel philosophe aurait mieux parlé que lui aux ambitieux, lorsqu'il leur dit : « Viser à la puissance pour vivre en assurance et en repos, c'est se porter sur une haute montagne pour éviter les vents et la foudre ! »

Il exigeait une morale pure, non-seulement dans les écrits, mais dans le caractère de l'écrivain. « Quelles que soient les belles paroles, disait-il, d'un homme faux et vicieux, je ne les estime pas plus qu'un poison emmiellé, que le fard d'une courtisane, que la richesse d'un avare, et que la force d'un frénétique. »

Au milieu du siècle de la féodalité, il osait déclarer « que nul homme ne peut naître gentilhomme, mais qu'il doit le devenir par ses talents et par ses bonnes qualités. Le seul avantage de la noblesse, ajoutait-il, c'est de ne pas manquer d'exemples dans sa maison, et d'être dans la nécessité de les imiter, dans la crainte de ne pas être reconnu pour légitime héritier. En regardant la noblesse sous tout autre rapport, je l'appelle un mal éclatant. »

Le poëte Pétrarque s'exprimait avec cette franchise, et les nobles preux de ce temps aimaient Pétrarque.

Il fut aussi le favori de plusieurs princes, de plusieurs souverains, et voici cependant une des vérités qu'il leur disait : « Si tu es vrai roi, rien ne t'est moins propre que la sévérité, ni rien plus propre que la clémence. Plût à Dieu que la nature eût ôté l'aiguillon aux rois des hommes, comme à ceux des abeilles! mais elle a voulu donner un exemple à un animal libre, sans lui ôter la liberté : c'est à moi à t'exhorter à ce à quoi elle ne te force pas. Regarde ce petit mais divin animal, et, au lieu de mettre l'aiguillon dans la plaie,

mets bas l'aiguillon avant la blessure ; le premier tient du peuple, le second n'appartient qu'aux rois; autrement, comme tu ne saurais être roi sans justice, tu ne peux l'être sans clémence. »

Ne ferait-on pas encore bien aujourd'hui de répéter aux hommes qui fondent plus leur amour pour la liberté sur des principes politiques que sur des principes moraux, et sur les institutions que sur les mœurs, ces paroles du même poëte : « Ce n'est pas la fortune, ce n'est pas même la loi qui nous fait libres, c'est la vertu. Si tu as de la justice, du courage et de l'innocence, tu jouis de la liberté. Si tu as beaucoup de vices, tu as beaucoup de maîtres. »

Et ne croyez pas que, parlant si hardiment aux autres, il se parlât plus mollement à lui-même; enflammé par l'amour, il n'était point aveuglé par lui, et c'était de la bouche du plus passionné des amants que sortaient ces paroles philosophiques : « Ne me dis pas que tu ne peux pas cesser d'aimer, parce que tu ne peux t'en empêcher. Crois-moi, tu le pourrais si tu le voulais efficacement; et tu le voudras peut-être lorsque tu y penseras le moins. Le mal qui te tourmente est d'une telle nature, qu'il prend son remède du temps, ayant refusé de le prendre de la vertu.

« Réjouis-toi tant que tu le voudras maintenant ; je sais que tu t'en affligeras un jour; tu ris dans ton songe, mais tu pleureras à ton réveil. »

Je n'ai cité ces pensées peu connues de Pétrarque, que pour prouver l'alliance nécessaire du talent et de la morale. Employons donc tous nos moyens, à quelque degré que la nature nous les ait départis, pour étudier l'homme et pour le peindre. C'est par le tableau de nos mœurs, c'est à la vue de nos portraits que nous pouvons nous rapprocher du bien, nous éloigner du mal, nous enflammer pour la vertu, nous effrayer de nos vices, nous corriger de nos folies en nous en moquant, et suivre le conseil du sage Marc-Aurèle, qui nous dit : *Sois droit ou redressé.*

Malheureusement, au commencement d'un siècle qui a déjà vu tant de passions déchaînées, tant d'intérêts froissés, tant de catastrophes et de bouleversements, le désordre des mœurs, le choc et l'égarement des opinions, les plaies de l'esprit public que blesse continuellement l'esprit de parti et que l'égoïsme cherche sans cesse à étouffer, offrent des sujets de tableaux trop sombres, trop tristes et trop décourageants ; l'auteur, en prenant sa plume, le peintre en

saisissant son pinceau, est tenté de dire comme le bon La Fontaine : Je suis au milieu des hommes enfiévrés de l'esprit de parti, ainsi que la perdrix au milieu des coqs furieux.

D'abord elle en fut affligée;
Mais sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola : « Ce sont leurs mœurs, dit-elle;
« Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens.
« Jupiter, sur un seul modèle,
« N'a pas formé tous les esprits;
« Il est des naturels de coqs et de perdrix :
« S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
« En plus honnête compagnie. »

Résignons-nous donc comme elle, et même rassurons-nous; si les passions s'agitent, la raison veille; l'esprit de parti lutte vainement contre l'esprit national; c'est la vague qui se brise impuissamment contre le roc. L'exagération n'a qu'un succès passager, la modération devient un sentiment général, parce que le besoin du repos est universel; mais l'égoïsme est le premier et le plus opiniâtre de nos maux : c'est la maladie des vieux peuples. Il ne peut comprendre cet excellent mot d'un ancien : « Ce qui n'est pas utile à l'essaim ne peut être utile à l'abeille. »

Attaquons ce Protée sous toutes ses formes, poursuivons-le sous tous ses déguisements, et frappons-le surtout par le ridicule; car c'est toujours, en France, l'arme la plus sûre et la plus redoutée.

Éloignons de notre palette les couleurs sombres de la haine, de la crainte et de la tristesse; l'espérance, la vérité, l'amour de la paix et de la liberté nous en offrent de plus douces et de plus riantes.

En présentant à nos contemporains des tableaux de mœurs, nous voulons les réunir et non les diviser, les calmer et non les aigrir. La sagesse qui fait rougir éloigne; celle qui fait sourire rapproche : d'ailleurs, qui oserait se croire, dans un pareil temps, assez privilégié par la raison pour censurer les autres sans se comprendre lui-même dans la censure? Personne ne doit dire aujourd'hui : *Je vous pardonne*, mais *pardonnons-nous; je vous corrige,* mais *corrigeons-nous*. Aussi je ne dis point, *riez de vos erreurs*, mais *rions des nôtres*. C'est dans cet esprit que j'ai formé cette *Galerie;* mes vœux seront satisfaits si le lecteur la parcourt sans fatigue, s'y arrête sans ennui, et n'en sort qu'avec le dessein d'y revenir.

GALERIE MORALE

LES QUATRE AGES DE LA VIE.

L'ENFANCE. LA JEUNESSE. L'AGE MUR.
LE DERNIER AGE.

La vie de l'homme est un voyage dans un monde qui lui est totalement inconnu lorsqu'il y arrive : il est chargé par la nature de la modifier et de l'embellir ; destiné à y paraître peu d'instants, il s'y plaît et s'y attache comme s'il devait y rester toujours.

C'est un pays d'illusions qu'il prend pour des vérités ; il n'y voit point les objets comme ils sont, mais comme il les sent.

Après une course dont la durée est incertaine et ne peut jamais être longue, après beaucoup de fatigues, d'ennui, de douleur, et quelques instants d'intérêt, de plaisir, d'ivresse, il quitte pour jamais cette île flottante au milieu des airs, et se jette dans un abîme sans bornes, pour y recommencer peut-être d'autres voyages, et parcourir d'autres globes qui n'ont probablement rien de semblable à celui où il a vécu.

Comme on croit cependant qu'il doit rendre compte au Créateur des mondes de l'apparition qu'il a faite sur celui-ci, il est de notre intérêt d'examiner ce qu'il y fait, ce qu'il devrait y faire pour rendre à la fois ce passage plus doux et ce compte moins pénible.

Semblable au paladin du Tasse qui porte ses pas dans une forêt enchantée, l'homme, armé de courage par le ciel, trouve

à chaque instant sur la terre des ennemis à combattre et des piéges à éviter; mille prestiges séduisants l'éloignent de sa route.

Les plaisirs sous mille formes attrayantes l'entourent, le pressent, l'entraînent dans des précipices par une pente fleurie, sur laquelle la vertu fait souvent de vains efforts pour l'arrêter.

Une foule innombrable de feux follets trompe sa vue, et l'empêche de distinguer la lueur salutaire du flambeau de la raison; le bonheur est le but auquel il veut atteindre; à chaque pas, sous mille aspects divers, des fantômes légers le séduisent, l'effraient, l'égarent, précipitent sa course et triomphent, en riant, de sa chute.

Deux génies bienfaisants, la religion et la philosophie, cherchent constamment à redresser sa marche en lui montrant la route lumineuse qui conduit au repos sur ce globe et à la félicité dans les sphères célestes; il est éloigné d'eux par des spectres trompeurs qui prennent leur apparence, leur langage, et ce n'est souvent qu'à la fin de sa marche pénible qu'il voit ses illusions se dissiper, ses prestiges s'évanouir, lorsqu'accablé de fatigues et d'années, son corps courbé vers la terre ne peut plus lever les yeux pour fixer cette vérité sévère qui lui ordonne de s'embarquer.

On peut distinguer quatre époques différentes dans ce voyage si court et si périlleux : chacune d'elles a ses plaisirs, ses douleurs, ses dangers; elles offrent toutes à ses regards le monde, le bonheur, la vérité sous des points de vue différents, car à ses yeux tout paraît toujours changer sur ce globe qui tourne sans cesse.

Suivons-le dans ces quatre parties de son voyage, et puisse un rayon de sagesse descendre sur nous pour lui servir de fanal et pour l'éclairer.

I.

L'ENFANCE.

L'enfance est, comme le dit le chantre de l'imagination,

La vie encor naissante et l'âme encore en fleur.

L'homme est ou se croit le maître de la terre; mais qui pourrait prédire cette grandeur dans sa première enfance, et deviner ce trône dans son berceau !

L'homme enfant, jeté par le ciel sur la terre, s'y montre d'abord nu, faible, sans armes, sans intelligence; son premier cri est un gémissement, son premier accent est une plainte, sa première sensation est une douleur.

Toût ce qui l'entoure le frappe à la fois : il ne peut rien distinguer; les rayons du soleil blessent ses yeux pour l'éclairer. Mille sons qui heurtent son oreille ne sont pour lui qu'un bruit confus; ses pieds ne peuvent le porter, ses mains ne savent rien saisir, sa peau délicate ne sent l'approche des objets extérieurs que par le choc douloureux qu'ils lui font éprouver. L'air même qui l'enveloppe, et qu'il respire, le pénètre d'un froid glacial.

Tel paraît cet être si faible aujourd'hui et demain si orgueilleux.

Sorti naguère d'une existence dont il n'a pas le plus léger souvenir, il est lancé sans défense au milieu des tourbillons d'un monde qui ne lui semble d'abord qu'un brouillard épais, qu'une mer orageuse et glacée où gronde une horrible tempête; alors pour lui tout est chaos. Mais il porte en son sein une flamme éthérée, un esprit céleste; bientôt cet esprit, perçant les voiles qui l'entourent, les nuages qui l'environnent, va dérouler à ses regards les merveilles d'un monde organisé.

Le besoin est son premier guide, il s'attache au sein maternel; là il a puisé la vie, là il cherche et trouve le premier

moyen de la conserver. Mais pendant longtemps son âme paraît encore endormie; c'est matériellement qu'il souffre ou qu'il jouit.

Ses sensations ne sont ni complètes, ni comparées, ni jugées par son intelligence; ses organes sont des instruments dont il ignore l'usage.

M. de Buffon remarque que ce n'est qu'au bout de quarante jours que l'enfant voit distinctement, rit et pleure. Une caresse de sa mère est son premier plaisir; l'éloignement de cette mère est son premier chagrin. La reconnaissance et l'amour filial sont ses premiers sentiments, et il commence alors véritablement à vivre, « car il aime et veut être aimé. »

Dès que le jeune voyageur a percé les ténèbres, a débrouillé le chaos qui lui cachait ce monde nouveau qu'il vient habiter, tout le charme, tout l'étonne, tout le ravit; une foule innombrable de vives sensations, de doux plaisirs, pénètrent dans son âme par les cinq portes que le ciel a placées artistement autour d'elle pour les y conduire.

Tout est découverte pour lui, chaque essai de ses forces lui donne une jouissance : l'univers en mouvement étale à ses yeux surpris le mélange des couleurs les plus riches et les plus variées.

L'action des corps qui s'agitent et se rencontrent, frappe son oreille d'une harmonie composée de mille tons différents.

L'air embaumé par les fleurs porte à son jeune cerveau l'encens de leurs parfums.

Le tissu léger qui tapisse ses lèvres et l'intérieur de sa bouche, lui fait goûter, par les premiers aliments qu'on lui présente, une saveur pareille à celle de ce nectar et de cette ambroisie dont les dieux, dit-on, se nourrissent.

Tout son corps délicat, doué d'un tact fin et léger, sent délicieusement la mollesse des langes qui l'entourent; de la plume qui le porte, qui le réchauffe; et les caresses d'une tendre mère font éprouver à tout son être la plus pure des voluptés.

Enfin, enivré de tant de sensations nouvelles, déjà fatigué

de son bonheur, sa vie a besoin de trêve, et la nature lui fait trouver une autre félicité dans une cessation apparente d'existence, dans le doux repos du sommeil.

Il se réveille : tour à tour on l'entend crier, on le voit sourire; il a connu le plaisir, il a senti la douleur; il va constamment chercher l'un, fuir l'autre; c'est déjà l'homme presque tout entier, car, sans s'en douter, il a connu tout le secret de la vie.

Bientôt il étudie les lois de l'équilibre, il se traîne, il se lève, il chancelle, il trébuche, il se redresse, il marche, il saute, il court, il mesure, il connaît les distances; il cherche, il atteint ce qu'il désire. Le toucher corrige l'erreur de sa vue et lui révèle les formes des corps; il distingue leur mollesse, leur dureté; tous ses jeux sont d'actives et de profondes études. Chacun de ses mouvements est un effort utile, chacun de ses pas est un progrès.

Son geste d'abord, sa voix ensuite indique ses besoins, ses désirs; peu à peu il imite ce qu'il entend, il articule, enfin la *parole* s'échappe de ses lèvres; cette *parole* mère des talents, des arts et des sciences, cette *parole* qui lie tous les hommes entre eux, et qui commande à la nature en donnant des ailes à la pensée.

Les premiers mots qu'il prononce sont ceux de père et de mère... mots charmants qui expriment, qui inspirent le plus pur amour; ces premiers accents paient le sein maternel de toutes ses douleurs, et font naître dans le cœur d'un père les plus vives et les plus joyeuses espérances. Ah! que l'enfant alors a d'attraits pour tout ce qui reçoit ainsi les prémices de son âme.

Ce qui nous frappe au premier regard dans l'enfance, c'est sa faiblesse; elle nous inspire une tendre pitié. Eh bien! cette faiblesse fait toute sa force; elle lui donne sur ce qui l'entoure un empire que l'ambition des hommes voudrait vainement obtenir.

La nature a doué cette faiblesse d'un charme séduisant,

d'une grâce irrésistible ; l'enfant porte sur son front ingénu l'empreinte de la candeur, de la tendresse, de la confiance, de la vérité, de toutes les qualités qui attirent et qui attachent le cœur.

Sans défiance, sans soupçon, sans détour, sa parole est le portrait fidèle de sa pensée, ses accents ont quelque chose de tendre et de céleste ; tous ses mouvements sans gêne, sans apprêts, ont une grâce que l'art ne saurait imiter.

Son sourire vous déride, ses larmes vous touchent, ses prières vous commandent.

La douce magie de cet âge aimable, de ce printemps d'existence, de cette aurore de la vie, a tant de pouvoir sur notre imagination, qu'elle peint sous ses traits tout ce qui lui rappelle la pureté, la grâce et le bonheur.

Si nous voulons nous faire une image de ce messager du printemps, de ce vent gracieux qui se parfume en caressant des fleurs, nous nous le représentons sous la forme d'un enfant ailé, et mille zéphirs légers parcourent alors les airs en voltigeant.

Les âmes tendres et pieuses qui cherchent dans le ciel une douce protection, invoquent la médiation des enfants célestes, et le ciel retentit de la voix harmonieuse des anges.

Nous leur créons même une image sur la terre, et l'homme faible ou coupable espère apaiser la Divinité, lorsqu'en entrant dans les temples il entend les doux concerts de ces chœurs d'enfants vêtus de lin, dont la voix innocente et argentine porte ses prières jusqu'au trône de l'Éternel.

Et, quand les mortels, occupés d'autres pensées, veulent peindre ce sentiment doux et impérieux, qui peuple et qui gouverne le monde, qui inspire tant de grandes actions et tant de crimes, qui donne à l'âme tant de force et tant de faiblesse, qui console de tant de chagrins, qui promet tant de bonheur et qui cause tant de peines, que font-ils ? ils créent un dieu enfant, maître du ciel et de la terre, ils le représentent ailé, aveugle, armé, le sourire sur les lèvres, la malice dans les yeux, nourri par la beauté, bercé par les grâces. Ainsi cet amour si puissant, *qui fut, qui est* ou *qui sera notre maître*,

ne se montre à notre imagination que revêtu et paré des charmes de l'enfance.

Et quel cœur assez pur pourrait conserver sa force contre les pleurs ou contre le sourire de l'innocence !

Les plus grands hommes ont reconnu son aimable ascendant. Le roi de la sévère Lacédémone, Agésilas, n'était point honteux qu'on le surprît à cheval sur un bâton, et jouant avec ses enfants.

Le bon Henri se glorifiait d'un pareil jeu, et disait à un ambassadeur qui le voyait porter son jeune fils sur ses épaules : « Ceci ne doit pas vous surprendre si vous êtes père. » Thémistocle disait, en montrant son enfant : « Voilà le plus puissant des Grecs ; Athènes commande à la Grèce, je commande aux Athéniens, ma femme me commande et cet enfant la gouverne. »

Est-il rien de plus heureux que ce premier âge. La tendre enfance, entourée d'appuis, de caresses, de bienveillance, ne connaît ni le soupçon, ni la haine, ni l'ingratitude, ni l'envie ; elle ne voit autour d'elle qu'intérêt et qu'amitié ; l'entrée de sa vie est semée de fleurs, chacun s'empresse d'en écarter les épines ; elle ignore le joug des lois, les caprices de la fortune, la honte de la pauvreté, le prix de l'or, les querelles d'opinions, l'ambition du pouvoir, l'humiliation de la dépendance, l'orgueil des rangs, les horreurs de la mort, l'incertitude de l'avenir : tout brille à ses regards de joie et d'espérance, et, lorsque tous les hommes ont rêvé un âge d'or, ils se souvenaient sans doute des jours si doux et si courts de leur première enfance.

Mais le bonheur humain n'est qu'un éclair, il semble ne briller que pour annoncer l'orage. L'enfant grandit et ne peut rester l'enfant de la nature ; la société le réclame, il doit devenir homme, et déjà l'homme qui s'annonce en lui, exige qu'on éclaire ses jeunes vertus, qu'on corrige ses vices naissants ; ce jeune sauvageon doit être cultivé, on émonde ses fleurs pour qu'il donne des fruits.

Adieu l'âge d'or ! adieu le paradis terrestre ! les songes du berceau s'évanouissent ; d'autres illusions commencent ; l'enfant va connaître des devoirs, des leçons, des lois, des peines, des châtiments, des maîtres, et peut-être même des tyrans, car les pédants sont ceux de l'enfance.

« L'enfant, dit Plutarque, est formé par la nature, par la raison, par l'exercice. La nature donne le fond, la raison les préceptes, l'exercice la pratique, de même qu'il faut au blé bonne terre, grain choisi et laboureur entendu. »

L'éducation ne peut que modifier la nature, mais cette modification ressemble souvent à un changement total, et ce n'est pas sans sujet qu'on a nommé l'habitude qui en est le fruit, une seconde nature.

Il est aussi rare de trouver un bon instituteur pour conduire les enfants, qu'un bon prince pour gouverner les hommes.

On cherche plutôt des savants que des sages, et pourtant, comme l'enfant est imitateur, l'exemple fait plus que la leçon. La cire molle est susceptible de toutes les impressions produites par ce qui la touche ; l'enfance, plus flexible encore, prend toutes les formes des objets qui frappent ses regards.

Souvent les talents et l'esprit sont tardifs ; mais le caractère est presque toujours précoce, et c'est en ce sens qu'on appelle avec raison l'enfant *un petit homme*. Il annonce de bonne heure non ce qu'il saura, mais ce qu'il fera.

Le jeune Cyrus donnait des leçons de tempérance et de gravité à son oncle le roi des Mèdes. Le jeune Achille, à la vue d'une épée, jetant son déguisement féminin, montrait aux Grecs le vainqueur d'Hector. Quand Rome tremblait devant Sylla, César enfant, demandait à son gouverneur un glaive pour tuer le tyran. Duguesclin battait, commandait, dominait ses compagnons d'étude. Henri, au sortir du berceau, riait, buvait, se battait, et déjà savait se faire aimer et craindre.

Il est difficile de deviner dans la société des hommes leurs différents caractères ; ils portent tant de masques ; les enfants,

au contraire, sont sans voile et nous montrent à nu leurs petits vices et leurs petites vertus; c'est là, dit l'abbé Delille,

C'est là que l'homme est lui, que nul art ne déguise
De ses premiers penchants la naïve franchise.
L'un, docile et traitable après le châtiment,
Laisse apaiser d'un mot son court ressentiment.
Il essuie en riant une dernière larme;
Un affront l'iritait, un souris le désarme,
Et de son cœur facile obtient un prompt retour.
L'autre, ferme en sa haine, ainsi qu'en son amour,
Tient baissé vers la terre un œil triste et farouche,
Prières, doux propos, présents, rien ne les touche;
Il repousse les dons d'une odieuse main,
Et garde obstinément un silence mutin.
Tel, décelant déjà son âme magnanime,
Jadis Caton, enfant, fut un boudeur sublime.

Heureux celui qui, loin d'être chargé de défricher un terrain ingrat, ne cultive que le sol doux et fécond de l'âme d'un enfant bien né : selon Plutarque ce mot *bien né* a deux sens, la vanité entend par là, *né de parents nobles,* et la raison l'explique ainsi, *né de parents honnêtes.* Ce même Plutarque me semble trop sévère lorsqu'il dit autre part : « que les vices et la bassesse d'un père et d'une mère se transmettent à l'enfant. » Les races des hommes ne sont pas distinctes comme celles des animaux, et quoique l'exemple soit contagieux, il effraie aussi souvent qu'il séduit. Je conviens, avec Racine, que « le crime d'une mère est un pesant fardeau; » mais si l'exemple est toujours une leçon, cette leçon est aussi fréquemment utile que nuisible, tout dépend de la direction qu'on donne au sentiment qu'elle produit. Ce qui arrive même le plus ordinairement, c'est que l'enfant, frappé des défauts de son père, tombe dans le défaut opposé. Le fils d'un avare est prodigue; celui d'un cagot, incrédule; la fille d'une femme trop galante est quelquefois disposée à la pruderie; les héritiers des conquérants portent souvent l'amour de la paix jus-

qu'à la faiblesse ; et c'est moins comme père que comme instituteur, que le vicieux ou le méchant devient dangereux pour l'enfance.

On cite la parole de Diogène, qui dit à un jeune homme débauché : « Mon ami, ton père t'a engendré étant ivre. » Ce propos du Cynique n'est que plaisant, il serait trop décourageant s'il était juste. A quoi servirait de s'occuper d'éducation, si les vertus et les vices se transmettaient avec le sang et se donnaient par héritage ?

L'histoire prouve le contraire, on n'y voit point de lignées de héros, ni de gens de bien, ni de méchants. On y trouve au contraire à chaque page des Commode, succédant aux Marc-Aurèle ; des Domitien, aux Vespasien ; des Charles VIII, aux Louis XI, et, si vous en exceptez Alexandre le Grand et Théodose, vous voyez peu de rois célèbres dont les pères aient inscrit leurs noms dans les fastes de la gloire.

Les héros sont comme les grands fleuves, leur source est petite, ils grandissent en marchant.

C'est l'éducation, et non la naissance, qui fait tout. L'homme est créé par son père, il est formé par son instituteur ; l'un nous fait naître, et l'autre nous façonne.

Aussi, malgré la grande habileté et la grande renommée de son père, le conquérant de l'Asie avouait qu'il devait plus à Aristote qu'à Philippe.

Les hommes qui de tout temps ont disputé sur tout, sans s'accorder sur rien, ne se sont pas encore mieux entendus sur la meilleure méthode d'éducation que sur le meilleur système de gouvernement ; sur les matières les plus importantes, le monde, quoique bien vieux, en est encore aux essais.

Les pauvres enfants ont, comme les malades, à craindre une foule de charlatans qui font sur eux l'expérience de leurs systèmes. Et en cela comme en toute autre chose, le grand défaut qui paraît inhérent à la nature humaine, est d'aimer ce qui est tranchant, de donner dans les extrêmes, de se plaire dans l'excès, et de fuir cette modération et ce

juste milieu, où se trouvent cependant la vérité, la justice et la sagesse.

Entrez dans ce logis, vous y voyez l'enfance contrainte, triste, opprimée par un sévère précepteur; l'orgueil et l'humeur rident son front, son regard menace, sa voix gronde, sa main est armée de férule et de verges; loin de penser comme Sénèque « qu'on ne doit pas violenter la nature, et qu'il faut proportionner le travail, non aux forces, mais à la faiblesse de l'enfant, » il hérisse son jeune cerveau de mots barbares, charge sa mémoire de sons qu'il ne comprend pas, son esprit de paroles, au lieu d'idées; de maximes, au lieu de sentiments; il punit la fatigue comme paresse, prescrit le silence dans le repos, la gêne dans l'amusement; châtie comme crime le moindre murmure, et, marchant à rebours de son but, vrai tyran de l'innocence, grave dans cette jeune âme, en traits ineffaçables, l'effroi des leçons, la haine du travail et un penchant invincible pour la dissipation.

Dans cette autre maison, une femme commande : son amour, comme presque tous les amours, est aveugle; son enfant est son idole; soumise à tous ses petits caprices, elle craint pour lui le péril d'une lutte, les dangers d'une course, la fatigue du travail, l'ennui de l'étude; les variations même de l'air l'épouvantent, elle gâte son humeur par sa complaisance, énerve son corps par ses précautions : avant d'apprendre à penser, il décide et juge; avant de savoir obéir, il commande; ce jeune maître insensé gronde et gourmande les domestiques; son gouverneur, salarié et tremblant, n'ose le contrarier; la crainte d'un jeune délateur lui impose silence. Il loue servilement les défauts qu'il devrait corriger, et partage en soupirant la molle oisiveté de l'enfant gâté dont il subit la fantasque tyrannie.

Ailleurs, vous croyez entrer dans un monastère, il n'y manque à l'enfance que la discipline et le cilice, et à cet âge tendre où le ciel n'exige rien de l'homme que la reconnaissance, au lieu de faire connaître à l'enfant un Dieu de paix et

d'amour, on l'effraie d'une Divinité vengeresse ; on le fatigue par des prières, on le contrarie par des jeûnes, on l'ennuie par des sermons ; enfin on lui fait craindre ce qu'on devrait lui faire aimer.

Dans cet autre endroit, au contraire, on ne le forme qu'à la grâce ; on ne l'occupe que de parures, il ne lit que pour s'amuser, son travail est d'apprendre à plaire, son étude est dans le salon, son école au théâtre, le bal est le champ de ses exercices ; jamais on ne prit tant de soin pour former Périclès à l'éloquence, Platon à la sagesse, que pour mouler ce jeune Sybarite à la mollesse et à la fatuité.

Ici, le système de l'éducation publique domine exclusivement, et comme Lycurgue viola les lois de la nature, en ôtant les enfants à leurs parents pour les donner à l'État, quelques hommes inflexibles dans leurs opinions voudraient priver un père du droit le plus doux quand il peut l'exercer, celui de former à la vertu l'être auquel il a donné la naissance, et de répandre la lumière dans l'esprit de l'enfant qui lui doit le jour.

D'autres, gouvernés par des préjugés gothiques et par un orgueil incurable, craignent que le rejeton de leur noble race ne se ternisse en se frottant aux plébéiens ; l'éducation privée leur paraît la seule propre à maintenir dans leur élève la dignité de sa race et la pureté de ses opinions ; les écoles publiques se présentent à leur imagination avec tous les périls des doctrines libérales ; il peut y entendre les mots dangereux de patrie, de liberté, d'égalité ; les leçons et l'exemple pourraient l'y corrompre, en lui apprenant que les principes éclairent, que les préjugés égarent, que les peuples ont des droits, les princes des devoirs ; que le mérite vaut mieux que la naissance, et que la noblesse, ne faisant que mettre l'homme en lumière, est une décoration qui rend la vertu plus éclatante et le vice plus scandaleux.

En effet, tout ne serait-il pas perdu, si par malheur, dans ces écoles qui ressemblent à de petites républiques, le noble élève entendait répéter autour de lui ce mot de Montaigne, qui

cependant était gentilhomme, et je crois même du bon vieux temps : « Un jeune enfant qui ne souhaite pas la gloire, qui ne préfère pas la science aux puérils amusements, et qui n'attache pas plus de prix à un combat qu'à un bal, fût-il fils de duc, faites-le pâtissier dans quelque bonne ville, car il faut colloquer les enfants, non selon les facultés de leurs pères, mais selon celles de leur âme. »

Au reste, quelque méthode qu'on adopte, il faut toujours en venir à ce point, c'est qu'on doit apprendre à l'enfant voyageur l'histoire, les lois, les règles, les mœurs, les usages du monde qu'il habite, afin qu'il puisse éprouver le plus de bonheur et le moins de peine possible sur la terre qui le porte, et dans l'autre séjour qui l'attend.

L'éducation qui forme son caractère, l'instruction qui éclaire son esprit, varient suivant les diverses positions dans lesquelles le hasard de la naissance et la fortune l'ont placé. Mais, dans toutes, il est un but commun qu'on ne doit jamais perdre de vue, c'est de le rendre juste et bon.

Chaque condition de la vie humaine exige différents degrés de lumière, mais la morale est également nécessaire à tous. Les fils du roi, du laboureur, du guerrier, du marchand, des grands et des petits, des riches et des pauvres, doivent également savoir que, malgré tous les paradoxes de l'erreur, le vice conduit au malheur, la vertu à la félicité; car une loi éternelle qui maintient l'ordre de l'univers, veut que les mondes n'existent, ne marchent et ne se conservent qu'en s'attirant, et les hommes en s'aimant.

Nous tendons constamment tous à chercher le bien-être, à fuir le mal-être ; mais, dans les plaisirs que l'injustice et le vice nous donnent aux dépens d'autrui, il n'est point de vrai bonheur. On tombe dans le désordre, qui est la douleur et la mort morale, dès qu'on fait aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'ils nous fissent.

Tout vice porte sa peine, toute vertu sa récompense; l'un produit haine et mépris, l'autre, estime et amour.

Quand la vertu, la bonté, la sagesse ne seraient pas de grands devoirs, elles seraient encore de bons calculs, car le mal est inséparable de l'erreur, comme le bien de la vérité.

L'égoïste est un triste fou, qui se trompe; il s'isole, se prive d'appui, et s'égare, sans compagnon, sans guide, dans le labyrinthe de la vie.

L'éternel précepteur des hommes, *le temps,* ne prouve que trop ces vérités; il ne moissonne que trop vite les faux plaisirs d'un moment, payés par un long malheur; mais il ne faut pas attendre ses lentes leçons, c'est à la raison à faire d'avance son ouvrage.

Ce qui fait que chez nous, trop souvent, les moralistes ne jettent que de la semence perdue, c'est qu'ils donnent leurs vérités comme de dures règles, comme de froids préceptes, comme d'impérieux devoirs, au lieu de les présenter au jeune voyageur qui s'avance sur la terre, comme les seuls moyens d'y trouver bon gite et bon visage d'hôte, comme la seule monnaie avec laquelle on puisse acheter le vrai plaisir et le vrai bonheur.

Dans cette étude du cœur humain, comme dans celle des sciences et des lettres, n'oubliez pas la délicatesse de l'enfant, qui ne peut suivre vos grandes enjambées qu'à pas courts et précipités, comme Ascagne suivait Énée en sortant de Troie.

Développez et n'usez pas sa force; ne mettez pas cette plante en serre chaude, elle ne vous donnerait que des fruits imparfaits et sans saveur; croyez Confucius; il vous dit de laisser à la jeune fleur le temps de s'épanouir, et de ne la pas flétrir pour toujours, en l'échauffant imprudemment dans votre sein.

Il étudie vos leçons; vous, étudiez son caractère; vous y découvrirez les germes de tous les sentiments honnêtes, profitez-en; Sénèque vous avertit avec raison, « que les bons avis développent ces germes heureux, comme un souffle léger étend les feux d'une étincelle. »

Vous trouverez un auxiliaire dont l'aide ne vous manquera

jamais ; c'est ce sentiment, source de grands biens et de grands maux, c'est l'amour-propre, le plus puissant, le plus utile, le plus dangereux des ressorts moraux ; il marche dans l'enfant plus vite que ses années, et croît plus rapidement que son corps.

Mais nul amour n'a plus besoin d'être contenu et dirigé ; il paraît, suivant le conducteur, ou comme le rayon qui éclaire, ou comme la foudre qui consume.

Lâchez-lui la bride lorsqu'il s'exerce sur les qualités du cœur et de l'esprit ; mais retenez-le avec prudence lorsqu'il se tourne sur les avantages corporels. Préservez l'enfant de ce fol orgueil qu'inspire la beauté : cette beauté que Platon appelle *un privilége de nature,* et Socrate, plus sagement, *une courte tyrannie.*

Si vous le voyez prêt à tirer trop de vanité de ses jeunes talents, songez à lui en montrer les inconvénients à côté de l'utilité ; faites-lui remarquer, avec le philosophe chinois, que le talent de la parole « fait perdre au perroquet sa liberté ; qu'on ouvre l'huître pour en tirer des perles ; et qu'on chasse l'éléphant pour lui arracher son ivoire. »

En l'empêchant de s'emporter sous l'aiguillon de l'amour-propre, ne le laissez pas s'endormir sous les rideaux de la paresse ; apprenez-lui que dans son voyage il ne peut rien acquérir sans peine, même la vertu.

Le travail est sa destinée, et, comme le dit Phocylide, « le laborieux paie sa vie, le paresseux la vole. »

Vous avez à combattre des adversaires adroits et puissants. L'enfant, semblable déjà à un jeune roi, entouré de courtisans trompeurs, se voit environné de vices séduisants et flatteurs, qui lui tendent tous différents piéges, qui lui offrent tous de dangereux appâts.

Il faut que la vertu leur oppose aussi quelques promesses et quelque *profit.* Sénèque observe très-justement « qu'il n'y a point de vice qui n'offre un salaire ; l'avarice fait briller l'argent ; la paresse attire en montrant le repos ; la débauche promet le plaisir ; l'ambition le pouvoir ; ne veuillez donc pas

que la justice et la vérité prétendent être servies gratuitement, et, pour faire aimer chaque vertu, prouvez qu'elle paie aussi une solde et donne une récompense. »

Vous direz vrai, et votre élève suivra la prudence, pour trouver la sûreté; la justice, pour obtenir l'estime; le courage, pour mériter la louange; la tempérance, pour prolonger le plaisir, pour conserver la santé; la bonté, pour attirer l'amour.

L'homme, destiné à créer, commence par imiter; craignez que cette imitation ne devienne trop habitude : celui qui *traduit* toujours n'est jamais *traduit*.

Montaigne a raison : « Qui suit toujours un autre, ne cherche rien, et ne trouve rien. Ce n'est pas tout qu'il apprenne vos préceptes, il faut qu'il sache se les approprier ; les abeilles pillotent de çà de là les fleurs, mais elles en font après le miel qui est tout leur. Ce n'est plus thym ni marjolaine. »

Il faut faire aimer le précepte et le précepteur; on ne retient à soi que ce qu'on a reçu avec plaisir. On n'écoute docilement que celui qui amuse et n'effraie pas; sur un jeune cœur élastique quoique faible, la rigueur rebondit et manque son coup. La douceur seule y pénètre.

Comme Montaigne, « je n'aimerois à grossir ce cœur que d'ingénuité et de franchise, et je n'ai guère vu d'autre effet aux verges, sinon de rendre les âmes plus lâches, ou plus malicieusement opiniâtres; on doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfiéler celles qui lui sont nuisibles. »

Ce qui est difficile à l'homme, et cependant bien nécessaire, c'est de se rabaisser à la taille de son élève; peu savent imiter le prophète, qui se raccourcissait à la mesure de l'enfant pour lui rendre la chaleur et la vie.

On a fait de nos jours une découverte qui sera presque aussi grande en ses effets que celle de l'imprimerie ; c'est la découverte de l'*enseignement mutuel* : les enfants se servent de maîtres les uns aux autres.

Ces naissantes intelligences connaissent chacune naturelle-

ment leur portée. Elles expliquent la leçon comme elles l'ont conçue; elles font facilement comprendre ce qu'elles ont compris; elles connaissent mieux que les grandes personnes les petites issues par lesquelles la pensée peut entrer dans leur cerveau.

L'enfance a son langage propre, que l'âge mûr oublie; tout est clair et rapide dans cet échange de lumières. L'émulation y est sans cesse entretenue, excitée, sans pouvoir se changer en envie, car là, rien n'est arbitraire, on est jugé par ses pairs. La supériorité ou l'infériorité sont évidentes; la prééminence est décidée et assignée par les petits rivaux qui se la disputent: les petites dignités de ce jeune État sont de courte durée, chacun y parvient tour à tour, et l'espérance y entretient le courage.

Le travail y présente l'intérêt d'une lutte, l'activité d'une course, le charme d'un spectacle, et l'étude y devient un jeu.

Il n'est pas étonnant de voir le fanatisme et le despotisme tonner contre ces établissements, que tout sage gouvernement protége. La lumière s'y répand trop vite, et certaines gens ont tant d'intérêt à prolonger la nuit! l'orgueil et l'ignorance ne conservent leur empire que dans les ténèbres, les hommes ne se laissent plus traîner à leur suite, dès qu'ils voient assez clair pour connaître leurs droits, leurs devoirs, leurs vrais intérêts, et pour distinguer les chaînes avec lesquelles on les conduisait si facilement à la faveur de l'obscurité.

Grâce à la marche du siècle et aux progrès de la raison, l'enfant qui commence son voyage ne gémit plus emmaillotté dans les liens qui s'opposaient à sa force et à sa croissance; on n'entoure plus son berceau de fables absurdes, de fantômes trompeurs, de spectres effrayants; les instruments de torture, le fouet, la férule, les verges, le martinet n'énervent plus son âme en flagellant son corps. Il n'enfonce plus ses pas timides dans la poussière des bancs de l'école, on ne l'égare plus dans le dédale érudit d'Aristote, dans les fausses

voies des catégories, dans le labyrinthe des subtilités scolastiques et sorbonniques. Le chemin de l'étude s'offre à lui aplani, éclairé. La douce et lumineuse morale de Fénelon dirige le gouvernement des enfants, comme le génie de Montesquieu celui des hommes.

En arrivant aux limites qui séparent l'enfance de la jeunesse, l'adolescent n'a point perdu ses premières journées, son travail n'a point excédé ses forces; ses plaisirs n'ont point amolli son âme; les préjugés n'ont point rétréci son esprit; son instruction n'est point, comme ci-devant, une ignorance acquise.

Il a appris des choses et non des mots; on a gravé des principes dans sa pensée, des faits dans sa mémoire, des sentiments dans son cœur.

Il sait que son bonheur ne peut exister que dans l'accomplissement de ses devoirs. Il sait que la Divinité doit trouver en lui une créature reconnaissante, les hommes un frère, le gouvernement un sujet soumis, mais libre; la patrie un défenseur courageux, un citoyen utile.

Il va continuer sa marche dans cette route étroite que lui trace la justice entre les excès: il n'ignore pas que chaque vertu est un milieu entre deux vices; la piété entre la superstition et l'incrédulité; la prudence comme le courage, entre la peur et la témérité; la liberté, entre la servitude et la licence; la justice, entre la rigueur et la faiblesse.

Le bonheur est au bout de ce chemin; les abîmes du malheur en bordent les deux côtés; les passions, comme des sirènes, l'y attirent sans cesse. Elles parlent *bien haut*, et la raison, qui lui conseille comme à Ulysse de se boucher les oreilles pour ne les pas entendre, parle toujours *un peu bas*, et souvent *un peu tard*.

Puisse le jeune voyageur, que nous allons suivre dans cette seconde époque de sa vie, être doué de la vertu qui seule protége toutes les autres, de la *force*; l'esprit ne fait que montrer la route, c'est le caractère qui la suit; les passions sont des

tyrans, et pour résister à ceux-là, comme aux autres, le vouloir n'est rien sans la fermeté.

Plutarque dit « que les peuples d'Asie n'étaient depuis si longtemps soumis au despotisme, que parce qu'ils ne savaient pas bien prononcer cette seule syllabe : *non.* »

II.

LA JEUNESSE.

L'enfance s'est écoulée doucement à l'ombre de ses premiers appuis, semblable à un ruisseau faible encore qui se promène mollement au milieu d'une prairie émaillée de fleurs. Peu à peu il s'est grossi des sources abondantes que la nature et l'éducation ont versées dans son sein. Mais ses eaux ont été constamment dirigées et contenues par des barrières placées avec prudence, entretenues avec une vigilante activité ; enfin le moment arrive où il sort de ses limites ; il va se précipiter sur la terre comme un torrent.

Les premiers obstacles qu'il rencontre, les premiers écueils qui veulent l'arrêter ne font qu'accélérer sa course : son sort dépend de la direction que lui donnent mille accidents divers. Entraînant sur son passage, il peut se perdre dans les marais fangeux, dans les cavernes profondes, ou dans les sables arides qui sont sur sa route ; heureux si, rencontrant une pente plus douce et la protection d'arbres salutaires, ou de bords élevés et conservateurs, il ralentit et règle sa marche ! alors ce torrent dévastateur devient un fleuve tranquille et fertilisant, qui poursuit paisiblement son cours, jusqu'au moment où il se mêle et se confond avec les eaux de l'immense Océan.

Telle est l'image de la jeunesse. L'enfant n'est plus ; il cesse de se voir renfermé sous l'abri protecteur de la maison paternelle, il aperçoit un monde vaste et nouveau. Dégagé de ses

liens, le jeune homme s'élance avec ardeur dans ce monde, où l'attendent tant de plaisirs et tant de chagrins.

« C'est alors, dit Lacépède, que les passions commencent à exercer sur lui leur empire orageux; c'est alors que les désirs règnent sans opposition sur son âme, rien ne la remue faiblement comme dans son enfance, tout la secoue violemment. Le jeune homme ne vit que d'élans et de transports. »

Jusque-là, entouré d'amis et de défenseurs, il n'avait point aperçu de péril, il n'avait presque point connu de résistance. Maintenant, fier de ses forces qui croissent et se développent sans cesse, plein d'une vie presque surabondante, ses facultés lui semblent sans bornes comme ses désirs.

Dédaignant tout obstacle, méprisant tout danger, presque honteux des liens qui avaient retenu son enfance; impatient de jouir de sa liberté, il écarte tout souvenir de son ancien esclavage; semblable au jeune Ascagne, aucun espace ne lui paraît assez vaste, aucun coursier assez rapide; aucune entreprise assez hardie; il bondit en triomphe sur la terre qu'il parcourt à son gré.

La délicatesse, les grâces, la candeur de l'enfance ont disparu; la force est empreinte dans ses muscles; le feu circule dans son sang; la fierté règne dans ses regards; il se plaît à soulever de lourds fardeaux, à franchir de larges fossés, à gravir des rocs escarpés; il poursuit le cerf agile, le lièvre timide, le sanglier féroce.

Sans avoir encore à combattre d'ennemis, il saisit, il agite ses armes; ses vagues désirs sont sans but, ses travaux sans règle; mais la difficulté le tente, le péril l'attire; chaque essai de sa vigueur lui paraît un triomphe : ce n'est plus l'amour enfant, couché sur des fleurs au milieu des ris et des jeux; c'est Achille brûlant de renverser Troie, c'est Hercule impatient de dompter des monstres.

Moment d'ivresse! époque enchantée! âge des prestiges! tous les biens, tous les avantages, tous les charmes de la vie

s'offrent à la fois à nos regards; ils s'emparent de nos sens, de notre esprit, de notre cœur; ils offrent à l'imagination une félicité sans bornes, un avenir sans terme.

Les désirs, les plaisirs, se pressant en foule devant nous, dérobent à nos yeux les regrets, les repentirs et les chagrins qui les suivent.

Tout sourit dans la nature au jeune homme qui apparaît sur la terre : enivré de son existence, il comprend à peine qu'on puisse s'affliger et mourir.

Dans sa vague ardeur, voulant essayer à la fois toutes les jouissances de la vie, son désir inquiet n'a rien de fixe; il embrasse tout sans rien étreindre, jouit de tout sans rien goûter; et, léger comme la nymphe que peint Virgile, ses pas rapides glissent sur l'herbe et sur les fleurs sans les courber.

Il n'emploie pas ses forces, il les prodigue; s'il joue, ce n'est point l'argent, c'est l'émotion qu'il cherche; s'il se livre au plaisir, ce n'est point l'amante, c'est l'amour qu'il aime; s'il combat, ce n'est point l'ennemi, c'est le danger qu'il poursuit : on dirait qu'il a hâte de dépenser sa vie.

Rêve trop court! heures d'illusions! l'éclair passe moins vite que vous! le temps du péril approche, le moment des mécomptes arrive; bientôt Narcisse voit qu'il n'adore qu'une vaine image; Tantale qu'il poursuit une onde qui s'échappe; Ixion, qu'il n'embrasse qu'une nuée.

Le jeune homme, naguère si vif, si joyeux, si ardent, devient triste, pensif, languissant; tout a frappé, fatigué ses sens; rien encore n'a pénétré son cœur et satisfait son âme : tout au dehors est encore plein de charmes, mais le vide est au dedans de lui.

Son indépendance le fatigue; il tourne avec regret ses regards sur cet esclavage de l'enfance, sur ces douces chaînes qu'il avait rompues avec tant d'impatience. Là il était le centre des affections, il se voyait protégé, environné d'êtres aimants; ici quelle différence, il est abandonné à lui-même, entouré d'indifférents, de rivaux, ou d'ennemis.

Autrefois ses premiers succès étaient un triomphe de famille ; aujourd'hui tous ses compagnons lui disputent le prix de la beauté, de la force, de l'adresse, des talents, du courage ; ils sont envieux de ses plaisirs, froids pour ses chagrins, ils s'irritent de ses avantages, et rient de ses revers.

Il ne tarde pas à s'apercevoir que beaucoup de caresses sont des trahisons, beaucoup de louanges, des piéges ; que plusieurs visages ne sont que des masques ; que la plupart des promesses sont des mensonges, et qu'ainsi que le dit un ancien, « on amuse les hommes avec des serments, comme les enfants avec des osselets. »

Une surprise encore plus triste vient ajouter aux peines de son âme, au trouble de son esprit ; les leçons du monde lui semblent en contradiction perpétuelle avec celles qu'il a reçues de ses maîtres.

Ils lui ont toujours représenté le bonheur suivant la sagesse, le malheur attaché à la folie, la vertu couronnée d'estime, le vice puni par le mépris ; il voit au contraire à chaque pas l'orgueil dominant, la modestie délaissée, la méchanceté triomphante, la bonté ridiculisée, la folie en honneur, la sagesse exilée avec la justice et la vérité, et la fortune ouvrant à l'intrigue, à la sottise, à la friponnerie, l'entrée de son temple, dont le mérite assiége vainement la porte.

Le jeune voyageur tombe alors dans un doute funeste ; il craint que ses guides ne l'aient égaré dans ce monde inconnu ; il ne voit pas que ces triomphes de l'erreur, que ces malheurs de la vertu ne sont qu'apparents. Il apprendra plus tard que le temps et l'opinion remettent tout dans l'ordre, et font justice à tous, tandis qu'au dedans de chacun la conscience exerce cette justice avec plus de promptitude et de sévérité.

Cependant lorsqu'il flotte dans cette incertitude, cherchant au hasard une lumière et un appui, mille passions l'attendent et dressent sur son passage mille piéges dangereux : hélas ! il en est peu qui leur échappent et qui résistent à leur voix séduisante.

L'un, entraîné par la vanité, corrompu par la flatterie, rougit de ses anciens principes, fait parade de ses vices, s'enorgueillit de sa frivolité, et, devenant un héros et un esclave de la mode, passe, tombe et disparaît comme les atours et les hochets de cette fantasque divinité.

L'autre, croyant que l'or gouverne le monde, suit en aveugle le char de la fortune, et perd au jeu ses biens et sa réputation.

Celui-là, ne voyant de bonheur que dans la puissance, se soumet aux chaînes de l'ambition ; entre dans le sentier tortueux de l'intrigue, s'abaisse pour se grandir, rampe pour s'élever, perd sa vie en tourments honteux, et trouve, au bout d'une longue marche, une vaine fumée et une lourde chute.

Un plus grand nombre, épris des voluptés, courent en riant à une vieillesse prématurée, paient de courts plaisirs par de longs remords, et au lieu du bonheur qu'ils cherchaient, ne trouvent, dans les corbeilles de fleurs et de fruits qui les entourent, que l'aspic de Cléopâtre.

Ils sentent trop tard combien Plutarque avait raison de « dire que le vice est un parfait ouvrier de malheur. Les autres tyrans, ajoute-t-il, paient des bourreaux, inventent des fers chauds, des tenailles, des tortures. Mais le vice, sans aide et sans appareil d'outils, sitôt qu'il s'attache à l'âme, la brise, l'accable et la ruine; il remplit l'homme de douleurs, de lamentations, de rancunes, de regrets et de repentance. »

Quand même, échappant au naufrage et n'ayant cédé que peu de temps au courant des passions, on parvient à les bannir de son âme, on en souffre encore longuement. On s'aperçoit, dit madame de Lambert, « qu'elles y ont demeuré ; elles y font payer chèrement leur séjour. »

Le terrain où l'erreur vous conduit est bourbeux; on y entre facilement, on en sort avec peine. Horace vous le rappelle :

Trop faible pour sortir de la fange du vice,
Vous dégagez un pied, mais soudain l'autre glisse.

Et c'est bien pis, lorsque la passion vous a conduit jusqu'au crime; le même Horace prononce cet arrêt juste et sévère :

La laine ne blanchit jamais
Dès que la pourpre la colore.
De même, quand un crime a terni la vertu,
Elle ne renaît point dans un cœur corrompu.

Heureux celui que le tourbillon du monde n'a point assez étourdi pour le détourner du premier chemin qu'on lui a tracé ! heureux, lorsque son âme pure conserve l'empreinte des principes que la prudence d'un père, la tendresse d'une mère, la prévoyance d'un sage instituteur y ont gravés, comme un vase précieux retient l'odeur du nectar dont on l'a rempli !

Mais ce bonheur est rare; un jeune esprit est trop ouvert aux plaisirs pour garder les souvenirs de la sagesse. Cette voix lointaine est bien faible pour le retenir sur une pente rapide; le sentiment seul peut l'y arrêter. C'est le secours qu'il veut, c'est le soutien qu'il cherche, c'est le besoin de son âme.

Mais là se trouve encore le péril à côté du salut, le poison à côté du remède, l'amour et l'amitié s'offrent à lui pour le sauver ou pour le perdre ; ici tout dépend du choix, mais le danger devient extrême; ce n'est plus les sens et l'imagination seulement, c'est l'âme qu'on va éclairer ou séduire : tous les traits, tous les coups porteront au cœur.

Dans ce moment où l'âme, lasse d'être libre, veut se soumettre, où le plus grand besoin du cœur est de se donner, l'amour, avec un trait semblable à une baguette magique, change tout à nos regards, tout autre prestige disparaît; les désirs remplacent les projets, les sentiments les idées; il s'empare de notre imagination comme de nos sens; il n'est plus pour nous d'autre gloire que de plaire, d'autre bonheur que d'aimer.

L'amour nous fait un monde nouveau, peuplé de deux personnes ; un seul être est pour nous l'univers : nous ne prisons que pour lui notre fortune, nos talents, nos vertus mêmes : on ne croit avoir d'autre mérite que celui qui lui plaît ; le temps nous semble se traîner dans son absence ; il vole quand nous sommes près de lui ; on éprouve ce que dit madame de Lambert, « qu'on a trop peu de toutes ses heures pour les donner à ce qu'on aime. »

Et quel est l'objet qui change ainsi soudain toute l'existence du jeune voyageur ? Quel génie a subjugué sa volonté, adouci sa fierté, désarmé sa force, triomphé de son indépendance ? Est-ce un être plus éclairé, plus intelligent, plus vertueux, plus puissant que lui ? Non, c'est presque un enfant, c'est une jeune femme.

Elle n'a d'armes que ses regards, de force que sa grâce, mais elle est belle, et la jeunesse croit trouver toutes les perfections là où elle voit la beauté.

La sagesse même cède en rougissant à son empire, et il échappe au sage La Bruyère de s'écrier « qu'un beau visage est le plus beau de tous les spectacles, et que l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle qu'on aime.

C'en est fait, la vérité s'est voilée, la raison a disparu ; la gloire même a cédé. Renaud est aux pieds d'Armide.

Cet enchantement est court comme toute autre ivresse, et le réveil en est plus triste, car ce n'est pas le corps, c'est l'âme qu'il rend malade. La gloire et la vertu ne viennent pas toujours vous apporter, comme à Renaud, un miroir salutaire. Mais le temps ne se charge que trop de cet office.

Bientôt le jeune homme, rassasié de voluptés, cherche un autre charme et ne le trouve pas ; il se donne, et on ne fait que se prêter à lui ; il avait besoin de confiance, il ne rencontre que de la légèreté ; il aimait exclusivement et ne voit qu'un objet qui veut plaire à tous. Il espérait un guide, un appui, et n'aperçoit qu'un maître capricieux ; il croyait admirer l'élévation d'âme, et c'est un orgueil puéril qui l'a subjugué.

Il découvre trop tard qu'il a pris le plaisir pour le bonheur; dès qu'il est soumis, sa conquête ne satisfait plus la mobile vanité de son vainqueur; on désire de nouveaux sujets, on lui donne des rivaux; l'île enchantée disparaît, l'antre des enfers la remplace; une furie en sort couronnée de serpents, armée d'un poignard; c'est la sœur de la pâle mort, c'est la mère de la haine et de la vengeance; c'est la hideuse jalousie.

Le jeune voyageur ne ressemble plus alors à Renaud, c'est Alcide consumé par la robe de Nessus; égaré, furieux, il ne songe plus qu'à punir l'ingrate, qu'à se venger de l'infidèle; il blasphème contre son idole, il s'élance pour la renverser.

Une foule joyeuse d'anciens compagnons de ses plaisirs, comme lui souvent trahis, mais avant lui détrompés, l'entraînent en riant loin du crime qu'il méditait: « La raison, lui disent-ils, aurait détruit la jalousie si elle était injuste; le mépris doit la guérir puisqu'elle est fondée.

« Crois nos conseils; toutes les femmes sont légères et perfides; venge-toi d'elles en les imitant: mille plaisirs réels vont te payer la perte d'un bonheur idéal.

« Ne cherche plus la félicité dans cette île d'amour, où la beauté ne fait que des esclaves et des dupes, romps pour toujours ces dangereux filets : la chasse, le vin, le jeu et mille voluptés t'appellent, elles t'attendent : apprends par notre exemple que tout l'art de vivre consiste dans l'art de jouir. Ne prends donc pour maître qu'Épicure, et pour Dieu que la volupté. »

A l'âge des entraînements, on est aussi facilement dupe de la fausse amitié que du faux amour; on se défie de celui qui vous arrête, on se confie à celui qui vous pousse sur le chemin doux et glissant des plaisirs, et tandis qu'on n'a que des complices, on se croit des amis.

Voilà le jeune voyageur de nouveau métamorphosé; c'est Alcibiade remplissant Athènes du bruit de ses brillantes folies, cherchant la gloire dans les excès, le bonheur dans les égarements, surpassant les courtisans en perfidie, les plus hardis

sophistes en audace, les plus riches citoyens en luxe, les plus intrépides buveurs en orgies, les plus aventureux soldats en témérité.

La fortune n'est ni plus sincère ni plus constante que Vénus; son jeune favori éprouve bientôt ses rigueurs : ses amis s'éloignent, sa cour disparaît; la multitude cesse de l'admirer; les éclatantes illusions qui enivraient et remplissaient son âme se dissipent comme une vapeur légère, et n'y laissent qu'un vide sombre et douloureux.

L'ambition le trahit comme l'amour et la fortune; il est accusé par ceux qu'il avait servis, dominé par des rivaux qu'il méprisait, le peuple qui l'idolâtrait l'exile. Il va peut-être dans son courroux, imitant son séduisant modèle, oublier le plus saint de ses devoirs, combattre sa patrie ingrate et s'avilir pour se venger.

Heureux s'il rencontre enfin un ami à la fois sage et indulgent comme Socrate ! Si dans son naufrage il s'attache à cette branche d'olivier, elle peut encore le sauver et ramener la paix dans son cœur.

Appelé par la voix ferme et consolante de cet ami, il s'arrête, l'écoute, le suit, et croit entendre retentir de nouveau dans son âme ces accents paternels dont ses longues erreurs, ses passions violentes, ses bruyants plaisirs avaient presque effacé la trace.

Son ami, sans l'effrayer, est pour lui comme une glace fidèle ; il lui fait voir sans voile sa propre image; le jeune homme se regarde avec honte, et il a fait déjà le premier pas vers la sagesse, dès qu'il a reconnu sa folie.

Nouveau Télémaque, il se laisse timidement guider par Mentor.

Cependant ce jeune homme naguère si bouillant se montre lent, froid, mélancolique, circonspect; son amitié a l'air de la crainte, il n'ose lever ses regards sur la vertu, et quand son sage ami est devant lui, on dirait qu'il est en face de sa conscience !

Son guide l'encourage et le fortifie. « Ne rougissez pas de votre tristesse, lui dit-il, elle est à la fois de bon augure et de bon exemple ; elle annonce une heureuse métamorphose en vous, et en produira peut-être de pareilles chez d'autres : ce qui empêche le mieux d'imiter ceux qui se sont laissés séduire par la folie, ou entraîner par le vice, c'est de les voir ; car ils sont presque toujours mécontents de leur sort.

« Les maladies du corps ont au moins un avantage, elles nous forcent au repos ; celles de l'âme, au contraire, nous ôtent toute tranquillité.

« Nous allons commencer la guerre contre vos passions ; mais, avant de vous y engager, sachez bien que cette guerre doit être perpétuelle ; si en combattant les vices vous leur accordez quelque trêve, vous serez battu par eux, ils sont toujours sous les armes.

« Commençons par attaquer la plus triste erreur, celle qui vous tourmente le plus ; c'est la haine que vous inspirent des jaloux, des rivaux, des ingrats : d'abord vous conviendrez qu'il est douteux que cette haine fasse à votre ennemi le mal que vous lui souhaitez. Ce qui est seulement certain, c'est le mal qu'elle fait à vous-même.

« Je vous dirai bien plus, et je vous apprendrai avec Plutarque, « que les ennemis ont leur utilité ; ils vous montrent « vos fautes ; ils vous disent des vérités ; ce sont des maîtres « qu'on ne paie pas. » Si vous avez quelques imperfections cachées, l'envie les éclairera ; elle n'en laissera aucune dans l'ombre ; elle vous rendra un éminent service, en vous prouvant que, pour forcer les autres à vous accorder leur estime, vous devez d'abord mériter la vôtre. Xénophon disait que les bons ménagers font profit de tout, de leurs ennemis comme de leurs amis. »

« Moi je dis plus, c'est que ces ennemis peuvent faire jouir votre amour-propre du plus grand plaisir qu'on puisse lui donner. Pardonnez à ceux qui vous haïssent ; rendez-leur le bien pour le mal ; montrez leur injustice en prouvant vos ver-

tus ; forcez-les ainsi à l'admiration, à la reconnaissance, et vous aurez remporté le plus beau triomphe qu'une âme généreuse puisse souhaiter. »

Le jeune homme écoute avec autant de surprise que de plaisir cet avis si nouveau pour lui ; on est toujours las de haïr : son ami dégage son âme d'un lourd fardeau. Tout germe de méchanceté s'éloigne avec la haine, et tout sentiment de bonté revient dès qu'on aime ses semblables.

Celui qui a rencontré un véritable ami a trouvé un rare trésor ; il devient bientôt riche de vertus ; avec son aide, commence cette seconde éducation qui grave ce que la première n'avait que dessiné.

Fort de cet appui, il tourne ses regards en arrière, réfléchit sur sa vie, si follement écoulée, et passe en revue les divers prestiges qui l'avaient séduit.

Hérodote lui peint sa jeunesse « quittant avec la robe de l'enfance toutes craintes salutaires, ainsi que les femmes en dépouillant leurs tuniques dépouillent la honte. »

Il sent qu'il existe une peur utile, la peur des reproches, et que celle-là doit toujours se conserver. Elle rend prudent contre les séductions et hardi contre le danger.

Éclairé par de sages entretiens, par de solides et intéressantes lectures, il revoit avec dégoût ses anciens compagnons de débauche ; leurs couronnes de fleurs, de pampres, de lierre, ne le charment plus. Il ne se laisse plus étourdir par leurs chansons bachiques et joyeuses ; il se souvient des indiscrétions, des folies, des querelles qui suivent l'ivresse ; il comprend ce qui avait déterminé Pittacus à punir doublement les fautes commises par un homme ivre ; il sent la justesse de cette réponse d'un roi de Sparte, auquel on demandait pourquoi les Spartiates ne buvaient pas de vin : « C'est afin, dit-il, que les autres ne délibèrent de nous, mais nous des autres. »

Pour l'éprouver, son ami le rapproche des filets qu'on lui a autrefois tendus, et où il est si souvent tombé : à la porte de

l'un de ces temples de la *fortune*, ou plutôt de l'*infortune*, de l'une de ces maisons de jeu où l'avarice expose sur une carte légère, au souffle du sort, l'honneur, le bonheur et la vie, il frémit en voyant la honte, les remords, le désespoir empreints sur les traits des victimes de cette funeste passion.

« Eh bien! lui dit son mentor, Erasme, qui s'est amusé à parer l'austère sagesse des atours de la folie, avait-il tort de comparer une maison de jeu à cet écueil nommé Malée qu'on trouvait sur les côtes de Laconie, écueil si dangereux qu'il avait donné lieu à ce proverbe : « Quand tu navigues devant Malée, dis adieu à ta fortune et à ta famille. » Mais cette malheureuse passion est si violente qu'elle résiste souvent à tous les conseils de la philosophie, et même à ceux d'une cruelle expérience. Aucune n'a fait verser plus de larmes dans les familles; on se souvient de la touchante leçon qu'une femme sensible sut donner avec autant de grâce que de délicatesse à son mari, possédé de l'amour du jeu.

La marquise de la V*** avait deux filles charmantes; leur père imprudent exposait chaque jour aux chances du sort leur dot, leur avenir. Dans ce temps où il était devenu impossible de porter sur soi assez d'or pour payer ses pertes, l'usage s'était établi de jouer avec des fiches; chaque joueur avait les siennes.

Le jour de l'an, la marquise offre en silence, pour étrennes à son époux, une boîte de fiches; il l'ouvre, la vide, et voit au fond les portraits de ses deux enfants! Cette muette et pathétique éloquence retentit au fond de son cœur. Il versa des larmes, et s'arrêta, dit-on, sur le précipice où il était près d'engloutir les plus chers objets de sa tendresse.

Il semblait plus difficile pour le jeune voyageur de s'éloigner des égarements où l'avait jeté son amour-propre. « Cet amour-propre, au dire d'Érasme, est le frère de la folie; elle le prône et le recommande à la dévotion de tous ses adorateurs; en vivant, leur dit-elle, sous sa protection, vous êtes charmés de votre mérite, vous êtes ravis de vos belles

qualités, et dès lors vous avez le bonheur d'être parvenus à la plus haute folie; avec la flatterie vous ne cajolez que les autres, mais par l'amour-propre vous vous cajolez vous-mêmes. »

Ce qui guérira le plus promptement notre jeune homme de la fatuité, ce sera la rencontre d'un fat; il comprendra bientôt la vérité du portrait qu'en fait La Bruyère. « Le fat, dit-il, est entre l'impertinent et le sot, il est composé de l'un et de l'autre. »

Le roi d'Ithaque, quoique inspiré par Minerve, ne put garantir tous ses compagnons de la séduction des sirènes, ni des piéges de Circé; le mentor du jeune voyageur craint encore pour lui les artifices de la coquetterie et la magie de la beauté; il se trompe; l'humiliation d'avoir été dupe, l'indignation de s'être vu sacrifié, ont déchiré les voiles de l'illusion; l'ivresse des sens passe vite quand elle n'a pas gagné le cœur.

Le faux amour n'est point immortel comme le véritable. Son flambeau s'éteint avec celui du désir; nous oublions ses trompeuses douceurs, et nous ne gardons que le souvenir des chagrins cruels qu'il nous a causés.

« Ne redoutez plus pour moi la volupté, dit le jeune homme à son ami; avant de vous entendre j'étais guéri; avant de lire Charron, j'avais trop éprouvé « que cette volupté est à fois « violente et pipperesse : plus elle nous mignarde, plus dé-« fions-nous-en; car elle nous veut embrasser pour nous « estrangler, elle nous appaste de miel, pour nous saouler de « fiel. »

« Défendez-moi plutôt contre l'ambition, je sens qu'un fol amour de gloire fait encore battre fortement mon cœur. Je puis sans peine renoncer à tous les plaisirs qui consument le temps d'une jeunesse insensée; mais je ne puis renoncer au désir, à l'espoir de briller parmi mes concitoyens, et de rendre mon nom célèbre; la raison me dit vainement que c'est encore une illusion qui me séduit, que c'est toujours l'amour-propre qui

m'égare, que, si la fatuité est l'orgueil rapetissé, l'ambition n'est que de la vanité grandie.

« Tout mon sang bouillonne à la vue d'un guerrier couronné du laurier de la victoire, et de l'orateur qui remporte la palme de l'éloquence. »

« Je me garderai bien, répond son ami, de détruire en vous ce germe heureux, cet aiguillon utile de tous les beaux talents, de toutes les bonnes et grandes actions, je n'arrêterai point votre marche, je ne ferai que la modérer. Visez au but le plus élevé, j'y consens ; mais comme on l'atteint rarement, sachez vous contenter d'en approcher.

« Au lieu de satisfaire un vain désir, remplissez un devoir, combattez pour défendre votre pays ; parlez, écrivez pour servir, pour éclairer vos concitoyens. On n'est pas certain d'être grand, on est toujours sûr d'être utile.

« La moitié de ce que vous souhaitez dépend de vous : la bonne renommée vient de la vertu, et la gloire de la fortune ; visez à l'une comme but, et à l'autre comme chance.

« Conservez sous l'armure du soldat les qualités qu'on chérit dans le citoyen : la douceur, la modestie, la générosité, la tempérance. Selon les différents modèles qu'il suit, le guerrier devient le fléau ou l'honneur de l'humanité.

« Les armes de l'éloquence exigent la même sagesse, la même probité dans leur emploi. Cette éloquence a ses dangers comme son utilité ; tout dépend de l'usage qu'on en fait ; c'est le bouclier de l'innocence, l'épée du courage, ou le poignard de la calomnie.

« A la tribune comme dans les camps, soyez l'homme de votre patrie, et ne devenez celui d'aucun parti ; l'esprit de parti n'est qu'un égoïsme un peu étendu ; il rapetisse les pensées, fausse les idées, corrompt les sentiments, et met les intérêts à la place des vertus ; il enfante les discordes, rompt les liens des peuples, et cause même le malheur des individus, en chassant de leur cœur la modération et la bienveillance, hors desquelles il ne peut exister ni vraie sagesse ni vrai bonheur.

« Mais l'homme souvent n'évite un excès que pour se jeter dans l'autre ; en cherchant la modération, n'allez pas tomber dans la faiblesse ; avec la force vous n'aurez que vos propres défauts ; la faiblesse vous donnera ceux de tout ce qui vous entoure.

« Je n'approuve pas non plus cette aversion excessive que vous montrez à présent contre tous les plaisirs. L'austérité n'est pas la sagesse. Les voluptés ressemblent aux maîtresses; tant qu'on en parle avec trop de dépit, on sent encore leur joug, et l'on est plus près que l'on ne pense de s'y rattacher.

« C'est, dit Charron, une opinion malade, fantasque et dé-
« naturée, que rejeter et condamner généralement tous dé-
« sirs et plaisirs. Dieu est le créateur et l'auteur des plaisirs ;
« ce qu'il faut seulement, c'est apprendre à s'y bien porter, et
« ouïr les leçons de sagesse là-dessus. »

« Il a raison ; vouloir vivre sans désirer ni jouir, c'est confondre l'idée de la vie avec celle de la mort. Ce qui est nécessaire, c'est de proportionner les souhaits à ses facultés.

« Les désirs modérés donnent les grands contentements. L'excès seul en tout porte dommage ; la fortune, dit Horace,

> . . . Est comme un vêtement,
> Qui trop grand embarrasse, et trop petit nous blesse.

« Évitez un écueil commun, tâchez que vos fautes passées ne vous rendent pas injuste ; et comme l'ingratitude ne doit pas vous dégoûter de la bienfaisance, ni vous empêcher de croire aux cœurs reconnaissants, vous ne devez pas vous persuader que l'amitié n'existe point parce que de faux amis vous ont trompé, et qu'il n'est pas de femmes sages et constantes, parce que vous avez été dupe de quelques coquettes.

« Ne vous faites point ermite par humeur contre le monde où vous vous êtes égaré ; ne fermez pas votre cœur parce qu'il a été blessé.

« Irez-vous, par exemple, imiter la folie qu'Érasme fait parler, quand elle appelle le mariage « un licou qui attache

l'homme au chagrin? » En ce cas nous nous séparerions, et je vous dirais un triste adieu, car le mariage est précisément le port où je voulais vous conduire; c'est là seulement, si vous choisissez bien cet asile, que vous trouverez le bonheur tranquille, et que vous serez à l'abri des orages de la vie.

« Vous n'avez connu que la moitié de l'existence quand vous avez vécu seul; doublez-vous pour la sentir tout entière, et connaissez enfin les charmes d'un sentiment pur, qui a tout le feu de l'amour et toute la sagesse de l'amitié.

« C'est alors que vous serez vraiment sage; l'intérêt de cette nouvelle moitié de vous-même se joindra au vôtre pour régler vos désirs, pour vaincre vos passions, et vous éprouverez que la persuasion du cœur est bien au-dessus de celle de l'esprit. »

A ces mots le jeune voyageur, ému jusqu'au fond de l'âme, sent que c'est la sagesse même qui lui parle; elle éclaircit tous ses doutes, dissipe toutes ses craintes, répond à tous ses vœux, à tous les besoins de son cœur. Il suit sans hésiter sa voix, il a secoué le joug de la vanité, ce tyran ridicule et impérieux qui nous assujettit à toutes sortes de contraintes, et qui, selon Montaigne, « nous rend vains aux dépens de nos aises. »

Il s'est affranchi des tourments de la haine, de la honte, de la jalousie. Les coupables voluptés ont perdu sur lui leur empire, il ne sera plus l'esclave ni l'ennemi des autres passions.

A chacun des biens et des avantages de la vie, sa raison n'attachera plus que leur juste prix; il sait, comme Plutarque, « que la noblesse est un beau bien, mais c'est celui de nos ancêtres plutôt que le nôtre; la richesse est une chose précieuse qui dépend non de nous, mais de la fortune; la gloire est vénérable, mais incertaine; la beauté désirable, mais de peu de durée; la santé, un grand bien facile à perdre; la force, peu de chose quand on la compare à celle des taureaux et des lions. Science et sagesse, seules qualités divines et immortelles en nous. Aussi, quand Démétrius, après le saccage de Mégare, demanda à Stilipon le Mégarien s'il avait beaucoup

perdu au pillage, — Non, répond celui-ci ; car la guerre ne saurait piller la vertu. »

Plein de ces préceptes, pénétré de ces vérités, le jeune voyageur poursuivra probablement son chemin sans trop s'égarer, car il est sur la route des devoirs ; il choisira pour compagne une femme digne de lui ; tous deux cueilleront doucement les dernières fleurs de la jeunesse, et il partagera avec elle les plaisirs, les travaux, les périls de la troisième époque de son voyage.

Dans son enfance il avait appris les fables de la vie ; dans sa jeunesse il en a parcouru le roman ; dans son âge mûr il va en connaître l'histoire.

III.

L'AGE MUR.

L'enfance n'est qu'un faible crépuscule où l'on voit encore le jour combattre contre la nuit. Tout étonne l'esprit de l'enfant voyageur entrant dans le monde ; tout lui semble incertain, vague et confus : on dirait qu'il se trouve alors dans une sorte de rêve entre le sommeil et le réveil.

Les objets, enveloppés d'un nuage, se montrent à ses regards comme de légers fantômes, et passent comme des ombres.

L'aurore de la vie arrive ensuite ; l'univers doucement éclairé ne frappe la jeunesse que par ses tendres et vives couleurs. On dirait que le ciel réfléchit l'éclat de la fleur vermeille et humide de rosée ; l'air nous rafraîchit à la fois et nous parfume ; l'astre du jour nous éclaire sans nous éblouir, nous échauffe sans nous brûler ; des rideaux de verdure adoucissent ses rayons, et parent voluptueusement les prés, les champs et les bois : c'est l'heure des illusions.

Tout sur la terre ressemble au commencement d'un jour de fête ; mais l'homme, comme le char de la lumière, pour-

suit sa course; le soleil du haut des cieux répand partout la teinte ardente de l'été; l'homme et la nature sont arrivés à la maturité de leur âge. Cérès et Pomone montent sur le trône de Flore, et la raison austère se saisit à son tour du sceptre de l'imagination.

Une sagesse tendre et vigilante avait soigneusement garanti la plante naissante, faible et fleurie, de la violence des vents, de la fureur des eaux; depuis elle s'était occupée avec le même soin à étayer, à protéger le jeune et vert arbrisseau, à émonder les branches superflues qui s'opposaient à sa croissance; une greffe habile et prévoyante l'avait préparé à porter des fruits délicieux; mais que peut cette sagesse à présent pour sa conservation? c'est aujourd'hui l'arbre tout entier.

Ses racines sont profondes, son écorce est dure; sa direction semble invariable; s'il se courbe, qui pourra le redresser? Plus sa tête élevée approche des nues, plus elle est exposée aux orages; qui saura l'en garantir?

Tout l'homme est changé. Sa chevelure noire, sa barbe épaisse, ses traits prononcés, son teint rembruni vous annoncent le complément de sa force. La beauté mâle succède aux grâces; la gravité à la légèreté; le calcul du bonheur au besoin des plaisirs : il se contentait de briller, il veut éclairer; tout à l'heure il ne se croyait fait que pour jouir, il se sent né pour commander. Son génie audacieux mesure le ciel et la terre; il voudrait pénétrer les secrets de l'un, et donner des lois à l'autre.

L'ambition remplace l'amour, et l'orgueil la vanité; ses désirs ont moins de vivacité, ses passions plus de force; c'est l'âge des grandes entreprises, des grandes renommées, des grands crimes, des grandes vertus. L'abbé Delille peint ainsi l'homme arrivé au midi de sa journée :

L'âge mûr, à son tour, solstice de la vie,
S'arrête, et sur lui-même un instant se replie;
Et tantôt en arrière, et tantôt devant soi,
Se tourne sans regret, ou marche sans effroi.

Ce n'est plus l'homme en fleurs, nous faisant des promesses ;
C'est l'homme en plein rapport, déployant ses richesses ;
Ses esprits ont calmé leurs bouillons trop ardents ;
Sa prudence est active, et ses transports prudents ;
Ses conseils sont nos biens, sa sagesse est la nôtre ;
La moitié de sa vie est la leçon de l'autre ;
Et, sur le temps passé mesurant l'avenir,
Prévoir, pour sa raison, n'est que se souvenir.

Dans cette troisième époque du voyage de l'homme sur la terre, la raison devrait toujours lui servir de guide ; mais hélas ! la folie ne prend que trop souvent sa place ; pour l'égarer elle ne fait que changer de formes ; elle a quitté les hochets futiles de l'enfance ; elle s'est dépouillée des atours frivoles de la jeunesse, et marche fièrement devant lui, couverte d'or, bardée de plaques, de cordons, revêtue de pourpre ou d'hermine, et couronnée de palmes ou de lauriers.

Sa marotte magique fascine les yeux du voyageur ; elle lui cache avec soin les courtes limites de son intelligence, les bornes étroites de sa vie : elle sait trop avec quelle promptitude il reviendrait à la sagesse, s'il pensait à l'inanité des choses humaines, à la briéveté de l'existence et au but éternel où doit tendre la vie.

Mais, en adressant à cette folie de justes reproches, on lui doit aussi quelques grâces. L'agitation et le bruit perpétuel de ses grelots réveillent l'homme, et ne lui permettent pas de s'endormir un instant dans les bras de la paresse. Qui pourrait décrire les effets divers et innombrables de l'étonnante activité qu'elle lui donne ! La terre, métamorphosée par elle, nous offre le plus magnifique spectacle. Ah ! qu'il serait divin s'il était autant réglé que varié ; par elle l'herbe se change en moisson, les torrents en canaux, les rochers en palais, les métaux en glaives, en couronnes, en charrues, les forêts en vaisseaux. « Comment pourrais-je, dit Bossuet, vous rapporter une telle variété de coutumes et d'inclinations ? Contemplons les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. O

Dieu éternel, quel tracas, quel mélange de choses, quelle étrange confusion! je jette les yeux sur les villes, et je ne sais où arrêter la vue, tant j'y vois de diversité.

« La guerre, le cabinet, le gouvernement, la judicature et les lettres, le trafic et l'agriculture, en combien d'ouvrages divers ont-ils divisé les esprits?

« Celui-ci s'échauffe dans un bureau, cet autre songe aux affaires publiques; les autres, dans leurs boutiques, débitent plus de mensonges que de marchandises : je ne puis considérer sans étonnement tant d'arts et tant de métiers avec leurs ouvrages divers, et cette quantité innombrable de machines et d'instruments que l'on emploie en tant de manières. Cette diversité confond mon esprit; si l'expérience ne me la faisait voir, il me serait impossible d'imaginer que l'invention humaine fût si abondante.

« D'autre part, je regarde que la campagne n'est pas moins occupée; personne n'y est de loisir : chacun y est en action et en exercice; qui à bâtir, qui à faire remuer la terre, qui à l'agriculture, qui dans les jardins; celui-ci y travaille pour l'ornement et pour les délices, celui-là pour la nécessité ou pour le ménage.

« La mer même, que la nature semblait n'avoir destinée que pour être l'empire des vents et la demeure des poissons, la mer est habitée par les hommes. La terre lui envoie dans des villes flottantes comme des colonies de peuples errants, qui, sans autre rempart qu'un bois fragile, osent se commettre à la fureur des tempêtes sur le plus perfide des éléments. Et là que ne vois-je pas! que de divers spectacles, que de durs exercices! il n'y a point de lieu où paraissent davantage l'audace tout ensemble et l'industrie de l'esprit humain. »

Que fera le voyageur que nous suivons au milieu de ce tourbillon étrange? quel essor va-t-il prendre? dans quelle route va-t-il s'élancer?

L'un l'appelle aux tempêtes de la guerre, aux jeux de la

chasse, qui en est l'image; l'autre veut que, coulant une vie paisible, il jouisse du monde comme d'un spectacle.

Celui-là l'entraîne aux chances hasardeuses de la fortune; il confie son honneur aux spéculations de la bourse, et ses biens aux caprices de l'Océan.

Celui-ci l'attire dans le dédale de la cour, et lui fait consumer son temps à briguer des humiliations et des faveurs.

S'occupera-t-il péniblement à thésauriser ou joyeusement à dépenser? se laissera-t-il emporter par de violents amours, par des haines cruelles? Peut-être emploiera-t-il ses jours et ses nuits à mériter au barreau, à la tribune, au théâtre, les applaudissements d'un peuple ingrat, inconstant et malin.

Ou le verrons-nous, au contraire, enfoncé dans la retraite, faisant de vains efforts pour déchirer le voile de la vérité, s'égarer dans un autre labyrinthe, celui d'une métaphysique obscure?

Consacrera-t-il toutes ses forces à la passion de deviner la nature comme philosophe, ou de l'imiter comme artiste? et qui pourrait prédire le choix qu'il fera? Bossuet le dit encore, « Chacun veut être fol à sa fantaisie; les inclinations sont plus dissemblables que les visages, et la mer n'a pas plus de vagues quand elle est agitée par les vents, qu'il ne naît de pensées différentes de cet abîme sans fond et de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. »

Si nous parlions d'un de ces hommes vulgaires qui font foule dans la caravane humaine, dont l'enfance s'est écoulée sans étude, et la jeunesse sans passion, qui marchent en troupeau, sans trop s'inquiéter de savoir qui les guide et où ils vont; tournant en aveugles dans le cercle étroit de l'intérêt et du besoin, et paraissant, dit un ancien, « n'être venus sur la terre que pour y faire nombre, » on ne pourrait attendre que du hasard ce choix de leur direction et de leur destinée; semblables à ces terrains incultes dont le laboureur ne règle pas la fécondité, ils ne doivent qu'aux caprices du vent les di-

verses semences qu'ils reçoivent, et les plantes variées qu'ils produisent.

Peut-être, au reste, sont-ils plus dignes d'envie que de pitié; s'ils ne gravissent pas les hauteurs de la vie, ils en éprouvent aussi rarement les grands orages; ils marchent à l'ombre, mais doucement; leurs mœurs suivent les lois; leur sort dépend de leurs guides, et, au terme du voyage, ce sont les pasteurs des peuples qui sont chargés de la pesante responsabilité de leur conduite et de leur bonheur.

En effet, tout ce qui est vulgaire dans les diverses classes de la société, et il en est autant dans les cours que dans les villes et dans les villages, tout ce vulgaire, dis-je, est de sa nature imitateur; il est ce qu'on lui montre, il marche où on le pousse; c'est ce qui fait dans les monarchies que l'exemple des princes est si contagieux pour la multitude; aussi Frédéric le Grand disait :

L'exemple d'un monarque ordonne et se fait suivre;
Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre;
Lorsque Louis le Grand brûla d'un tendre amour,
Paris devint Cythère et tout suivit la cour.
Quand il devint dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtisan marmotta son bréviaire.

Mais l'enfance du voyageur que nous suivons a été cultivée; il est homme par son caractère, par son indépendance; il est homme, parce qu'il veut, parce qu'il agit; nous l'avons vu naguère, avec inquiétude, entraîné par le torrent des plaisirs, livré à la fougue des passions; le drame de sa vie fixe notre intérêt; il nous a inspiré de justes craintes; mais rassurons-nous : Thémistocle disait avec raison « que les plus rebours et les plus farouches poulains sont ceux qui à la fin deviennent les meilleurs chevaux, quand ils sont domptés, faits et dressés ainsi comme il appartient. »

Vous l'avez vu, il est vrai, assiégé par les passions; mais vous savez qu'il est accompagné, surveillé par la sagesse : es-

pérons qu'elle le maintiendra dans le droit chemin où elle est parvenue à le ramener.

Sa voix à présent doit être plus haute et plus forte, car elle doit avoir à combattre des passions plus profondes, des vices plus robustes : avant il ne lui fallait, pour ainsi dire, que de la patience et de l'adresse pour faire tomber le masque des faux plaisirs que le dégoût suit si promptement, et pour déchirer le voile de tant d'illusions qui disparaissent d'elles-mêmes dès qu'on en approche; mais aujourd'hui, elle doit lutter contre deux colosses, vrais tyrans des hommes, l'*orgueil* et l'*intérêt*.

L'orgueil, surtout, est d'autant plus difficile à vaincre qu'il impose à l'esprit par sa grandeur; il se fait prendre pour l'élévation d'âme; il s'associe même quelquefois à plusieurs vertus qu'il trompe, en se présentant à elles sous les traits d'une noble fierté; son principe même, comme celui de beaucoup d'erreurs, est un bon germe; c'est son excès qui le transforme en vice.

En naissant, il n'était peut-être qu'un juste sentiment de nos forces, un désir de renommée, un besoin de gloire. En grandissant, il s'est revêtu d'injustice, de dédain, d'envie, et, comme beaucoup de princes, en le flattant, on l'a poussé à la tyrannie.

Si la sagesse l'attaquait violemment, elle briserait ses armes contre lui : cet orgueil est le *roi du monde*, il faut que la vérité s'approche de lui avec ménagement.

Faites en sorte, et vous le pouvez, qu'il se combatte lui-même; paraissez ne lui montrer qu'un chemin plus court pour arriver à son but. Ce qu'il veut surtout est l'admiration; montrez-lui qu'il est au milieu de rivaux qui la lui disputent, que l'envie élèvera entre lui et cette admiration une barrière insurmontable, tandis que la modestie la ferait tomber.

Mille exemples vous aideront à lui apprendre que cette modestie est le vrai passeport de la gloire.

Bientôt cet orgueil, modéré par son intérêt même, vous

servira d'outils pour abattre beaucoup de vices, et entre autres la cupidité et la crainte.

Il verra, comme Cicéron, que, « l'admiration se portant toujours sur les qualités qu'on acquiert avec peine et sur les actions qu'il est difficile d'imiter, on admire surtout celui qui méprise les richesses ; vous voulez, lui dira-t-il, mériter l'admiration, bravez donc les ennemis auxquels cèdent presque tous les autres hommes, la pauvreté, la douleur et la mort. »

Il est étonnant que nous sachions si peu comment mériter l'estime des autres, puisque nous savons si bien à qui nous devons donner la nôtre.

Tout ce que vous craignez c'est le mépris ; ne commettez donc aucune action honteuse, même pour votre utilité ; croyez l'orateur romain, une longue expérience lui avait appris cette vérité, « l'utilité et la honte ne peuvent se trouver ensemble. »

Votre fierté ne doit pas même vous permettre le moindre flottement entre ce qui est digne de louange et ce qui peut mériter le blâme. Le même philosophe vous apprend « que l'incertitude entre le vice et la vertu est déjà criminelle, et par conséquent honteuse. »

Vous aspirez à la considération ; il en est beaucoup d'apparentes et de trompeuses, il n'en est qu'une réelle ; les honneurs, les dignités, la fortune vous donnent de l'entourage et de l'éclat ; mais, si un vrai mérite ne les accompagne pas, ou si une insolente vanité les gâte, l'hommage rendu dans le salon se change au dehors en mépris ; on rit d'un homme élevé sans vertu, décoré sans mérite, comme d'un diamant faux magnifiquement monté.

Aussi Caton disait : « J'aime mieux qu'on demande pourquoi on n'a pas dressé de statue à Caton, que pourquoi on lui en a dressé. »

Ce qui paraît le plus choquer l'orgueil, c'est l'égalité ; et c'est précisément ce qui le rend à la fois si ridicule et si haïssable ; il révolte, par ses superbes et injustes dédains, les va-

nités de tous les hommes, et soulève d'innombrables légions d'ennemis contre lui.

Comment pourrait-il dans cette lutte espérer d'atteindre à son but ; il a contre lui la pente la plus forte de la nature. « Encore que les hommes, dit Bossuet, enflés par la vanité, tâchent de se séparer les uns des autres, il ne laisse pas d'être véritable que la nature les a faits égaux, en les formant tous d'une même boue ; quelque inégalité qui paraisse entre les conditions, il ne peut pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, entre pourriture et pourriture, mortalité et mortalité.

« Les hommes combattent autant qu'ils peuvent cette égalité, et tâchent d'emporter le dessus et la préséance par les honneurs, par les charges, par les richesses ou par le crédit : ces choses ont acquis tant d'estime parmi eux, qu'elles leur font oublier cette égalité naturelle. Ils regardent leurs semblables comme s'ils étaient d'un ordre inférieur au leur ; mais la nature, pour conserver ses droits, et pour dompter l'arrogance humaine, a voulu imprimer deux marques par lesquelles tous fussent contraints de reconnaître leur égalité, l'une en la naissance, et l'autre en la mort. »

Cet accord de la philosophie et de la religion montre à l'orgueil qu'il doit, pour être satisfait, changer de visée ; il ne doit tendre qu'à la seule supériorité légitime, celle du talent et de la vertu. Toute autre est illusoire et opiniâtrément contestée.

La masse des hommes ressemble aux princes ; ils n'estiment que ce qui leur est utile : servez-les donc si vous voulez en être honoré.

L'intérêt bien entendu conduirait aux bonnes et belles actions comme la vertu, mais moins vivement, car la pensée est plus froide que le sentiment.

Ainsi l'intérêt de votre orgueil même vous fera défendre avec votre épée, avec votre plume, avec votre éloquence, avec tous vous moyens, le territoire, l'honneur et l'indépendance

de votre pays; il vous dira qu'étant Français vous participez nécessairement à l'humiliation et à la gloire de ce nom, aux revers, aux succès, à la prospérité ou à l'infortune de la France : ses lauriers vous décorent, ses chaînes vous blessent; mais avec combien plus d'ardeur encore vous jouiriez, vous souffririez, vous combattriez pour elle, si, au lieu de ne suivre que les conseils d'un intérêt bien calculé, vous étiez animé par cette passion, par cette vertu qui fait les grands citoyens, les grands hommes, et qui opère les grands prodiges, enfin par l'amour de la patrie.

« Cet amour, suivant les paroles de *l'aigle de Meaux*, renferme et réunit en lui tout l'amour qu'on a pour ses amis, pour sa famille et pour soi-même. »

Les Crétois avaient une manière délicate d'exprimer le tendre amour qu'on doit avoir pour la terre natale, pour la mère commune. Plutarque dit qu'ils nommaient la patrie, *matrie*.

Et remarquez que cet amour, qui réunit tous les sentiments, renferme aussi toutes les vertus; car, en vous faisant aimer comme frères vos concitoyens, il vous rend justes pour tous. A sa voix, l'intérêt privé s'abaisse devant l'intérêt général; les vertus sont sœurs comme les Muses; aimez-en une seule de bonne foi, et vous ne pourrez plus guère être indifférent pour aucune d'elles.

Elles vous apprendront avec Cicéron « que la vie est un concert; pour peu que les cordes d'un instrument ne soient pas d'accord, le vrai musicien s'en aperçoit. Évitons donc avec plus de précision encore toute dissonance dans la vie, puisque l'harmonie des actions est de tout autre importance que celle des sons. »

Les vices, de leur côté, forment une chaîne dont le premier anneau est l'*égoïsme*.

En nous tenant les yeux perpétuellement fixés sur notre propre image, il tord notre esprit, dessèche notre âme, fascine notre vue, égare notre jugement, et, en rapetissant tout notre être, grandit notre ombre, et la rend colossale comme

elle nous le paraît quand nous tournons le dos au soleil.

L'égoïste, qui s'agite sans cesse dans le cercle le plus étroit, croit en même temps parcourir un horizon immense, et parce qu'il en touche facilement les extrémités, il s'imagine qu'il le remplit.

Lui seul est tout dans le monde, le reste n'est compté pour rien ; tout ce qui convient à ses intérêts, tout ce qui tend à satisfaire ses désirs lui semble légitime ; tout ce qui leur est contraire lui paraît injuste. Il déteste ou méprise les vertus qui le gênent, il n'estime que les vices qui le flattent ; il ne juge du bien ou du mal des choses que par le contentement ou par le chagrin qu'il en éprouve, que par le profit ou par le dommage qu'il en reçoit.

Supposons-le dans une classe inférieure, il sera bas par crainte, fripon par cupidité, adulateur par ambition, envieux par humeur, ingrat par vanité.

Placez-le sur le trône, il verra tout l'État en lui ; il sacrifiera la fortune des peuples au luxe de ses courtisans, leur sang à son ambition, le mérite à ses caprices, la pudeur à ses désirs ; à ses yeux la vérité paraîtra insolence, l'indépendance crime, la servitude dévouement, la flatterie justice et amour.

Un sage qui lui dirait, comme Bias, que « le plus mauvais des animaux sauvages c'est le tyran, et des animaux privés, le flatteur, » ne lui paraîtrait qu'un fou à enfermer, ou un rebelle à punir.

Comment ne tomberait-il pas dans l'abîme des vices et du mépris, lorsque, placé sur la pente glissante des passions, il se livre sans cesse à tout ce qui lui cède, et ne sait jamais s'appuyer sur ce qui lui résiste ?

Voyez, dans les autres conditions et de toutes parts, dans combien de vices et d'erreurs ce misérable égoïsme entraîne les hommes. Celui-là, banquier ou négociant, dans son comptoir ou dans ses bureaux, aveuglé par le désir d'un gain rapide et par la soif des plaisirs qu'il lui promet, oublie que l'économie,

la probité, la prudence, la bonne foi inspirent seules la confiance ; que les mœurs sont la garantie du crédit, et que plus la maison est simple, plus la caisse est riche.

La témérité guide ses entreprises ; la fraude se glisse dans ses transactions ; il joue l'argent des autres pour rehausser ses fonds par la baisse de ceux du public. Ses grands festins, ses fêtes brillantes sont les annonces de sa banqueroute ; et, après avoir ruiné ses imprudents amis, emportant avec lui ce qu'il a pu dérober d'or à ses créanciers, il échappe aux lois ; mais il trouve enfin, dans le mépris du monde et dans le tourment de sa conscience, un châtiment inévitable.

Celui-ci, à force de mouvement et d'intrigues, est parvenu à l'honneur de représenter ses concitoyens ; il monte à la tribune nationale ; est-ce l'intérêt de sa patrie qui va occuper son zèle et son éloquence ? Non, ce sera son intérêt seul ou celui de son parti.

Égaré par l'orgueil, aigri par la vengeance, il attaquera les principes comme erreurs, défendra les préjugés comme principes, décorera de la pourpre de l'honneur la vanité de sa classe, s'efforcera de couvrir la généreuse liberté des couleurs sanglantes du crime ; il prendra les échos d'un petit cercle d'ambitieux pour la voix de l'opinion publique ; et, traitant avec mépris la modération de faiblesse, il provoquera témérairement l'indignation générale.

Alors, si l'orage éclate, il se vantera d'avoir prédit les tempêtes qu'il aura excitées, et, en fût-il écrasé, orgueilleux comme les Titans, vous le verriez encore s'efforcer par de vaines convulsions de soulever les monts entassés sur lui.

Cet autre, regardant toute supériorité comme une injustice, tout ordre comme une gêne, ne voit de liberté que dans la licence, de grandeur que dans les excès ; tout renversement est un beau spectacle pour lui, s'il y prend part ; il n'aime que le bruit, que le renom, et ne veut que briller, fût-ce même à la lueur d'un incendie.

Un plus grand nombre, occupé du seul désir de leur repos

et de leur bien-être, sacrifiant leur devoir à leur sûreté, ou même aux plus modiques avantages, laissent docilement diriger leur conscience par le gouvernail de l'autorité : modestes *tournesols*, ils épient chaque jour le lever du soleil, pour s'incliner respectueusement devant lui, et, si la puissance le désirait, ils écriraient presque tous, sans hésiter, le nom d'Aristide *sur la coquille de l'ostracisme.*

Entrons dans le temple de Thémis : les passions oseront-elles approcher de son auguste sanctuaire ? Hélas ! si elles n'ont pas l'audace d'en enfoncer les portes, elles ne savent que trop le secret de s'y glisser, et vous les y verrez en foule comme autre part.

On suppose, pour exprimer l'impartialité de la justice, que ses yeux sont couverts d'un bandeau, mais trop souvent c'est la cupidité, par ses honteux présents, l'ambition, par ses flatteuses promesses, l'amitié par ses soins assidus, et l'amour, par ses décevantes caresses, qui se chargent de l'attacher et de l'épaissir.

D'ailleurs ce bandeau n'est jamais hermétiquement fermé; il laisse toujours quelque petite ouverture pour regarder de quel côté est la puissance ; et trop fréquemment on voit ses balances pencher au gré de la capricieuse fortune.

Les orateurs n'échappent pas là plus qu'ailleurs aux séductions de l'orgueil et de l'intérêt ; la preuve c'est qu'aucune cause, tant mauvaise qu'elle soit, ne manque de défenseurs zélés, pourvu qu'elle promette grand profit ou grand éclat.

Cependant le palais et la tribune offrent trop peu de places pour tant de diverses vanités et cupidités ; mais elles sauront bien en trouver autre part ; fiez-vous à l'égoïsme, et regardez combien de plumes agiles il va tailler, et qu'il croira autant de rayons de lumières faits pour éclairer le monde ; c'est surtout dans les temps de troubles qu'elles s'agitent en foule et qu'elles répandent sur nous des flots d'encre et non de lumières. Mais hélas ! combien peu le génie et la raison en trouvent pour propager la justice, la vérité et la modération !

La plus grande partie se vendent aux passions, qui les paient bien en argent, mais mal en renommée : « L'écrivaillerie, disait Montaigne, semble être quelque symptôme d'un siècle débordé. Quant écrivismes-nous tant que depuis que nous sommes en trouble? Quant les Romains tant, que lors de leur ruyne? La corruption du siècle se fait par la contribution particulière de chacun de nous; passe encore pour ceulx qui n'escrivent que des choses inutiles; car, dans un temps où le méchament faire est si commun, il est comme louable de ne faire qu'inutilement. »

Nous ne finirions pas, si nous suivions les passions dans les obscurs sentiers de la diplomatie. On les y verrait occupés sans cesse à métamorphoser l'intrigue en politique, l'intérêt en justice; à se déguiser elles-mêmes en vertu dans des manifestes, et à placer dans la main des ministres de paix des flambeaux de discordes, au lieu de rameaux d'olivier.

Si nous nous transportions dans les camps, sous les traits de Bellone, nous retrouverions bien rarement quelques traits de Minerve. En admirant la gloire, nous regretterions la sagesse, la tempérance, l'humanité, et nous gémirions de voir entre tant d'Alexandres, de Césars, de Charles XII, si peu de Scipions, de Marc-Aurèles, de Bayards et de Catinats.

Enfin dans l'Église même, où doivent se réfugier, à la voix d'un Dieu d'amour, la vérité, l'humilité, la douceur, la tolérance et la charité; le fanatisme, conduit par l'ignorance, enflammé par l'orgueil, poussé par la cupidité, armé par la haine, ne viendrait que trop souvent attrister nos regards.

Etrange et effroyable passion, qui s'efforce de démolir elle-même ses temples, dans l'espoir de les agrandir, et qui ordonne aux hommes de se haïr et de se persécuter, sous l'empire d'un Dieu qui leur commande de s'entr'aider et de se chérir!

Ah! que Bossuet a raison de s'écrier « que l'intérêt est puissant et qu'il est hardi, quand il peut se couvrir du prétexte de la religion! cet intérêt et ces passions nous ont

fait un évangile nouveau que Jésus-Christ ne reconnaîtrait plus. »

Espérons que notre voyageur échappera aux piéges et aux poisons de cet égoïsme corrupteur; la sagesse, qui a présidé à son éducation et qui a redressé sa jeunesse, l'a fait entrer dans une route élevée qui le met à l'abri de cette contagion. Un grand but éloigne des petites vues et des petits moyens : plus le cercle des nobles sentiments s'agrandit, plus celui des passions se rétrécit; dès qu'on a senti la nécessité de sacrifier son intérêt privé à l'intérêt général, dès qu'on est éclairé et animé par l'amour de la patrie, les honteux calculs de l'égoïsme disparaissent; l'idée du bonheur ne se sépare plus de celle de la vertu; et comme Platon, « on trouverait plus dangereux pour soi de faire une injustice que de la souffrir. »

Guidé par cette lumière qui vient du cœur, et qui dissipe tous les nuages de l'esprit, l'homme, arrivé à la maturité de ses réflexions comme à celle de son âge, se montrera toujours modéré dans ses opinions ainsi que dans ses sentiments, car il sait que la vertu même, portée à l'excès, se change en vice, et qu'il n'existe plus de sagesse, de justice, ni de bonheur, dès qu'on sort des bornes de la modération.

Sa piété sera douce et tolérante; l'homme passionné est toujours aigre et mécontent du ciel, car il n'obtient jamais tout ce qu'il désire ; tandis que le sage satisfait et reconnaissant est comme Montaigne, qui disait avec son originale bonhomie : « Je fais plus souvent les doux yeux au ciel pour le remercier que pour le requérir. »

Si la fortune l'a peu favorisé, vous le verrez laborieux, actif, joyeux, et regardant sans jalousie, mais avec fierté, l'éclat des riches et des grands, qui envieront plus peut-être son indépendance, que lui leurs chaînes et leur oisiveté.

S'il s'élève, ce sera le mérite qui poussera le char de sa fortune, et l'opinion publique l'aura désigné d'avance pour tous les grades qu'il devra parcourir.

Son élévation n'étourdira pas sa tête, ainsi que le font les

élévations soudaines, dues aux caprices du sort : il s'est répété souvent d'avance ce que dit Sénèque, « prenez garde que les applaudissements de la multitude ne dérangent l'équilibre de votre âme, que cette pourpre et ces faisceaux ne vous dégoûtent de votre tranquillité ; ne croyez pas que celui à qui on fait place soit plus heureux que ceux que le licteur fait ranger. »

Est-il appelé dans les assemblées publiques, ferme à la fois et sage dans ses principes, les appâts de l'ambition ou l'attrait d'une fausse popularité ne l'en feront point dévier ; il fera tout pour le peuple et rien par le peuple ; il combattra également la licence et la tyrannie.

Le supposez-vous ministre? le seul *coup d'État* qu'il fera sera celui que lui conseille Sénèque ; « il condamnera ses passions au bannissement. »

Il se défiera surtout de celles de la nuée de parasites qui peuplent les cours, qui ne peuvent vivre que d'abus, et qui ferment les oreilles des princes aux plaintes des opprimés, aux murmures des peuples. On dirait que la puissance, comme la glace, refroidit et endurcit tout ce qu'elle touche ; plus on est le maître, dit Massillon, « de s'attirer l'amour et la bienveil-« lance des hommes, moins on en fait cas, et il suffit de pou-« voir tout pour n'être touché de rien. »

Notre sage n'aura pas ce froid orgueil, et, comme le même orateur chrétien, il saura redire aux princes et aux courtisans avec un noble courage, ces paroles qu'on devrait graver sur la porte de tous les palais. « Les grands sont comme le canal de communication et le lien des peuples avec le souverain, puisque le souverain n'est lui-même que le père et le pasteur des peuples ; ainsi, ce sont les peuples tout seuls qui donnent aux grands le droit qu'ils ont d'approcher du trône. C'est pour les peuples tout seuls que le trône lui-même est élevé ; en un mot, les grands et le prince ne sont, pour ainsi dire, que les hommes du peuple. »

Sa réputation de science et de probité pourra peut-être le

faire appeler au sacerdoce de la justice. Dès qu'il préside un de nos tribunaux, l'intrigue se déconcerte, l'innocence se rassure, la vérité se montre, le vice même rougit et se cache ; tel on vit autrefois le vertueux Caton inspirer tant de respect, que le peuple romain n'osa point, pendant tout le temps de son édilité, demander la célébration des jeux floraux, où, suivant l'usage, les courtisanes dansaient toutes nues.

Pénétré de l'importance et pour ainsi dire de la sainteté de ses devoirs, protecteur intrépide de l'innocence, redoutable vengeur de l'iniquité, toujours armé pour faire triompher la justice, il nous donne ce grand spectacle que le chancelier d'Aguesseau trouve digne des regards de la justice même : « celui de l'homme de bien, accompagné de ses seules vertus, aux prises avec l'homme puissant soutenu de ce que la faveur peut avoir de plus redoutable. Ah ! qu'il est beau, dit le même orateur, de convaincre la fortune d'impuissance, de lui faire avouer que le cœur du magistrat est affranchi de sa domination ! Et si elle ose l'en punir, quel est l'homme de bien qui ne porte envie à une si heureuse disgrâce, et qui ne soit prêt à l'acheter au prix de la plus haute fortune ! »

Suivez-le donc avec confiance dans sa noble marche, vous le verrez, ainsi que l'Hôpital, combattre sans effroi les fureurs d'une ligue orgueilleuse ; comme Molé, braver seul le délire d'une multitude soulevée ; comme Malsherbes, protéger la liberté des consciences contre le fanatisme, celle de la pensée contre le despotisme, le patrimoine des pauvres contre la fiscalité, l'indépendance des tribunaux contre les ministres. Il sera le défenseur du peuple contre un trône puissant ; mais, si ce trône était lui-même ébranlé, au moment où tout l'abandonnerait, il s'élancerait encore seul avec courage pour le soutenir, et trouverait sur l'échafaud même la gloire et l'immortalité.

Toutes les fois que cet orateur paraît à la tribune, soit qu'il défende la justice ; soit qu'il parle des grands intérêts de son pays, savez-vous pourquoi son éloquence vous agite, vous

touche, vous transporte, vous entraîne et retentit jusqu'au fond de votre cœur? C'est qu'elle prend sa force; non dans le feu de son imagination, mais dans les élans de son âme; cette éloquence est claire comme la vérité, droite comme la raison, ferme comme la sagesse, ardente comme l'amour de la patrie qui l'inspire. « Tel était, dit encore d'Aguesseau, l'orateur athénien; les foudres, les éclairs qui font trembler les rois sur leur trône sont formés dans une région supérieure; c'est dans le sein de la sagesse qu'il avait puisé cette politique hardie et généreuse, cette liberté constante et intrépide, cet amour invincible de la patrie; c'est dans l'étude de la morale qu'il avait reçu des mains de la raison même cet empire absolu, cette puissance souveraine sur l'âme de ses auditeurs. Il a fallu un Platon pour former un Démosthènes. »

Supposons-nous au contraire que notre voyageur est entraîné par le sort dans les hasards de la guerre, il en envisagera les périls sans crainte, et en regardera les cruautés avec horreur. Le vaincu cessera d'être son ennemi, et sa modestie comme celle de Catinat rehaussera sa gloire.

S'il succombe, les étrangers comme ses concitoyens élèveront, ainsi qu'à Marceau, un monument à sa mémoire; s'il entre dans une ville prise d'assaut, montrant aux habitants éplorés son glaive sanglant, il leur dira, comme Pierre le Grand à Narva : « Cette épée n'est point teinte de votre sang, mais du sang de quelques-uns de mes soldats furieux; je l'ai répandu pour sauver le vôtre. »

Après la victoire, après le triomphe, nous le verrons cacher son éclat, et sans doute par là même l'accroître, ainsi que Cincinnatus et Washington.

Il chérira cette retraite; après avoir joui de la célébrité, le sage veut du repos, comme on a besoin de l'ombre quand on est las de l'éclat du soleil; et ne craignez pas que l'ennui attriste cette retraite; l'étude y fera son charme et sa ressource. L'étude chasse l'ennui, distrait le chagrin, étourdit la douleur;

elle anime et peuple la solitude. Scipion l'Africain disait « que jamais il n'était moins oisif que dans le repos, et moins seul que dans la solitude. »

Là, vous lui trouverez une simplicité de mœurs, un oubli des grandeurs, un dédain pour la magnificence, qui ne pourraient étonner que la vanité citadine ; elle cherche ses jouissances hors d'elle ; le sage ne trouve les siennes qu'en lui. Sénèque dit avec raison « que c'est pour les autres et non pour soi qu'on aime le luxe et l'ambition ; on ne se revêt de pourpre que pour se montrer : personne ne mangerait seul dans de la vaisselle d'or. Il faut à ces folies des témoins et des admirateurs. Elles veulent un théâtre ; les cacher, c'est les guérir. »

Notre voyageur possède des biens plus réels ; il jouit de plaisirs plus vrais. Il est père, et se console de la rapidité de la marche du temps en se voyant revivre dans ses enfants. Cette galerie vivante lui rappelle les premières journées de son voyage ; elle reproduit à ses yeux les jolies vues de son enfance et les riants tableaux de sa jeunesse.

Il pourrait encore, il est vrai, dans l'espace qui lui reste à parcourir, éprouver d'autres traverses ; mais, si un heureux ménage lui a donné et conservé la paix de l'intérieur, ne redoutez plus pour lui les caprices du sort ; son bonheur est à l'abri des coups de la fortune.

Une femme douce, courageuse, sensible, constante, remplira trop son cœur pour y laisser de place au chagrin.

Que lui importerait la perte de ses biens, quand il possède ce trésor ? sa maison n'est-elle pas assez grande, tant qu'elle y attire le respect ; assez riche, tant que sa présence la décore ? Une cabane habitée par la vertu est mieux qu'un palais, elle devient un temple.

Si on lui enlevait une grande place, à peine s'en apercevrait-il, puisqu'il occupe la meilleure et la première dans le cœur de ce qu'il aime.

Si on ne le sépare point d'elle, le bannissement même ne

pourrait être pour lui un exil entier, car en elle il voit l'image de sa patrie.

Par elle l'ordre règne dans ses foyers, comme la tranquillité dans son âme.

Si l'injustice et l'ingratitude l'irritent ou le chagrinent, par une caresse elle l'apaise, par un sourire elle le console.

Son suffrage est pour lui la gloire, elle est aussi sa conscience ; il se croit bon quand il l'attendrit, grand lorsqu'elle l'admire.

Elle sent tout ce que les philosophes de tous les temps n'ont fait que penser ; aussi est-elle à ses yeux la raison vivante et la sagesse en action.

Modeste comme la violette, elle fuit l'éclat et répand dans l'ombre autour d'elle un parfum de vertu et de bonheur.

Travaux, peines, plaisirs, opinion, sentiments, pensées, tout est commun entre eux ; et comme ce qu'elle dit n'exprime jamais que ce qu'elle sent, il lit d'avance son idée dans son geste, dans son regard ; il peut lui appliquer ce que l'on disait de Pompée dans sa jeunesse, « sa voix parle avant qu'elle ait parlé. »

Devient-il malade ? le double baume de l'amour et de l'amitié se répand sur ses maux ; mille soins délicats et touchants éloignent l'inquiétude, réveillent l'espérance ; la douleur même sourit à la tendresse et connaît encore le plaisir.

Si une noble pauvreté lui rend le travail nécessaire, si les fatigues de la guerre ou du cabinet ont épuisé sa force, affaibli sa santé, elle allége le fardeau en le partageant.

Ah ! qu'en telle compagnie le voyage de la vie semble doux et court ! il y trouve toujours à la fois, comme dans les îles fortunées, des boutons, des fleurs et des fruits. Son été a conservé les charmes de son printemps, et la vieillesse s'approche de lui sans qu'il la voie venir. Que pourrait-il espérer de mieux dans l'éternel séjour ? il a trouvé le ciel sur la terre.

IV.

LE DERNIER AGE.

Le célèbre voyageur Volney parcourait tristement, en Asie, la vaste solitude où brillait autrefois la populeuse et magnifique cité de Palmire. Un soir, s'avançant jusqu'à la vallée des sépulcres, il était monté sur des hauteurs qui la bordent, et d'où l'œil domine à la fois l'ensemble des ruines et l'immensité du désert.

« Le soleil, dit-il, venait de se coucher; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie : la pleine lune, à l'orient, s'élevait, sur un fond bleuâtre, aux planes rives de l'Euphrate. Le ciel était pur, l'air calme et serein : l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres, la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée. Les pâtres avaient retiré leurs chameaux. L'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre. Un vaste silence régnait sur le désert; seulement, à de longs intervalles, on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals. L'ombre croissait, et déjà dans le crépuscule mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs.

« Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées; je m'assis sur le tronc d'une colonne, et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde. »

Telle est aussi la profonde impression que produit sur notre âme l'aspect des débris de l'homme, et telle est la

longue rêverie où nous jette la contemplation de sa vieillesse.

Mais les ruines nous offrent des spectacles divers qui excitent en nous des idées souvent très-opposées entre elles. On regarde avec indifférence les décombres d'une masure, et avec respect les vieux restes d'un noble monument : la vieillesse qui termine une vie obscure ne nous inspire que de la pitié; celle qui couronne une vie utile, vertueuse, illustre, nous commande la vénération.

Le songe de l'existence s'évanouit; le drame est à son dénoûment. L'heure des illusions s'est écoulée, celle de la justice sonne, car cette justice n'attend pas la mort, comme on le croit, pour rendre son arrêt. Nos souvenirs le prononcent d'avance en son nom, et déjà donnent à notre vieillesse les *tourments du Tartare* ou les *plaisirs de l'Elysée.*

L'homme est parvenu à ce dernier âge, où il ne peut plus briller d'un autre éclat que de celui de sa gloire, où il ne peut plus avoir d'autre parure que sa vertu.

A cette fleur qui parfumait l'air et charmait la vue, à ce jeune arbrisseau qu'entouraient des danses folâtres et légères, à cet arbre majestueux dont l'ombrage frais servait d'asile aux oiseaux et aux bergers, a succédé le triste aspect d'un chêne noueux, courbé par le temps, fendu par l'orage et dépouillé de feuilles; son vieux tronc est couvert d'une mousse sèche ; ses branches arides, qui ne poussent plus de rejetons, exposées sans défense à la fureur des vents, ne brillent plus à nos regards que par le pâle éclat de la neige qui les tapisse, et des glaçons que l'hiver y tient suspendus.

Tel l'homme se montre à nous dans la dernière saison de sa vie, à cette triste époque qui, selon Montaigne, « attache encore plus de rides à l'esprit qu'au visage, et qui nous fait passer des passions ardentes aux passions frileuses. »

Ce moment, où nous sentons déjà le vent des ailes de la mort, inspire quelquefois aux âmes les plus fortes des idées presque décourageantes : on s'étonne de lire dans Bossuet ces paroles : « Ma vie est de quatre-vingts ans, tout au plus; pre-

nons-en cent. Qu'il y a eu de temps où je n'étais pas! qu'il y en aura où je ne serai point! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans, je ne suis rien, ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne se serait pas moins bien jouée quand je serais demeuré derrière le théâtre. »

Quelques rapports observés entre le commencement et la fin de la vie, entre l'enfant et le vieillard, ont fait donner à la vieillesse le nom de seconde enfance; mais hélas! qu'elle est différente de la première! et, si elle en montre la faiblesse, combien elle est éloignée d'en avoir les charmes!

L'une est le crépuscule du matin; sa vapeur, qui donne à tous les objets des formes vagues et confuses, s'éclaircit, se dissipe, se colore à chaque minute; l'autre, au contraire, est le crépuscule du soir, il voit à tout moment un voile sombre s'étendre sur toute la nature, l'attrister et l'anéantir; l'un annonce le jour et l'autre les ténèbres; l'un ouvre les portes de la vie et l'autre celles de la mort.

Supposez ces deux enfances également protégées, également entourées de tendresse et de soins; l'une voit à ses côtés l'espérance, et l'autre la crainte; les amis, les parents, qui soutiennent le faible enfant, ressemblent aux architectes occupés à élever un édifice élégant et noble; les appuis du vieillard sont des ouvriers qui s'efforcent d'étayer un bâtiment que le temps fait écrouler.

L'enfant vous cherche, vous appelle, vous attire; sa chaleur, sa tendresse expansive, l'unissent à tout ce qui l'entoure. Le vieillard glacé se retire et s'isole; exclusivement occupé des sensations pénibles de son existence, il voit et entend à peine ceux dont il va se séparer; à chaque minute le cercle de ses sentiments se rétrécit comme celui de ses idées.

Dans l'enfance, tout le monde se donne à nous; dans la jeunesse, nous nous donnons aux autres; dans la vieillesse, nous nous reployons sur nous-mêmes.

Le vieillard frivole et vicieux est celui qui ressemble le plus à l'enfant ; mais c'est un enfant disgracieux ; son babil bégaie, sa légèreté radote, son sourire grimace ; et, ne pouvant refaire les folies et les étourderies de sa jeunesse, il les remâche et les raconte pesamment.

Sur ces rides, où l'on devrait voir avec respect les leçons de l'expérience gravées, on ne reconnaît que la sottise et le vice qui ont pris leur pli.

La raison seule conviendrait à la vieillesse, mais, lorsque par malheur elle conserve quelques passions, ces passions la rendent odieuse ou ridicule ; on s'intéresse à celles de la jeunesse, on les admire même quelquefois, parce qu'elles viennent de sa force ; on méprise celle des vieillards, parce qu'elles ne prouvent que la faiblesse.

Tout le monde est d'accord pour mépriser un vieux fat, pour rire d'un vieillard amoureux ; mais, quoiqu'on haïsse les avares, on excuse plutôt ce vice dans la vieillesse que dans la jeunesse, et cependant il me semble qu'on devrait le trouver plus absurde chez le vieillard ; une sorte de prudence outrée pourrait porter la jeunesse au désir d'amasser, elle espère un long avenir, tandis que l'amour de thésauriser est une pure sottise chez un vieillard, car il amasse ce qu'il ne pourra ni dépenser ni garder.

L'amour de l'argent est pourtant le dernier des amours qui s'envole, c'est aussi celui qui ferme le plus nos yeux à la vérité ; il nous empêche de voir que la richesse nous donne sans trêve deux tourments : le désir de l'augmenter et la crainte de la perdre. La fausse considération qu'elle attire trompe notre amour-propre et nous laisse ignorer que l'homme de bien n'est pas celui qui en a, mais celui qui en fait.

Aussi vous voyez la plus grande partie des vieillards adorant dans l'or l'image trompeuse de toutes les grandeurs et de tous les plaisirs, le saisir encore à deux mains et s'y cramponner au moment où il faut tout quitter ; et, quand la vie même leur échappe, on dirait qu'ils ne veulent pas lâcher

prise à la fortune : ils sont loin de penser comme le bon La Fontaine :

> Je voudrais (dit-il) qu'à cet âge
> On sortît de la vie, ainsi que d'un banquet,
> Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet,
> Car de combien peut-on retarder le voyage?
> Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir.
> Vois-les marcher, vois-les courir
> A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
> Mais sûres cependant et quelquefois cruelles :
> J'ai beau te le crier, mon zèle est indiscret;
> Le plus semblable aux morts, meurt le plus à regret.

Mais à tous les vieillards vulgaires que j'ai voulu peindre, qui n'ont été qu'un poids inutile sur la terre, et qui ne savent pas mourir parce qu'ils n'ont pas su vivre, on serait tenté d'adresser ces mots sévères d'Horace : « Si tu ne sais pas vivre au gré de la vertu, fais place à d'autres.

Labruyère prétend que pour la plupart des hommes, il n'y a dans l'existence que trois événements : naître, vivre et mourir. Ils ne se sentent pas naître, ils oublient de vivre, et ils souffrent à mourir.

On ne peut concevoir d'état plus déplorable au monde que la vieillesse de l'homme qui a mal vécu ; le présent le tourmente, le passé l'importune, l'avenir l'effraie : cette vieillesse est pire que la boîte de Pandore, car elle renferme tous les maux et ne conserve pas l'espérance.

Tous ces hommes qui regrettent tant la vie, parce qu'ils ont oublié d'en jouir, ont vécu dans une oisiveté peu différente de la végétation ; ils ressemblent, au dire de Plutarque, « à cet Epiménide qui, s'étant allé coucher jeune, se réveilla vieillard cinquante ans après. »

Le voyageur que nous avons suivi avec intérêt dans sa longue course ne sera pas comme eux ; il n'a point perdu son temps sur la terre, il a combattu, vaincu ses passions ; écartant le voile des illusions, il a vu la vérité ; après de courtes

erreurs dans sa recherche de la félicité, il s'est dit, comme le poëte romain :

Hélas, que nous prenons une peine inutile!
Sur les mers, sur la terre, on cherche le bonheur :
Le bonheur est partout, aux champs, comme à la ville ;
Il faut, pour le trouver, trouver la paix du cœur.

Cette paix, il en jouit ; ses devoirs ont réglé ses plaisirs ; ses travaux ont fertilisé les lieux de son passage : sa modération a désarmé ses ennemis ; ils lui ont pardonné sa justice et sa sagesse.

En s'avançant au terme de sa carrière, il entend de loin la douce voix de la reconnaissance qui l'encourage, et qui lui promet à la fois *bonheur* dans le ciel et *souvenir* sur la terre.

Ne craignons point que son dernier âge démente et déshonore les autres époques de sa vie ; la bienfaisance ainsi que les autres vertus ne vieillissent jamais ; elles s'améliorent avec l'âge et deviennent des habitudes ; le bien qu'il faisait par ses actions, il le fera par ses conseils. Le désir d'être utile à ses semblables survit aux autres désirs : « Jamais, dit Plutarque, abeille par vieillesse ne devient frelon. »

La philosophie convient à tous les âges : l'enfance l'étudie, la jeunesse s'y exerce, la vieillesse l'enseigne.

Cette vieillesse, si hideuse aux regards de beaucoup d'autres qui l'ont atteinte sans s'en douter, n'est pour lui qu'un port tranquille où, se trouvant à l'abri des orages et des périls, il aime à se rappeler ceux du voyage.

L'homme qui regrette le temps perdu ou qui se repent du temps mal employé, redoute sa propre mémoire : une âme tranquille peut seule se plaire à relire sa vie.

La durée de cette vie se compte réellement, non par le nombre des années, mais par celui des pensées et des actions ; Sénèque remarque justement « que beaucoup d'hommes, quoique vieux, ont peu vécu. »

La science allonge notre vie, elle y ajoute les siècles passés, et nous y fait vivre avec les hommes qui les ont illustrés; elle étend aussi beaucoup le nombre de nos amis; notre voyageur compte parmi les siens Socrate, Platon, Xénophon, Cicéron, Sénèque, Horace, Montaigne, Érasme, Pascal, La Bruyère, Montesquieu, Fénelon, Bossuet, et tant d'autres sages dont les entretiens et les secours ne lui manqueront jamais; le temps n'a détruit que leur corps, leur esprit vit toujours; Cicéron l'a dit et l'a prouvé, « la vie des morts consiste dans le souvenir des vivants. »

Et pourquoi notre sage se plaindrait-il plus dans sa route du dernier relais que des premiers! sa marche serait-elle plus pénible? Au contraire, elle devient dans la vieillesse plus facile qu'à tout autre âge; nous n'avons plus qu'à descendre, nous sommes sur une pente où tout nous pousse et rien ne nous arrête.

Pleurera-t-il la perte des plaisirs de sa jeunesse? il en est pour tous les âges, comme des fruits pour toutes les saisons; et le temps, ne faisant que seconder la sagesse, n'a retranché de ses plaisirs que leur excès. D'ailleurs le temps, plus habile que bien des philosophes, affaiblit le désir avant de toucher au plaisir; et les insensés peuvent seuls regretter ce qu'ils ne désirent plus.

L'éloignement du fracas du monde et du tourbillon des cours ne peut être pour lui un sujet de tristesse; la voix de la raison, l'amour de l'étude, le besoin du repos, n'ont pas attendu la vieillesse pour lui conseiller la retraite; il a quitté sagement le monde avant que le monde ne le quittât, et par là il n'a fait qu'échanger la servitude contre l'indépendance.

Cependant, comme la tempérance a conservé sa santé, et comme elle le paie de ses sacrifices en lui donnant une vieillesse verte et vigoureuse, si le besoin de la gloire, si l'amour de la patrie fait battre toujours vivement son cœur, une foule d'exemples lui rappellent qu'il peut encore ne point renoncer aux jouissances de ces nobles passions.

L'octogénaire Solon dictait ses lois aux Athéniens, et trouvait dans son grand âge même de nouveaux motifs de courage pour lutter contre la tyrannie.

Nestor était plus écouté par les Grecs que le jeune Achille.

Le vieux Caton balançait la fortune de César : près de mourir, son âme conservait l'indomptable vigueur que Rome avait perdue.

La vieillesse de Fabius fit reculer la jeunesse d'Annibal.

Villars, peu de temps avant de descendre dans le tombeau, releva la France qui succombait sous les coups de l'étranger.

A près de cent ans, Sophocle et Voltaire recevaient, au bruit des acclamations du peuple, la palme décernée à leur génie.

Simonide obtint aux jeux publics une couronne à quatre-vingts ans.

Enfin Xénophon disait du roi Agésilas : « Quelle jeunesse est plus gaillarde que n'était sa vieillesse? Qui fut jamais, en sa plus grande fleur et vigueur, plus formidable aux ennemis que fut Agésilaus, étant tout au bout de son âge.

« De la mort de qui desmainèrent oncques les ennemis plus grande joye, qu'ils firent de celle d'Agésilaus, encore qu'il fust vieil quand il mourut?

« Qui était celui qui assurait les alliés et confédérés, sinon Agésilaus, combien qu'il fust déjà sur le bord de la fosse?

« Quel jeune homme regrettèrent oncques les siens plus amèrement que lui mort, quelque vieil qu'il fust? »

Une heureuse vieillesse est le fruit d'une sage jeunesse. L'une a préparé à l'autre de nobles voluptés : toutes celles que la décence et la vertu ne condamnent pas lui sont soumises et permises.

Le vieillard jouit, comme le jeune homme, du spectacle du monde; il n'y est plus comme acteur, mais comme spectateur. « Et si l'on sent mieux aux premiers rangs, dit Cicéron, le plaisir du théâtre, on le goûte cependant encore aux derniers rangs. »

La vraie sagesse n'est point austère ; l'ami de l'humanité ne tombera jamais dans une sombre misanthropie : la mémoire du bien qu'on a fait rafraîchit le sang et calme l'âme ; le vieillard qui a été utile aux hommes ne s'éloigne jamais entièrement d'eux, et trouve dans son cœur les maximes qu'une muse tendre et brillante dictait au chantre de l'imagination.

Il cherche à consoler par un doux souvenir
Et la douleur présente, et les maux à venir ;
Et même lorsqu'il touche à l'extrême vieillesse,
Quelque ombre de bonheur charme encor sa faiblesse :
Du festin de la vie, où l'admirent les dieux,
Ayant goûté longtemps les mets délicieux,
Convive satisfait, sans regret, sans envie,
S'il ne vit pas, du moins il assiste à la vie.

Il existe deux genres de gaîté : l'une est vive, légère, étourdie, bruyante, emportée, c'est celle de la jeunesse ; elle fatigue par ses éclats, et, comme un feu d'artifice, elle laisse après elle, dans l'âme, quelque chose de silencieux et de triste ; l'autre est plus calme, plus douce, plus constante, c'est une illumination qui chasse les ombres de la nuit et qui nous réjouit en nous éclairant.

Cette gaîté est un charme particulier aux vieillards bons, aimables, instruits, vertueux, indulgents : on croit voir en elle le sourire d'une bienveillante expérience et d'une conscience satisfaite.

Aussi tous les jeunes gens quittaient, dit-on, le théâtre, les jeux, les affaires, pour chercher la conversation instructive et enjouée de Socrate. Et qui n'aimerait mieux à présent même les joyeux entretiens du philosophe Montaigne que la gaîté licencieuse d'une jeunesse frivole ? on voit que dans sa vieillesse la raison ne lui dictait encore ses préceptes qu'en riant. « A mesure, disait-il, que la possession de la vie est plus courte, je veux la rendre plus vive, plus pleine, plus profonde ; je veux arrêter la légèreté de sa fuite par la promptitude de ma saisie : il faut secourir la vieillesse, il faut l'étayer. Je m'aide de tout,

et la sagesse et la folie auront assez affaire à m'aider par office alternatif dans ce dernier âge. »

Une belle vieillesse fait encore mieux quelquefois que de couronner une belle vie : souvent elle en a expié et réparé une mauvaise; comme on voit des monuments devenir plus vénérables dans leur vieillesse, tandis que d'autres se dégradent par le temps.

Si la sombre tyrannie de Tibère déshonora dans Caprée, par ses vices et par ses cruautés, les exploits et la renommée de sa jeunesse, la sagesse et la douceur d'Auguste avaient fait oublier les fureurs d'Octave : on détestait le jeune triumvir, on chérit, on pleura le vieil empereur.

La philosophie du vieillard Dioclétien dans sa retraite lui rendit la gloire que son despotisme et ses persécutions avaient souillée; et, plus illustre au bord du tombeau que sur le trône, ce fut lorsque sa vieillesse lui fit quitter le sceptre du monde qu'il se montra plus digne de le porter.

On dit en vain qu'il ne faut pas juger sur les apparences: la laideur ou la beauté de notre âme se peignent presque toujours sur nos traits : jamais physionomie basse ne cacha derrière elle un esprit noble; jamais la franchise n'eut un regard oblique et incertain; jamais conscience troublée ne se couvrit d'un maintien calme et serein.

L'habitude du vice empreint une sorte de flétrissure sur le visage d'un vieillard. La nature ne se reconnaît plus sur la figure du méchant. Elle ne nous montre qu'un masque, on n'y voit que l'affectation et l'apprêt d'un artifice impuissant; l'hypocrisie s'y montre au lieu de la bonté, la froideur à la place du calme; et lorsqu'il veut paraître tranquille, l'effort qu'il fait sur lui-même ne lui donne qu'une impassibilité apparente et semblable à celle de la mort.

Regardez au contraire le voyageur que nous avons accompagné jusqu'à présent sur la route tracée par la sagesse; tout est vénérable, noble, paisible dans sa chevelure, dans sa barbe blanche, dans la douce gravité de son maintien, dans la bien-

veillance de son regard, dans la sérénité de son front large et dégarni, où la vertu semble avoir gravé ses maximes.

Une belle vieillesse, loin d'inspirer de l'effroi et d'exciter le dégoût, attire si bien l'amour et commande tellement le respect, que l'imagination religieuse des hommes l'a prise pour modèle lorsqu'elle a voulu représenter l'Éternel.

Partout où la corruption des mœurs n'a point dégradé et faussé les esprits, la vieillesse est en honneur ; la première idée des peuples a été de confier aux vieillards le soin de les gouverner : pendant plusieurs siècles les anciens d'Israël gouvernèrent le peuple hébreu.

Le mot de *vénérable* ne peut se séparer dans notre esprit de celui de *patriarche*.

Le nom de *sénateur* rappelle le privilége naturel accordé par les Romains à la vieillesse.

Toute la jeunesse grecque, si passionnée pour la liberté et l'égalité, se levait respectueusement à la vue d'un vieillard.

Mais nulle part le grand âge ne jouissait de plus de considération que dans Sparte, tant que la vertu y laissa régner les lois de Lycurgue. Aussi Lysander disait « qu'il n'y a lieu au monde auquel il fît si bon vieillir qu'à Lacédémone. »

Mais, me répondra-t-on, si cette vieillesse, dont vous faites l'apologie, a ses douceurs comme ses peines, ses plaisirs comme ses douleurs, convenez au moins que son terme est effrayant ; c'est la limite de la vie, la rive de l'Achéron, le triste vestibule de la mort.

Écoutez notre voyageur ; arrivé au bout de sa carrière, prêt à toucher le but qu'il n'a jamais perdu de vue, il va vous répondre et vous rassurer.

« A quoi servirait en effet, dit-il, la science de bien vivre, la plus importante et la plus difficile de toutes, si elle n'apprenait à bien mourir ?

« Il n'est point d'objet si effrayant qu'on ne puisse envisager sans crainte quand on s'est familiarisé avec lui ; plus on s'occupe de la mort, moins on la redoute ; il faut, comme

Montaigne, « lui ôter son estrangeté et la domestiquer à « force d'y penser. »

« Si la vie est un bien, la mort est son fruit; si la vie est un mal, la mort est son terme.

« Il aurait pu nous en coûter, si au milieu de notre voyage il avait fallu quitter brusquement un séjour paré de toutes les illusions, de toutes les joies, de toutes les fleurs de notre jeunesse, mais la sage nature, qui malgré nos plaintes et nos criailleries a réglé notre marche beaucoup mieux que nous n'aurions pu le faire nous-mêmes, a voulu que la vieillesse en nous délabrant démeublât peu à peu notre logis, pour le faire quitter à notre âme avec moins de regret.

« Plus notre route a été longue, plus la lassitude est grande, et pour dire vrai, à certaine époque la mort n'est qu'un repos désirable.

« Notre corps même, fatigué, se courbant de plus en plus vers la terre, semble l'inviter doucement à le recevoir.

« Un rideau qui affaiblit notre vue nous annonce, comme l'ombre croissante de la nuit, qu'il est temps de nous endormir.

« Notre âme, il est vrai, peut concevoir quelque crainte du nouveau voyage qu'elle va faire dans un monde inconnu; mais tout dépend pour elle des préparatifs qu'elle a faits avant de s'embarquer.

« Si elle n'apporte pour bagage que des titres vains, des dignités trompeuses, de mensongères richesses, je conviens qu'elle perd tout en mourant, et que de tels effets ne sont point reçus avec nous sur la barque de l'inexorable Caron.

« De tout cela, on ne laisse et on n'emporte rien avec soi; la gloire et la vertu sont les seuls biens qui survivent à nos dépouilles mortelles; comme ils tiennent à l'âme et non au corps, ils voyagent avec elle, et en même temps ils lui conservent, dans ce monde qu'elle quitte, une vie impérissable.

« Cicéron vous l'a dit avant moi, « l'homme vicieux perd

« tout avec la vie, l'homme de bien sait qu'il lui reste sa
« vertu et sa gloire qui ne peuvent mourir. »

« L'homme sensible et bon, dont les jours n'ont point eu d'éclat, ne laisse point de triomphes, de statues, de palmes pour rappeler son passage sur la terre, mais l'amitié conserve son souvenir. Des regrets sincères, un deuil constant prolongent sa vie dans les cœurs qu'il chérissait; et si ses paroles et ses bienfaits ne font plus d'heureux, sa mémoire et son exemple font encore du bien.

« L'arbre, planté sur une tombe par un ami qui l'arrose de ses larmes, est peut-être plus cher aux morts qu'un vain laurier. Horace nous le dit :

Il faudra bientôt disparaître,
Cher Posthume, et le noir cyprès,
Des beaux arbres qui t'ont vu naître,
Reste seul fidèle à jamais
Au passager qui fut son maître.

« Je voudrais pouvoir vous donner autant de motifs de consolation pour supporter la peine la plus réelle attachée à la vieillesse, celle de voir chaque année tomber autour de soi tous les objets qu'on aime. Nous souffrons plus de les voir nous quitter que nous ne souffririons en les quittant nous-mêmes; l'un et l'autre chagrin serait pourtant insupportable, si on croyait que cet adieu est éternel, que l'âme périt avec le corps, et que de la vie on passe au néant.

« Mais deux sentiments innés dans l'homme doivent éloigner de lui la funeste possibilité de cette destruction totale, et pour exprimer cette conviction intime, empruntant une voix plus habile et plus éloquente que la mienne, je vous répéterai ces paroles de Cicéron : « Par un sentiment que je ne
« puis définir, mon âme, prenant l'essor vers la postérité,
« semble n'envisager dans la mort que le commencement de
« la vie. S'il était faux que nos âmes fussent immortelles,

« les plus belles et les plus grandes ne tendraient pas à l'im-
« mortalité.

« L'espoir de rejoindre les êtres chéris qu'on a perdus adou-
« cit pour la vieillesse l'approche de la mort, et la métamor-
« phose presque en plaisir.

« Ah! quel heureux jour que celui où, m'élevant au-
« dessus de la foule rampante des mortels, je m'envolerai
« dans la demeure divine des âmes! J'irai joindre non-seule-
« ment les hommes illustres dont nous faisions tout à l'heure
« l'éloge, mais encore, mon cher Caton, ce fils si tendre, cet
« homme si accompli; j'ai fait pour lui ce que la nature
« semblait l'avoir destiné à faire pour moi : j'ai mis son
« corps sur le bûcher, mais son âme attachée à la mienne,
« tournant ses regards de mon côté, n'a fait que me devan-
« cer dans ces lieux où il comprenait que j'irais bientôt le
« rejoindre.

« Si j'ai montré de la constance dans cette perte, ce n'é-
« tait pas que j'y fusse insensible; mais je me suis consolé
« dans la pensée que nous n'étions pas séparés pour long-
« temps. »

QUESTIONS.

Pourquoi les hommes suivent-ils, pour arriver au bonheur, tant de fausses routes qui les égarent, puisqu'ils savent presque tous qu'il n'existe qu'un seul chemin qui y conduise?

La philosophie, comme la religion, leur apprend qu'on ne peut être heureux que par la vertu, ils la repoussent; par la modération, ils la dédaignent; par la justice, ils la craignent; par l'amour du prochain, et ils ne songent qu'à se détruire.

Aucun ne nie la vérité des principes, personne ne les suit. Cette inconséquence ne vient-elle pas du peu d'accord qui

existe entre les paroles et les pensées? et d'Alembert n'avait-il pas trouvé le mot de cette énigme, lorsqu'il disait que « si le genre humain était livré à des discordes éternelles, c'était faute de bonnes définitions? »

En effet, si les hommes convenaient tous d'une juste définition des mots *âme, liberté, justice, honneur, devoirs, droits* et *bonheur*, ils auraient détruit la plupart des causes qui les divisent et qui les égarent. Mais ce grammairien pacificateur n'a pas encore existé, et, en l'attendant, on disputera, on pillera et on s'égorgera longtemps.

Pourquoi l'honneur varie-t-il selon les temps, les pays et les formes du gouvernement? ne serait-ce pas plutôt un sentiment qu'un principe? et ne pourrait-on pas dire qu'il est à la vertu ce que l'équité est à la justice? mais on ne s'accorde jamais et nulle part sur le vrai sens des mots *vertu* et *justice* : comment s'accorderait-on davantage sur l'honneur?

La vertu du chrétien abhorre la vengeance; la vertu du guerrier ne peut supporter l'outrage. L'honneur de l'un est de rendre le bien pour le mal; l'honneur de l'autre consiste à tuer son ami pour un mot.

Dans certains pays, on manque à l'honneur si l'on ne paie pas en vingt-quatre heures, à un escroc, une dette contractée au jeu; et, sans manquer à l'honneur, on peut faire languir pendant vingt ans d'honnêtes créanciers.

Comment entendre dans ce même pays l'honneur des femmes qui consiste à ne pas violer leur foi, et celui des hommes qui mettent leur gloire à enlever l'honneur des femmes?

Pourquoi un homme est-il perdu d'honneur en manquant au rendez-vous sur le pré, tandis qu'il peut, sans ternir cet honneur, manquer au serment qu'il a fait à l'autel?

Comment l'esprit de parti permettrait-il de s'accorder sur le véritable honneur?

Tout est juste pour servir la bonne cause, dit chaque parti.

L'ami de la liberté pense que l'honneur lui ordonne de tout sacrifier, biens, repos et vie, pour assurer l'indépendance de

son pays et le défendre de l'influence et des armes de l'étranger ; son adversaire trouve que l'honneur lui permet de combattre même avec l'étranger pour la cause sacrée qu'il défend, et qu'il croit inséparable de celle de son pays.

Comment terminer ces contradictions déplorables ? en plaignant les hommes, en les éclairant, et en les amenant à la tolérance par la connaissance de leurs erreurs mutuelles.

Tout le monde convient qu'il faut renoncer au bonheur, si on ne sait pas mettre de la modération dans ses désirs ; mais comment entendre cette modération ?

Le nécessaire et le superflu sont des mots relatifs, et que chacun traduit suivant ses goûts et sa position.

Le superflu d'un grand, d'un prince, au quinzième siècle, n'est que le nécessaire pour un bourgeois de nos jours.

Pourquoi les voleurs de grands chemins sont-ils si peu nombreux dans tous les pays civilisés ? C'est qu'on les punit et qu'on les méprise.

Pourquoi, dans l'histoire des hommes chargés de gouverner les peuples, trouve-t-on tant de conquérants ? C'est qu'ils sont encensés et presque adorés par leurs victimes, et couronnés de fleurs immortelles par les historiens. Comment résister au double attrait de la puissance pendant sa vie, et de la célébrité après sa mort ?

Les peuples ont presque toujours été coupables des maux qu'ils souffrent, et, comme les sauvages, ils divinisent ce qu'ils craignent ; ils dédaignent la vertu pacifique qui ferait leur bonheur, et ils encensent le luxe qui les ruine, la puissance qui les écrase, et le génie guerrier qui les détruit.

Pourquoi les courtisans et les gens de lettres disent-ils sans cesse du mal les uns des autres ? Ne serait-ce pas par vanité ?

Les uns ne peuvent supporter la supériorité du rang, et les autres celle de l'esprit. La plupart devraient se rendre plus de justice, car ils usent des mêmes moyens ; et pour s'avancer, les uns sur le Parnasse, et les autres à la cour, ils ne cessent de flatter leurs protecteurs et de déchirer leurs rivaux.

Pourquoi les femmes sont-elles si passionnées dans les querelles de parti? C'est parce qu'elles n'entendent rien aux systèmes, aux institutions, et qu'elles n'y voient que des hommes.

Pourquoi, depuis vingt-cinq ans, les Français n'ont-ils jamais été libres? Ne serait-ce pas parce qu'ils ont plus de vanité que de fierté, et qu'ils ont mieux défendu l'égalité que la liberté.

Le vicomte de Ségur disait : « Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une révolution? l'explication se trouve dans ce peu de mots : *Otez-vous de là, que je m'y mette*. Il avait raison.

Pourquoi dispute-t-on? est-ce pour savoir comment on sera gouverné? Non ; mais pour décider qui gouvernera.

Comment empêcher la décadence de nos théâtres? L'illusion cause seule le plaisir qu'on y cherche, et les journalistes travaillent chaque jour à détruire cette illusion par leurs éternelles dissertations sur toutes les pièces anciennes et modernes.

Le jeune homme qui a lu leurs feuilles va le soir à la comédie; il ne voit pas le lieu de la scène, mais l'ouvrage du décorateur; il ne regarde plus le personnage, mais l'acteur qu'on a le matin flatté ou critiqué : ce n'est pas le langage de la passion qu'il écoute, c'est la déclamation qu'il juge.

Quels ressorts voulez-vous qu'un auteur emploie pour faire verser des larmes, ou pour surprendre un sourire à des spectateurs si froids et si dépouillés d'illusion?

Un marchand d'esclaves inspirerait-il à un pacha de vives émotions, s'il lui faisait présenter par un chirurgien la description anatomique des beautés qu'il doit offrir à ses regards?

Pourquoi vous étonnez-vous du succès des mélodrames? vos feuilletons les dédaignent; ils échappent à votre scalpel, et le peuple qui y accourt ne lit pas de journaux, et sait encore pleurer et rire, parce qu'on lui laisse ses illusions.

Pourquoi partagerait-on les craintes des alarmistes?

En France on ne doit désespérer de rien, le passé nous répond de l'avenir.

Nous avons vu ce beau royaume envahi par les Sarrasins, conquis par les Anglais, déchiré par les discordes civiles, presque détruit par les guerres de religion.

La France s'est relevée de toutes ses chutes, et a réparé en peu de temps toutes les pertes causées ou par ses propres fureurs ou par celles de ses ennemis.

« Le peuple français, disait Voltaire, ressemble aux abeilles; on leur prend leur miel et leur cire, et le moment d'après elles travaillent à en faire d'autres. »

Pourquoi la France se tirera-t-elle de la détresse où elle se trouve? Parce que la nation est active, industrieuse : souvent réduite aux extrémités depuis qu'elle existe, elle s'est pourtant soutenue, quelques efforts qu'on ait faits pour l'écraser.

Elle se relèvera tant qu'elle conservera ses lumières et son activité. La flamme et le fer la blessent, mais ne peuvent la détruire. Tant qu'elle verra clair, elle marchera.

Pourquoi la sottise ne serait-elle pas intolérante? Elle ne voit les choses que de profil; ce qui surprend, c'est de rencontrer des gens d'esprit intolérants, eux qui voient toutes les aces d'un objet.

Pourquoi juge-t-on si mal les actions d'autrui? C'est qu'on regarde de sa place, au lieu de se mettre à la place de la personne qu'on juge.

Que de gens ne blâmeraient pas ce qu'ils voient faire, s'ils voulaient se rappeler quelquefois ce qu'ils ont fait!

Pourquoi l'homme méfiant est-il rarement bon et honnête? C'est qu'on ne prête aux autres que ce qu'on possède; on imagine trouver dans leur cœur ce qui se passe dans le sien.

Celui qui prévoit si facilement les crimes ne serait peut-être pas fort loin d'en commettre.

Peu de chicaneurs croient à la franchise; peu de femmes galantes à la sagesse; peu de tyrans à la vertu.

Voulez-vous savoir les qualités qui manquent à un homme? Examinez celles dont il se vante.

Si on suivait la sage maxime du duc de Penthièvre, on ne disputerait pas tant sur les questions qui ont le plus divisé les esprits dans ce siècle. Ce bon prince disait « qu'il faudrait sans cesse parler aux rois des droits des peuples, et aux peuples des droits des rois ; ce serait le seul moyen de rendre les sujets soumis et les rois populaires. »

DES ILLUSIONS.

Tout le monde se vante dans ce siècle de lumières, de ne plus croire à la magie ; cependant jamais les tireuses de cartes et les diseuses de bonne aventure n'eurent plus de chalands, de succès et de profit, et je crois que peu de sorcières de Thessalie ont eu de plus nobles visites et de plus magnifiques présents que la célèbre mademoiselle Le Normant n'en a reçu de nos jours.

La crédulité est une faiblesse attachée à notre nature ; elle ne meurt jamais, et ne fait seulement que changer, suivant le temps, de forme, d'objet et de langage.

J'ai connu des esprits forts qui ne voulaient rien entreprendre d'important le vendredi ; j'ai vu une grande souveraine et un des plus grands généraux du monde maîtrisés par une aversion pour les habits de deuil qu'ils ne pouvaient vaincre ni déguiser.

Un des hommes les plus extraordinaires de ce siècle croyait aux pressentiments, ne doutait pas des prédictions faites à sa femme ; il disait qu'il avait été averti du danger de celle qu'il aimait, en voyant un jour son portrait brisé, et il restait persuadé qu'elle l'avait garanti d'un attentat contre ses jours, qu'une inspiration secrète lui avait fait pressentir.

Le philosophe Brutus ne doutait pas de la réalité de l'apparition du spectre qui lui annonçait, un an d'avance, sa défaite à Philippes et sa mort.

Le sage Cicéron, qui se moquait de ses collègues les Augures (tout en disant qu'il ne concevait pas que ces prêtres pussent se regarder sans rire), croyait aux songes, et érigeait un temple à sa fille Tullie.

Ce n'est point parmi les plus ignorants que la pierre philosophale, l'or potable et la foi aux prédictions des somnambules trouvent des partisans et des sectateurs; nous sommes tous, quoi qu'en dise notre orgueil, esclaves de notre imagination, de nos craintes, de nos désirs, « qui nous rendent de glace pour la vérité, et de feu pour les mensonges. »

Eh! comment fuirions-nous des erreurs qui nous sont si chères? comment trouverait-on quelque difficulté à tromper les hommes, puisqu'ils aiment tout ce qui les trompe? La vérité reste au fond de son puits; elle sait trop que son éclat blesserait nos yeux en voulant les éclairer; l'illusion la remplace, et règne au milieu de nous.

Cette puissante magicienne nous gouverne éternellement; la raison veut en vain briser sa baguette : la séduisante enchanteresse, entourée de plaisirs, de ris et de jeux, prend mille formes différentes pour nous charmer.

Sous les traits de la joie, elle environne de fleurs notre berceau ; bientôt c'est le plaisir, paré de roses et de myrtes, qui nous couvre de ses guirlandes; quelque temps après c'est la gloire, ornée de lauriers, qui nous attelle à son char; enfin, sous les couleurs consolantes de l'espérance, elle cache à la vieillesse le triste aspect de son tombeau, lui montre les secrets d'Esculape, les trésors de Plutus, et l'entretient même encore, dans les bosquets de l'Élysée, de ses plaisirs passés, de ses anciens exploits et de ses tendres amours.

L'illusion est la reine du monde.

Je vais vous prouver d'abord qu'on ne peut se soustraire à

son pouvoir; nous verrons ensuite quels sont les moyens les plus sûrs pour vivre heureux sous sa puissance.

On a dit que l'homme était *un petit monde*, et il est certain que l'enfant *est un petit homme*. Si vous voulez suivre l'oracle de la sagesse qui nous a donné ce précepte, « connais-toi toi-même, » étudiez l'enfance; vous y verrez votre portrait en miniature et votre histoire en abrégé.

Regardons cet enfant qui bat du tambour, qui traîne un long sabre de bois, qui porte un casque de papier sur la tête; comme il est fier, comme il se fait grand, comme son œil menace! Il se croit soldat, grenadier, général; et, monté sur les chaises, sur les écrans qu'il a renversés, il lui semble qu'il triomphe de ses ennemis vaincus. L'instant d'après il s'agenouille et chante en ouvrant le premier livre venu; c'est un prêtre qui dit la messe, c'est un évêque en mitre qui officie. Tout à coup une petite société lui arrive.; une jeune demoiselle est assise sur une chaise dont le dossier est à terre; deux ficelles sont attachées aux bâtons; un enfant s'y attelle; l'autre les suit; un troisième fait claquer son fouet : voilà mes bambins devenus de riches personnages! Admirez leur équipage qui court, tourne à grand bruit! On s'arrête, on fait des visites, on singe tous les propos de salon, les galanteries du chevalier, les minauderies de la marquise. Bientôt un autre enfant paraît en robe de chambre et voûté : c'est un vieillard cassé; il tousse et se plaint des hommes et du temps. Un autre espiègle arrive en perruque : c'est un docteur; il tâte le pouls, dit des fariboles, reçoit de l'argent, et part : les voilà tous à rire. On apporte des bonbons : la petite fille les partage inégalement; la jalousie s'allume, la haine éclate, la guerre se déclare, on se bat, on se renverse, les jeux s'envolent. Les précepteurs arrivent, grondent, menacent et dispersent la bande naguère joyeuse, à présent chagrine, qui boude, pleure un moment, promet d'être sage, et se livre l'instant d'après à son aimable et bruyante folie.

Vous avez souri en voyant ce spectacle enfantin, et c'était

vous qu'on jouait! Ne vous êtes-vous pas reconnu? n'avez-vous pas senti que, pour vous donner les mêmes illusions, le temps qui vous a grandi sans vous avoir changé, n'a fait que vous offrir un théâtre un peu plus haut, des décorations mieux peintes, des costumes plus soignés? Avez-vous oublié votre orgueil et vos chimères, quand vous avez porté votre première épaulette, soutenu votre première thèse, remporté un premier prix? lorsque vous avez fait votre entrée dans le monde, hasardé une première déclaration? lorsque, pour la première fois, un rival a contrarié vos désirs? Avez-vous perdu le souvenir de vos premiers projets, de vos premières amours, de vos premiers combats, de la sévérité de vos amis qui vous faisaient rougir de vos erreurs?

Ah! si vous n'avez pas oublié vos folies, vos regrets, vos rechutes, convenez que l'illusion ne vous gouverne pas moins que ces enfants dont vous riiez tout à l'heure, que les grelots de votre jeunesse ressemblent aux hochets de votre enfance, et qu'il n'y a pas trop de distance entre l'enfant qui menace et frappe le mur contre lequel il s'est heurté, et le puissant roi Xercès qui fait fouetter la mer, qui envoie un cartel au mont Athos, et le grand Cyrus qui perd plusieurs mois à détourner une rivière pour la punir de s'être opposée à son passage.

Eh! qui pourrait s'affranchir de toute illusion? la vie en est composée. Mallebranche et d'autres philosophes ont cru que cette vie elle-même était un songe; comment éviter toutes les erreurs morales qui nous égarent, lorsque nous sommes trompés même par nos sensations?

Le bâton que vous plongez perpendiculairement dans l'eau vous paraît réellement brisé; une tour carrée, de loin, nous semble ronde; la couleur que nous attribuons aux objets dépend de la liqueur plus ou moins épaisse qui existe dans nos yeux; le moindre accident qui les altère change ces couleurs pour nous; nous ne connaissons pas avec plus de certitude la grandeur, la distance des corps. Le soleil et la lune ne nous

paraissent pas occuper un espace plus large que notre chambre; au bord de l'horizon, la voûte du ciel nous semble s'abaisser jusqu'à terre; il faut que le tact, la réflexion, l'expérience, redressent toutes les fausses idées que nous donneraient ces apparences trompeuses; et rien ne nous prouve complétement que cette rectification soit parfaite. La chaleur et le froid varient pour tous les hommes, selon le plus ou moins de finesse de leurs organes; et il résulte de toutes ces différences que le plaisir et la douleur, effets immédiats de ces sensations, sont éprouvés par tous les hommes à des degrés variables à l'infini.

Cependant tous nos goûts, nos sentiments, nos passions dépendent de l'idée que nous nous faisons de la douleur et du plaisir. Ce qui donne à l'un la fièvre du désir, effleure à peine les sens de l'autre; l'objet qui vous inspire une forte terreur, je le regarde avec indifférence; j'écoute avec délire des sons mélodieux dont vous ne sentez pas l'harmonie. Vous êtes entraîné loin du monde matériel par vos impressions morales, par la vivacité de votre imagination; je suis dominé entièrement par des objets qui charment mes yeux, mes oreilles, et qui pénètrent, par tous mes sens, jusqu'au fond de mon cœur.

Le bien, le mal, la folie, la sagesse, le bonheur, le malheur, se présentent à nous sous des formes opposées, et qui n'ont presque rien de commun entre elles.

Archimède, passionné pour la vérité, s'occupe à résoudre un problème de géométrie au milieu d'une ville prise d'assaut; Caton, un poignard à la main, ne songe qu'à la liberté de Rome et à l'immortalité de l'âme; Antoine sacrifie sa gloire et l'empire du monde pour chercher en Égypte un dernier soupir de volupté sur les lèvres de Cléopâtre; Brutus immole son fils et la nature pour affranchir sa patrie du pouvoir de Tarquin; le bonheur n'existe, pour Apicius, pour Lucullus, que dans les délices de la table; les plaisirs ne sont rien pour Socrate, il ne trouve sa félicité que dans l'étude de la sagesse; et le jeune Alcibiade rit de ses leçons dans les bras d'Aspasie.

Croyez-vous, en effet, que ce grave philosophe qui n'est pas ému par les grâces des nymphes les plus élégantes, et que ne dégoûtent pas la laideur et la méchanceté de sa femme, puisse aisément guérir de son erreur ce jeune voluptueux qu'embrase un regard d'Aspasie, qui frémit au bruit léger de ses pas, qui palpite à son approche, dont le sang bouillonne au son de sa voix, qui donnerait sa vie pour respirer un instant l'air embaumé par son haleine? Lui prouvera-t-il enfin que ce qu'il voit est un prestige, que ce qu'il entend est un rêve, que ce qu'il éprouve est un mensonge?

Non, la nature nous a doués de sensibilité et d'imagination à des doses si différentes, que la vérité, la réalité ne sont jamais les mêmes pour nous. L'événement qui afflige l'un enivre l'autre de bonheur, et peut être indifférent à un troisième.

Sophocle et Denys le Tyran moururent de joie d'un triomphe tragique; Juventius Talva eut la même fin, en apprenant les honneurs que le sénat lui avait décernés; Léon X expira en recevant la nouvelle de la prise de Milan. On a vu des condamnés mourir de saisissement en apprenant que leur grâce était accordée.

Ainsi, la peur et la joie ont souvent un effet aussi réel, aussi puissant que la foudre. On souffre, on jouit, non par ce qui existe, mais par ce qui nous paraît exister; l'imagination donne une réalité à l'ombre, un corps au fantôme; le monde est pour nous la forêt enchantée d'Armide, et nous y sommes sans cesse attirés, repoussés, égarés par des prestiges qui trompent à la fois notre esprit, notre cœur et nos sens, et que le temps seul nous apprend à distinguer de la vérité.

Il est donc prouvé que nous naissons, que nous vivons, que nous mourons sous l'empire de l'illusion, et que rien ne peut nous dérober à son pouvoir. Cette certitude ne doit pourtant pas nous décourager; car, s'il était possible d'être totalement privé d'illusions, il vaudrait peut-être mieux être privé d'existence; l'univers serait décoloré pour nous, l'amour perdrait tous ses charmes, la beauté sa ceinture, la gloire ses lauriers;

les poëtes briseraient leur lyre, la jeunesse quitterait ses armes et perdrait ses chimères ; la triste vieillesse serait privée de consolation : le passé, le présent, l'avenir, confondus ensemble, seraient à jamais dépouillés d'espoir et de souvenir, et le vide du néant ne serait pas plus affreux que ce monde désenchanté. Notre imagination, présent des dieux, fut chargée par eux de l'embellir ; respectons sa puissance, et gardons-nous de détruire sa douce magie.

Mais, me dira-t-on, céderez-vous un empire absolu, despotique, à l'imagination, et ne laisserez-vous rien à la raison? Celle-ci n'a-t-elle pas aussi une source divine, ne sera-t-elle plus chargée de diriger nos pas, d'éclairer nos désirs, de calmer nos passions? Voulez-vous éteindre son flambeau? et parce qu'elle ne peut pas découvrir la vérité tout entière, ne cherchera-t-elle plus à soulever son voile sacré?

S'il existe des prestiges, il existe aussi des réalités ; la bonté, l'amitié, l'amour pour nos enfants, pour notre femme, pour notre patrie, seront-ils confondus par vous avec les désirs désordonnés, les passions coupables, l'ambition effrénée, la haine funeste, la vengeance aveugle, l'avarice sordide ; et ne ferez-vous aucune différence entre les crimes et les vertus, les erreurs et les vérités, les muses et les furies?

Non, certainement, je ne veux pas vous livrer aux caprices despotiques de cette folle déité ; je me soumets à son règne, et non pas à sa tyrannie. Si je ne crois pas possible de secouer le joug de l'imagination, si ce projet même me paraît aussi insensé que funeste, je suis encore plus loin de vouloir détrôner la raison. Heureux les hommes assez bien organisés, assez sages pour concilier ces deux divinités, et pour vivre sous leur double empire !

L'imagination sans frein nous égare ; elle nous conduit au crime comme au malheur. La froide raison sans illusion, en analysant tout, dessèche tout ; elle désenchante la terre et dépeuple le ciel même. En voulant détruire la passion, elle éteint le sentiment, elle anéantit même les vertus qui viennent

du cœur; et comme elle ne peut jamais atteindre la vérité qu'elle poursuit, elle finit par tout mettre en problème, et elle jette dans un doute désolant qui n'est que le vide pour l'esprit et le néant pour l'âme.

Suivons donc à la fois, mes amis, le culte de l'imagination et celui de la raison : que les principes de l'une soient animés, embellis par les charmes de l'autre; que nos passions, semblables aux beautés célèbres d'Athènes, écoutent comme elles les leçons de la sagesse, et que, d'un autre côté, nos philosophes respectent l'*oracle,* et n'oublient pas de *sacrifier aux grâces.*

L'imagination ressemble à la religion des Perses, elle nous gouverne par une foule de bons et de mauvais génies qui sont à ses ordres. Ces génies, ce n'est autre chose que les douces *illusions,* et les *illusions* funestes. Donnez à votre raison le soin de choisir pour vous celles qu'il faut éviter et celles que vous pouvez suivre; qu'elle borne là son pouvoir, elle aura fait assez pour votre bonheur.

Je ne veux pas qu'elle repousse le flambeau de l'amour, mais je veux qu'elle éteigne celui de la jalousie et de la haine; elle doit permettre au sage Ulysse les transports d'un vertueux amour, les délices d'un chaste hymen; elle aurait dû préserver Pâris des charmes d'Hélène, et lui peindre d'avance une guerre de dix ans, la famille de Priam expirante et Troie embrasée. Je reconnais ses conseils, lorsque chez les Samnites elle fait de la beauté le prix du courage et de la vertu.

Le jeune guerrier qui la consulte repousse les images sanglantes des dévastateurs de la terre, des Attila, des Tamerlan, des César, des Alexandre; il ne prend pour modèles que les Gustave, les Bayard, les Épaminondas, les Turenne. Il ne veut pas que sa renommée annonce un deuil général, que ses souvenirs soient des remords. Il sait, comme le dit Tacite, qu'il n'y a de désirable *que les louanges des hommes louables*; et la gloire n'aurait plus de charmes à ses yeux si elle se montrait à lui séparée de la justice et de l'humanité.

Le poëte est, je le sais, rarement docile aux lois de la raison : tout ce qui le refroidit, l'éteint; tout ce qui l'arrête, le tue. Mais, bien que Platon ait dit qu'un homme sage heurte « en vain à la porte des Muses, » je crois encore que la douce lumière de la raison peut éclairer le cœur du poëte sans glacer son imagination. Elle sait que le Parnasse est élevé, et que, selon la pensée d'un ancien, « notre âme ne saurait de son siége atteindre si haut; il faut qu'elle le quitte, s'élance, et, prenant le frein aux dents, qu'elle emporte et ravisse son homme si loin, qu'après il s'étonne lui-même de son fait. » Mais, si la raison ne veut pas arrêter son essor, elle peut au moins le diriger vers la vertu, l'empêcher de prostituer sa plume à la flatterie ou à la satire, défendre à ses pinceaux toute image qui pourrait effaroucher les grâces et faire rougir la pudeur. Elle doit préserver son cœur de l'envie, cette hideuse passion, *dont le fiel gâte tout le miel de la vie;* elle peut enfin se servir du talent pour la défense de l'opprimé et pour la consolation du malheur.

Consacrer le génie à la morale, c'est lui assurer une couronne immortelle; c'est l'asseoir à côté du vertueux Virgile, du tendre Racine et du bon La Fontaine.

La raison ne cherchera pas davantage à priver un monarque puissant des illusions de la gloire; elle ne le dépouillera d'aucun des attributs de sa grandeur, mais elle lui fera plus désirer l'amour que l'admiration; elle saura présenter à son imagination les trésors de la paix et les fléaux de la guerre; elle lui montrera la rigueur, la cruauté accompagnée de craintes, suivie de remords et de séditions; tandis que la clémence, entourée de bénédictions et d'hommages, charmera son cœur et ses regards par l'image du bonheur public, et de cette adoration de la postérité qui divinise Henri IV et Titus.

Le vieillard viendra-t-il enfin la consulter? elle combattra les illusions de la crainte par celles de l'espérance, le consolera de la terre qu'il quitte, par le ciel qui l'attend; et, attentive à

surveiller sa mémoire même, elle adoucira les regrets du mal qu'il a pu faire, par le doux souvenir du bien qu'il a fait pendant sa vie.

C'est ainsi qu'on peut, je crois, trouver le bonheur sous le règne irrésistible des illusions ; il faut seulement que le char de l'imagination soit doucement dirigé par la raison, mais par une raison sensible dont le siége soit dans le cœur ; car l'homme ne peut être heureux que lorsque *le cœur gouverne l'esprit.*

Ce traité d'alliance entre la raison et l'imagination serait-il lui-même une illusion ? je ne sais ; mais, au reste, ce serait la plus heureuse de toutes. Tout le monde en conviendra, hors certains fous enfiévrés de leurs passions, qui m'écouteront avec indifférence, traiteront ma philosophie de chimère, et riront de ma bonhomie : qu'y faire ? Ces gens-là sont comme ce villageois qui assistait à un sermon que tout l'auditoire, excepté lui, écoutait en versant des larmes ; et comme son voisin lui demandait pourquoi il était le seul qui ne pleurât pas, il répondit : « Monsieur, c'est que je ne suis pas de la paroisse. »

DE LA MODE ET DES COUTUMES.

Il existe une souveraine dont les ordres les plus gênants n'éprouvent jamais d'opposition ; nul ne réclame contre ses décrets ; ses fantaisies sont des lois révérées, ses caprices sont des oracles ; elle change à son gré les mœurs ; elle se moque des convenances, et fait ployer la sévère raison sous la marotte de la folie. Elle règle le bien et le mal, fait et défait les réputations, donne de la beauté aux laides, de l'esprit aux sots, de la science aux charlatans, et résiste impunément aux remontrances de la justice, aux conseils de la sagesse et aux préceptes même de la religion.

Cette royne et grande empérière du monde, comme dit Montaigne, c'est la Mode (on l'appelait autrefois Coutume); son séjour de prédilection est la France, la capitale de son empire est Paris. Son unique but est de plaire, son essence est le changement; elle récompense par des applaudissements et punit par le ridicule : voilà son unique force et ses seules armes; mais rien n'y résiste. C'est ce que Voltaire peignit si bien dans ces quatre vers :

Il est une déesse inconstante, incommode,
Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornements,
Qui paraît, fuit, revient, et naît dans tous les temps;
Protée était son père, et son nom c'est la Mode.

Cette déesse est une ennemie constante et presque toujours victorieuse de la raison. Celle-ci dit aux hommes : « Faites ce que vous devez faire; » la Mode, au contraire, leur donne cet ordre formel : « Faites ce que les autres font. » Il n'est pas besoin de prouver que c'est le précepte de la Mode qu'on suit toujours.

Ce qui doit étonner dans cette soumission universelle, c'est qu'elle paraît évidemment aller contre son but. En effet, le désir des favoris de la Mode, c'est de briller et de plaire; or, on n'obtient de brillants succès qu'en se distinguant. Ainsi, n'est-ce pas le plus mauvais moyen à prendre pour se distinguer et pour briller, que de faire ce que font les autres, de se vêtir comme la foule, de parler comme tous les gens qu'on rencontre, de ne soutenir que l'opinion reçue, et de se conduire comme tout le monde?

Ce raisonnement semble fort, et peu susceptible d'objection. Eh bien, essayez de l'employer, il ne produira pas le moindre effet; on ne peut raisonner dès qu'il est question de modes ou de passions; si on raisonnait un instant, leur charme cesserait, et leur empire serait détruit.

Nous devons moins désirer qu'un autre peuple de secouer le joug de cette divinité capricieuse; nous changeons si sou-

vent de coutumes, de goûts et d'opinions, que cette chaîne est peu pesante pour nous; et si une mode nous paraît trop ridicule, trop incommode ou trop assujettissante, nous avons au moins une consolation, c'est de penser que bientôt nous en serons débarrassés par une mode nouvelle.

Nos dames françaises furent d'abord vêtues en religieuses ; elles prirent ensuite un costume assez semblable à celui des dames romaines : bientôt la coiffure en forme de cœur fut d'usage; les cornes les plus ridicules vinrent après, les pyramides et les cônes leur succédèrent; ils furent bientôt remplacés par des bonnets assez bas, et peu après par des chapeaux ornés de plumes, et faits comme ceux des hommes. La nudité des épaules et du sein fut en faveur à la cour d'Isabeau de Bavière. Anne de Bretagne changea en noir le deuil qui jusque-là avait été porté en blanc. Sous François I, on vit naître les vertugadins, ces cerceaux monstrueux qui transformaient les femmes en tours pyramidales. François II mit en faveur les ventres postiches. Les femmes de cour inventèrent une autre sorte d'attraits factices, tout opposés, qu'il est peu convenable de nommer.

Catherine de Médicis porta jusqu'à l'excès la magnificence des vêtements; elle fit connaître le fard aux Françaises, comme l'artifice aux Français. L'étrange usage qu'on fit alors des tresses accuse assez les mœurs de la cour.

Henri IV ramena le bon goût et la simplicité; il ne permit les riches vêtements qu'aux filous et aux filles de joie; et si on trouve quelque chose de trop guindé dans les collets montés et les fraises de son temps, tant de doux souvenirs s'y attachent, qu'ils sont à l'abri de la censure; et on ne peut se décider à trouver quelque ridicule à des parures qu'aimait Henri IV et que portait Gabrielle.

Bientôt les modes du bon Henri disparurent, ainsi que sa politique franche et sa joyeuseté chevaleresque; on quitta la barbe, le manteau; on vit paraître ces canons ornés de rubans, ces longs et larges habits boutonnés d'un bout à l'autre,

ces bas rouges et roulés, ces souliers carrés qui formaient un ensemble si lourd et si ridicule, et ces énormes perruques qui auraient défiguré les têtes des courtisans de Louis XIV, si elles n'avaient pas été noblement ornées de tant de palmes, de myrtes et de lauriers.

Les dames, rivalisant d'excès dans leurs parures avec les hommes, reprirent les immenses vertugadins sous le nom de *paniers*, et surchargèrent leur front d'un édifice colossal nommé *fontange*, dont les divers étages étaient remplis d'ornements aussi bizarres que variés.

Deux Anglaises, dont on rit d'abord, firent à Paris, dans ce temps, une prompte et grande révolution. Les coiffures gigantesques disparurent, les dames revinrent à la nature ; mais les petites femmes, effrayées d'une chute qui les raccourcissait tant, élevèrent en revanche d'un demi-pied leurs talons.

Sous Louis XV, les modes varièrent encore ; mais elles furent à la fois dépourvues de grandeur et de grâce : les cheveux crêpés et poudrés, les grosses boucles, le rouge le plus foncé sur les joues, les mouches éparses sur la figure, les talons hauts, les tailles longues et pointues, les paniers boursouflés, désolaient les peintres, choquaient le goût, et auraient dû effrayer et bannir l'amour, s'il n'avait été rappelé par la réalité des charmes, la grâce des mouvements, et le piquant de l'esprit, qui n'abandonne jamais les femmes françaises.

Les hommes n'étaient pas alors plus convenablement vêtus ; leurs grands toupets en gouttière, leurs petits chapeaux plats sous le bras, leurs vêtements étriqués, trop longs pour des vestes, trop courts pour des habits, leurs longues poches et leurs talons rouges, étaient égalements dénués de noblesse, d'élégance et de commodité.

Sous Louis XVI, on ne fit en ce genre que des progrès ridicules ; la mode des voitures basses et des coiffures hautes s'établit en même temps, de sorte que nos dames étaient à genoux dans leurs voitures.

Le bon roi Louis XVI avait des goûts simples; il aimait l'économie et haïssait le luxe : la cour cessa d'être vêtue richement. La mode, ne pouvant rester oisive, exerça son influence sur les couleurs ; et, ne pouvant en inventer de nouvelles, elle en varia les nuances et en changea les noms. On vit bientôt des vêtements de couleur puce, couleur soupirs étouffés, de larmes indiscrètes, couleur de nymphe émue, couleur boue de Paris, etc., etc.

La fureur d'imiter les Anglais, s'empara ensuite de nous ; leurs épées d'acier, leurs chapeaux ronds, leurs selles rases, leurs wiskys fragiles, leurs fracs écourtés, leurs jockeys légers, vinrent remplacer et corrompre le goût français ; aucune distinction d'état, de fortune, de rang, ne fut plus observée parmi nous, et l'égalité des costumes précéda, annonca et introduisit cette égalité de conditions qui depuis a tant changé la face du monde, et tant fait de prosélytes, de martyrs et de victimes.

Enfin la révolution qui bouleversa la France créa de nouveaux moyens de plaire et de se distinguer : les hommes se coiffèrent à la romaine, les femmes s'habillèrent à la grecque, les cothurnes, les ceintures, les draperies légères, les coiffures à la Titus, furent les délices des uns; le bonnet phrygien devint la parure des autres ; la nudité fut même au moment de devenir la mode favorite des dames, et la transparence de leurs vêtements rappela cette robe antique qu'on nommait *toga vitrea*, la tunique de verre, parce qu'elle ne cachait aucun des charmes qu'à peine on doit laisser deviner.

Cette mobilité perpétuelle dans les usages nous a fait trop souvent taxer de légèreté ; mais les étrangers, qui nous accusent de frivolité, oublient qu'ils ne sont guère plus à l'abri que nous de la censure : si nous avons souvent changé de routes pour plaire, ils nous ont constamment suivis ; si nous avons créé des modes un peu folles, ils les ont servilement et gauchement imitées, et ce n'est pas à l'ours qu'il convient de se moquer de celui qui le fait danser.

Lorsque de notre côté nous les raillons sur leurs usages, nous ne sommes pas plus raisonnables ; car nous nous sommes trop souvent montrés leurs singes pour les condamner. Dans un temps, les modes et la langue espagnoles furent en vogue chez-nous ; Médicis nous rendit trop imitateurs des Italiens ; on nous vit, pendant plusieurs années, copier avec fureur la discipline, la tactique, l'habillement et les punitions des soldats allemands. La *philosophie* de Kant, les *illuminations* de Swedenborg, la *cranomanie* du docteur Gall, le *somnambulisme* de Mesmer, se sont assez facilement naturalisés en France. Notre intérêt pour nos manufactures de soie ne nous a pas préservés des modes de l'Angleterre, qui nous a inondés de ses mousselines. Nos belles Françaises se sont vêtues en *Polonaises*, coiffées en *Chinoises*, et elles semblent avoir abandonné définitivement leurs jolis, élégants et économiques *mantelets*, pour emprunter aux sultanes ces riches et moëlleux *cachemires* qui ruinent tant de maris, et qui leur coûtent encore plus cher lorsque ce ne sont pas eux qui les paient.

Malgré ces observations, un peu séditieuses, sur le despotisme capricieux de la mode, je me soumettrais comme un autre, en riant, et sans murmure, à son culte, si elle voulait mettre des bornes à son empire, et n'exercer son influence que sur nos goûts et sur nos habits. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est qu'elle fasse souvent dépendre de ses fantaisies nos mœurs, nos réputations, nos lois, et je dirai presque notre conscience.

C'est sous le nom de *coutumes* que la mode étend ainsi sa puissance ; aussi que de contradictions, que d'absurdités, que de folies cette étrange législatrice a fait adopter et consacrer sur la terre ! Tous les peuples successivement peuvent l'attester : l'un égorge des tribus entières pour avoir admis dans leur sein des femmes étrangères ; les autres forcent leurs prisonniers à se tuer entre eux, ou à se laisser dévorer par des lions, pour le divertissement des dames romaines. Près du

Gange, une jeune femme est obligée de se brûler, parce que la goutte a terminé les jours de son vieux mari; et, tandis que de pauvres Indiens n'osent tuer une vache, de peur de blesser l'âme de leur mère, d'ignorants Américains se croient obligés de tuer leurs pères par piété filiale lorsqu'ils sont devenus trop âgés. Ici, l'usage exige qu'on offre sa femme et sa fille aux étrangers ; là, on les enferme toute leur vie, et on les fait garder par des hommes auxquels une atroce barbarie n'en laisse que le nom : ailleurs, au mépris des plus saintes lois, on exerce sur des enfants la même cruauté, pour enrichir l'Opéra de belles voix. En France, sous notre première race, les princes n'assuraient leur puissance qu'en crevant les yeux à leurs parents, et rien ne les guérissait de la coutume de détruire leur monarchie en la partageant.

Vit-on rien de plus déraisonnable que cet usage, auquel on tenait tant alors, de faire juger le bien et le mal par l'épée, de croire qu'elle parlait au nom de Dieu, et d'adjuger ainsi l'innocence au plus fort, au plus adroit, et la culpabilité au plus faible? De sorte qu'un escrimeur comme Saint-Georges, dans ce temps, eût été certain, non-seulement de l'impunité, mais même de l'estime générale.

On conçoit davantage la mode de racheter ses fautes par des dons aux moines ; il y avait tant de gens intéressés à la soutenir! mais ce qu'on a peine à croire, c'est cette mode barbare et insensée de tous les seigneurs, de se battre entre eux et contre le roi, sans vouloir d'autres juges de leurs droits que la fortune des armes, coutume funeste qui fit de la France le théâtre de guerres civiles perpétuelles. L'autorité royale lutta pendant huit siècles contre cette mode extravagante, et pendant longtemps la religion n'y put porter d'autre remède que d'ordonner des trêves pendant certains jours spécialement consacrés au ciel : c'est ce qu'on appelait *la paix de Dieu.*

La fureur des croisades, qui dépeupla l'Occident pour ravager l'Orient, dura près de trois cents ans, malgré les conseils de la raison et les remontrances de la politique la plus éclairée.

La mode des guerres de sectes vint ensuite couvrir l'Europe de malheurs et de crimes ; et la Mode, prenant alors le cothurne et le poignard, se plut à faire un affreux mélange de dévotion, de galanterie et de cruauté.

Enfin le grand siècle parut ; Louis XIV régna : la Mode quitta son tragique empire ; elle laissa la gloire, la raison, la justice et la politique régir les peuples, et, rentrant dans son domaine naturel, elle ne s'occupa plus que de nos goûts et de nos habits.

Cependant, pour montrer encore quelques vestiges de son ancienne puissance, elle nous conserva la mode des duels, et nous obligea constamment à faire, au nom de l'honneur, ce que défendaient la religion et la loi.

Le nom même de la *Mode* peut servir à expliquer ses caprices ; il veut exprimer le mode, la manière d'exister, d'agir ou de parler pour être bien. Ainsi un brillant succès, dû tantôt à la beauté, tantôt à l'esprit, quelquefois à la fortune ou à la puissance, et souvent même au hasard, décide la manière dont on doit être pour réussir. On cherche à imiter celui ou celle qu'on admire, et l'espoir d'obtenir le même succès, par cette imitation, aveugle tellement, qu'on copie indistinctement les défauts et les qualités de la personne dont on envie l'éclat : les défauts mêmes, étant plus faciles à saisir, sont quelquefois ce qu'on copie avec le plus d'empressement.

Les courtisans d'Alexandre avaient le cou penché comme lui ; il leur était plus facile d'imiter son attitude que son génie. Peu de femmes pouvaient se flatter d'avoir l'esprit et la grâce de Ninon ; aussi la plupart de ses rivales ne prirent d'elle que sa coiffure et son inconstance.

J'entre dans un salon : je vois plusieurs dames, remarquables par leur beauté, leur décence, leur modestie, tristement assises loin des hommes, et presque oubliées par eux. Dans un coin de l'appartement j'entends du bruit : j'aperçois une femme vêtue avec plus de luxe que de goût ; sa taille est commune, son teint n'a qu'un éclat emprunté ; ses traits chiffon-

nés n'ont ni grâce ni noblesse ; sa voix est aigre, son regard hardi ; elle est entourée d'adorateurs ; il n'ont d'yeux et d'oreilles que pour elle. Je demande à mon voisin quelle est cette femme : « C'est madame Dorlis, me dit-il, une femme charmante. — Mais elle n'est pas belle. — Oh ! non. — Pas même très-jolie. — Il est vrai. — A-t-elle de l'esprit ? — Pas précisément ; mais beaucoup d'usage du monde et de vivacité. — Elle a sans doute des talents ? — Non. — Quel mérite lui trouvez-vous donc ? — C'est une femme à la mode, une femme charmante. » Quelques jours après je vis plusieurs de ces beautés délaissées qui m'avaient frappé, vêtues, coiffées comme madame Dorlis ; elles croyaient, en imitant sa parure, s'attirer les hommages que l'objet de leur jalousie ne devait qu'à sa vivacité, à sa hardiesse et à sa coquetterie.

Madame T..., madame R..., éblouissantes par la beauté de leurs formes, la régularité de leurs traits, la blancheur de leur peau, l'élégance de leur taille, s'habillent un jour à la grecque et nous cachent peu de leurs charmes : on les suit aux promenades publiques, on les entoure dans les cercles, on les applaudit aux spectacles : l'admiration, l'ivresse sont au comble. Le lendemain Paris est rempli de femmes longues, maigres, grosses, courtes, sèches, jaunes ou noires, le cou nu, les bras sans manches et la gorge découverte, qui bravent le rire et la critique, et se croient des Aspasies.

En arrivant de l'armée, un jeune homme tombe malade ; son oncle voudrait faire venir M. A..., vieux médecin très-expérimenté ; la société s'y oppose, ce serait un meurtre... Il faut absolument faire venir le docteur S... « Est-il savant ? — Non. — Est-il assidu ? — Il n'en a pas le temps. — A-t-il suiv les hôpitaux ? — Fi donc, il ne voit que la bonne compagnie. — Quel est donc son mérite ? — I ne croit pas à la médecine ; c'est un homme charmant ; il est rempli d'esprit ; il devine votre maladie en vous regardant ; il parle politique à merveille ; toutes les femmes en raffolent. » L'Esculape fait de courtes visites, donne de petits sirops et de grandes espéran-

ces ; le jeune officier meurt, et le docteur n'en est pas moins le medecin à la mode.

Il faut convenir cependant que la mode n'a pas été toujours et partout extravagante. A Sparte elle fut soumise, pendant trois siècles, à la raison et à la vertu.

A Sybaris on aimait tant le repos, on craignait à tel point les innovations et les orages qu'elles produisent, que, suivant une vieille coutume, tout homme qui voulait proposer une nouvelle loi devait se présenter la corde au cou ; et, si la loi n'était pas jugée assez nécessaire pour qu'on l'adoptât, il était pendu.

Plutarque rapporte un fait attesté par Xénophon : il dit que, dans une ville de Syrie, la mode de la constance s'était tellement établie, que pendant l'espace de sept ans aucune femme ne se rendit coupable d'infidélité.

Malgré mon respect pour l'auteur grec, je ne croirai à son anecdocte que lorsque j'aurai vu une semblable mode s'établir seulement pour six mois à Paris. Au reste, il ne faut désespérer de rien ; peut-être verrons-nous un jour la sagesse, la modestie, l'indulgence, la raison et la fidélité à la mode ; tout dépend des dames ; nous sommes toujours ce qu'elles veulent que nous soyons, et c'est avec raison que M. de Guibert a dit :

Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.

DE L'ESPRIT DE PARTI.

L'esprit de parti est l'esprit de ceux qui en ont peu. Rien n'est plus difficile à guérir ; c'est un mal qui plait au malade ; il lui épargne beaucoup d'embarras, car il dispense de réflexion pour examiner et de vertu pour agir.

L'homme de parti ne sent pas le besoin de méditer pour

choisir ; il voit tous les objets de profil et sous une seule face. Quiconque sert ses passions est plein de mérite ; qui lui nuit est rempli de défauts et de vices. Aveugle à la lumière, sourd à la raison, il juge tout par son intérêt ; c'est la base de sa morale et la seule règle qu'il connaisse pour mesurer les hommes et les actions.

Lorsqu'il dit, « Un tel pense bien, » il entend que c'est un homme de son parti. « Il pense mal, » veut dire dans sa langue qu'il n'est pas de sa faction.

La délation, l'espionnage, la vengeance sont, à ses yeux, des crimes dans tout autre parti, et des vertus pour servir le sien.

L'envahissement de tous les emplois est, selon lui, une nécessité ; car le parti qu'il cherche toujours à confondre avec le gouvernement, ne peut être servi que par des hommes fidèles et dévoués, et il ne reconnaît comme tels que ses amis.

Tout ce qui n'est pas fanatique lui paraît hérétique ; il excommunierait volontiers les trois quarts d'une nation pour l'épurer.

Son véritable intérêt serait bien d'employer d'adroits missionnaires pour se faire des partisans, mais sa frénésie l'en empêche ; il ressemble au maniaque qui a peur de tout et qui voit un ennemi dans son ombre.

Son parti est une armée qui ne veut pas de recrues ; aussi elle s'atténue par ses épurations, comme elle s'épuise par ses excès.

On ne plaît à l'esprit de parti que par l'exagération ; le moyen d'y primer est de se montrer plus fou que les autres : la modération y produit le même effet que l'eau sur les malades attaqués de la rage, et toute tolérance y passe pour trahison. Aussi les exclusifs de tous les partis voient diminuer tous les jours leur troupe par leurs soupçons ; ils se réduisent bientôt à une poignée, et finalement à une pincée de factieux, qui se fond au premier rayon de la justice. Leur pouvoir passager se brise comme le crayon qu'un enfant amincit

toujours en le taillant, et qui se rompt dès qu'on veut s'en servir.

Tous les partis ardents ont éprouvé ce sort, sans que l'expérience de leurs chutes en ait préservé leurs successeurs. Ces insensés ont une maladie d'imagination qui serait risible, si souvent elle n'était pas tragiquement dangereuse pour ceux qui les approchent. Comme ils repoussent et blessent la raison qui veut les calmer, on les fuit, et ils éprouvent tôt ou tard la punition de l'égoïsme, l'isolement.

L'esprit de parti connaît si bien sa propre difformité, qu'il se montre toujours, pour dominer, sous le masque du patriotisme ou du royalisme;

Mais son règne est fini dès qu'il est reconnu.

LE VRAI PLAISIR, OU LA GAIE SCIENCE.

Tous les hommes se servent des mêmes mots, mais ils y attachent des idées différentes. Leurs bouches parlent la même langue; il n'en est pas ainsi de leurs cœurs, de leurs esprits, ni même de leurs sens; chacun a son idiome particulier; ce qui est vérité pour l'un, est erreur pour l'autre. Nous ne sommes même pas d'accord sur le sens qu'on doit attacher aux mots *douleur* et *plaisir*, ces deux sources uniques de nos penchants et de nos aversions; il est passé en proverbe de dire « qu'on ne peut disputer ni des goûts ni des couleurs; » la conséquence de cet aveu devrait être une grande tolérance, une indulgence générale.

En effet, puisqu'on sent qu'il est impossible de disputer avec utilité sur ce qui est bon ou mauvais, comment espérer plus de fruit de la dispute, quand elle a pour objet de décider ce qui est bien ou mal?

Puisque notre ignorance nous prescrit un doute sage et mo-

deste, causons pour nous éclairer, mais soyons indulgents et tolérants : l'intolérance aigrit et divise; elle irrite et blesse; jamais elle n'a fortifié une vérité ni affaibli une erreur.

Il existe même bien des opinions qui règnent tant qu'on les attaque, qui tombent dès qu'on n'en parle plus; elles perdent le prix qu'on y attachait, le plaisir de la résistance.

Tant que j'ai cru qu'il était possible de tirer la vérité du lieu où elle se tient cachée, et de la faire reconnaître et adorer sur la terre, tant que la jeunesse présomptueuse m'a persuadé que j'avais vu clairement cette mystérieuse divinité, j'ai été dogmatiste, tranchant et intolérant comme tant d'autres; je ne sentais que du mépris et de la pitié pour ceux qui n'entendaient pas comme moi les mots *justice, gloire, honneur, liberté, devoir, patrie* et *bonheur*.

Disciple ardent des stoïciens, n'estimant que les biens qui dépendent de l'âme, indifférent pour ceux dont le sort dispose, opiniâtre dans mes principes, sec dans ma doctrine, le système des partisans du plaisir et de la volupté me faisait horreur; je haïssais presque également la franchise d'Aristippe, qui n'adorait que les plaisirs des sens, et la subtilité d'Épicure, qui voulait changer les vertus en volupté. Tous ces moralistes relâchés me paraissaient, comme le dit Cicéron, « ravaler l'homme au rang des bêtes. »

Fier d'une opinion qui m'exagérait mes forces et ma supériorité, je n'avais pas d'amis, parce que personne ne me semblait digne de l'être; je m'éloignais du bonheur réel, en en cherchant un chimérique; tout m'ennuyait dans le monde, parce que tout m'y semblait frivole ou corrompu; et ma vanité même me rendait triste, parce que la faiblesse humaine me faisait parfois céder à des pensées incompatibles avec la perfection morale à laquelle je visais.

Quoique je fusse naturellement bon et sensible, je me refusais aux jouissances que donnent les sentiments les plus naturels. J'avais toujours devant les yeux la crainte de m'attacher trop fortement à des biens périssables; je suivais la

maxime d'Épictète, qui dit : « Lorsque vous possédez un pot de terre, songez qu'il est fragile; si vous aimez un fils, un frère, pensez qu'ils sont mortels; si la mort vous les enlève, au lieu de vous désespérer, croyez, non que vous les avez perdus, mais que vous les avez rendus. »

Je n'osais me plaindre au médecin d'une douleur, parce qu'elle n'est pas un mal. Je me refusais à la joie d'un succès obtenu à l'armée, au théâtre, à la tribune, au plaisir même d'avoir fait du bien, parce que Zénon, Cicéron, Sénèque, voulaient qu'on aimât le glorieux et l'honnête pour la vertu même, et non pour les éloges et l'honneur qu'on en pouvait tirer; enfin, à force de chercher le souverain bien, je m'étais rendu souverainement malheureux; et, à force de vouloir être sage, j'étais devenu véritablement fou.

Mais savez-vous quel a été l'ami qui m'a tiré de ce précipice, le philosophe qui m'a délivré de cet esclavage? J'ose à peine vous l'avouer : eh bien! c'est le *plaisir*.

Comme je lui dois le vrai bonheur, et que je le crois la vraie sagesse, il pourrait vous rendre le même service, et il serait mal à moi de vous priver d'un si grand bien, si je peux vous en faire jouir.

Mais ne vous effrayez pas des mots *plaisir* et *volupté;* ne croyez pas que je veuille vous faire sacrifier aux idoles : peut-être reconnaîtrez-vous bientôt que ces maîtres si doux ont aussi leur sévérité; ne jugez pas leurs mystères par leurs noms, et leurs principes par leur parure; ne détournez pas vos regards de leurs couronnes de fleurs; je vous promets en revanche que vous ne leur verrez pas le manteau cynique; pardonnez-leur de s'occuper un peu de ce corps misérable si décrié par les philosophes, vous ne les verrez pas négliger l'âme et ses jouissances.

Écoutez leur langage sans prévention; discutez doucement et gaîment leurs raisons, mais ne disputons pas; car le plaisir fuit dès qu'on se querelle. Si du choc des opinions il sort quelque lumière, c'est ce qu'il cherche pour mieux suivre la

route du bonheur; mais, si l'on en tire du feu, il s'éloigne, car il craint la douleur.

Une grande preuve de la fausseté du système des philosophes rigoristes, des stoïciens, c'est l'impossibilité où ils se trouvent de conformer constamment leur conduite à leurs principes, d'agir comme ils parlent, et de pratiquer ce qu'ils commandent.

Écoutez-les, ils sont impassibles; voyez-les, la contradiction excite leur colère, la goutte leur arrache des soupirs, la beauté enflamme leurs sens, et la sagesse de Socrate vient échouer contre un sourire d'Aspasie.

Entraîné par une semblable faiblesse, je sortais un jour de la maison d'une aimable et célèbre actrice; l'amour de la poésie m'y avait conduit, un autre amour m'y surprit; le talent m'avait attiré, la grâce m'avait séduit, la volupté m'avait retenu; j'étais honteux de ma défaite et humilié de mon bonheur : jugez combien ma confusion redoubla, lorsque je me vis abordé par deux de mes amis, devant lesquels j'avais fait souvent étalage des principes de mon austère et orgueilleuse philosophie!

Ils me plaisantèrent agréablement sur le chemin fleuri que suivait ma sagesse, et me prièrent de leur dire si je venais de convertir une si jolie pécheresse, ou s'ils voyaient en moi un nouveau prosélyte de la volupté.

« Je suis homme, leur répondis-je assez gauchement, rien d'humain ne m'est étranger : le plaisir est une fleur que le sage cueille sur son chemin, mais il sait qu'un jour la voit naître et mourir; il n'oublie pas qu'Épicure lui-même ne compare les voluptés qu'*aux bouffées légères d'un vent doux et gracieux*.

« Certainement on ferait mieux d'être exempt de faiblesses; mais on n'est vraiment dans l'erreur que si l'on érige ses faiblesses en principes; on n'est aveugle que lorsqu'on prend le plaisir pour le bonheur, et lorsqu'on place le souverain bien autre part que dans la vertu. »

L'un de mes deux amis, Damon, était un fameux épicurien qui riait de tout, ne craignait ni la mort ni l'avenir, et dont toute la vie était consacrée aux jouissances que lui prodiguaient une bonne santé, une joyeuse humeur, une belle figure, un esprit aimable et une grande fortune. L'autre, que je nommerai Cléon, était un homme mûr, renommé par ses exploits, célèbre par son génie, considéré par ses vertus, sévère pour lui, indulgent pour les autres; sa modestie prouvait et faisait pardonner sa supériorité; il avait la conduite d'un philosophe et le langage d'un homme du monde; parlant bien de tous les systèmes, il n'en professait aucun; à sa simplicité on l'aurait cru pauvre, le bien qu'il faisait apprenait seul qu'il était riche; sa conversation était vive et gaie, son caractère doux et égal; respecté par ses inférieurs, aimé par ses égaux, adoré dans son intérieur, les plaisirs embellissaient sa vie, les vertus habitaient son cœur, et tout ce qui l'approchait se croyait de son âge et de sa famille.

Dans ma position, que la maligne joie de Damon rendait un peu embarrassante, Cléon ne manqua pas de venir à mon secours. « Vous croyez trop tôt triompher, dit-il à Damon; votre terrain n'est pas aussi avantageux que vous le pensez; notre ami ne sera pas battu si facilement, et c'est souvent en approchant des voluptés qu'on trouve de plus fortes armes contre elles. »

« Je suis charmé, répondit Damon, qu'au moins une fois vous conveniez que la volupté peut être utile au sage; il est vrai qu'à présent vous croyez m'accorder peu, puisque vous trouvez que, plus on la connaît, plus on trouve de raisons pour aimer la sagesse : mais n'importe, je prends acte de votre concession; laissons le sage s'approcher de la volupté, et vous verrez s'il s'en dégoûtera si facilement, ou s'il ne s'y attachera pas constamment, comme au seul bien réel que l'homme puisse souhaiter pendant sa vie.

« Notre ami vient de lui rendre un léger hommage : je le

prie de nous dire avec franchise s'il est aussi ferme dans son système rigide qu'il l'était avant ce petit écart, et s'il continue à me trouver absurde quand je déclare que le bonheur suprême n'est autre chose que la volupté. »

« Non-seulement, lui dis-je alors, mon ivresse passagère n'a pas changé mon opinion, mais je vous assure même qu'elle m'y affermit; c'est un faux pas qui ne fait que m'avertir de marcher avec plus de précaution et de fermeté dans le chemin de la sagesse; et je plains votre aveuglement, si, en connaissant ce plaisir, vous le prenez pour le bonheur. Comment, en effet, regarder une volupté si courte comme un objet digne de notre âme et comme le but de notre vie? Sénèque avait bien raison de dire que le terme de cette volupté est la jouissance même, et que son commencement est son premier pas vers sa fin.

« Ce que je dis de cette volupté je le dis de toutes les voluptés des sens; quand on les désire, elles tourmentent, quand on en jouit elles troublent la raison; elles sont accompagnées d'inquiétudes et suivies de regrets et d'ennui.

« Si elles n'étendent pas leur empire jusqu'au cœur, on s'en lasse, on s'en dégoûte, on se blase; et si l'âme s'abaisse assez pour s'y attacher, elle se dégrade et devient une eselave du corps; non-seulement une esclave vile, mais malheureuse; car elle tremble continuellement de perdre un bien fragile et léger que mille accidents peuvent briser ou enlever, et dont le temps finit toujours par amener la perte.

« Pouvez-vous attacher quelque prix à un bonheur toujours prêt à vous échapper par l'inconstance, par la rivalité, par la pauvreté, par la maladie et la mort!

« L'amour, le vin, la bonne chère, les concerts, les parfums, peuvent-ils vous conserver quelque félicité, lorsque la vieillesse aura glacé vos sens, émoussé votre palais, endurci votre oreille, et que, vous rendant insensibles à tous ces vains fantômes, objets de votre culte, vous n'aurez que des désirs sans facultés et des regrets sans espoir?

« Vous vous aperceviez trop tard que, semblable à Ixion, votre volupté n'est qu'un nuage, et, au milieu des images de vos plaisirs, vous éprouverez le triste sort de Tantale.

« Ah! croyez-moi, Damon, votre félicité n'est qu'une illusion qui vous éloignera de la vérité. Ce qui ne frappe que les sens n'a rien que de méprisable; notre vie est dans notre âme, et, comme il n'y a de plaisir vrai que ce qui la rend heureuse, et de douleur réelle que ce qui la fait souffrir, je ne connais d'autre malheur que le crime ou le vice, et d'autre bien suprême que la vertu.

« Tout le reste est mensonge ou prestige, et dépend de l'imagination. Les stoïciens nomment l'opinion la *reine du monde*; ils disent vrai, pour tout ce qui touche les sens; le plaisir n'est rien pour le sage qui le dédaigne; la douleur n'est rien pour l'homme courageux qui la méprise; la mort même change de formes pour nous selon notre volonté. Néron la redoute, Socrate la supporte, Caton la désire.

« Si notre âme blesse la vertu, elle souffre sans remède; si elle se conforme à l'ordre, à la loi des dieux, elle jouit d'une félicité que rien de matériel ne peut troubler. »

« Oh! pour le coup, reprit Damon, vous me permettrez de vous dire que rien n'est plus dépourvu de raison que tous ces superbes raisonnements de vos stoïciens; ils traitent de chimérique ce qu'on voit de plus réel, de plus corporel, de plus matériel, le plaisir que je sens, la douleur que j'éprouve; et ils ne trouvent de vrai que ce fantôme créé par leur imagination, cette vertu qui, de leur aveu même, est impassible, ne sait ni jouir ni souffrir, et qui fait consister sa perfection à se rendre automate, à dédaigner le plaisir et à mépriser la douleur.

« Il faudrait, mon cher, pour que votre opinion fût soutenable, que le ciel eût totalement séparé votre âme de votre corps; mais elle y est si bien liée, et même assujettie, que vous n'avez pas une perception, pas une idée qui ne vous vienne par vos sens.

« Habituons-nous d'avance à penser que la mort met fin à la douleur, qu'elle n'est qu'un changement d'existence qui ne donne que le repos. Ne craignons pas l'avenir : ou les dieux, comme dit Épicure, ne se mêlent pas de nous, et alors nous ne pouvons redouter leur colère ; ou ils continuent à nous gouverner, et leur bonté ne peut pas nous préparer, dans une autre vie, des douleurs sans mélange de plaisirs. Leur bonté présente garantit leur bonté éternelle.

« Ainsi, débarrassé de toute crainte, vous serez délivré du poison qui trouble le plus fréquemment le bonheur des hommes.

« Quant aux plaisirs, goûtons-les, cherchons-les, comme un présent des cieux ; mais jouissons-en sans excès, pour ne les pas changer en douleur ; varions-les sans cesse pour éviter l'ennui ; inventons-en tous les jours de nouveaux.

« Moi, j'approuve fort ce roi des Assyriens qui faisait proposer par des hérauts, à son de trompe, un prix pour celui qui trouverait une nouvelle sorte de volupté. Et, certes, l'invention d'un nouveau plaisir serait bien plus précieuse à mes yeux que l'invention meurtrière de la poudre : la première mériterait récompense et gloire, et l'autre une malédiction éternelle.

« Rangez-vous donc à mon opinion : quittez votre triste manteau qui ne couvre que des paradoxes ; couronnez-vous de roses comme nous ; vous vivrez heureux, délivré de la crainte qu'inspirent au vulgaire la mort, la douleur et les dieux, et vous jouirez du bien suprême, la volupté, dont la vraie sagesse est inséparable. »

Je voulais répondre; mais Cléon, prenant la parole, nous dit : « Vous êtes trop éloignés pour vous entendre, et vous avez tous deux trop dépassé la vérité en sens opposé pour vous rencontrer dans ce juste milieu où elle se trouve : l'un ne pense qu'à l'esprit, et l'autre à la matière ; l'un se crée une vertu si parfaite, si désintéressée et placée si haut, qu'il faut le suivre dans les nuages pour l'atteindre ; l'autre se forge

un bonheur si bas, que l'âme doit tomber pour en jouir.

« Damon appuie son bien suprême sur des plaisirs si fragiles, que le moindre choc peut briser l'édifice de sa félicité, et notre ami élève le sien en l'air sans lui donner aucun soutien.

« Je vais vous combattre tous deux, et essayer de vous prouver que vous tournez l'un et l'autre le dos au bonheur : l'un, en le faisant étranger à l'âme; et l'autre, en le rendant impossible.

« Je commence par attaquer le plus sévère de mes antagonistes, celui dont les principes paraissent les plus fermes; et j'aurais quelque répugnance à le combattre, puisqu'il fonde sa doctrine sur le respect des dieux et sur l'amour de la vertu, si je n'étais pas convaincu que son système donne une fausse idée des vertus et des dieux : or, aucune erreur ne peut être utile; elle devient même d'autant plus dangereuse, que l'objet sur lequel elle tombe est plus important.

« Que faites-vous, en effet, mon cher philosophe, en plaçant le bonheur suprême dans la vertu, à l'exclusion de tout intérêt personnel, de tout plaisir, de toute volupté, et en voulant qu'on adore les dieux sans leur rien demander, et sans jouir des biens qu'ils vous ont donnés? Vous composez si métaphysiquement votre bien suprême, et vous le placez si haut, que vous dégoûteriez les hommes de le chercher, et qu'ils s'éloigneraient de la vertu, parce qu'ils perdraient l'espoir d'en approcher.

« La rigueur de vos maximes a fait plus de prosélytes à Épicure que son éloquence : il m'offre des plaisirs palpables; vous me présentez un bien-être imaginaire, fondé sur une parfaite impassibilité; et, quand je suis déchiré par une douleur aiguë, vous me déclarez que je ne suis pas digne d'être heureux si je ne suis que résigné, et si je ne soutiens pas avec vous que la douleur n'est pas un mal.

« Votre prétendue sagesse est une triste folie, puisqu'elle renverse les perceptions et les idées les plus évidentes; on peut

l'accuser même d'ingratitude, parce qu'elle rend l'homme indifférent pour les présents que lui fit le ciel, et qu'elle ferme ses yeux aux tableaux riants, et ses oreilles aux doux concerts que lui offre la nature.

« Elle compromettrait son existence même, s'il pouvait vaincre, comme il le veut, et mépriser cette sensibilité qui conserve notre vie par la crainte salutaire de la douleur, et qui nous engage, par la voix des plaisirs, à revivre dans nos enfants.

« Enfin, ce rude et désastreux système prive l'amour de ses charmes, l'amitié de ses douceurs, la gloire de son enthousiasme ; et le mortel aveugle qui voudrait suivre ses principes dans toute la rigueur de leurs conséquences, serait le plus infortuné des hommes ; car il ne jouirait de rien et s'ennuierait de tout, ou se mépriserait lui-même, s'il évitait la douleur et cédait aux plaisirs.

« Vous en êtes vous-même une preuve, mon pauvre ami ; vos efforts pour vous élever dans l'empyrée sont inutiles ; vous tenez, malgré vous, trop fortement à cette terre que vous dédaignez ; vous la foulez aux pieds, mais elle vous porte et vous attire ; vous soupirez après un souverain bien qui échappe à votre vue, parce qu'il est tout idéal ; vous vous reprochez les plaisirs qui vous entraînent : vous empoisonnez leurs jouissances par des regrets ; vous cédez à la souffrance que vous niez ; et vous vous trouvez dans un état de gêne et d'ennui continuel, parce que vous vous obstinez à séparer ce que le ciel a joint indissolublement, votre corps et votre âme.

« Ainsi, vous vous trouvez trop au-dessus du plaisir pour le goûter, trop au-dessous de vos principes pour les suivre. Qu'avez-vous à me répondre, et croyez-vous encore qu'on puisse trouver le souverain bien dans la vertu, à l'exclusion de toute volupté ? »

N'ayant rien à dire, je me tus ; Cléon avait lu l'exacte vérité dans mon cœur. « Il est clair que je triomphe, s'écria Damon ; Épicure, Aristippe n'auraient pas mieux parlé. »

« Attendez, dit Cléon, ne chantez pas victoire ; je laisse notre ami rêver, et je viens à vous.

« Vous venez déjà de l'entendre, Damon, je ne suis pas l'ennemi du plaisir, et je pense qu'il vient du ciel comme nous; mais je prétends que vous l'avilissez vous-même, en l'enfermant dans les étroites limites de nos sens, et qu'après l'avoir ainsi dégradé, vous tombez dans la plus étrange méprise, en voulant nous le faire prendre pour le souverain bien et le parfait bonheur.

« Aimez le plaisir, j'y consens ; mais appréciez-le bien, car il faut connaître ce qu'on aime. Vous abjurez d'abord les plaisirs trompeurs ou coupables, et dont l'excès ou l'illégitimité vous préparent des souffrances, des châtiments ou des remords ; de votre aveu, toute douleur est à craindre ; il faut donc fuir tout plaisir qui peut la donner, et dire avec La Fontaine :

.....Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !

« Parlons donc des plaisirs sensuels qui ne peuvent nuire ni à vous ni à autrui ; ce sont les seules fleurs qu'un vrai sage puisse se permettre de cueillir.

« Si vous adoptez ce principe, voilà déjà une foule de désirs réprimés et de plaisirs bannis : êtes-vous assez certain de la réalité, de la durée de ceux qui restent, pour en faire quelque chose de plus qu'un amusement, et voudrez-vous fonder votre bonheur sur cette base légère ?

« Pouvez-vous d'ailleurs en faire un système général, lorsque tous les hommes diffèrent d'opinion sur ce qu'on peut appeler plaisir ?

« L'ambre choquerait l'odorat d'un Hottentot ; la graisse dont il se frotte soulèverait votre cœur ; les savants accords de l'Italie feraient dormir les Chinois, dont la musique bruyante étourdirait vos oreilles délicates ; les mets recherchés qui aiguillonnent votre appétit, ne tentent pas le cultivateur frugal.

« Combien de gens n'avez-vous pas vus qui ne peuvent supporter ni le vin ni les liqueurs? Le peintre Nicias, plus occupé de son art que de sa table, demandait à ses esclaves s'il avait dîné.

« Le roi des Scythes, Athéas, ayant entendu le célèbre joueur de flûte Isménias, qu'il avait fait prisonnier, dit qu'il préférait à cette musique le hennissement de son cheval.

« Un Lacédémonien, assistant au spectacle d'Athènes, étonné du travail que tant d'hommes s'imposaient pour un jeu, disait que c'était un plaisir acheté mille fois trop cher.

« Non-seulement on n'est pas d'accord sur la réalité, sur l'intensité des plaisirs, mais ceux mêmes qui les goûtent le plus s'en lassent, et veulent sans cesse les varier et en trouver de nouveaux. La beauté verserait-elle tant de larmes, et l'amour connaîtrait-il l'inconstance, si l'on ne se blasait pas promptement sur le plus vif de tous les plaisirs?

« Nous sommes donc forcés, par l'imperfection des voluptés, à en chercher, à en imaginer d'autres. Alors ne voyez-vous pas l'épuisement des fortunes, les progrès du luxe, les raffinements de la mollesse, la corruption du goût et des mœurs?

« Forcés de réveiller nos désirs, pour saisir un bonheur qui nous échappe, rien ne nous coûte, aucun sacrifice ne nous arrête; l'amour devient, comme l'appelait Platon, *un entrepreneur de toutes choses.*

« Le proverbe grec se vérifie : « La bourse des amoureux n'est plus fermée qu'avec une feuille de porreau. »

« Pour entasser des plaisirs il faut conquérir des richesses. Aussi Cratès s'écriait, en prévoyant les suites funestes du luxe : « Garde-toi de nous jeter dans la sédition civile, en ajoutant « un plat à la lentille! »

« Et on voyait à Thèbes une colonne brisée sur laquelle on avait gravé des malédictions contre le roi Menès, qui avait introduit le luxe et les voluptés en Égypte.

« De bonne foi, peut-on fonder le souverain bien sur des

plaisirs qui causent tant d'ennuis lorsqu'ils sont bornés, et tant de maux et de désordres si on les multiplie ?

« Avouez donc, mon cher Damon, une erreur qui vous plaît, mais que vous ne pouvez soutenir ; et convenez qu'Aristippe, dont vous suivez imprudemment les leçons, ne mérite pas le nom de sage quand il place le bonheur sur les ailes de ces volages plaisirs.

« Votre premier maître, Épicure, n'ignorait aucune de ces vérités ; il savait que le désir satisfait se change en dégoût, et le désir réprimé, en douleur ; aussi son vrai système était rigoureux dans la pratique, quoiqu'il parût relâché dans sa théorie.

« Il voulait qu'on travaillât sans cesse à diminuer ses désirs et ses besoins, à vivre de peu, à se contenter de tout, à se mettre ainsi à l'abri de l'ennui, du dégoût, du repentir. Il plaçait bien le bonheur dans la volupté ; mais ce qu'il appelait volupté était l'état d'indifférence où l'homme se trouve, lorsqu'il est, à la fois, sans plaisir et sans douleur.

« Ainsi il conduisait son sage par une route plus fleurie, et par des préceptes plus riants et plus doux, à la même impassibilité que vous reprochez aux stoïciens. Elle était même plus complète, puisqu'il prolongeait notre indifférence dans l'avenir en nous ôtant toute crainte des dieux.

« Vous serez forcé de convenir que j'ai fidèlement développé sa doctrine : qu'en dites-vous, Damon ? Nous vanterez-vous encore ce bien suprême, cet état d'inertie des sens, de sommeil de l'âme, et nous ferez-vous croire que cette félicité insensible et passive est le vrai bonheur ?

« Je suppose même qu'on adoptât cette étrange définition du souverain bien : voici la conséquence que nous serions contraints d'en tirer ; c'est que l'homme, pour être heureux, doit cesser de vivre.

« Car, si le bonheur consiste uniquement dans la privation des souffrances, notre vie étant un mélange continuel de plaisir et de douleur, le vrai bonheur est incompatible avec

l'existence, et le philosophe indien avait alors raison de dire : « Il vaut mieux être en repos qu'en mouvement; il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis, et dormir que veiller; enfin la mort, plus douce que le sommeil, est préférable à tout. »

« Voyez à quelle funeste conclusion nous mène votre déplorable système ! »

« Je l'avoue, répondit Damon, vous nous avez vaincus tous deux ; mais n'est-ce pas une triste victoire, puisqu'elle détruit nos illusions sans les remplacer? Vous ne trouvez le bonheur ni dans la sublime vertu de Zénon, ni dans la séduisante volupté d'Aristippe, ni dans la tranquille inaction et la paisible privation de douleur d'Épicure : nous devons donc renoncer à être heureux ; et le souverain bien, digne objet des vœux de la sagesse et des études de la philosophie, ne se trouve nulle part, et n'est qu'une chimère? »

« Rassurez-vous, reprit Cléon ; mon intention n'est pas de vous faire renoncer au bonheur ; je veux, au contraire, vous y conduire; et savez-vous quels sont mes deux guides? Je vais vous surprendre, ce sera le plaisir et la vertu réunis. Leur séparation cause toutes nos peines, leur réunion peut seule faire notre félicité. Vos philosophes les regardent comme incompatibles, et moi, je les crois tellement inséparables, que je ne conçois pas qu'on puisse être heureux par un plaisir sans vertu, ni par une vertu sans plaisir.

« Je vous parle de bonheur et non de souverain bien. Cette dernière expression est trop forte pour l'homme ; il est imparfait, et ne peut jouir sur la terre d'une félicité parfaite; il ne la trouverait que dans le ciel, en s'unissant à la source divine de toute perfection. On ne peut dans cette vie, composée d'esprit et de matière, embrasser qu'une image de ce bonheur parfait; mais il faut que cette image soit au moins ressemblante. C'est donc en soumettant nos sens à notre âme et le plaisir à la vertu, que nous pouvons imiter cette sublime alliance que nous devons espérer, et approcher de

la vraie félicité autant que le comporte l'humaine faiblesse.

« La nature a tout disposé pour faciliter cette union désirable ; il est inconcevable que nos passions et nos erreurs nous aveuglent assez pour ne pas être frappés d'une vérité si évidente; moi-même je l'ai trop longtemps méconnue. Un vrai sage m'a ouvert les yeux, et je veux, comme lui, vous initier à ce doux mystère qui doit vous conduire à la vertu sur les pas du plaisir.

« Le principe fondamental sur lequel repose notre doctrine est celui-ci : premièrement, il n'est pas un vrai plaisir pour les sens qui ne fasse sentir à l'âme une douce émotion ; l'âme est également sensible aux douleurs du corps.

« Secondement, toute vertu, en donnant à l'âme une jouissance qui lui est propre, donne aussi une émotion agréable et du plaisir à nos sens ; et la souffrance que l'âme reçoit par le vice, par le crime, par les passions funestes, se communique également à nos sens.

« Troisièmement, le bonheur consiste dans l'état de plaisir de l'âme et du corps, et dans l'absence de la douleur pour tous deux.

« Quatrièmement, la sagesse a pour but de chercher le vrai plaisir, d'éviter ou d'alléger la douleur, et de rendre le bien-être de l'âme et du corps aussi parfait et aussi constant que le permet l'humaine nature.

« Cinquièmement, lorsque le plaisir ne s'accorde pas avec la vertu, la douleur est plus forte que la jouissance ; et lorsque la vertu est unie au plaisir, la jouissance l'emporte sur la douleur.

« Sixièmement, la vraie philosophie, que j'appelle la *gaie science,* nous donne les règles à suivre pour distinguer la vérité de l'erreur, les vraies voluptés des jouissances trompeuses, les penchants dangereux des penchants utiles. Elle nous conduit, par la sagesse, au vrai plaisir, c'est-à-dire, au bien-être de l'âme et du corps.

« Après la discussion qui vient d'avoir lieu entre nous, peu

de mots me suffiront pour vous prouver la vérité de ce qui peut vous paraître encore douteux dans cette doctrine. D'abord, je n'ai pas besoin de vous répéter tout ce que les moralistes, et votre Épicure lui-même, vous ont dit de la satiété et de la souffrance que donne au corps le plaisir pris avec excès, ou contraire aux lois et à l'honneur.

« Vous conviendrez facilement que la satiété des sens donne à l'âme de l'ennui; que, si le corps est malade d'excès, l'âme s'inquiète et se tourmente; et qu'enfin, si la volupté illicite vous fait éprouver la rigueur des lois et de l'opinion, l'âme est triste, confuse et souffrante.

« Ainsi, je crois que nous sommes déjà d'accord sur les premiers principes que j'ai exposés, et dont la conséquence vous conduit à reconnaître la nécessité de ne goûter que des plaisirs permis, et d'en jouir avec modération et tempérance.

« Venons à ce qui concerne l'âme; car c'est là que gît la difficulté, et c'est le sujet sur lequel mon opinion diffère le plus des vôtres.

« L'âme a des plaisirs qui lui sont propres, et, comme ceux du corps, ils sont bons ou mauvais, utiles ou dangereux, honnêtes ou vicieux.

« Si elle trouve des jouissances dans la justice, le courage, la générosité, la clémence, la franchise, la bonté, l'amour légitime et l'amitié, elle en éprouve aussi par l'orgueil, la colère, la vengeance, l'avarice, et par l'amour le plus coupable.

« Je ne ferais que copier les écrits des sages de toutes les sectes, si je m'attachais longuement à vous prouver que les jouissances vertueuses de l'âme sont pures, délicieuses, exemptes de toutes craintes, et n'ont d'autre mélange de douleur que celui du léger effort qu'elle doit faire et répéter, pour résister aux penchants funestes; effort qui se paie de lui-même par l'estime des autres et de soi, et par l'espoir fondé de devenir digne de s'allier un jour à la source divine du bonheur suprême.

« Il est encore plus évident pour vous que l'âme, loin d'être

heureuse en cédant aux penchants coupables dont j'ai fait tout à l'heure l'énumération, est punie de ces dangereux plaisirs, par la honte, par le blâme, par l'inimitié, par l'humiliation qu'entraîne la fausseté, et par les tourments inévitables que donnent le repentir et la crainte des vengeances humaines et célestes.

« Ainsi on est forcé de convenir que l'âme, pour l'intérêt de son bonheur présent et à venir, ne doit se livrer qu'aux plaisirs qu'approuve la vertu, et qu'elle doit éviter ceux qui sont incompatibles avec la sagesse.

« Mais je vais plus loin, et je crois pouvoir vous démontrer que l'âme, qui s'écarte de la vertu, communique aux sens ses douleurs, et prive le corps de tout vrai plaisir.

« Vous savez déjà que l'âme, affranchie des règles de la tempérance, pousse le corps aux excès; et vous êtes convenus que les plaisirs désordonnés faisaient éprouver au corps plus de peines que de voluptés, et lui donnaient de longues douleurs pour de courts plaisirs; mais, en ne considérant même que les erreurs de l'âme qui vous semblent avoir moins de rapports avec les sens, voyez quels funestes effets elles produisent sur eux.

« Regardez ce tyran cruel qui, dans son lit, voit des ombres et leurs vengeurs, des complots et des poignards; cet autre que l'ivresse a rendu furieux; cet ambitieux que l'envie maigrit et dévore; cet avare qui jaunit de privations, près d'un trésor qu'il tremble de perdre; ce débauché qui se glisse dans l'ombre, qui fuit les regards de la vertu, les pleurs de l'innocence et la sévérité des lois; ce fourbe et ce lâche qui frémissent au moindre mot, et redoutent à chaque instant la main qui les démasque et la parole qui les insulte. Considérez leur agitation, leur trouble, leur rougeur, leur tremblement, leur pâleur, et vous serez convaincus que la douleur de l'âme coule dans toutes les veines du corps, s'imprime dans tous ses nerfs, se grave sur tous ses muscles.

« Il ne me reste plus à présent qu'à vous faire connaître

une autre vérité, selon moi, tout aussi évidente; c'est que le plaisir de l'âme se fait sentir par le corps, et lui donne même des plaisirs nouveaux.

« En suivant la même méthode, j'éviterai les longueurs, et je ne m'attacherai pas à vous rappeler que l'âme vertueuse, en forçant le corps à la tempérance, lui paie les privations légères qu'elle lui impose, par des plaisirs réels et constants; elle le met à l'abri des maladies et de la satiété; elle aiguillonne ses appétits, elle augmente ses forces, elle calme ses agitations, elle l'exempte de toute crainte.

« Vous croirez moins facilement peut-être que les jouissances purement spirituelles de l'âme se communiquent aux sens, et que le courage, la justice, la générosité, la bienveillance, fassent goûter au corps quelques plaisirs, et même des plaisirs plus doux que ceux qu'il se donne lui-même?

« C'est ici que les stoïciens m'attendent; ils vont me demander si je crois que Régulus trouvait du plaisir dans les supplices de Carthage, et d'Assas sous les baïonnettes des Prussiens... Je répondrai, sans hésiter, que rien n'est plus vrai.

« Eh quoi ! lorsqu'au spectacle vous assistez à une action qui n'est qu'un jeu, à des catastrophes qui ne sont que des fictions, ne sentez-vous pas couler de douces larmes, n'éprouvez-vous pas l'enthousiasme sublime qu'inspirent le courage bravant la mort et la tyrannie, le dévouement se condamnant à tous les sacrifices, la vertu triomphant de la passion, la clémence surmontant la colère, et forçant la haine à l'admiration? Et, lorsqu'on vous raconte un trait de piété filiale, d'héroïsme maternel, de bienfaisance modeste et cachée, ne sentez-vous pas un doux saisissement, une volupté délicieuse? Le battement de votre cœur, la couleur de votre teint, l'humidité de vos paupières, n'attestent-ils pas le plaisir que vous éprouvez? Et quand, au lieu d'une fiction, c'est une réalité; quand vous n'êtes plus le spectateur, mais l'auteur même et le héros; lorsque la vertu brille de tout son éclat,

non plus sur un théâtre, mais dans votre âme, vous croyez que vous n'éprouveriez pas un plaisir plus vif, une émotion plus forte, un bonheur plus grand?

« Non, c'est impossible; vous pensez comme moi, je le lis dans vos yeux, et vous êtes convaincus que les jouissances spirituelles de l'âme donnent aux sens mêmes les plaisirs les plus parfaits qu'ils puissent goûter, et qu'elles doivent par conséquent être le premier but de nos vœux, de nos efforts et de nos désirs.

« Vous voyez, mes amis, le but où je voulais vous amener; et, si vous êtes d'accord avec moi sur les principes que j'ai exposés, vous adopterez la doctrine du *vrai plaisir,* qui peut seule mener à la sagesse et au bonheur. Ne soyons pas injustes pour les dieux; nous leur devons une éternelle reconnaissance, puisqu'ils ont lié notre naissance au plaisir, notre vie aux jouissances, et notre félicité à la vertu.

« Considérons le monde comme le temple du bonheur. Dans une première enceinte nous entendons des concerts mélodieux; nous voyons des fleurs charmantes, des fruits délicieux; nous trouvons des tables délicatement servies; l'air est embaumé de parfums; une foule de jeunes beautés nous invitent à la danse, aux chants, à l'amour; les gazons nous offrent leur duvet, les arbres leurs ombrages, la vigne son nectar; l'imagination ajoute à toutes ces jouissances tout ce qu'inventent les talents, l'industrie et les arts.

« Un grand nombre d'hommes s'arrêtent dans ce séjour, et se livrent sans mesure et sans prudence à tous ces plaisirs, qu'ils prennent pour le bien suprême; bientôt ils s'égarent, s'épuisent, se querellent, se combattent, et sortent malheureux et découragés.

« D'autres, méfiants, sombres, systématiques, orgueilleux ou fanatiques, méprisent tous ces objets séduisants, tous ces riants spectacles; ils s'en éloignent avec ingratitude, oublient que ce sont des présents de la Divinité; ils quittent le temple, et s'enfoncent dans de tristes déserts.

« Un petit nombre d'hommes plus sensés goûtent en riant, mais avec modération, ces voluptés que le ciel leur envoie pour satisfaire aux besoins de la nature, pour contenter l'utile curiosité de leur esprit; ils en jouissent en admirant la prodigue bonté des dieux, l'harmonie et la variété infinie de leurs ouvrages; mais ils sont loin de regarder ces voluptés fragiles, ces amusements légers, comme l'essence de leur bonheur et le terme de leur voyage; leur âme, cherchant d'autres plaisirs, les conduit dans une autre enceinte.

« Là, ils éprouvent des penchants plus forts, de plus profondes émotions; toutes les vertus, toutes les passions viennent à leur rencontre. Une trop grande partie d'entre eux se laisse séduire par la fausse gloire, par l'orgueil, par l'amour de la puissance et des richesses; l'envie, la haine et la discorde les entraînent; ils sortent égarés, malheureux, et ne peuvent plus jouir des plaisirs mêmes qu'ils avaient goûtés dans la première enceinte; ils fuient et vont se perdre dans le néant et dans le malheur.

« Les vrais sages, enfin, soutenus par leur courage et guidés par les vrais plaisirs, évitent ces passions funestes; ils acceptent les palmes de la vraie gloire, les dons de la fortune probe, si le hasard la leur présente, et ils se hâtent d'entrer dans le sanctuaire du vrai plaisir : ils y arrivent et y sont reçus par la justice, la tempérance, la modestie, la bienveillance, l'amour légitime, la constante amitié, la sagesse laborieuse et la douce gaîté.

« Tout est simple, noble, naturel, frugal dans ce lieu; on y respire un air pur, on n'y éprouve que de douces émotions; la santé s'y maintient dans sa force, par la sobriété; le contentement intérieur y rend l'humeur égale et gaie; on y est indulgent, parce qu'on s'y rappelle les obstacles et les difficultés du voyage, et les erreurs dans lesquelles on est tombé. Les sages ont placé au fond du sanctuaire le plaisir couronné par la vertu, qui lui montre dans le ciel l'image du vrai bonheur.

« Ces sages modestes se promènent souvent dans les autres enceintes ; c'est en modérant les désirs qu'ils augmentent le charme des voluptés ; ils jouissent de celles qui leur sont permises, sans y attacher d'autre prix qu'à des amusements utiles autant qu'agréables, et rentrent promptement dans l'enceinte sacrée, où ils s'occupent sans cesse à perfectionner leur âme pour augmenter leur bonheur. Ils aiment leurs semblables ; ils éclairent ceux qui les suivent, et plaignent ceux qui s'égarent. Voilà les hommes qui, par ma voix, vous invitent à embrasser comme eux la philosophie du plaisir. »

Lorsque Cléon eut fini de parler, nous l'embrassâmes tous deux, et je lui dis : « Vous nous avez convertis, nous sommes vos disciples ; nous apprendrons avec vous la *gaie science,* la vraie philosophie. Vos plaisirs nous expliquent le secret de vos vertus et de votre bonheur. »

DE L'AMITIÉ.

Aristote disait souvent : « O mes amis ! il n'y a plus d'amis ; » et Caton prétendait « qu'il fallait tant de choses pour faire un ami, que cette rencontre ne se trouvait pas en trois siècles. »

Un jeune soldat persan venait de se couvrir de gloire en gagnant le prix de la course avec un superbe cheval ; Cyrus lui demanda « s'il consentirait à lui céder ce cheval pour son royaume. Non, seigneur, lui répondit le soldat ; mais pour un ami véritable, si vous pouvez me le trouver. »

Tout ceci prouve que les anciens croyaient avoir peu d'amis, et qu'ils sentaient le prix et la rareté de l'amitié.

Nous ne sommes assurément pas comme eux ; non-seulement nous avons des amis en foule, et nous en trouvons partout, mais il n'y a pas même de nom plus prodigué, plus prostitué que celui d'ami ; il devient souvent dans notre langue un terme de familiarité ou de mépris. « Mon ami, dit-on à un

postillon, je te donne un écu si tu me mènes en une heure à Versailles. — Mon ami, dit un passant à un polisson, vous irez au corps-de-garde si vous faites du train. — Mon ami, dit un juge à un fripon, vous êtes acquitté cette fois faute de preuves; mais, si vous continuez, vous serez pendu. »

Que de méprises sur ce mot d'*ami!* combien de maris appellent leur ami l'ami de leur femme! combien d'amis de la maison répandent dans la maison de discordes et d'inimitiés! combien de gens donnent le titre d'ami aux compagnons de leurs débauches, aux complices de leurs intrigues et aux rivaux de leur ambition! et ceux mêmes qui ne font pas un usage si bas de cette expression, à quel point étrange ils dénaturent son véritable sens!

N'entendez-vous pas souvent un homme, pour affirmer une nouvelle, dire : « Je la tiens d'un de mes amis *que je connais beaucoup?* »

Un jour, au Palais-Royal, le chevalier de Coigny avait gagné 1,500 louis qu'il tenait dans un chapeau; quelqu'un s'approche, et lui dit : « Mon cher ami, de grâce, prêtez-moi cent louis. — Je le veux bien, mon cher ami, répondit le chevalier, pourvu que vous me disiez comment je m'appelle. » L'autre, demeurant sans réponse à cette question : « Vous voyez bien, mon cher ami, reprit le chevalier, que vous seriez trop embarrassé pour trouver le moyen de me rendre ces cent louis si je vous les prêtais. »

Une dame dit assez ordinairement à son portier : « J'ai la migraine, ne laissez entrer que mes amis. » Et la liste est presque toujours d'une trentaine de personnes.

Comment est-il possible que l'usage se soit établi de profaner ainsi un nom si sacré? Est-ce la politesse qui veut qu'on flatte tout le monde, en honorant de simples liaisons du titre d'amitié?

Est-ce pauvreté de notre langue, et manque-t-elle de termes pour exprimer les différents degrés de connaissance ou d'estime?

Je ne sais, mais cet abus m'a toujours révolté, peut-être parce qu'il outrage la sainteté d'un sentiment qui est l'objet de mon culte particulier.

Quoique les anciens fussent plus graves que nous, tout me porte à croire qu'ils abusaient encore assez du nom d'amis pour donner lieu à des erreurs, selon moi, très-marquantes; et lorsque Bias, un des sept sages de la Grèce, disait : « Qu'il fallait beaucoup de prudence en amitié, et qu'il était nécessaire d'aimer ses amis comme si on devait les haïr un jour; » il est clair que ce Grec parlait de ces amis de société, de ces compagnons de plaisir, de ces associés d'affaires, dont le moindre accident peut changer le cœur et rompre les liens.

Socrate pensait un peu mieux lorsqu'il répondait à ceux qui trouvaient sa maison trop petite : « Plût à Dieu qu'elle fût toujours pleine de vrais amis ! » Socrate savait que l'on ne pouvait en avoir beaucoup ; c'était approcher de la vérité, mais non pas l'atteindre. L'amitié est un si grand bien, qu'un seul et véritable ami est un trésor inappréciable ; on le cherche toute la vie, et souvent sans pouvoir le trouver.

Comment se fait-il donc que tant de gens croient en avoir plusieurs ?

Avouons que tous ceux qui parlent de leurs amis n'en ont jamais eu un véritable. Montaigne avait raison lorsqu'il disait : « C'est un assez grand miracle que de se doubler ; n'en cognoissent pas la hauteur ceux qui parlent de se tripler. » Ils ne savent pas quel accord de sentiment, quelle conformité de caractère, quelle abnégation de soi-même sont nécessaires pour constituer une vraie amitié, pour qu'on puisse dire de son ami, comme Montaigne en parlant de La Boëtie : « Ma volonté fut plongée dans la sienne et la sienne dans la mienne; il y avait si totale union entre nous, qu'on ne pouvait plus distinguer la cousture. Savez-vous pourquoi je l'aimois? parce que c'étoit moi, parce que c'était lui; je me serois plutôt fié de moi à lui qu'à moi-même. »

Une telle amitié peut, elle seule, se peindre; l'esprit ne sau-

rait ni l'imaginer ni l'imiter ; c'est le mariage des âmes ; c'est plus, c'est mieux que de l'amour : il s'affaiblit par la jouissance, elle s'accroît par le bonheur ; elle est le bonheur lui-même et la volupté pure.

Ennius disait que « sans cette amitié il n'y avait point de vie vivante (*vita vitalis*). » En effet, est-ce vivre que n'avoir pas un être qui s'afflige avec vous, qui jouisse avec vous, qui reçoive tous vos secrets, qui vous confie tous les siens, et qui vous serve de support pour lutter contre les caprices du sort, les vicissitudes de la fortune, et contre les coups inévitables du temps?

Cicéron définit l'amitié *un accord parfait des choses divines et humaines, accompagné de bienveillance et de tendresse.* « Parmi les présents, dit-il, que les Dieux ont faits à l'homme, les uns préfèrent les richesses, les autres la santé ; ceux-là les honneurs et la gloire, d'autres les voluptés : tous ces biens sont passagers et périssables : ceux qui placent le souverain bien dans la vertu pensent mieux ; mais la vertu elle-même contient et produit l'amitié, qui ne pourrait exister sans elle. » L'envie flétrit la gloire, l'intrigue enlève les places ; un orage politique renverse la fortune, le plus léger accident détruit la santé : l'amitié offre des biens plus solides et plus universels ; on la retrouve partout : nulle part elle n'est étrangère, jamais hors de saison, jamais importune ; elle rend les prospérités plus complètes et les malheurs plus supportables.

Il n'est aucun homme doué d'une âme qui ne sente combien ces éloges de l'amitié sont vrais. Chacun éprouve que l'amitié est le premier besoin du cœur ; personne ne croit jamais pouvoir s'en passer. Scipion pensait que « Timon le misanthrope lui-même, qui haïssait tous les hommes, devait désirer d'en trouver un qui partageât son opinion et qui pût haïr avec lui. »

Architas, de Tarente, croyait « qu'un homme auquel il serait permis de s'élever jusqu'au ciel et de voir tous les chefs-d'œuvre de la Divinité, tous les secrets de la nature, s'en-

nuierait de cette contemplation s'il n'avait pas un ami pour causer avec lui de ces merveilles. » C'est donc un fait incontestable que tout homme honore et cherche l'amitié.

Examinons donc pourquoi ce bien, si universellement désiré, est si rarement obtenu. Ne serait-ce pas, comme l'a dit le philosophe Diderot, « parce que tout le monde veut avoir des amis et que personne ne veut l'être ? »

Pour obtenir ce bonheur que promet l'amitié, il faut le mériter en travaillant à devenir vertueux; car les anciens ont raison, « sans vertu il ne peut exister d'amitié. »

Que voulez-vous lorsque vous cherchez un ami? Vous espérez d'abord trouver un homme dont vous puissiez admirer et aimer les bonnes qualités, et dont vous devez partager la bonne ou mauvaise fortune : or, est-il possible d'admirer un homme sans élévation, sans délicatesse? pouvez-vous aimer une personne dépourvue de solidité dans le jugement, de constance dans les affections, de franchise dans l'esprit, d'égalité dans l'humeur?

Vous voulez que votre ami vous garantisse contre vos faiblesses, il faut donc qu'il soit fort; vous lui confierez des secrets, il faut donc qu'il soit probe, discret et sûr.

Voyez, en peu de mots, combien de vertus vous désirez à un homme pour en faire votre ami, et soyez convaincu que cet homme, s'il existe, exigera de vous les mêmes qualités pour vous accorder son amitié.

On ne peut s'attendre, il est vrai, à trouver toutes les vertus réunies dans une créature humaine; le vouloir, ce serait faire de l'amitié une chimère; mais il est évident qu'il faut au moins posséder les principales pour être digne d'éprouver et d'inspirer ce sentiment : c'est pour cela qu'un tel bonheur a toujours été si rare, et qu'il faut des siècles pour trouver des Orestes et des Pylades, des Lélius et des Scipions, des Henris IV et des Sullys.

Si vous donniez, au lieu de la vertu, l'intérêt pour base à l'amitié, vous obtiendriez toutes les amitiés vulgaires qui peu-

vent amuser l'esprit, mais qui trompent le cœur et qui ne le remplissent jamais.

C'est avec de tels amis qu'on se trouve en foule dans la bonne fortune, et en solitude dans l'adversité.

Vous n'avez pas même le droit de vous en plaindre. Étiez-vous unis par l'intérêt? l'intérêt a cessé, le contrat est rompu; l'étiez-vous par les plaisirs? l'âge arrive et le charme cesse; est-ce une amitié de parti? la position change et l'opinion vous divise. La légèreté peut-elle s'appuyer sur la légèreté?

Lucilius écrivait à Sénèque que l'homme chargé de sa lettre *était son ami,* et il recommandait en même temps *de ne pas s'ouvrir à lui sur ses affaires.* Sénèque lui répondit : « Mon cher Lucilius, en usant d'une telle réserve avec cet homme, c'est dire dans la même lettre qu'il est votre ami et qu'il ne l'est pas : ainsi le mot d'ami n'est, dans votre bouche, qu'une expression banale, comme le titre d'homme de bien pour les candidats, et celui de citoyen pour le premier venu dont on ne se rappelle pas le nom. » Il disait bien; c'est étrangement s'abuser que de croire que l'amitié peut exister, et n'être pas accompagnée d'une confiance sans réserve.

En amitié il y a donc deux biens principaux : le premier, c'est d'aimer; le second, de se confier. Pour jouir de ces deux biens, vous comprenez ce qu'il faut : *bonté,* pour aimer; *estime,* pour avoir confiance.

« Je vais, comme disait un ancien, vous donner, pour arriver à ce bonheur suprême, un charme tout puissant, sans filtre et sans magie : travaillez à être content de vous-même, et vous trouverez un ami dont vous serez content; aimez et vous serez aimé. »

Après avoir vu combien on a dénaturé le nom d'ami, après avoir défini la véritable amitié, et cherché les moyens de posséder ce bien si précieux, il est encore une question très-intéressante à examiner, d'autant qu'elle a été traitée très-diversement par les auteurs qui ont le mieux écrit sur l'amitié.

Est-ce chez les hommes ou chez les femmes qu'on peut

avoir l'espérance de trouver ce sentiment fort et délicat, ce charme de la vie qui console des peines et double le bonheur?

S'il suffisait de choisir le sexe le plus sensible pour décider lequel doit être le plus susceptible d'amitié, le doute ne serait pas possible; les femmes ont certainement une sensibilité plus délicate et plus exquise que les hommes : elles n'ont que deux affaires dans le monde, c'est de plaire et d'aimer; pour elles, les choses ne sont rien, les personnes sont tout; et leurs opinions mêmes ne sont que la suite de leurs sentiments.

Mais il arrive précisément que, de ces deux occupations de leur vie, l'une nuit souvent à l'autre : le désir constant de plaire les empêche de s'aimer entre elles; leur perpétuelle rivalité est un obstacle à leur amitié : elles ont des confidentes, mais rarement des amies.

Les hommes ne sont rivaux que dans certaines circonstances; la rivalité des femmes est générale, et presque perpétuelle : aussi, quand l'histoire immortalise tant de mères courageuses, de filles dévouées et d'épouses héroïques, on n'y trouve pas un trait qui célèbre l'amitié de deux femmes.

Montaigne avait tort d'en conclure que « les femmes ne pouvaient avoir d'amitié; il prétendait que la nature avait créé ces charmantes fleurs pour le repos, et qu'elle ne les destinait qu'à orner doucement le parterre de la vie; tandis que les hommes, semblables à des chênes robustes, mais élevés, avaient besoin de s'appuyer l'un sur l'autre, pour résister aux orages qui les battaient sans cesse. »

Notre bon philosophe se trompait. C'est certainement le sexe le plus fort, le plus ambitieux, le plus occupé, qui pourrait se passer le plus aisément d'amitié; tandis qu'elle est un besoin pour le sexe le plus faible et le plus sensible.

L'amitié d'une femme pour un homme, c'est l'amitié parfaite, c'est le plus doux lien de la vie, le plus désintéressé, le plus exempt de rivalités et d'orages.

Ce que l'amitié exige par-dessus tout, c'est « la fusion de deux volontés en une, qui ne fasse qu'une vie pour deux êtres; »

ment une grande vérité, c'est que tout est amour pour l'homme, et qu'il ne vit que pour aimer. Je ne veux vous parler aujourd'hui que du seul amour qui unit les deux moitiés du genre humain, de celui qui soumet la force à l'empire de la grâce et de la beauté.

L'homme est un être composé, un être double, à la fois intellectuel et matériel; certaines passions gouvernent nos sens, et d'autres notre âme; la seule qui s'empare à la fois de notre cœur et de notre corps, c'est l'amour; il enivre nos sens, il attendrit, il brûle nos âmes, il s'empare de toute notre existence. Cependant il ne veut pas constamment, il ne peut pas toujours remporter cette double victoire; souvent il ne fait qu'allumer nos désirs et nous enchaîner dans les bras de la volupté; plus rarement il se contente de l'union des âmes et des feux d'une tendresse chaste et pure. Ses formes sont si variées, suivant le but qu'il se propose, qu'on peut dire que ce sont différents amours.

Le plus connu, le plus fêté, le moins pur, le plus vulgaire, c'est l'*amour-plaisir;* c'est celui qu'on nous représente enfant, aveugle, armé d'un arc et d'un flambeau; c'est le fils de la beauté, le frère des grâces : célèbre par ses jeux, ses caprices, ses fureurs, son inconstance, ses crimes, c'est lui qui fait payer des instants de volupté par des siècles de malheur; c'est lui qui fait périr Thésée, qui livre Hercule aux flammes, qui arme la Grèce, qui cause la ruine de Troie. Il place des courtisanes sur le trône, il égare les sages de la Grèce, et leur fait outrager la nature. Il érige à sa mère des autels sous le nom de *Vénus facile;* il force Antoine à sacrifier sa gloire, la liberté de Rome, et les richesses de l'Orient, aux baisers de Cléopâtre; il préside aux orgies sanglantes de Néron; Messaline lui doit sa honteuse célébrité; il cache sous ses fleurs et ses guirlandes les poignards de Médicis.

Rien n'est plus séduisant, rien n'est plus terrible que ce dieu. L'espérance le précède, la volupté l'accompagne; mais il est suivi par la jalousie, par la haine; et la folie, qui le

guide, le conduit presque toujours dans un lieu aride et désert, où l'on ne rencontre que les tristes regrets, le remords cruel, et l'éternel et pâle ennui.

Lorsque cet amour, sans se montrer si redoutable, effleure seulement de jeunes cœurs avec les moins aiguës de ses flèches, il fait craindre des malheurs plus supportables; mais sa flamme vive et légère ne laisse qu'entrevoir le bonheur; elle s'éteint aussi promptement qu'elle s'allume, et ne se fait pas sentir jusqu'au cœur.

Cet amour ne mérite pas le nom qu'il usurpe : c'est pourtant celui qu'on éprouve le plus généralement, quoiqu'on n'ose pas l'avouer; et surtout de nos jours, lorsqu'on invoque l'amour, on n'adore que le plaisir.

Il faut laisser aux poëtes le soin de peindre cet amour : Ovide, Tibulle, Sapho, l'ont chanté; mais il fuirait si l'on voulait lui parler le langage de la raison, son éternelle ennemie : la folle jeunesse ne nous écouterait pas davantage et s'échapperait en riant, avec lui.

Parlons plutôt du véritable amour, de l'*amour-sentiment,* de ce dieu qui règne à la fois sur les sens et sur l'âme, qui nous élève en nous entraînant, dont le feu nous purifie lorsqu'il nous brûle; et suivons son char brillant qui nous rapproche des vertus et de la gloire, pour nous conduire au bonheur.

Le but de l'amour est d'unir si parfaitement deux êtres, que leur existence est confondue en une seule; et, si la vie est un bienfait des dieux, l'amour double ce bienfait pour nous; quand on aime bien, on sent deux âmes ensemble, on goûte également la volupté qu'on donne et celle qu'on reçoit, et on jouit autant du bonheur de la personne aimée que de son propre bonheur : on peut dire ainsi qu'aimer, c'est sentir une double existence et posséder une double vie.

L'union seule des sens n'est qu'une image imparfaite de ce bonheur; c'est la fille du désir, et le désir est le plus léger des mours; le plaisir, qu'il cherche, est précisément l'ennemi

qui le tue, et c'est sous les fleurs mêmes de la jouissance qu'il trouve son tombeau.

Le délire que donne la seule volupté est aussi passager que la beauté qui l'inspire : Ovide lui-même l'a dit, lui qui n'a bien connu et bien chanté que cet amour : « Les violettes et les lis n'ont qu'un temps; la rose tombe et l'épine reste : tel est le sort de la beauté, si l'on n'y joint la sensibilité du cœur et les grâces de l'esprit. »

Tout ce qui est mortel ne peut allumer qu'un feu mortel; si vous voulez donner l'immortalité à l'amour, que l'âme soit l'objet de son culte, *qu'il adore Psyché;* alors ses voluptés seront éternelles, et son flambeau ne s'éteindra plus.

Les Grecs, toujours ingénieux, faisaient placer aux noces l'image de Mercure à côté de celle de Vénus, pour montrer qu'il fallait unir l'esprit, le doux langage, à la beauté, afin de rendre son triomphe constant et sa félicité durable.

Lorsqu'on est enflammé par l'âme autant que par les sens, le plaisir n'est plus suivi de lassitude, les intervalles du désir ne sont plus remplis par la langueur, il n'y a pas de vide dans la vie; aux transports de l'amour se joignent les délices de l'amitié : peines, plaisirs, inquiétudes, espérances, tout est commun; et deux amants, deux époux unis par ce lien charmant, goûtent doublement les faveurs de la fortune et ne sentent que la moitié de ses coups.

Cet amour, loin d'être aveugle comme l'autre, aperçoit et découvre à chaque instant de nouveaux charmes dans ce qu'il aime; c'est lui qui dit de Psyché *qu'il n'est pas un petit point en elle qui n'ait sa Vénus.* Ainsi l'amour qui vient du cœur s'enflamme par le plaisir, s'accroît par le bonheur, et perfectionne ce qu'il admire; il éternise ce qu'il éprouve et divinise ce qu'il aime.

L'amour des sens ne veut que plaire et jouir, il ne désire plus ce qu'il possède; son feu meurt si vous ne lui donnez toujours quelque aliment nouveau : vous lui reprochez vainement

son inconstance; c'est l'agitation seule de ses ailes qui conserve et rallume son flambeau.

Aussi quels moyens prennent ceux qui l'adorent pour en être favorisés? Ils soignent leurs figures, ils s'occupent de leur toilette; ils varient sans cesse leurs manières, leur ton, leur langage et leur coquetterie, leur but est de paraître aimables, de multiplier leurs conquêtes, de supplanter leurs rivaux : tout est brillant, léger, fragile, dans ce temple du plaisir; tout y rapetisse l'homme, tout l'égare; il y prend sans cesse l'ombre pour la réalité, la volupté pour le bonheur, et les vices couronnés de fleurs n'y sacrifient d'autres victimes que les vertus.

Lorsqu'on brûle, au contraire, des feux d'un véritable amour, il faut estimer ce qu'on aime, admirer ce qui plaît, rendre son âme digne de ce qu'on adore : nous avons besoin de nous enorgueillir des perfections de celle que nous aimons; nous voulons que l'objet aimé soit fier de nos vertus, de nos talents, de notre gloire; et nous plaçons notre bonheur si haut, que nous devons nous élever sans cesse pour l'atteindre.

Dans cet amour, c'est la pudeur qui aiguillonne le désir, c'est le combat qui donne du prix à la victoire, c'est le bonheur même qui assure la constance : l'amant heureux jouit de l'âme longtemps après qu'il a vidé la coupe du plaisir des sens. C'est de lui que l'abbé Delille disait si bien :

Mais qui me décrira ces transports ravissants,
Ces délices du cœur après celles des sens,
Ces doux ressouvenirs et ces tendres pensées,
Par qui le cœur jouit des voluptés passées,
Et, rempli d'un bonheur qu'il savoure à loisir,
Consacre au sentiment le repos du plaisir?

Si cet amour fait les vrais heureux, il fait aussi les héros; il enflamme les grands courages, il produit les belles actions, et porte aux héroïques vertus ; c'est lui qui animait les Arté-

mise, les Arie, les Cornélie, la mère des Gracques, celle de Coriolan, la vertueuse Blanche, la courageuse Marguerite d'Anjou; et nos anciens preux lui durent leurs exploits, leur bonheur et leur renommée.

Ces deux amours étaient adorés chez les Grecs avec une différence bien remarquable; l'*amour-plaisir* avait un culte public : il semblait chargé de faire les honneurs de la Grèce; les grands cercles se tenaient chez les courtisanes; elles brillaient aux yeux, ornaient les spectacles, exerçaient dans les temples le sacerdoce de Vénus : la jeunesse folâtrait chez elles, et sortait de leurs bras pour courir aux armes. Les hommes d'État soumettaient souvent la politique à leurs conseils, et les philosophes mêmes ne dédaignaient pas leur séduisante société.

Ainsi, au premier coup d'œil, l'étranger, arrivant à Corinthe ou dans Athènes, ne voyait partout que le plaisir et ne respirait que la volupté; mais, s'il cherchait le bonheur, il devait pénétrer dans l'intérieur des maisons et des familles : là, il trouvait d'autres mœurs, d'autres beautés, un autre culte; l'image de la *Vénus pudique* frappait ses regards; une tortue, placée par Phidias aux pieds de cette déesse, rappelait sans cesse à la beauté le devoir de se défendre, de rester dans ses foyers, et de ne pas prodiguer ses charmes aux regards indiscrets. Tout annonçait le culte de *l'amour-sentiment*. Ce n'était plus l'éclat trompeur, les conversations bruyantes, les agaceries attrayantes, les caresses perfides de Bacchis, de Lamia, de Phryné, de Laïs; c'était la pudeur mystérieuse, la tendresse vertueuse, la douce confiance, l'activité adroite et laborieuse; là, enfin, la volupté était sage, le désir modeste, le plaisir constant, et tout était ensemble devoir et bonheur.

Je le dis avec regret, et bien à notre honte, nous croyons à peine, en France, au culte de cet amour pur, à cette félicité intérieure des dames grecques et des matrones romaines. La constance, oubliée avec les anciens temps, nous paraît une chimère. Quelle différence des mœurs antiques aux nôtres! Un étranger demandait au Spartiate Gérondas pourquoi il n'y

avait pas de loi à Lacédémone contre l'adultère. « Il ne peut être utile de faire une loi semblable, répondit Gérondas, dans un pays où ce crime n'existe pas. — Mais enfin, si, par hasard, on le commettait, quelle en serait la punition ? »

« Eh bien ! le coupable serait obligé de payer un taureau assez grand pour qu'il pût, du sommet du mont Taygète, boire dans le fleuve Eurotas. — Mais il est impossible, dit l'étranger, de trouver un pareil taureau. — Pas plus, reprit le Lacédémonien, que de trouver un adultère à Sparte. »

Romulus avait publié une loi qui permettait à Rome le divorce. Deux cent trente ans s'écoulèrent sans que personne fît usage de cette loi, et longtemps après tous les Romains se rappelaient et citaient avec mépris le nom de Spurius Carvillius qui divorça le premier. Nous sommes par malheur bien loin de cette antique simplicité. Nous retrouvons rarement des traces de la loyauté chevaleresque en amour, et nous sommes plus occupés des riants objets de nos désirs que des *dames de nos pensées*.

Tout est, parmi nous, artifice et mélange ; nos courtisanes parlent souvent de sentiments romanesques aux amants trompés, qui, suivant le proverbe grec, « se ruinent en les pêchant avec des filets d'or et de pourpre, » tandis que, d'un autre côté, de très-grandes dames n'adorent franchement que le plaisir.

La sensibilité est dans le langage, et la légèreté dans le cœur. Enfin, on jure, sans rougir, un amour éternel à la beauté qu'on séduit aujourd'hui et qu'on veut quitter demain; elle se plaint du parjure, et s'en venge bientôt, en s'exposant, sans regret, à d'autres perfidies.

La dépravation avait fait en France, pendant un temps, de tels progrès, qu'on se vantait de sa honte, qu'on s'enorgueillissait de ses faiblesses. On avait inventé la *fatuité du vice ;* madame la marquise de Lambert cite madame C..., qui disait : « Je veux jouir de la perte de ma réputation. » Aussi lisez les productions galantes des hommes de ce temps : tout y brille et

rien n'émeut. Les efforts de l'art ne prouvent que la stérile frivolité de l'âme : on ne veut que séduire, et l'on n'est plus aimable; le talent même n'a plus rien de naturel, et ne fait plus d'effet ; car il est vrai, comme on l'a très-bien dit, « que rien ne plaît réellement à l'esprit que ce qui a passé par le cœur. »

Cependant je serais injuste pour notre siècle si, en avouant qu'il s'éloigne trop de l'âge d'or de l'amour, je disais que la pudeur, la délicatesse, la tendresse véritable sont tout à fait bannies de notre pays ; elles y sont rares, mais non pas inconnues, et l'on y voit encore des amants fidèles et des époux heureux. C'est pour eux que j'écris, et c'est à eux que je m'adresse ; ils possèdent dans leurs âmes la vraie richesse et le vrai bonheur.

O vous qui savez aimer, plus votre sentiment est pur, plus vous devez craindre de l'altérer ; plus votre félicité est grande, plus vous devez trembler de la perdre ; c'est assez des coups du sort qui vous menacent, évitez ceux que vous pouvez parer : l'amour le plus parfait a toujours ses ennemis, ses écueils et ses dangers.

Fuyez la jalousie ; elle offense quand elle est injuste ; elle devient inutile dès qu'elle est fondée : ne vous livrez pas non plus à une aveugle sécurité ; elle produit la langueur ; on se néglige, et, dès qu'on n'est plus aimable, on n'est plus aimé : cherchez toujours à plaire, comme si vous n'étiez pas sûr qu'on vous aime.

Soyez sobre dans le bonheur, conservez la pudeur dans le plaisir ; c'est la première des grâces : son voile éveille la curiosité, ses *demi-refus* aiguillonnent le désir ; on cherche ce qui se cache, on aime à deviner ce qu'on ne voit pas ; peut-être celui qui inventa le premier vêtement a inventé l'amour.

Ménagez l'amour-propre de l'objet aimé autant que le vôtre ; la beauté se nourrit d'encens comme les dieux : joignez toute la variété possible des moyens de plaire à la constance des sentiments ; suivez enfin le conseil de La Fontaine :

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

Je voudrais, pour l'honneur de l'*amour-parfait*, qu'il n'eût qu'une seule flèche, et qu'il ne pût nous blesser qu'une fois dans la vie. La bonté du ciel devrait faire vivre deux amants le même nombre d'années, et les faire mourir le même jour, comme Philémon et Baucis. Mais il n'en est pas ainsi; la mort, qui frappe au hasard, sépare souvent les cœurs les plus unis, et son fatal ciseau coupe les plus doux liens. Lorsque le désespoir ne tue pas, il se change en mélancolie; le malheur s'affaiblit, un doux souvenir vous reste et vous suit comme une ombre triste et légère; mais vous gardez le besoin d'aimer: un cœur sensible ne peut vivre seul et dans le vide : *vous aimâtes, donc vous aimerez.*

Un premier amour qui nous enflamme dans notre jeunesse, un dernier amour que nous éprouvons dans l'automne de notre vie, sont deux amours bien différents! Mais quel est le plus fort, le plus heureux, le plus redoutable de ces deux sentiments? Est-ce le premier, est-ce le dernier amour? La question n'est pas facile à décider.

Le premier amour a plus de feux, de fureur, de délire; mais il présente à l'âme je ne sais quoi de vague, d'indéterminé; c'est plus l'amour que l'amante qu'on aime; on adore toutes les femmes dans sa maîtresse; c'est moins le cœur qui s'épanche, que l'existence entière qu'on veut connaître et dépenser.

On rassemble tous les plaisirs en une seule volupté; mais la jeunesse voit tant de fleurs sous ses pas, tant de jouissances autour d'elle, que l'amour n'est jamais son unique bien. L'avenir la distrait du présent; elle rencontre mille passions différentes qui partagent ses facultés, et qui la dédommageraient si elle perdait son bonheur.

Le dernier amour brûle de feux plus doux : il éclaire plus qu'il n'échauffe, il a plus de tendresse que de transports; mais

cette tendresse plus calme est peut-être plus exclusive ; elle offre moins de délices, mais elle rencontre moins d'écueils. Ses plaisirs sont moins ardents, mais ils sont les seuls qu'on éprouve; on y tient d'autant plus que la perte en serait irréparable : c'est la dernière branche dans le naufrage, on s'en saisit pour ne la quitter qu'avec l'existence.

Ainsi ce dernier amour vous enchaîne peut-être plus fortement, quoique plus froidement.

Les grandes folies appartiennent au premier amour, et les grandes faiblesses au dernier ; l'un est le complément de la vie, et l'autre en est le reste.

Je ne décide point entre eux ; ce que je sais, c'est que toute âme sensible doit toujours aimer, c'est un besoin qui ne peut mourir qu'avec elle; et je répèterai, comme le poëte romain :

L'amour doit éclairer nos jours à leur déclin,
Comme il enflammait notre aurore.
Vous n'aimâtes jamais ; aimez, aimez demain ;
Si vous avez aimé, demain aimez encore.

DE LA BONTÉ.

Personne n'est assez dépourvu de bon sens et de pudeur pour oser blâmer crûment et sans détour la *bonté* ; on se montrerait trop méprisable si on refusait son estime à cette vertu, trop insensible si on blâmait la plus aimable des qualités du cœur, et trop ignorant de sa langue, si on dénaturait assez le sens des mots pour prendre en mauvaise part une expression qu'on est forcé d'employer pour désigner tout ce qui est bien, tout ce qui plaît, tout ce qui excelle, tout ce qu'on aime.

« Tous les peuples, dit Cicéron, varient dans leurs cultes; mais est-il un peuple sur la terre qui ne respecte pas la bonté, la douceur, la reconnaissance, et qui n'ait pas en horreur l'orgueil, la méchanceté, l'ingratitude et la cruauté ? »

Je conviens que les hommes ne sont pas assez éhontés pour mépriser publiquement un objet si respectable que la bonté; mais ce qu'ils ne hasardent pas tout haut, ils le disent tout bas : ils font un détour pour l'attaquer, n'osant s'y prendre de front; et, s'ils n'ont pas l'audace de la blâmer, ils n'ont que trop l'adresse de la tourner en ridicule.

La bonté n'est plus à leurs yeux la fille de la justice : c'est le produit de la simplicité, de la faiblesse, de la crainte; et, s'ils n'ont point encore la hardiesse de prendre en mauvaise part l'expression d'*homme bon,* ils en sont déjà venus au point de rendre ridicule celle de *bonhomme;* de sorte que l'usage ne donne plus guère ce nom qu'à celui qu'on croit privé de force, de lumières et d'esprit.

Les méchants (et le monde en est plein) trouvent au fond de leur cœur que la *bonté* est *duperie;* ils sont comme une société de fripons se moquant de l'honnête homme qui joue loyalement avec eux.

« Voyez, se disent-ils à eux-mêmes, avec quel désavantage la bonté paraît sur la scène du monde : elle n'écarte jamais la rivalité par l'intrigue; elle ne calomnie pas pour déplacer; elle ne se vante ni ne flatte pour arriver; elle ne se venge point du mal qu'on lui veut, et s'en rapporte à la justice pour la défendre : de sorte qu'on se compromet en la soutenant, et qu'il n'y a pas de risque à l'attaquer; enfin, elle est déplacée dans un siècle où elle ne peut être que dupe et victime. »

Je suis persuadé que c'est cette fausse idée généralement répandue des désavantages de la bonté, et des succès de la méchanceté, qui rend partout le nombre des bons si rare, et celui des méchants si commun. Chacun vise au bonheur et veut prendre le chemin qu'on dit le plus court pour y arriver : sans cela serait-il croyable que tant de gens renonçassent à une qualité qu'on aime, pour se livrer à un vice qu'on déteste? Le mot de l'énigme est qu'on pense intérieurement qu'il y a plus de profit à être craint qu'à être aimé; on croit que, sur

le chemin de la fortune et de l'ambition, l'honnête homme est arrêté par la foule, tandis que le méchant la perce : d'où il suit que tout le monde n'aime la bonté que dans les autres.

Nous souffrons volontiers qu'un homme fasse devant nous l'éloge de son cœur ; nous ne lui pardonnerions pas de faire celui de son esprit. Duclos en donne la raison.

« Lorsque quelqu'un, dit-il, vante son esprit, il semble faire contre nous un acte d'hostilité, et nous annoncer que nous ne lui en imposerons point par de fausses apparences, qu'elles ne lui cacheront pas nos défauts, qu'il nous jugera avec une justice que nous redoutons : s'il nous persuade, au contraire, de la bonté de son cœur, il nous apprend que nous devons compter sur son indulgence, sur son aveuglement, sur ses services, et que nous pourrons le tromper ou lui nuire impunément. »

Ces observations m'ont conduit à penser que beaucoup de moralistes manquent leur but, en s'efforçant de prouver à leurs disciples qu'il n'est pas de qualité plus aimable que la bonté : c'est perdre son temps que de s'amuser à démontrer une vérité si évidente ; chacun la lit dans son âme : il n'est personne qui ne veuille avoir une *bonne femme,* un *bon mari,* un *bon père,* un *bon prince,* un *bon ami*. La difficulté consiste non pas à faire aimer ce qui est *bon,* mais à faire qu'on veuille être *bon* soi-même : aussi, ce qu'il serait utile et essentiel de faire sentir à la personne qui vous écoute, c'est qu'il est de son intérêt d'avoir de la *bonté*, que la méchanceté ne donne que des succès passagers, apparents, un bonheur fragile et mensonger, et que le seul homme véritablement heureux est l'homme juste et bon.

Je conçois que cette vérité serait regardée au premier coup d'œil, par l'intérêt personnel, comme un paradoxe, et qu'on lui opposerait sur-le-champ une foule d'exemples pour la repousser. Notre égoïsme n'est, pour l'ordinaire, frappé que de ce qui est extérieur, et on ne peut nier que l'apparence du bonheur n'existe plus souvent pour les méchants que pour

les bons; mais c'est au fond des choses, et au fond du cœur même, qu'on peut trouver la lumière qui doit dissiper cette erreur.

L'esprit ne se dirige vers le mal que lorsqu'il marche dans l'ombre; dès qu'il s'éclaire, il tourne vers le bien : un peu de philosophie nous conduit à la vertu.

Voyons donc d'abord le côté brillant de la méchanceté, et l'aspect trompeur sous lequel elle se présente pour faire tant de prosélytes.

Damon est méchant; la médiocrité le craint, la sottise tremblante le regarde avec admiration comme un homme supérieur; la société, qui désire toujours l'amusement, et qui ne trouve et ne donne souvent que de l'ennui, recherche Damon, le cite comme l'homme le plus aimable, et le proclame l'homme à la mode; les vieillards l'écoutent, les femmes le cajolent, les jeunes gens l'étudient et l'imitent, ses rivaux s'écartent, et les hommes en place le ménagent et lui accordent des préférences qu'ils ne devraient qu'au mérite et à la modestie.

Voilà, certes, une position qui peut éblouir et qui doit égarer l'opinion.

Cléante, jeune homme modeste et bon, témoin et victime de cet injuste triomphe, rentre chez lui avec humeur; son cœur hésite entre l'indignation et le découragement; il épanche avec moi les peines de son cœur.

« Voici donc, me dit-il, l'utilité de tous ces beaux principes qu'on nous donne dans notre enfance! La vertu est repoussée, la bonté est méprisée; on rit de la modestie, et la présomption est encouragée; l'orgueil est caressé, la méchanceté est récompensée; on accorde au vice hardi tout ce qu'on refuse au mérite timide. Ah! je le vois, il faut renoncer à tous ces beaux principes, qui sont aussi étrangers à notre siècle que les habits de François Ier. Je vis avec des gens corrompus; je dois m'isoler ou vivre comme eux. L'ancien sage avait raison d'écrire sur la porte d'une salle de festin : *Enivrez-vous comme les autres, ou bien retirez-vous d'ici.*

« Notre but commun est le bonheur ; il faut, pour y arriver, suivre la route tracée, et ne plus s'égarer dans cette obscure forêt de vieux préjugés, qui éloigne de tous les lieux habités et qui ne mène à rien. »

« Calmez-vous, mon cher Cléante, lui dis-je en l'embrassant ; vous avez beaucoup d'imagination et peu d'expérience : guérissez-vous d'une erreur qui vous perdrait ; vous ne jugez pas le fond des choses, vous n'en voyez que la surface ; détournez vos yeux de ce théâtre où l'artifice les séduit, et où tout n'est que prestige ; approchez-vous des coulisses ; voyez de près, et dépouillés de leurs illusions, tous ces objets qui trompent votre vue ; ces actrices dont le fard vous déguise les traits fanés ; ces toiles si grossièrement peintes qui se transforment de loin en palais si beaux, en arbres si verts, en ciel si pur, et tous ces vils oripeaux qui vous éblouissent par leur fausse magnificence ; soyez sûr qu'avec un peu de patience et d'observation on parvient promptement à trouver que ce qui excite l'envie dans le monde ne mérite la plupart du temps que notre mépris.

« Vous croyez Damon heureux ? Eh bien ! je suis resté après vous dans le salon d'où vous êtes sortis tous deux : il est devenu le sujet de la conversation générale ; écoutez et jugez :

« L'une des jeunes dames qui s'étaient le plus occupées de notre homme s'est écriée la première, au moment où la porte s'est refermée : « Damon a certainement beaucoup d'esprit ; mais quel odieux usage il en fait ! il n'est rien qu'il ne déchire ; il mord en flattant, et il flétrit tout ce qu'il touche. » « De l'esprit ? reprend une autre, il en a si vous le voulez ; mais il est si aisé d'en montrer quand on se permet tout ! les défauts sont, par malheur, ce qu'il y a de plus saillant et de plus facile à saisir ; il faut avoir un esprit bien plus fin, plus délicat, pour discerner, pour trouver, pour faire sentir les bonnes qualités qui, de leur nature, sont modestes et cachées : aussi voit-on toujours la supériorité indulgente et la médiocrité méchante. »

«Vous avez raison, dit un jeune homme; cependant on ne peut disconvenir que Damon ne soit très-aimable. Il anime tout par ses saillies; on le craint, mais on le cherche; la conversation languit sans lui : aussi on l'invite partout; et vous qui le blâmez, vous ne pouvez vous en passer.»

« Monsieur, dit un vieux chevalier de Saint-Louis, j'espère que ce mauvais exemple ne sera pas contagieux pour vous; vous êtes sûrement trop délicat pour envier le succès d'un homme qu'on méprise et qu'on déteste; il amuse comme ces valets insolents de comédie qu'on se plaît à voir sur la scène, mais dont personne ne voudrait chez soi.»

« Il me semble, réplique un autre jeune homme, que Damon n'est pas dans ce cas : tout le monde voulait tout à l'heure ici le voir et l'entendre; nous sommes assurément en excellente compagnie, et il y était très-bien accueilli.» «Eh bien! dit la maîtresse de la maison, j'avoue que nous avons tort : on devrait avoir le courage d'éloigner de pareilles gens, mais on les craint un peu; on craint beaucoup plus l'ennui : un salon est un petit théâtre, et on y cherche toujours le plaisir. Au reste, je suis bien sûre que personne de ceux qui s'amusaient ici des méchancetés de Damon ne le voudrait pour ami, pour époux, pour parent.» A ces mots, une acclamation générale prouva évidemment l'éloignement et le dégoût réel qu'inspire un si méchant caractère.

« Voilà, mon cher Cléante, l'effet certain qu'il produit; ne vous laissez donc pas éblouir par son éclat; au moment même où l'esprit l'applaudit, la raison le condamne et le cœur le repousse.»

« Vous me consolez, dit Cléante; je ne pouvais supporter de voir un pareil homme estimé et chéri; je vois qu'il n'était que fêté, ce qui est encore beaucoup trop à mon avis : car enfin Damon ignore ce que vous avez entendu; il croit qu'on l'aime parce qu'on le recherche; il obtient le succès qu'il désire, et il est heureux.»

« Détrompez-vous; Damon sait ce qu'on pense de lui; il

est trop mécontent de lui-même pour être content des autres : c'est parce qu'il est sûr de n'être pas aimé qu'il veut être craint : et, comme le dit Sénèque, « tout ce qui effraie tremble : c'est le sort des tyrans, et le méchant n'est qu'un tyran de société. »

« J'ai près de moi un valet de chambre qui servait Damon et qui l'a quitté : si vous l'écoutiez, vous verriez combien son maître est peu fait pour exciter l'envie. Rentré chez lui, il quitte sa gaîté feinte, sa grâce apprêtée ; il n'a pas d'amis ; sa famille l'évite ; les maîtresses qu'il a trompées et perdues le détestent ; ses gens le craignent et le quittent, ou le volent ; son humeur est sombre ; son langage est sec et dur ; son sommeil est agité, son âme est un désert aride où ne passe aucun doux souvenir ; et, tourmenté du mal qu'il dit des autres ou qu'il leur fait, il craint sans cesse le mépris qui le poursuit et la vengeance qui l'attend : « car la peine, nous dit Platon, suit toujours de près la méchanceté ; Hésiode croyait même qu'elle naissait avec elle, et ne la quittait jamais. »

« Me voilà, grâce à vous, me répondit mon jeune ami, presque désabusé ; je ne crois plus au bonheur d'un méchant lorsqu'il l'est aussi ouvertement que celui dont nous parlions ; mais, quand la méchanceté prend des formes plus fines, plus adroites ; quand elle pince au lieu de déchirer ; quand elle se contente de jeter adroitement un léger ridicule sur les vertus, au lieu de les calomnier, n'est-il pas possible qu'en faisant presque autant de mal, elle ne parvienne encore à se faire aimer ?

« Voyez cette jeune Cidalise qui loge en face d'ici ; comme elle est légère, brillante, entourée ! quelle grâce dans ses manières ! quelle variété dans ses moyens de plaire ! quelle vivacité dans ses saillies ! Elle rit de tout, et fait rire ceux mêmes dont elle s'amuse. La prude Éliante venait de quitter son vieil amant pour en prendre, dit-on, un autre plus jeune ; mais elle cachait cette nouvelle liaison, et voulait qu'on attribuât sa rupture à un accès de dévotion. On en parlait à Cidalise,

qui dit : « Oui, je sais qu'Éliante s'est dépouillée du vieil homme pour se revêtir du nouveau. » Cette plaisante et maligne citation eut un succès universel. Il échappe à tous moments une foule de traits semblables à Cidalise : elle n'épargne personne, et personne n'a plus d'amis. »

« Des amis, mon cher Cléante! dites des spectateurs, des amateurs, comme une jolie actrice, comme une danseuse légère en attire chaque soir; mais ils recommandent tous à leurs filles d'éviter un aussi mauvais exemple, et tous citent à son propos ce que M. Walpole disait d'une femme du même genre : « Elle médit gaîment et babille bien; mais que peut-on faire de cela à la maison? »

« Croyez-moi, les méchants les plus aimables connaissent le plaisir, mais ils ignorent le bonheur. C'est un trésor qui ne tombe jamais que dans les mains de la douceur, de la bienveillance, de l'indulgence et de la bonté.

« Un de nos philosophes a dit : « La bonté est si nécessaire aux hommes, qu'il n'y aurait plus de lien ni de société sans elle, et que, lorsqu'elle n'existe pas, on est encore obligé d'en emprunter l'apparence, le masque et le langage. »

« On s'arme souvent dans le monde contre la bonté, parce qu'on la confond avec la faiblesse : quelle erreur! c'est la méchanceté qui est faible, puisqu'elle cède aux passions et à la crainte, qui est la plus basse de toutes.

« La vraie bonté est forte, puisqu'elle dompte la peur, l'envie et la vengeance. Lorsque Henri IV relevait Sully de peur qu'on ne crût qu'il lui pardonnait, était-ce faiblesse? C'était grandeur d'âme : le roi se relevait lui-même en relevant son ami.

« Louis XII, en pardonnant les injures faites au duc d'Orléans, était-il faible? Il triomphait d'un juste ressentiment.

« Marc-Aurèle, Titus, Antonin, ont-ils jamais été taxés d'avoir peu de force, parce qu'ils méprisaient les délateurs, et rendaient à Rome, par leur bonté, un repos dont leurs prédécesseurs l'avaient privée par leur méchanceté?

« La bonté, la douceur, loin de s'opposer à la gloire, en sont à la fois la base et l'ornement. On pourrait même dire que, sans elles, on peut acquérir de la célébrité, mais non de la vraie gloire : il est permis de vanter l'habileté de Louis XI; mais c'est à des rois comme saint Louis et Louis XII que la palme de la gloire est réservée. Le peuple appelait l'un son père, et n'a trouvé pour l'autre de place digne de lui que dans le ciel.

« Octave était-il grand, était-il fort, était-il heureux, lorsque, esclave de ses passions, il proscrivait ses ennemis? Non, l'époque de sa grandeur, de sa gloire, fut le moment où il eut la force de se vaincre et de pardonner à Cinna. Dès lors il fut Auguste ; il devint bon, on l'aima; les conjurations cessèrent, et tout l'empire jouit d'une profonde paix.

« Cyrus, après tant de siècles, exciterait-il encore l'admiration du monde sans ses vertus, sans sa bonté, qui s'étendait jusqu'au plus pauvre de ses sujets; sans cette bienveillance active qui le portait à vouloir faire du bien aux hommes, même après sa mort?

« Xénophon rapporte « qu'il défendit qu'on l'enfermât dans un cercueil, voulant, disait-il, qu'après avoir été utile à l'humanité pendant sa vie, son corps fût utile à la terre en la fertilisant. »

« Non, la vraie bonté ne peut donner lieu à aucune accusation de faiblesse ou de médiocrité : c'est la méchanceté qui invente ce paradoxe, et c'est la sottise qui le répète. L'élite des grands hommes, des grands esprits, des grands talents, se lève en masse pour le réfuter.

« Le sage Scipion, le vertueux Épaminondas, le loyal Duguesclin, le bon Bayard, le modeste Turenne, nous ont laissé de si grands exemples et de si doux souvenirs, qu'on ne peut prononcer leurs noms sans éprouver tout ce qu'inspire de vénération la vraie bonté.

« Tout porte à croire qu'après la mort les méchants seront punis et les bons récompensés ; mais croyez, mon cher Cléante,

que, dans cette vie même, le supplice du méchant commence, et qu'un de ses tourments est de savoir combien l'homme juste, bon et bienfaisant, éprouve intérieurement de douces et pures jouissances.

« A la représentation d'une pièce d'Eschyle, l'acteur prononçant les vers qui disent « qu'Amphiaraüs était moins jaloux de paraître homme de bien que de l'être en effet, » tous les regards du public se tournèrent à la fois vers Aristide. Quelle jouissance pour cet homme vertueux! quel chagrin pour ses lâches ennemis! Ils tentèrent en vain de s'en venger par l'ostracisme; ils ne firent qu'augmenter sa gloire.

« L'envie change les biens d'autrui en maux pour elle-même : le méchant souffre toujours, parce qu'il porte les chaînes pesantes de l'envie, de la haine et de la jalousie.

« Henri VIII, cédant à ses transports jaloux, était comme un homme agité des furies; il était malheureux et abhorré.

« Notre bon Henri IV, maîtrisant sa jalousie et jetant une aile de poulet à son rival, qu'il apercevait caché sous le lit de sa maîtresse, jouissait de sa victoire sur lui-même; et en disant : *Il faut que tout le monde vive,* il pouvait ajouter avec vérité : *Il faut que tout le monde m'aime.*

« Voltaire, au milieu de ses triomphes, était tourmenté par la colère; la piqûre du plus petit insecte excitait sa haine, et cette haine lui attirait une foule de petits ennemis. La bonté pour ses rivaux manquait à son bonheur comme à son génie.

« Le bon La Fontaine, l'aimable et doux abbé Delille jetèrent un moins grand éclat; mais ils vécurent heureux. Ils faisaient aimer à la fois leurs personnes et leur gloire.

« Voltaire lui-même connut ce bonheur en faisant réhabiliter la mémoire de Calas, et en rendant ses paysans heureux; aussi le doux sentiment qu'il éprouva lui dicta ce vers charmant :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

« Le méchant n'ignore pas qu'on déteste ses succès et qu'on applaudit à ses revers; il ne peut s'appuyer sur rien pour ré-

[illegible]

...ez pas [illegible]

...e rad... [illegible]

de la vertu.

...veillance et [illegible]

...mme *charité* [illegible]

...s ; les hommes [illegible]

...dupé [illegible]

...i di... aux hommes [illegible]

[illegible]

... raison lorsque [illegible]

... pet... [illegible]

... la définition [illegible]

... définition [illegible]

...portante.

...urra... [illegible]

... la loi est [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

... suivant ce [illegible]

... opinions politiques.

... dédaigne pas [illegible]

...mme avec mépris [illegible]

... les juifs décidés ; ils [illegible]

...matique à nos yeux. [illegible]

...rrompu ; la tolérance est [illegible]

...us d'autres ; le républicain [illegible]

...urs ; le royaliste déteste [illegible]

... militaire dédaigne [illegible]

... à la fortune [illegible]

...ntale que [illegible]

guerrière ; l'homme de lettres envie l'éclat et prend en pitié la frivolité des gens du monde, qui, de leur côté, se moquent de la vanité des auteurs, des disputes des savants, de la pédanterie des légistes.

Consultez-vous les philosophes pour mieux connaître la vérité et la sagesse ? l'un vous parle de tourbillons, de plein ; l'autre, de vide et d'attraction. Comment vous décider entre la métaphysique de Platon et celle d'Aristote ? Seriez-vous dans le dogme avec Zénon, dans le doute avec Carnéade ? Adoptez-vous les atomes d'Épicure et l'inaction de sa divinité, l'eau de Thalès, l'infini de Parménide, les nombres de Pythagore, la sympathie et l'antipathie d'Empédocle ? Croirez-vous aux monades de Leibnitz, aux esprits de Swedenborg, à la contemplation intime de Kant, aux visions de Saint-Martin, à l'influence irrésistible des protubérances de Gall, à la prévision prophétique des somnambules de Mesmer ? Vous contenterez-vous de l'adroite doctrine de Molina ? Vous soumettrez-vous à la rigueur subtile de Jansénius ? Croirez-vous aux revenants avec la superstition, au néant avec l'athéisme ? Direz-vous, avec les stoïciens, que la goutte n'est pas une douleur ? Croirez-vous à la volupté d'Épicure, au cynisme de Diogène ? ou plutôt ne conviendrez-vous pas, comme Salomon, « que tout est folie dans ce monde ? » comme Socrate, « que la seule chose que nous puissions savoir, est que nous ne savons rien ? » comme Cicéron, « qu'on ne peut rien imaginer d'extravagant et d'absurde qui n'ait été dit par quelque savant et cru par quelque peuple ; » et enfin ne diriez-vous pas, comme notre naïf et sincère Montaigne : « Ah ! que celui qui fagoterait habilement un amas de toutes les âneries de l'humaine sapience, dirait merveilles ! »

Croyez-moi, rangeons-nous à l'avis de ces derniers ; et, puisqu'on ne peut éviter avec certitude l'erreur et la folie, choisissons au moins celles qui nous feront du bien, et qui ne peuvent faire de mal à personne. Or, je crois que, dès qu'on connaît son ignorance et sa folie, elles ne sont plus dange-

reuses; cette connaissance tue l'orgueil et fait naître l'indulgence; c'est peut-être le plus grand pas que l'homme puisse faire du côté de la raison. Cette considération est ce qui m'engage à vous prouver que nous avons tous notre coin de folie.

Vous qui me lisez, vous en avez votre part, petite ou grande; et c'est, sans vous offenser, ce que je désire vous persuader, pour votre bien et pour le nôtre.

La pire des folies est celle qui vous porte à croire que vous avez trouvé la sagesse : en effet, un fou, qui se croit sage, méprise ou hait tout ce qui ne pense pas comme lui ; il veut, pour le bien public, forcer son prochain à se soumettre à son opinion ; tout homme qui émet un avis opposé au sien est un ennemi de l'ordre, de l'État et de Dieu : dans sa hautaine folie, dans sa sottise glorieuse, il dit :

Qui méprise Cotin n'estime pas son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni dieu, ni foi, ni loi.

Cet orgueil irrite les orgueils contraires ; on s'aigrit, on se bat, on s'emprisonne, on se déchire; et ce monde devient un véritable enfer, par l'extravagante prétention de forcer la chose la moins comprimable après l'eau, la pensée.

Voyez au contraire ce qui arriverait s'il nous plaisait de croire, ce qui est assez probable, que cette terre habitée par nous n'est autre chose que *les Petites-Maisons de l'univers*. Reconnaissant alors notre ignorance et notre folie, comme nous serions tous indulgents les uns pour les autres ! Les fous méchants et furieux seraient les seuls qu'on éviterait ; mais, en les enchaînant, on les plaindrait encore. Quant aux folies vulgaires, chacun rirait de celle d'autrui, mais avec un petit retour sur soi-même qui empêcherait de mépriser les autres, de peur qu'ils ne nous le rendissent ; et vous verriez la concorde régner partout, parce que personne ne se flatterait d'avoir le privilége de la raison, et le droit de faire adopter sa manière de voir et de sentir.

Puisque tout homme a, selon moi, sa part de folie, j'avoue

la mienne : elle consiste à penser qu'on pourrait amener les hommes à la paix et à la tolérance. Je suis en cela moins exigeant que le divin législateur ; il a dit aux hommes : *Aimez-vous ;* moi je leur dis : *Supportez-vous.*

Mais, pour se supporter, je le répète, en dépit de l'orgueil humain, il faut d'abord qu'ils avouent qu'ils sont tous plus ou moins ignorants et fous. On a dit que le *doute était le commencement de la sagesse ;* eh bien ! j'adopte cette maxime ; et, pour nous accorder, s'il vous en coûte tant d'avouer que vous avez une grande dose d'ignorance et un grain de folie, avant de prêcher et d'affirmer, doutez seulement si vous voyez clairement la vérité ; doutez si vous êtes dans le chemin de la droite raison, et si vous possédez la vraie sagesse : ce doute suffira pour vous rendre plus modestes, plus justes et plus tolérants.

Ce doute salutaire nous garantira encore de beaucoup de prétentions et de faussetés. Nous ne chercherons plus à jouer tant de rôles, n'étant pas bien sûrs de la beauté de celui qui nous tenterait : nous serons plus francs, plus naturels, et par cela même plus aimables.

Nous aurons enfin plus de modération dans nos désirs ; car, ne croyant pas connaître avec certitude ce qui peut faire notre bonheur, nous demanderons aux dieux, comme faisait un philosophe, « non ce qui nous paraît souhaitable, mais ce qu'ils croiront nous être utile. » Et si les doctes du jour se moquent de notre incertitude, de notre simplicité, et du peu de progrès que nous faisons dans la science, nous leur répondrons avec Montaigne « que nous préférons l'ignorance abécédaire qui précède la science, à l'ignorance doctorale qui la suit. »

Et pourquoi serait-il donc si difficile de prouver aux hommes leur ignorance et leur folie ? Qu'ils ouvrent les yeux, qu'ils regardent ce qui les entoure, et qu'ils examinent avec un peu de mémoire et de bonne foi, ils seront bientôt de mon avis, et se trouveront le même défaut de lumières et de sagesse que je

confesse, pour ma part, en toute humilité comme en toute vérité.

Mes chers confrères en imperfection et en inconséquence, je vous interroge, répondez-moi : N'avez-vous jamais flatté le pouvoir, encensé la fortune, dédaigné la pauvreté? Avez-vous toujours agi par conviction et sans passion? Est-ce l'habit ou le mérite, la richesse ou la vertu qui ont attiré vos égards? Avez-vous toujours dit la vérité à votre ami en faveur, et ne l'avez-vous jamais négligé dans la disgrâce? Avez-vous rendu justice à vos rivaux, et l'envie ne vous a-t-elle jamais irrités contre le succès ou la supériorité d'autrui? N'avez-vous pas imité, quelquefois avec excès, ce que vous blâmiez avec fureur dans un parti contraire? Avez-vous toujours entendu parfaitement les questions que vous tranchiez, et qui divisent le monde depuis deux ou trois mille ans? Vos opinions ont-elles toujours été dictées par l'amour du bien public et non par l'intérêt privé? N'est-ce pas la vanité qui a fait combattre les uns pour l'égalité, les autres pour l'hérédité des rangs? Vos femmes politiques n'auraient-elles pas donné souvent des sujets excellents de comédie, d'une part à un nouveau Vadé, de l'autre à un nouveau Molière, toutes les fois qu'elles ont tenu le *dé,* non pour *coudre,* mais pour *professer?* Est-ce la raison ou la mode qui vous fait juger des réputations? Savez-vous, voulez-vous, comme Anacharsis, régler les premiers rangs selon les vertus, et les derniers selon les vices? N'avez-vous jamais gâté la valeur par des excès et la victoire par des rigueurs? N'avez-vous pas souvent oublié, les uns vos fautes, les autres votre origine? et, dans d'autres genres, n'en vois-je pas parmi vous qui aliènent leurs champs pour acheter des tableaux qui ne sont que des copies, et qu'ils croient des originaux? d'autres qui engagent les bijoux de leurs femmes pour acheter une médaille de l'impudique Faustine ou de l'imbécile empereur Géta, qui faisait servir sur sa table tous ses mets par ordre alphabétique? N'en avons-nous pas vu qui vendaient leurs bois pour acquérir des tulipes noires ou vertes, et d'autres qui

mettaient aux oreilles d'une courtisane trompeuse la dot de leurs femmes ou de leurs filles?

Quelles sont ces nombreuses et graves assemblées où règne le plus profond silence, où l'attention fixée ne saurait être détournée par aucun bruit? On y reste la moitié du jour, et toute la nuit, occupé du même sujet. Est-ce une académie de savants, un sénat qui doit nous donner des lois, un conseil de ministres qui va guérir nos maux et fixer nos destinées? Non, c'est une assemblée d'insensés qui font dépendre leur bonheur de l'apparition sur un tapis vert d'une couleur noire ou d'une couleur rouge. N'avez-vous jamais fait partie de ces cercles funestes, et n'y avez-vous pas quelquefois risqué le bien de vos créanciers, le repos de votre famille et votre honneur?

Si vous me répondez avec sincérité à toutes ces questions, vous reconnaîtrez que vous êtes de vrais fous; je vous embrasserai comme confrère; et, pour vous consoler de cet aveu qui vous embarrasse, je vous dirai quelques mots en faveur de la folie, car elle est, comme tout ce qui existe dans le monde, mêlée de bien et de mal : elle a ses plaisirs et ses peines, ses avantages comme ses inconvénients; tout dépend du choix, du genre des folies, et il en est telle qui fait rêver le bonheur, et dont je ne voudrais pas guérir.

Séparons d'abord, avec soin, de la folie, ce qu'on prend mal à propos pour elle, c'est-à-dire l'imbécillité ou la fureur, qui sont deux maladies, et même ces folies cruelles et tyranniques qui portent les hommes à se persécuter, à se mépriser, à s'égorger pour des opinions. Reléguons les unes dans les hôpitaux; fuyons les autres : il faut abandonner la guérison des premières aux médecins, et celle des seconds au temps.

Ne parlons que de la folie commune : l'amour-propre et la fortune lui ont donné le jour; c'est elle qui excite nos désirs, qui décide nos penchants; c'est elle qui embellit ou enlaidit, grandit ou rapetisse tout à nos yeux. Sa baguette transforme pour nous le plaisir en bonheur, le hasard en justice, la fa-

veur en mérite, la mode en talent et en beauté, l'espoir en jouissance, la chimère en réalité ; en un mot, c'est la décoratrice, l'enchanteresse et la reine du monde.

Puisque nous sommes tous ses sujets, pourquoi nous révolter contre elle? Elle rit de nos menaces, de nos déclamations, et nous gouverne à sa fantaisie. Au lieu de fronder sa cour, regardons-la comme un grand spectacle que les dieux nous ont donné, et où nous sommes acteurs et spectateurs tour à tour.

Ne prétendez-vous que vous y divertir? Combien de scènes amusantes vous offriront cet ami de la liberté qui déclame au *forum* contre le despotisme, et qui, bourrant ses gens et grondant sa femme, est un tyran dans sa maison ; cette vieille coquette qui, à force de répéter qu'elle est encore jeune, a fini par se le persuader; ces esprits forts qui se moquent des miracles et qui croient aux tireuses de cartes ; ce philosophe cordonnier qui prêche l'égalité et qui chasse son fils, parce qu'il veut épouser la fille d'un savetier; ce comédien qui est assez fou pour croire jouer un rôle politique, et ce parterre assez puéril pour y prendre garde, et pour juger l'opinion de l'acteur au lieu de son talent; ce médecin qui oublie fort heureusement de tuer ses malades, pour opérer le salut de l'État par un mauvais mémoire diplomatique; enfin, cette petite maîtresse qui se brouille avec sa marchande de modes, parce qu'elles ne sont pas de la même opinion sur le code pénal!

Notre folie est non-seulement divertissante, elle est parfois encore très-utile à ceux qui savent en tirer parti. Admirez avec quelle facilité on nous mène, on nous tourne, on nous retourne, en connaissant notre faible et en touchant à propos notre marotte! Jamais soldat n'a suivi le commandement avec plus de célérité ; jamais marionnette n'a obéi plus docilement au fil qui la tient suspendue.

Voyez comme la faveur nous attire, comme la disgrâce nous éloigne ; avec quelle agilité nous courons après celui qui nous prête, et nous fuyons celui qui nous emprunte! Remarquez-

vous la fierté qui nous redresse devant la critique, la fausse modestie qui nous courbe devant la louange? Combien nous nous empressons d'offrir nos services au grand qui n'en a pas besoin ; comme nous marchons lentement au secours du faible et du malheureux qui les sollicitent! Quand nous demandons conseil, avec quelle naïveté nous allons au-devant de l'approbation, avec quelle humeur nous tournons le dos à la vérité! Comme nous vantons les femmes vertueuses, en les évitant; comme nous dénigrons les femmes galantes, en courant après! Quand on parle des défauts d'autrui, que de flambeaux nous prenons pour les éclairer! quand on veut montrer les nôtres, que de voiles nous cherchons pour les couvrir! Combien nos scrupules sont inébranlables contre l'ambition des autres; avec quelle faiblesse ils chancellent au moindre signe que nous font la gloire ou la fortune!

Réfléchissez à toutes nos faiblesses, et vous verrez que tout peuple peut se gouverner avec un fil, si vous y attachez un peu d'espoir de gloire pour les guerriers, de fortune pour les courtisans, de pain pour l'agriculteur, de protection pour le commerce, de considération pour les lettres et pour les arts, de respect pour la croyance, et de liberté pour les philosophes.

Ainsi, faites une petite provision de feuilles de chêne, de laurier, d'olivier, d'épis, d'écus et de cordons, en y joignant le bandeau de la tolérance, et vous aurez trouvé le secret de gouverner les hommes sans danger, sans obstacle et sans efforts.

Les marottes des hommes de différentes classes d'une nation deviennent ainsi des appuis, lorsqu'on s'en sert habilement; autrement elles peuvent devenir des massues, et l'histoire nous l'a prouvé. On n'a pas méprisé la folie dans tous les temps et dans tous les pays, comme on le fait chez nous aujourd'hui. En France, elle avait, avec les ânes, sa fête et ses hymnes qu'on célébrait et qu'on chantait dans les temples; la Grèce l'avait sans honte placée au nombre des dieux ; en Turquie et dans tout l'Orient, les fous sont révérés à l'égal des

saints. Cicéron dit « qu'on ne pouvait prophétiser et prononcer des oracles que dans le délire ou dans le sommeil. »

Autrefois on trouvait en Europe, dans toutes les cours et chez tous les grands, des fous dont beaucoup d'ambitieux pouvaient envier le bonheur et la fortune : ils avaient le privilége rare de dire des vérités impunément : c'est peut-être le danger de ce droit qui en a fait tomber la mode.

On se rappelle que le fameux Triboulet, le même qui proposait son bonnet à Charles-Quint s'il traversait la France, et à François I s'il l'en laissait sortir, étant un jour témoin d'une grande délibération des ministres et des généraux sur les moyens de pénétrer en Italie, s'écria : « Ces messieurs examinent bien tous les moyens d'entrer dans ce pays ; mais, par Dieu, je voudrais qu'ils avisassent aussi un peu aux moyens d'en sortir. »

On voyait encore, il y a trente ans, en Russie, quelques seigneurs qui avaient conservé l'usage d'entretenir près d'eux cette sorte de bouffons favoris. Celui du prince Potemkin s'appelait Mosse : il était original, assez instruit, et, au milieu de ses facéties, il lui échappait souvent des traits aussi caustiques que hardis.

Un jour le prince jouait aux échecs avec l'ambassadeur de France, en présence de plusieurs officiers et d'un assez grand nombre de personnes de la cour ; il était, à cette époque, assez mécontent de la politique du cabinet de Versailles, qui contrariait ses vues ; il voulut, pour se divertir, embarrasser l'ambassadeur français ; il appela son fou Mosse, et lui dit : « Je voudrais savoir ce que tu penses des nouvelles que nous recevons de Paris ; on y va convoquer les états-généraux du royaume : parle, et dis-nous ce qui en résultera. »

Mosse alors, sans se faire prier, se mit à parler, à pérorer, à déclamer pendant un quart d'heure avec une extrême volubilité, développant à loisir son indigeste et comique érudition ; confondant les faits, les règnes, les dates, les Albigeois, les protestants, les jansénistes, mais citant des anecdotes vraies, et faisant, de tout son discours, un tableau grotesque et sati-

rique qui présentait, en ridicule, notre cour, notre clergé, nos parlements, notre noblesse et notre caractère national ; la conclusion de toutes ces épigrammes était la prédiction d'un bouleversement général, et d'une folie universelle qui gagnerait l'Europe, à moins qu'on ne mît à la tête des affaires des sages comme lui, à la place des fous qui les gouvernaient.

Pendant cette belle sortie contre la France, les assistants regardaient malignement le ministre français, et le prince riait sous cape de l'embarras où il le jetait, en lui faisant entendre tant de sottises contre son pays, ou en le compromettant avec un fou.

L'ambassadeur ne perdit pas la tête, et voulut prendre sa revanche. Il n'ignorait pas à quel point on était alors forcé d'être silencieux et circonspect à Pétersbourg, sur la politique et sur les opérations du gouvernement, qui ne souffrait pas qu'on en parlât. Au lieu de se fâcher contre le harangueur, il lui dit : « Mon cher Mosse, vous êtes un savant homme, mais depuis vingt ans vous n'avez pas vu la France, et votre mémoire, bien que prodigieuse, vous trompe, car vous venez de faire un rude mélange d'erreurs et de vérités ; mais pourtant votre beau discours me fait croire que vous seriez bien autrement éloquent et intéressant, si vous vouliez nous parler de la Russie, que vous connaissez bien mieux, et de la guerre qu'elle soutient à présent contre la Turquie. » A ces mots, le prince fronça le sourcil et fit au fou un geste menaçant ; mais l'intrépide Mosse, qui était en train, et que les éloges encourageaient, prit la parole avec feu, et ménagea encore moins la Russie que la France ; il s'étendit avec complaisance sur les inconvénients de l'esclavage du peuple, du despotisme de la cour, sur l'incomplet de l'armée, le vide du trésor, le discrédit de la banque. « Que penser enfin, dit-il, d'un gouvernement qui voit ses affaires en si piteux état, et qui va dépenser tant d'argent et tant d'hommes pour acquérir quelques déserts et gagner la peste ? Pourquoi veut-on se ruiner, se saigner à ce point, et armer peut-être toute l'Europe ? Vous ne le devinez

pas, je vais vous le dire ; c'est pour amuser un grand prince, ici présent, qui s'ennuie, et pour lui donner le plaisir d'ajouter le grand cordon de Saint-Georges aux trente ou quarante cordons dont il est déjà bariolé, et qui ne lui suffisent pas. » A ce trait, le ministre de France rit aux éclats, les assistants s'étouffent pour ne pas l'imiter, et le prince, furieux, renverse la table et jette les échecs à la tête de Mosse, qui s'enfuit. L'ambassadeur alors représenta au prince qu'ils seraient tous deux moins sages que Mosse s'ils se fâchaient de sa folie, et la soirée se termina, en riant, aussi amicalement qu'elle avait commencé.

Nous sommes convenus à présent, j'espère, premièrement, que nous avons tous, plus ou moins, notre part de folie; secondement, que la folie a son bon comme son mauvais côté, et qu'elle peut être souvent agréable et utile. Maintenant, ce qu'il faut examiner, c'est le moyen de nous délivrer, autant que nous le pouvons, des inconvénients de la folie, et de n'en conserver que les avantages.

Le travail est plus simple qu'il ne le paraît au premier coup d'œil : ne cherchons pas à guérir des folies qui nous trompent en nous caressant, mais qui nous plaisent sans nous nuire, et qui nous font rêver le bonheur sans troubler le bonheur d'autrui.

Croyons à la constance de tous nos amis, à la fidélité de nos maîtresses; livrons-nous, en obligeant, à l'espoir de la reconnaissance ; ne doutons pas de la justice de l'opinion publique, en travaillant à la mériter; espérons que la nature nous conservera constamment la force et la santé, ou que le médecin nous les rendra; ne refusons pas la volupté sans excès, et laissons-la nous abuser sur sa durée ; livrons-nous surtout avec confiance à l'étude, aux arts, aux lettres : je sais que les muses, en nous promettant la gloire, ne donnent souvent que le plaisir de l'espérance; mais c'est bien le cas de dire avec Delille :

Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.

Leur bienfait le plus réel est de nous rendre meilleurs et plus heureux.

Voilà les douces folies que nous pouvons, que nous devons garder ; sans elles, l'existence serait un fardeau ; par elles la vie est un rêve agréable.

Mais fuyons les autres folies qui nous aveuglent, qui nous dépravent, et qui nous font creuser de nos propres mains l'abîme du malheur sous nos pas.

Corrigeons-nous de l'avarice, de l'ambition, de la haine, de l'envie, de l'intempérance, de la colère, de la peur, de l'intolérance ; enfin de toutes ces folles passions qui nous tourmentent et qui nous portent à tourmenter les autres.

Mais, me direz-vous, nous y travaillons. Donnez-nous du temps : moins jeunes, nous serons moins passionnés. Je vous répondrai comme Horace à ce fou qui attendait au bord d'une rivière que toute cette eau, qui courait, fut écoulée : « Mon ami, qu'espères-tu? cette onde coule et coulera toujours. » L'un de vous me dira peut-être : Prenez un peu de patience, j'ai déjà fait de grands pas, je suis guéri de ma colère ; l'autre, de mon ambition ; d'autres, de telle ou telle erreur. Ne vous endormez pas sur cet oreiller ; travaillez toujours, et croyez, comme Horace et comme moi, que nous avons tous tant de folies différentes, qu'en en retranchant une seule, *nous ne faisons qu'ôter une épine d'un buisson*.

DE LA FORTUNE.

Nous avons parlé de l'amour ; parlons d'un autre aveugle, c'est *la Fortune*. Tout le monde l'adore, et tout le monde s'en plaint. Nous attribuons ses faveurs à notre mérite, nous la rendons coupable de nos fautes, et, comme l'a dit La Fontaine,

> Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la fortune :
> On a toujours raison, le destin toujours tort.

C'est une question assez difficile de savoir si elle est aussi injuste qu'on le pense ; et un avocat qui entreprendrait sa défense ne manquerait peut-être pas de moyens pour motiver ses arrêts, et pour justifier sa conduite.

La législation de Sparte devait assurer la gloire militaire de la nation, la prospérité de l'État, la sagesse des rois et la liberté des citoyens. Les premières institutions de Romulus et de Numa pouvaient facilement faire présager la gloire de Rome et sa domination, de même que son accroissement ; ses richesses, sa corruption annonçaient sa décadence. Un homme qui aurait vu la cour de Darius et le camp d'Alexandre n'aurait pas eu de peine à prédire la ruine de l'empire persan et les victoires du Macédonien. Le génie de Charlemagne créait sa race ; la faiblesse de son successeur préparait la chute de sa dynastie, la puissance du clergé, et fondait l'anarchie féodale.

Le caractère incertain de Mayenne, les folies de la ligue, le courage et la bonté de Henri IV, laissaient peu de doute sur la chute des ligueurs et sur le triomphe du roi. De nos jours, enfin, l'enthousiasme des Français pour la gloire, pour la liberté, et la division qui régnait entre les cours étrangères, nous promettaient des triomphes éclatants, comme l'esprit de conquête, poussé à l'excès, fit prédire depuis nos revers.

En observant bien les peuples et les hommes, on voit presque toujours quelques talents, quelques grandes qualités qui causent l'élévation, et quelques fautes qui amènent l'abaissement ; mais l'amour-propre et l'esprit de parti n'en conviennent pas. Si un peuple est démoralisé, il attribue ses malheurs, non à son défaut de vertus, mais à l'incapacité de ses chefs ; et d'un autre côté le gouvernement, qui ne sait pas se concilier l'opinion publique et rendre le peuple heureux, se plaint de l'injustice du sort, de l'ingratitude des sujets. Voyez une armée qui fuit : les soldats accusent l'ineptie des chefs ; le général crie à la trahison.

On ne peut nier pourtant une vérité reconnue : souvent le

destin couronne le crime et fait réussir la sottise, tandis qu'il précipite la vertu et le génie dans l'adversité ; mais, prenons-y bien garde, il y a toujours un peu de notre fait dans ces apparents caprices du sort. A la longue, le gain est pour celui qui joue le mieux ; il perd moins aux mauvaises chances, et gagne plus aux bonnes.

Le philosophe fabuliste vous fait un joli conte lorsqu'il vous présente *la Fortune vous attendant près de votre lit*. Il est plus vrai lorsqu'il vous dit : « Aide-toi, Dieu t'aidera. » Les Lacédémoniens voulaient qu'on invoquât la fortune en étendant la main ; ils savaient que c'est l'activité qui atteint cette déesse, que le courage la dompte, et que la sagesse la fixe. Le prince Potemkin racontait que son cheval avait été la cause de sa grande fortune. Il servait dans la garde ; il avait dix-huit ans le jour où se fit la révolution qui détrôna Pierre III et qui couronna Catherine II. Cette jeune princesse, étant en uniforme, et n'ayant pas de dragonne à son épée, s'adressa par hasard à Potemkin pour lui demander la sienne ; il s'avança et la lui présenta avec grâce et respect : il devait ensuite se retirer ; mais son cheval, accoutumé à l'escadron, ne voulut plus quitter celui de l'impératrice près duquel il se trouvait. Il eut beau l'éperonner, le coursier s'obstina ; Catherine rit de l'aventure, et permit au jeune homme de marcher près d'elle ; elle remarqua sa figure qui était belle, son esprit qui parut original et cultivé ; elle se prit d'intérêt pour lui, et cet intérêt le conduisit par la suite au commandement des armées, au premier ministère, et lui valut d'immenses richesses.

Voilà certes un vrai coup du sort, un caprice décidé de la fortune ; mais si ce bonheur fût tombé sur un homme sans courage et sans talents, il en aurait peu profité. Un hasard peut vous faire monter sur le char de la fortune ; mais il vous verse ou ne vous mène à rien, si vous ne savez le conduire.

Je sais bien que quelquefois le sort vous fait naître sur un trône, hériter d'une grande richesse, jouir d'une belle figure

et d'une bonne santé : j'ai vu de ces prédestinés qui possédaient cette espèce de fortune calme, et, pour ainsi dire, naturelle ; ils n'en sentaient pas le prix, parce qu'il ne l'avaient point achetée. En les observant, loin de les envier, je les plaignais, et je disais, comme le philosophe Attalus : « J'aime mieux que la fortune me reçoive dans son camp que dans sa cour. » La jouissance est un fruit qui ne vient que du travail, et, comme dit Montaigne, « c'est le jouir et non le posséder qui rend heureux. »

Les Romains adoraient la Fortune sous divers emblèmes : on voyait dans leurs temples la *Fortune d'or*, la *Fortune obéissante*, la *Fortune inopinée*, la *Fortune retournée*, la *Fortune gluante*, pour marquer combien elle attachait ceux qui parvenaient à l'approcher.

Ce qui n'est pas très-honorable pour Rome, c'est qu'on y érigea des temples à la Fortune, plusieurs siècles avant de penser à en bâtir pour la *Vertu* et pour l'*Honneur*. Scipion et Marcellus eurent enfin cette gloire tardive. On suit un peu partout cet exemple ; c'est le bonheur qu'on s'empresse d'encenser, et ce n'est que bien tard qu'on rend justice au mérite et à la probité : encore souvent arrive-t-il qu'on laisse cet honorable soin à la postérité.

Une erreur commune est de confondre la fortune avec la gloire. Un hasard heureux peut donner du pouvoir sans mérite et des succès sans talent ; un sot, dans certaines circonstances, peut réussir dans une importante négociation ; un factieux hardi, mais ignorant, peut être porté très-haut par une révolution ; le sort a fait quelquefois gagner une bataille par un général médiocre ; les fautes d'un adversaire, les talents d'un subalterne peuvent tenir lieu parfois d'habileté. Ces hasards donnent un faux éclat, une renommée trompeuse ; mais ce sont des fantômes sans réalité, des ombres qui passent, des colosses aux pieds d'argile, que le moindre accident met en poussière.

La fortune toute seule est un mauvais portrait de la gloire ;

elle reçoit pour un temps les mêmes honneurs, présente les mêmes apparences ; mais toute cette peinture s'efface et n'a pas de corps. La fortune nous élève bien en l'air, mais le génie seul nous y soutient.

Les anciens représentaient cette inconstante déesse, tantôt un pied sur une roue, tantôt sur une boule, quelquefois sur un nuage. Un peintre moderne, Essequi, l'avait placée sur une autruche, pour rappeler qu'elle accordait souvent ses faveurs à la sottise. Au reste, lorsqu'elle commet de semblables fautes, nous sommes assez ordinairement ses complices, et nous distribuons nos égards et nos hommages aussi aveuglément qu'elle répand ses dons.

Valère passait pour un homme médiocre en tout point ; il était dans un salon comme un meuble ; on ne savait s'il était beau ou laid, bon ou méchant, sot ou bête. On le rencontrait partout sans jamais faire attention à lui ; il n'inspirait pas le plus petit intérêt par son assiduité, pas la plus légère humeur par son absence. On ne prenait pas garde à son insignifiante conversation, on ne remarquait point son silence, et on ne connaissait guère de lui que son visage qu'on voyait à tous les spectacles, et son nom qu'on trouvait écrit à toutes les portes.

Eh bien, Valère vient d'hériter d'un oncle mort aux Indes ; il a épousé une femme dont l'intrigue et la beauté ont fait obtenir à son époux une grande place : voilà Valère riche et puissant ; on l'aborde avec respect, on l'invite avec empressement, on trouve sa physionomie spirituelle. Il a cité à propos un vers d'Horace, c'est un homme très-savant ; on lui a entendu répéter un article de gazette, croyez-moi, c'est un politique habile ; il a salué cinq ou six jolies femmes et a donné la main à une vieille duchesse, voyez, personne ne fait mieux et plus noblement les honneurs de chez lui ; il parle peu, à la vérité, mais il pense beaucoup ; c'est un homme d'État, un homme profond ; enfin on ne tarit pas sur son éloge, et tout le monde, comme la fortune, le porte aux nues. Il est vrai que, peu de temps après, une intrigue lui enlève sa place : adieu

les louanges et les amis ; son mérite disparaît comme eux ; on ne se borne pas à lui tourner le dos, on le blâme, on le ridiculise, on le déchire ; on exaltait ses talents, on centuple ses fautes, et on va quelquefois jusqu'à mettre en doute sa probité.

Voilà le monde et son train ! Qu'y faire ? s'y attendre, parce qu'on le doit ; le supporter, puisqu'il le faut, et en rire, si on le peut.

La philosophie ne serait bonne à rien si elle ne nous apprenait pas à nous soutenir contre les caprices du sort et contre l'injustice des hommes.

Un Grec disait à Denys le jeune, qui venait de perdre son trône : « A quoi vous ont servi les préceptes et les entretiens de Platon ? » Il répondit : « A supporter ma chute, mon exil et vos sarcasmes. »

Ce qui fait qu'on trouve si difficile ordinairement de résister aux rigueurs de la fortune, c'est que la plupart des hommes la prennent pour le bonheur. Ce serait, à la vérité, un paradoxe que de soutenir qu'elle est étrangère à notre félicité ; elle nous procure certainement beaucoup de jouissances ; mais on a dit avec raison *qu'elle vend ce qu'on croit qu'elle donne* ; on peut assurer même *qu'elle ne fait que prêter ce qu'elle vend.* Ainsi, la première chose que doit faire un homme sage en recevant ses dons, c'est de bien se convaincre que ce sont des plaisirs chers et incertains, et que nous ne logeons jamais chez elle qu'en locataire et non en propriétaire.

Voulez-vous savoir combien il en coûte souvent pour être un de ses favoris ! Suivez, observez les courtisans qui forment foule autour de son palais ; ils vous apprendront tous que la fortune suspend sa faveur au bout d'une chaîne, et qu'on ne peut obtenir l'une sans porter l'autre ; et, comme le dit La Bruyère : « Chacun d'eux consent à être esclave à la cour, pour dominer dans la province. » Il vous apprend encore que « l'esclave n'a qu'un maître, et que l'ambitieux en a autant qu'il rencontre de gens qui peuvent être utiles à ses vues. »

En effet, l'ambitieux, pour arriver à son but, doit se rendre

agréable et utile : les courtisans, ainsi qu'un philosophe l'a très-bien remarqué, sont comme le *marbre des palais, froids, durs et polis*; ils ne font rien que par intérêt, et, pour obtenir d'eux ce qu'on souhaite, il faut *plaire* et *servir*; c'est-à-dire, plier son humeur à la leur, s'accommoder à leurs goûts, flatter leurs passions, faire ce qui gêne, louer ce qu'on méprise, dire ce qu'on ne pense pas, sourire à la haine, ménager l'envie, supporter les refus, les dégoûts, et se donner ainsi un tourment qui serait un vrai supplice, si on y avait été condamné, au lieu de s'y être livré volontairement.

Et au bout de toutes ces peines, contre lesquelles on n'est soutenu que par l'espérance, que trouve-t-on, est-ce le bonheur? Non, ce sont des biens dont on se dégoûte promptement, et qui ne servent qu'à en faire désirer d'autres tout aussi chers et tout aussi trompeurs. On ne jouit pas, on craint de perdre; on voudrait des amis, on ne rencontre que des flatteurs ou des rivaux; vous obtenez ce que d'autres voulaient, ils vous haïssent; vous manquez votre but, on vous raille; vous tombez dans la disgrâce, on vous accable et on vous oublie; et l'ambitieux s'en tire encore à bon marché, s'il n'a sacrifié à ses idoles que son temps et sa santé; et s'il n'a pas à se reprocher quelque sacrifice de conscience et d'honneur.

Il existe à la vérité des fortunes qui valent plus qu'elles ne coûtent; ce sont les fortunes acquises sans intrigues, méritées par de grands talents, ennoblies par les vertus, embellies par la bienfaisance : elles sont rares et pures; on les possède sans honte, on en jouit sans remords, elles donnent le vrai bonheur; mais il est évident que ce bonheur n'est dû qu'au mérite, et non à la fortune. Les biens qu'elle accorde, les maux qu'elle fait, sont hors de nous, tandis que c'est en nous qu'existe la source du bonheur et du malheur.

L'âme transforme en bien et en mal tout ce qui l'approche, et souvent elle fait tourner les faveurs de la fortune à notre honte, et ses rigueurs à notre gloire. Ce n'est pas sans de

bonnes raisons et faute de grands exemples qu'on a dit que *la prospérité était l'écueil du sage, et que le malheur était son école*. Prétendre dégoûter les hommes de la fortune, ce serait folie; on ne doit avoir qu'un but en en parlant, c'est de la faire connaître telle qu'elle est, et non telle qu'on se la figure. Tout le monde veut plus ou moins avidement boire à sa coupe.

Cherchons seulement un préservatif contre son ivresse, un antidote contre ses poisons.

Commençons par guérir notre aveuglement, pour nous garantir du sien. La plupart des hommes appellent leur fortune, *justice*, et celle des autres, *hasard*; la présomption et l'envie sont les résultats de cette erreur. Avez-vous décidé vous-même dans quel lieu, dans quel temps vous deviez naître? quels seraient vos parents, votre éducation? Avez-vous créé les circonstances dont vous avez profité? Soyez juste, vous serez bientôt modeste, et vous verrez quelle petite part vous pouvez vous attribuer dans le mérite de votre bonne fortune. Combien de fautes n'avez-vous pas commises qui pouvaient vous faire manquer votre but! « Mais nous nous pardonnons bien facilement nos fautes, dit Bossuet, quand la fortune nous les pardonne. » Reconnaissez plutôt ces fautes; car on les recommence quand on les oublie.

Les grandes fortunes se prennent d'assaut et par surprise; le sort les dispose, mais le génie seul sait s'en saisir; les petites fortunes se gagnent plus par assiduité. Un homme sans talent, mais qui avait prospéré par sa constante ténacité, demandait un jour à Newton : « Comment êtes-vous parvenu à découvrir le système du monde? » « Comme vous êtes parvenu à faire fortune, répondit le philosophe, en y pensant toute ma vie. »

Lorsque la fortune vous est contraire et vous frappe d'un coup imprévu, voulez-vous n'en être pas accablé? réfléchissez à son inconstance; c'est un remède qu'elle-même vous offre. Souvent le mal qu'elle semble vous faire est un bien qu'elle vous prépare : il faut savoir tirer parti de ses rigueurs comme

de ses faveurs. Charles V a dû probablement sa sagesse aux malheurs qui assiégèrent sa jeunesse; Henri IV aurait été moins grand, moins bon, s'il eût été d'abord moins pauvre et moins persécuté. Sans la défaite de Narva, Pierre le Grand n'aurait peut-être jamais développé ces grands moyens, ces grandes qualités qui le firent vaincre à Pultava; il n'aurait pas réformé la barbarie des mœurs moscovites, s'il n'avait pas failli en être la victime dans son enfance. De nos jours un général fameux régna en Europe, parce qu'il fut obligé de lever un siége en Syrie; et les Russes ne sont entrés dans notre capitale, que parce qu'ils avaient eu le malheur de nous voir à Moscou. Enfin on pourrait avancer sans paradoxe que l'habileté trouve parfois, pour l'avenir, plus de profit dans la mauvaise fortune que dans la bonne.

Ne vous affligez pas si, en visant à une grande fortune, vous n'en avez atteint qu'une médiocre; jugez-la, non par l'éclat qu'elle vous prête, mais par le bonheur qu'elle vous donne; vous êtes plus loin du soleil, mais plus loin des tempêtes : c'est en haut que se forment les orages; vous êtes plus bas, mais à l'ombre et parmi les fleurs : répétez ce que disait Horace à Celsus : « Qu'importe que mon bateau soit petit ou grand, pourvu que j'y sois sûrement et doucement porté? »

Félicitez-vous plutôt d'avoir mérité que d'avoir obtenu les faveurs de la fortune; elle donne plus d'humiliations que de plaisirs à ceux qui reçoivent le prix sans l'avoir gagné. Pourquoi la plupart des parvenus sont-ils si susceptibles? C'est par la même cause qui rend les bossus malins; ils redoutent la raillerie et s'arment d'avance contre elle.

A la fête d'un village, tout le monde venait avec ferveur se prosterner devant une statue de bois toute neuve qui représentait le saint du lieu. Un seul villageois restait debout; on lui demanda pourquoi il n'adorait pas, comme les autres, l'image du patron : « Bah! dit-il, il n'y a pas longtemps que je l'ai vue poirier; car c'est moi qui l'ai sculptée. »

Lorsqu'on veut faire pardonner une rapide élévation, il faut

se montrer à la fois habile et modeste ; le moyen de faire oublier son origine, c'est de prouver qu'on se la rappelle. Suivez la maxime d'un ancien : « Supportez bien votre fortune, si vous voulez qu'on vous supporte. »

Le plus doux spectacle à mes yeux, c'est de voir la modestie unie à la grandeur, la bonté jointe à la puissance, la sagesse alliée à la prospérité : les dieux préfèrent, dit-on, *celui de la vertu, luttant contre l'adversité ;* tous les deux sont aussi rares qu'admirables : si les dieux étaient, comme nous, acteurs au lieu d'être spectateurs, je crois qu'ils préféreraient le premier.

Dans ma jeunesse je fus admis, par hasard, dans la société de la duchesse F....... ; c'était une fort jolie femme, elle était très-riche et jouissait d'un très-grand crédit. Je cherchai longtemps à obtenir ses bonnes grâces, et je fus témoin et victime de l'inégalité de son humeur et de la bizarrerie de ses caprices. Jamais je ne la vis deux jours la même ; tantôt elle était brune et tantôt blonde ; aujourd'hui fière, hautaine, méchante ; le lendemain douce, engageante et bonne à l'excès. Quelques-uns de ses adorateurs se plaignaient depuis dix ans de sa cruauté ; de très-nouveaux venus se vantaient de leur bonheur. Elle recevait souvent, sans choix, tous ceux qui voulaient la visiter, et parfois elle éconduisait, sans motif, des hommes de mérite qui désiraient la connaître. Pendant un temps elle semblait n'aimer que la gloire ; sa maison était pleine de militaires, d'ambassadeurs, de ministres ; elle s'amusait à donner des grades, des décorations indistinctement à de vieux officiers, à de jeunes petits-maîtres ; peu de temps après, vous la trouviez sans fard, sans luxe, sans toilette, courant les églises, entourée de prêtres, occupée à obtenir un chapeau de cardinal pour un jeune abbé qui faisait des vers à merveille. J'ai vu sa maison se transformer en bureau d'esprit ; on y applaudissait Poinsinet et on sifflait La Harpe ; on y plaçait Dubelloy à côté de Voltaire. Un jour elle s'amusait à pousser dans les bureaux un ancien laquais, à lui procurer un

gros emploi dans les finances, et à le faire dîner ensuite avec de grands seigneurs qui lui empruntaient de l'argent et se moquaient de lui. Son plaisir le plus ordinaire était de renverser en un instant, par ses intrigues, les gens dont elle avait, pendant plusieurs années, favorisé l'avancement. Elle riait aux éclats de leur chute, et les déchirait autant qu'elle les avait flattés. Nous étions souvent dégoûtés de ses caprices et révoltés de ses perfidies; mais elle avait une jeune dame de compagnie, que je vois encore d'ici, presque toujours en robe verte, dont les douces manières, le tendre langage, les regards séduisants et les promesses flatteuses nous retenaient et nous consolaient. Cependant un beau jour, las de son inconstance et de mon esclavage, je rompis ma chaîne et je m'échappai. Depuis ce moment je ne la cherchai plus; mais elle vint elle-même souvent me rendre visite : son empressement augmenta comme mon indifférence; je la recevais sans transports, je la voyais s'éloigner sans chagrin. Il résulta de cette conduite que nous restâmes tous deux en très-bonne mesure, sans trop grande intimité, sans trop de froideur, et que je trouvai le moyen de conserver une jolie maîtresse, au lieu d'un maître impérieux.

Cette dame ressemble assez à la fortune, et je vous conseille, mes amis, pour votre honheur, de la traiter comme j'ai traité la duchesse. La Fontaine vous l'a dit avant moi :

Ne cherchez pas cette déesse,
Elle vous cherchera; son sexe en use ainsi.

LE MALHEUR.

Le malheur est une chose sacrée; on ne devrait permettre qu'à la bienveillance et à l'amitié d'approcher des malheureux pour adoucir leurs peines; il faudrait surtout éloigner l'infor-

tune des regards de l'envie, car le malheur d'autrui est la seule volupté de l'envieux.

Mais, si une tendre compassion doit seule faire entendre sa voix à l'homme qui souffre, il est permis à la philosophie de nous parler d'un ton plus ferme, pour nous armer d'avance contre le malheur, et pour nous préparer à le supporter avec courage. Nos maux ne sont forts que par notre faiblesse ; ils nous accablent lorsqu'ils nous surprennent ; ils nous semblent terribles quand notre imagination les a grossis. La plupart de leurs pointes disparaissent aux yeux du sage qui s'y est préparé, et qui les a mesurées de loin avec le compas de la raison.

Le vrai malheur est aussi rare que le vrai bonheur : tout dans l'homme est imparfait ; il n'y a rien de pur, tout est mêlé d'alliage dans son essence. Le bonheur suprême est au-dessus de la vie humaine, et le malheur complet fait cesser la vie.

Les deux seuls malheurs véritables que je connaisse sont la perte de l'objet qu'on aime le plus, et la perte du repos de sa conscience. Eh bien ! le ciel a chargé le temps d'adoucir l'une, et le repentir de réparer l'autre.

Le cœur a bien des secrets pour guérir les blessures qu'il reçoit ; sa sensibilité même le rend susceptible de beaucoup de consolation ; et, lorsqu'elle ne remplace pas l'affection qu'elle regrette par d'autres sentiments, au bout de quelque temps elle trouve de la douceur dans ses propres larmes, des charmes dans ses regrets, et une sorte de volupté dans ses souvenirs. Sénèque disait avec vérité, quoique avec un peu trop d'affectation, que « souvent le chagrin devient la volupté lugubre d'une âme infortunée. »

La conscience est moins féconde en ressources ; elle ne reçoit que des blessures graves, dont la cicatrice même est toujours douloureuse : aussi La Bruyère pensait « qu'on a mille remèdes pour consoler un honnête homme et pour adoucir son malheur, mais qu'on n'en trouve pas un pour alléger celui du méchant. »

Cessons donc de parler de ces deux espèces de malheurs, nous n'avons pas le droit de les reprocher aux dieux ; ils nous répondraient, premièrement, que les peines du cœur ont été compensées par de vives jouissances, et que, si une seule personne enlève tout notre bonheur, c'est notre faute d'avoir placé toute notre vie sur un objet mortel, et réuni sur un seul être notre affection, que plusieurs devaient partager selon les lois de la raison et de la nature.

Secondement, ils diraient à l'homme coupable, tourmenté par ses remords et puni par l'opinion et par les lois : « Nous vous avons interdit le crime ; c'était vous défendre le malheur : vous ne pouvez pas plus vous plaindre de vos peines qu'un suicide de sa blessure. »

Parlons de cette foule d'autres malheurs, enfants de l'imagination, et sujets perpétuels des lamentations des hommes : vous verrez bientôt leur peu de réalité, et vous conviendrez peut-être qu'au lieu de les attribuer au ciel et à la nature, nous ne devons en accuser que notre folie ; ce sont des nuages qu'elle a créés, et qu'un seul rayon de sagesse ferait disparaître.

La première, la plus grande et la plus commune de nos folies ; est de vouloir des choses qui se contredisent, de la sensibilité sans douleur, de la lumière sans ombre, un bonheur pur et sans mélange ; nous oublions que l'or même a besoin d'alliage pour nous être de quelque utilité.

On trouve beaucoup de contrariétés sur le chemin de la vie ; mais il y a deux choses qu'on n'y rencontre presque jamais : c'est le malheur qu'on redoute, et le bonheur qu'on poursuit. On se crée des fantômes qu'on met à la place de l'un, et des chimères qu'on prend pour l'autre.

Lorsque nous désirons sans obtenir, nous sommes contrariés ; et, dans notre impatience, nous appelons malheur cette contrariété : ce qui pourrait se nommer un malheur, ce serait l'état d'un homme qui n'aurait pas de désirs ; car il n'existerait pas de plaisir ni d'espoir pour lui.

On sait le mot de ce riche gourmand blasé, dont l'estomac était devenu trop insensible pour qu'il éprouvât aucun appétit. Un mendiant le rencontra, et, pour le toucher, lui dit : « Je meurs de faim ! » « L'heureux coquin ! s'écria le vieux podagre ; ah ! que je lui porte envie ! »

A moins d'être ingrat, on doit regarder les désirs comme le plus doux présent du ciel. Si Dieu voulait nous punir de notre injustice, il n'aurait qu'à exaucer tous nos vœux, de manière à ne nous pas laisser le temps de désirer. L'ennui nous dégoûterait bientôt de la vie.

La sage nature nous a donné des désirs simples, bornés, faciles à satisfaire, et qui se renouvellent sans cesse ; grâce à elle, notre vie est un mélange continuel de désirs et de plaisirs, d'exercice et de repos ; et nous, insensés que nous sommes, au lieu de jouir de cet admirable tableau, nous nous efforçons de le critiquer, et, en le corrigeant à notre gré, nous le détruirions.

Les ombres nous semblent des taches ; nous voudrions que tout fût lumière, et nous oublions que toutes ces figures qui nous charment, disparaîtraient à nos yeux, si l'ombre ne les faisait plus sortir de la toile.

Nous voudrions n'être pas sensibles à la douleur, et nous ne songeons pas qu'alors nous ne le serions plus au plaisir. Êtres imparfaits et bornés, nous nous plaignons de n'avoir pas un bonheur parfait et sans limites ; nous ressemblons à l'enfant qui pleure, parce que sa main ne peut atteindre le firmament et les astres qui y brillent.

Le plaisir nous paraît une dette dont le Créateur s'acquitte envers nous, et la douleur une injustice qu'il nous fait : en un mot, nous nous disons malheureux, tandis que nous ne sommes que déraisonnables et extravagants.

Au lieu de suivre le conseil d'un ancien, et d'imiter les abeilles qui tirent du miel du thym le plus sec, nous changeons en fiel toutes les douceurs que la nature a répandues sur notre existence ; nous nous ennuyons de la possession ;

nous nous impatientons du désir ; nous envions le sort d'autrui, qui nous envie à son tour ; et nous sommes tellement entêtés de la chimère du bonheur parfait, que nous le supposons toujours existant dans une position différente de la nôtre : aussi personne n'est content de son état, de sa profession ; et Horace avait raison de dire :

Mécontent de son sort, de désirs tourmenté,
Chacun maudit la place où le sort l'a jeté.
Que n'étais-je marchand ! dit un vieux militaire,
Qui va d'un pied boiteux regagner sa chaumière.
Qu'un guerrier est heureux ! s'écrie avec douleur
Le marchand menacé par Neptune en fureur ;
Il se bat, on le tue, il expire avec gloire ;
On le manque, il triomphe, et chante sa victoire !
Le juge, qu'un client éveille au point du jour,
Soupire après la paix d'un champêtre séjour ;
Le fermier, qu'un procès arrache à son asile,
Croit que tous les heureux demeurent à la ville.
Que sais-je ! et qui pourrait nombrer ces mécontents ?
Scéva, le grand parleur, y perdrait tout son temps.

Véritablement, tous ces malheurs, dont se plaignent la plupart des hommes, donnaient de justes sujets de rire à Démocrite, et je crois que notre planète est un petit théâtre où toutes nos folies, en discours et en actions, divertissent fort les dieux ; presque toutes nos demandes et nos requêtes ne pourraient leur être dignement présentées que par Momus.

Je respecte beaucoup la vraie douleur ; j'ai éprouvé souvent, en sa présence, ce que disait un philosophe grec : « Il y a une espèce de honte à être heureux à la vue de certaines misères ; » mais, si le vrai malheur est digne de toute notre compassion, au moins la sagesse peut nous permettre de rire de tous ces malheurs factices qu'enfantent notre caprice et notre imagination.

Écoutons cette vieille coquette qui achète son teint, ses charmes et ses dents, et qui se plaint du mauvais goût du

siècle, de la chute de la galanterie et de la froideur de la jeunesse !

Ce provincial, qui n'a jamais lu que ses vieux titres, et qu'on n'a vu combattre que contre les lièvres, comme il es malheureux de voir que la cour l'oublie, le néglige, et ne lui donne ni cordons ni commandements !

Ne serez-vous pas touché du malheur de ce poëte que l'envie fait siffler, que ses madrigaux n'ont pu placer à l'Académie, et qui éprouve le chagrin d'être dédaigné par ceux qu'il flatte ou qu'il déchire?

N'êtes-vous pas ému de pitié pour le sort de cet écrivain qui, depuis vingt ans, critique les talents des auteurs les plus distingués, ou qui dissèque, dans un journal, les discours des plus célèbres orateurs, et qui ne peut obtenir ni une ambassade ni une place au conseil?

Comme la douleur de ce financier est touchante! Il voit un jeune officier se promener dans la riche voiture qu'il a donnée à une danseuse de l'Opéra. Une vestale si peu chaste, une nymphe de Diane si infidèle, quelle perfidie! Et sur quoi compter dans ce monde? où trouver la constance et la pudeur?

Voyez ce jeune homme qui s'arrache les cheveux : quelle injustice il vient d'éprouver! Il a perdu au jeu l'argent de ses créanciers, qui ont l'inhumanité de l'envoyer en prison!

Et ce savant dont on respecte l'érudition et les doctes écrits, quel outrage lui fait la frivolité des femmes! Dix fois il a vu de jeunes beautés préférer la grâce d'un jeune étourdi à son mérite, et des billets doux à ses livres!

Comment ne pas partager le désespoir de cette jolie femme? Elle a supporté avec courage l'absence de son mari et ses blessures ; mais un cocher brutal vient de casser la patte de son carlin chéri : manquerez-vous assez de sensibilité pour négliger de la plaindre et de la consoler?

Cette jeune beauté qui s'ennuie de tout, quoiqu'elle ne s'occupe de rien, et qui est consumée de maux de nerfs et de

vapeurs, bien qu'elle passe les nuits au bal et ses jours dans son lit, n'est-elle pas un exemple déplorable des calamités humaines ?

Chez les peuples anciens, et du temps de nos bons aïeux, la bonté passait pour vertu et la sensibilité pour faiblesse ; on n'avait pas assez mauvaise idée de son prochain, pour croire qu'un homme pût être indifférent aux chagrins, aux maladies et à la mort de sa femme, de son fils, de son père, de son frère, ou de son ami. Dans la persuasion de cette disposition générale qui nous livre à la douleur, la religion nous commandait la résignation, la philosophie nous conseillait la fermeté : leur but commun était de nous donner cette égalité d'âme qui est la vraie sagesse, et on admirait également l'homme qui résistait à l'ivresse de la prospérité et celui que l'infortune ne pouvait abattre.

Aujourd'hui tout est changé, et il faut qu'on nous suppose un cœur bien dur et bien fermé aux sentiments les plus naturels, puisque, dans le monde, au lieu de nous armer constamment contre notre sensibilité romanesque, et de nous défendre contre cette faiblesse, on en fait une chose rare et estimable, une vertu ; on ne la cache plus, on s'en vante ; ce n'est pas le plus courageux qu'on admire à présent, c'est le plus sensible devant lequel on s'extasie.

La tristesse devient un ornement de la beauté ; le chagrin, un mérite dans l'esprit ; la mélancolie, une grâce, un charme, une perfection dans le caractère. Les yeux qui pleurent sont les seuls qui intéressent ; un auteur n'a plus de génie s'il ne pleure pas, comme Jérémie, sur la destinée, et comme Young, sur les tombeaux.

L'homme qui n'est pas bien malheureux, et qui ne sent pas douloureusement le poids et les amertumes de la vie, est à peine digne de vivre ; il est dur, léger, froid, égoïste ; enfin il n'a pas d'âme : et comme le *malheur* est devenu un moyen de succès, la mode veut qu'on se pique d'être *malheureux*, ou tout prêt à le devenir.

Nos cercles brillants ne sont remplis que de grâces tristes, d'esprits mélancoliques, de beaux jeunes malheureux, de belles infortunées qui, courant les bals, les thés, les spectacles, les promenades et les fêtes, vous parlent en dansant, de l'affliction que leur cause la perte d'un ami, vous expriment leur désespoir en chantant, et vous invitent à partager leurs idées mélancoliques sur les peines dont la vie est tissue, sans vous empêcher cependant d'admirer la délicatesse de leur table, la richesse de leurs équipages, la fraîcheur de leurs parures, la vivacité mobile de leur imagination et la grâce voluptueuse de leurs formes.

Le contraste de leurs prétentions au malheur, de leur habitude de légèreté et de leur passion pour le plaisir, est véritablement comique.

Plus leur sensibilité est exagérée et montée sur des échasses, moins elle peut se soutenir ; leurs chutes, pour revenir à tout moment au ton de la nature et même au-dessous, sont ridicules, et, en tout, je ne connais rien de si plaisant que leur malheur.

Il arrive même qu'à force de s'affliger pour des riens, et de se monter sans sujet au diapason du désespoir, celle qui était inconsolable des migraines et des contrariétés de son amie, ne trouve plus de larmes ni de termes pour pleurer sa mort, et l'oublie promptement pour se livrer aux petits chagrins ordinaires qui ne dérangent pas tant, et qui profitent mieux.

On embarrasserait assez les sensibles du jour, si on leur demandait de réfléchir un peu, de parler de bonne foi, d'expliquer pourquoi ils se plaignent tant de la nature, de la vie et de la destinée humaine. Peut-être découvriraient-ils qu'ils ont bien plus à remercier le ciel qu'à l'accuser, et que, s'ils sont malheureux, c'est parce qu'ils veulent se forger une félicité et des jouissances imaginaires, tandis qu'ils dédaignent un trésor de vraies et naturelles jouissances que les dieux ont mis à leur disposition.

Me direz-vous que la pauvreté est un mal, et que vous en

souffrez? Je vous répondrai en vous montrant un grand nombre de riches, tristes, inquiets, avides, enviés, tourmentés, ennuyés, blasés, et une foule d'artisans laborieux, sains, contents, et qui font retentir les champs et les guinguettes des accents du bonheur et de la gaîté; ou « des philosophes comme Cratès, qui, n'ayant pour tout bien qu'une méchante cape et une besace, ne fit jamais autre chose, toute sa vie, que jouer et rire, comme s'il eût été de fête. »

Est-ce la servitude que vous ne pouvez supporter? Votre courage peut vous en dédommager et l'ennoblir. Épictète se disait libre dans les fers; Ésope, esclave, était plus grand et plus heureux que son maître. J'ai vu des nègres courageux, plus gais et plus tranquilles que l'économe barbare qui les maltraitait.

Êtes-vous assez ambitieux pour vous croire dans le malheur, si vous ne commandez pas? Pensez aux soucis du trône, aux inquiétudes des rois. On a dit que *les peuples souffraient de toutes leurs fautes*; le poëte aurait pu dire, avec autant de raison, *que les rois souffrent de toutes les folies des peuples*. Rappelez-vous qu'Agamemnon se plaignait de commander à tant de monde. Vous citerez des monarques dont la fortune a couronné toutes les entreprises et favorisé tous les projets de conquêtes. Souvenez-vous du mot d'Agésilas; on lui vantait le bonheur d'un roi de Perse : « A son âge, dit-il, Priam était heureux. »

C'est une folie d'appeler malheur la privation d'un bien aussi inconstant que la fortune qui le donne. La faveur, la grandeur, le crédit, ne donnent qu'un plaisir réel, celui de faire du bien et des ingrats; mais La Fontaine disait fort bien :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

On n'en sent, pour l'ordinaire, que le poids quand on les possède, et le regret quand on les perd.

Croyez avec Platon « que la vie est un jeu de dés dont les chances ne sont pas en notre pouvoir, mais que ce qui dépend

de nous, c'est de recevoir ces chances modérément et de tout disposer de manière qu'elles puissent nous profiter beaucoup, si elles sont bonnes, et nous nuire peu, si elles sont mauvaises. »

Ce qu'on appelle biens et maux vient du sort ; mais le bonheur et le malheur sont en nous, et dépendent de l'opinion que nous attachons aux choses. Tout a plusieurs faces : l'heureux les regarde du bon côté ; le malheureux, du mauvais.

L'homme est si injuste pour la nature, qu'il méprise ses présents, et n'en sent le prix que lorsqu'un accident les lui enlève.

Ce malheureux qui se désole parce qu'il a perdu cent mille francs de rentes, et qu'il ne lui en reste que vingt, qui regrette une charge qu'on lui a ôtée, un crédit qui ne lui attirait que des importuns, des parasites et des ennemis, ne sait pas jouir d'un repas sain et bien apprêté ; il est indifférent à la saveur d'un vin vieux et exquis ; la beauté des champs, du ciel, de la verdure, des fleurs, ou des chefs-d'œuvre de l'art, ne réjouit pas ses yeux ; il écoute, sans en être ému, la mélodie d'une belle musique ; il ne goûte point la douce chaleur de son feu ; la mollesse de son lit, la commodité de ses meubles, la variété de ses livres, lui sont indifférentes ; il n'est pas même consolé par les douces caresses de sa femme, et la joie bruyante de ses enfants l'importune : tous ces trésors sont perdus pour lui.

Eh bien, si tout à coup son estomac se dérange, si sa vue s'éteint, si son oreille s'endurcit, si le sort lui enlève une des personnes de sa famille, comme vous l'entendrez parler avec regret des plaisirs de la table, de la beauté du spectacle de la nature, du charme de la mélodie, du bonheur de voir ce qu'il aime, et de parler à l'objet qu'il a perdu !

Insensé ! tu fais comme l'avare : tu te désespères lorsqu'on te prive des biens qui étaient enfouis chez toi, et dont tu ne tirais aucune utilité ! Crois-moi, n'imite cet avare que pour compter, comme lui, à tout moment, tes richesses ; mais ne les compte que pour en jouir.

Le duc de ***, resté en France pendant nos orages, avait conservé, par miracle, toute sa fortune, de très-belles terres et un superbe château. Plusieurs de ses amis, ruinés par les lois du temps et de la guerre, étant venus le voir, le félicitaient d'avoir pu sauver tant de richesses, et le trouvaient un peu triste pour tant de bonheur.

Arrivés avec lui au bord d'une pièce d'eau, ils admirèrent la beauté et la grosseur énorme d'un grand nombre de carpes qui venaient manger le pain qu'on leur jetait : « Hélas ! s'écria le duc, en poussant un profond soupir, j'avais soixante carpes de cette beauté ; on m'en a volé cinquante, il ne m'en reste plus que dix : voyez, mes amis, les pertes et les malheurs qu'entraîne une révolution ! »

Ce trait de folie, quoique vrai, vous paraît invraisemblable ; rentrez en vous-même, et vous verrez que vous attachez mille fois plus de prix aux pertes qu'aux jouissances, et que vous ne seriez pas loin de ressembler à ce pacha qui n'avait pas touché une femme de son sérail depuis deux ans, et qui perdit le repos et la raison pour une esclave qu'on lui enleva et qu'il ne put retrouver.

Vous avez vu sans doute, comme moi, plus de veuves désolées que d'épouses bien tendres ; beaucoup de femmes aiment mieux leurs maris après leur mort que pendant leur vie : elles ne savaient pas être heureuses de la possession d'un cœur dont la perte devient pour elles un vrai malheur.

Les trois racines les plus communes du malheur des hommes sont l'oubli du présent, l'occupation inquiète de l'avenir, et l'envie qui rend indifférent sur tout ce qu'on possède, tant qu'on voit d'autres hommes en avoir davantage.

On ne veut pas suivre la maxime d'Épicure, qui disait : « Celui qui arrivera le plus joyeusement à demain, est celui qui y pensera le moins aujourd'hui ; » ou celle d'Aristippe, qui prétendait « qu'en toute infortune, le sage ne doit point s'affliger de ce qui est perdu, mais se réjouir de ce qui est sauvé. »

L'envieux cesserait de se plaindre, s'il savait qu'il y a un

million d'hommes au moins qui envient la position dans laquelle il est, et qu'il croit malheureuse.

Voici, je crois, quelques recettes très-bonnes pour guérir, si vous le voulez, vos maux imaginaires.

Vous est-il advenu quelque disgrâce, quelque défaveur par calomnie et par envie? faites comme Platon, qui regardait la colère du roi Denys contre lui, comme un vent en poupe qui le ramenait à l'étude des lettres et à la philosophie. A¬ez-vous perdu vos États? voyez combien d'empereurs romains n'ont pas laissé d'empire à leurs fils.

Êtes-vous pauvres? voyez combien Épaminondas, Fabricius, Homère et Delille ont été dignes d'envie!

Votre femme est-elle infidèle? souvenez-vous qu'Agis n'a pas été moins grand et moins heureux, quoique Alcibiade eût séduit la reine Timéa.

Enfin, pénétrons-nous bien de cette vérité : l'homme est toujours pauvre en pensant à ce qui est au-dessus de lui, et riche, en se comparant à ce qui est au-dessous.

On est malheureux tant qu'on élève trop sa vue et ses désirs : l'esclave est jaloux de l'homme libre; l'homme libre, du citoyen; le citoyen, du riche; le riche, des grands; les grands, des princes; les princes, des rois; et les rois, des dieux : ils voudraient pouvoir être immortels comme eux.

Vous vous plaignez tous de vos malheurs; je peux, si vous m'écoutez, vous en guérir en un clin d'œil: *au lieu de regarder en haut, regardez en bas.*

L'envie vous quittera, vous ne serez plus malheureux; et, si vous voulez changer vos malheurs en bonheur véritable, jouissez du présent, remerciez les dieux au lieu de les accuser, et surtout grandissez et fortifiez votre âme; car il est très-vrai, comme le dit La Bruyère, « qu'une grande âme est au-dessus de l'injure, de la douleur, de la moquerie; elle serait invulnérable, si elle ne souffrait quelquefois par la compassion. »

DE LA RECONNAISSANCE.

Si la reconnaissance n'était qu'une vertu, je ne m'étonnerais pas de sa rareté ; mais elle est aussi un plaisir, peut-être même l'un des plus doux que l'âme puisse éprouver, et je ne conçois pas comment on peut y être insensible.

Ce plaisir est le seul qui ne soit jamais mêlé de honte ou de regrets ; on peut s'y livrer sans crainte, et, comme le dit La Bruyère, « il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance. »

Cette vertu en suppose beaucoup d'autres : d'abord la justice qui les produit toutes, et toutes les qualités qui la rendent aimable, la bonté, la modestie, la délicatesse, la sensibilité, la constance. S'il vous est prouvé qu'un homme s'est montré reconnaissant pour son bienfaiteur, vous n'avez guère besoin de lui demander d'autres certificats de moralité.

Gardez-vous de faire un crime à un homme d'avoir été trop reconnaissant pour votre ennemi : vous lui devez votre estime, et non votre haine ; faites-vous-en plutôt un ami, et, si vous pouvez y parvenir, croyez que vous avez trouvé un fidèle gardien et un riche trésor.

L'esprit de parti ne pense pas ainsi : aveugle comme toutes les passions, il méprise dans le parti contraire les vertus qu'il admire dans le sien ; l'ingratitude, la délation, la trahison même, il les honore et les loue quand elles le servent. L'honneur et la justice lui semblent bassesse, lorsqu'ils lui nuisent.

Son intérêt est la seule règle sur laquelle il mesure le bien et le mal, le vice et la vertu.

L'égoïsme est le plus bas et le plus étroit des esprits de parti : aussi l'égoïste n'est jamais reconnaissant ; il écrit à l'encre le mal qu'on lui cause, et au crayon le bien qu'on lui fait.

Cependant il affecte parfois de la reconnaissance, car cette vertu a, comme les autres, ses hypocrites, mais c'est une reconnaissance d'intérêt, et non de sentiment; elle flatte le bienfaiteur tant qu'elle espère encore quelque nouveau bienfait. Il y a des reconnaissances affamées qui meurent d'inanition quand on ne leur donne pas toujours.

L'avare et l'ambitieux sont nécessairement ingrats, car ils ne peuvent jamais recevoir autant qu'ils désirent.

Les inconstants sont des ingrats en amour : leur reconnaissance dure tant qu'ils espèrent; leur ingratitude se montre dès qu'ils ont tout obtenu.

La bienfaisance est plus commune que la reconnaissance, c'est notre orgueil qui en est la cause : celui qui donne, jouit de la supériorité qu'il croit avoir sur celui qui reçoit. L'obligé souffre avec peine cette dépendance; souvent il la secoue, rompt un lien en croyant briser une chaîne, et s'imagine qu'il est fier lorsqu'il est ingrat.

Aussi, ce qu'on aurait peine à croire, la bienfaisance se crée souvent des ennemis : la vanité cherche des prétextes pour se dispenser de la gratitude; elle hait presque, pour n'être pas contrainte à aimer.

J'ai connu un homme assez heureux pour avoir obligé beaucoup de gens dans sa vie, peu le lui ont pardonné; mais, en voulant le priver de sa récompense, leur affection, ils n'ont pu lui enlever la jouissance de leur avoir fait du bien, et elle est si douce qu il recommencerait encore s'il se trouvait en pareille position.

« C'est un grand plaisir, dit La Bruyère, que de rencontrer les yeux de celui à qui on vient de donner. » Aussi, selon moi, puisqu'en acceptant un don, on procure une si vive jouissance au bienfaiteur; il y a bien aussi quelque générosité à recevoir.

Un cœur noble et reconnaissant sait quel sacrifice il fait en recevant; il connaît seul l'étendue des devoirs qu'il s'impose; mais, d'un autre côté, il a un grand avantage sur l'ingrat.

Sénèque remarque justement que « l'ingrat ne jouit qu'une fois du bienfait, dont l'homme reconnaissant jouit toujours. »

Cicéron, en rappelant cette maxime d'Hésiode, « qu'on doit payer un bienfait avec usure, compare l'âme reconnaissante à une terre fertile qui rapporte plus qu'elle n'a reçu. »

Je crois que l'affection est le plus haut prix dont on puisse payer un bienfait. Aussi c'est à la fois une grande faute et un grand malheur de recevoir des bienfaits de ceux qu'on ne peut ni estimer ni aimer, car on s'est placé par là entre l'ingratitude et la fausseté. L'ingratitude est regardée avec raison par Cicéron « comme le plus odieux des vices; il nuit, dit-il, à tout le monde, car il décourage la générosité; ainsi les ingrats sont les ennemis de tous les malheureux. »

C'est une niaiserie que de croire à la reconnaissance d'une cour, d'un sénat, d'un peuple; tout être collectif ne peut être reconnaissant; c'est une vertu individuelle; le sourd et muet Massieu a fort bien défini la reconnaissance (la mémoire du cœur); un être collectif a beaucoup de têtes et point de cœur.

On parle souvent de l'ingratitude des rois; celle des peuples donnerait bien plus ample matière aux déclamations et aux reproches. Aristide, Thémistocle, Socrate, Scipion, et une foule de héros ou de bienfaiteurs des nations, se sont vus sacrifiés par elle.

La multitude, comme l'enfance, aime à briser ses hochets; étrangère à la modération, l'excès seul lui plaît; elle passe tour à tour de l'enthousiasme à la haine; ses idoles d'aujourd'hui seront demain ses victimes. Il est aussi impossible de conserver son affection que de fixer l'inconstance des vents, Elle est d'autant plus effrontée dans ses variations qu'elle est à l'abri de la honte et du reproche; l'individu s'y cache dans la foule qui ne rougit de rien.

La reconnaissance nous touche d'autant plus qu'elle vient de plus haut. Un prince s'élève à nos yeux à mesure qu'il se rapproche davantage de l'humanité, dont les flatteurs l'éloi-

gnent tant qu'ils le peuvent ; rien ne paraît plus admirable qu'un roi reconnaissant : on aime à voir la puissance reconnaître des liens, et la force se soumettre au joug du cœur.

Le fameux Menzikow avait exposé ses jours dans un combat et versé son sang pour défendre la vie de son maître Pierre le Grand. Ce favori joignait à de brillantes qualités de grands défauts ; sa cupidité comme son ambition étaient sans bornes ; il avait détourné à son profit de fortes sommes destinées aux besoins publics. Etant parti de Pétersbourg à la suite de l'empereur qui se rendait avec une extrême diligence à Astracan dans le dessein de surprendre cette ville et de l'investir, il apprit en route qu'on l'avait dénoncé, et que le monarque était pleinement instruit des vols et des concussions de son ministre. Le silence et l'air sombre du prince, dont il connaissait l'inflexible sévérité, lui annoncent sa disgrâce ; il se croit déjà précipité du faîte des honneurs dans l'opprobre et dans la misère ; les déserts de la Sibérie, la solitude d'un long exil, la hache qui menace sa tête, frappent tour à tour son imagination ; son sang s'allume, une fièvre maligne se déclare ; il s'arrête dans une misérable chaumière, et y reste trois semaines plongé dans un effrayant délire. Enfin il se réveille et porte autour de la cabane ses regards inquiets ; tout paraît l'avoir abandonné, un seul homme est près de lui, un seul homme le soigne, une seule voix lui adresse des paroles consolantes : cette voix, c'est celle de son prince ; cet homme, c'est Pierre le Grand.

Cette vue inopinée lui rend la vie et la force ; de brûlantes larmes inondent son visage, il tombe aux pieds du monarque qui le relève. « Grand Dieu ! s'écrie-t-il, sire, c'est vous ! — Oui, depuis trois semaines je n'ai pas quitté ce lit. — Quoi, vous m'aimez encore ! quoi, vous m'avez pardonné ! vous n'avez pas prononcé la mort d'un coupable ? — Malheureux, dit Pierre en l'embrassant, pouvais-tu croire que j'oublierais que tu m'as sauvé la vie ? » Un si noble trait ne rachète-t-il pas tous les défauts reprochés à un empereur qui dut ses vertus à lui

seul, ses vices à son siècle, et sa gloire à son seul génie? Au fond d'une âme vraiment grande, la vertu qu'on est le plus certain de trouver, c'est la reconnaissance.

Ce sentiment et celui de l'amitié furent de tout temps en honneur dans notre patrie. La fraternité d'armes n'était qu'un échange perpétuel de dévouement, de services, de reconnaissance ; la mort seule y mettait fin.

Et, sans prendre ce titre de frères que la distance de rang ne permettait pas, qui jamais en remplit mieux les devoirs que Henri et Sully! L'un vendait ses terres pour secourir son roi; l'autre sacrifiait à son ami ses flatteurs, ses maîtresses, laissait déchirer par lui un acte arraché à sa faiblesse, et craignait, après une querelle, qu'on ne crût qu'il lui pardonnait.

L'influence qu'on a reproché aux Français de laisser aux femmes, et leur galanterie chevaleresque, viennent d'une longue habitude de reconnaissance pour le sexe qui berce notre enfance, charme nos jeunes ans et console notre vieillesse. Les Gaulois rendaient aux femmes une sorte de culte. Plutarque raconte que, « la Gaule étant déchirée par une guerre civile, et les deux partis étant prêts à s'entretuer, les dames gauloises se jetèrent entre eux, les accordèrent et jugèrent leurs différends avec la plus grande équité. »

Lorsqu'Annibal traversa les Gaules, il ordonna de prendre les dames gauloises pour juges, si les Carthaginois avaient quelques plaintes à former contre les Gaulois.

Une mère donne avec le lait à son fils la première leçon de reconnaissance.

L'ingratitude est un vice contre nature, les animaux mêmes sont reconnaissants; le bon La Fontaine, dans ses fables de la Colombe et de la Fourmi, du Rat et du Lion, n'a fait qu'imiter l'histoire. Qui ne sait celle du Lion et de l'esclave romain? L'Éléphant et le Chien nous fourniraient mille traits qui feraient honte aux hommes. Nous portons dans nos âmes l'empreinte des douces vertus qu'y traça la nature, c'est l'orgueil seul qui l'efface.

Comme cet orgueil est universel, rien n'est malheureusement si commun dans le monde que les ingrats. Le fabuliste l'a dit :

S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner?

L'aimable Delille a prononcé un arrêt tout aussi sévère. Dans son indignation poétique il s'écrie :

Mais aux dieux, aux mortels vainement redevables,
Que d'âmes sans mémoire, et de cœurs insolvables!

Cet heureux chantre de la nature attribue à la gratitude les premiers hommages rendus au ciel, et c'est sans doute dans son cœur qu'il a trouvé cette pensée simple et touchante :

Oui, la reconnaissance a fait les premiers dieux.

Tout semblerait donc nous porter à la reconnaissance par une pente aussi douce qu'irrésistible, si rien ne s'opposait à ce penchant; mais, il faut le dire, c'est souvent le bienfaiteur lui-même qui change le bienfait en injure et la reconnaissance en fardeau. Il humilie ceux qu'il oblige, il insulte quand il pardonne. Beaucoup de gens donnent, peu savent bien donner, et, comme le dit Charron, la volonté du bienfaiteur touche plus que le bienfait.

C'est le cœur qu'on aime, et non la main. Celui qui ne donne qu'avec la main n'a droit qu'à une modique reconnaissance, et, s'il l'exige, il la détruit : il faut donner gratuitement et rendre avec usure.

Les moralistes feraient bien de tracer avec quelques détails les devoirs de l'obligé et ceux du bienfaiteur. Il me semble que l'un des premiers est, pour celui qui donne, d'oublier ce qu'il a donné, et, pour celui qui a reçu, de s'en souvenir et de le publier.

Si j'étais artiste, je peindrais la bienfaisance avec un voile comme la pudeur, posant un doigt sur sa bouche comme le

silence; et la reconnaissance, au contraire, avec une trompette comme la renommée.

Cependant il est quelques occasions où le mystère augmente le mérite de la reconnaissance.

Le prince de Nassau avait rendu d'importants services à un Polonais nommé Zabiello, qui l'en payait par le plus tendre dévouement. Un jour à table, en présence d'un grand nombre de convives, le prince, échauffé par le vin et par la dispute, adresse à cet officier un propos offensant, celui-ci garde un profond silence. Quelques jours après, M. de Nassau, frappé de sa tristesse, et se rappelant l'insulte qu'il lui a faite, lui dit : « J'avoue mon tort ; il est trop tard pour le réparer ; votre amitié seule vous empêche de vous venger, je le sais, mais je dois à votre honneur la seule réparation que l'absence des témoins de l'injure rende à présent possible. Battons-nous, il le faut ! — J'y consens, répondit froidement le Polonais? » On se rend avec des pistolets au lieu du combat. L'officier était célèbre en Pologne pour son adresse; à trente pas il était sûr de mettre une balle dans un écu.

On se place à douze pas de distance; Zabiello, qui avait le droit de tirer le premier, ajuste longtemps son adversaire; le coup part et ne le touche pas. Le prince surpris jette son arme à terre, court à son ami, prend son second pistolet, l'examine et s'écrie : « Juste ciel! étant manqué, je l'avais pressenti, vos pistolets n'étaient chargés qu'à poudre ! — Ah ! répond Zabiello, pouvaient-ils l'être à balle contre mon bienfaiteur.»

Les deux amis s'embrassent, et M. de Nassau publie partout ce trait de reconnaissance, qui eût été enseveli dans la tombe de Zabiello, si le cœur d'un ami ne l'avait pas deviné.

La reconnaissance est un des plus beaux fruits de l'amitié, ces deux sentiments s'unissent et se confondent ; ce qui est plus difficile et plus rare, c'est d'exciter la reconnaissance d'un ennemi ; pour remporter cette victoire, il faut se vaincre soi-même, résister aux passions qui poussent à la vengeance et n'écouter que la générosité qui conseille la clémence.

Le plus sage des hommes, Socrate, disait « que la plus grande habileté d'un roi ne consiste pas à faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis, mais à forcer, par la reconnaissance, ses ennemis à devenir de bons amis. »

La vraie clémence consiste, non à pardonner, mais à oublier ; il y a des sortes de pardons qui offensent, ils gravent l'injure au lieu de l'effacer, et tuent la reconnaissance en l'exigeant : Montaigne, qui vivait dans un temps de trouble, disait avec son originale franchise :

« La plupart de nos accords dans nos querelles d'aujourd'hui sont honteux et menteurs. Nous ne cherchons qu'à sauver les apparences ; nous trahissons et désavouons nos vraies intentions ; nous plâtrons le fait, je hais les morceaux que la nécessité me taille. »

Il avait raison : la bienveillance est le fonds, l'essence, le mérite du bienfait ; le don ou le pardon n'en sont que l'accessoire et le cadre.

Il en est de même de la reconnaissance, c'est le sentiment, et non les actions, qui la prouve ; on peut donner sans être bienfaisant, et s'acquitter sans être reconnaissant.

La reconnaissance est susceptible parce qu'elle est délicate ; elle ne répond qu'à l'estime ; jamais une bienfaisance exercée au hasard et sans choix ne la fait naître.

La bienfaisance banale est comme les courtisanes ; on jouit de leurs faveurs en les méprisant.

Ce qui fait le plus d'ingrats, ce sont les bons conseils : ils disent la vérité et choquent les passions ; ce qui excite généralement la reconnaissance, c'est la louange. L'amour-propre le plus fin est toujours dupe de cette fausse monnaie ; elle a un faux semblant d'estime ou d'amitié qui séduit. Un homme d'esprit, à qui on reprochait sa complaisance pour un flatteur, dit naïvement : « Je sais qu'il me trompe, mais il me plaît. »

La plupart des hommes publics se plaignent injustement de l'ingratitude de ceux qu'ils ont obligés. Ils prodiguent ce qui ne leur appartient pas, les trésors de l'État, et ne donnent pas

ce qui est à eux, leur estime, leur confiance, leur amitié. On paie leur argent avec des remercîments, leurs rubans avec des flatteries, leur fumée avec de l'encens. On se croit quitte envers eux, et l'on a raison.

Il y a bien des gens qui veulent toujours placer leurs bienfaits, comme leurs écus, à trop haut intérêt; aussi éprouvent-ils beaucoup de banqueroutes.

La bienfaisance ne doit pas faire trop attendre le bienfait; et, comme le dit Charron, « il ne faut pas que la reconnaissance le laisse vieillir. »

Voulez-vous remplir facilement tous les devoirs les plus délicats de la bienfaisance et de la reconnaissance, vous avez une règle sûre, claire, courte : elle est écrite dans le plus moral des livres, en un seul mot, *aimez*.

Dès qu'on aime, on est bon; dès qu'on est bon, on veut être aimé, et on l'est. Un bienfait intéressé peut vous donner un serviteur; un bienfait gratuit vous donne un ami. Les bienfaits de la puissance sont des chaînes pesantes; ceux de la bonté sont les plus doux des liens.

Depuis nos longues discordes, les hommes ont appris et épuisé tous les moyens de se nuire; ils semblent avoir oublié tous ceux de se réconcilier, de s'unir, de s'obliger. La haine seule montre de la mémoire; la reconnaissance n'en a plus. Hélas! nous avons si peu de jours à passer sur la terre, ne es perdons pas à nous haïr.

DE LA VANITÉ.

Montaigne dit que « la mère nourrice de toutes les fausses opinions publiques ou particulières, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soi; » ainsi la vanité, selon lui, est la cause de toutes les erreurs du genre humain. Je serais de son avis s'il avait moins généralisé sa pensée.

C'est l'amour de soi-même mal entendu qui pourrait, à plus juste titre, être nommé *le père nourricier de toutes nos sottises.* La vanité n'en produit qu'une partie. L'amour déréglé de la gloire, de la puissance, de la fortune, de la vengeance, de la volupté, nous conduit à l'erreur, à l'injustice, au vice, et même au crime, en nous offrant de fausses images de bonheur : la vanité peut n'y entrer pour rien, et beaucoup d'hommes peuvent être injustes, ambitieux, avares et cruels, sans être *vains;* d'ailleurs, en admettant qu'une grande partie de nos erreurs soit produite par la trop bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, cette opinion, trop flatteuse, peut prendre diverses formes; elle s'appelle tantôt fierté, tantôt orgueil, tantôt vanité, et leurs effets sont si différents qu'on ne peut les confondre.

La fierté vient de l'âme; elle est plus souvent un mérite qu'un défaut : c'est une compagne assez ordinaire des grandes vertus. Elle sied au malheur et relève le courage; elle est ennemie de toute bassesse; et, si on l'aime rarement, au moins on l'admire presque toujours lorsqu'elle ne se montre ni trop raide ni trop âpre.

On dit à un Spartiate qu'une armée supérieure en nombre va l'attaquer, il répond : « Je ne demande pas combien il y a d'ennemis, mais où ils sont. » Une vraie et louable fierté dicte cette réponse.

Un tyran menace un philosophe de la mort s'il continue à lui résister : « T'ai-je dit, répondit celui-ci, que j'étais immortel? » La réplique est fière et noble.

Le fier *sinon, non,* des Aragonais, vaut à lui seul toute une constitution.

L'orgueil est loin de ressembler à la fierté, bien que ceux qui en sont entachés, ou leurs flatteurs, veuillent souvent les confondre : la fierté se prise, mais elle se prise ce qu'elle vaut; l'orgueil aveugle, enivre, et se suppose une grandeur et un mérite démesurés.

L'homme fier estime ses semblables, l'orgueilleux les mé-

prise; l'un ne peut s'abaisser jusqu'à l'envie, l'autre en est dévoré. Un honnête homme peut être fier dans un état médiocre; il honore son rang, quel qu'il soit, et refuse à son ambition tout moyen qui lui ferait perdre sa propre estime.

L'orgueil ne met pas de bornes à ses désirs; rien n'est trop élevé pour lui, tout obstacle l'indigne : la supériorité même de Dieu le blesse; il le juge, il le nie, et le détrônerait s'il le pouvait : aussi, c'est une idée belle et profonde que d'avoir attribué à l'orgueil la chute de Satan et la perte de l'homme.

Cependant, il faut en convenir, l'orgueil n'exclut pas la science, le talent et le génie; il accompagne souvent les grandes et belles qualités, mais il les gâte et les déforme. Lorsque le philosophe Diogène disait avec complaisance : « Je foule aux pieds les tapis et l'orgueil de Platon, » un sage lui répondit : « Oui, avec plus d'orgueil encore. »

La vanité est l'opposé de la fierté : celle-ci grandit, l'autre rapetisse l'homme; l'une attire l'admiration, et l'autre le ridicule. C'est l'apanage de la médiocrité, le cachet de la sottise; on pourrait presque dire qu'elle est « le travestissement de la fierté et la parodie de l'orgueil. »

L'orgueil est fondé sur une fausse mesure d'un mérite quelconque, d'une grandeur réelle.

La vanité est une fausse opinion que l'homme prend de qualités dont il est dépourvu, ou de choses qui lui sont absolument étrangères.

L'orgueilleux jouit de l'éclat de son rang, de l'illustration de ses aïeux, de l'étendue de son crédit, de la solidité de sa fortune. L'homme vain jouit d'un titre acheté, de la révérence d'un subalterne, des compliments d'un parasite, de la louange d'une fille qu'il paie et qui le trompe; il se croit de l'esprit, parce qu'il connaît deux hommes de lettres; du crédit, parce qu'il est reçu avec la foule chez un grand : s'il donne un bon dîner, il se croit un Lucullus; s'il obtient un ruban, il se donne pour un favori; et, en redisant ce qu'il a lu dans la gazette, il se croit un homme d'État.

L'œil de la vanité est une loupe qui grossit les plus petits objets. L'horizon étroit de l'homme vain est l'univers pour lui; et comme il remplit ce petit cercle, il croit occuper une grande place dans le monde; tandis que l'homme de mérite sent combien il est peu de chose, au milieu du cercle immense que parcourent ses idées et que mesure son génie.

Le vaniteux est plaisamment égoïste, et pense qu'il n'y a d'important au monde que lui ou ce qui le touche :

> Et la vieille badaude, au fond de son quartier,
> Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.

« Un prédicateur de village, qui déclame lourdement pendant trois heures contre les erreurs de Jansénius, se persuade, dit Voltaire, qu'il ressuscite les combats d'Athanase, et que la renommée ne va s'occuper que de lui. »

De tous les flatteurs, notre vanité est celui qui nous trompe le plus constamment; nous sommes de moitié dans ses efforts, et nous écoutons avec complaisance ses louanges les plus mensongères. Je dis nous, car personne n'est tout à fait exempt de vanité, et, comme le dit un ancien, « celui qui n'en est pas teint en est pour le moins arrosé. »

La vanité pourrait presque dire des plus sages d'entre nous ce que la courtisane Laïs disait des philosophes de son temps : « Je connais leurs beaux livres, leur grande sapience; mais ce que je sais, c'est que, quelle que soit leur philosophie, ces gens-là frappent aussi souvent à ma porte qu'aucuns autres. »

Voulez-vous une preuve de ce que j'avance? interrogez les personnes qu'il vous plaira de choisir; bons ou méchants, beaux ou laids, seigneurs ou manants, riches ou pauvres, spirituels ou bornés, vous n'en trouverez aucun qui consente à se changer en totalité et sans réserve contre un autre.

On voudrait bien la figure de celle-là, l'or de celui-ci, les talents de l'un, la santé de l'autre, mais sans les inconvénients ou les défauts qu'on leur trouve : chacun voit dans le

repli de son amour-propre un petit point de mérite ou de bonheur qu'il préfère à tout.

Si cet amour-propre vous répondait tout haut, il vous dirait : Si je n'ai pas la beauté de Damon, j'ai plus de physionomie : je suis moins blanche que Lise, mais j'ai des dents comme des perles : je suis bossu, il est vrai, j'aimerais mieux la taille de Valère; en revanche, j'ai bien plus d'esprit que lui : Clitandre brille et m'éclipse par ses saillies, il est très-spirituel, d'accord; cependant il est méchant, et ma bonhomie vaut mieux que son esprit : Arsinoé est plus sage que moi, qu'importe? on m'entoure, et elle est délaissée : Julie reçoit une foule d'hommages, elle plaît généralement ; moi, j'aime mieux un petit cercle d'amis qui estiment mon naturel : Dorval est cité pour son crédit et son éclatante bravoure; convenez qu'il est un peu intrigant et présomptueux; j'ai plus de prudence et de jugement.

Enfin il n'y a sortes de balivernes que la vanité n'imagine pour atténuer les qualités du prochain, pour grandir celles dont nous nous vantons, pour grossir les défauts d'autrui et pour colorer les nôtres, de façon à nous les faire oublier, ou à nous en consoler par quelque autre petit mérite réel ou supposé que nous ne voudrions pas troquer contre tous les trésors du monde.

Notre vanité est une vanité si ingénieuse, si complaisante, que nous y sommes inséparablement attachés; en revanche, celle des autres nous déplaît excessivement; et M. de La Rochefoucauld en a trouvé la raison, *c'est que la vanité d'autrui blesse la nôtre*. Aussi la modestie est la qualité que nous aimons le mieux dans notre prochain; nous la lui abandonnons avec plaisir, et nous la louons franchement. Nous l'admirons sans l'imiter; et, bien que nous l'aimions généralement, peu de gens se soucient de prendre ce moyen pour se faire aimer.

Madame Geoffrin avait beau donner ce conseil aux jeunes femmes : « Il faut, lorsque vous entrez dans un salon, que votre vanité fasse la révérence à celle des autres, si vous vou-

lez avoir dans le monde quelque succès ; » l'évidence de ce conseil n'en empêchait pas l'inutilité.

Il n'est pas un officier qui ne remarque avec plaisir le ton modeste et délicat du grand Condé, qui écrivait, *je fuyais*, lorsque son armée avait été en fuite, et qui disait, *nous battions l'ennemi*, lorsqu'il venait de remporter une grande victoire.

Chacun de nos capitaines admire la modestie de M. de Turenne, quand, au milieu de ses triomphes, il avouait « qu'à la guerre, lorsqu'un habile général avait fait les meilleures combinaisons possibles, les trois quarts de l'événement et du succès dépendaient du hasard. »

Et cependant vous les entendez tous se targuer du plus mince exploit, trancher sur les questions les plus épineuses, et dénigrer présomptueusement les calculs et les opérations des guerriers les plus célèbres.

On se dit bien quelquefois qu'il faut être modeste ; mais on affecte alors si gauchement la modestie, qu'on voit bien que c'est une qualité d'emprunt, ou bien une tournure qu'on croit adroite pour faire passer l'éloge qu'on va faire de soi ; et si vous entendez quelqu'un commencer sa phrase par ces mots : *Sans vanité, je vous dirai*, etc., etc., vous pouvez être sûr qu'il ne la finira pas sans vous donner une preuve de la sienne.

La fausse modestie ajoute toujours aux éloges qu'elle donne aux autres, et aux aveux qu'elle fait de ses défauts, un certain *mais* qui la caractérise.

Voltaire, dirait-on, avait un grand talent ; *mais* il était superficiel, et voulait embrasser trop de genres différents ; l'abbé Delille est un poëte charmant, *mais* trop descriptif ; Ducis a du mérite, *mais* il prend tous ses sujets dans le théâtre anglais, qui ne convient pas à nos mœurs.

Je sais que je suis trop inférieur pour juger la conduite du général un tel ; *mais* cependaut, quand on a fait quinze ans la guerre avec quelque succès, on peut avoir son opinion. Je

sais que je n'ai pas le talent et l'expérience du ministre des finances, *mais* j'ai assez lu d'écrits sur cette matière pour vous assurer que son opération ne réussira pas. Je suis loin de comparer mon faible talent à celui de Raynouard ; *mais,* s'il m'en avait cru, il n'y aurait pas tel défaut dans son plan, et sa pièce aurait eu un bien plus grand succès. Madame de *** a de la beauté, je n'ai pas la vanité de m'y comparer ; *mais,* si elle m'écoutait, elle se coifferait plus simplement, serait vêtue de meilleur goût, et aurait moins d'affectation dans ses manières.

La vraie modestie a, au contraire, un naturel et une bonhomie inimitables. M. de Malesherbes était aussi célèbre par cette vertu que par son savoir et son esprit ; mais la beauté de son âme était loin de se peindre sur sa figure : il avait la vue basse et une tournure très-commune. Il arrive un jour à Guingamp, chez son gendre, M. le baron de Montboissier, colonel du régiment d'Orléans-dragons. Celui-ci, après l'avoir embrassé, s'étonne de le voir, contre son usage, sans canne : « C'est le soldat que vous avez à votre porte qui me l'a ôtée, » répond M. de Malesherbes. « Pourquoi vous l'êtes-vous laissé prendre ? — Il m'a dit que c'était sa consigne. — Comment ! sa consigne ? — Oui, elle lui défend, m'a-t-il dit, de laisser entrer avec un bâton les gens de mauvaise mine, et vous voyez bien que je n'ai rien eu à lui répliquer. »

Philopœmen fit à peu près une réponse semblable. Étant entré dans un village avant sa troupe, quelques femmes, qui étaient près d'un puits, le prirent à sa tournure, pour un homme du commun, et lui donnèrent leur cruche à remplir. Quelques officiers, arrivant alors, s'étonnèrent de voir leur général employé à une besogne si peu digne de lui. « Que voulez-vous ? leur dit Philopœmen ; je paie ici la peine de ma laideur. »

Il faut convenir que nous sommes quelquefois un peu complices de la sottise que nous reprochons à certaines personnes ; et, lorsque la fortune donne à quelqu'un un grand pouvoir ou un grand éclat, nous lui rendons de tels hom-

mages, qu'ils peuvent bien enfler sa vanité : aussi La Bruyère nous conseille « de pardonner à celui qui, avec un grand cortége, un habit riche et un magnifique équipage, s'en croit plus de naissance, plus de mérite et plus d'esprit. Il lit cela dans la contenance et dans les yeux de ceux qui lui parlent. »

Il y a des vanités bien moins excusables, parce qu'elles n'ont pas le plus léger fondement, et qu'elles aveuglent totalement l'homme sur son propre compte. Qui n'a pas vu des femmes d'une laideur amère se croyant faites pour charmer; de vieilles femmes faisant les mignardes, et se chamarrant de fleurs et de rubans couleur de rose; des vieillards tout courbés, croyant inspirer des passions; des Pradons s'érigeant en Corneilles, de lourds financiers en petits maîtres, et des sots en hommes de mérite et d'esprit?

Je crois qu'Héraclite *pleurait* sur les hommes, parce qu'il pensait à leur orgueil; et que Démocrite en *riait*, parce qu'il ne songeait qu'à leur vanité.

Quand cette vanité est de bonne foi, elle est véritablement plaisante; car on est moins ridicule par les défauts qu'on a que par les qualités qu'on veut avoir, et le propre de la vanité est de prétendre à celles qui nous manquent le plus.

Et n'est-ce pas un spectacle comique de voir tant de médecins qui se croient de grands politiques, de jeunes militaires qui tranchent sur la législation, de commis qui parlent comme des généraux, et tant d'hommes incapables de tout, et qui prétendent à tout?

Cette vanité est comme la folie : lorsqu'elle est complète et continue, on peut la nommer, ainsi que le dit Érasme, *la vraie donneuse de biens;* car elle tient l'homme dans une illusion perpétuelle, le flatte, le caresse, le grandit, lui fait un grand mérite du plus petit avantage, une grande jouissance du moindre succès, et lui donne en espérance tout ce qui lui manque en réalité.

Il n'y a pas jusqu'aux défauts mêmes que cette habile enchanteresse ne métamorphose à notre profit; elle change la

faiblesse en prudence, l'entêtement en fermeté, la rudesse en franchise.

L'homme totalement pétri de vanité a la béatitude de la sottise; tout est jouissance pour lui : son cuisinier est le meilleur de Paris, son vin le plus exquis de tous les vins; son cheval est le plus léger; sa maîtresse est la plus belle. Dès qu'une chose est sienne, elle est parfaite; il se fait honneur même de l'ami de sa femme, « qui est bien tourné, dit-il, et qui a les plus belles dents du monde. »

Tout lui vient à point, rien ne l'inquiète; la fortune n'oserait le maltraiter. M. de M..., ancien évêque, homme de grande naissance, était fort colère : un de ses grands-vicaires lui représentait que ce défaut pouvait le mener en enfer : « Vous vous moquez, répond le prélat; Dieu y regarderait à deux fois avant de damner un homme tel que moi. »

Il n'y a pas de louanges si grosses dont la vanité ne nous fasse avaler au moins la moitié. Montaigne disait avec raison « qu'on ne peut jamais fermer la porte à la flatterie, et qu'on ne fait que l'entre-bâiller. » Dites au plus mince faiseur de madrigaux qu'il sera de l'Académie, à l'auteur de quelques pamphlets qu'on le fera ministre, au plus ennuyeux prédicateur qu'il ne peut manquer d'être évêque, et vous verrez si son amour-propre vous démentira.

Poinsinet ne manquait pas d'esprit : il avait été applaudi le même jour sur nos trois grands théâtres; eh bien, un plaisant parvint à lui persuader que la cour était à tel point charmée de son mérite, qu'on allait lui donner une grande charge, celle de grand écran du roi; et le pauvre petit homme se grillait les jambes près du feu, pour s'exercer à remplir de bonne grâce sa charge.

La mystification est forte : peu de vaniteux seraient aussi fous et aussi crédules; mais avec une dose un peu plus petite, un appât un peu plus fin, que de gens en tâteraient, même certains qui font les modestes par vanité, « semblables, dit le

panégyriste de la folie, à ces hommes d'une taille médiocre qui se baissent aux portes de peur de se heurter ! »

Mais, tandis que je m'exerce ainsi sur la vanité des autres, n'en serais-je pas un peu coupable moi-même, si je me flattais d'intéresser le lecteur par un plus long discours? Finissons donc, quand ce ne serait que pour tirer ensuite vanité d'avoir su nous arrêter à temps.

DE L'AME ET DE LA CONSCIENCE.

On parle souvent de la *conscience ;* il serait peut-être plus à propos de parler des *consciences :* car on en voit de toutes sortes, de toutes tailles, de toutes qualités, de toutes saisons; il en est de sévères, de douces, de fières, de commodes, de clairvoyantes, d'aveugles, de larges, d'étroites, d'impérieuses, de silencieuses ; elles varient comme les temps, les lieux, les lois, les intérêts, les circonstances et les partis; elles se ressemblent si peu, qu'on conçoit à peine qu'elles soient de la même famille et qu'elles portent le même nom.

Ce serait une chose assez curieuse que d'écouter les différents langages que tiennent, en s'adressant à l'âme, la conscience d'un conquérant, celle d'un pauvre laboureur, celle d'un trafiquant, d'un avocat, d'une femme à la mode, d'un politique, d'un poëte, d'un homme riche et puissant, et celle enfin d'un pauvre et d'un proscrit. La conscience d'un enfant qui balbutie, celle d'un jeune homme que tout enflamme, celle d'un homme mûr qui raisonne, et la conscience d'un vieillard qui s'éteint, présenteraient aussi des dialogues assez piquants par la variété de leurs tons, de leurs formes et de leurs couleurs.

Mais examinons d'abord la conscience telle que nous la représentent les sages, et telle qu'il serait à désirer qu'elle fût uniformément pour tous les hommes. Cet examen n'est pas

inutile ; car je crois que cette conscience, peinte par les philosophes, est la vraie, et que, si nous la voyons souvent altérée, défigurée par les passions, par l'ignorance ou par de fausses lumières et de mauvaises lois, elle finit toujours par redevenir ce qu'elle doit être pour assurer le bonheur de l'homme bon et juste, et le malheur du méchant.

La conscience est un juge placé dans l'intérieur de notre être ; il éclaire assez notre âme pour la mettre à portée de distinguer le bien du mal, la vertu du vice, et la vérité de l'erreur.

Le but de toute sagesse est le bonheur de l'âme ; on ne peut l'y conduire qu'en la maintenant dans un état de justice, de paix et de calme, au milieu de toutes les agitations du monde et de tous les orages de la vie.

Mais, pour arriver à cet heureux état, elle doit suivre imperturbablement le chemin de la vérité et de la vertu ; les passions le lui font perdre ; la conscience cherche à l'y maintenir ou bien à l'y ramener.

Souvent la passion parle trop haut, et la conscience trop bas et trop tard : voilà le sort de l'homme ; sa raison ne sait que conseiller, ses vices savent entraîner ; l'une n'offre que des leçons ou des remèdes, les autres cachent les dangers et ne présentent que des plaisirs : voilà, non l'excuse, mais la cause de nos erreurs. Ainsi aucun mortel n'y doit totalement échapper, et on peut assurer que celui de nous qui arrive au but n'est pas précisément le plus sage, mais le moins fou. Aucun n'a suivi, sans déviation, constamment la vraie route, et le plus heureux est celui qui s'est le moins égaré.

Comment expliquer cette contradiction ? Chacun de nous n'a pour but que le bonheur ; chacun de nous porte, au dedans de lui, un rayon divin qui l'éclaire, un sage conseiller qui le guide, un juge redoutable qui l'avertit et le menace ; et cependant la plupart des hommes sont et demeurent aveugles pour cette lumière, sourds à ses conseils, insensibles à ses avertissements ; et, tournant le dos à la félicité qu'ils sou-

haitent, ils se précipitent dans le malheur qu'ils redoutent.

J'étais plongé dans ces réflexions, et je disais comme Sénèque à Sérénus : « En examinant mon âme, j'y trouve des vices frappants et sensibles, d'autres moins apparents et plus cachés ; quelques-uns ne sont pas continus, mais reviennent par intervalles ; je regarde même ceux-ci comme les plus incommodes ; ils ressemblent à ces ennemis errants qui épient le moment d'assaillir, avec lesquels on ne peut, ni se tenir en armes comme en temps de guerre, ni jouir de la tranquillité comme pendant la paix. »

Tout à coup mon bon génie (qui, je crois, n'est autre chose que la conscience) m'apparut ; il me répéta cette ancienne parole : *Connais-toi toi-même*, me toucha légèrement les yeux d'une main d'où jaillissait une vive lumière, et disparut. Dès ce moment, je vis clairement et sans nuage l'intérieur de mon corps et de mon âme, sous la forme que je vais essayer de vous décrire.

Je me trouvais transporté dans un empire dont tous les habitants étaient vifs, sensibles, irritables, et toujours occupés, dans leur activité continuelle, à chercher le plaisir et à éviter la douleur : c'étaient là leurs seuls dieux, leurs seules idoles.

Le pays me semblait, comme beaucoup d'autres, assez agréable à la vue, bien coupé de canaux qui le fertilisaient, jouissant d'une température douce, chaude, mais un peu trop variée, et continuellement exposé à de fréquents orages, qui souvent le menaçaient d'une prochaine destruction.

Les mœurs de cet État n'étaient pas faciles à peindre ; elles n'étaient ni tout à fait pures ni tout à fait mauvaises ; il y avait beaucoup de variété et d'incertitude : de nobles pensées, des désirs trop impétueux, le goût de la volupté, l'amour pour la gloire, l'humanité, l'orgueil, la douceur, la colère, s'y disputaient tour à tour l'empire et y excitaient parfois de grands troubles, d'autant plus que, dans ce singulier pays, il y avait communauté de biens ; on n'y connaissait pas de propriétés privées ; et tout se rapportant à la masse, toutes les actions ne

pouvaient se faire que d'un commun accord, et en vertu d'une volonté générale.

Cinq principaux personnages, qui seuls avaient le droit de communiquer avec les pays étrangers, exerçaient la plus grande influence sur la volonté générale : ils s'appelaient les *Sens*, et semblaient commander impérieusement ; ils paraissaient agir de concert avec de grands seigneurs appelés les *Vices*, et quelques dames qu'on nommait les *Passions*, qui écoutaient avidement leurs rapports, et qui souvent étaient portées aux résolutions les plus violentes.

Cependant, parmi ces Passions, il existait beaucoup de diversité : les unes étaient nobles, grandes, fières, et conseillaient de belles actions ; d'autres, en plus grand nombre, étaient basses, vulgaires, méchantes, et portées naturellement au mal.

Je croyais avec chagrin, au premier coup d'œil, que ce malheureux État était gouverné républicainement, et qu'il serait sans cesse exposé au tumulte des factions, aux troubles de l'anarchie ; mais heureusement une des principales et des plus nobles Passions, celle qui s'occupait sans cesse à calmer les orages, à chercher la paix et le vrai bonheur, m'apprit que l'État était monarchique ; qu'il était gouverné par un génie descendu des cieux, condamné, par la volonté divine, à rester plus ou moins d'années, et souvent près d'un siècle, enfermé dans ce pays pour gouverner des êtres si inférieurs à son essence ; et que, chargé de leur conduite, de grandes récompenses ou de grandes punitions l'attendaient après son exil, et lui seraient distribuées par la Divinité, suivant la manière dont il se serait conduit dans le gouvernement difficile qui lui était confié.

« Difficile ! lui dis-je en l'interrompant : il me semble que ce génie, si supérieur à ceux qu'il commande, ne doit jamais rencontrer d'obstacles à sa volonté ; ses sujets ne peuvent pas être assez aveugles pour se comparer à lui, ni assez fous pour lui résister. Ses lois doivent être regardées comme des

oracles, et il ne peut trouver que des esclaves ou des adorateurs. »

« Vous vous trompez étrangement, reprit ma conductrice : ce génie, qu'on nomme l'*Ame,* n'a pas une besogne si simple que vous l'imaginez. Le même arrêt du ciel, qui nous l'a donné, l'oblige, pour assurer notre bonheur et pour augmenter ses peines et son mérite, à participer à toutes nos affections ; elle est forcément liée à notre nature matérielle et corrompue, elle souffre de nos maux, elle jouit de nos plaisirs ; elle doit, avant de donner ses derniers ordres qui font la volonté générale, écouter la voix des Sens, entendre le cri des Passions, éprouver nos besoins, sentir nos désirs, et délibérer ensuite sur ce qu'elle doit accorder ou refuser, défendre ou permettre. Venez la voir, assistez à son conseil, examinez sa cour ; vous la trouverez bien mêlée, je vous en avertis ; car chacun de nous a le droit d'y être admis et de lui parler. »

Cette réponse augmenta ma surprise : je me tus, et suivis mon guide, non sans quelque peine ; car certains habitants grossiers voulurent m'arrêter dans un lieu nommé *Diaphragme,* m'assurant que j'y trouverais la souveraine. D'autres, qui me parurent des fous assez tristes, me dirent : « Vous perdez vos pas, l'Ame n'existe nulle part. » Je leur tournai brusquement le dos, en plaignant leur erreur.

Une petite Passion bien tendre, bien romanesque, me prit ensuite la main, elle me conjurait de ne pas sortir d'un autre endroit nommé *Cœur*. J'y vis, en effet, une si grande affluence de monde qui y entrait ou en sortait, que, le prenant pour le centre de l'activité du pays, je n'étais pas tenté d'aller plus loin ; mais mon guide m'ordonna de poursuivre, et j'obéis.

Nous arrivâmes bientôt dans un pays fort élevé, et auquel aboutissaient des chemins et des canaux de toutes les parties de l'empire. Jamais je ne vis un lieu plus éclairé, et où il fût cependant moins facile de voir distinctement les objets : c'était précisément la foule des lumières qui m'éblouissait ; il y en

avait de toutes sortes, de grandes, de petites, de simples, de coloriées; des feux ardents, des feux follets, des lumières calmes, des éclairs scintillants, des flammes voltigeantes, et, outre cela, une quantité innombrable de Désirs et de Passions, agitant des miroirs et des prismes, qui donnaient à tout, à chaque instant, des formes et des couleurs nouvelles.

Troublé par cet éclat prodigieux, je ne pus jamais assez distinguer la figure de l'Ame, pour vous la peindre ; je ne vis qu'une forme lumineuse, qui n'avait rien de commun avec les autres êtres qui frappaient mes regards.

Enfin, après beaucoup de peine et d'attention, mon guide, qui me dit s'appeler en grec *Amour de la sagesse,* me fit apercevoir assez clairement, auprès du siége de l'Ame, deux grandes femmes dont l'air était noble et sévère; elles portaient toutes deux un grand flambeau : une troisième, toute nue, me présentait un miroir presque imperceptible et couvert d'un voile. « Vous voyez, dit-elle, la Raison, la Vertu et la Vérité; la reine les estime et les craint. »

« Elles me font aussi une sorte de peur, lui dis-je; mais, de l'autre côté, quelle est cette femme charmante, au regard si tendre, au parler si doux, qui s'entretient si familièrement avec la souveraine? je meurs d'envie de l'embrasser. »

« Je le crois bien, reprit mon Mentor en m'arrêtant; c'est la Volupté.

« Vous aimez sa grâce, craignez sa perfidie; vous admirez les roses qui couronnent sa tête, mais regardez à ses pieds. » J'obéis, et je vis avec effroi un vaste précipice d'où sortaient de longs gémissements.

Je remarquai ensuite successivement, autour de la reine, la Colère à l'œil ardent et farouche, l'Envie au teint pâle; elle tenait une coupe de poison qui retombait sur elle, et un poignard qui la blessait toujours elle-même. L'Ambition m'éblouit un moment par sa magnificence et par l'éclat de ses armes; mais le sang qui les couvrait me fit horreur. L'Avarice me parut à la fois risible et dégoûtante; elle était couverte de

haillons, maigre, inquiète, et assise sur un monceau d'or, que des enfants s'amusaient à éparpiller derrière elle.

Au pied du trône était une femme qui écrivait sans cesse tout ce qu'elle entendait ; mais un petit vieillard venait, avec sa faulx, déchirer la plus grande partie des feuillets : je reconnus sans peine la Mémoire et le Temps.

Je fus un peu consolé de tout ce qui venait de blesser mes yeux, par la vue de la Force soutenant la Bonté ; de la Justice, dont la main ferme effrayait le Vice et rassurait la Vertu ; de la Modération, qui s'opposait avec calme à la course rapide des Désirs effrénés, au choc des Passions ; et de la douce Modestie qui s'occupait dans un coin à parer les Vertus et la Gloire.

Mais, enfin, ce qui frappa le plus mes regards, ce fut une grande femme en robe de magistrat : sa physionomie était à la fois sévère et douce ; tout le monde s'inclinait avec respect devant elle, hors quelques factieux qui s'efforçaient en vain de l'effrayer : elle ne semblait pas plus accessible à ceux qui la flattaient, qu'à ceux qui tentaient de la corrompre ou de la séduire ; elle écoutait avec impartialité toutes les demandes, toutes les plaintes.

Devant elle on voyait une riche couronne d'immortelles ; derrière elle était placé un homme noir, hideux et menaçant, qui portait un fouet armé de pointes aiguës.

La reine considérait attentivement ces objets et semblait consulter avec inquiétude cette femme avant de prendre une décision. « Vous voyez, me dit mon guide, le *grand juge* du pays, c'est la Conscience : notre souveraine la redoute ; elle doit toujours suivre ses avis et s'accorder avec elle ; et si parfois il arrive qu'elles se brouillent et se querellent, la confusion se répand partout, les Passions n'ont plus de frein, les Vices plus de bornes ; l'Ame tombe de son siége, l'État est en proie aux plus grands malheurs, et tout serait perdu, si cet homme noir, que vous regardiez avec frayeur, et qu'on nomme Repentir, ne ramenait l'équilibre et ne rendait l'em-

pire à notre souveraine, après l'avoir châtiée rudement, et sans égard pour son rang et son origine.

« Mais souvent il est arrêté dans ses efforts par cette femme que vous voyez plus loin, dont le visage est toujours le même et sans expression : elle porte une chaîne douce, quoique pesante ; c'est l'Habitude : indifférente au bien comme au mal, un ancien avait raison de dire *qu'elle fortifie le Vice comme la Vertu*. Son plus grand danger est d'étouffer la voix de la Conscience ; alors nous sommes perdus sans espoir de retour.

« Vous connaissez à présent le pays, les habitants, la cour, la souveraine, son conseil : approchez-vous et écoutez ; car j'aperçois beaucoup de mouvement, et la reine va sans doute prendre quelque grande décision, et donner des ordres importants. »

J'approchai du trône avec un mélange de crainte et de curiosité.

Bientôt j'entendis l'Ambition qui pressait fièrement la reine de céder à ses désirs, et de consentir à une entreprise qu'elle disait fort utile à l'élévation et à la prospérité de l'État ; elle était appuyée par l'Amour-Propre, qui trouvait beaucoup d'avantages réunis dans le projet : l'Orgueil assurait, d'un ton tranchant, qu'on n'aurait aucun obstacle à redouter ; la Colère rappelait le souvenir de prétendues injures faites à l'État par un souverain étranger, dont l'Envie ne pouvait supporter la puissance ; et l'Avarice promettait tout bas un grand accroissement de richesses pour le pays.

La souveraine me parut écouter ces différentes Passions avec complaisance, et montra quelque froideur mêlée d'impatience, lorsque la Modération et la Prudence se présentèrent pour faire sentir les inconvénients et les dangers de l'entreprise proposée ; mais la Justice et la Raison, se levant gravement à la fois, dirent d'une voix ferme : « L'action à laquelle on veut vous porter est inique, ainsi elle ne peut être utile. »

La reine balançait ; la Conscience s'approcha d'elle, et lui

dit : « Il n'y a pas à hésiter ; vous devez suivre les avis de la Raison et de la Justice ; cessez de prêter l'oreille aux Passions perfides, et retenez cette maxime de Confucius : « Voir et écouter les méchants, c'est déjà un commencement de méchanceté. »

A ces mots, il me parut que la lumière qui environnait l'Ame se teignit d'un rouge léger ; et j'entendis la voix harmonieuse de cette reine, qui ordonna à l'Ambition de se taire et de ne plus lui parler de son injuste entreprise.

Je vis ensuite la Volupté qui présentait à la souveraine des fleurs et des fruits ; comme elle était accompagnée par l'Hymen et par la Raison, la Conscience sourit, et l'Ame accepta ses dons. Un moment après, la Volupté revint, précédée par le Vice et par quelques Désirs immodestes ; l'Ivresse l'accompagnait ; elle montrait à la reine une riche corbeille, sur laquelle le Mystère, le doigt sur la bouche, jetait un voile épais ; l'Ame fut tentée, mais la Vertu repoussa brusquement la corbeille ; la Pudeur jeta un cri et se cacha : le Mystère insista doucement ; mais la Conscience dit d'un ton sévère, ces paroles d'un ancien : « Songe au remords ! il est comme ce flambeau que je tiens, il dissipe l'ombre dans laquelle le coupable croit s'envelopper. » A sa voix, la Pudeur revint, et la reine commanda sèchement à la Volupté de se retirer.

Enchanté de ce que je venais de voir et d'entendre, je dis à la noble Passion qui me guidait : « Eh bien ! vous le voyez, le gouvernement de cet État n'offre pas autant de difficultés que vous le pensez. Je conviens qu'il existe de dangereuses Passions, des Vices séduisants ; mais l'Ame ne doit pas les craindre : elle a, pour s'en défendre, les conseils de la Raison, de la Justice ; les avis de la Modération, de la Pudeur ; les avertissements impérieux de la Conscience, et la crainte du Repentir : avec de tels ministres elle ne peut se tromper, et doit prendre toujours des décisions sages ; me voilà bien tranquille sur le bonheur du pays.

— Vous vous réjouissez trop tôt, me répondit mon sage

guide ; vous êtes un peu prompt à vous flatter. Il ne faut rien juger sur un premier aperçu ; ou je me trompe bien, ou cette méchante petite magicienne que je vois venir de loin, doit jeter beaucoup de trouble ici, et peut-être va-t-elle produire quelque scène fâcheuse, et bien différente de celle dont vous venez d'être le témoin. »

« Comment ! m'écriai-je, il existe des magiciennes dans ce pays ? — Oui reprit ma compagne, il en existe deux : l'une est bonne et très-utile, c'est l'Imagination ; elle anime tout, orne tout : je conviens qu'elle n'est pas toujours parfaitement d'accord avec moi et avec la Raison, mais nous lui pardonnons ses écarts, parce qu'elle nous charme et nous embellit. Si elle nous quittait, tout serait désenchanté, et ce monde nous paraîtrait un désert. Quelques esprits secs et chagrins la repoussent ; mais nous nous moquons d'eux, et nous la chérissons tous ; la Vérité même lui laisse quelquefois, en riant, le soin de sa parure, et elle n'en est alors que plus aimable.

« Mais sa sœur, qu'on nomme la Folie, est la plus dangereuse magicienne qu'on ait connue : elle se fourre partout, et partout elle est invisible ; ceux qu'elle domine le plus ne s'en aperçoivent pas. Cette magicienne est mon ennemie mortelle. Eh bien ! c'est souvent sous ma figure et sous mon nom qu'elle fait ses plus noires malices ; elle prend toutes les formes, sait tout déguiser ; elle égare l'Ame, étourdit la Raison et trompe même quelquefois la Conscience. Moi seule, je la connais, je la poursuis ; mais trop souvent je l'attaque sans succès. Je vais, par mon pouvoir, la rendre visible à vos yeux : regardez-la, elle s'avance et se prépare à nous donner de nouvelles preuves de sa méchanceté. »

Étonné de ce que j'apprenais, je tournai mes regards du côté que mon guide m'avait désigné, et je vis une petite femme qui tenait à la main une marotte ; un masque couvrait son visage, et son habillement bizarre, fait d'étoffes de toutes couleurs, était garni de grelots qui faisaient un grand bruit à mes oreilles, quoique personne, excepté moi, ne parût l'entendre.

En passant au milieu de la foule, elle toucha légèrement de sa marotte tous ceux qu'elle rencontrait.

A l'instant (ô prodige!) tout changea de figure à mes yeux : l'Ambition se transforma en Gloire, le Vice en Vertu, la Volupté en Bonheur, la Vengeance en Justice, la Sottise en Mérite, le Charlatanisme en Science, la Prodigalité en Bienfaisance, la Témérité en Courage, la Fourberie en Politique, la Lâcheté en Prudence, l'Hypocrisie en Piété.

Dès ce moment ce ne fut plus que désordre et confusion autour du trône; tous les vices, toutes les Passions funestes étourdirent les oreilles de la souveraine par leurs clameurs, l'ébranlèrent par leurs faux et spécieux discours, la séduisirent par leurs engageantes promesses.

La fausse Gloire l'enivrait d'espérance, la Volupté excitait ses désirs, la Vengeance lui promettait la sécurité, la Fourberie lui offrait les fruits de la prudence; l'Hypocrisie la tournait du côté de l'enfer, en lui montrant le ciel.

La voix de la Justice et de la Raison était étouffée par leurs cris; la Vertu et la Vérité se voyaient écartées par la Calomnie perfide et par la Raillerie insolente; enfin la Conscience elle-même, assoupie dans les bras de la Mollesse, qu'elle prenait pour le repos, ne fit entendre que des paroles faibles et languissantes; cependant elles inspirèrent à l'Ame assez de crainte pour l'arrêter : elle hésitait encore; mais la Flatterie s'avança tout à coup, en rampant et tenant un encensoir à la main. Cette empoisonneuse des rois enivra d'abord la reine de son encens, et, contrefaisant ensuite, avec un art funeste, la voix de l'opinion publique : « Reine, dit-elle, ne résistez pas plus longtemps : la Gloire et le bonheur vous attendent; obéissez aux vœux de l'empire. »

Alors elle entraîna l'Ame et la porta dans les bras des Plaisirs, des Vices et des Passions qui l'entouraient.

Comment vous décrire les suites de cette déplorable faiblesse? Dès ce moment le désordre régna partout; l'État fut en proie aux convulsions, à l'anarchie; une flamme dévorante

consumait tout, épuisait les forces de l'État, desséchait ses canaux et minait son existence; une fièvre contagieuse se répandait jusqu'aux extrémités de l'empire : plus de remède, plus de règle, plus de frein! le délire semblait gouverner ce malheureux pays, et le menaçait d'une entière destruction.

Mon sage Mentor paraissait accablé par le désespoir. « Que devient votre courage? lui dis-je, en le pressant vivement; sauvons-nous, sauvons l'État, je le crois encore possible. J'aperçois dans l'ombre la Conscience qui se réveille; elle reconnait la Vérité : je la vois s'approcher de nous, marchons vers elle. — J'attendais ce moment, » me répondit mon guide.

Nous la rejoignîmes; nous avançâmes promptement près de la souveraine : la Vérité découvrit son miroir; la Conscience appela le Repentir, qui s'empara de l'Ame et la châtia sans pitié. Cette malheureuse reine, en poussant de profonds sanglots, remonta sur le trône; la Folie disparut, chacun reprit sa forme naturelle, et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Transporté de ce nouveau spectacle, fier d'un triomphe que je m'attribuais, oubliant ma compagne, je continuai sans guide ma marche imprudente, et j'osai présomptueusement monter sur les marches du trône, et m'asseoir sur le siége de la Raison, que je croyais remplacer; mais la Vérité m'avertit en souriant que je m'étais trompé, et que j'étais sur celui de la Sottise : de grands et universels éclats de rire accompagnaient ces paroles; et, pour les appuyer, le Repentir, se levant tout à coup, me lança un coup de fouet si ferme que je tombai sans connaissance.

En rouvrant les yeux, je me trouvai seul et dans mon lit : tout avait disparu; mais je conserverai toujours la mémoire de ce singulier voyage; je me rappellerai sans cesse les maux que la Sottise et la Folie font à l'Ame, et je ne perdrai point le souvenir de deux vers d'Horace que mon rude correcteur répéta en me frappant :

Tout sot devient méchant, tous les méchants sont fous;
Et ceux-ci, mes amis, sont les pires de tous.

DE L'ÉGOISME POLITIQUE, OU ACHÉMÉNIDE ET SADOC.

Autrefois la Perse, éclairée par Zoroastre, était forte par ses mœurs et célèbre par ses vertus; on voit que je ne parle ni du temps où régnaient les Cambyse, les Artaxerce et les Darius, ni de celui où l'on vit les successeurs d'Alexandre perdre dans la mollesse orientale tout souvenir de morale, de civisme et de liberté; à cette époque très-ancienne, dis-je, les mages sans fanatisme cherchaient l'estime et non l'argent, voulaient répandre les lumières au lieu de les éteindre, éclairaient et ne brûlaient pas, encensaient la Divinité et non la puissance, écartaient la flatterie du palais des rois et n'y introduisaient que la vérité. Le pouvoir des rois, fort étendu pour faire le bien, nul pour faire le mal, se voyait contenu par de fortes institutions, par de sages lois; et toute la jeunesse, élevée durement et soumise à des maîtres sévères, exercée aux plus rudes travaux, nourrie, comme le dit Xénophon, de pain, de lait et de cresson, garantie par une activité continuelle des poisons de la volupté, employait la vigueur de ses premières années à toutes les études qui pouvaient la rendre capable de bien servir la patrie, de la défendre et de la gouverner.

Mais en tout temps, en tous lieux, les hommes, semblables aux fruits de la terre, après s'être lentement perfectionnés, ne jouissent que d'une courte maturité qui précède de bien peu leur décadence et leur corruption. Les peuples ont leur vieillesse et leur fin comme les hommes; la seule différence qui existe entre eux, c'est qu'il n'y a point de moyen de nous en préserver et de nous rappeler à notre printemps, tandis qu'il est possible, quoique difficile, par une forte législation, de re-

tarder la décrépitude des États, et peut-être même de leur rendre leur première vigueur.

Le germe des maux qui détruisirent la Perse commençait à se développer ; l'orgueil et l'ambition pénétraient dans le sanctuaire des mages ; les grands voulaient que la naissance suffît, sans talents, pour transmettre leurs dignités à leurs enfants ; la flatterie cherchait à tromper les rois ; l'envie, à les irriter contre le mérite ; la jeunesse aimait encore la licence et les lauriers de la guerre, mais elle en redoutait les fatigues ; écoutant avec impatience la voix sévère de ses chefs, elle prêtait l'oreille avec complaisance aux perfides avis de quelques efféminés assyriens, et, lasse de ses exercices, soupirait secrètement au récit des voluptés de Babylone.

Les liens du devoir se relâchaient peu à peu, et les mots de patrie et de vertu semblaient déjà surannés. On aimait à les remplacer tout haut par les expressions brillantes d'honneur et de gloire, et tout bas par celles de fortune et de plaisir.

Achéménide, aïeul du grand Cyrus, régnait alors ; ce prince, attaché aux antiques lois, fidèle aux anciennes mœurs, donnait à ses peuples l'exemple de toutes les vertus qu'il désirait leur voir pratiquer ; leur bonheur était son seul but ; sévère sans dureté, clément sans faiblesse, généreux sans faste, économe sans avarice, guerrier sans ambition, il ne fondait sa force que sur la justiee. Peu occupé de l'éclat des honneurs et des jouissances vulgaires du trône, il ne regardait la royauté que comme la plus pesante des charges, et ne croyait pouvoir la supporter que par le secours de la vertu.

Chaque citoyen, disait-il un jour au grand mage Sadoc, n'a que son devoir à remplir, tandis que ceux de tous me sont imposés ; chargé des affaires de l'État, étant l'homme de la nation, j'appartiens au peuple, et non le peuple à moi ; je lui dois tous mes soins, tout mon temps ; je suis responsable de tout le bien qui lui manquerait ; de tout le mal qui pourrait lui arriver : une heure perdue par moi est un vol fait à ma pa-

trie; je dois compte à mon siècle et à la postérité de tous mes instants, et je ne peux jamais oublier que chacune de mes journées est une page de l'histoire de mon pays.

Concevez donc ma juste douleur; on voit partout en Perse des signes d'affaiblissement et de décadence; malgré mes soins, une lente corruption mine ce noble édifice, et m'en fait pressentir la chute.

Les leçons de Zoroastre m'ont bien appris que la vertu est le ciment des États, et qu'ils se dissolvent par les vices. Mais, de grâce, illustre chef des mages, vous qu'une méditation plus libre, plus tranquille, met plus à portée que moi d'approcher de la vérité; vous qui connaissez les armes funestes dont se sert le génie du mal, Arimane, pour nous perdre, et les armes salutaires que le divin Oromase, le génie du bien, nous accorde pour le combattre, éclairez-moi dans mes projets de réforme. Dites quel est de tous les vices le plus général, le plus destructeur, le plus funeste à la force, à la vie, à la prospérité des peuples; et que je sache enfin quel est celui d'où découlent tous les autres, et contre lequel tous nos efforts doivent être dirigés.

Prince, répondit Sadoc, Oromase, le puissant Oromase, répand la sagesse dans votre âme, comme Mithras, le dieu du jour, verse la lumière sur le monde; et, si les rois vos successeurs devaient vous ressembler, il serait inutile que, suivant notre antique usage, un officier de la couronne vînt les réveiller chaque matin, et leur dire : « Levez-vous et songez à bien remplir les fonctions et les devoirs qu'Oromase vous a imposés en vous plaçant sur le trône. »

Aucun des grands mystères de la nature ne vous est inconnu; vous n'ignorez pas que cet univers est le théâtre où se livre un combat éternel entre l'ombre et la lumière, entre le mal et le bien, entre le vice et la vertu. La vie d'un bon roi est un état de guerre perpétuel contre les vices; mais il les combat sans fruit, s'il ne dirige pas toutes ses attaques contre celui qui les engendre tous.

La plupart des principes destructeurs des sociétés sont tellement mêlés avec ceux qui les conservent, qu'il faut beaucoup d'art et de prudence pour frapper les uns sans atteindre les autres. En tout, c'est l'excès seul qu'il faut retrancher ; il est peu de vertus qui, portées à l'excès, ne deviennent des vices, et il est peu de vices sous lesquels, en retranchant l'exagération, on ne découvre quelque principe de vertu et d'utilité : ainsi, en outrant les nobles sentiments, la force devient violence ; l'émulation, envie ; la bonté faiblesse ; le courage, témérité ; l'extrême justice même se change en injustice ; et d'un autre côté, si vous vouliez détruire les passions, au lieu de les modérer, en éteignant tout désir des richesses par haine contre l'avarice, vous étoufferiez toute industrie ; en condamnant toute ambition, vous feriez disparaître ce noble désir de gloire qui produit les grandes actions, et peut seul créer les grands hommes et les grands talents.

S'il était possible de proscrire les plaisirs et les voluptés, au lieu d'en tempérer l'ardeur, on briserait les doux liens qui attachent l'homme à la vie ; enfin l'orgueil lui-même, attaqué sans ménagement, porterait une mortelle atteinte à cette fierté noble et utile, qui fait sentir à chacun sa dignité, qui repousse la servitude et qui défend la liberté.

Il est donc nécessaire que le législateur, le moraliste et le monarque, cherchant toujours, comme le sage d'une contrée orientale, le célèbre Confutzée, ce juste milieu où réside la vraie sagesse, ne retranchent dans ce mélange des passions humaines que ce qu'elles ont de funeste, et développent au contraire avec soin ce qu'elles offrent d'utile au bonheur des individus et à la prospérité publique.

Mais, si toutes nos qualités sont évidemment mêlées de bien et de mal, il n'en est pas moins vrai qu'il existe un vice, produit fatal du génie d'Arimane, qui donne naissance à tous les autres, et qui empoisonne toutes les vertus. Ce vice destructeur est le vrai talisman du génie du mal ; c'est par lui qu'il exeree sa fatale puissance. Ce vice odieux, c'est l'é-

goïsme ; il renferme le germe de la corruption des hommes et de la mort des peuples.

Le grand secret d'Oromase est de rassembler et d'organiser, pour donner la vie :

Celui d'Arimane est de diviser et de dissoudre, pour donner la mort.

Le génie du bien tend à tout généraliser.

Le génie du mal veut tout individualiser.

L'ordre est le but de l'un, le désordre est celui de l'autre.

L'univers ne se maintient, les mondes n'existent, les êtres organisés ne vivent qu'en vertu d'un seul principe, et par cet accord que le grand Oromase établit entre toutes leurs parties, pour les faire tendre toutes à un centre commun et servir à la même fin.

Nul être ne se détruit qu'au moment où les parties qui le composent, n'agissant plus vers le même but, ne peuvent plus concourir au bien commun, à la conservation de son existence ; ainsi la division anéantit tout, les individus se perdent par l'égoïsme moral, et les peuples périssent par l'égoïsme politique.

Tout ce qui est conforme à l'ordre général est vertu ; tout ce qui s'en écarte, tout ce qui veut y nuire est vice : et l'on pourrait établir une échelle morale parfaitement graduée, depuis la plus sublime des vertus jusqu'au plus funeste des vices.

Les unes et les autres s'y trouveraient justement placées selon qu'ils se rapprocheraient ou s'éloigneraient le plus de la pensée créatrice, de la source de tout bien, de l'ordre général, en un mot, du puissant Oromase.

Ce génie bienfaisant possède à un degré infini la plus haute des vertus, l'amour universel ; c'est son essence, comme l'égoïsme est celle d'Arimane.

Le premier crée, organise, anime et conserve les mondes et les êtres vivants ; il veut le bien de tous : sa divine bienveillance s'étend de l'astre le plus brillant au plus obscur in-

secte ; il embrasse tout dans son amour, comme Arimane enveloppe tout dans sa haine.

Quelque infinie que soit la distance qui sépare la terre des cieux, et les faibles mortels d'un être si puissant, c'est en l'imitant que nous pouvons, sous la conduite des vertus, parcourir les degrés qui élèvent jusqu'à lui.

La première, la plus sublime de ces vertus qui puisse élever notre esprit et enflammer notre âme, c'est l'amour général de l'ordre et de l'humanité ; mais peu d'hommes sont capables d'atteindre à ce degré de perfection presque divine ; aussi le petit nombre qui l'a possédé a reçu, de la reconnaissance des siècles, de justes hommages.

Partout on a regardé comme des demi-dieux ces premiers héros, qui s'exposaient à tous les périls pour purger la terre de monstres et de brigands ; ces sages, qui étudiaient les secrets de la nature pour nourrir les hommes, pour les civiliser, pour les instruire, pour leur apprendre à aimer leurs semblables, à se réunir et à substituer la justice à la force.

Heureux si, fidèles aux anciennes maximes, au lieu de déifier la fortune et la victoire, nous ne placions encore aujourd'hui dans le ciel que la bienveillance et la vertu ; et si nous n'accordions notre encens qu'à ces hommes sages et modestes qui parcourent le monde pour faire et pour propager d'utiles découvertes, pour améliorer le sort de l'humanité, pour rendre plus salubres les lieux où la pitié rassemble les malades indigents, et ceux même où les lois renferment l'erreur et le crime, trop souvent, hélas ! confondus.

Si les mortels, moins imparfaits, eussent été capables de connaître, d'aimer, de pratiquer cette vertu simple et sublime, l'amour général n'aurait fait du genre humain qu'un seul peuple, régi par une seule loi, et la terre n'aurait pas été ensanglantée par la discorde et par la guerre, funestes fléaux qu'entraîne toujours après lui l'*égoïsme*.

Mais Arimane l'a voulu, nous sommes séparés par son influence en diverses nations; chacune d'elles est devenue un être

organisé, un corps politique ; ce n'est plus que la seconde des vertus qui lui convient et qui lui est indispensable pour en lier toutes les parties, pour les faire travailler toutes à sa conservation, pour assurer sa force, son bonheur et sa vie ; cette vertu c'est *l'amour de la patrie*.

Ce sentiment, qui relativement aux autres peuples est déjà un *égoïsme*, devient, pour chacun d'eux, la première des vertus.

Tant que ce feu sacré se conserve, une nation est libre, active, puissante ; tous les intérêts privés se fondent dans l'intérêt général ; la loi est soutenue par chaque citoyen, comme la volonté de tous ; l'assentiment général donne des moyens de force sans limites au gouvernement dirigé par l'opinion publique, et l'injustice ne peut ni égarer les princes, ni opprimer les peuples, lorsque l'injustice faite à un seul homme est vivement sentie par tous. L'indépendance générale se trouve alors inviolablement garantie ; et quelle force étrangère oserait y porter atteinte quand, au moindre signal, elle serait défendue, non-seulement par une armée, mais par tout un peuple.

C'est par ce principe fécond, par cette vertu publique, par cet amour de la patrie, que les Perses, jusqu'à présent heureux, puissants et respectés, ont conservé leur liberté au dedans, leur sûreté au dehors ; c'est par ce lien commun que nous nous sommes trouvés assez forts pour repousser les Scythes, pour résister aux Assyriens, pour vaincre les Mèdes.

Les Hébreux, animés du même sentiment, ont brisé le joug de leurs oppresseurs, se sont civilisés dans les déserts, et ont enfin conquis la Palestine ; ils conserveront longtemps leur gloire et leur indépendance, si leurs lois, trop exclusives, n'excitent pas un jour contre eux, par représailles, la haine de tous les autres peuples.

On voit quelques nations, telles que les Égyptiens et les Indiens, plus soumises à l'influence du mauvais génie, qui, sans être animées par l'amour de la patrie existent, et même jettent passagèrement quelque éclat. Mais leur existence est hu-

miliante, malheureuse et incertaine. Ce n'est pas l'esprit public; c'est l'esprit de classes, de castes et de corps qui les anime.

Ces classes privilégiées, qui prétendent soutenir le gouvernement parce qu'elles l'entourent, le minent réellement en le séparant du peuple ; et ce peuple, qui devait chérir la force d'un trône protecteur, ne sent plus que son poids qui l'écrase. Une telle nation est un corps politique mal organisé, faible et souffrant, dont quelques membres seulement montrent une vigueur acquise aux dépens de la force générale, et comme tous n'y prennent point de part à la vie commune, un tel État souffre tant qu'il existe, et succombe au premier orage, victime de l'*égoïsme* actif de l'esprit de corps, et de l'*égoïsme* passif du peuple mécontent et malheureux.

Quand la chute progressive de l'esprit public, chez un peuple, a éteint l'amour de la patrie, ce peuple peut traîner encore sa triste existence tant que l'esprit de famille y conserve quelque moralité ; mais, lorsqu'on en est là ; il est bien difficile que l'*égoïsme* le plus absolu ne vienne pas étouffer ces faibles restes des sentiments généreux. Dès que l'État a perdu son ciment, il ne peut plus se soutenir : les familles isolées ne peuvent se défendre : elles tombent dans la servitude qui avilit tout ; et là où cesse la vertu publique, on ne voit bientôt plus de vertus privées.

Lorsqu'on est enfin descendu à ce dernier degré de corruption, où il n'existe plus *d'amour universel, d'amour de la patrie, d'intérêt public, d'esprit de corps, ni même d'esprit de famille,* le triomphe du mauvais génie est complet ; l'égoïsme politique a divisé tout ce que le génie du bien avait uni.

Le prince, livré aux voluptés, entouré de vices qui l'entraînent, ne trouve plus de vertus qui l'arrêtent et qui le défendent ; rien ne lui résiste, mais rien ne le soutient ; il inspire et répand la crainte ; le palais qui le renferme devient une forteresse contre le peuple, une prison pour le monarque. Ses ministres le trompent pour s'enrichir ; ils sacrifient leurs devoirs à leurs places ; les juges vendent leurs arrêts, les prê-

tres leurs oracles ; le guerrier cherche le pillage et fuit le péril ; le négociant sans foi perd son crédit pour hâter sa fortune ; le peuple opprimé méprise les lois qui ne le protégent plus ; indifférent pour une patrie qui ne lui garantit aucun droit, la révolte le voit ardent à la favoriser. L'invasion étrangère le trouve froid pour la repousser ; peu lui importe de changer de joug : chaque individu, regardant tout lien comme une chaîne, vit presque seul dans son cercle étroit, sa personne est pour lui l'univers ; il ne songe qu'à se soustraire aux charges communes, à profiter du désordre général ; le malheur d'un autre homme lui est étranger ; il ne défendrait pas son voisin, son parent, et ne serait défendu par personne. Son âme est une solitude que n'habite aucune vertu, et, lorsqu'il termine sa triste carrière, aucun doux souvenir ne le console, aucun espoir ne rassure son cœur, aucune main amie ne ferme sa paupière.

Telle est la vie, telle est la mort des *égoïstes ;* et le peuple déplorable dont ils font partie, après avoir langui dans un honteux esclavage, ou se dissout par l'anarchie, ou tombe sans défense sous le joug d'un maître étranger.

Voilà, prince, les terribles effets de l'égoïsme ! vous voyez que ce vice, le plus funeste de tous, est le monstre destructeur contre lequel vous devez diriger toutes vos forces.

Heureusement nous sommes encore loin de craindre son triomphe. L'*égoïsme* ne laisse percer au milieu de nous que quelques germes, faibles dans leur naissance, mais qu'il faut se hâter d'étouffer. Arimane se sert de l'intérêt privé pour nous détruire, saisissons cette arme même pour nous sauver ; tournez-la contre lui, et que tous les intérêts privés soient réunis par vous, et forcés de concourir à l'intérêt général.

Vous en avez les moyens : les faveurs, les rigueurs, l'honneur et le blâme émanent du trône ; un prince habile peut ce qu'il veut ; mais il doit répandre la lumière au lieu de la craindre, et regarder l'esprit public, non comme un écueil, mais comme un appui.

Imitez ces sages de l'Occident, ce Lycurgue dont les lois durables viennent de donner une telle force à l'amour de la liberté, qu'il l'a rendu capable de triompher de tous les sentiments de la nature ; ce Numa qui, dans l'Italie, par l'inspiration d'une nymphe, a fondé sur l'amour de la patrie, de la justice et de la gloire, la puissance nouvelle d'un peuple qui deviendra peut-être un jour le maître du monde.

Grand roi ! je vous le dis au nom d'Oromase, vous possédez une arme toute-puissante, c'est l'opinion ; dirigez-la vers un but glorieux, fortifiez l'esprit public par votre exemple, protégez la liberté, honorez tous ceux qui se montrent enflammés de l'amour de la patrie, et *flétrissez l'égoïsme*. Mais, je le répète, hâtez-vous, et n'oubliez pas le précepte de Zoroastre qui nous dit :

Fais le bien, la vie est courte

Achéménide suivit les conseils de Sadoc; l'opinion publique encouragée régénéra les mœurs, raffermit la liberté, fortifia le trône et déshonora l'*égoïsme*. Les Perses virent chaque jour croître leur puissance ; et le grand Cyrus, à la tête d'un peuple libre, devint le maître et le législateur de l'Asie.

Le génie fonde des empires, l'esprit public les conserve, l'égoïsme les détruit.

DE LA VÉRITÉ.

Un jour, en me promenant et en rêvant, je trouvai sur mon chemin la Vérité ; cette Vérité que nous cherchons sans cesse, et qui nous fuit toujours ; cette Vérité qui, à plus juste titre que la fantastique nymphe de *la Caroléide,* pourrait dire qu'elle est *partout et nulle part*.

En effet, son nom est sur toutes les lèvres ; mais, si tant de cœurs et d'esprits prétendent être ses temples, il faut convenir que, semblables aux temples du paganisme, on n'y voit pour

la plupart du temps, à la place de la véritable divinité, que les idoles des faux dieux et les passions déifiées.

Et quel moyen de croire que les hommes, qui vantent le plus la Vérité, l'aient jamais connue? Écoutez-les, et vous verrez qu'ils en font tous des portraits si différents, si opposés, qu'on ne peut apercevoir aucune ressemblance entre eux. Chacun a consulté ses goûts et suivi son imagination pour la peindre ; mais personne encore, que je sache, n'a pu la dessiner d'après nature.

Je ne serai ni plus heureux ni plus hardi ; car l'apparition dont je me vante a été si courte qu'il ne m'en reste qu'une idée fugitive ; il me serait impossible de vous la retracer fidèlement.

Lorsque je me vante cependant d'avoir aperçu la Vérité, n'allez pas me taxer d'un ridicule orgueil. Ce n'est ni à mes longs travaux, ni à ma science très-bornée, ni à mes faibles talents que je dois cette singulière rencontre ; elle est l'unique effet du hasard : ce qui doit peu vous étonner, puisque c'est à lui qu'on doit presque toujours les plus heureuses découvertes.

Je réfléchissais précisément alors au malheur que nous éprouvons dans ce monde où nous sommes sans cesse entourés d'illusions séduisantes et funestes, et dans lequel nous courons constamment après la Vérité sans pouvoir jamais l'atteindre. Si, de ce moment, comme pour me démentir, elle m'est apparue, c'est peut-être par esprit de contradiction : ce qui ne me semble pas tout à fait improbable, puisqu'on la dit du sexe féminin.

Mais, me dira-t-on, si vous ne l'avez jamais vue, à quels traits, à quel signe avez-vous pu la reconnaître? Quand il s'agit de la Vérité, les questions abondent, je le sais ; mais les réponses sont difficiles. Quoi qu'il en soit, voici la mienne.

Ce n'est point parce qu'elle était demi-nue que j'ai reconnu cette divinité ; il m'eût été trop facile de faire, à cet égard, une lourde méprise, et de la confondre avec nos jolies danseuses

de l'Opéra, ou même avec nos femmes à la mode. Ce n'est pas même à son air, à la fois pieux et philosophique, que je l'ai distinguée ; il y a tant de pédantes et d'hypocrites, que j'aurais encore pu m'y méprendre.

Elle me surprit d'abord par son air calme comme l'innocence, froid comme la raison, grave comme la philosophie, doux comme la piété, modeste comme la tolérance. Nos élégantes l'auraient trouvée gauche et provinciale ; nos exagérés de toutes les couleurs la prendraient pour une étrangère, et ne comprendraient rien à ses manières ni à son langage.

Dans le moment où je la vis, un colporteur passait auprès de nous, il criait et annonçait une de ces feuilles venimeuses, dans lesquelles, sous l'apparence d'un zèle ardent pour la religion, pour le roi, pour la Charte, le sec égoïsme, l'orgueil déchu, l'ambition hypocrite, déchirent périodiquement la France, la peignent comme un foyer de corruption, comme un repaire de brigands, dénigrent nos talents, rabaissent nos exploits, calomnient nos mœurs, tachent nos palmes, flétrissent nos lauriers, méditent des vengeances, prédisent des catastrophes, dénoncent leurs compatriotes, admirent, implorent les étrangers, et se vantent en même temps d'être de vieux, de purs et de bons Français.

A leur nom seul l'inconnue rougit de honte et de colère. « Ah ! dit-elle, malgré leur amour prétendu pour tout ce qui est antique, je ne reconnais en eux ni l'urbanité française, ni la bonhomie gauloise, et je ne vois surtout en eux rien de franc. »

Ces parolos, prononcées sévèrement, me plurent et m'enhardirent. Je l'abordai et tâchai de lui tourner, avec galanterie, un compliment ; mais, poussé par ce maudit amour-propre, qui nous fait faire tant de faux pas, je me vantai malheureureusement d'avoir, dans plusieurs écrits, émis une opinion semblable à la sienne contre l'esprit de parti. Je ne tardai pas à m'en repentir : elle rabaissa promptement mon orgueil, en me faisant remarquer dans mes ouvrages tant de défauts,

de négligences et d'erreurs, que je demeurai confondu ; mes yeux se dessillèrent, et je reconnus enfin la Vérité.

Cependant, comme sa lumière me blessait un peu, je fis ce que nous faisons toujours en pareil cas, et j'osai me venger de ses utiles leçons par d'injustes reproches.

« Déesse, lui dis-je, il faut convenir que vous êtes une étrange personne ! Vous êtes destinée à gouverner le monde, et vous y laissez presque toujours régner l'erreur ; vos principes cèdent la victoire aux passions ; nous vous appelons à notre secours, et vous nous fuyez. Partout le mensonge prend impunément votre apparence et votre rôle. Vous deviez éclairer la terre, et vous vous cachez dans un trou ; pourquoi semblez-vous redouter ainsi vos adversaires ? Ils ne pourraient soutenir vos regards. Croyez-moi, quittez votre solitude ; jamais ermite ne fut utile à personne. Venez, montrez-vous à vos ennemis ; ils seront à l'instant éblouis, terrassés et vaincus.

— Insensé, me répondit-elle, tu te crois plus clairvoyant que les autres, et tu es aveugle comme eux. Les hommes sont tous des ingrats ; ils se plaignent sans cesse de mon absence, et je ne les quitte pas un moment ; ils ressemblent à des fous qui fermeraient leurs volets, et soutiendraient ensuite que le soleil a cessé d'éclairer la terre. Je leur ai dit autrefois, avec raison, « qu'ils ont tous des yeux pour ne point voir, et des « oreilles pour ne point entendre. »

« Vos passions sont hors et autour de vous ; moi, je suis et reste dedans : l'erreur assiége vos sens ; moi, je m'adresse à votre âme. Ce n'est pas au loin et dans une solitude que vous devez me chercher ; vous me trouverez au fond de votre cœur, au sein de votre conscience. Repassez de bonne foi votre vie ; vous verrez que vous n'avez jamais rien fait de bien sans mon avis, et rien de mal qu'en négligeant mes conseils.

« Je me montre aux princes dans tous les tableaux de l'histoire ; je leur prouve que tout pouvoir qui veut se mettre au-dessus de la justice et des lois, est d'autant plus incertain,

d'autant plus chancelant, qu'il paraît absolu. C'est un colosse sans base ; sa force apparente fait son danger ; il ne peut se soutenir que par la crainte, et tout ce qui se fait craindre tremble. Le récit des règnes despotiques n'est qu'une longue suite de massacres, de proscriptions, de chutes et de révolutions.

« Je répète à ces princes qu'on les trompe en leur faisant regarder comme un appui une oligarchie qui les a si longtemps rivalisés, combattus, qu'ils ont eu tant de peine à soumettre, et qui, en les entourant d'hommages, de délations et de flatteries, n'a qu'un seul objet, le partage de leurs richesses et de leur pouvoir.

« On ne les égare pas moins en leur présentant comme écueil le peuple, dont le seul intérêt est de se voir gouverné par la justice, et non par la faveur et par le caprice.

« La liberté, dont on fait un épouvantail aux monarques, peut seule cependant leur donner, ainsi qu'à leurs sujets, bonheur et sécurité. Je leur en fais voir l'exemple dans une île voisine : les droits de tous les hommes y sont sacrés ; la liberté y règne ; elle y environne le trône du plus noble éclat, et en éloigne constamment les orages, qui n'y menacent jamais que les ministres.

« Je ne parle pas moins hautement aux hommes religieux : je dis aux prêtres que les temps d'ignorance, de superstition, de fanatisme, sont passés ; que la lumière a déchiré les voiles du charlatanisme : qu'il faut revenir à moi seule qui suis la force réelle de la religion, et qu'on m'outrage, ainsi qu'elle, lorsqu'on emploie, pour nous propager, la violence au lieu de la douceur, l'orgueil au lieu de l'humilité, l'intolérance et la haine à la place de la charité.

« Nous désavouons toutes deux ces hommes qui courent répandre la discorde, quand ils devraient prêcher l'union ; qui scandalisent notre raison par leurs momeries, et qui profanent la chaire en y déclamant sur la politique, lorsque leur devoir est de n'y parler que de la morale.

« Le plus grand mal que l'on puisse faire à moi et à la religion, c'est d'agir de sorte qu'on nous craigne et qu'on cesse de nous aimer.

« Les fiers partisans de l'oligarchie ne peuvent pas davantage me reprocher mon silence : je choque continuellement leurs superbes oreilles par mes graves leçons. Je leur redis jusqu'à satiété que leurs prestiges sont tombés comme leurs antiques forteresses ; des plumes savantes ont émoussé leurs vieux glaives ; leurs parchemins ont disparu sous la masse d'une foule de livres modernes. Le mérite personnel est devenu le seul titre respectable aux yeux des hommes, et la loi a proclamé cette égalité, qu'avant elle la religion prêchait.

« Par quelle fatalité, leur dis-je, faibles et désarmés, persistez-vous dans un orgueil injuste, qui vous attire la haine du vulgaire et la pitié des sages ? Vous cherchez des *prééminences* à la place des *droits perdus* : méritez-les par des talents, par des services. Vous ne pouvez plus rien tenir que du roi, du peuple et de l'opinion : cessez donc de fronder ce roi, d'injurier ce peuple et de choquer cette opinion ; ou craignez, en continuant de dénigrer, de troubler, de calomnier la France, qu'elle ne reconnaisse plus en vous des Français. De longs malheurs vous ont aigris, je vous plains ; mais croyez que la haine, le dédain et la vengeance, aggravent tout et ne consolent de rien.

« Le peuple prétend, dites-vous, que je me cache dans une retraite ignorée, et pourtant jamais je n'employai plus de moyens, plus d'organes, plus de voix pour me faire connaître par lui.

« Je le blâme, tantôt de sa mobilité, tantôt de son ardeur imprudente, tantôt de son insouciance. Je lui reproche ses égarements passés ; je lui rappelle ses devoirs autant que ses droits ; je lui garantis la possession de ces mêmes droits, s'il sait en user, les soutemir et ne jamais en abuser.

« Je lui défends de blâmer, de haïr en masse, d'accuser des classes entières des erreurs de quelques individus ; je lui

recommande de ne jamais confondre, dans sa haine et dans son amour, le despotisme avec la monarchie, la licence avec la liberté; enfin je l'avertis perpétuellement que « cette liberté « se perd plus souvent par ses excès que par ses ennemis. » Après ces mots la Vérité se tut.

« C'est fort bien parlé et surtout fort bien pensé, déesse, lui répondis-je avec respect, quoique dans votre discours je remarque un peu de lieux communs et de redites; mais vous êtes aussi vieille que le monde, et, à votre âge, on aime à se répéter. Cependant accordez-moi la faveur de m'apprendre quelque chose de neuf; indiquez-moi sous quels traits vous aimez à paraître, et comment je pourrais vous retrouver.

— Pauvre esprit, me répliqua la Vérité, tu me vois tous les jours; reconnais en moi l'opinion publique. En vain l'esprit de parti nie mon existence, ma force, mes progrès ; je lui réponds comme ce philosophe au pyrrhonien qui niait le mouvement, *je marche devant lui.* »

DE L'OPINION PUBLIQUE.

Les sages ont dit que l'*opinion* est la reine du monde ; mais beaucoup de gens, qui les lisent peu ou qui les entendent mal, nient cette vérité. Si le jour les blessait, ils nieraient le jour.

L'*opinion,* selon eux, n'épouvante que le faible; elle obéit aux forts. Aussi insensés que ces pyrrhoniens qui niaient le mouvement, il faut se contenter de marcher devant eux pour leur répondre, et c'est ce que le temps et l'esprit public font à leur grand déplaisir.

Si cependant ils voulaient consulter le passé, ils seraient un peu moins aveugles sur le présent, un peu plus clairvoyants sur l'avenir.

Remontant aux temps antiques, qu'ils regardent l'Égypte ! Pharaon, ses mages, ses ministres, ses trésors, ses innom-

brables armées; tout cède à l'opinion publique d'un peuple étranger et captif qui veut être libre, et à l'*opinion* publique de son propre peuple qui croit ces étrangers favorisés par le ciel.

Ces mêmes Juifs, proscrits depuis par l'*opinion* générale, n'ont jamais pu se relever; et leur propre *opinion*, bravant le mépris et tous les genres de tyrannie, n'a jamais voulu se soumettre.

A la voix du roi des rois, tout l'Orient se lève, s'arme, marche et se précipite sur une petite contrée, pauvre, divisée, faible et peu populeuse; mais l'amour de la liberté y grave cette *opinion* généreuse : « Il faut mourir ou rester libres. » Trois cents guerriers donnent un héroïque exemple; le chêne est renversé par le roseau, le colosse de la monarchie des Perses s'écroule; trois millions de soldats sont vaincus et dispersés par une poignée de héros; et le roi des rois fuit en traversant l'Hellespont sur un faible bateau, débris honteux de sa flotte superbe.

Dans un autre temps l'*opinion* change; la cupidité, la jalousie, remplacent l'amour de la patrie sur cette terre classique de la liberté, et un faible roi de Macédoine donne des fers à la Grèce.

Rome compte une longue suite de rois habiles et belliqueux, aucun parti ne conteste et n'attaque leur puissance fondée sur la loi et sur l'*opinion*. Tarquin, par un crime, change cette *opinion*; il imprime pendant plusieurs siècles, dans le cœur des Romains, une haine implacable contre la royauté.

Une autre *opinion* s'établit, c'est que la bourgade de Rome doit vaincre et dominer l'univers. Les villes voisines sont successivement vaincues : Carthage, malgré ses trésors, ses flottes et le génie d'Annibal, est détruite; la Grèce est soumise; l'Asie et l'Égypte sont conquises; la Gaule, malgré sa farouche vaillance, est subjuguée : Rome devient la maîtresse du monde.

L'orgueil de la gloire militaire l'emporte malheureusement

sur l'amour de la liberté; l'*opinion* change, la toge obéit aux armes, la tyrannie commence, et les soldats disposent du sceptre.

En Palestine, douze hommes ignorants enseignent un nouveau culte, qui promet à la vertu des récompenses, et aux crimes des châtiments éternels : ils appellent les esclaves à une vertueuse indépendance, les citoyens à l'égalité. La religion qu'ils annoncent est austère, effrayante, impose les plus rigoureuses privations, ordonne de braver les plus grands périls, rabaisse la grandeur, ruine l'opulence, brise le prisme de la gloire, éteint le flambeau de l'amour, et, dans l'attente du ciel qu'elle promet, n'offre en compensation sur la terre que des jeûnes, des larmes, des fers et des supplices : toutes les puissances de la terre, toutes les passions s'arment contre cette nouvelle *opinion*; mais elle s'étend, s'accroît, s'affermit, triomphe de tous les obstacles, méprise les richesses, brave les échafauds, renverse les autels, détruit les coutumes, et s'assied sur le trône du monde.

Une autre *opinion* prend naissance dans le Nord ; le colosse Romain, l'objet de la terreur universelle, n'inspire plus que le mépris, et les peuples sauvages de l'Europe renversent en peu d'années cet empire que n'avaient pu ébranler le génie d'Annibal, les forces de la Grèce, la fureur des Gaulois, l'opiniâtre habileté de Mithridate, et les innombrables armées d'Antiochus.

Un voile de ténèbres couvre le monde ; la tyrannie sacerdotale et la tyrannie féodale règnent sans opposition, et se déchirent mutuellement dans cette obscurité. Tout à coup le fanatisme égare et enflamme l'*opinion* publique ; en vain la prudence, l'intérêt personnel, l'expérience et tous les sentiments de la nature réunis veulent s'opposer à ce torrent ; au nom de l'*opinion* tout cède, et l'Occident tout entier se précipite sur l'Orient, dans l'unique dessein de planter une *croix* et de conquérir un tombeau.

Le peu de guerriers échappés à la mort, qui survivent à

cette entreprise téméraire, rapportent de Constantinople en Europe quelques rayons des lumières antiques.

Le jour renaît dans l'Occident : à sa lueur, la vérité, la liberté cherchent leurs anciens titres ; la barbarie se dissipe ; la civilisation recommence ; les arts se raniment ; la tyrannie féodale et sacerdotale s'ébranle ; les hommes reconnaissent leurs droits et les réclament : une *opinion* nouvelle, éclairée par les écrits de tous les temps, et qu'une heureuse découverte multiplie et répand dans l'univers, crée, pour ainsi dire, un nouveau monde.

Cette *opinion* change les lois, les intérêts, les positions, les mœurs ; en vain l'autorité, le clergé, la magistrature, la noblesse, résistent : une voix universelle éclate, et dit : Nous ne voulons plus d'arbitraire, nous ne voulons plus de priviléges, nous ne voulons que des lois égales pour tous et consenties par nous.

Nous voulons que des représentants expriment notre volonté et nous garantissent de la tyrannie, qu'un corps de grands propriétaires nous garantisse de la démagogie ; nous voulons qu'un roi héréditaire et inviolable nous garantisse de l'anarchie.

Nous voulons l'égalité devant la loi, la liberté de nos pensées, de nos personnes, de nos biens ; nous voulons que le règne des préjugés finisse et que celui des principes commence.

Telle est aujourd'hui l'*opinion* générale, progressive, forte, irrésistible, qu'on ne peut plus ni tromper, ni anéantir ; la sottise et la folie conspirent encore seules pour la combattre. Chaque démarche agrandit l'abîme qu'elles creusent sous leurs pas. Puissent-elles se convaincre enfin que, lorsqu'il existe une *opinion* publique, fondée sur la vérité, sur la justice et sur la raison, il y a gloire et bonheur pour ceux qui la suivent, honte et ruine pour ceux qui l'attaquent.

DE L'INTÉRÊT ET DES OPINIONS.

Un ancien a dit que le doute était le commencement de la sagesse ; d'autres même ont prétendu que ce doute en était le résultat, et que sur les objets les plus importants de nos recherches, après de longues études, ce qu'on sait le mieux, c'est qu'on ne sait rien. Montaigne, dont la tête ressemblait à une vaste bibliothèque, au commencement de ses immortels écrits a pris sagement cette devise modeste, *que sais-je?* En général, on ne voit guère que l'ignorance et la légèreté qui affirment ; les hommes graves et savants hésitent et doutent ; aussi, malgré tout ce qu'on dit du progrès des lumières, on serait tenté de croire qu'elles ont fait des pas rétrogrades, en voyant un si grand nombre de personnes dogmatiser sur tout avec assurance, et croyant résoudre des questions agitées depuis quarante siècles, les trancher hardiment, comme fit Alexandre lorsqu'on lui présenta le nœud gordien.

Les droits des peuples, ceux des rois, les systèmes opposés du gouvernement populaire, du gouvernement aristocratique et de l'oligarchie, les prétentions diverses de la puissance spirituelle et de la puissance temporelle, les différents modes d'organisation d'une armée, destinée à soutenir l'autorité et à défendre l'indépendance ; toutes ces hautes questions d'ordre et de liberté, qui ont occupé et embarrassé tant de grands génies, n'offrent point d'énigmes qui effraient nos OEdipes modernes ; il semble que ce soient des jeux d'enfants pour nos docteurs imberbes et pour nos femmes politiques : chacun, comme s'il sortait de ce puits aussi célèbre qu'inconnu, où l'on dit que se cache la vérité, avance ses opinions avec une audace et une confiance telles, qu'on croirait que leur politique est une révélation.

Ce ne sont pas seulement des systèmes, mais des dogmes, qu'ils établissent; ils ne dissertent pas, mais ils prêchent, et regardent comme hérétiques tous ceux qui ne partagent pas leurs avis.

On n'a ni pureté, ni vertu, ni morale, quand on a le malheur de penser qu'un peuple peut être très-bien gouverné en suivant un système, en adoptant des principes différents des leurs. Leur politique est une religion exclusive, intolérante; et beaucoup d'entre eux ne seraient pas éloignés d'y ajouter pour la défendre des institutions semblables à l'inquisition ou aux comités révolutionnaires.

Dans un siècle où l'on a tant raisonné, dans un pays où l'on a tant écrit, après tant d'actions et de réactions, d'essais et de changements, de succès et de revers, quand on a vu éclore et s'évanouir tant d'illusions, briller et disparaître tant de météores, au moment où les accents de la sagesse s'unissent à la voix forte et terrible du malheur pour nous rappeler à la modération et à la concorde, d'où peut venir encore ce fanatisme politique, cette fureur de parti qui nous porte à nous proscrire, à nous haïr, à nous flétrir, à nous déchirer mutuellement pour des opinions, ainsi qu'autrefois on vit les malheureux Juifs, assiégés dans Jérusalem, se livrer des combats sanglants, et plus tard les Grecs s'entretuer dans Constantinople pour des disputes de cirque et des querelles de sectes, tandis que les féroces soldats de Mahomet accouraient pour renverser les derniers débris de l'empire?

Je ne sais, mais il me paraît cependant qu'on pourrait trouver la source de tant de malheurs, la cause de tant de dissensions, si on la cherchait de bonne foi : ce n'est point l'esprit qui nous manque, c'est la franchise; nous sommes trompés, non par la pensée, mais par la parole.

Occupés à relever le grand édifice de l'État, nous courons le risque d'éprouver le sort de ceux qui travaillaient à la *Tour de Babel* : nous ne pourrons nous entendre tant que nous parlerons des langues différentes, ou tant que nous n'attacherons

pas aux mots les mêmes idées : et si ce n'est pas comme jadis la dispersion qui nous punit, au moins le désordre et le malheur seront le châtiment et le résultat de notre opiniâtreté.

Tout le monde affecte de parler d'*opinion*, de défendre *des opinions*, tandis qu'il ne s'agit au fond que d'*intérêts*. Les unes sont vagues et incertaines de leur nature, les autres sont positifs : une querelle sur les premières est interminable ; on peut transiger sur les seconds : les *opinions* nous entraînent dans le champ sans limites de l'imagination ; *les intérêts* nous ramèneraient dans celui de la réalité.

Un parti exalte son *opinion*, la déclare seule conforme à la morale, à l'honneur, à l'ordre public ; l'autre soutient la sienne, comme seule compatible avec les droits des hommes, avec le bonheur des peuples, avec les principes de la liberté. L'un invoque des droits anciens, l'autre des droits nouveaux. Chacun se vante d'anciens triomphes ou d'exploits récents : réciproquement on se reproche des crimes qu'on recherche dans nos anciennes chroniques, dans nos modernes annales ; enfin on se suppose mutuellement des plans de conspiration, de tyrannie, de domination ou d'anarchie ; et la passion, qui égare toujours, nous persuade que toute conciliation est faiblesse, et que notre parti, étant en majorité, triomphera sans aucun doute de celui de nos adversaires.

Examinons quel changement il se ferait soudain dans les dispositions de nos esprits, dans notre morale et dans notre politique, et combien nous serions près de nous rapprocher par la tolérance, et de nous unir par la justice, si, cessant de nous persuader que nous avons une *opinion* qui seule peut nous conduire au bien public (notre but commun), nous parvenions à nous convaincre mutuellement que nous mesurons cet intérêt général sur notre intérêt privé ; que le bien public, étant vu par nous uniquement de la place où le sort nous a rangés, ne nous présente qu'une de ses faces, et qu'il doit en montrer d'autres à ceux qui le regardent d'une position

différente : alors, au lieu de taxer cette différence d'idées, d'injustice ou d'immoralité, on n'y verrait qu'une différence d'*intérêts*; et comme ces *intérêts*, impossibles à changer par des arguments, se combattront éternellement s'ils ne sont adoucis par des concessions, la nécessité (le plus sage et le plus impérieux des conseillers), substituant la raison à la force, nous prouverait qu'il faut traiter au lieu de disputer, négocier au lieu de combattre; et qu'une sincère et solide transaction récompensera chaque parti de ses sacrifices, en lui donnant le repos, en désarmant la haine, et en rendant l'indépendance à un peuple, en péril tant qu'il est divisé, invincible dès qu'il est uni.

LE TEMPS.

Le temps est la seule propriété qui soit entièrement à nous; tout le reste est incertain; le temps est, comme on l'a dit, l'*étoffe dont notre vie est faite*; c'est le bien dont nous devrions être le plus économes, et c'est pourtant celui que nous dépensons le plus follement, que nous perdons avec le moins de regret, et que nous nous laissons voler le plus facilement. Nous aimons même ceux qui nous le dérobent, tandis que nous poursuivons avec acharnement celui qui nous ravit tout autre propriété, bien qu'illusoire et passagère. On dirait que le temps est un fardeau, qu'il nous pèse; nous oublions que c'est notre existence, et nous ne cherchons qu'à nous en débarrasser; enfin, par la plus étrange contradiction, en cherchant, souvent sans succès, à *tuer le temps*, l'homme se plaint de la longueur des jours et de la brièveté de la vie.

Tous les philosophes, tous les moralistes s'accordent pour nous recommander un sage emploi du temps, et pour nous rappeler la rapidité de sa marche; mais ces conseils ont peu de succès, et nous pouvons répéter aux hommes de nos jours ce

que Sénèque disait aux hommes de son temps : « Songez-y bien : une partie de la vie se passe à mal faire, la plus grande à ne rien faire, la presque-totalité à faire autre chose que ce qu'on devrait faire. »

D'où vient cette méprise de l'homme sur un point qui l'intéresse si capitalement ? Je ne sais ; mais je serais tenté de l'attribuer à l'imperfection, à la contradiction des définitions qu'on a faites du temps, et aux fausses idées qui en sont résultées. On ne peut apprécier que ce qu'on connaît ; on ne sait jouir que du bien dont la nature et la valeur sont vues et senties clairement par nous.

Les anciens disaient que Saturne, père des dieux et des hommes, dévorait ses enfants : cette allégorie ingénieuse nous fait croire que tout est créé et détruit par le temps ; dès lors le temps est un monstre qui fait peur ; nous craignons le poids de ses pas, qui nous écrasent, et chaque heure qui sonne nous paraît un coup de la terrible faux dont il est armé. De là viennent nos désirs de lui échapper, et nos plaintes absurdes contre sa vitesse, contre sa durée, contre sa mobilité. Les amants lui attribuent leur inconstance ; les malheureux leurs revers ; les ambitieux leur chute ; les empires mêmes lui reprochent leur destruction.

On l'accuse de tout, des arrêts du ciel, des injustices du sort, des folies des hommes. L'espérance voudrait accélérer sa marche ; la peur voudrait la retarder.

Pythagore appelait le temps l'*âme de l'univers*. Platon disait « que le temps avait été créé au même instant que le monde, et que le mouvement existait avant cette création ; mais qu'il existait sans règle, sans mesure et sans bornes. »

Ces idées, toutes aussi fausses que les premières, donnant au temps une volonté, autorisaient encore à se plaindre de sa rigueur et de ses caprices.

Tout le monde divise ordinairement le temps en trois parties : le *passé*, le *présent* et l'*avenir* ; eh bien ! Chrysippe affirmait « que le passé n'existe plus, et que l'avenir n'existe

pas encore ; » d'où il concluait « que le présent était la seule chose qui existât, et dont nous pussions jouir et nous occuper. »

D'un autre côté, Archidamus disait « que le présent n'a aucune existence réelle ; que le moment actuel est, comme tout dans la nature, divisible en deux parties, dont l'une appartient déjà au passé, et dont l'autre est encore à l'avenir. « Ainsi, en adoptant les opinions de ces deux philosophes, on pourrait dire que le *passé* n'est plus, que le *présent* n'est pas, que l'*avenir* n'est point encore, et que, par conséquent, le temps n'existe pas pour nous.

Les théologiens, sans pousser leur rigueur jusqu'à cette subtilité, s'en rapprochent assez ; car, en comparant sans cesse le présent à l'éternité, ils le réduisent à un point imperceptible ; le monde n'est plus qu'une auberge pour l'homme, dont le voyage ne dure qu'une minute. Le résultat de ce système un peu triste est de se détacher de la matière et de la vie, et de ne s'occuper que de l'avenir.

Il paraît qu'en général les hommes, peu sûrs de la vérité au milieu de ces contradictions, se font un mélange confus de ces idées païennes, philosophiques et religieuses.

Ils ont détrôné les autres dieux du paganisme ; mais ils laissent encore au temps sa volonté, son inconstance, sa rigueur, ses ailes et sa faux.

Ils rendent divers cultes à ce dieu, suivant leurs différents caractères : les savants n'adorent que le passé ; l'expérience ne leur offre la vérité que par la bouche des morts ; la mémoire borne leurs plaisirs à l'étude des beautés détruites ; ils ne cherchent des fruits et des fleurs que dans les ruines de l'antiquité.

Les amants de la gloire, comme les hommes éclairés par la religion, ne regardent que l'avenir, le ciel et la postérité : les uns veulent jouir d'une immortelle célébrité, les autres d'une félicité éternelle.

Le vulgaire, gouverné par les sens, suit sans le savoir les

dogmes d'Epicure et d'Horace ; le présent seul le maîtrise ; il regrette faiblement le passé, s'occupe peu de l'avenir ; il veut éviter la douleur, échapper à l'ennui, qui le poursuivent et le saisissent souvent, tandis qu'il ne cherche que le plaisir.

Je crois qu'il serait possible de sortir de cette obscurité, de marcher à la lueur d'une lumière plus sûre, et de nous rendre à la fois moins injustes pour le temps, et plus habiles dans l'art d'en jouir. Mais, pour profiter du temps, voyons-le, non tel que l'imagination le peint, mais tel qu'il est en effet.

Ne faisons pas un dieu d'une chose créée comme l'univers ; n'en faisons pas même un être tout à fait indépendant de nous : car il est si facile de démontrer que nous avons mille moyens de le modifier, de l'étendre, de le resserrer, de le hâter, de le ralentir, qu'on pourrait presque mettre en doute si c'est le temps qui compte nos jours, et si ce n'est pas plutôt la succession plus ou moins rapide de nos pensées, de nos affections, de nos désirs et de nos craintes, qui règle et mesure le temps.

Une heure, certes, n'est pas la même pour l'homme qui dort, pour l'homme qui veille, pour l'homme oisif, pour l'homme occupé, pour celui qui jouit, pour celui qui souffre. Si nous sommes ainsi presque maîtres de changer la durée du temps par son emploi, nous le sommes encore plus de fixer son utilité ; et, comme le dit fort bien Montaigne, « l'utilité de vivre n'est pas en l'espace, elle est dans l'usage. »

Commençons par nous faire une idée vraie, juste et simple du temps, pour nous mettre à l'abri des erreurs où nous jettent les fausses idées qu'on nous en a données.

Le temps, comme l'a dit un de nos poëtes, est plutôt une fiction qu'un dieu ; c'est enfin *une image mobile de l'immobile éternité*. Ce temps est un vide infini comme l'espace.

Nous ne connaissons l'espace, sa mesure, ses dimensions, que par les points, par les objets matériels qui y sont placés ; sans eux ce serait une chose nulle, un mot vide de sens pour nous.

Il en est de même du vide infini nommé le temps; c'est le nombre plus ou moins grand, la succession plus ou moins rapide de nos sensations, de nos idées, de nos sentiments, qui en marque l'existence, la mesure et la durée.

Si tout ce qui vit dormait toujours, il n'existerait pas de temps pour les êtres vivants; ainsi, comme on ne donne pas de marche à l'espace, on n'aurait pas dû en donner au temps; ce sont les astres, les corps, les hommes et les esprits qui se meuvent sans cesse dans les deux grands cercles du temps et de l'espace, et qui font leur existence et leur mesure.

La pensée que je n'ai plus est le passé; celle que j'ai est le présent; celle que j'aurai est l'avenir.

Ainsi, tout le temps existe dans notre entendement sous les noms de *mémoire*, de *pensée* et de *prévoyance*; et c'est l'usage que nous faisons de ces facultés qui nous fait paraître le temps plus ou moins long, plus ou moins rapide.

Ne nous plaignons donc plus de l'inconstance d'une chose qui ne varie pas, de la marche du cercle dans lequel nous seuls agissons, et de la rigueur ou de l'injustice d'un être insensible, uniforme, qui nous voit varier sans cesse, sans éprouver lui-même aucun changement.

Montaigne le savait bien, et nous l'apprend : « Si vous avez vécu un seul jour, vous avez tout vu ; un jour est égal à tous les jours ; il n'y a point d'autre lumière, d'autre nuit : ce soleil, cette lune, ces étoiles, cette disposition, c'est celle même que vos aïeuls ont jouye, et qui entretiendra vos arrière-nepveux. »

Laissons donc aux poëtes ces fausses descriptions du temps. Si nous prenons leur langage, ne suivons pas leur pensée; si nous disons avec Virgile, *le temps fuit*, songeons bien que c'est nous qui *fuyons*; c'est nous, et non lui, qu'il faut arrêter, saisir, orner, adoucir; c'est de nous et non de lui que nous devons craindre de longues douleurs, espérer de courts plaisirs; et lorsque nous regardons notre pendule, ne pensons qu'à régler nos affections et nos jouissances, de manière à ce qu'elles

nous donnent de doux souvenirs et un juste espoir, car le but de toute sagesse est d'user du présent, de sorte qu'il enrichisse pour nous le passé et l'avenir.

Après avoir essayé de prouver que le temps, insensible à tout, ne peut rien sur nous, et que nous avons au contraire le pouvoir de le modifier, voyons quels sont les meilleurs moyens d'en jouir, et de rendre sa marche, comme on le dit vulgairement, ou plutôt notre marche dans le temps, douce, agréable et légère.

Il faut d'abord bien comprendre que le présent est la seule partie du temps sur laquelle notre action soit immédiate.

Métaphysiquement, j'avoue qu'on peut ne regarder le présent que comme un point; mais, moralement parlant, il est plus étendu; et certainement un auteur qui assiste au succès de sa tragédie, un général qui remporte une victoire décisive, un ministre qui rend la paix au monde, un homme bienfaisant qui sauve une famille honnête du malheur, éprouvent des jouissances réelles d'une assez longue durée : il existe un passé et un avenir si près de nous, qu'il ne faut presque ni mémoire ni prévoyance pour les sentir; on les touche, et on peut sans peine les confondre avec le présent.

Jouissons donc de ce présent qui est notre seule richesse; la plus commune folie des hommes est de le perdre, et, comme le dit un ancien, de *le laisser échapper entre nos doigts*.

Nous abandonnons trop souvent la jouissance certaine du présent pour nous occuper de regrets inutiles ou de projets chimériques.

Un philosophe nous reproche avec raison « de passer notre vie à chercher les moyens de vivre; de différer pour ainsi dire la vie, au lieu d'en jouir. Avec tous nos efforts elle nous gagnerait peut-être de vitesse; au milieu de nos délais elle s'enfuit à grands pas. »

Si vous perdez l'occasion présente de faire le bien, qui vous dit qu'elle reviendra? Il faut regarder un jour comme la vie entière, et être quitte avec lui lorsqu'il finit. Pensez comme

César, « et croyez n'avoir rien fait si vous avez remis au lendemain ce que vous pouviez faire aujourd'hui. »

La nature vous accorde un petit nombre d'années ; elle retranche à peu près la moitié de ce temps que vous passez dans le sommeil, véritable portrait de la mort. Les jours de la tendre enfance sont une sorte de végétation qui ressemble peu à la vie ; les années de décrépitude en diffèrent encore davantage : vous devez compter aussi avec crainte les temps de maladie, de chagrin, d'ennuis forcés et indépendants de votre volonté : voyez d'après cela combien vous avez peu de jours pour jouir de l'existence, et quelle perte vous faites lorsque vous perdez une seule journée ! Suivez donc le conseil d'Horace :

Consultez la sagesse, épuisez votre vin ;
Modérez vos désirs, bornez votre espérance ;
Saisissez le moment qui fuit sans qu'on y pense,
Et ne comptez pas trop sur votre lendemain.

Ce conseil n'est pas nouveau, chacun se le donne souvent de lui-même : pourquoi voit-on si peu de gens en profiter ? c'est qu'il n'est pas facile de le suivre.

Pour jouir du présent, il faut savoir bien suivre la route du bonheur, et c'est ce que l'homme cherche le plus et sait le moins. Le présent dépend du passé et de l'avenir ; et nous sommes la plupart du temps troublés par des souvenirs, agités par des espérances, tourmentés par des craintes qui font que le présent nous pèse ou nous échappe ; le temps est rapide ou lent pour nous selon les dispositions de notre esprit.

Voyez un homme qui va recevoir une somme attendue, une faveur désirée ; une jeune femme qui attend l'heure du bal ou son amant ; un auteur présomptueux qui va faire jouer sa pièce : ils croient tous que le temps ne marche pas, que leurs montres retardent ; les minutes leur semblent des heures. Que désirent-ils sans s'en douter ? d'échapper au présent, d'atteindre l'avenir, de vieillir, enfin, de faire quelques pas plus rapides vers la mort.

Écoutez au contraire le coupable qui attend son arrêt ; la femme infidèle qui craint l'instant de l'arrivée d'un mari grondeur et jaloux, le jeune homme qui redoute l'heure de l'étude, l'amant qui va quitter sa maîtresse pour obéir à son devoir : comme les pendules avancent ! comme le temps vole ! comme ils voudraient le saisir, l'arrêter ! comme ils voudraient rétrograder dans la vie !

Et le coupable agité de remords, cherchant en vain le sommeil qui le fuit ; et le malade qui ne sent l'existence que par la souffrance ; comme le temps se traîne péniblement pour eux ! comme ils sentent et répètent ce triste vers :

Qu'une nuit paraît longue à la douleur qui veille !

Le présent les excède, l'avenir les effraie ; ils voudraient effacer ces deux parties du temps, et revenir aux jours de la jeunesse et de l'enfance.

Pourquoi cette enfance nous semble-t-elle l'âge d'or de la vie ? C'est qu'elle est sans regret du passé, sans crainte pour l'avenir : c'est que, *plus sages que les sages*, elle jouit du présent : c'est le paradis terrestre de la vie ; nous en sommes sortis, et la triste raison, l'active et inquiète prévoyance, sont les anges terribles qui nous défendent à jamais d'y rentrer.

Mais, dira-t-on, voulez-vous donc que l'homme, comme un enfant aveugle, vive au hasard, et s'étourdisse sur le présent sans profiter des leçons du passé, et en s'exposant sans réflexion à tous les maux de l'avenir ?

Non, l'homme n'a plus l'innocence et les guides de l'enfance. Il faut, pour être heureux, qu'il marche appuyé sur la prudence et éclairé par la raison.

C'est pour cela que je veux qu'il jouisse du présent avec soin, mais avec sagesse ; ce présent sera bientôt le passé. Il faut que le plaisir du moment ne laisse pas de remords de l'avoir mal employé, ne cause pas de regrets de l'avoir perdu, qu'il lui donne au contraire de doux souvenirs ; car un doux souvenir est encore un bonheur actuel.

Nous avons vu combien il est nécessaire de saisir le temps présent, et d'en jouir, de sorte qu'il ne devienne pas une cause de regrets ou de repentir. Voilà la moitié de ce que veut la raison. Mais la prudence demande encore un travail sur nous-mêmes tout aussi important · il concerne l'avenir. Songeons bien que cet avenir sera le présent pour nous.

Ici nous sommes entre deux écueils ; si, emportés par nos passions, nous nous livrons au bonheur qu'elles nous offrent pour le moment, sans songer aux peines qu'elles nous préparent, nous employons le plaisir à bâtir notre malheur, et, pour une ombre de jouissance, nous nous préparons un demi-siècle de tourments ; nous jouons enfin notre vie contre une minute.

C'est ainsi que la folie des hommes les pousse à la prodigalité sans prévoir la ruine, à la cruauté sans craindre la vengeance, à l'ambition sans penser aux chutes, aux excès sans songer aux infirmités, à l'égoïsme sans présager l'isolement qui le suit.

On se préserverait, en jouissant du présent, de tous les dangers de l'erreur et du vice, si, avant d'écouter la voix impérieuse du désir ardent, on voulait consulter le passé et lire un peu dans l'avenir. C'est ce que pensait sagement Périclès, lorsqu'il disait à un général qui, malgré ses remontrances, entraînait le peuple dans une entreprise dangereuse : « Si vous ne voulez pas croire aux conseils de Périclès, au moins attendez et consultez le temps : c'est le plus sage conseiller qu'on puisse choisir. »

Lorsque nos passions nous parlent, modérons-les donc par la prévoyance des dangers qui les suivent. Un moyen sûr de calmer l'ambition, c'est de penser que, plus nous désirons d'élévation, plus le temps se prépare à miner le haut édifice bâti par notre imagination. Théopompus, roi de Sparte, disait aux habitants de Pyle, qui voulaient lui décerner de grands honneurs, que le temps avait coutume d'accroître les fortunes modérées, et d'effacer les immodérées. »

Mais, d'un autre côté, en consultant l'avenir, regardons-le avec les yeux de la raison, et non avec ceux de la crainte ; que notre prudence ne dégénère pas en timidité ; qui ne risque rien n'obtient rien : la devise des preux est bonne : *Fais ce que dois, advienne que pourra.* Croyons, comme César, « que tout danger paraît plus grand de loin que de près, » et surtout n'imitons pas la folie de l'avare qui immole le présent à l'avenir, et qui se condamne à mourir de faim pour conserver d'inutiles moyens de vivre.

En somme, voulons-nous maîtriser le temps et rendre sa marche douce et légère ? modérons nos désirs et nos craintes; jouissons du présent, non-seulement sans nuire à autrui, mais en lui faisant tout le bien qui dépend de nous. Le vrai sage est celui qui mérite, par l'emploi de son temps, qu'on puisse lui appliquer ces vers de Delille :

Mais heureux, trop heureux dans sa noble carrière,
Celui qui, rejetant ses regards en arrière,
Y retrouve partout les vices combattus,
Les traces du travail et celles des vertus !

DE L'HABITUDE.

On parle souvent avec trop de légèreté de l'habitude, et c'est cependant une des plus fortes racines de notre existence. On dit très-communément : Ce n'est qu'une mauvaise habitude, il s'en défera : ce n'est pas un mauvais homme, mais il est faible, il se laisse entraîner par l'habitude ; il faut lui pardonner son étourderie, ses brusqueries : ce n'est pas défaut d'intention, c'est habitude. On oublie qu'habitudes ou coutumes sont ce qu'on appelle les mœurs ; que l'habitude des penchants bons ou mauvais fait le caractère, comme l'habitude des mouvements gracieux ou désagréables fait la physionomie ; que cette habitude est, comme on l'a dit, une

seconde nature, et qu'elle date souvent de si loin qu'il est impossible de la distinguer de la première.

Un homme n'est pas vicieux parce qu'il a eu une faiblesse; il n'est pas vertueux parce qu'il a fait une bonne action : c'est l'habitude des vertus ou des vices qui imprime le caractère de sagesse ou de libertinage, de crime ou de probité. L'âme prend par l'habitude ou du bien ou du mal, un bon ou un mauvais pli; et, lorsqu'il est une fois marqué, rien n'est si difficile que d'en faire disparaître la trace. C'est ce qu'un courtisan sincère fit sentir ingénieusement à Pierre le Grand : ce monarque législateur voulait changer les mœurs barbares des Moscovites; et comme, pour atteindre ce but, l'exemple lui paraissait aussi utile que les lois, il ordonna à un certain nombre de seigneurs russes de voyager en Europe, espérant qu'ils reviendraient de ce voyage assez instruits, assez éclairés pour perdre leurs habitudes et pour contribuer au succès de son plan de réforme; il avait choisi, pour remplir son intention, des hommes graves et mûrs. Tous les courtisans louaient avec enthousiasme ce projet, et se prosternaient devant la prévoyance et le génie de l'empereur. Un seul sénateur se taisait : dans les cours, lorsque la flatterie parle, le silence est courage. Pierre lui demanda s'il n'approuvait pas son plan. « Non, dit le sénateur; ce plan n'aura pas d'effet, et vos voyageurs ont trop de barbe au menton : ils reviendront tels qu'ils seront partis. » L'empereur, plein de son idée et fort de l'approbation de tout ce qui l'entourait railla le sénateur sur son humeur frondeuse, et le défia d'appuyer son objection d'aucune preuve solide. Celui-ci prit alors une feuille de papier, la plia, et, après avoir passé fortement l'ongle sur le pli, il le montra au czar, et lui dit : « Vous êtes un grand empereur, un monarque absolu; vous pouvez tout ce que vous voulez, rien ne vous résiste; mais essayez d'effacer ce pli, et voyons si vous en viendrez à bout. » Pierre se tut, révoqua son ordre, et s'occupa de l'éducation de la jeunesse avant de la faire voyager.

Il fit bien : l'éducation devrait être regardée partout comme

une partie principale de la législation ; les peuples modernes s'occupent assez de l'instruction qui ouvre l'esprit, et trop peu de l'éducation qui forme le caractère. Les anciens y pensaient plus que nous ; aussi chaque peuple avait alors un caractère national qui nous manque : nous livrons l'esprit à l'école et le caractère au hasard.

L'habitude des bons ou mauvais penchants commence dès la plus tendre enfance, et Montaigne avait raison de dire « que notre principal gouvernement est dans la main des nourrices. » A Sparte on accoutumait les enfants à rester seuls, à marcher dans l'obscurité, pour les habituer à ne rien craindre ; on exigeait qu'ils prissent sur eux de rire ou de chanter tandis qu'on les fouettait, afin de les former à la constance et au courage ; enfin, devenus plus grands, lorsqu'ils étaient rassemblés au banquet, un vieillard leur montrait la porte du festin, et leur disait ces mots : « Aucune parole ne doit sortir par cette porte ; » leçon journalière qui leur imprimait l'habitude de la discrétion et de la sûreté.

C'est par de pareilles pratiques qu'on ployait les âmes à la législation lacédémonienne, et qu'on façonnait les enfants de manière à en faire des hommes qui surpassèrent dans la suite tous les autres Grecs en courage et en vertus.

Lycurgue eut beaucoup de peine à persuader à ses compatriotes l'utilité d'une éducation à la fois si forte et si minutieuse ; il se servit d'une fable vivante pour les convaincre, et cet apologue d'un nouveau genre eut plus de succès que ses raisonnements.

Il avait élevé deux chiens, tous deux nés du même père et de la même mère, dressant l'un avec dureté, et donnant à l'autre toute liberté et toute la nourriture qu'il voulait. Un jour, devant l'assemblée du peuple, il fit venir ces deux chiens ; en même temps il posa à terre une écuelle de soupe, et fit lâcher un lièvre : le chien dressé courut au gibier, et le chien gâté au potage. « Voyez, dit le législateur, l'effet de l'éducation : ces animaux sont de même race et du même sang ; l'un

est gourmand, l'autre chasseur ; tel est le résultat des leçons qu'on leur a données, des habitudes qu'ils ont prises. Vos enfants seront des hommes lâches ou courageux, selon que vous négligerez ou suivrez les lois que je vous propose. » Sparte le crut, et devint la première cité de la Grèce.

On n'ignore pas ces vérités et ces faits, mais nos habitudes nous empêchent d'en profiter. Toutes les familles crieraient au despotisme, si on voulait les forcer à donner aux enfants une éducation uniforme et analogue à la forme du gouvernement sous lequel ils sont destinés à vivre. Cependant il est évident qu'une éducation républicaine dans une monarchie sème des révolutions ; que des enfants qui, au sein d'une république, seraient élevés dans des principes d'ambition et de monarchie, renverseraient un-jour ou défendraient mal les lois de leur pays ; et que, sous une constitution libérale et mixte, l'impression faite par des principes trop populaires ou trop despotiques préparerait pour l'avenir des factions et des déchirements.

Rappelons-nous nos colléges, nos professeurs, nos livres, nos leçons, et nous verrons que, dans notre enfance, un œil clairvoyant aurait pu discerner tous les différents systèmes qui ont depuis divisé les esprits, désuni les cœurs et livré notre patrie à des discordes jusqu'à présent interminables. Les idées diverses données à cette enfance sont devenues des opinions ; les opinions des habitudes ; et les habitudes, des partis.

« L'habitude, ainsi que l'a dit un de nos philosophes, est une violente et traîtresse maîtresse d'école ; elle établit peu à peu chez nous le pied de son autorité, et ce qui est hors des gonds de l'habitude nous paraît hors des gonds de la raison. » Rien n'est si dangereux ni si difficile que de changer les habitudes d'un peuple ; il y tient presque autant qu'à sa vie.

Combien de sang n'a-t-il pas fallu verser pour que la raison chrétienne déshabituât les nations des folies païennes ! Le législateur de la Russie fut plusieurs fois au moment d'être massacré par les Moscovites, parce qu'il voulait les éclairer,

les civiliser; ils s'exposaient en foule à l'échafaud pour ne pas quitter leurs longues barbes et leurs mœurs grossières. Les hommes qui vendirent en France, dans le quinzième siècle, les premiers livres imprimés, furent maltraités, emprisonnés et accusés de magie. On ne saurait croire combien il faut d'efforts, dans un climat rigoureux, pour persuader aux Tartares de quitter leurs tentes et de bâtir des villages et des villes; encore aujourd'hui, lorsqu'ils veulent maudire leurs ennemis, il leur souhaitent de *vivre enfermés dans des enceintes de pierre*.

Nous respectons tout ce qui n'est pas nouveau; nous pleurons à la vue de la chambre où nous avons passé souvent assez tristement les premiers jours de notre enfance : prenons-nous des livres, nous critiquons les modernes, nous admirons les anciens: on dirait que l'antiquité est couverte d'un voile sacré qui ne nous laisse voir que la beauté de ses formes, et qui nous cache ses défauts.

Horace remarquait, en parlant de Névius, « que son nom était dans la bouche de tout le monde, quoique ses ouvrages ne se trouvassent dans les mains de personne; et que tout vieux poëte était révéré, non parce qu'il était bon, mais parce qu'il était ancien. »

La force fait craindre les lois, mais c'est leur antiquité seule qui peut les faire respecter. Aussi rien n'est plus solide qu'un antique gouvernement; il faut de grandes passions, de grands hasards, de longues erreurs pour l'ébranler. Sa durée passée est une forte probabilité pour sa durée à venir.

Ce qui est en même temps très-singulier et très-vrai, c'est que les hommes sont toujours gouvernés et poussés à la fois par deux mobiles bien opposés entre eux, l'amour de la nouveauté et la force de l'habitude. L'attrait de l'une les porte au changement; les chaînes de l'autre les retiennent et les rappellent.

C'est faute d'avoir assez réfléchi à cette double disposition de la nature humaine, que tant de législateurs se sont trompés et ont vu périr leur ouvrage.

Lorsqu'une révolution ne fait que réformer quelques abus et changer une partie des institutions, elle satisfait l'amour de la nouveauté sans contrarier la force de l'habitude ; mais, si on change à la fois, comme on l'a vu dans certains pays, les lois, le gouvernement, le culte, les usages, alors le peuple, bientôt rassasié de la nouveauté qu'il désirait, et gêné dans toutes ses habitudes, se fatigue, s'agite, fermente et tend à de nouveaux mouvements qui le ramènent en tout ou en partie à son ancien état.

Les Romains, les Anglais, les Américains sont de grands et irrécusables témoins de cette vérité politique ; les révolutions romaines et américaines, ayant laissé intactes la plupart des coutumes et des lois, ont été solides et durables ; tandis que les niveleurs en Angleterre ont vu renverser, en peu de temps l'édifice qu'ils avaient follement construit sur les débris des vieilles lois et des anciennes coutumes ; et Montesquieu nous fait justement remarquer avec quelle promptitude et quelle énergie tous les anciens ressorts du royaume comprimés se relevèrent, et firent tomber le poids qui les avait courbés.

Concluons de tout ceci qu'il faut respecter les habitudes d'une nation, parce qu'elles sont encore plus fortes que ses lois. Si ces habitudes sont bonnes, elles font sa vigueur ; si elles sont vicieuses, on ne doit les attaquer qu'avec beaucoup de prudence, de temps et de ménagement ; il faut y porter, non le feu qui brûle, mais la lumière douce qui éclaire.

Si, après avoir parlé de la morale des peuples, nous réfléchissons à celle des individus, il me semble que l'habitude nous offre une question bien digne d'examen.

Vaut-il mieux élever l'enfance par la force de la raison ou par celle de l'autorité ? On penche aujourd'hui vers le premier système ; le second prévalait autrefois : je ne sais, mais il me semble que, dans un âge si tendre, on est plus susceptible d'obéisssance que de persuasion ; la raison est peu incertaine et contestable ; le sentiment est positif : je voudrais qu'on ordonnât à l'enfant d'aimer Dieu, ses parents, son prochain, son

pays et la vertu ; qu'en obéissant à cet ordre il en prit l'habitude ; quand cette habitude aurait gravé ces devoirs dans son cœur, la raison pourrait parler sans risque et très-utilement à son esprit. La jeunesse, façonnée à la morale par de bons sentiments et par des habitudes acquises, peut raisonner avec moins de danger, et se défendre contre le sophisme qui ne l'attaque que trop souvent sous le nom et sous les armes de la raison.

Je crois que l'homme, ainsi formé, respectera la Divinité en dépit de toutes les objections du pyrrhonisme ; qu'il aimera ses parents malgré leurs défauts ; qu'il sera attaché à son pays et à son gouvernement, quand même il aurait à s'en plaindre; qu'il fera du bien aux hommes, quoiqu'il éprouvât leur ingratitude et leur méchanceté ; et que, si le tourbillon du monde, l'attrait des plaisirs, l'écartent quelquefois de la vertu, il tendra sans cesse à y revenir, et qu'il pourra être égaré, mais non pas corrompu.

L'essentiel est, ainsi que nous l'avons dit, de donner à l'âme un bon pli, et de faire en sorte que, pour elle, le mal soit un accident, et le bien une habitude.

Pour faire cette impression sur l'âme, prenons l'instrument le plus fort et le plus sûr. On peut me contester ce que j'ai pensé, et non ce que j'ai senti. Réfléchissons impartialement, et nous serons convaincus qu'en fait de première éducation, la raison dessine et le sentiment grave. On peut effacer les traits de l'une, ceux de l'autre sont indestructibles.

On voudrait en vain mettre en doute la puissance presque irrésistible de l'habitude : sa force est à la fois physique et morale ; elle s'empare de toute notre existence, et modifie notre corps comme notre caractère. Par elle, le nègre brave les feux du tropique, et le Lapon les glaces de l'Ourse ; le cénobite supporte, par elle, les macérations ; le fakir, les flagellations; le laboureur, les fatigues ; elle étourdit le soldat sur le bruit et les menaces de la mort ; elle fait, pour le riche, un besoin du luxe, une nécessité de la mollesse ; elle rend le sibarite

sensible au frottement d'un drap, ou à celui même d'une feuille de rose.

L'habitude de certaines affections de l'âme donne aux muscles du visage un mouvement, une contraction qui se conserve et qui fait lire le caractère sur la figure.

Voyez cette tête haute, ce sourcil arqué, cette lèvre relevée, vous reconnaissez l'orgueil et le dédain : ces yeux sombres, cette bouche pincée, ces sourcils froncés, vous annoncent l'humeur et la brusquerie ; ce sourire contraint, ces yeux à demi ouverts, ces regards furtifs et qui évitent la rencontre des vôtres, vous dévoilent la fausseté.

Vous reconnaîtrez, à d'autres habitudes des muscles, celle de la colère, de la peur, de la gaîté, de la mélancolie, et pour un observateur attentif, la physionomie est le portrait du caractère.

L'habitude nous poursuit dans toutes les positions ; elle ne nous quitte quelquefois pas même à l'approche de la mort. Le célèbre Dumarsais avait consacré sa vie à l'étude de la grammaire : il était mourant ; une députation de l'Académie vint savoir de ses nouvelles, il répondit : « Dites à l'Académie que je m'en *vais* ou que je m'en *vas*, car l'un et l'autre peuvent se dire ; » quelques instants après il expira. Le maréchal prince de B..., académicien distingué, était si habituellement livré à l'étude de notre langue, qu'on l'a vu quelquefois, au milieu de graves occupations, recevoir un billet de compliment ou d'invitation, et en corriger la ponctuation et l'orthographe avant de le jeter dans sa cheminée.

Le duc de N... était amoureux d'une dame depuis vingt ans, et lui consacrait régulièrement la fin de toutes ses journées. Elle devint libre ; il l'épousa : on peut concevoir leur bonheur. Après la cérémonie du mariage ils dînèrent tête à tête. Le dîner fini, la duchesse s'aperçut que son mari était rêveur et distrait ; elle lui demanda ce qui l'occupait si fortement : « Je songeais, répondit-il naïvement, à une chose qui m'embarrasse : où pourrai-je aller dorénavant passer mes soirées ? »

Cette anecdote ne peut lui faire aucun tort ; elle prouve seulement l'étrange force de l'habitude, car tout le monde sait qu'il fut toujours aussi bon mari qu'il avait été tendre et fidèle amant.

Cette habitude nous maîtrise tellement, qu'elle nous gouverne lorsqu'à peine nous paraissons exister ; elle veille quand l'âme sommeille, elle agit par des songes au moment même où notre corps se livre au plus profond repos. Un de nos plus aimables poëtes nous dit :

.....En songe, un orateur
En quatre points encor lasse son auditeur ;
Bercé par le rouet d'une rauque éloquence,
En songe, un magistrat s'endort à l'audience ;
En songe, un homme en place, arrangeant son dédain,
Pour prendre des placets étend encor la main ;
En songe, sur la scène un acteur se déploie ;
L'auteur poursuit sa rime, et le chasseur sa proie ;
Le grand voit des cordons, l'avare de l'argent,
Et Penthièvre ouvre encor sa main à l'indigent.

On ne peut en douter, tout finit par être pour nous habitude: l'amour est l'habitude du désir, l'amitié est l'habitude de l'attrait et de la reconnaissance, la constance est l'habitude du bonheur.

Notre travail continuel doit donc être de bien examiner nos penchants, nos affections, de couper dans sa racine ce que nous y voyons de mal, et de fortifier par l'habitude ce que nous y trouvons de bien.

Dans cette étude, l'amour-propre bien entendu, l'honneur, le désir de la louange, la crainte du blâme nous aideront puissamment.

Charron nous l'apprend : « On commence, dit-il, à pratiquer la vertu par amour-propre, on continue par honneur, on persévère par habitude. »

Mais si par malheur nous avons laissé prendre l'empire à des penchants funestes, à des passions coupables, n'existe-t-

il plus de ressource pour nous ; et l'habitude, fermant la porte à tout retour, nous dit-elle, comme dans *l'Enfer* du Dante : *Ici on laisse toute espérance*? Non ; mais je n'y vois qu'un remède, c'est le vif aiguillon du repentir. Aussi gardons-nous bien de repousser cette arme secourable ; craignons surtout de nous endurcir contre sa douleur salutaire ; empêchons que l'habitude n'émousse sa pointe : le malheur de l'homme vicieux est de se rendre, par habitude, insensible aux remords, comme Mithridate aux poisons.

DE LA VIEILLESSE.

La vieillesse, selon Cicéron, « est à la fois l'objet de nos désirs et de nos murmures, » Chacun s'afflige de se trouver vieux, et tout le monde aspire à le devenir. Tel est le sort des mortels : ils sont effrayés de leur but, et ils voudraient, en y courant, le voir toujours reculer devant eux.

La vieillesse ressemble un peu à la vertu : on la respecte, mais on ne l'aime pas ; elle annonce la fin du banquet de la vie ; c'est alors, nous dit Voltaire, que

L'esprit baisse ; nos sens glacés
Cèdent au temps impitoyable,
Comme des convives lassés
D'avoir trop longtemps tenu table.

Cependant, à cette époque de la vie où la vérité sévère remplace les douces illusions, lorsque nos souvenirs, qui sont les vrais précurseurs de Minos, d'Éaque et de Rhadamanthe, ne nous rappellent que de nobles pensées, de belles actions et de bons ouvrages, nous goûtons d'avance le bonheur de l'Élysée ; nous sentons que notre mémoire sera honorée, parce que notre existence a été utile ; et nous jouissons d'une considération qui vaut et remplace bien des plaisirs.

Aussi, lorsque vous voyez un vieillard aimable, doux, égal,

content et même joyeux, soyez certain qu'il a été, dans sa jeunesse, juste, bon, généreux et tolérant ; sa fin ne lui donne ni regret du passé ni crainte de l'avenir, et son couchant est le soir d'un beau jour.

Les vieillards chagrins sont ceux que leur mémoire tourmente, et qui regrettent une vie mal dépensée.

Dans les pays où la vertu règne, on honore la vieillesse : les peuples corrompus la négligent, la méprisent, la tournent en ridicule sur leurs théâtres. Cicéron, qui tenait encore aux anciens temps, fut le consolateur et le panégyriste de la vieillesse. Juvénal en fit l'objet de sa satire.

Ce poëte mordant se plaît à peindre l'œil éteint, le menton tremblant, le dos voûté, la marche engourdie du vieillard, le supplice qu'il éprouve en s'efforçant vainement de broyer le pain qui le nourrit. Il le représente, au spectacle, suivi d'un valet qui *s'égosille à l'avertir qu'on chante*. Son triste pinceau vous retrace la goutte qui déforme ses pieds, la pierre qui déchire ses reins ; il n'attribue qu'à la fièvre le reste de chaleur qui l'anime. Enfin vous le voyez simple et crédule, victime des charlatans qui hâtent sa mort, ou dupe d'une gouvernante qui lui dicte un testament.

Il n'a pas même pitié de la caducité ; il rit de cette seconde enfance qui confond tous les objets. Sans égard pour ses cheveux blancs, il offre à vos regards le père de famille,

Qui méconnaît ses parents attristés,
Cet ami qui soupait la veille à ses côtés,
Ce fils qu'il éleva, ses filles, et sa femme
Qu'il appelle *monsieur*, et son valet *madame*.

Enfin, en vous rappelant la douleur du père d'Achille ou les malheurs du vieux Priam, il vous annonce que chaque année de plus vous expose à perdre les objets les plus chers, à voir tout tomber autour de vous ; on dirait qu'il veut vous faire renoncer à vivre, dans la crainte de vieillir.

Voyez ce qui résulte, dans les siècles dépravés, de cet oubli

des convenances, de ce mépris absurde pour ce qu'on devrait respecter le plus : l'expérience devient inutile; la raison ne peut plus corriger la folie; les jeunes gens raillent leurs pères, au lieu de les écouter; la vertu rougit devant le vice; et le vieillard, triste de son isolement et honteux de ses années, quitte le costume qui lui convient, la gravité qui le décore, pour déguiser son âge qu'on humilie; ses cheveux blancs se cachent sous une perruque blonde, son menton se garnit d'une grosse cravate, son frac étroit serre et gêne ses membres fatigués, et la crainte du mépris le force à devenir ridicule.

Oh ! que je regrette ce temps où j'ai vu de vénérables magistrats, d'anciens guerriers, offrant à notre respect les leçons du passé, les traces du temps, et conservant leur ton et leurs vêtements antiques ! Ils frappaient nos esprits de la majesté de l'histoire; nous n'osions nous asseoir devant eux, et nous les prenions avec raison pour nos maîtres et pour nos modèles.

Le temps licencieux de la régence commença, dans ce genre, les modernes saturnales, et les vieux ministres de Louis XIV auraient pu dire au régent, comme Sully à Louis XIII, en présence d'une jeunesse étourdie qui critiquait sa gravité : « Lorsque le feu roi m'appelait à sa cour pour me consulter, il en chassait préalablement les bouffons et les baladins. »

Mais, sans nous arrêter plus longtemps sur un point qui ne peut être raisonnablement contesté (le respect qu'on doit à la vieillesse), examinons si elle est en effet aussi malheureuse qu'on se le figure, si ses inconvénients n'ont pas de compensation, et si Dieu, que nous accusons avec autant de légèreté que d'ingratitude, a privé réellement l'hiver de nos ans de toute douceur et de tout plaisir.

Pour moi, je soutiens que sa bonté féconde a répandu des fleurs sur toutes les saisons de la vie; il ne nous faut qu'un peu de bon esprit pour les bien connaître et les cueillir à pro-

pos ; mais il ne faut pas chercher du lilas en été et des œillets en hiver : chaque chose a son temps, et on dit avec raison que celui

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Un Caton de vingt ans et un Adonis de cinquante sont également ridicules ; nous devons nous regarder vieillir, ne viser qu'aux succès qui conviennent à l'époque où nous nous trouvons, et ne pas oublier les changements que le temps fait en nous, et que nous remarquons si vite chez autrui.

Il faut nous préserver du ridicule de cette coquette que peint La Bruyère, « qui regarde le temps et les années seulement comme quelque chose qui ride et enlaidit les autres femmes ; elle oublie qu'on lit son âge sur son visage, et que la parure, qui embellit la jeunesse, éclaire les défauts de la vieillesse ; la mignardise l'accompagne dans la douleur, dans la fièvre, et elle meurt parée en rubans couleur de rose. »

On reproche à la vieillesse « de nous priver des plaisirs, de nous éloigner des affaires, et de nous rapprocher de la mort. » Cicéron y ajoute sans nécessité un autre grief compris dans ceux-ci, « celui d'affaiblir notre corps. »

Nous répondrons avec lui, mais en peu de mots, d'abord, qu'elle calme les passions sans éteindre les sentiments ; elle ne nous fait perdre des plaisirs que leur excès ; on a moins d'amour, mais plus d'amitié ; on compose moins, mais on juge mieux ; on ne court plus, mais on se promène ; on cesse de disputer, mais on cause ; on n'est plus matelot, mais pilote : le conseil remplace le champ de bataille ; au lieu d'apprendre de nouvelles choses, on enseigne les anciennes ; et l'espérance, qui nous guidait sur la terre, nous tourne doucement vers les cieux ; notre raison reçoit des hommages plus durables que ceux qu'on rendait à notre figure, et le fruit que nous portons est aussi recherché que la fleur de notre printemps.

L'éloignement des affaires n'est pas un reproche plus fondé. D'abord on pourrait mettre en question si c'est un malheur, et si on a lieu de regretter, dans un port tranquille, les tempêtes de la vie.

D'ailleurs, combien d'exemples fameux n'a-t-on pas à citer pour prouver que la vieillesse n'est pas toujours inactive et sans gloire? Voyez, chez les anciens, Nestor, l'oracle du camp des Grecs; Fabius et Caton, soutiens de Rome; Sophocle, à cent ans, excitant l'enthousiasme et triomphant de l'envie; Solon, dictant des lois à sa patrie; et chez les modernes, Villars, vainqueur à Denain; l'Hôpital, sage au conseil, fier et ferme dans l'exil. Frédéric, ombrageant sa vieillesse de lauriers belliqueux et de palmes littéraires; Fontenelle et Voltaire, après un siècle de triomphes, rajeunissant encore le Parnasse français.

Mais, dira-t-on, c'est le voisinage de la mort qui est affreux dans la vieillesse. La mort! eh quoi! n'est-ce pas le but commun, le sort universel? Ne meurt-on pas à tout âge! Dans d'autres saisons on y tombe violemment comme dans un précipice; après douze ou quinze lustres, on y marche par une pente douce; jeunes, c'est un vol qu'on nous fait; vieux, c'est une dette que nous payons. Nos sens émoussés sentent moins la douleur de cette séparation, les infirmités mêmes nous y ont peu à peu accoutumés. Notre corps est un logis que le temps use et gâte petit à petit, pour que nous le quittions avec moins de regrets. Le jeune homme court à la mort, elle vient au devant du vieillard.

Je pense comme Sénèque, qui disait : « Je ne trouve rien de vieilli en moi que les vices; quitte de ce fardeau, mon âme jouit de ne presque plus avoir rien de commun avec mon corps; elle s'élance libre et dégagée. A l'entendre, c'est la fleur de sa jeunesse. »

N'en doutons point, tous ces reproches faits au dernier âge sont injustes; ils partent d'un esprit faux et d'un cœur ingrat. Le système des compensations est vrai quand on ne veut

pas le pousser trop loin. Tout est mêlé de biens et de maux dans la vie ; c'est un tableau où la lumière est toujours à côté de l'ombre.

La vieillesse chagrine est le résultat d'une jeunesse mal cultivée : la saine vieillesse qui termine une sage existence, c'est le bon fruit dans sa maturité.

On se plaint des vols que nous fait le temps, mais je ne vois pas que la vieillesse éteigne la piété, refroidisse l'amitié ; elle ne nous enlève ni le désir de l'estime, ni l'amour des lettres, ni les charmes de la conversation ; elle nous dégoûte seulement de ce que nous ne devons pas aimer.

A en croire certaines gens, rien n'est pire que l'épithète de vieux ; il n'y a de bon que ce qui est jeune et nouveau. Cependant on peut les forcer à reconnaître que les vieux livres sont encore les meilleurs, qu'une vieille amitié lie plus fortement qu'un jeune amour, que rien n'élève et n'attendrit autant l'âme que les vieux monuments et les vieux chênes. Une vieille coutume est plus respectée qu'une nouvelle loi ; les vieux maux sont ceux qu'on supporte le plus facilement. On préféra toujours le vieux vin au nouveau ; et on aime presque autant la naïveté du vieux langage, que la grâce du parler de l'enfance.

J'ai quitté souvent dans ma jeunesse les plus aimables coquettes de Paris pour passer la soirée chez la vieille madame Geoffrin et chez la vieille madame du Deffant. Elles me faisaient oublier, plus que les autres, la marche du temps, en le remplissant mieux.

La vieille comtesse de Romanzof, en Russie, me charmait par sa mémoire, par sa vivacité, par ses récits : elle avait vu bâtir la première maison de Pétersbourg, elle avait été témoin du passage de la barbarie à la civilisation ; elle laissait entendre que Pierre le Grand l'avait aimée, et que même il n'avait pas été trop mal reçu. En racontant ses voyages, elle me faisait assister au dîner de madame de Maintenon et de Louis XIV. J'entrais avec elle dans la tente du duc de Marlborough, je la

suivais à la cour de la reine Anne : c'était l'histoire vivante, et je ne me lassais pas plus de l'entendre, qu'elle de parler.

En vain cherchera-t-on dans toutes les cours de l'Europe un jeune homme aussi aimable que le prince de Ligne l'était à quatre-vingts ans. Rien ne s'était aigri dans ce vase précieux, tout y conservait la fraîcheur de la nouveauté; son cœur s'était arrêté à vingt ans, et son esprit à trente : toute sa vie n'a été qu'une longue jeunesse.

Il existe donc quelques hommes privilégiés, comme certains climats où règne un éternel printemps; et leur heureuse vieillesse ressemble aux îles Fortunées, dont les arbres, toujours verts, portent en tout temps, à la fois, des feuilles, des fleurs et des fruits.

On serait d'abord tenté de croire que la vieillesse, en affaiblissant les organes, diminue le courage; mais l'expérience prouve le contraire : car, ainsi que le dit un ancien, « une longue vie nous apprend à mépriser la mort. »

On quitte avec moins de regret des jouissances qu'on doit si peu garder; on brave aisément une si faible perte. Un jour de bataille, le vieux soldat rit des longues espérances des jeunes gens, et leur dit : « Devant le canon, nous sommes tous du même âge. »

Lorsque tout Athènes tremblait et se taisait en présence de la garde du tyran Pisistrate, le vieux Solon seul la bravait, et défendait la liberté mourante. Un Athénien lui demanda ce qui pouvait lui inspirer tant d'audace, il répondit : « Ma vieillesse. »

C'est à la fin de notre carrière qu'on sent, comme Charron, « qu'un bon mourir vaut mieux qu'un mal vivre. »

L'aveugle jeunesse regarde la vie comme une propriété, et la vieillesse sent bien que c'est un usufruit; elle y tient moins, et pour cela même en jouit peut-être mieux.

D'ailleurs il y a plus de gens qu'on ne pense qui trouvent que notre existence est assez longue, et que sa fin est le commencement d'un autre bonheur. Ils disent, comme l'auteur

de *la Sagesse :* « Que servirait une plus longue vie pour simplement vivre, respirer, manger, boire, voir ce monde? Faut-il tant de temps pour avoir tout vu, tout su, tout goûté? Si longtemps pratiquer, et toujours recommencer, à quoi bon cela? Qui ne se soûlerait de toujours faire même chose? Si cela n'est fâcheux, c'est au moins superflu. »

Je sais bien que beaucoup de vieillards tiennent fortement à la vie; elle est pour eux une habitude dont ils ne veulent pas se défaire; mais cet attachement même à leur existence en prouve évidemment le bonheur, et démontre mieux que les plus forts arguments que, jusqu'au dernier jour, il existe des liens de plaisirs qui nous attachent au monde.

Non-seulement la vieillesse jouit du présent, mais elle projette encore pour l'avenir. Ne riez pas de ses rêves, elle vous répondrait avec le vieillard de La Fontaine :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.
 Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui;
J'en puis jouir demain et quelques jours encore,
 Je puis enfin compter l'aurore
 Plus d'une fois sur vos tombeaux.

L'égoïste ne connaît pas cette jouissance : aussi sa vieillesse est triste; il n'a ni compagnon, ni successeur, ni espoir; il remplit seul maussadement son cercle étroit, comme le limaçon sa coquille. Le passé est pour lui un vide; le présent, un désert; et l'avenir, le néant.

Je sais bien qu'on rencontre des vieillards insupportables par leur caduque vanité, par leur ennuyeux bavardage, et par leur humeur épineuse; entachés d'avarice, et craignant la mort, parce qu'ils sont, ainsi que le dit un de nos vieux moralistes, *acoquinés à la vie.*

Mais ne rencontrons-nous pas une foule de jeunes gens avec les mêmes défauts? Ils vous choquent davantage dans le

vieillard, parce que vous vous attendez moins à les lui trouver; ses cheveux blancs vous promettaient la sagesse, et ses paroles vous montrent la folie : beaucoup d'hommes ne sont que de vieux enfants.

La vie est un voyage : peu de voyageurs en rapportent une utile instruction; le plus grand nombre n'a vu partout que des postes, des auberges, des bals, des spectacles et des filles.

Nous rendons tous, sans le savoir, un juste hommage à la la vieillesse, en louant le temps passé aux dépens du temps présent. Ce sont les erreurs et les folies de notre jeunesse qui s'inclinent avec respect devant le souvenir des leçons et des exemples de nos vieux parents; et l'idée de l'âge d'or ne nous est peut-être venue que du temps où notre enfance écoutait les préceptes sages et purs de la vieillesse.

Je crois pouvoir affirmer sans paradoxe, lorsque la vieillesse n'est pas folle et semblable à une seconde enfance, que, des quatre âges de la vie, le dernier est le plus heureux.

D'abord il s'occupe plus de la Divinité, parce qu'il sent plus le besoin d'y croire. Le vieillard est déjà presque plus voisin du ciel que de la terre; l'immortalité de l'âme est la consolation de la mort des sens.

C'est ce que disait si bien à ses enfants le vieux Cyrus au bord du tombeau : il ne voyait plus son trône à Babylone, mais dans le séjour d'Oromaze; et de toute sa gloire, le seul souvenir qui le satisfît était celui de ses vertus.

Toutes les opinions des sages, anciens et modernes, se réunissent pour nous prouver que le seul moyen de bonheur pour l'homme se trouve dans la modération; c'est le résultat de leur philosophie. Eh bien, tandis qu'ils s'efforcent vainement de nous porter à cette vertu qui évite les excès, modère les désirs et calme les passions, la vieillesse le fait tout naturellement.

Existait-il, parmi les sages de la Grèce, un plus parfait modèle de raison et de bonheur que ce vénérable Ducis, qui cultivait en paix les lettres et ses champs, au bruit des tem-

pêtes de l'Europe, et qui restait calme, vertueux, aimable et tolérant, au milieu du choc des passions, du débordement des vices, du bouleversement des empires? Ah! c'était bien à lui qu'on pouvait appliquer, dans sa douce retraite, ces vers de Racan :

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire ;
Son fertile domaine est son petit empire ;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;
Et, sans porter envie à la pompe des princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.

DU REPOS.

C'est un mot doux à l'oreille que celui de *repos*, et si doux qu'il peut donner du charme aux idées les plus funèbres. Le mot de *cimetière* porte au chagrin : il est triste, et presque dégoûtant ; celui de *champ du repos* dispose à une mélancolie paisible, colorée par l'espérance. Le premier rappelle la destruction de notre être et ses tristes débris ; l'autre nous offre l'image de ces ombres heureuses que les anciens faisaient errer doucement dans les bosquets toujours verts de l'Élysée.

Pendant notre vie, le repos est le but que nous cherchons tous à atteindre, ou que nous prétendons désirer. Le mouvement n'est que le moyen d'y arriver, et l'ambition même, cette folle passion qui donnerait une idée du mouvement perpétuel, s'il pouvait réellement exister, paraît regarder, pour peu qu'on veuille la croire, le repos comme la volupté suprême qui doit être le terme de ses travaux. C'est ainsi que Pyrrhus, après avoir développé à son favori ses projets de conquête en Italie, en Sicile, en Grèce, en Asie, en Afrique, lui dit :

Alors, cher Cynéas, victorieux, content,
Nous pourrons vivre à l'aise et prendre du bon temps.

Le désir des émotions nous fait penser que la vie est dans le mouvement; bientôt la fatigue et la paresse nous persuadent que le bonheur est dans le repos. Le fait est que la Providence, aussi sage que nous sommes insensés, a voulu que notre existence fût partagée entre le mouvement et le repos. Tout ce qu'elle a créé, tout cet immense tableau qui frappe nos regards mortels ou notre imagination intelligente, ne se compose que de perpétuels contrastes entre la lumière et l'ombre, la vérité et l'erreur, le bien et le mal, la raison et les passions, les sens et l'esprit, le repos et le mouvement.

Un mouvement continu et sans relâche serait pour l'homme un supplice égal à celui de Sisyphe; un repos sans interruption serait la mort du corps et de l'âme; et celui qui sait faire dans ce monde la meilleure distribution du temps entre ces deux besoins de notre existence, est certainement celui qui sait le mieux jouir de la vie.

Pour le bonheur des hommes, il serait bien à désirer que Dieu, nous aidant à bien régler ce partage, inspirât aux hommes bons et vertueux un peu plus d'activité, de mouvement, et aux méchants un plus grand besoin de repos; mais le contraire précisément arrive pour le malheur de l'humanité, et partout l'agitation violente des vices et des folies de tout genre triomphe de la paresse indolente, qui semble vouer au repos la raison et la vertu.

On se tromperait si l'on donnait à la définition du mot *repos* un sens trop étendu : le repos ne peut être l'immobilité; physiquement il peut signifier la cessation du mouvement, mais moralement il n'en représente que la diminution.

Ceux qui cherchent le bonheur dans le repos, n'entendent certainement pas par là l'anéantissement de toute sensation, de tout sentiment. Un homme d'esprit, M. Dubuch, a plus ingénieusement rendu leur pensée, en définissant le bonheur, *l'intérêt dans le calme*.

On sait bien d'ailleurs qu'il n'existe rien d'absolu, et que tout est relatif; rien ne se mesure que par son contraire : si

on ne voyait pas de laideur, on ne connaîtrait pas de beauté; on ne comprendrait pas les idées de *force*, de *grandeur*, de *bonté*, sans l'opposition des mots de *faiblesse*, de *petitesse* et de *méchanceté*.

Un homme de cinq pieds serait un géant chez un peuple de nains. Le chasseur fatigué se livre à ce qu'il appelle le repos, en courant dîner chez ses amis et goûter ensuite le plaisir d'un concert. Pour l'homme laborieux, le changement de travail est un repos. Le sommeil n'est souvent qu'un repos agité, fatigant pour une conscience troublée, et doux seulement pour l'innocence.

La plupart des sentiments qui embellissent la vie parce qu'ils l'animent, sont incompatibles avec le repos : quand l'amour arrive à ce repos, il est bien près de sa tombe. Aussi Figaro ne disait pas sans raison que « la pauvre jeunesse est réduite à choisir entre repos sans amour, ce qui est bien ennuyeux, ou amour sans repos, ce qui se présente de bien meilleure grâce. »

Ce repos, qu'on désire tant lorsqu'on en est privé, dont on se dégoûte si vite dès qu'on l'a obtenu, est lui-même la cause d'un incroyable mouvement dans l'univers : voyez, pour satisfaire le besoin du repos qu'éprouve un riche voluptueux, pour qu'il s'étende sur un lit moelleux, ou voyage doucement dans sa dormeuse, pour qu'il goûte enfin le plaisir du changement de lieu sans changer de position, et celui du mouvement sans se mouvoir; voyez, dis-je, quel nombre immense d'hommes est obligé de travailler d'esprit et de corps, et de se fatiguer sans relâche, afin de satisfaire les désirs nonchalants de cet ami du repos.

Tout est ainsi partagé dans le monde, et c'est parce qu'il y a beaucoup de gens qui ne veulent rien faire, que tant d'autres se voient condamnés au travail. Saint Chrysostôme suppose une ville toute peuplée de riches, et une autre toute peuplée de pauvres ; il assure que la première périrait par oisiveté, et que l'autre vivrait et prospèrerait par le travail et l'activité.

Je pense autrement ; voici ce qui arriverait : la ville riche deviendrait pauvre et laborieuse, et la ville pauvre arriverait par l'industrie et la richesse au repos; ce repos deviendrait un objet de souffrance, d'ennui, de dégoût pour la première, tandis qu'il serait le but des désirs et la jouissance de la seconde.

Notre existence physique est sagement réglée par la nature ; notre existence morale est fantasquement dirigée par les caprices de notre imagination. Aussi voyez comme la distribution du mouvement et du repos est raisonnable dans ce qui concerne notre partie animale : la nature, mère de nos besoins, nous porte au mouvement pour les satisfaire, et ensuite au repos dès qu'ils sont satisfaits ; elle consacre le jour à notre activité et la nuit à notre tranquillité. Il n'en est pas de même de notre vie morale, rien n'est plus irrégulier ; la lumière vraie ou fausse de notre esprit, n'a ni lever ni coucher constant ; vive ou modérée, selon nos caprices, tantôt c'est une lune douce et tranquille au milieu du jour, tantôt c'est un soleil ardent au milieu de la nuit.

Notre mouvement physique est presque uniforme comme la santé ; notre mouvement moral, irrégulier comme la fièvre. Bossuet prétend que « l'homme est un être qui semble flotter dans les airs et vivre incertain entre le ciel et la terre. D'un côté, dit-il, il semble s'approcher des intelligences célestes ; de l'autre, il paraît au-dessous de la brute. »

Peut-être se trompait-il ; car nous restons pour la plupart du temps, comme brutes, soumis aux lois éternelles de la sage nature, tandis que, comme intelligence, nous nous approchons plus fréquemment de la folie que de la sagesse.

Avec un peu de bon sens, rien ne nous est plus facile que de distribuer dans nos journées le repos et le mouvement, de la manière la plus conforme à notre santé et à notre bien-être. Moralement, c'est une autre affaire : c'est un point sur lequel les plus sages se contredisent. En cette matière, nous sommes rarement d'accord avec nous-mêmes. Montaigne a dit avec raison que « de même que les fièvres ont leur chaud et leur

froid, de même nous retombons des effets d'une passion ardente dans les effets d'une passion frileuse. »

Le mouvement nous lasse ; le repos nous ennuie. Tantôt nous désirons tout ; tantôt nous sommes dégoûtés de tout. Quelquefois nous croyons ne pouvoir exister, comme l'abeille, qu'au milieu d'une ruche bruyante ; en d'autres moments, semblables à l'huître et au limaçon, nous ne nous plaisons qu'à rentrer solitaires dans notre coquille.

Une femme d'esprit, ornement du grand monde, madame de Lambert nous dit : « C'est dans la solitude que la vérité nous donne ses leçons ; là nous apprenons à rabattre du prix des choses que notre imagination sait nous surfaire. Le repos, dit-elle, allonge la vie ; le monde nous dérobe à nous-mêmes, et la solitude nous y rend ; n'y craignez pas l'inaction. Pline nous apprend qu'il vaut mieux passer sa vie à ne rien faire qu'à faire des riens. »

Voilà qui va le mieux du monde. Eh bien ! écoutez la même personne dans une autre situation d'esprit. « La retraite, dit-elle, a presque toujours trompé ceux qu'elle flattait de l'espérance du repos ; le monde leur a déplu, parce qu'ils n'ont pas assez plu au monde. »

Les Européens, actifs, turbulents, industrieux, consacrent, pour la plupart, leur vie au mouvement, à l'ambition, au travail : aussi écoutez-les ; le bonheur qu'ils se proposent pour terme est un repos éternel dans le sein de Dieu. Les Orientaux, indolents, inactifs, couchés sur leurs divans, engourdis dans leur sérail, passant leurs journées assis, à fumer et à prendre de l'opium au murmure d'une fontaine, espèrent, dans l'autre monde, un paradis peuplé de vives et ardentes houris, avec lesquelles ils se livreront à des transports sans terme et à des voluptés sans fin.

Le penseur Vauvenargues prétend que « la solitude et le repos sont à l'esprit ce que la diète est au corps. » Cette pensée est ingénieuse, mais ne décide rien ; car si une diète légère guérit, une diète trop longue tue.

Les hommes ne peuvent être comme les marmottes qui passent six mois de l'année sans remuer et sans se nourrir. D'ailleurs, qu'est-ce que la nourriture des âmes? Ce sont les émotions. Eh bien ! les uns en veulent de vives, et les autres de douces. L'émotion est le mouvement moral : quand nous n'en pouvons pas avoir de réelles, nous en cherchons de factices; c'est ce qui donne la vie aux arts; et, malgré tous les événements tragiques, les agitations véritables, les peines du cœur, les accidents funestes, dont nous ne sommes que trop entourés, nous courons encore verser des larmes au théâtre pour des malheurs imaginaires.

Le même Vauvenargues le sent bien, malgré son stoïcisme : « Nous ne connaissons pas, dit-il, l'attrait des violentes agitations ; ceux que nous plaignons de les éprouver, méprisent notre repos. »

Pour apprécier la douceur du repos, il faut d'abord désirer peu; et pourtant rien n'est plus difficile. Montaigne, le plus modéré des hommes, l'éprouvait. « C'est un précepte salutaire, certain et d'aysée intelligence, disait-il, que celui-ci : contentez-vous du vôtre. Et cependant l'exécution n'en est pas plus facile au sage qu'à moi ; la seule variété me plaît ; je hais les morceaux que la nécessité me taille; la vertu, assignée aux affaires du monde, est une vertu à plusieurs plis, encoignures et coudes, pour s'appliquer et se joindre à l'humaine faiblesse. »

Le stoïcisme, qui, selon La Bruyère, n'est qu'un jeu d'esprit, nous crée un homme chimérique, tandis que le naïf Montaigne nous présente un homme réel. Au dire de ces fiers stoïciens, tout ce qui est étranger à nous, ne nous est rien. Notre repos, notre bonheur, sont en nous-mêmes; et si, par notre faute, nous ne troublons pas l'ordre, c'est-à-dire, selon eux, le bien suprême, il n'est dans le monde aucun être, aucune chose qui puisse nous nuire, nous affliger et nous faire souffrir.

En vérité, ces prétendus sages sont les plus graves des

fous : en criant, ils nient les douleurs de la goutte, et c'est en laissant échapper les larmes qu'ils renfoncent, qu'on les voit soutenir que la mort d'un ami ou d'un enfant ne doit pas plus ébranler l'âme que la perte d'un vase fragile.

La pauvreté ne les force à convenir d'aucun besoin, et la décrépitude n'a ni laideur ni infirmité pour eux. Leur philosophie n'est qu'une lutte de la vanité contre la nature, et l'exagération de leur sagesse la transforme en déraison.

Le bon Lafontaine, qui cueillait nonchalamment des vérités comme on cueille des fleurs, fait très-bien parler à ce propos son philosophe scythe. *Voyez,* dit-il, *cet indiscret stoïcien* :

Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame :
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort,
Et font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

En effet, la vérité cesse là où l'exagération commence. Si vous retranchiez des maximes les plus contradictoires, et en apparence les plus déraisonnables, émises par les sages ou par les sophistes d'opinions diverses, ce qu'elles ont d'exagéré, vous seriez tout étonné d'en voir sortir de bonnes vérités.

Le philosophe chinois Confucius avait raison ; il cherchait en tout le milieu, parce que c'est dans ce juste milieu que se rencontrent toujours la sagesse et la vérité.

Si l'on attache un sens trop absolu au mot de *repos*, au lieu de conserver sa douceur, il devient un ennui ; car il est vrai, comme le dit La Bruyère, que « l'ennui est entré dans le monde par la paresse. »

Le véritable repos, tel qu'on peut le désirer, n'est qu'un mouvement ralenti qui tient le milieu entre l'agitation et la langueur. L'Écriture nous dit que Dieu se reposa le septième jour de la création ; certes ce repos ne pouvait être une inaction totale, un *farniente* pour l'être qui anime et conserve

tout quand il ne crée pas, pour ce principe éternel de tout mouvement et de toute activité.

C'est parce qu'on ne veut pas s'arrêter à une juste idée, que les hommes les plus spirituels se contredisent si souvent dans les éloges ou la satire qu'ils font du repos. La Bruyère dit dans un endroit que « la vie est courte et ennuyeuse, qu'on la passe toute à désirer, et qu'on remet à l'avenir son repos. » Ce repos, qu'il condamnait sous le nom de *paresse*, lui paraît à présent le but auquel on devrait tendre sans délai ; sous le nom de *mollesse*, il en fait encore un plus ingénieux éloge : « La mollesse, dit-il, est un fruit de la bonne fortune ou un dédommagement de la mauvaise. » Par là ce critique mordant des folies humaines prouve plutôt son esprit que sa raison. Variable dans ses jugements, il confirme bien à son propre égard ce qu'il a dit en parlant des autres : « Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs : il est à chaque moment ce qu'il n'était pas, et il va bientôt être ce qu'il n'a jamais été ; il se succède à lui-même. »

On se trompe presque toujours en voulant rendre une définition trop précise. Toute langue est trop pauvre pour servir la richesse de notre imagination. Aussi nous n'avons souvent qu'un mot pour exprimer une foule d'idées diverses.

Voyez, par exemple, combien le mot de *repos* présente à l'esprit de nuances et de situations différentes. Le repos de l'homme qui dort est la privation du mouvement ; et celui qui veut se livrer sans distraction à l'occupation la plus active, au travail le plus fatigant, se sert du même terme et conjure les importuns de le laisser en repos.

Le repos d'Achille, si funeste aux Grecs, ne venait que de l'extrême agitation de son âme ; son glaive était oisif, mais l'amour de la gloire et la vengeance se livraient dans son cœur des combats plus cruels que ceux qu'il fuyait : ce repos était une colère violente.

Des repos plus apparents encore ne laissent pas d'être très-actifs. Vous demandez à voir une jolie femme : on vous dit

qu'elle repose ; vous entrez chez elle, et vous la trouvez en effet assise nonchalamment sur un sopha ; mais à ses côtés est une femme de chambre adroite et active, qui l'aide, avec le plus grand soin, à compléter sa parure, à ceindre sa tête d'une élégante couronne, à relever l'éclat et la blancheur de son teint : ce travail est interrompu par un grand nombre de billets qu'elle reçoit et qu'elle écrit. Vous avez cru pénétrer dans le sanctuaire de la mollesse, et vous êtes dans la tente d'un jeune conquérant qui remplit son carquois et qui aiguise ses flèches.

Combien d'ailleurs n'existe-t-il pas de genres de repos, tous différents entre eux ! Le repos d'un gourmand rassasié est une végétation à peine semblable à la vie. Le repos d'un ambitieux chassé de sa place n'est qu'une triste maladie dont quelques-uns ont même la bêtise de mourir.

Le repos acheté par de longs et honorables travaux, est une existence douce qu'animent de satisfaisants souvenirs. La volupté la plus vive de l'âme est peut-être celle du repos que goûte un homme vertueux, qui vient de faire les plus grands efforts pour en sauver un autre.

Les pauvres sont, malgré ce qu'en disent certaines gens, les hommes qui ont le plus besoin d'être éclairés. Obligés de fuir le repos, ils n'ont que deux portes pour en sortir, celle du vice ou celle de la vertu ; et La Bruyère nous rappelle très-justement que, « si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père : » d'où l'on peut conclure que ce philosophe de l'ancien régime n'aurait point condamné l'enseignement mutuel, dans le triste espoir de laisser jouir les pauvres du repos de l'ignorance.

J'écoute certainement avec un grand respect la haute et sévère doctrine des sages de l'antiquité ; mais, malgré moi, ma faiblesse regimbe contre leur frein trop rude, et je me laisserais plus facilement mener par ces philosophes aimables et modérés, qui me donnent des leçons plus douces, et dont la devise est *rien de trop*.

Épicure, avec ses dieux fainéants et le hasard pour maître, m'éloigne autant que Zénon m'effraie par sa dure insensibilité. J'aime mieux descendre doucement le fleuve de la vie sous la conduite du naïf Montaigne, du bon La Fontaine, du joyeux Horace ; eux seuls me présentent, orné de fleurs, le repos que je comprends, que je souhaite, et qui est à ma portée ; repos charmant, également loin des tourments et de l'ennui ; repos animé par de légers désirs, satisfait par des plaisirs faciles ; repos actif, puisqu'il a produit sans fatigue des vers délicieux qui nous plaisent toujours et ne nous lassent jamais. Aussi je répète souvent avec le poëte romain :

Ami, que crois-tu que je pense,
Et que mon cœur demande aux dieux?
De me conserver mon aisance,
D'en ôter même à volonté,
Pourvu que je puisse, en silence,
Des jours que le ciel me dispense,
Jouir en plaine liberté.
Livres et fruits en abondance,
Tranquillité sur l'avenir,
Voilà mon unique désir,
Voilà mon unique prière
Au maître des biens et des maux :
Santé ferme, aisance et repos ;
Quant au bonheur, c'est mon affaire.

Tout le monde conviendra que cette philosophie est douce, raisonnable ; elle nous montre un but à notre hauteur, un chemin fleuri pour y arriver, un guide aimable pour nous y conduire ; et cependant combien de gens s'égarent encore en croyant suivre une pente si douce !

On ne se borne pas à éviter les fatigues, les agitations, les chagrins ; l'âme devient souvent si molle, si efféminée, et l'imagination la rend si irritable, qu'un rien l'effraie ou la tourmente : la volupté craint une épine presque autant que la lâcheté craint un glaive.

« Telle est, dit Sénèque, la conséquence des raffinements du luxe : les sens, accoutumés aux émotions délicieuses, s'irritent au moindre choc ; l'âme et le corps sont, pour ainsi dire, désorganisés et gâtés par la volupté ; on ne trouve plus rien de supportable, non par l'incommodité réelle des choses, mais par la faiblesse de celui qu'elles touchent. De là ces transports ridicules de colère pour une toux qui vous réveille, pour un éternuement qui vous distrait, pour une mouche qu'on ne peut chasser, pour l'aboiement d'un chien, pour le bruit d'une clef tombant par mégarde de la main d'un esclave. Enfin l'homme, ainsi amolli, ressemble à ces femmelettes qu'on voit tressaillir et s'emporter parce qu'une porte est fermée brusquement, tomber en défaillance pour avoir senti l'odeur d'une rose, et s'évanouir à la vue d'une souris. »

Il est certain qu'une délicatesse trop exquise ou trop recherchée donne à tout ce qui existe le droit et le moyen de troubler votre repos.

Ce qui d'ailleurs rend encore ce repos si difficile à saisir et à conserver, c'est qu'en le cherchant, même avec la modération convenable, avec ce jugement droit que Montaigne appelle avec raison *un outil propre à tout*, vous pouvez encore perdre votre peine et vos pas : car, en cette matière, rien ne dépend exclusivement de vous ; de plus, il vous faut l'aide de la fortune et le consentement d'autrui. Souvent le hasard et le prochain semblent conspirer pour vous ravir ce doux repos au moment où vous êtes prêt à vous y livrer.

Peu vous sert d'être sage si vous l'êtes seul ; et pour qu'un individu jouisse d'un tranquille loisir, il faut encore, ce qui est très-rare, que le vouloir de l'autorité et l'agitation de la cité n'y mettent point trop d'obstacles. Or, le repos est encore une chose bien autrement difficile pour les peuples et pour ceux qui les gouvernent, que pour les particuliers. Tous disent bien que ce repos est le but où tendent leurs efforts ; mais, à vrai dire, c'est en lui tournant le dos que la plupart semblent le chercher.

Un homme, pour vivre en repos, a divers besoins qu'il faut satisfaire ; si l'impôt absorbe une trop grande part de son revenu, adieu sa tranquillité. Il lui est nécessaire par conséquent de pouvoir se plaindre de ceux qui en font inégalement la répartition, et souvent ses plaintes lui attirent des ennemis qui troublent son repos. Si dans son malheur, frappé de la justice de sa cause, il écrit sa pensée pour propager un meilleur système d'administration, et si, à la faveur de l'interprétation, la liberté dont il use est regardée comme licence et sa doctrine comme pernicieuse, que devient sa tranquillité?

L'homme industrieux n'est-il pas sans cesse exposé à voir sa féconde activité, mère de ses doux loisirs, entravée subitement par des règlements improvisés et par les cent mille barrières que partout le fisc élève ? Si la paisible croyance du vertueux Penn le séduit, et s'il veut y élever ses enfants, d'autres croyances ne viendront-elles pas le tourmenter dans sa retraite? Un artiste, enthousiasmé par l'élévation d'un grand caractère, ou indigné de la basse hypocrisie d'un grand personnage, ne se verra-t-il pas à tout moment en danger de perdre sa liberté ainsi que son repos, parce qu'il aura fait l'apothéose de la gloire, de la vertu, ou la caricature du vice ? Et si, dans leur conscience, cet agriculteur, ce négociant, cet écrivain, ce poëte, cet artiste, ont donné leur voix à l'homme qu'ils regardent comme le plus éloquent, comme le plus capable de défendre leurs intérêts et de veiller au maintien de leur repos, n'est-il pas probable qu'ils seront regardés, par d'autres hommes intéressés aux abus, comme des adversaires du repos du gouvernement.

Il ne faut point s'y tromper, l'intérêt personnel ne voit les objets qu'à travers un verre ardent qui les colore fortement et qui les grossit. La plupart des gouvernés voudraient, pour leur repos, diminuer le plus possible et même trop entraver l'action du pouvoir, tandis que les gouvernants regardent toute résistance qui ralentit ou qui arrête leur marche, et tout reproche contre leurs fautes, comme une atteinte dangereuse

que l'on porte à leur liberté et à leur repos. C'est ce qui fait que les tribunes publiques trouvent si peu de partisans dans les cours; aussi naguère un homme, revêtu d'une grande autorité, disait naïvement « que le gouvernement représentatif n'avait pas été inventé pour le repos des ministres. »

Ce mot de *repos* est presque toujours l'étendard sous lequel deux partis opposés disputent et combattent. L'un demande, pour assurer le repos individuel, qu'on le délivre des entraves qui le gênent, des surveillants qui l'épient, de la contrainte qui l'arrête, de l'arbitraire qui le punit. Quelquefois passionné dans sa marche, il s'efforce de secouer, non-seulement les chaînes qui pèsent sur lui, mais les liens qui lui sont nécessaires pour l'unir au corps social. D'un autre côté, c'est pour assurer le repos public, que le parti opposé, craignant l'agitation au moindre mouvement, et regardant toute liberté comme une avant-garde de la licence, se tourmente, et ne croit jamais trouver assez de règlements, de surveillance et de force, pour se tranquilliser.

C'est pour conquérir le repos, disent dans tous les siècles les révoltés, que nous nous armons contre le pouvoir, que nous proscrivons, que nous pillons, que nous exterminons nos adversaires.

C'est pour le repos de l'État et de l'Église, disait l'inquisition, que nous emprisonnons et brûlons les hérétiques, les juifs et les musulmans.

C'est, en tout temps et partout, le désir du repos général qui a fait inventer les prisons, les geôliers, l'espionnage et les supplices.

Enfin, c'est sous le prétexte de conserver le repos du monde entier, que toutes les nations se font la guerre, et ont élevé au rang des arts les plus savants et les plus nobles, celui de percer et de sabrer, de fusiller et de canonner son prochain.

Ne voyez-vous pas en présence l'une de l'autre deux formidables artilleries, tantôt utiles et tantôt funestes, l'artillerie de la force et l'artillerie de la pensée, c'est-à-dire, les canons et

les presses, se faire la guerre la plus acharnée? Eh bien! l'une prétend n'avoir d'autre destination que celle de défendre l'indépendance et le repos des gouvernements ; l'autre ne lance, dit-elle, ses flèches, que pour donner et conserver à l'homme ses droits, sa liberté et son repos.

Des deux côtés, il y a bien quelque chose de raisonnable dans ses prétentions ; ce qui seulement y manque par malheur trop fréquemment, c'est la modération et la bonne foi ; c'est leur absence trop commune qui gâte tout, et c'est parce qu'on les consulte trop rarement, que les gouvernements et les peuples s'agitent tant pour courir après un repos qui leur échappe toujours.

Au milieu de toutes ces contradictions, de tous ces obstacles, de toutes ces exagérations, ce qui est certain, c'est que les rois, qu'on encense ou qu'on offense tour à tour avec une égale injustice, sont de tous les mortels ceux qui doivent jouir le plus rarement et le plus difficilement du repos, précisément parce qu'il y a trop de gens qui se disputent l'honneur de le leur assurer.

Leur position est étrange dans le monde : c'est la chose la plus rare pour eux que de voir s'approcher de leurs trônes un esprit sans déguisement, une langue sans artifice et un visage sans masque.

Chacun n'aspire qu'à faire de leur sceptre une arme pour ses propres intérêts ; et tandis que, d'une part et loin de leur palais, des amis trop ardents de la liberté et du repos privé semblent vouloir que les princes soient, comme les dieux d'Épicure, sans mouvement et sans action, de l'autre, ceux qui les entourent, demandent qu'ils aient toujours à la main le glaive comme Mars, et la foudre comme Jupiter.

Loin d'envier le sort du chef d'un peuple, je me sens toujours porté à le plaindre, convaincu de la vérité du dire de cet ancien, que « celui qui connaîtrait bien le fardeau d'un sceptre, ne se baisserait pas pour le ramasser.

Je ne comprends pas comment leur raison peut résister à

la contradiction perpétuelle des divers langages qu'on leur tient : quelques-uns, pour leur plaire, risquent, par leur flatterie, de les faire tomber dans l'ivresse et l'incurie les plus dangereuses. Ils les exaltent, les élèvent au-dessus des plus grands hommes de tous les temps, et cherchent à leur persuader qu'ils sont l'objet de l'admiration et de l'affection universelles. En vérité, il y aurait de quoi faire tourner la tête au plus sage, et il est bien nécessaire à tous les hommes puissants de se rappeler ces paroles très-raisonnables, écrites par le panégyriste de la folie : « Qui peut se vanter, dit-il, des éloges qu'il reçoit, quand Homère a chanté les grenouilles et les rats; Virgile, le moucheron ; Glaucus, l'injustice ; le philosophe Favorin, la fièvre quarte ; Sénèque, l'empereur Claude ; et Lucien, l'âne ? »

Un autre moyen, bien plus funeste, que prennent les courtisans pour plaire aux princes, c'est, en affectant un zèle inquiet et ardent pour leur repos, de leur persuader qu'ils courent de grands périls, que de toutes parts il se forme des trames contre eux, et qu'une grande rigueur peut seule affermir leur pouvoir. Par là ils les précipitent dans de fausses mesures, changent l'affection des peuples en crainte, et font naître, par la multiplicité des mécontentements, des dangers réels à la place de périls apparents.

Ils se gardent bien de leur dire qu'un monarque devrait toujours penser qu'il n'est pas une de ses journées qui ne devienne une page d'histoire, que chacun de ses sujets est un témoin inévitable de sa conduite, et que, sur leur témoignage, la postérité rendra son arrêt inexorable. Par de telles vérités ils craindraient de troubler le repos du prince, quoique ce fût le vrai moyen d'assurer ce repos pour le présent comme pour l'avenir.

Ces mêmes flatteurs ne songent pas plus à donner aux rois des nuits tranquilles que des jours heureux. Chacun sait qu'il n'y a point de nuit plus tourmentante que celle qui suit le jour où l'on s'est vengé, et qu'il n'en est pas de plus douce

que celle qui succède au jour où l'on a pardonné. Mais ces flatteurs trouvent bien plus leur intérêt à pousser qu'à retenir la colère : aussi les voit-on s'irriter contre tout homme généreux qui ose parler de clémence aux rois.

Ils sont bien loin de voir cette vertu du même œil que l'aigle de Meaux. « La clémence, dit Bossuet, est la gloire d'un règne. La vie est si malheureuse d'elle-même, qu'il ne faut pas, s'il se peut, laisser passer dans l'accablement des jours si briefs. La mortalité nous rend faibles, et, dans cette fragilité, on fait aisément des fautes; il faut donc se porter à l'indulgence, et excuser les faiblesses du genre humain. »

Si ces conseillers funestes qui excitent l'autorité à la rigueur sont de bonne foi, c'est une bien fausse idée du repos qui les trompe. La plupart raisonnent ainsi : « Faites-vous craindre; les peuples seront en repos, et le vôtre ne sera point troublé. » Machiavel, trop souvent leur oracle, ne s'égarait pas à ce point; il dit quelque part : « Là où les peuples sont contents, les conspirations sont impossibles. »

Rien n'est durable comme le repos dont l'affection est la base; rien n'est précaire comme le repos commandé par la crainte. Quand un pouvoir trop rigoureux croit avoir éteint le feu, il n'a fait que le couvrir : que d'hommes, dans tous les siècles, ont pris le repos forcé de la liberté pour sa mort! Plus le sommeil des peuples paraît profond, plus on doit craindre l'agitation de leur réveil. Si ce repos trop absolu se prolongeait, activité, industrie, prospérité, force nationale, tout s'engourdirait, et le chef de l'État, sans force contre les dangers extérieurs, perdrait bientôt lui-même son repos comme sa sûreté.

La Bruyère l'a dit : « Quand le peuple est en agitation, on ne comprend pas par où le calme peut rentrer; et, quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir. » Aussi ce que la modération doit conseiller pour le repos général, c'est de maintenir les peuples dans un doux mais vif mouvement, mitoyen entre la violence et la langueur; il ne se

trouve que dans la vraie liberté : c'est ce mouvement dont voulait parler Platon, en disant que « les essaims d'abeilles qui résonnent le plus et qui font le plus de bruit, sont les plus fructueux et les plus sains. »

Ce qui éloigne le plus, dans l'intérieur comme à l'extérieur, l'espoir du repos pour les gouvernements et pour les peuples, ce n'est pas tant l'humeur trop remuante des uns, et la sévérité trop active des autres, que le manque de bonne foi ; car il est évident que cette bonne foi est la seule planche solide sur laquelle, dans toutes les conditions, on puisse se reposer. Dès qu'elle disparaît les hommes sans appui craignent tout et s'accrochent à tout ; ce qui est corrompu ne tarde pas à tomber, et « le premier trait de la corruption des mœurs, suivant Montaigne, est le bannissement de la vérité. » Pindare dit que « la franchise est le commencement d'une grande vertu. » C'était la première qualité que Platon demandait au gouvernement d'une république. « Mentir, dit un ancien, c'est montrer qu'on méprise Dieu et qu'on craint les hommes. »

Je sais bien qu'en politique on décore souvent la tromperie du nom de finesse ; mais, au vrai, la finesse n'est autre chose que la petite monnaie de la fausseté.

Pour ma part, j'ai toujours cru marcher plus directement à mon repos en profitant des discours de l'inimitié qui me montrait mes fautes, qu'en me laissant égarer par les louanges flatteuses qui me les cachaient : la flatterie nous laisse surprendre, la malveillance nous avertit.

La plus utile vérité qu'on puisse dire aux hommes puissants pour assurer leur repos, se trouve dans ces paroles de Plutarque : « Le principal avantage de la justice et de la bonne foi, c'est de rendre la force inutile. »

L'erreur la plus commune, celle qui nuit le plus à notre repos, est une erreur qui m'étonne toujours à tel point, que j'ai peine à la distinguer de la folie. On conçoit qu'un homme, embarqué sur un vaisseau, cherche, malgré la fureur des vents, l'agitation des flots et les secousses du roulis et du tan-

gage, à s'asseoir, à se coucher, à se tenir le plus commodément possible, et à jouir ainsi de la seule espèce de repos et de bien-être que lui permettent les événements de la navigation et les caprices des éléments. Mais pourrait-on comprendre celui qui, dans une telle position, voudrait absolument jouir sur un navire d'un repos aussi stable, d'une immobilité aussi parfaite que dans un logement bâti sur la terre ferme? Et ne serait-il pas insensé, s'il se plaignait sans cesse de voir, dans sa marche, les vents et la température changer continuellement?

La vie humaine n'est qu'un point imperceptible dans l'espace et dans le temps. Le temps,

Cette image mobile
De l'immobile éternité,

crée, renouvelle et détruit tout. C'est un tableau mouvant dont les scènes variées se déroulent à nos yeux et changent sans cesse. La vie de l'homme le mieux traité par la nature dure à peine un siècle, et l'on sait avec quelle rapidité ce siècle s'écoule. Supposez, dans la même famille, quarante centenaires seulement qui se soient succédé, et voyez, depuis les querelles de Marius et de Sylla jusqu'à l'époque moderne de la république, de l'empire et de la restauration, combien ce peu d'hommes auront vu briller, disparaître et s'élever de royaumes, de républiques, d'institutions et de cultes différents; combien de fois, en naviguant sur cet océan des âges, ils auront vu de révolutions dans les mœurs, de tempêtes, de naufrages, de destructions, de mondes nouveaux; et ensuite abstenez-vous de rire, si vous le pouvez, en écoutant ces pygmées orgueilleux qui croient la nature bouleversée, parce que le temps, dans son vol rapide, froisse de son aile de précaires grandeurs et des biens fragiles; parce que son flambeau éclaire ce qui était dans l'ombre; et parce qu'enfin la roue de la fortune, qui ne s'arrête jamais, élève ce qui était en bas et abaisse ce qui était élevé.

Au lieu de se soumettre à la nécessité de vivre selon le temps, de chercher, ainsi que la sagesse le veut, à maintenir leur âme dans un état de calme, et de voguer doucement au gré du courant, de manière à arriver au port et non sur l'écueil, ils aiment mieux fermer les yeux pour ne pas voir d'autres rivages que ceux qui leur plaisent; ils s'efforcent de remonter le courant au risque d'y périr, et s'aveuglent au point de croire que le vaisseau qui les entraîne cesse de marcher, parce que leur volonté s'oppose à ce mouvement, et que leur imagination le nie.

D'où vient ce phénomène? C'est que, de même qu'on voit le soleil immobile au milieu des planètes qui tournent autour de lui, et n'ayant qu'un mouvement de rotation sur lui-même, de même il existe aussi dans notre âme, non pas une vraie, mais une fausse lumière, un astre bizarre, l'orgueil humain, qui veut garder son immobilité au milieu du mouvement universel, et ce point imperceptible d'une vaste circonférence se croit un centre, autour duquel tout doit tourner, sans jamais lui porter atteinte.

Vainement un poëte, M. Chênédollé, s'efforcera de rappeler à ces esprits superbes, dans un tableau tracé avec autant de feu que de vérité, les rapides révolutions du monde; ses vers sublimes ne frapperont que leur oreille et glisseront sur leur cœur. C'est inutilement qu'il leur dit :

Il faut ici des temps interroger l'oracle,
Et du monde changeant étaler le spectacle.
Entendez-vous le bruit de ces puissants États,
S'écroulant l'un sur l'autre avec un long fracas?
C'est Sidon qui périt, c'est Ninive qui tombe :
Tous les dieux de Bélus descendent dans la tombe.
Nil, quels sont ces débris sur tes bords dévastés?
C'est Thèbe aux cent palais, l'aïeule des cités.
Cherchons dans le désert les lieux où fut Palmyre.
Restes majestueux qu'avec effroi j'admire,
O temple du soleil! palais resplendissants!

Voilà de vos grandeurs ce qu'ont laissé les ans !
Quelques marbres rompus, des colonnes brisées,
Des descendants d'Omar aujourd'hui méprisées,
Et les pompeux débris de ces vieux chapiteaux,
Où vient la caravane attacher ses chameaux ;
Où, lorsqu'un ciel d'airain s'allume sur sa tête,
L'Arabe voyageur nonchalamment s'arrête,
Et, las des feux du jour, s'endort quelques instants
Sur les restes d'un dieu mutilé par le temps.

Les orgueilleux frémiront, ne le croiront pas, et ne pourront cependant lui répondre.

En effet, tout change, tout passe, tout finit, tout se renouvelle éternellement dans l'univers : les globes se forment et disparaissent ; de vastes continents sont engloutis dans les abîmes de l'Océan ; il abandonne ensuite d'immenses régions qui s'élèvent, se sèchent, s'affermissent et se peuplent. On voit des républiques guerrières, des royaumes florissants, des empires dominateurs, naître, s'accroître, briller, se dissoudre et s'anéantir. Cependant, au milieu de ce mouvement continuel, de ces révolutions successives, de ce fracas d'éléments troublés, de globes créés ou anéantis, de trônes et de temples fondés et détruits, il reste quelque chose de fixe : c'est l'orgueil humain ; c'est lui seul, au dire des chrétiens comme des philosophes, qui cause tous nos malheurs et trouble notre repos. Cet orgueil, entraîné sans s'en douter par les passions les plus funestes, l'envie, la colère, la vengeance et l'injustice, se flatte de rester inattaquable aux traits de la vérité, et de braver même la faux du temps.

Ce repos chimérique, cette prétendue immobilité dont ils se glorifient, mérite d'être nommé autrement ; car ce n'est, à vrai dire, qu'une éclipse de la raison.

Si quelques hommes ne se trompaient ainsi que pour eux-mêmes, ce serait un léger malheur ; mais, hélas ! cette fausse idée du repos que se forgent les orgueilleux, trouble le repos universel, gêne les mouvements de chacun, et voudrait nous

forcer tous à respecter leurs rêves, et à marcher, comme eux, les yeux fermés. Ah! que ne puis-je au moins, pour leur repos comme pour le nôtre, convertir tous ces orgueilleux au doux culte de la paresse! La paresse des ambitieux assurerait le repos du monde. Ils ne me croiraient probablement pas; mais ils écouteront peut-être avec plus de bienveillance ces vers d'un homme de la cour de Louis XIV, du marquis de La Fare :

Je chante tes bienfaits, adorable paresse!
Toi seule dans mon cœur as rétabli la paix;
C'est par toi que j'espère une douce vieillesse,
Qui va me devenir plus chère que jamais.
Ah! de combien d'erreurs et de fausses idées
Tu détrompes celui qui s'abandonne à toi!
De l'amour du repos les âmes possédées
Ne peuvent reconnaître et suivre d'autre loi.
Tu fais régner le calme au milieu de l'orage,
Tu mets un juste frein aux plus folles ardeurs;
Tu peux même élever le plus ferme courage
A ce digne mépris que tu fais des grandeurs.
De la tranquillité compagne inséparable,
Paresse, nécessaire au bonheur des mortels,
Le besoin que l'Europe a d'un repos durable
Te devrait attirer un temple et des autels.

DE L'ENNUI.

L'ennui est le mal contre lequel on cherche le plus de médecins et de remèdes; mais on ne peut que pallier les effets de son poison par le secours d'autrui. Pour en guérir, il faut porter en soi l'antidote.

L'Académie n'a pas, je crois, défini suffisamment le mot *ennui*. Elle dit que c'est une langueur, une inaction de l'esprit causée par la fatigue et le dégoût : cette définition n'explique

pas assez le genre et la cause de cette triste langueur ; elle confond ainsi l'ennui, le chagrin, le spleen : tandis qu'on voit tous les jours les hommes les moins tristes, les mieux portants et les plus attachés à la vie, se plaindre de l'ennui, et perdre leur temps de mille manières pour le chasser.

Je crois qu'on peindrait mieux cette infirmité produite par la civilisation, cette calamité des gens heureux, en disant que *c'est un* état de langueur qui résulte du combat de l'activité morale qui demande des émotions, et de la paresse physique *qui* s'y refuse.

En effet, lorsque le corps est assez actif pour se prêter aux désirs de l'âme, on se livre à la réflexion, à l'étude, aux plaisirs ; on s'applique, on s'intéresse, on s'amuse, on ne peut éprouver d'ennui ; et si l'âme, au contraire, est sans activité, elle repose comme le corps, elle végète ainsi que lui, et ne s'ennuie pas : aussi l'homme dont le moral n'est pas développé, travaille, jouit, souffre ou sommeille ; mais il ne connaît point ce triste mal dont se plaint la classe élevée, et le laquais dort dans l'antichambre, tandis que son maître s'ennuie dans le salon.

Il paraît difficile de donner ce qu'on n'a pas. Eh bien ! l'ennui fait exception à cette règle : un sot le donne à tout le monde sans le connaître.

Pascal croyait cette maladie plus générale ; il pensait qu'elle était le fatal effet de la chute de l'homme et de son état d'imperfection.

« L'âme, dit-il, est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée ; elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en enlèvent une grande partie ; il ne lui en reste que très-peu dont elle puisse disposer ; mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort et l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à le perdre ; ce lui est une peine insupportable que de vivre avec soi et de penser à soi : ainsi tout son soin est de s'oublier soi-

même, et de laisser couler ce temps si court, si précieux, sans réflexion et en s'occupant de toutes les choses qui peuvent l'empêcher d'y penser. »

Si on adoptait cette opinion de Pascal, il faudrait en conclure que l'ennui est la suite inévitable de la chute du premier homme, et une maladie originelle comme son péché. Cependant nous voyons tous les jours des enfants d'Adam, fort amateurs comme lui de l'arbre de la science du bien et du mal et du fruit défendu, et qui pourtant ne s'ennuient pas trop. D'un autre côté, il est évident qu'avant sa faute et sa punition, Adam, étant seul, s'ennuyait; c'est même pour le tirer de cette langueur qu'Ève fut créée : aussi, depuis ce temps-là, on n'a jamais cessé de regarder la société des femmes comme un des plus agréables et des plus efficaces remèdes contre l'ennui.

Dans le temps de nos bons aïeux, où les mœurs étaient agrestes ou guerrières, on était toujours à cheval; on menait une vie dure; on ne comptait qu'un feu par maison; le luxe et toutes les commodités qu'il apporte étaient inconnus; les tournois étaient les seuls spectacles, la Bible presque le seul livre; celui qui la lisait couramment passait pour grand clerc et savant : on ne cherchait pas à tout moment de nouveaux plaisirs, et le mot *ennui* présentait à l'esprit un autre sens; un brave châtelain ne s'ennuyait pas dans son donjon, et lorsqu'il parlait de son ennui ou de ses ennuis, cette expression voulait dire chagrin. Un fat moderne éprouve de l'ennui par les faveurs de sa maîtresse : nos preux chevaliers ne s'ennuyaient que de leurs rigueurs; et, dans le langage de nos troubadours, *peine* et *ennui* étaient toujours synonymes.

Cet état de dégoût et de langueur, dont se plaignent les heureux de nos jours, n'est senti que dans les lieux et les temps où l'homme est blasé par une foule de plaisirs différents, de mets recherchés, de spectacles divers, de livres nouveaux. Habitués à changer sans cesse d'émotion, à éprouver continuellement des jouissances nouvelles, à nous livrer aux goûts, aux

occupations les plus variées, tout ce qui dure nous fatigue; tout ce qui se répète nous déplait; tout ce qui est monotone nous devient insupportable; et c'est alors qu'on dit avec La Motte :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Pourquoi n'existe-t-il à présent rien de plus rare que la constance? C'est que l'uniformité fait son essence : on s'endort dans les bras du bonheur, on se réveille au battement de l'aile des plaisirs. Une femme qui veut garder son amant doit varier sans cesse ses moyens de plaire; on en est venu au point de ne pouvoir aimer longtemps la même personne, à moins qu'elle n'ait le secret de ne pas se montrer toujours la même; et c'est là un des tristes avantages que la corruption des mœurs donne à l'art sur la nature, et à la coquetterie sur la vertu.

C'est peut-être par la même raison qu'on nous voit préférer les grâces à la beauté. Nous trouvons dans la régularité des traits quelque chose de trop uniforme; la grâce nous pique précisément parce qu'elle est irrégulière. On admire d'un coup d'œil la beauté, elle ne laisse plus rien à deviner; la grâce se fait aimer peu à peu par des détails variés, imprévus, qui vous plaisent d'autant plus qu'ils vous surprennent, et ses petits défauts d'ensemble sont quelquefois des charmes qui nous attachent.

Si nous voyageons, les belles et fertiles plaines nous ennuient; elles manquent de physionomie à nos yeux : l'inégalité d'un pays montueux réveille notre imagination; elle jette de la grandeur, de la variété dans nos pensées. L'esclavage dort dans les plaines, la liberté veille sur les montagnes.

Le mouvement est la vie, la tranquillité du sommeil est l'image de la mort. Le désir est une agitation, quelquefois un tourment, mais il est incompatible avec le dégoût : la possession repose; ainsi, quand elle fait cesser le désir, elle amène souvent la langueur. Nous voyons en effet que celui

qui désire le plus est celui qui s'ennuie le moins, et que l'homme qui possède le plus de biens est le plus sujet à s'ennuyer. Cette maladie ne venge que trop la pauvreté de la richesse.

Le mortel envié, dont l'or et le pouvoir satisfont tous les désirs, tous les goûts, tous les caprices au moment de leur naissance, et sans leur donner le temps de grandir et de parler, est bientôt blasé ; et il n'existe presque plus de remède pour cet état.

L'ennui le précède et le suit partout ; il y succombe, s'il ne cherche pas pour s'en tirer des émotions violentes, des dangers même et des chagrins. C'est ce qui fait tant de joueurs et d'ambitieux. Le marquis d'O.... m'en donna un jour la preuve : c'était un très-gros joueur, fameux par ses distractions dans dans la société, et par les accès de colère que lui donnait une mauvaise carte ou un dé fâcheux. L'agitation, causée par la vicissitude des chances, animait sa vie. Un soir, le rencontrant à la campagne, je fus surpris de l'extrême mélancolie dans laquelle il était plongé ; je le crus ruiné, et je lui demandai, avec quelque embarras, la cause de sa tristesse. « Ah ! mon cher, me dit-il, plaignez-moi : depuis un mois la fortune me poursuit au pharaon, au wisk, au trente-et-quarante ; j'ai beau changer de jeu, je gagne toujours, toujours, sans perdre un seul coup, une seule partie ; il n'y a rien de si monotone, de si ennuyeux ; ce bonheur constant et sans variations est insupportable, et finirait, je crois, par me dégoûter du jeu. » Vous croyez bien que je m'apitoyai peu sur son sort, et que je le quittai en riant, bien persuadé qu'il ne se plaindrait pas longtemps de ce nouveau genre d'ennui.

Les ambitieux ressemblent aux joueurs : j'en ai vu un, le prince Potemkin, premier ministre en Russie et favori de sa souveraine, comblé de pouvoir, de richesses, de gloire, de décorations et rassasié de plaisirs ; il était dégoûté de tout, parce qu'il avait joui de tout. Un jour il enviait la dignité paisible des prélats, et quittait ses occupations ministérielles pour se

livrer aux disputes des Églises de Grèce et de Rome. Quelquefois il soupirait pour la retraite et pour les douceurs de la vie monacale. Dans d'autres temps il formait des projets pour se faire duc de Courlande ou roi de Pologne. Au milieu de la paix il ne songeait qu'à faire déclarer la guerre, et dans un camp il ne rêvait qu'à la paix. Fatigué de ses honneurs et pourtant inquiet de ses rivaux, il était ennuyé de tout ce qu'il faisait, et jaloux de tout ce qu'il ne faisait pas.

Alexandre, après la conquête de l'empire de Perse et ses grandes victoires dans l'Inde, s'ennuyait sur le trône de Cyrus, et cherchait vainement des distractions dans les orgies de Babylone; l'Orient ne suffisait pas à son bonheur. Un philosophe lui dit que le ciel était rempli d'une quantité innombrable de mondes plus grands que la terre. « Malheureux que je suis! s'écria Alexandre en pleurant, il existe une infinité de mondes dans l'univers, et je n'ai pas encore pu me rendre maître d'un seul! » S'il les avait tous possédés, il n'aurait senti qu'un plus vaste ennui.

Un conquérant n'est qu'un roi blasé qui veut à tout prix de grandes émotions; c'est un joueur déterminé qui prend un million d'hommes pour jetons, et le monde entier pour tapis.

Le plus superbe trait d'ennui que je connaisse, c'est celui que Montesquieu attribue à Sylla, qui, n'ayant plus de proscriptions à ordonner, de rois à vaincre, de Marius à tuer, de Rome à soumettre, abdique audacieusement, « parce que, dit-il, le gouvernement paisible du peuple romain et les détails de l'administration de la capitale du monde me semblent trop monotones, sont au-dessous de mon génie, et ne me donnent que de l'ennui. »

Dans ce *dialogue de Sylla et d'Eucrate*, Montesquieu peint, d'une manière sublime, la langueur qu'une ambition satisfaite jette dans l'âme; en peu de mots il fait connaître Sylla tout entier.

Si, de ces fléaux de l'humanité, nous passons à des conquérants plus doux, nous verrons aussi que les femmes sont

inconstantes, plutôt pour remplir leur temps que leur cœur; elles cherchent des triomphes nouveaux pour trouver des émotions nouvelles, et l'ennui fait plus de femmes galantes que le vice.

Un des plus grands torts que je trouve à l'ennui dans le monde, c'est d'y faire la fortune des méchants. On craint tant de s'ennuyer, qu'on fuit la probité sérieuse pour rechercher la malignité amusante; on respecte l'honnête homme, la femme prudente et sage; mais on les laisse de côté, pour courir après les persifleurs, pour entourer la médisante : on fait des visites de devoir aux bonnes gens, mais c'est le méchant qu'on prie à souper; moins il épargne de monde, plus le monde le fête; et, quoique chacun soit exposé à ses traits, on aime tant à rire des petites blessures qu'il fait aux autres, que, pour s'en divertir, on veut bien courir le risque, presque certain, d'en recevoir à son tour : c'est un vieux travers, et qui date de loin; car Horace disait :

A table quelquefois un convive amusant
Distribue à la ronde un sarcasme plaisant;
Il n'épargne au dîner que celui qui le donne.

Le désir d'être émus nous rend même souvent méchants, cruels et presque féroces. Pour éviter cet ennui, les Anglais font battre des coqs à mort, et paient très-cher des boxeurs qui se tuent; les Espagnols font déchirer leurs braves, au grand plaisir des dames, par des taureaux furieux; les Romains s'amusaient à voir des lions dévorer des hommes; les belles Romaines ordonnaient aux gladiateurs d'aller au devant du glaive homicide, et de tomber avec grâce sous ses coups; enfin, c'est dans le dessein de se désennuyer, que, dans tous les pays, les hommes du peuple courent en foule pour voir fustiger et pendre leurs semblables.

Cependant ne disons pas trop de mal de l'ennui; il n'existe rien qui n'ait son bon et son mauvais côté. Le désir des émotions, le besoin du plaisir, la crainte de tomber dans la lan-

gueur, produisent tout ce qu'on admire sur la terre, tout ce qui l'anime, tout ce qui la décore. Le travail, la conversation, la lecture, la danse, la poésie, la musique, tout ce qui fait le charme de la vie civilisée doit sa naissance à la crainte salutaire de l'ennui. L'homme n'est porté à l'activité, n'est excité aux travaux les plus utiles et aux découvertes les plus ingénieuses que par deux besoins principaux, celui de se nourrir et celui de s'amuser. Tout ce qu'on fait dans la vie n'a pour but que de satisfaire l'estomac et l'esprit, d'éviter la faim et le poids du temps. Avec deux seuls moyens bien simples on désenchanterait la terre : donnez au genre humain la faculté de se nourrir d'herbes, ôtez-lui le besoin de se divertir; le travail cessera, les métiers tomberont, les arts disparaîtront, et il y aura bien peu de différence entre une société d'hommes et un troupeau de moutons.

Ce que je trouve de bizarre, c'est que tout le monde se plaint de l'ennui, et que tout le monde envie le sort des hommes les plus sujets à cette espèce de malheur. Nous avons vu que l'ennui était la maladie des gens heureux, des hommes riches, puissants, inoccupés : or, il est évident qu'on ne cherche, toute sa vie, que le moyen de parvenir à un tel état, et que le repos est toujours l'espoir et le but du travail.

Ainsi, quand je vois un homme qni se plaint de son ennui, je suis tenté de le féliciter; car je suis presque sûr qu'il jouit de l'héritage qu'il attendait, que ses dettes viennent d'être payées, qu'il s'est marié comme il le souhaitait, qu'on lui a accordé le gouvernement ou la charge qu'il désirait; que sa maîtresse, vaincue par sa constance, a comblé ses vœux; enfin, que toutes ses affaires sont arrangées, et qu'il n'a plus rien à désirer.

Il y a des gens qui, par vanité, prétendent s'ennuyer de tout; cette prétention est plus commune en Angleterre qu'ailleurs. Ils croient montrer leur philosophie, prouver leur supériorité, en dédaignant tout ce qui amuse ou intéresse les

autres, et même la vie ; d'autres, au contraire (et cette manie est la plus commune), se vantent de ne jamais s'ennuyer ; c'est pour convaincre qu'ils ont des ressources inépuisables dans leur esprit.

Une belle dame me disait un jour : « J'entends beaucoup de gens se plaindre de leur ennui ; c'est qu'ils ne savent pas s'occuper, se suffire à eux-mêmes : pour moi, je ne connais pas ce mal qu'on dit si commun ; quand je suis seule chez moi, je prends un livre, je me mets à la fenêtre, et je regarde les passants. »

Il y a bien des gens, qui ne s'en vantent pas, qu'on croit fort occupés dans leur cabinet, et qui y attrapent plus de mouches que de vérités.

Ce qu'un homme sage doit chercher, c'est le moyen assez difficile de jouir des plaisirs sans satiété, du repos sans langueur, et du bonheur sans l'ennui qui le suit communément. Il n'y a pas de conseil à donner à cet égard à la partie la plus nombreuse du genre humain ; elle travaille, elle souffre, elle désire, elle n'a jamais la dose de bonheur et de repos nécessaire pour composer l'ennui. C'est à la classe élevée que je m'adresse, c'est à ces hommes prédestinés, à ces fortunés oisifs que je parle : malheureux imaginaires, réfléchissez un peu à la fortune qui vous gâte et que vous accusez, au destin qui vous favorise et dont vous vous plaignez si injustement ; faisons un peu la revue de vos jouissances, de vos peines.

Vous faites, sans inquiétude, vos quatre repas ; votre table est délicate ; votre bourse est toujours pleine ; votre ameublement somptueux ; la soie du Midi, les fourrures du Nord vous vêtissent ; le duvet et la plume vous reposent, un char commode vous transporte ; des serviteurs nombreux obéissent à vos moindres désirs ; le thé de la Chine, les toiles de l'Inde, le café de l'Arabie, le sucre de l'Amérique, vous attendent à votre réveil ; toute l'industrie de l'Europe contribue à votre luxe ; les talents, les sciences, les arts et les grâces ne sont

occupés que du soin de varier vos plaisirs : que vous manque-t-il donc? une seule chose, l'art de jouir des biens que la fortune vous prodigue ; car, Montaigne vous l'a dit, « vous jouissez de la vie, comme du sommeil, sans la sentir ; tandis que vous devriez, puisqu'elle est heureuse, la ressasser et la ruminer pour bien la goûter... »

Je vous rappellerai ensuite que vous laissez trop votre pensée et vos désirs errer dans un vague qui désenchante tout. Il faut un but fixe dans les plaisirs comme dans les affaires, et Montaigne vous dit encore que « l'âme, qui n'a pas de but positif, se perd ; car ce n'est être dans aucun lieu que d'être partout. » Il avait raison : toute la nature est là à attendre vos ordres pour vous occuper, vous intéresser et vous divertir ; mais vous ne savez pas avoir de volonté, vous marchez sans projet, vous dépensez le temps au hasard. Vous ressemblez à ces oisifs de Rome dont Sénèque parlait en disant : « Leurs jours sont longs et leur vie est courte ; ils oublient le passé, négligent le présent et craignent de penser à l'avenir ; ils reconnaissent trop tard qu'ils ont été longtemps occupés à ne rien faire : quand leurs affaires les quittent, leur loisir les tourmente ; ils ne savent ni en jouir ni s'en débarrasser. »

Permettez-moi d'ajouter une vérité un peu dure à celle que vient de vous dire ce philosophe : votre *ennui* ne vient en grande partie que de votre égoïsme. Le genre humain offre à votre activité un vaste horizon d'instruction, d'intérêts et de plaisirs. Vous aimez mieux vous renfermer dans le très-petit cercle de votre personne ; vous en êtes à la fois le centre et la circonférence ; vous ne pensez qu'à vous, vous n'aimez que vous, vous ne citez que vous, et comme un si petit cercle est bientôt parcouru, il n'est pas étonnant qu'il vous ennuie, puisque vous ne pouvez qu'y répéter toujours la même promenade.

L'homme personnel est nécessairement un homme ennuyé, et, ce qu'il y a de pire, un homme ennuyeux ; il n'y a pas de mot plus insupportable pour les autres que le *moi*, et ce mot

est le fond de la langue d'un égoïste. C'est ce que nous rappelait gaîment notre aimable Delille :

> Le *moi*, chez lui, tient plus d'une syllabe;
> Le *moi* superbe est l'astrolabe.

DE LA PEUR.

Craindre la douleur, désirer le plaisir, voilà toute la vie de l'homme ; chercher le bien-être dans le monde, éviter le malêtre, espérer le ciel après sa mort, et redouter l'enfer dont on le menace, voilà l'objet de toutes ses pensées, le but de toutes ses actions : ainsi la moitié de son existence est donnée à la *peur*, et l'autre à l'espérance.

Les fanfarons disent seuls qu'ils ne connaissent pas la *peur*; c'est un mensonge qui les trahit : le vrai brave convient qu'il éprouve la crainte, et la surmonte; l'enfant, l'homme ivre e le somnambule paraissent exempts de peur, parce qu'ils ne connaissent pas le danger. Les anciens ne pensaient pas que « *la prouesse et la hardiesse fussent une privation de* peur ; » mais ils estimaient que « *c'était plutôt une* peur *d'encourir le blâme et la honte*. »

La peur est une passion naturelle, et ne disparaît qu'à la vue d'une autre passion plus forte. Le courage est un calcul qui vous fait braver un mal pour vous faire éviter un mal plus redoutable : vous souffrez quelques instants par le péril, pour ne pas souffrir longtemps par le déshonneur et par la perte de la considération et des emplois que vous désirez. L'éducation, l'exemple, les lois, les mœurs forcent l'homme à faire ce calcul, qui, par habitude, devient ensuite un sentiment.

Ainsi les gouvernements et les législateurs peuvent rendre un peuple lâche ou courageux. Autrefois, tout Romain était

brave ; la loi et l'opinion attachaient le bonheur au courage, le malheur et la honte à la pusillanimité. Pourquoi fuir un péril court et incertain, quand la fuite est le chemin qui mène à un long supplice ?

A Sparte, le citoyen qui avait fui, était inhabile à tout emploi ; personne ne s'alliait à lui ; on pouvait le battre, et il devait le souffrir ; on exigeait qu'il fût vêtu d'étoffes grossières, et rasé à demi. Cette douleur morale était si affreuse, qu'elle faisait braver la mort la plus certaine.

Cette bravoure de raisonnement, qui n'empêche pas d'apprécier le danger, est la véritable et la plus constante ; elle ne peut varier dans aucune circonstance, parce que son principe est toujours le même. Il est une autre bravoure, c'est la bravoure de tempérament ; elle est quelquefois plus ardente, mais toujours moins clairvoyante et toujours plus incertaine ; elle vient de la chaleur du sang, de la dureté des nerfs, du peu de vivacité de l'imagination. Le soldat, animé de cette bravoure physique, n'éprouve que de la haine contre l'ennemi qui l'attaque ; il s'enflamme de colère contre le danger, il court au devant pour s'en affranchir ; à vos yeux étonnés, il paraît un héros ; mais ce même homme, une autre fois, dans une disposition différente, affaibli par la fatigue ou par la faim, se trouble si le péril se prolonge, désespère de son salut, oublie sa gloire, jette ses armes et prend la fuite.

C'est en ne considérant que ce genre de bravoure physique que les braves Espagnols disent : *Il fut brave un tel jour.*

En France, la bravoure de raisonnement est plus générale, parce que le point d'honneur en fait une nécessité, et presque une religion. Chaque peuple a son objet de crainte particulier. En Espagne, on craint, par-dessus tout, l'enfer ; en Italie, la mort ; en Angleterre, la servitude et la pauvreté ; en France, le ridicule et le déshonneur. Aussi je suis certain que les partis se seraient depuis longtemps réconciliés dans notre pays, s'ils n'avaient fait que se tuer et s'emprisonner ; mais ils veulent changer les querelles d'opinions en querelles d'hon-

neur : c'est ce qui les éternise. On se pardonne tant qu'on s'estime ; tant qu'on se méprise on se hait.

Il existe encore un autre genre de bravoure, assez rare dans nos contrées, mais très-commun chez les musulmans ; elle doit sa naissance et sa force au fatalisme, à ce système qui fait croire que tous nos jours sont comptés, qu'une chaîne invisible nous conduit à un but que nous ignorons, et que l'heure de notre mort est tellement arrêtée et marquée, qu'aucune témérité et qu'aucune prudence n'en peuvent accélérer ou retarder l'instant.

On conçoit qu'une telle opinion nous rende inaccessibles à la crainte ; en effet, si le péril qui nous alarme ne doit pas, selon l'ordre du destin, nous être fatal, pourquoi le craindre ? et, s'il est écrit qu'il nous sera funeste, à quoi bon le fuir, puisqu'on ne peut l'éviter ?

Je sais que ce système peut paraître insensé, et qu'en le poussant un peu loin on arriverait promptement à des conséquences absurdes. L'homme, ainsi conduit par la destinée, n'est plus qu'une machine, son âme qu'une esclave, sa volonté qu'un ressort. Il n'en est pas moins vrai que, de tout temps, cette idée a eu de célèbres partisans ; elle se lie aux idées de l'ordre qui régit l'univers et à celle de la prescience de Dieu. Eh ! quel homme aurait jamais pu croire aux prophètes, aux oracles, aux augures, aux présages, s'il n'avait pas pensé que l'avenir était réglé d'avance, et que tous les événements futurs sont écrits dans le livre du destin ?

De notre temps, on a vu un homme extraordinaire, porté par cette croyance aux plus audacieuses entreprises ; persuadé que rien ne pouvait changer son sort, aucun obstacle n'arrêtait sa marche, aucun danger n'excitait sa crainte, et l'impulsion de son ambition lui semblait l'ordre du génie qui le conduisait dans une carrière de gloire dont le but et le terme lui étaient inconnus.

Un jour il venait d'échapper à un complot hardi tramé contre sa vie : on lui représenta qu'il s'était exposé impru-

demment et sans nécessité aux coups qu'on pouvait et qu'on voulait lui porter. « Quand ils auraient tiré, dit-il, ils auraient peut-être tué ou blessé un de mes aides-de-camp. — Et pourquoi pas vous-même ? » lui répondit-on. « Parce que je pense qu'il n'est pas encore temps. Croyez-vous que j'attribue à moi seul et à mon habileté les choses extraordinaires que j'ai faites ? Non, une puissance supérieure me pousse et me mène à un but que j'ignore : tant que ce but ne sera pas atteint, je suis invulnérable, inébranlable ; mais dès que je ne serai plus nécessaire, il suffira d'une mouche pour me renverser. » Ce fait, aussi singulier que vrai, explique bien des énigmes ; quel péril, quel obstacle, quel conseil auraient pu arrêter les pas de l'homme pénétré d'une pareille idée ? la terre soulevée pouvait-elle lui paraître une barrière contre une ambition qu'il croyait inspirée par le ciel, et gravée par le destin ?

Il existe des êtres dont l'organisation est si délicate, et le genre nerveux si irritable, que la peur physique l'emporte sur le raisonnement, et que la crainte morale de la honte ne peut leur faire supporter l'approche du danger et la sensation de la douleur ; ils sont plus à plaindre qu'à blâmer. Cependant je crois qu'une éducation plus forte et qu'une plus vive impression d'honneur leur auraient fait vaincre la nature, d'abord avec peine, et plus tard sans effort.

On avait recommandé à un officier supérieur, pendant la guerre d'Amérique, un jeune homme d'une famille distinguée : il vit le feu pour la première fois dans un combat naval ; l'action eut lieu pendant la nuit, les vaisseaux se touchaient presque. Ce mélange imposant de bruit, de feu, d'obscurité, des cris des combattants et des blessés, troubla d'abord le jeune débutant. Son mentor l'aperçut qui se retirait doucement à l'écart : il alla à lui, sans paraître remarquer son émotion ; il le prit par la main, elle tremblait : il le mena, en causant, près du bord opposé au bâtiment ennemi ; il lui fit admirer ce spectacle imposant de trente-deux canons qui tiraient de si près ; il plaisanta sur le petit nombre de coups qui

portaient. Le jeune homme se calma, s'enhardit, se mit à rire; et pendant le combat, comme depuis, il montra toujours la valeur la plus froide et la plus brillante. Ainsi ce premier effort décida probablement de sa réputation et de sa destinée.

A la bataille de Fontenoy, un jeune officier hollandais se trouvait dans la fameuse colonne qui rendit si longtemps la victoire incertaine; il fut tellement saisi par la vue du carnage et par le feu meurtrier auquel il était exposé, qu'il ne se sentit pas la force de marcher. Il eut beau se représenter la honte qui l'attendait, il sentit que son corps dominait son âme; et, ne pouvant ni surmonter la crainte ni survivre à son honneur, il appuya son fusil sur sa poitrine, et se tua : ainsi ce fut la peur de la mort qui le décida à se la donner pour sauver sa réputation.

L'empereur Théophile, livrant bataille aux Bulgares, éprouva tout à coup un tel effroi à l'aspect des Barbares, qu'il lui devint impossible de commander et de marcher. Manuel, un de ses généraux, lui rendit le courage en le menaçant de le tuer s'il sacrifiait à sa frayeur son honneur, son trône et sa patrie.

Quelquefois la peur cherche des masques honnêtes pour se déguiser, et les blessés doivent souvent de prompts secours à cette faiblesse; tous les hommes timides s'offrent avec empressement pour les soigner et les transporter hors du champ de bataille et loin du danger.

La veille d'un combat, un officier vint demander au maréchal de Thoiras la permission d'aller voir son père qui était à l'extrémité, de lui rendre les derniers devoirs et de recevoir sa bénédiction. « Allez, lui dit le général (qui démêla fort bien le motif réel de sa demande) : Père et mère honoreras, afin que vives longuement. »

Quelquefois la peur saisit tout à coup une ville, un corps, une armée; elle devient une véritable folie, trouble toutes les imaginations, et entraîne les cœurs les plus braves.

L'armée de César, saisie d'effroi à l'aspect des Germains,

ne voulait plus combattre; il eut besoin de tout son génie pour la rassurer; celle de Germanicus se révolta pour fuir le danger.

Nos anciens preux ont eu leur *journée des éperons*.

Dans la campagne d'Austerlitz, un de nos médecins, se trompant de route, entre dans une ville qu'il croyait à nous, et qui était occupée par quatre cents Autrichiens : il se crut perdu; mais, s'étant avisé de dire que l'armée française le suivait de près, et qu'il venait pour établir un hôpital, la peur saisit tellement les Autrichiens, qu'ils se retirèrent en toute hâte. Ainsi ce médecin prit tout seul la ville, et mit en fuite la garnison.

Nos braves armées, inspirant partout l'effroi, ont elles-mêmes quelquefois cédé à son pouvoir, et leurs retraites se sont changées en déroutes. Le grand Pompée, si longtemps heureux, venait de battre l'armée de César ; il livre à Pharsale une seconde bataille, sa cavalerie seule est repoussée ; rien n'était encore décidé ; ses légions intactes pouvaient rétablir le combat et disputer la victoire : la peur s'empare de lui, et il perd, en fuyant, sa gloire et la liberté de sa patrie.

Les Romains redoutaient tellement cette peur qu'ils avaient inspirée à tant de peuples, et que les Gaulois seuls leur avaient fait éprouver, qu'on la déifia chez eux et qu'elle eut un temple dans cette ville consacrée à Mars, qu'on citait partout elle-même comme le temple de la bravoure et de la guerre.

Les Lacédémoniens avaient bien aussi érigé un temple à la Peur, mais cette fondation avait un autre esprit et un autre but : ils pensaient que *l'homme révère ce qu'il craint* ; ils voulaient inspirer la crainte des lois à l'égal de celle des dieux : ainsi le temple de la Peur avait été bâti et placé à Sparte près de la salle des Éphores.

Ceci nous conduit à parler de la peur morale, bien plus générale et bien plus difficile à vaincre que la peur physique.

Celle-ci est trop directement punie par le déshonneur pour qu'on ne veuille pas la surmonter ; on peut dire même que, si

elle n'aveugle pas, elle donne le désir de se venger et de s'affranchir du péril et de la douleur.

L'être le plus faible paraît et devient brave lorsqu'il est animé par une passion ; la perdrix timide s'élance au devant du chien pour laisser à ses petits le temps de fuir.

Agésilas, voyant une souris qui mordait, en se retournant, un jeune homme qui l'avait prise, dit à un Lacédémonien dont il connaissait la timidité : « Comment l'homme ne repousserait-il pas le danger par la hardiesse, lorsqu'un si faible animal se venge du mal qu'on veut lui faire ? »

Souvent l'audace suffit pour éloigner l'ennemi : Caton disait qu'un regard formidable, un cri menaçant l'avaient aussi utilement servi au combat que ses armes.

Tout le monde sait que la bravoure évite plus de périls que la peur, et qu'il y a plus de blessés parmi les fuyards que parmi les braves ; aussi la bravoure est devenue si commune, qu'elle a besoin d'être téméraire pour se faire distinguer et citer.

C'est le courage qui est rare ; on le compte avec raison au nombre des vertus : il a bien d'autres ennemis à combattre que la bravoure ; il recueille moins d'éloges bruyants quand il se montre; il trouve plus de prétextes et d'exemples quand il cède.

La bravoure ne doit surmonter que le péril d'un instant, que l'angoisse d'une courte douleur. Il faut que le courage résiste à la peur du malheur, de l'injustice, de la disgrâce, de la pauvreté ; il doit vaincre les passions qui entraînent, les désirs qui tourmentent, et supporter les privations.

Son devoir est de maintenir notre conscience droite, ferme et calme, et de préserver notre âme de la faiblesse qui la dégrade, du vice qui la déprave, de la vengeance qui l'égare.

Son but est de faire triompher la vertu des conseils perfides que nous donne la peur, cette peur que nous éprouvons de manquer ou de perdre le plaisir, la fortune et le pouvoir, trois idoles que nous prenons sans cesse pour le bonheur.

En cherchant avec soin à connaître la cause de nos faiblesses,

le motif de nos mauvaises actions, le principe de nos passions, et, pour ainsi dire, la racine de nos vices, on trouvera presque toujours une peur dominante qui nous décide et nous entraîne.

L'esclavage et toutes les bassesses qui sont à sa suite, sont l'effet de la peur qu'on a de la mort, de l'exil ou de la prison. La tyrannie d'un Néron, d'un Denys, d'un Caligula, ne devait sa cruauté qu'à la peur des révoltes et des conjurations. Les sages, tels que Burrhus, disaient en vain :

Craint par tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours frémir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.

Ils n'en continuaient pas moins à se créer de nouveaux dangers par de nouveaux supplices, et à se cacher la nuit, de chambre en chambre, poursuivis par la réaction de la terreur qu'ils inspiraient.

N'est-ce pas la peur qu'on a des conquérants qui leur attire tant de faux hommages, tant de présents perfides, tant de basses adulations? On les flatte encore à genoux, la veille du jour où l'on se soulève pour les renverser.

Verrait-on l'avarice supporter tant de privations et de mépris, nouer tant d'intrigues et commettre tant de crimes, si elle n'était pas dominée par la peur de la pauvreté?

Les couvents seraient-ils jadis devenus si riches et si puissants, sans la peur des hommes, qui croyaient se racheter de l'enfer par des largesses?

N'est-ce pas la peur de la mort qui fait la fortune des charlatans et des devins? Aurait-on vu tant d'hommes oublier la justice, et trahir leur conscience dans les assemblées publiques, sans la peur qu'inspiraient les tribunes et les vociférations de la populace?

Le grand Condé lui-même, si intrépide dans les combats, avouait sa peur des émeutes populaires, et de ce qu'il appelait *guerre de pots de chambre*.

En France, cette vraie patrie de la bravoure, il existe une peur dominante qui ne connaît aucun frein, qui résiste à toute loi, qui ferait braver toute défense, tout danger : c'est la peur du ridicule.

Ce ridicule est une arme dont la méchanceté se sert toujours habilement, et que la raison a quelquefois, mais trop rarement, employée avec succès.

La vanité a forgé cette arme redoutable; elle effraie l'homme le plus sage et le plus courageux ; et souvent, pour en éviter les coups, il lui sacrifie ses goûts, ses sentiments, ses habitudes, ses opinions et jusqu'à ses devoirs.

La peur du ridicule a produit chez nous plusieurs effets salutaires : elle a poli nos mœurs et notre langage; elle a donné de l'élégance à nos manières et à nos parures; elle nous a rendus moins grossiers dans nos passions, moins emportés dans la dispute; elle a voilé les vices qu'elle n'a pas détruits : nous lui devons la réputation d'être le peuple le plus sociable.

Molière, en maniant avec adresse la verge du ridicule, s'est fait craindre comme un législateur : à sa voix on a vu disparaître les petits-maîtres, les pédants, les femmes savantes, les précieuses ridicules; les jaloux ont caché leur faiblesse; l'avare a entr'ouvert sa bourse et masqué décemment sa lésinerie; enfin l'hypocrisie n'a plus si insolemment usurpé les honneurs de la piété.

Mais d'un autre côté, par les mêmes armes, on a malheureusement attaqué avec autant de succès la religion et la vertu. J'ai vu la peur du ridicule faire plus d'incrédules que la philosophie; j'ai vu longtemps des époux unis rougir de leur tendresse, et ne pas oser paraître ensemble en public. Le vrai bonheur n'osait s'avouer et se montrer, de peur de passer pour trop provincial ou trop bourgeois.

Que de gens se sont ruinés pour qu'on ne les raillât pas sur leur économie! que de folies ont faites des jeunes gens naturellement sages, pour qu'on ne les appelât pas pédants !

La folie de la mode ne doit-elle pas sa tyrannie à la peur du ridicule?

La jeune comtesse de M..... était, par sa grâce, par sa figure, par ses talents, par ses qualités, l'ornement du monde, et faisait le bonheur de sa famille. Une mode, aussi contraire à la décence qu'à la santé, voulait alors que les femmes ne cachassent presque aucun de leurs charmes : l'hiver était rigoureux ; la poitrine de la comtesse fut attaquée ; l'amour, l'amitié, la raison, épuisèrent en vain leurs efforts pour la déterminer à se couvrir, à s'habiller plus chaudement ; elle ne pouvait supporter la peur de n'être plus comme les autres. Sa souffrance augmenta : elle fut obligée de s'enfermer trois mois; mais, dans sa maison même, elle voulait ou ne recevoir personne, ou suivre la mode. Enfin le médecin engagea quelques-unes de ses amies à venir chez elles avec des robes fermées, de longues manches et des jupons épais. Surprise de cette nouveauté, elle en demanda la cause : on lui dit que la nudité était passée de mode, qu'elle ne se montrait plus qu'en province, et qu'on s'en moquait à Paris. La comtesse alors, sans hésiter, changea de toilette et guérit. Ainsi la crainte du ridicule eut plus de puissance que les avis d'une mère, les larmes d'un époux et la peur même de la mort.

Tirons de ces observations une conséquence : c'est qu'on pourrait, en se servant adroitement de nos craintes et de notre vanité, nous gouverner par les mœurs, plus facilement que par les lois.

Tournons en ridicule nos vices, nos discordes, nos folies, et, n'ayant pas su nous rendre bons, sages et heureux par la force de la raison, nous le deviendrons peut-être par la peur du ridicule.

LES PAPILLONS.

Le peuple, toujours et partout un peu papillon de sa nature, s'est vivement occupé et a beaucoup parlé, pendant deux

jours, de cette masse de papillons qui, tout à coup tombant des nues, est venue fondre sur la terre.

Ceux qui avaient faim ont cru d'abord que c'était une manne nouvelle qui descendait du ciel ; ceux qui avaient peur ont pensé que c'était une nouvelle plaie, semblable à celles d'Égypte, que Dieu nous envoyait dans sa colère ; et bien des gens qui, faisant les esprits forts, raillent la religion, ne croient qu'aux cartes et à la prophétesse de la rue de Tournon, prenaient ce phénomène pour un présage qui annonçait de grands bouleversements.

Les femmes sensibles se réjouissaient, espérant que la chute de tant de papillons effraierait les inconstants ; et les coquettes s'alarmaient, craignant de voir leur empire dépeuplé.

Dans le temps où les bêtes parlaient, et, comme le dit Rabelais, *il n'y a pas trois jours,* rien n'aurait été plus facile que d'expliquer ce mystère ; tous ces papillons mourants nous auraient, avant que d'expirer, raconté leur histoire ou leur roman ; mais comment suppléer à leur silence? Un ancien député a si bien étudié le langage des chats, qu'il s'est rendu capable de faire, sur ce peuple fourré, un poëme plus piquant que la plupart de nos poëmes nouveaux ; ce que je dis sans craindre d'en faire un éloge fade et exagéré.

Un ancien savant s'est instruit à fond dans la langue des oiseaux ; il a même traduit en français quelques-unes de leurs chansons, qui ne valent pourtant pas les couplets du *Rossignol* de l'Opéra. Mais ces deux érudits ont négligé la langue des papillons : que voulez-vous? le génie le plus vaste ne peut pas tout embrasser.

Je suis très-curieux, comme descendant d'Ève, et un peu musard en ma qualité de Parisien ; je m'arrête souvent pour regarder une mouche qui vole, et je ne pouvais pas supporter patiemment de voir tant de millions de papillons à terre sans en savoir la cause.

Dans cette perplexité, n'osant m'adresser à l'Académie des Sciences, qui se moque du magnétisme, de la baguette divi-

natoire, et qui probablement aurait trouvé le sujet de mes recherches trop léger pour fixer son attention, je me suis souvenu qu'il existait à Paris une femme savante qui possède la plus riche collection de papillons qu'on ait vue en Europe. Ce musée lui rappelle beaucoup de souvenirs, d'affections, de plaisirs, de regrets; elle prétend que cette galerie de tableaux lui tient lieu d'encyclopédie. Ayant brillé longtemps dans un monde où elle étudiait la morale en chantant, la politique en dansant, et trouvait la vérité en cherchant le plaisir, elle a, dit-on, acquis une profonde connaissance des hommes, et elle assure que l'histoire des chenilles et des papillons, bien expliquée, serait l'histoire la plus vraie de la plus grande partie du genre humain.

Je ne dirai point, et pour cause, son nom de famille; elle s'appelait, dans sa jeunesse, Rose, et en avait la fraîcheur; aujourd'hui le nom seul lui en reste, et elle ne voit plus dans sa maison de papillons qu'en tableaux.

En entrant chez elle, je la trouvai les cheveux épars, l'œil fixe, entourée de tas énormes de papillons qu'on venait de lui apporter; elle tenait une baguette dans sa main, l'agitait, et s'en servait pour remuer et retourner ces nombreux insectes dont son plancher était couvert.

Circé, Médée, Armide, Velléda, faisant à la clarté de la lune leurs terribles conjurations, ne m'auraient pas paru plus imposantes : elle n'entendit ni le bruit de mes pas ni le son de ma voix. Archimède, occupé de la solution de son problème, n'était pas plus insensible aux cris des vainqueurs, aux gémissements des vaincus, aux menaces du soldat, au tumulte du pillage.

Je l'admirai longtemps dans un respectueux silence; enfin, lorsque la lassitude l'eût forcée de prendre quelques instants de repos, elle jeta ses regards sur moi. « Pourquoi m'interrompre? » me dit-elle. « Parce que le même objet qui vous occupe m'agite, lui répondis-je ; je brûle de savoir la cause de cette apparition subite, de cette destruction terrible d'un si

grand nombre d'êtres vivants. De grâce, docte Rose, ne me faites pas languir ; éclairez-moi : que signifie ce signe mystérieux de la volonté divine? de quel péril sommes-nous menacés? Tant de papillons ne peuvent pas périr tout à coup sans donner quelque inquiétude aux hommes, dont ils ne rappellent que trop l'imprudence et la légèreté : parlez, quelle est la cause de leur destruction?

— Quelle cause! Pouvez-vous la méconnaître? répondit la vieille en soupirant : c'est la lumière! Je suis trop pressée pour prolonger cet entretien : je ne vous dirai que peu de mots ; retenez-les et méditez-les bien.

« La révolution, qui dans une autre planète a détruit tout à coup cette nombreuse population, est un véritable emblème de celle qui se fait ici graduellement tous les jours.

La Vérité, sur les ailes du Temps, marche, s'avance ; et son flambeau, qui chasse les ombres de l'erreur, brûle tous les imprudents qui repoussent la lumière, et qui osent s'en approcher pour l'éteindre.

« Plus téméraires que nous, les habitants de la lune ne s'étaient pas bornés à opposer les préjugés à la raison ; nouveaux Titans, ils ont osé se soulever, s'armer et entreprendre de détrôner la Vérité ; elle a voulu d'abord les punir par une métamorphose qui devait confondre leur faiblesse et leur vanité ; mais, aussi incorrigibles qu'insensés, sous cette nouvelle forme, ils sont encore venus l'assiéger ; son flambeau a consumé leurs ailes, et les a précipités sur la terre.

« Quoiqu'ils soient défigurés par le feu, ma science, fruit d'une longue étude, me donne encore la possibilité de distinguer leurs formes et leurs classes : je pourrais vous les faire connaître tous si j'en avais le temps.

« Ceux que vous voyez à ma droite étaient des papillons élégants, diaprés, brillants, autrefois classe prééminente ; ils ne pouvaient supporter que la justice prît des balances égales, et que la loi les soumît au joug de son juste niveau.

« Ceux qui sont à ma gauche, gros papillons bruns et som-

bres, tourmentés, dans un état humble, du désir de s'enrichir et de dominer, voulaient rompre l'alliance nécessaire de la philosophie et de la piété ; leur fanatisme, contraire à la religion, s'efforçait de la séparer de la tolérance.

« Ceux-là, vains et légers, se croyant faits pour habiter le ciel, parce qu'ils passaient leur vie dans les nuages, remplaçaient l'ignorance par l'erreur, substituaient le sophisme à la philosophie, ne cherchaient la sagesse que dans le doute, attaquaient tous les principes, et niaient toutes les vérités.

« Ceux-ci, dont un reste de couleur vive rappelle la violence et les excès, voulaient tout rabaisser par envie, tout confondre par orgueil : sous prétexte de tout réparer, ils voulaient tout détruire ; ennemis de tout ordre et de tout repos, l'agitation était leur vie, l'anarchie leur élément ; ils ne se plaisaient qu'au milieu des orages.

« Cette foule innombrable d'autres papillons, qui conservent encore quelques traces des couleurs légères et variées dont ils étaient parés, courant sans cesse de fleurs en fleurs, non comme les abeilles pour en tirer du miel, mais comme les mouches pour les ternir, ne s'opposaient à la raison que par la mode, et pour défendre du mépris leurs puérils triomphes, leurs vices aimables, leur frivole vanité.

« Tous enfin, craignant la force des institutions, la gravité des lois, la sagesse du gouvernement, ne s'approchaient en masse de la lumière que dans le fol espoir de l'obscurcir. Puisse leur triste sort servir d'utile leçon à ceux qui voudraient ici-bas les imiter ! Adieu.

— Ma chère Rose, m'écriai-je alors en la quittant, vous me dites là un vrai conte de fées ; heureusement la vérité sur la terre se montre plus sage que dans la lune ; elle éclaire et ne brûle pas. Je crois certainement à ses progrès, à son triomphe ; elle finira par dissiper beaucoup d'erreurs, par éloigner bien des papillons ; mais elle n'en fera pas disparaître la race : les chenilles, en rampant dans l'ombre, échappent à ses rayons ;

et l'on verra toujours renaître des papillons, tant qu'il existera des chenilles. »

LES MONTAGNES.

Bien que les modes soient suivies par tout le monde, tout le monde ne les aime pas ; si elles ont une foule de chauds partisans, elles rencontrent d'ardents détracteurs ; chaque changement qu'elles ordonnent ou qu'elles subissent est une petite révolution ; et la vieille mode, comme l'ancien régime, conserve d'intrépides partisans qui trouvent fort mauvais qu'on porte de nouveaux costumes, qu'on montre de nouveaux visages, et qu'on fasse de nouvelles lois. Aussi la nouvelle mode ne régnerait pas paisiblement si elle ne savait employer une arme terrible pour soutenir son sceptre, l'arme du ridicule, mieux forgée, plus crainte en France que partout ailleurs, et qui met en pièces les sermons des pères, des mères, des oncles, des tantes, des grands parents, et de tous les censeurs surannés.

On ne peut résister à la mode ; c'est un torrent qui entraîne tout : il faut le laisser courir et s'épuiser. Opposer la raison à la mode, c'est folie. Malgré tous les avis de la nature ou de la morale, elle nous fait prendre les usages les plus indécents, les plus incommodes, et même les plus contraires à notre santé. Elle expose nos jeunes beautés à demi nues aux rigueurs de l'hiver ; elle emprisonne nos jeunes agréables dans des souliers étroits et des habits carrés qui leur ôtent toute grâce et tout mouvement ; elle coiffe un grave magistrat en Antinoüs, un vieux médecin en Titus, une vieille mère de famille en courtisane grecque ; tout comme autrefois elle enfermait nos aïeules dans d'immenses paniers, élevait sur leurs têtes des tours de Babel, et affublait nos petits marquis d'énormes perruques que n'oserait pas aujourd'hui porter un chancelier.

Il serait aussi inutile de demander à la mode de l'à-propos que du bon sens ; c'est au moment où la noblesse voulait défendre son rang, ses droits, ses distinctions, qu'elle a mis elle-même en vogue la simplicité des fracs et l'égalité des costumes ; c'est dans le temps où l'on déclamait le plus contre l'ambition, et en faveur de la douce philanthropie, que la mode des conquêtes et des ballons est arrivée, et que la manie de voler et de dominer s'est emparée de tous les esprits.

Au moment où la paix générale a fait déposer les armes à toutes les puissances, la mode a voulu que chacun s'affublât de l'habit militaire, et à mesure que l'olivier étendait ses rameaux pacifiques, vous avez vu nos moustaches croître et se multiplier.

Enfin, après la mode de s'élever, celle de *dégringoler* est survenue ; vous ne voyez plus partout que chutes et culbutes; elles sont si multipliées, que celles du théâtre ne font plus sensation : c'est à qui tombera le plus vite et le plus souvent possible : et, tandis que nos pauvres auteurs se ruinent souvent en billets pour se remettre sur pied, le public paie pour tomber.

On tombe aujourd'hui, comme dit l'Opéra-Comique, *par compagnie,* et nous battrons, chaque soir, des mains, en voyant dégringoler ensemble le financier et la marchande de modes, le grand seigneur et la grisette, la jeune ingénue et le danseur, la prude et le petit-maître; le mari s'égaie des chutes de sa femme, qui rit aux éclats en voyant avec quelle lenteur son vieux mari se relève.

Remarquez que cette fureur de créer des montagnes partout nous est venue au moment où tant de gens ne parlaient que de nivellement et d'égalité ; mais ce qui concilie tout, c'est que, loin de chercher ces montagnes pour dominer, on n'y monte que pour en tomber, et chacun de nous paraît plein de l'esprit du grand Corneille, qui avait peut-être nos montagnes dans la tête, quand il disait :

L'ambition déplaît quand elle est assouvie ;
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi n'ayant plus où se prendre,
Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.

Telles étaient les sages réflexions que je faisais l'autre jour, assis sur les chaises de la Folie-Beaujon, à la lueur d'une douce illumination, en respirant un air frais et parfumé, au son d'une musique mélodieuse qu'interrompait le bruit des chutes et des éclats de rire, lorsque j'entendis avec surprise la voix d'un de mes vieux amis, grand moraliste, que je n'aurais jamais cru trouver dans un tel lieu, et qui criait avec enthousiasme : « Bravo ! vivent les montagnes ! elles donnent de bonnes leçons. » Surpris de sa vue, et encore plus de son exclamation, je m'approchai de lui pour lui en demander la cause.

« Comment, lui dis-je, mon cher Dumont, vous voilà des nôtres ? Non-seulement vous ne frondez plus nos goûts, mais vous partagez notre délire ; en vérité, je ne me serais jamais attendu à trouver la sagesse dans les jardins de la folie. »

« Et pourquoi pas, mon cher ? me répondit-il ; la philosophie ne hait pas les plaisirs, elle en jouit tout comme vous, et peut-être mieux ; elle en tire même souvent un profit utile pour la raison.

« Par exemple, je n'ai jamais su mieux me prémunir contre les erreurs de ce monde qu'après avoir bien regardé un beau feu d'artifice ; et je ne crois pas qu'on puisse imaginer rien de plus frappant que cet éclat brillant et court, l'épaisse fumée et la profonde obscurité qui le suivent, pour faire sentir l'inanité des faux biens, la vanité des fausses grandeurs, et l'illusion des faux plaisirs.

« Les montagnes sont bien autrement imposantes ; elles élèvent l'âme et la pensée, et nous portent aux plus sublimes

iéditations. Je conviens que celles de Beaujon ne sont pas out-à-fait si graves et si majestueuses que le mont Sinaï, où a loi nous fut donnée; que le mont Horeb, témoin de tant de rodiges; que le mont Olympe, où l'imagination grecque laça tant de vertus et de passions divinisées; que le mont Parnasse, noble habitation des Muses, et dont il est si rare d'atteindre sans chute le sommet. Je sais que cette modeste colline ne peut pas nous offrir d'aussi grandes leçons de franchise et de liberté que les âpres montagnes de l'Helvétie; j'avoue même que, sans nous tant éloigner de Paris, celui qui voudrait modérer son orgueil dans la bonne fortune, affermir son courage dans l'adversité, fortifier son cœur contre les passions, enfin s'écarter de la terre et s'approcher du ciel, ferait un voyage plus utile, en visitant le vert élysée de Montmartre, ou les sombres bosquets du mont La Chaise.

« Mais pourquoi vouloir conduire à la vertu par des chemins si tristes, bordés de cyprès, si l'on peut y arriver par un sentier de roses? On fuit la raison quand elle effraie : rendons-la aimable pour qu'elle attire; corrigeons les mœurs, comme Thalie, en riant; et, pour combattre la tyrannie de l'orgueil, de l'erreur et du vice, imitons Harmodius et Aristogiton, couvrons nos armes de fleurs.

« Vous me voyez enchanté de la Folie-Beaujon, parce que sa montagne rapide et bruyante, qui n'excite que votre joie, me paraît, à moi, faite tout exprès pour donner la plus utile leçon aux hommes de tout âge, de tout rang et de tout état.

— Ah! je vous vois venir, m'écriai-je à mon tour en l'arrêtant; vous allez nous débiter cent lieux communs d'une morale usée; et à l'aspect de ces phaétons brillants qui roulent et se précipitent avec le bruit et la rapidité de la foudre, vous allez nous rappeler les dangers et les écueils de l'ambition, la brièveté des plaisirs, le mécompte des acteurs, grands ou petits, qui cherchent des applaudissements, et qui, par le plus léger accident, s'attirent les huées; l'élévation momentanée de ces personnages, leur prompte et souvent honteuse rentrée dans

la foule; la coquetterie qui brille, l'amour qui s'éteint, la vanité qui monte, la pudeur qui tombe; mais je vous préviens que nous savons tout cela comme vous, et qu'une montagne de livres, beaucoup plus ancienne que la montagne Beaujon, nous a rempli le cerveau de toutes ces moralités.

— Elles n'en seraient pas moins bonnes à redire, reprit Dumont, car on ne retient que ce qu'on répète; mais cette montagne me présente un nouveau sujet de réflexions: tandis que vous n'admirez dans ce lieu que les arbres qui l'ombragent, les fleurs qui le parent, la musique qui l'égaie, l'élégant café qui l'anime, la montagne décorée qui excite la joie, les salons de verdure qui invitent à de doux et tendres entretiens, moi j'y contemple l'image de la vie humaine.

« La foule qui, tout en se plaignant de la pénurie d'argent y accourt chaque soir, enrichit le mécanicien inventif, le limonadier actif, le restaurateur habile; partout l'oisiveté paie l'industrie qui la soulage du poids du temps.

« Les éclats de rire qui font retentir la montagne, lorsqu'on voit glisser et descendre rapidement cette vive jeunesse sur une pente où rien ne peut l'arrêter, me rappellent la facicilité, la promptitude, l'ardeur, la volupté avec laquelle nous nous précipitons de la vérité dans l'erreur, de la raison dans la folie, de la vertu dans le vice.

« Ce bruit sourd et souterrain, semblable à la voix de la conscience, aux murmures des regrets ou des remords tardifs, me fait penser aux vains désirs qu'on éprouve, après le réveil des passions, de revenir au point d'où l'on était parti, et aux efforts pénibles qui sont nécessaires à l'âme, quand elle veut remonter à la hauteur d'où elle est tombée.

« Les entrepreneurs n'avaient pas besoin de science pour orner ce jardin, pour fabriquer ces chars, pour arranger ces pentes si glissantes, de manière à rendre vos chutes plus amusantes et plus accélérées: mais c'est pour vous faire remonter au trot jusqu'au belvédère, qu'il leur faut un travail continu, un art prodigieux, d'énormes dépenses, et presque du génie.

« Ainsi, lorsqu'en suivant le torrent de leurs passions, les peuples se laissent tomber de l'ordre dans l'anarchie, de l'activité dans la mollesse, de la liberté dans la servitude, du patriotisme dans l'égoïsme, de la pureté de mœurs dans la corruption, les gouvernements s'épuisent en efforts constants, coûteux, pénibles et trop souvent impuissants, pour leur faire gravir de nouveau cette hauteur morale, d'où l'on descend avec tant de célérité, et qu'il est si difficile et si rare de remonter.

« Enfin, les échos joyeux de cette montagne me semblent répéter à chaque instant : « En morale et en politique préservons-nous de l'attrait de tout penchant, de tout mouvement violent et rapide ; il en coûte trop après pour se relever. »

— Bravo! lui dis-je, mon ami c'est prêcher à merveille, mais un peu tristement : pour moi, ce spectacle me donne des idées plus riantes. On ne dira pas, certes, de cette montagne, *qu'elle n'enfante qu'une souris*, puisqu'elle fournit tant d'argent aux entrepreneurs, tant de plaisirs au public, et à vous tant de belles maximes. Mais je la considère sous un point de vue différent, et elle me prouve qu'avec du courage, quelque vite que nous tombions, nous pouvons toujours nous relever. Ainsi je dirai comme vous, mais plus joyeusement : *Vivent les montagnes.* »

DES SONGES.

En mon gîte, un jour je songeais; car, ainsi que l'a dit le fabuliste :

Et que faire en un gîte, à moins que l'on n'y songe ?

L'objet de ma rêverie était précisément les songes ; certes, la matière en est vaste, car, dans ce monde sublunaire, tout, à peu près, est songe ou mensonge ; et certaines gens ont

pensé, non sans quelque raison, que notre vie elle-même pourrait bien n'être qu'un songe.

Le plus sage des hommes, Socrate, la régardait commme un mauvais rêve ; il est vrai qu'alors il était en prison, et, persuadé que notre course sur la terre n'est qu'un voyage périlleux sur une mer orageuse, la mort lui semblait un lieu d'asile et de repos ; aussi, peu de temps avant d'avaler la ciguë, il vit en songe une belle femme qui lui dit : « Dans trois jours de bon vent tu seras dans le port. » *Trois jours après, il mourut.*

Les sages anciens et modernes, avec toute leur érudition, ne nous aident guère à sortir de ce doute, et à trouver plus de réalité dans notre existence : Aristote dit « que beaucoup savoir apprend à beaucoup douter. »

Pindare appelait l'homme l'ombre d'un songe.

« Que quitte-t-on, disait Bossuet, en quittant le monde? Ce que quitte celui qui à son réveil sort d'un songe plein d'inquiétude ; tout ce qui se voit, tout ce qui se touche, qui se compte, qui se mesure par le temps, n'est qu'une ombre de l'être véritable ; à peine commence-t-il d'être, qu'il n'est déjà plus. »

Ils ont raison : tout n'est ici-bas qu'illusion, et ceux qui s'imaginent qu'ils ne rêvent que pendant le sommeil, pendant ce temps que Plutarque appelle *le noviciat de la mort*, ne me paraissent pas se bien connaître eux-mêmes.

Qu'ils réfléchissent un peu aux songes qu'ils font en veillant, aux songes de l'amour, de la haine, de l'ambition, de la gloire, de l'orgueil, de l'avarice, de la peur, de l'envie ; ils apprendront ce qu'ils ignorent ; ils sauront qu'ils dorment et rêvent tout debout.

En nous croyant bien éveillés et sains d'entendement, nous ressemblons à la *folle* de la femme de Sénèque. Ce philosophe en parle ainsi : « Elle a perdu la vue subitement. Je vais vous raconter une chose incroyable, mais très-vraie ; elle ne sait pas qu'elle est aveugle : elle demande à son conducteur de la

faire déménager, parce qu'on ne voit, dit-elle, goutte dans sa maison. Nous rions de cette insensée et nous faisons comme elle tous les jours. »

Entraînés par le tourbillon du monde et par celui de nos désirs, nous avons peu de temps pour penser; nous l'employons presque tout à sentir; et, comme la plupart des sentiments de notre âme viennent des sensations de ce fantôme que nous appelons notre corps, il n'est pas extraordinaire que nous nous égarions, étant mus et guidés par les plus fallacieux de tous les conducteurs, par les sens.

En nous laissant croire que nous marchons vers un but moral, ils nous conduisent presque toujours à un but physique, but de sa nature très-illusoire, très-passager, très-destructible. Helvétius, qui malheureusement avec beaucoup d'esprit a écrit trop de paradoxes, n'en faisait pas un, en disant « que le désir du bien-être corporel était le motif de la plupart de nos passions, même de celles qui paraissent le plus ne tenir qu'à l'esprit. »

Otez aux esprits dévots la crainte des feux cuisants de l'enfer, et vous verrez combien la piété deviendra rare.

L'avare, qui se prive de tout, cesserait d'aimer son trésor, s'il n'y voyait pas une source de jouissances futures, et une sauvegarde contre les besoins à venir, qu'il redoute sans cesse; car il ne se condamne si longtemps au jeûne que par la peur extravagante de mourir un jour de faim.

La fumée de la gloire enivrerait bien moins de gens, si elle ne les payait qu'avec des feuilles de lauriers; mais ils voient dans l'avenir la renommée appelant autour d'eux, avec ses trompettes, toutes les jouissances qui accompagnent la considération, une foule d'hommes occupés à les servir, la fortune leur ouvrant toutes les portes de son temple et de celui des plaisirs, et les barrières gênantes des lois s'abaissant au gré de leurs fantaisies.

L'amour le plus romanesque et qui traite les sens avec le plus de dédain, ne tarderait pas à disparaître, si quelque acci-

dent fâcheux venait à défigurer le visage attaché à l'âme qu'il idolâtre.

Et « l'amitié, ce présent des dieux, qui, selon Bernad, serait la volupté si l'homme avait son innocence, » comme elle se prodigue à ceux dont nous avons besoin, comme elle se retire vite loin de ceux qui ne peuvent plus rien pour notre bien-être ! Combien de gens voient le cercle de leurs amis s'élargir ou se rétrécir comme celui de leur table.

C'est faute de bien ressasser ces vérités, qu'il nous arrive dans la vie tant de mécomptes, et que nous faisons tant de songes, dont le réveil est prompt et triste.

Nous vivons comme si nous ne devions jamais mourir; nous donnons un corps aux ombres, de la solidité aux nuages; nous bâtissons des châteaux, des palais, des cités sur un sable mouvant, et nous nous y reposons avec autant de sécurité que s'ils étaient construits sur le roc.

Nos projets de fortune, de grandeur, de pouvoir, de gloire et de félicité, sont les châteaux de cartes de notre *enfance virile.*

Comme les enfants, nous nous extasions sur leur beauté, nous nous battons avec nos compagnons pour les étendre, pour les grandir, ou pour les défendre; et, comme les enfants encore, nous pleurons et nous crions lorsque l'aile du temps les renverse.

On ne sent jamais mieux la futilité de ces choses qui nous occupent si sérieusement, l'inanité de ces importantes affaires, de ces magnifiques rêveries, la petitesse de ces grands intérêts, et enfin la rapidité de ces songes de la vie, qu'en lisant les lettres de Cicéron à Atticus, ou celles de madame de Sévigné.

Ces tableaux fidèles nous transportent véritablement dans les lieux qu'ont habités, dans les temps où ont vécu ces écrivains célèbres. Grâce à la magie de leur plume, nous nous trouvons au milieu de Rome et des partis de César et de Pompée; à Paris, dans la cour brillante de Louis XIV, nous vivons avec les Romains, avec les Français de ces beaux

siècles ; nous assistons à leurs jeux, à leurs festins, à leurs voyages, à leurs querelles, à leurs combats ; nous partageons leurs opinions, leurs sentiments ; nous éprouvons leurs craintes, leurs espérances, leurs plaisirs, leurs peines ; tout ce mouvement qui les agitait nous entraîne avec eux : nous les voyons marcher, courir, rire, causer, écrire ; toutes ces nombreuses sociétés sont à nos yeux actives, parlantes, vivantes, animées : nous fermons le livre ; soudain, tout a disparu ; tout s'est évanoui ; tout est mort ; tout n'est que poussière.

Il n'existe plus aucun de ces êtres dont nous admirions l'esprit, la gloire, les talents, les vertus, ni de ceux dont les vices ou les ridicules nous avaient si fortement frappés ; cette grande agitation, produite par tant de passions, de caractères, et d'intérêts différents, a cessé tout à coup ; le silence et l'immobilité lui succèdent, et tous ces cœurs, si enflammés d'ambition, de haines, d'orgueil, d'amitié, ne battent plus.

La décoration a changé ; le théâtre nous montre une autre scène, d'autres acteurs, d'autres illusions qui ne dureront pas davantage.

N'écartez pas cette idée comme triste et décourageante, méditez-la plutôt comme utile. Ah ! si nous pouvions songer plus souvent à la brièveté de la vie, à la vanité de tout ce qui excite nos passions, à la rapidité des changements de cette lanterne magique du monde, où nous ne faisons que paraître et passer, on ne nous verrait pas nous diviser, nous combattre, nous tourmenter et nous déchirer pour des hochets de si peu de prix, pour des ombres de si peu de durée.

La folie qui produit chez nous toutes les autres, est celle de l'orgueil ; elle exagère tout, hausse notre petitesse, enfle et dore nos chimères, allonge le temps, grossit nos intérêts, et, soufflant sans cesse sur notre cœur comme un ouvrier dans sa forge, change sa chaleur modérée en flamme si forte, qu'il n'y a point de fer qu'on ne puisse, par son moyen, fondre et transfigurer.

La vraie sagesse, la vraie modération ne résiste à cet or-

gueil qu'en ramenant tous les objets à leur valeur réelle, à leur vraie proportion. Toutes les passions dangereuses s'éteignent dès que la lumière de la vérité nous montre les objets tels qu'ils sont : ces passions ne sont que des rêves; dites-vous bien que vous rêvez, et, si vous pouvez parvenir à le croire, vous rirez de votre songe au lieu de vous en tourmenter.

J'aime mieux les rêves des nuits que ceux des veilles; d'abord ils sont plus courts, secondement ils ne font qu'un mal illusoire; mais surtout, ce qui les distingue à mes yeux, c'est qu'ils donnent de moins violentes agitations que les autres; car enfin, la nuit on rêve seul, et le jour on grossit ses visions en se réunissant plusieurs pour rêver : je conviens que souvent il arrive de faire seul un songe alarmant, douloureux, effrayant, mais ces songes n'ont rien de comparable au cauchemar épouvantable des rêves de l'esprit de parti.

On prétend que Pindare, dans son enfance, s'étant couché sur des fleurs, s'endormit, et qu'il vit ou rêva que des abeilles étaient venues déposer leur miel sur ses lèvres.

Hésiode vit en songe neuf femmes charmantes ; c'étaient les Muses, qui lui inspirèrent leurs doux accents.

Je suis convaincu que, si les hommes possédés de l'esprit de parti nous racontaient aussi de bonne foi leurs rêves, ils nous diraient qu'ils ont vu en songe des *serpents* déposer leur venin sur leurs lèvres, et les trois Furies agiter autour d'eux leurs torches sanglantes.

Si l'esprit veillait entièrement lorsque le corps sommeille, et si, dans cet état, on trouvait de l'ordre, de la suite, de la clarté dans les images qui se présentent à notre entendement, on ne serait point surpris de la grande foi que les anciens avaient dans les songes, ni du respect que leur portent encore beaucoup d'hommes crédules : on pourrait y supposer quelque chose de divin, et il serait assez naturel de penser que l'intelligence, ainsi dégagée des liens matériels, est dans un état de pureté qui la rend capable d'avoir quelque commu-

nication avec la divinité ou avec les esprits intermédiaires, s'il en existe.

Mais personne n'ignore qu'il n'en est pas ainsi : quand notre être corporel dort, notre âme semble au moins à moitié assoupie; les images que la mémoire lui retrace sont confuses, bizarres; les jugements qu'elle en porte sont sans liaisons; les idées qui en résultent paraissent le plus souvent extravagantes; et, si après le réveil nous pouvions continuer à voir, à penser, à raisonner, à parler et à agir de cette sorte, nous serions évidemment convaincus de folie.

Le résultat de cette vérité devrait être de regarder aussi comme des fous les hommes bien éveillés qui respectent religieusement cet état d'absence de raison, et qui croient trouver dans le délire des songes les oracles de la vérité.

Au reste, la folie de la raison humaine est si grande, que de sa part rien ne doit nous étonner; et lorsqu'on a vu des rois, des législateurs, de grands capitaines et des peuples tout entiers consulter sur leurs destinées le foie d'un bœuf, les entrailles d'un bélier, et se décider pour les choix les plus importants, pour les entreprises les plus hasardeuses, par le vol à droite ou à gauche des vautours et des corbeaux, par l'appétit ou par le dégoût des poulets sacrés, on revient à douter si nous sommes plus fous en dormant qu'en veillant.

S'il n'était question ici que des erreurs d'un vulgaire ignorant, il ne faudrait pas s'en étonner; c'est dans les ténèbres que l'imagination voit des fantômes : moins on sait, plus on croit; moins on comprend, plus on admire.

Mais si, pour sortir de votre incertitude, vous voulez consulter sur ce point les plus doctes cervelles de l'antiquité; c'est là, pour surprendre et pour ébranler votre jugement, que vous trouverez l'erreur en principes, la superstition en système, et la plus puérile crédulité habillée en savante doctrine.

Et comment alors ne pas excuser la faiblesse de nos cerveaux et notre penchant à croire aux pressentiments comme

aux songes, lorsque tant d'hommes célèbres et tant d'esprits forts y ont cru?

Sous tant d'autres rapports ils nous commandent l'admiration, qu'on est tenté de s'accuser d'audace en se disant plus raisonnable qu'eux.

Les péripatéticiens prétendent que les âmes des hommes renferment une espèce d'oracle, par lequel ils ont le pressentiment des choses futures, soit quand l'esprit vient à être agité d'une fureur divine, soit, lorsqu'étant dégagé du corps, et plongé dans un doux et profond sommeil, il peut se mouvoir librement.

Ils disent aussi que le monde est rempli d'esprits, et qu'il existe un continuel commerce entre eux et nous.

Platon pense que l'esprit divin nous révèle en songe l'avenir.

Épicure et Xénophanes nient cette divination.

Pythagore, persuadé de la vérité des songes, ne pensait pas qu'on pût obtenir des dieux, par des sacrifices, la connaissance des choses futures.

Aristote, qui niait l'immortalité de l'âme, lui accordait cependant quelque participation à la Divinité; il regardait les songes comme des inspirations.

Selon Démocrite, pendant la nuit les objets extérieurs viennent d'eux-mêmes nous présenter leurs images.

Straton disait que les songes nous font connaître la vérité, parce que la nuit notre entendement est plus actif, plus pur, plus clair que dans le jour.

Héraclite se bornait à croire que le sommeil nous donne une autre existence, et fait, pour ainsi dire, à chacun de nous un monde particulier.

Si nous en croyons Zénon, pour bien connaître notre âme il faut étudier avec soin nos songes, parce qu'alors l'âme, dégagée des sens, est plus elle-même et se montre plus à nu.

Socrate, en avouant qu'un corps excédé de plaisir, ou trop chargé de nourriture et de vin, donne à l'âme des songes ex-

travagants, soutenait qu'un homme sobre et vertueux étant endormi, et la partie inférieure de l'âme se trouvant ainsi réprimée, la partie intellectuelle de cette âme devient plus libre, plus vigoureuse, et voit la vérité dans ses songes.

Le dictateur Sylla respectait fort peu la vérité dans la bouche des hommes; mais il la regardait comme sacrée lorsque Morphée la lui présentait; aussi, disait-il, ainsi que Plutarque le raconte, « qu'il n'est rien qu'on doive plus fermement croire que ce qui nous est signifié par songes. »

Comme cependant on pouvait se convaincre tous les jours qu'il y a bien plus de *songes* menteurs que de vrais, cette épreuve fréquente de la fausseté des oracles nocturnes aurait dû jeter nos sages dans quelque incertitude et quelque embarras; mais voici comme ils s'en tiraient.

Plutarque raconte « qu'Orphée, trop préoccupé de sa passion pour Eurydice, entendit et vit un peu trop confusément tout ce qui se passait aux enfers. Il se fit ainsi dans sa mémoire une sorte de chaos de tant d'objets divers, et un grand mélange de vérités et d'erreurs; aussi il résulta de la relation de son voyage que la terre reçut de lui autant de croyances fausses que de vraies : il apprit aux hommes que dans les enfers il existait deux portes par où sortaient en foule, pour se répandre dans le monde, des songes divins et des songes imposteurs; mais l'amour, qui avait peut-être ses raisons pour nous laisser dans le doute, ne lui donna pas le temps d'apprendre l'art de distinguer les songes véridiques des songes mensongers. C'est ce qui fait que ces songes nous trompent encore si souvent, et ce n'est peut-être pas la plus fâcheuse des tromperies dont nous soyons redevables à ce dieu malin.»

Au reste, cette obscurité, nuisible comme toutes les autres au bonheur et à la sagesse de la plus grande partie du genre humain, a été très-profitable pour tous ceux qui croyaient avoir intérêt à le tromper.

Dans tous les cultes, on ne voit guère que les *vestales* qui se soient vouées à entretenir le feu sacré; presque tous les

pasteurs temporels ou spirituels des hommes ont semblé prendre à tâche de conserver et d'épaissir religieusement les ténèbres. La nuit, les guides sont plus nécessaires et mieux payés que le jour ; les voyageurs sont alors plus dociles, et il est plus aisé, quand nous ne voyons goutte, de nous conduire comme on le veut, de nous lier si on le souhaite, et même de nous égarer, pour peu qu'on y trouve quelque avantage.

Rarement les rêves ont apporté grand profit aux rêveurs; mais en tout temps ils ont rempli les temples d'offrandes et ont fait la fortune des devins, des augures, des pontifes et autres expliqueurs de songes.

Quand l'oracle de l'un de ces songes ne réalisait pas ses promesses, le devin consulté en retirait seul le profit, et il le partageait si par hasard la prédiction du rêve se trouvait accomplie. Chrysippe raconte « qu'un de ses amis, ayant une nuit rêvé qu'il voyait un œuf pendu à ses rideaux, conta ce songe à un devin, qui lui dit qu'il y avait sûrement un trésor caché dans la terre, au-dessous de l'endroit où son lit était placé. Le rêveur fit fouiller avec soin, et découvrit en effet une assez grosse somme d'argent et d'or; il ne donna d'abord au devin, pour son salaire, que quelques pièces d'argent; mais celui-ci lui ayant rappelé que dans un œuf il ne se trouvait pas seulement du blanc, mais aussi du jaune, l'heureux dormeur, sensible au reproche, compléta sa récompense en lui donnant une partie de l'or qu'il avait trouvé. »

Les juifs et les chrétiens ont condamné la divination par les songes, comme magie et comme sortilége. On trouve dans la Vulgate une défense expresse de chercher dans les rêves la connaissance de l'avenir. Mais on voit cependant de mémorables exceptions à cette loi générale; les prophètes inspirés n'y étaient sûrement pas soumis; l'art d'expliquer les songes fit, comme on le sait, la fortune de Joseph, qui gouverna l'Égypte; et Daniel dut à la même science la faveur du roi d'Assyrie et la plus haute dignité dans sa cour.

En tout, la croyance aux songes paraît avoir été plus com-

mune chez les païens, quoique l'âme, dans l'opinion de la plupart d'entre eux, fût matérielle; il semblerait plus naturel que les chrétiens ajoutassent foi aux rêves, car, fermement persuadés que l'âme est un esprit, ils devraient trouver probable sa communication avec les esprits célestes, et cette croyance pourrait être encore fortifiée par les témoignages nombreux de tant de saints qui ont raconté leurs *songes,* leurs pressentiments et leurs visions.

Il y a une sorte de *songes* auxquels il me paraît difficile de ne pas croire, et dont je serais fâché de douter; ce sont les songes qui effraient les méchants; n'est-il pas à la fois juste et naturel que la vibration des passions violentes qui les agitent pendant la veille se prolonge pendant le sommeil, que le remords poursuive l'âme du coupable dont le corps se repose, et que celui dont la fureur, durant le jour, tourmente les autres hommes, en revanche, la nuit, soit lui-même tourmenté?

Un ancien disait « que le méchant audacieux, quand il veille, est soutenu par sa passion; mais lorsque le calme du sommeil arrive, il est comme un vaisseau à qui le vent vient de défaillir, et qui est entraîné sur les rocs par le plus léger courant. Clytemnestre rêva souvent qu'elle voyait apparaître son époux, avec une tête de dragon, prêt à la dévorer. »

« Le tyran Appollodorus songea, en dormant, qu'il se voyoit escorché par les Scythes et puis bouillir dedans une marmite; il lui étoit advis que son cœur, du dedans de la marmite, murmuroit en disant, je te suis cause de tous ces maux; en même temps il voyoit toutes ses filles ardentes de feu, qui couroient à l'entour de lui.

« Hipparte, le tyran d'Athènes, un peu devant sa mort, songea que Vénus lui jettoit du sang au visage de dedans une phiole. »

L'homme endormi doit conserver les habitudes de l'homme veillant; aussi les rêves funestes sont le lot des consciences troublées; les doux songes au contraire sont le partage et le

récompense des âmes paisibles et des cœurs vertueux. Le fils de Paul-Émile, Scipion, ne pouvait avoir, la nuit comme le jour, que de nobles et de grandes idées; aussi le souvenir de l'un de ses songes est venu glorieusement jusqu'à nous.

Il crut, au milieu de la nuit, voir paraître devant lui son illustre aïeul Scipion l'Africain; de telles âmes ne pouvaient s'entretenir que de vertus, de liberté, de gloire et de patrie : *cette ombre immortelle* lui prédit qu'il détruirait Numance, qu'il renverserait Carthage, qu'il serait porté en triomphe au Capitole, que nouveau dictateur il raffermirait la république, et périrait ensuite par les mains impies de ses proches; à ces derniers mots, le jeune guerrier ayant jeté un cri d'effroi, son aïeul lui dit : « Écoutez-moi, et pour vous encourager davantage à servir votre pays, sachez, mon fils, qu'il est dans le ciel un lieu réservé à ceux qui ont défendu, conservé, agrandi leur patrie. Ils y jouissent d'un bonheur éternel. Car de tout ce qui se fait sur la terre, il n'est rien de plus agréable au Dieu suprême qui régit cet univers, que ces assemblées d'hommes unis par de communes lois, que ces sociétés qu'on appelle républiques.

« C'est dans ce lieu, d'où ils sont descendus, que reviennent ceux qui dirigent et qui conservent les empires. »

Le jeune Scipion ayant osé alors interroger l'ombre auguste, et lui demander si lui-même et son père, Paul Émile, après être sortis de ce monde, conservaient encore une sorte de vie : « Oui, répondit l'Africain, ceux-là vivent, qui se sont échappés de leurs corps comme d'une prison; au contraire, ce que vous appelez la vie n'est qu'une véritable mort. »

« Ouvrez les yeux vous-même et regardez. »

« Alors, il vit paraître son père Paul-Émile, qui l'assura que Dieu avait donné aux hommes une âme, portion de ces feux éternels qu'on appelle les astres. « Vous devez donc, ajouta-t-il, soigner cette âme, afin qu'elle remplisse glorieusement le poste que Dieu lui assigne.

« Suivez l'exemple de Scipion et le mien, cultivez la justice,

conservez pour vos parents une tendre piété, et une plus grande encore pour votre patrie ; une telle vie est le chemin qui conduit au ciel, et qui vous mène dans l'assemblée des êtres heureux qui ont déjà vécu ; dégagés de leur corps, ils habitent ce lieu que vous voyez, ce cercle d'une blancheur éclatante environné de flammes brillantes, et nommé par les Grecs la voie lactée. »

« Le jeune Scipion découvrit alors une étendue immense semée d'étoiles, et remplie d'objets d'une beauté merveilleuse; et la terre lui parut occuper si peu de place dans cette immensité, qu'il se sentit honteux de la petitesse de notre empire qui n'est qu'un point dans l'univers.

« Son aïeul, profitant de l'admiration que lui causait ce magnifique spectacle, lui fit comparer la brièveté de l'existence humaine à la durée infinie des jours dans la demeure céleste; cette demeure est, dit-il, le centre de tous les biens pour les âmes vertueuses ; élevez donc vos regards, et prenez votre essor vers cette patrie éternelle.

« Ne bornez pas votre espoir aux vains éloges des hommes et aux passagères récompenses qu'on reçoit sur la terre : votre corps seul est mortel, en vous il existe une divinité ; apprenez donc que vous êtes un dieu, qui se meut, qui sent, qui se souvient, qui prévoit, qui gouverne votre corps, comme Dieu lui-même gouverne le monde.

« Plus votre âme sera vertueuse et active, plus promptement et plus facilement elle arrivera dans ce séjour, sa demeure naturelle.

« Mais celles qui se soumettent aux sens, et qui, violant les lois divines et humaines, se sont rendues esclaves des passions, roulent encore longtemps autour de la terre, quand elles se sont échappées de leurs corps, et ne reviennent dans ce séjour qu'après plusieurs siècles de fatigues et de tourments. »

Ayant prononcé ces dernières paroles, l'ombre disparut, et Scipion s'éveilla.

Certes, un tel songe était un digne produit ou de la vertu de ce héros, ou du génie de Cicéron.

Les poëtes ont dit que dans l'Élysée les ombres répétaient et rêvaient leur vie, Thésée combattait des monstres chimériques ; les poëtes touchaient des lyres imaginaires ; les guerriers de Salamine et de Marathon agitaient des apparences de lances, de casques et de boucliers ; les orateurs de Rome et d'Athènes montaient sur des tribunes nuageuses : l'ombre de Didon fuyait en courroux l'ombre d'Énée.

« Le conducteur des chars, dit Claudien, est au cirque, il vole plein d'espoir, mais il craint de briser le char qu'il croit conduire contre la borne qu'il croit voir. »

La nuit, nous sommes aussi dans une espèce d'Élysée, et souvent nos passions nous retracent les images qui nous ont agité la veille ; plus on est passionné, plus on est sujet aux songes ; aussi les plus grands rêveurs du monde ont été les hommes de parti et les conquérants.

Gracchus, méditant le renversement du sénat, vit en songe son frère, qui lui prédit une mort prochaine.

Alexandre, devant Tyr, rêva qu'Hercule du haut des murailles de cette ville lui tendait la main ; la nuit suivante il rêva encore qu'il atteignait un Satyre agile, faisant de vains efforts pour lui échapper.

Son orgueil enfantait ces rêves, et dans le même temps la peur dictait celui de plusieurs Tyriens, qui virent en songe la statue d'Apollon prête à quitter leurs murs.

Le même Alexandre, étant encore en Macédoine, avait rêvé qu'un vieillard vénérable lui apparaissait et lui promettait l'empire du monde ; dans la suite, arrivé aux portes de Jérusalem il prétendit, par politique, ou par crédulité, reconnaître ce vieillard divin, en voyant le grand-prêtre des Juifs qui venait au-devant de lui.

Ptolémée et plusieurs guerriers macédoniens, se trouvant blessés par des flèches empoisonnées, Alexandre vit en rêve un dragon qui tenait une plante dans sa gueule ; ce dragon dési

gna le lieu où le roi devait faire chercher cette plante ; on la trouva, et les blessés furent promptement guéris.

Annibal craignait d'être arrêté longtemps devant Syracuse; une nuit il rêve qu'il soupe dans un des palais de cette ville, et le lendemain elle est prise.

Alcibiade, toujours occupé à la fois de gloire et d'amour, rêve qu'il est revêtu des habits de sa maîtresse : peu de jours après, les soldats d'un satrape l'attaquent, l'assassinent, le dépouillent, et le laissent nu dans la rue; la courtisane qu'il aimait, éveillée par le tumulte, sort précipitamment, se jette sur lui, l'arrose de ses larmes, et le couvre de son manteau.

Agésilas, prêt à s'embarquer pour l'Asie, était couché dans la petite ville d'Aulide, en Béotie ; l'ombre d'Agamemnon lui apparaît, et lui recommande de faire à son exemple un sacrifice aux dieux ; moins barbare que le roi des rois, il sacrifie, non sa fille, mais une biche : les Béotiens, regardant ce sacrifice comme un acte attentatoire à leur indépendance, arrachent la victime de l'autel, et le roi de Sparte, prenant cette interruption de son sacrifice pour un funeste présage, perdit de ce moment l'espoir de réussir dans ses projets de conquête ; en effet, après quelques victoires contre les Perses, il se vit arrêté dans sa marche par la corruption du sénat de Sparte ; les éphores, gagnés par l'or des satrapes, lui ordonnèrent de revenir à Lacédémone.

Cambyse, troublé par un songe, ordonna la mort de son frère, qu'il avait cru voir assis sur son trône.

Personne n'ignore les deux songes de Brutus, auquel un spectre apparut deux fois pour lui prédire sa défaite et sa mort.

Sylla hésitait à marcher sur Rome, il y fut encouragé par Bellone, qui pendant son sommeil lui apparut, lui mit la foudre dans les mains et lui nomma tous les citoyens qu'il devait proscrire. Ainsi les tyrans rêvent la nuit au sang qu'ils versent le jour.

Dans ces siècles de superstition, si quelques hommes un peu hardis s'avisaient de montrer quelques doutes sur ces pro-

diges, les prêtres, qui vivaient alors de mensonges, étaient fertiles en fraudes pieuses, pour ramener ces esprits incertains à la croyance des visions, des oracles et des rêves.

Démétrius, espérant mettre leur adresse en défaut, et voulant savoir s'il existait en effet des dieux, envoya son affranchi Mopsus dans un temple, avec une lettre cachetée ; il avait ordre de ne pas l'ouvrir et d'attendre, en la tenant dans ses mains, la réponse d'Apollon.

Mopsus obéit, revint, et dit que, s'étant endormi dans le temple, un homme lui était apparu en songe, et n'avait proféré que ce seul mot *noir*. Tous les courtisans se moquaient de ce rêve extravagant. Démétrius, au contraire, loin d'en rire, parut saisi d'étonnement, décacheta la lettre, et ceux qui l'entouraient y lurent ces mots : « Dois-je sacrifier à Apollon un taureau blanc ou noir ? » De ce moment, dit-on, on ne vit plus d'esprits forts à sa cour.

Les songes ne se bornent pas toujours à troubler l'imagination du dormeur qu'ils agitent ; on les a souvent comptés au nombre des causes qui ont produit de grandes révolutions, renversé des trônes et bouleversé des empires.

Constantin voit en songe Jésus-Christ, et reçoit de lui l'ordre de prendre pour étendard la croix qui lui est apparue la veille dans les nuées. Le labarum remplace l'aigle antique, toute l'armée arbore ce signe céleste ; elle vole au combat, sûre de la victoire ; Maxence périt ; Rome succombe ; les dieux de l'Olympe sont chassés du Panthéon, et l'empire devient chrétien.

Quelques années après, Julien, sur les bords de la Seine, rêve que Jupiter, Minerve, Apollon, l'appellent à la vengeance, et lui promettent le trône ; il ceint le diadème, prend le sceptre, s'arme, traverse la Germanie et la Thrace, se fait couronner à Bysance, règne dans Rome et rétablit pour quelque temps les dieux de l'Olympe sur leurs autels.

Plus tard le roi des Vandales régnait paisiblement sur l'Afrique ; il rendait à l'ancienne rivale de Rome, à la superbe Carthage, sa puissance et son éclat : le faible Justinien n'osait

venger cette injure ; les sénateurs, les généraux, amollis par le luxe et par la servitude, tremblaient à l'idée d'une nouvelle guerre punique. Bélisaire, seul, et quelques braves rappelaient dans le conseil l'antique gloire, et faisaient entendre un langage romain.

Un évêque arrive, prend la parole, et raconte que la nuit un ange lui est apparu, et lui a ordonné d'exciter l'empereur à chasser de l'Afrique l'arianisme et les Vandales, il promet au nom de Dieu une victoire certaine.

Ce songe entraîne tous les esprits ; la confiance succède à l'incertitude, l'audace à la crainte ; les ordres sont donnés ; Bélisaire part ; le nouveau Scipion prend Carthage ; Gélimer se voit détrôné, et l'Afrique est conquise.

En tout temps, l'imagination vive des femmes et des poëtes les a fait regarder comme inspirés : les poëtes s'appelaient en latin *vates*, prophètes.

On se souvient du pouvoir sans bornes qu'exercèrent sur les Gaulois, sur les Germains, sur tous les peuples du Nord, les Druidesses et les Bardes ; leurs paroles étaient des décrets et leurs rêves des oracles.

Les songes inspirés par les muses à Hésiode, à Orphée, à Homère, peuplèrent le ciel de dieux el la terre de héros.

Les Grecs croyaient les poëtes agités d'un pressentiment divin.

On avait volé une coupe d'or dans le temple d'Hercule ; ce dieu apparaît en songe à Sophocle et lui désigne l'auteur de ce larcin : Sophocle dénonce à l'Aréopage le voleur ; on poursuit l'accusé ; on l'arrête, et par son aveu il confirme les paroles d'Hercule et le songe du poëte.

Suivant l'opinion de ces temps reculés, l'amour maternel lui-même, tout aveugle qu'il est, n'empêchait pas les femmes de voir la vérité dans leurs songes, et de prédire les folies, les fureurs et les crimes de leurs enfants.

La mère de Denis le tyran rêva qu'elle accouchait d'un petit satyre ; son fils en eut tous les vices.

Hécube songea qu'il sortait un flambeau de son sein, et l'amour de Pâris causa depuis l'embrasement de Troie.

Olympias rêva qu'elle mettait au monde un dragon, Alexandre naquit et dévora l'Asie.

La mère du cruel tyran Phalaris vit en songe la statue des dieux, et entre autres celle de Mercure, tenant dans ses mains une coupe qui versait des flots de sang.

Le premier songe du premier des hommes nous est raconté par deux Bardes modernes, dignes de chanter et de peindre les merveilles du ciel, de la terre et des enfers.

Milton, traduit par le chantre des jardins et de l'imagination, nous dit ainsi le premier songe et le premier amour d'Adam.

Il s'est endormi sur des fleurs dans ce paradis terrestre, que malheureusement un rêve seul peut encore offrir à nos regards : il a vu l'être presque divin qui, en peuplant avec lui le monde, doit causer à la fois sa félicité et son malheur ; le réveil n'a point dissipé l'extase de ce songe ; il peint ainsi l'objet ravissant qui lui est apparu.

Dieu ! quel charme divin brillait dans sa figure,
Jamais objet si beau n'embellit la nature ;
Où plutôt, on eût dit que de leurs doux attraits
Les habitants du ciel avaient formé ses traits.
Je la vis ; de ses yeux part un rayon de flamme ;
Des plaisirs tout nouveaux ont inondé mon âme,
Un monde tout nouveau vient s'offrir à mes yeux ;
Le ciel devient plus pur, l'air plus délicieux ;
Tout à coup elle échappe, elle fuit, je m'éveille ;
Où vas-tu, m'écriai-je ; oh ! céleste merveille ?
Reviens, je veux revoir, adorer tes attraits,
Ou, dans ces lieux déserts, te pleurer à jamais !
Et quels plaisirs mon cœur eût-il goûtés sans elle ?
Je vole, je l'atteins, et la trouve aussi belle
Que le sommeil l'avait présentée à mes yeux.

Depuis cette vision, à laquelle nous devons tous notre exis-

tence, nous avons conservé l'habitude de rêver, comme Adam, à l'amour ; de tous nos rêves ce sont certainement les plus doux, quoiqu'ils ne soient pas toujours les plus vrais. Ces rêves aussi se prolongent plus que les autres après le sommeil ; et tout éveillés, nous rêvons encore que notre maîtresse est toujours jeune, qu'elle est la plus belle, la plus tendre, et que de toutes les femmes elle sera la plus fidèle.

Les méchants et les tyrans en amour ont aussi leur mauvais rêves, car ils sont tourmentés par la jalousie, qui de toutes les furies est la plus cruelle.

Les songes de l'amitié agitent peu, consolent souvent, et cependant inquiètent quelquefois : un véritable ami, tel que La Fontaine dit qu'on en trouve au Monomotapa, est une douce chose.

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même ;
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Dieu, dit-on, a fait l'homme à son image : un philosophe prétend que l'homme le lui a bien rendu. En effet, dans tous les temps nous avons prêté à la Divinité nos passions, notre amour, notre amitié, notre haine, notre colère : tous ceux qui ajoutent foi aux songes et aux avertissements salutaires qu'on en reçoit, les ont regardés comme preuve d'une prédilection particulière du ciel. Homère les disait envoyés par Jupiter à ses amis : plusieurs pères de l'église les ont attribués à la faveur divine.

Monique, mère de saint Augustin, vit en songe, la nuit, un jeune homme qui lui prédit que son fils renoncerait au manichéisme.

Il est singulier que les ardents ennemis du progrès des lumières et du système de l'enseignement mutuel aient négligé de s'appuyer de l'autorité de saint Jérôme. Ce père de l'Église

raconte qu'il rêvait qu'on le fouettait, parce qu'il aimait trop les lettres profanes et particulièrement les ouvrages de Cicéron ; à son réveil on trouva encore sur lui les marques des coups qu'il avait reçus du fantôme ignorantin.

Il paraît que dans cet heureux siècle les esprits célestes éclairaient par des songes les hommes vertueux sur leurs affaires temporelles comme sur leurs intérêts spirituels !

Saint Augustin dit qu'un citoyen de Milan ayant perdu son père, on vint lui présenter un billet du défunt, et lui demander le paiement d'une forte dette ; cet embarras imprévu l'inquiétait et le surprenait d'autant plus qu'il n'avait jamais entendu parler de cette créance ; la nuit, son père lui apparut en songe, et lui indiqua l'endroit où il trouverait les quittances du créancier, et la preuve que sa créance avait été acquittée ; il chercha et trouva en effet cette pièce au lieu désigné.

A cette occasion, saint Augustin assure que les morts n'ont aucune part à ces visions, qui nous arrivent par le ministère des anges.

Dans l'histoire moderne on retrouve sous d'autres formes la même foi aux songes que dans les temps anciens. Un évêque de Naples, mort depuis longtemps, et révéré par le peuple comme un saint, apparut en rêve à un prêtre, et lui ordonna de dire au roi Ferdinand d'Aragon de faire une fouille dans un lieu qu'il lui désigna ; on y trouva un livre renfermant des prédictions sur l'invasion prochaine des Espagnols et des Français dans le royaume de Naples.

Il paraît que les esprits du ciel, moins intolérants que ceux de la terre, ne dédaignaient pas plus dans leurs visions les musulmans que les chrétiens.

Le sultan Osman rêva que, se trouvant sur le chemin de la Mecque, son chameau lui était échappé, s'était envolé dans le ciel, et qu'il ne lui était resté que la bride dans la main ; on expliqua ce songe en lui disant que le chameau qui s'était envolé lui annonçait la perte de l'empire : peu de jours après, les janissaires se révoltèrent ; Osman fut étranglé.

Instruit par un songe, le roi Gontrán trouva un trésor.

La veille du jour où le roi Henri II périt dans un tournoi, Catherine, sa femme, le supplia de ne point entrer en lice, parce qu'elle l'avait vu en rève pâle et couvert de sang.

Un mois avant le parricide de Ravaillac, la reine Marie de Médicis se réveilla inondée de larmes et jetant un grand cri. Henri IV lui ayant demandé la cause de son effroi, elle lui dit qu'elle avait rêvé qu'il était assassiné. Malheureusement Henri, trop grand pour être crédule, rit de cette vision : « Les songes, lui dit-il, ne sont que des mensonges. »

Ce même Henri, dont le nom est inscrit en si beaux caractères dans les fastes de la gloire française, et si profondément gravé dans le cœur des Français, devait plus qu'un autre être l'objet de la prédilection céleste. Et si jamais les songes durent annoncer à la tendresse d'une mère les hautes destinées de son fils, ce furent celles de cet héroïque et bon roi. Aussi dit-on que, peu de temps avant la naissance de Henri, Jeanne sa mère vit en rêve un coq armé de plumes magnifiques, dont les couleurs étaient aussi brillantes que variées. Une crête éclatante ornait sa tête ; en même temps la reine aperçut avec effroi un grand nombre de serpents qui entouraient ce jeune coq, le menaçaient par leurs affreux sifflements et l'attaquaient avec furie ; le coq combattait vaillamment, ses plumes épaisses repoussaient les dents des monstres, et il défendait contre eux sa noble crête à grands coups de bec. La reine tremblait en voyant ce combat inégal ; un vieillard vénérable lui apparut : « Rassurez-vous, lui dit-il, un pape saint et clément montera sur le trône de saint Pierre, chassera ces serpents, et votre coq restera vainqueur. »

Si nous en croyons Marguerite de Navarre, reine galante et femme de lettres, la Divinité, très-favorable à l'aristocratie, ne prodigue point ses avis au vulgaire.

« Dieu protége particulièrement, dit-elle, les grands et les esprits où il reluit quelque excellence non commune ; il leur donne, par de bons génies, quelques avertissements secrets

des accidents qui leur sont préparés, soit en bien, soit en mal.

« La reine Catherine, ma mère, étant dangereusement malade à Metz, et ayant autour de son lit le roi Charles, ma sœur et mon frère de Lorraine et force dames et princesses, elle s'écria, comme si elle eût vu donner la bataille de Jarnac: Voyez comme ils fuient! mon fils a la victoire! Voyez-vous dans cette haie le prince de Condé mort?

« Tous ceux qui étaient là, la croyaient dans le délire; mais la nuit d'après, M. de Losses lui en apportant la nouvelle, « Je le savais bien, dit-elle, ne l'avais-je pas vu devant hier? » Alors on reconnut que ce n'était pas rêverie de la fièvre, mais un avertissement particulier que Dieu donne aux personnes illustres et rares.

« Pour moi, ajoute peu modestement la princesse, j'avouerai n'avoir jamais été proche de quelques signalés accidents, ou sinistres ou heureux, que je n'en ai eu quelque avertissement ou en songe ou autrement, et puis bien dire ce vers :

De mon bien ou mon mal mon esprit m'est oracle. »

Si Catherine de Médicis était ainsi avertie et inspirée par des génies, n'en déplaise à la princesse sa fille, la Saint-Barthélemi me fait croire que ces songes venaient plutôt de l'enfer que du ciel.

Il paraît que les esprits qui nous portent ou qui nous envoient des songes ont quelque aversion pour la philosophie, car, si beaucoup de philosophes modernes ont écrit des rêveries, je n'en connais presque point qui nous aient raconté leurs rêves; aussi les accuse-t-on de nous avoir un peu brouillés avec le ciel.

Ce qui est certain, c'est que depuis qu'ils exercent dans l'Europe une sorte d'empire, on a vu disparaître les miracles, les oracles, les sorciers, les exorcismes, les apparitions et les visions.

La crédulité n'est pas tout à fait détruite, mais c'est une

maladie presque honteuse, et qui craint de se montrer au jour : à présent, la mode veut que tout haut les plus superstitieux se moquent des songes, mais la nature s'en dédommage tout bas, et bien des esprits, forts dans le salon, redeviennent faibles dans leur chambre à coucher, frémissent d'un bruit, tremblent d'un rêve, évitent de partir pour un voyage le vendredi, et vont, incognito, dans la rue de Tournon, consulter la devineresse Le Normant sur leurs grands projets, leurs petites intrigues, sur la durée de leurs jours, et sur la couleur de leurs destinées.

Ce qui est singulier, c'est que le patriarche des philosophes, Voltaire, ne semblait pas tout à fait éloigné d'avoir quelque respect pour les songes : « Ils me paraissent, disait-il, l'origine sensible et naturelle des premières prédictions. »

Dans le récit qu'il nous a fait de quelques-uns de ses rêves, on voit que, s'il n'avait pas de communication avec les esprits aériens, il conservait la vivacité du sien, qui en valait sans doute beaucoup d'autres.

Une nuit, en rêvant, il composa ces vers :

Mon cher *Touron,* que tu m'enchantes
Par la douceur de tes accents !
Que tes vers sont doux et coulants !
Tu les fais comme tu les chantes.

Une autre fois, il récita en dormant un chant entier de la Henriade, tout différent de ceux que nous connaissons.

Le même poëte dit qu'il crut une fois, en songe, se trouver à souper dans une maison où un homme de lettres lisait des vers; un des convives y trouva trop d'esprit; Voltaire, toujours dormant, répondit « que les vers étaient une fête que l'on donnait à l'âme, et qu'on ne devait pas se plaindre de trouver dans les fêtes trop d'ornements. »

Il tire de ce songe une étrange conséquence, c'est, « qu'ayant eu malgré lui des pensées réfléchies, et ayant combiné sans volonté ni liberté des idées où brille quelque sagacité et même

quelque génie, cela prouvait qu'il n'était rien qu'une machine. »

Il aurait dû au contraire en conclure que son âme était douée d'une telle activité d'intelligence que le sommeil lui-même ne pouvait l'affaisser, ni éteindre le feu de son imagination.

L'exemple que nous venons de citer fait voir trop clairement combien l'erreur est naturelle à l'homme; de tous les dons de la nature la raison est le plus rare, et chez le génie même elle s'éclipse parfois. Qui ne serait tenté de croire que la brillante clarté de l'esprit de Voltaire suffisait pour réfuter l'opinion décourageante de ceux qui rêvent que tout dans l'homme est matière? Et voilà ce même Voltaire qui se croit machine parce qu'il a de l'esprit la nuit comme le jour!

Les erreurs humaines ne meurent point; elles ne font que changer de formes. Nos docteurs modernes rêvent aujourd'hui le néant, comme les anciens rêvaient le Tartare et l'Élisée.

La superstition aussi sait trouver de nouveaux masques pour nous tromper : la science enfante des chimères comme l'ignorance. Nous n'avons plus de sorciers, ni d'aruspices, ni d'augures; mais nous consultons les magnétiseurs; les somnambules remplacent les possédés, et au prêtre qui exorcisait avec un goupillon succèdent les endormeurs, qui, armés d'une baguette d'acier, autour d'un immense baquet, jettent en crise les cerveaux exaltés, et interrogent les malades endormis pour guérir les malades éveillés.

C'est une folie, ou, si on l'aime mieux, une science renouvelée des Grecs, c'est le système de Démocrite, c'est la religion des Gnostiques; on part de ce même principe que « l'âme, dégagée des liens matériels, soit par l'exaltation de ses idées, soit par le sommeil des sens, voit clairement la vérité, distingue nettement tous les objets de ce monde, passés, présents et futurs, et se trouve ainsi en communication directe, en contact immédiat avec la Divinité. »

On voit sortir de la même source la secte de Schewedem-

bourg, environné d'esprits qui lui parlent, et celles des martinistes et des illuminés, qui, suivant les préceptes de l'école d'Alexandrie, mêlant ensemble la philosophie de Pythagore, celle de Platon et celle des livres sacrés, établissent parmi les hommes une échelle de pureté ou d'impureté, par laquelle on s'approche ou l'on s'éloigne plus ou moins du ciel, selon qu'on se dégage plus ou moins de la matière.

Les esprits, en montant cette échelle, participent à différents degrés aux lumières de la Divinité ; ainsi, dans ce siècle philosophique, nous revenons par une métaphysique subtile aux ténèbres de la doctrine des manichéens, et au système des éons.

L'Allemagne et le nord de l'Europe, dédaignant la marche classique de la raison, suivent avec une ardeur incroyable la course audacieuse et romantique de l'imagination ; et les métaphysiciens modernes, remplaçant les magiciens, les enchanteurs, les druides, les fées, inondent de nouveau ces contrées de prédictions, de miracles, de fantômes et de visions.

Ce qui nourrit et nourrira toujours notre crédulité, c'est notre peur de la mort et notre curiosité sur l'avenir ; ces deux mines inépuisables feront éternellement la fortune des charlatans de toute espèce. On a de tout temps estimé les astronomes, qui étudient la marche des astres, mais on a toujours mieux payé les astrologues, qui les faisaient parler et prédire.

Une autre cause entretient la foi du vulgaire aux apparitions ou aux oracles des songes. Mille de ces prédictions se trouvent fausses, on en rit et on les oublie ; le hasard en vérifie une seule, elle reste imprimée dans la mémoire, gravée dans l'imagination, la raison travaillerait vainement à l'en effacer.

L'histoire moderne, grâce aux chances infinies de ce hasard, pourrait fournir beaucoup de traits semblables à celui du fantôme de Brutus. Une apparition de ce genre donna lieu autrefois, dit-on, à un célèbre procès, dont le récit, altéré

par le temps, exagéré par la superstition, et enrichi de détails fabuleux, a été avidement adopté par la crédulité.

Un président du parlement de Toulouse, revenant de Paris dans ses foyers, est forcé par un accident de s'arrêter dans une auberge de village ; la nuit, un vieillard lui apparaît : je suis, dit l'ombre pâle et sanglante, le père du maître actuel de cette maison : mon fils m'a assassiné ; mon corps coupé en morceaux a été enterré par ce scélérat dans mon jardin. « Dévoile le crime, dénonce le coupable, et venge-moi ! » L'ombre disparaît.

Le magistrat, frappé de ce rêve, qu'il attribuait cependant d'abord aux vapeurs du sommeil, se lève de bonne heure, cause avec son jeune hôte, et l'interroge adroitement sur la maladie, sur la mort de son père : l'embarras du parricide le trahit. Le président feint de ne pas s'en apercevoir, suppose une affaire, sort, va chercher le juge et la maréchaussée ; on fouille au lieu désigné, on trouve le cadavre ; l'assassin, convaincu, avoue son crime, est livré aux tribunaux et périt.

Une autre nuit le président revoit encore le même vieillard qui lui demande comment il pourrait lui prouver sa reconnaissance. « En me faisant connaître, répondit le magistrat, l'heure de ma mort, afin que je puisse m'y préparer. Eh bien, répondit l'ombre, tu en seras prévenu huit jours avant le terme fatal. »

Quelques années après cette dernière apparition, le président se trouvant à Toulouse, on frappe le soir à la porte de sa maison : le portier ouvre, et ne voit personne ; le bruit recommence, un domestique sort et éprouve la même surprise que le portier : un nouveau coup se fait entendre ; les gens, effrayés de cette aventure, vont en prévenir leur maître ; il descend, ouvre la porte, et voit le même vieillard dont il avait vengé le meurtre : « Je viens, dit le fantôme, accomplir ma promesse : ton heure est arrivée ; dans huit jours tu mourras. »

Le président consterné raconte à ses amis cette effrayante

prédiction ; ils s'efforcent vainement de le rassurer, et de ramener le calme et la raison dans sa tête troublée, disaient-ils, par des visions chimériques.

Cependant le huitième jour arrive ; le président est en pleine santé, tout semble démentir la sinistre prophétie. Il doute lui-même de tout ce qu'il a vu et entendu. Le soir, sa famille rassurée se rassemble ; il soupe avec elle. La joie règne dans le festin ; après le repas, il veut monter dans sa bibliothèque pour chercher un livre dont on avait parlé, il entre dans un corridor sombre qui y conduisait. Tout à coup on entend le bruit d'une arme à feu ; les convives effrayés courent à ce bruit : ils trouvent l'infortuné président mort, couché sur la terre, et nageant dans son sang.

L'assassin s'étant échappé, on le poursuit en vain, mais on trouve un manteau et un pistolet qu'il avait laissés tomber en fuyant.

Comme on examinait ce manteau et cette arme, quelqu'un les reconnut ; ils appartenaient à un conseiller du parlement. On court chez ce magistrat, on l'arrête, son procès se poursuit ; il se défend avec le courage et le calme de l'innocence ; mais il refuse constamment de dire dans quel lieu il se trouvait au moment de l'assassinat.

Ce refus opiniâtre rend sa culpabilité plus apparente ; les juges sont prêts à le condamner ; tout à coup une dame paraît, et dit, qu'aimant mieux sacrifier sa réputation que de laisser périr un innocent, elle se croit obligée de déclarer que l'accusé, à l'heure du meurtre, était chez elle, et y avait passé la nuit. Trop délicat pour sauver sa vie aux dépens de l'honneur de sa maîtresse, il dément sa déclaration ; le tribunal incertain, mais ému par ce combat de générosité, ajourne la cause.

Pendant ce délai, on arrête un homme dont la conduite semblait depuis quelque temps suspecte et mystérieuse ; amené devant la justice, il se déconcerte et finit par avouer qu'il a commis le meurtre dont on accusait le conseiller,

« Je suis, dit-il, le coiffeur de ce magistrat ; j'étais l'amant de la femme de chambre qui servait l'épouse du malheureux président ; ayant appris que ma maîtresse me trahissait et recevait la nuit un homme chez elle, je devins jaloux, furieux, et je résolus de me venger. Profitant du moment où le conseiller qu'on accuse injustement de mon crime était hors de chez lui, je prends ses pistolets, je me couvre de son manteau, je me glise furtivement dans la maison du président, je me cache dans le corridor, près de la porte de mon infidèle ; j'entends les pas d'un homme qui s'avance, je crois frapper mon rival, et je tranche ainsi les jours d'un vénérable magistrat, auquel je voudrais, aux dépens de tout mon sang, pouvoir rendre la vie. » Le conseiller sortit triomphant de cette affreuse accusation. L'assassin expia par la mort sa méprise et son crime, et personne ne douta de l'apparition du fantôme et de sa prophétie.

Dans ce bon vieux temps qu'on vante et qu'on regrette si emphatiquement, les archives de nos tribunaux étaient remplies de fables semblables, d'accusations de magie, de contes de sorciers. On n'y voit que trop d'arrêts sanglants qui consacraient de telles chimères. Heureusement la lumière de l'imprimerie a effrayé ces fantômes, que l'enseignement mutuel chassera probablement des villages, comme ils le sont déjà des cités.

Les hommes sont de grands enfants, ils aiment les contes, et se sentent presque tous un penchant secret pour le merveilleux. Chacun de nous a son genre et sa dose de crédulité. Pour moi, j'avoue que, si ma raison me met suffisamment en garde contre les fables et les chimères qui plaisent aux imaginations exaltées, elle n'a pas la même force contre les inspirations du cœur ; et je suis parfois tenté de croire aux prodiges opérés par un sentiment profond.

Une de mes voisines, madame de M***, femme aimable et spirituelle, qu'il est difficile de ne pas aimer quand on la voit, et de ne pas croire lorsqu'on l'écoute, me racontait dernière-

ment que son enfant étant tombé malade, elle avait éprouvé toutes les alarmes, toutes les angoisses que le plus vrai, le plus tendre des amours, l'amour maternel, peut seul sentir et peindre. Elle avait passé plusieurs jours et plusieurs nuits sans repos et sans sommeil; enfin l'enfant se trouve mieux, les accidents cessent, on le dit hors de tout danger, et madame de M***, cédant aux vives instances de sa famille et de ses amis, rentre chez elle, se couche, et s'endort paisiblement. Tout à coup, au milieu de la nuit, elle croit voir près de son lit son médecin qui l'appelle et qui lui dit : « Que faites-vous, malheureuse mère! vous dormez, et votre enfant se meurt. »

A ces mots elle jette un cri perçant, se réveille, se lève et court précipitamment dans la chambre qu'elle avait quittée peu d'heures avant avec tant de sécurité ; elle appelle en gémissant la nourrice. Cette femme, qui était couchée, lui demande le motif de cette vive frayeur : « Votre enfant, dit-elle, est bien tranquille, il repose à présent sur mon sein. » Ces paroles ne peuvent rassurer une mère encore troublée par un rêve effrayant ; elle prend une lumière, s'approche de l'enfant ; sa pâleur, la contraction de ses traits, ses yeux tournés et fixes redoublent sa terreur : elle l'arrache des bras de la nourrice, s'asseoit, cherche vainement à le réchauffer, à le ranimer ; l'infortuné meurt sur ses genoux.

Il est facile de concevoir que la tendresse maternelle voie la nuit, dans ses rêves, l'image des périls dont elle a frémi pendant le jour ; mais, quoique l'accomplissement de cet oracle nocturne ne soit qu'un effet singulier du hasard, il remue le cœur, étonne l'esprit et trouble la raison.

Telle était encore l'impression que me faisait ce récit en l'écrivant, lorsque, fatigué de tant de réflexions sur les rêves, les ombres et les visions, je m'endormis profondément. Pendant ce sommeil, je vis soudain paraître à mes yeux une jeune femme : sa taille était haute, son maintien noble, son regard tout à la fois fier et doux ; un casque superbe ornait sa tête;

sa main droite agitait une forte lance; une épaisse cuirasse enfermait son sein délicat; son bras était couvert d'un large bouclier. « Je suis Jeanne d'Arc, me dit-elle, simple bergère de Domremi; lorsque je menais paître mes troupeaux, saint Michel et plusieurs anges m'apparurent : je les vis plusieurs fois et dans mes veilles et dans mes rêves; ils m'ordonnèrent de m'armer, de combattre les Anglais, de les chasser d'Orléans et de conduire le roi Charles à Rheims pour l'y faire sacrer; cesse donc, téméraire, de parler si légèrement des apparitions, et n'oublie pas celle qui affranchit ta patrie du joug des étrangers. »

Effrayé à la fois et ravi à l'aspect de cette illustre héroïne, je m'inclinai respectueusement, et voulus saisir sa main pour la baiser : elle avait disparu.

Je me réveillai; mais, pénétré de vénération pour la libératrice de mon pays, je jurai de ne plus écrire contre les songes et contre les visions. Respectons-les, puisque ce fut à la vision de Jeanne que la France dut la recouvrance de sa gloire et de sa liberté.

Je ne sais si ce songe, qui fit croire à cette bergère qu'elle était destinée à chasser les Anglais de son pays, venait du ciel ou de son imagination; mais ce qu'on peut au moins assurer c'est que de tous les songes, celui-là est le plus noble et le plus français.

LES LUNETTES.

On accuse la vieille Europe de folie; je ne prononcerai point entre elle et son accusateur. Il faut qu'il soit bien sûr de son fait ou bien hardi; car, si elle était, comme il le prétend, tombée en démence, la cure serait difficile. La malade est forte, puissante : sa tête touche aux glaces du pôle, ses pieds aux mers brûlantes de la côte d'Afrique; ses bras s'étendent de Moscou aux colonnes d'Hercule; il serait malaisé

de lier une telle folle, et celui qui voudrait la mettre aux petites-maisons, se montrerait à coup sûr beaucoup plus fou qu'elle.

Au reste, ces exagérations, ces inconséquences, filles des passions, sont elles-mêmes des maladies de l'esprit, tout aussi vieilles que la vieille Europe.

Autrefois Érasme accusait aussi de folie l'Europe de son temps; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il le faisait avec une hardiesse de langage, dont ce bon vieux temps ne se scandalisait pas, et qui serait aujourd'hui taxée de démence, de rébellion et d'impiété. «Les serviteurs des serviteurs de Dieu, s'écriait-il, se sont faits princes et maîtres du monde; les apôtres de la charité ont brûlé leurs frères; les humbles pasteurs des hommes ont déposé les rois. On dirait que tous ces gens-là ne renonçaient au monde que pour en mieux savourer les délices, ne voulaient du sanctuaire qu'à ce prix, et ne regardaient le paradis que comme leur pis-aller. »

Je ne prolongerai pas cette citation, dans laquelle l'auteur de *la Folie* se complaît à nous faire croire que, de son temps, la folie était universelle, et que, dans le ciel même, on avait placé la *voie dorée* à la place de la *voie lactée*. Ce que j'en ai dit suffira peut-être pour prouver que, dans cet ancien régime si vanté, beaucoup de gens fameux, et réputés sages, poussaient ce qu'on appelle à présent le *libéralisme*, à un point qui effraierait et arrêterait aujourd'hui les moins timides des libéraux.

La vraie conséquence de ceci est que, de tout temps, il a existé et il existera en Europe et dans le monde entier, tant qu'ils seront peuplés d'hommes, non pas une folie, mais autant de folies qu'il y a d'organisations, d'éducations, d'inclinations, de passions différentes et d'intérêts opposés. Chacun regarde et regardera toujours comme sagesse l'erreur qui le flatte, et comme démence la vérité qui le blesse.

On m'a conté qu'un jeune prince, assis sur un des trônes de cette Europe aujourd'hui si malade, et dont je tairai le nom

par respect, puisqu'il était, au dire de ses courtisans, assez fou lui-même pour chercher de bonne foi la vérité, la raison, et la justice, eut avec un de ses vieux ministres l'entretien que je vais vous rapporter.

« Écoutez, comte, dit le prince, je suis triste, mécontent de vous, et j'ai sujet de l'être ; j'ai suivi tous vos conseils, et tout va de mal en pis dans mes États : mes bienfaits ne rencontrent que des ingrats ; ma bonté semble augmenter le nombre des méchants ; ma justice n'excite que des plaintes ; mon indulgence enhardit les vices, qui se montrent partout sans pudeur; ma cour est remplie d'intrigues ; je ne vois autour de moi que des ministres divisés, des grands orgueilleux, des prêtres ambitieux et intolérants, des courtisans avides, des femmes coquettes et intrigantes ; des vieillards qui maudissent le temps présent ; des jeunes gens qui, sans respect pour leurs pères, outragent par leurs dédains et leurs sarcasmes le temps passé; des écrivains qui veulent porter, les uns le pouvoir qu'ils flattent jusqu'au despotisme, et les autres la liberté jusqu'à la licence ; des pédants qui s'irritent dès qu'on raisonne ; de prétendus philosophes qui voudraient faire de ce monde *une table rase*, pour le reconstruire à leur fantaisie, et qui regardent tous les liens comme des chaînes. Je vois partout la vertu sacrifiée à l'égoïsme, la raison aux passions, la vérité à l'esprit de parti, et l'intérêt général aux intérêts privés : voilà le résultat de vos conseils. Vous voulez que le joug des lois soit doux, et il plie ; vous avez cru qu'on pouvait laisser les hommes penser et agir en liberté, et vous voyez comme ils abusent de cette liberté ; ce sont des aveugles qui tombent dès qu'ils sont sans guides et sans bâtons. Il faut, je le sens bien, changer de système, et, quoi qu'il puisse m'en coûter, je renonce à une bonté qui n'est que faiblesse ; il faut que mon sceptre soit garni de fer, et force enfin le peuple à être raisonnable, religieux, vertueux et heureux malgré lui.

« Prince, répondit le ministre, avant de vous adresser des paroles qui pourraient vous déplaire, je puis et je dois vous

en dire une qui fera seule votre éloge : c'est que vous êtes vraiment digne de régner, puisque vous ne voulez que le bien et ne cherchez que la vérité. Mais la vertu même est susceptible d'erreur et d'excès : plus elle est pure, moins elle conçoit les passions qui la combattent ; l'expérience seule peut la rendre indulgente, et lui faire concevoir qu'ici-bas l'intérêt est un prisme, au travers duquel chacun voit tous les objets diversement colorés. Il n'est rien qui n'ait plusieurs faces, et que l'on ne juge différemment, suivant la position où le sort nous place à l'égard de la chose que nous envisageons. Permettez-moi, à ce propos, de vous dire un conte qui n'est pas trop étranger au sujet de notre conversation.

« Un jeune sultan était irrité comme vous contre la perversité de son temps, et, malgré la douceur de son caractère, se montrait disposé à employer l'arme de la tyrannie, la violence, pour contraindre ses sujets à se plier sous le joug de la raison. Un vieux visir, voulant lui faire mieux connaître les hommes et le faire entrer dans le cercle des folies humaines, pour qu'il les jugeât avec plus d'indulgence, lui dit qu'un favori du grand prophète, justement vénéré par sa sainteté, lui avait fait un présent précieux, et qui pourrait devenir très-utile au projet de sa hautesse : « Car, poursuivit-il, vous formez une entreprise qui n'est pas sans difficulté : vous voulez guérir des malades ; il faut, avant, bien étudier leurs maladies. Vous triompherez bien plus facilement de vos ennemis, si, avant de les combattre, vous mettant pour ainsi dire à leur place, vous suivez avec sagacité leurs raisonnements et leurs projets. Le saint homme dont je viens de vous parler m'a donné un grand nombre de lunettes vraiment magiques ; il les a faites pareilles à des lunettes invisibles que le plus grand sorcier du monde, l'égoïsme, fait porter à chaque homme sans qu'il s'en doute. Or, dès que vous aurez daigné placer une de ces lunettes sur votre auguste nez, vous verrez involontairement toutes les

de comparable à la grâce, à la fraîcheur, aux regards, au sourire, à l'esprit, aux vertus, à la douceur et à la modestie de Zulime. Qu'importe la fortune à qui posséderait un pareil trésor? J'aimerais mieux une cabane avec elle, que le palais du sultan avec toute autre.

LE VISIR.

Tu me parles du sultan; vois combien il est au-dessus de toi : il avait deux passions, l'amour et la chasse; au lieu de s'y livrer en aveugle, il a su n'en faire que de simples amusements; il a su se vaincre et sacrifier ses penchants à ses devoirs.

LE SULTAN.

Je le crois bien; mais, loin de l'admirer en ce point, je suis tenté de le plaindre : il est détourné des sentiments naturels par des sentiments factices : c'est changer de mal et non s'amender. Je le croirais plutôt blasé que guéri. Un vieux sage disait avec raison « qu'il n'y a rien de si empêchant et de si dégoûté que l'abondance, et que le moyen de se guérir des deux passions de l'amour et de la chasse, c'est d'avoir trois cents femmes comme le grand-seigneur, et sept mille faucons comme l'empereur de la Chine. » Le sultan languit dans son harem; je brûle en voyant la chaumière de Zulime : sa simplicité me ravit, m'enchante, tandis que le grand nombre et le luxe de ses maîtresses le fatiguent. Dans mes voyages en Europe, j'ai vu de jeunes paysans entendre avec enthousiasme les rustiques accords d'une musique de village, tandis que la satiété rendait ennuyeuse, pour des enfants de chœur, l'harmonie pompeuse des chants d'une cathédrale.

LE VISIR.

Seigneur, je vois que les lunettes ne sont déjà presque plus sur le nez de votre hautesse; car vous commencez à raisonner et à citer.

LE SULTAN, *en riant.*

Tu as raison : mais voyons ce que j'ai dit, (*il lit*). Ah! par

Mahomet, que de folies! mais elles m'éclairent. Visir, je rappelle Kaleb; et, pour le guérir, je le marie à l'objet qu'il aime.

LE VISIR.

Vous agissez sagement: la politique, comme la justice, conseille l'indulgence; les réprimandes trop fortes ou trop injurieuses à une personne ou à un parti, sont des coups de marteau qui les enfoncent davantage dans l'erreur qu'on leur reproche; ce sont des coups d'aiguillon qui les font courir avec fureur dans le chemin où ils s'étaient d'abord timidement engagés.

Voici à présent les lunettes au travers desquelles votre émir Soliman voit, ainsi que la plupart de ses compagnons d'armes, les choses de ce monde.

LE SULTAN.

Ce verre me semble un peu ardent, mais je crois le reconnaître; il me présente les objets à peu près comme je les voyais dans ma première jeunesse. (*Un moment de silence*).

LE VISIR.

Noble émir, pourquoi donc ces regards farouches, cet air sombre, ces pas précipités? Tu portes, au milieu de cette cour paisible, la physionomie redoutable d'un guerrier entouré d'ennemis, et prêt à s'élancer sur eux pour les détruire. Ne voudras-tu donc jamais jouir en repos de ta gloire, et goûter comme nous les douceurs de la paix que nous devons à la sagesse du sultan?

LE SULTAN.

Voilà bien les propos d'un vieillard: « *Les douceurs de la paix! la sagesse du sultan!* » Eh! ne voyez-vous pas, visir, que la paix si vantée par la faiblesse, est un poison lent qui tue les États en amollissant les mœurs; elle engourdit les courages, enhardit la licence, favorise le luxe, exile les mâles vertus, ouvre la carrière aux basses intrigues: favorable aux

courtisans, nuisible au mérite, elle déplace l'activité. Au lieu de voler à la gloire, grâce à elle, on rampe dans les antichambres; les courtisans font oublier les soldats; l'habitude des plaisirs dégoûte du travail; la population s'augmente sans mesure, et la misère avec elle. Les peuples se mutinent, l'autorité mollit, les factions s'agitent; et, si l'étranger nous menace, on ne trouve plus, pour le combattre, que des courages abâtardis et des bras énervés. Les seules nations respectées et célèbres sont les nations belliqueuses; les seuls princes qui aient laissé de brillantes traces dans les siècles, ce sont les princes guerriers; leur nom est redouté au dehors, dans l'intérieur on respecte leur autorité, le glaive est le véritable sceptre; c'est lui seul qui assure l'indépendance des États, qui affermit les trônes, c'est lui seul qui prête quelque force à la justice et qui contraint la multitude à l'obéissance.

Voilà le langage mâle que vous devriez tenir au sultan, au lieu de l'endormir par les sermons de vos imans, par les rêves de vos philosophes, et de l'enivrer par l'encens de votre flatterie. Mais vous aimez mieux en faire un prince pacifique, et l'abandonner à la paresse et aux voluptés. En l'enchaînant avec des liens de fleurs soporifiques, vous espérez le gouverner plus facilement. Déjà j'ai peine à le reconnaître : ce n'est plus ce guerrier ardent et modeste tout à la fois, qui croyait n'avoir rien fait quand il lui restait encore quelques conquêtes à faire. Inactif et livré aux plaisirs, il ne cherche plus le danger, mais la louange; la vanité oiseuse remplace en lui la fierté laborieuse. Il n'en est pas encore au point de se louer lui-même, et de vanter tout ce qu'il fait pour un vain luxe, pour des arts frivoles, pour une cupide industrie; il blâme encore quelquefois la sottise qui s'encense elle-même; mais déjà il paie des panégyristes flatteurs et des muses hableuses. *Elles l'embaument*, comme dit un satirique européen, *de la douce fumée d'un éloge menteur, qui fait beaucoup de peu, et transforme une mouche en éléphant.* Voilà les beaux fruits de vos sages conseils.

LE VISIR.

Émir, l'âpreté de ton langage et l'injustice de tes reproches peignent bien la violence de ton caractère. Le peuple serait bien malheureux, et tu le deviendrais toi-même, si le sultan suivait tes funestes conseils.

La paix est l'état de santé des nations, la guerre est pour elle un état de maladie; et, si l'on en croyait tes pareils et toi, on entretiendrait dans le corps politique une fièvre continue qui le détruirait bientôt.

L'armée, j'en conviens, est la force d'un État; on ne saurait trop l'honorer quand elle n'est employée qu'à le défendre, ni trop la craindre dès qu'elle veut se mêler de l'intérieur. Il n'existe que deux bases solides pour les trônes, la justice au dedans, la force au dehors. Quand le glaive se met à la place du sceptre, la crainte remplace l'affection; les caprices du pouvoir arbitraire succèdent aux lois; la féconde liberté ne porte plus de fruits; le commerce languit; les arts s'exilent; l'agriculture même est anéantie; l'autorité devient la proie du guerrier le plus audacieux. Ce ne sont plus de lentes conspirations qui menacent à longs intervalles la puissance; ce sont des séditions soudaines qui la renversent; et, ainsi que la Grèce et l'empire romain, les gouvernements qui ne se reposent que sur le fragile et dangereux appui de l'épée, retombent inévitablement de la civilisation dans la barbarie.

Mais je perds mes paroles; je lis ton courroux dans tes yeux; ton intérêt t'aveugle. Apprends que c'est la tête qui doit gouverner, tandis que le bras n'est fait que pour agir. Soldats, vous êtes les bras de la puissance; cessez d'avoir le fol orgueil de vous mettre à la place de sa tête, dont les organes sont le prince, les législateurs et les magistrats. Ne songez à combattre que quand on vous l'ordonne, et ne portez pas vos présomptueux regards sur les travaux de ceux qui s'occupent péniblement à démêler les nœuds compliqués de la politique.

LE SULTAN.

Pitoyable raisonnement! Ces misérables nœuds dans lesquels vous espérez nous enlacer et enchaîner notre gloire, furent présentés autrefois, dit-on, au grand Alexandre, et voici comme il les rompit. (*Il veut tirer son sabre et ses lunettes tombent.*) A quel transport extravagant j'allais céder! Visir, tu as raison : la plupart de nos guerriers dédaignent tout ce qui n'est pas force et gloire; le pouvoir absolu leur plaît, parce qu'il a besoin de leur appui. Nourrissons avec soin leur zèle, mais en le contenant; leur passion est utile quand elle est dirigée. Protégeons surtout avec soin les lois contre la force; c'est une arme qui blesse trop souvent celui qui s'appuie sur elle sans prudence.

Mais voici les lunettes les plus bizarres du monde; je n'en vis jamais de semblables; leur forme est étrange : leur verre à facettes doit présenter les objets sous mille formes ridicules. A quel nez sont-elles destinées?

LE VISIR.

Seigneur, elles sont cependant d'un usage fort général, et particulièrement dans les cours, où vous savez bien qu'on est accoutumé à prendre toutes les formes qui peuvent plaire, à éviter toutes celles qui pourraient ennuyer et choquer. La raison et la vérité osent rarement s'y montrer; elles y porteraient un certain air chagrin qu'on trouverait insociable. Chacun, pour réussir, doit se montrer content de lui et des autres: or, vous comprenez qu'une grande erreur ou un excessif amour-propre qui approche de la folie, peuvent seuls nous rendre complétement contents de nous-mêmes.

LE SULTAN.

Je comprends; ainsi je ne m'attends pas à voir aucun sage porter de telles lunettes.

LE VISIR.

Ne jurons de rien. Souvenons-nous que, des sept sages

de la Grèce, cinq furent proclamés par la raison, et deux par cabales; c'étaient les princes Cléobule et Périandre.

LE SULTAN.

Visir, l'épigramme est hardie; mais essayons cette folle lunette : à qui appartient-elle?

LE VISIR.

A Zéangir.

LE SULTAN.

A Zéangir, ce courtisan écervelé qui passe pour fou parmi les plus fous de ma cour! En vérité, tu me fais perdre mon temps, tandis que, pour bien l'employer, je ferais mieux de chasser de mon palais Zéangir et ses pareils. N'importe, voyons quelles extravagances il va débiter. (*Il met les lunettes.*)

LE VISIR.

Eh bien, Zéangir, n'es-tu pas honteux, avec ton nom et ton rang, de jouer le rôle dont tu te charges dans le monde, de scandaliser tous les honnêtes gens par tes folies?

LE SULTAN.

Le nom de fou ne m'effraie nullement, visir; au contraire il me rassure, car il me permet souvent un langage que tu n'aurais pas le courage de tenir. Rappelle-toi ce que disait en Europe un vieux et respectable panégyriste de la folie : « Dans les anciennes monarchies, on ne permettait jamais qu'aux fous des rois de dire des vérités. Si un homme prend un mulet pour un cheval, une citrouille pour une femme, on le dit fou; et, s'il prend la flatterie pour la vérité, le faux éclat pour le vrai bonheur, un courtisan pour un ami solide, une laideron galante pour une Pénélope, croyez qu'on ne l'enfermera pas; il faudrait pour cela des petites maisons grandes comme des villes. »

LE VISIR.

J'en conviens; mais, de ton côté, avoue qu'une folie n'ex-

cuse pas l'autre, et que jamais il ne pourra sortir des tiennes ni une sage leçon, ni un résultat utile.

LE SULTAN.

Pourquoi non? Les Romains ont dû leur gloire à la folle fable d'une tête de cheval trouvée au Capitole; leur législation, au conte d'Égérie et de Numa; leur retour à la raison, à l'apologue des membres et de l'estomac. Les Spartiates, sourds aux raisons de Lycurgue, lui crevèrent un œil pour le payer de ses sages maximes, et n'adoptèrent son système d'éducation qu'après avoir ri du conte qu'il leur fit sur deux chiens de chasse.

Ah! croyez-moi, le plus sage des dieux était Momus, qui se moquait d'eux tous; et, par là, il présentait certainement de meilleures leçons aux hommes, que Jupiter en quittant la foudre pour courir les grisettes, que Cérès en donnant sa fille au diable, que Mars en espadonnant contre tout venant, qu'Hercule en amusant le ciel par ses tours de force, comme Mercure par ses honorables missions et par ses escamotages.

(*Le sultan, riant et ôtant ses lunettes.*)

J'ai ri, me voilà désarmé. Au lieu de bannir Zéangir et ses semblables, j'écouterai avec indulgence leurs folies, et je chercherai, comme dans les fables, s'il n'y a pas au bout quelques petites moralités.

(*Essayant successivement beaucoup d'autres lunettes.*)

Comme l'amour-propre est fier! comme la flatterie est complaisante! comme la paresse est douce et oublieuse! comme la volupté est fleurie et parfumée! comme l'ivresse ensevelit la douleur dans le sommeil! Ah! visir, reprenez vite ces lunettes; elles me rendraient aussi par trop indulgent, et je finirais peut-être par trouver, comme ces insensés, que la sagesse gâte la vie en ne s'alimentant que de privations, tandis que la folie ne se nourrit que de plaisirs. Pardonnons pour-

tant à ceux qui s'égarent en cherchant à se distraire des malheurs de la vie. « S'il n'y avait pas tant de peines dans l'existence, comme le dit certain sage français, la raison et la mémoire seraient des dons divins. Mais nos jours sont remplis de tant d'erreurs et de chagrins, que l'oubli ou l'illusion doivent être regardés souvent comme des présents célestes. »

Ah ! ah ! quel contraste ! tu me présentes maintenant une lunette bien sombre et bien enfumée ; c'est sans doute celle de quelque oiseau de nuit.

LE VISIR.

Doucement ; parlons-en avec plus de respect, et pour cause : c'est la lunette dont se servent notre mufti, et un grand nombre de vénérables imans.

LE SULTAN.

Je vais l'essayer, quoiqu'elle me semble plus propre à empêcher de voir qu'à éclaircir les objets. (*Un moment de silence.*)

LE VISIR.

Lumière de l'Orient ! quel est le nuage qui trouble l'auguste sérénité de vos traits ? vous semblez mécontent et prêt à nous annoncer quelque ordre sinistre du prophète.

LE SULTAN.

Eh ! n'ai-je pas un juste sujet d'être irrité, quand je vois les poisons de l'Europe et les contagions philosophiques se répandre parmi nous ? Vainement le prophète nous avait garantis d'une ivresse physique, en nous défendant l'usage pernicieux du vin : nous tombons dans une ivresse morale cent fois plus dangereuse, celle de l'orgueil, qui, par de frivoles jouissances de vanité, nous prive des voluptés éternelles qui nous sont promises par le prophète. L'homme, né pour obéir, veut examiner ; il ose raisonner et penser, au lieu d'ignorer et de se soumettre. Les travaux d'une science mondaine ébranlent les racines de la foi. Nous cesserons bientôt d'être les

seuls interprètes de la sagesse. On nous apporte de l'Occident les doctrines les plus pernicieuses, la tolérance, l'égalité devant la loi, la liberté civile et politique, enfin une fatale invention, œuvre des mauvais génies : c'est une méthode d'enseignement mutuel qui, plus funeste que le canon, va renverser tout l'édifice religieux et social.

LE VISIR.

Comment pouvez-vous concevoir de pareilles craintes? Je le comprendrais si vous prêchiez l'erreur et non la vérité; si vous défendiez plutôt vos intérêts privés que la morale publique; et si, combattant pour votre propre cause, et non pour celle de la divinité, vous ne nous aviez débité, au lieu d'oracles, que des fables grossières, incapables de soutenir l'éclat du jour et de la lumière de la raison. Cette raison est un flambeau donné à l'homme par le ciel pour l'éclairer dans sa marche, pour le diriger dans ses travaux, pour le conduire à la perfection ; pourquoi donc voulez-vous l'éteindre? Oubliez-vous que les envoyés du Très-Haut sont des anges de lumière et non des anges de ténèbres? On ne recherche l'ombre que lorsqu'on a de fortes raisons pour craindre la clarté. Quel mal peut donc, selon vous, résulter d'un système d'enseignement mutuel, qui doit exciter une noble émulation dans la jeunesse, et lui faire apprendre rapidement tout ce qui lui est nécessaire pour développer ses facultés, pour connaître ses devoirs et exercer d'utiles talents?

LE SULTAN.

Quel bouleversement dans les esprits et dans les âmes! Ah! visir, malgré votre barbe grise, vous êtes atteint par la corruption du siècle! Et ne sentez-vous pas que, si les hommes s'éclairent et raisonnent, tout sera perdu? Ne voyez-vous pas dès lors notre domination ébranlée, la source de nos richesses tarie, les préjugés détruits, la licence invoquant les lois contre l'autorité? Il n'existera plus d'autre inégalité que celle des fortunes, d'autre prééminence que celle des vertus et des ta-

lents. Pour arriver aux emplois, les titres de nos pères ne nous serviront plus, si nous ne les appuyons d'un mérite personnel. L'inflexible loi soumetra tous les rangs à son rigoureux niveau. Le mot d'*ordre* lui-même, notre bouclier sacré, cessera de rappeler d'antiques distinctions, d'illustres supériorités sociales. On ne s'en servira que pour exprimer les idées triviales et monotones de tranquillité publique, d'économie, de morale universelle, de tolérance, et de juste équilibre des pouvoirs. Enfin, ce sera une subversion totale; et pour peu que ce chaos continue, il sera mille fois plus heureux d'être gouvernés que d'être gouvernants. Vous même, visir, vous cesserez d'exercer à votre gré l'autorité du prince; vous serez forcé de consulter l'opinion publique au lieu de votre propre volonté, et le sultan lui-même ne se verra plus entouré de courtisans zéles, mais de censeurs importuns.

LE VISIR.

Respectable iman, ce que vous appelez malheur, pourrait fort bien être regardé comme le plus grand bonheur pour le peuple musulman et même pour son prince.

Nos premiers sultans, pleins du véritable esprit de l'Alcoran, et qui ont soumis les trois quarts du monde à la loi sainte, ne se distinguaient des autres fidèles que par leur modestie, leur justice et leur courage; ils avaient, sur leur autorité légitime, des idées très-différentes de celles que vous voulez inspirer au vulgaire; leur opinion sur ce point ressemblait fort à celle d'un célèbre iman chrétien, nommé Bossuet : « Qui ne sait, dit-il, qu'un roi légitime doit régner par l'inclination? Elle assujettit bien autrement le cœur que la crainte et même que l'espérance : la crainte servile donne un tyran à notre âme; l'espérance mercenaire lui donne un maître; tandis que la soumission, qui naît du devoir et de l'inclination, donne à notre cœur un roi légitime. »

Si les hommes, comme vous le craignez, sont désormais soumis par affection, gouvernés par les lois, éclairés par la

raison, le trône n'en sera que plus affermi; la cour seule sera changée. « Et qu'est-ce que la vie de la cour? disait encore le même iman chrétien : faire céder toutes ses passions au désir d'avancer sa fortune; dissimuler tout ce qui déplaît, et souffrir tout ce qui offense de la part de celui que nous flattons pour lui plaire; étudier sans cesse la volonté d'autrui, et renoncer pour cela, s'il est nécessaire, à nos plus chères pensées : qui ne sait pas cela, ne sait pas la cour. » Voilà ce que disait un grand docteur, un illustre moraliste; et c'est ce langage que devraient tenir les ministres de la religion à tous les grands, à tous les princes.

LE SULTAN.

Allah m'en préserve! c'est une doctrine maudite, contre laquelle tous les hommes bien pensants doivent réunir leurs efforts, pour l'arrêter dans ses progrès.

LE VISIR.

Et quand bien même votre projet serait aussi raisonnable qu'il me semble injuste, comment vous y prendrez-vous pour l'exécuter? La pensée échappe à la compression; je ne connais point de cimeterre qui puisse trancher des idées, ni de canons qui puissent renverser des opinions.

LE SULTAN.

Il faut bien se servir des armes du démon contre lui-même. Opposons donc la ruse à l'audace, et des voiles utiles à des clartés trop dangereuses.

Il m'est venu une idée que je crois excellente et que je vais proposer au divan : on nous mine par des écoles d'enseignement mutuel pour étendre une orgueilleuse science; créons, de notre côté, des écoles où l'on s'enseignera mutuellement toutes les douceurs et tous les avantages d'une sainte et paisible ignorance. Le penchant le plus commun chez tous les hommes, la paresse, nous prêtera son secours, et doit nous faire espérer un plein succès. Dans ces écoles, on apprendra

combien il est utile à chacun de ne connaître que ses devoirs, et d'ignorer ses droits ; combien il est doux de suivre sans effort la routine de nos pères, de ne faire aujourd'hui que ce qu'on a fait la veille, et de se laisser tranquillement conduire au bonheur, dans ce monde par les visirs, et dans l'autre par les imans.

LE VISIR.

Ainsi, vous voulez qu'on s'apprenne mutuellement à n'être que des machines dociles et des instruments serviles? Mais avec quelle confiance, dans des jours de périls et de détresse, vous reposerez-vous sur de tels appuis, qui n'auront ni affection pour vous, ni dévouement pour la patrie, ni fermeté contre l'ennemi? L'habitude de ne connaître d'autre droit que la force, rend le peuple inconstant et lâche. Au milieu de vos nouvelles écoles, ignorant ce qu'il doit suivre, ce qu'il doit éviter, n'apprendra-t-il pas à sacrifier trop souvent le ciel à la terre, la religion à l'ambition, la piété à la cupidité, et à négliger le malheur pour encenser la fortune?

LE SULTAN, *irrité.*

Ah! si vous n'étiez pas visir, comme je punirais votre imprudente audace! Mais vous êtes trompé par mes ennemis : je ne suis ni un méchant, ni un courtisan ; je ne cherche la fortune que pour secourir la pauvreté ; je ne fréquente la cour que pour l'éclairer ; je ne me montre rigoureux que pour défendre l'autel et le trône, et je ne prodigue mes louanges au prince que pour l'engager à les mériter. S'il m'écoute, sa justice va faire rentrer dans la poussière tout ce qui ne veut pas se soumettre aveuglément à cette maxime fondamentale, «qu'il ne faut partout qu'une loi, qu'un maître et qu'une foi.» (*Il ôte les lunettes.*)

Ce maudit verre devient si noir et si rouge que je n'y vois plus rien. (*Il lit et dit ensuite :*)

Comme l'intérêt nous aveugle? toutes les extravagances

que je viens de dire me rappellent ce passage d'un prédicateur chrétien, que j'ai lu autrefois : « Le courtisan, dévoré d'ambition, et qui tous les jours sacrifie à cette idole sa conscience et la probité, convient de la bassesse de cette passion dans ses semblables, en même temps qu'il la regarde comme une vertu, ou comme la grande science de la cour, pour lui-même. Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables, qui l'empêchent de se reconnaître tel qu'il est. Nous avons beau, pour ainsi dire, le montrer au doigt, on trouve toujours en soi certains traits adoucis qui changent la ressemblance ; on se dit tout bas à soi-même, je ne suis pas cet homme. »

L'iman Massillon avait raison ; cependant, sur certains points, mon mufti n'a pas tant de torts. Il est certain que trop de bontés ressemble à la faiblesse ; qu'il faut que l'autorité se fasse craindre pour qu'elle soit respectée ; et que, si on laisse trop d'essor à la pensée, un champ trop libre à l'opinion.....

LE VISIR.

Doucement, seigneur ; vous reprenez, sans y songer, vos propres lunettes, et ce ne sont point celles-ci que j'ai l'audacieuse intention de vous présenter.

LE SULTAN.

Fort bien, je vous entends, malicieux visir. Vous ordonnerez de ma part à tous les imans de ne s'occuper que de morale, de religion, de ne prêcher que la paix, que la tolérance, et de ne jamais se mêler de politique.

Quelles sont ces autres lunettes si petites et si diversement colorées ?

LE VISIR.

Ce sont celles des femmes de votre harem.

LE SULTAN.

Il serait assez ridicule que je m'en servisse même pour un moment.

LE VISIR.

Vous ne seriez pourtant pas le premier prince qui ait vu tous les objets, même les plus graves, à travers de semblables lorgnettes.

LE SULTAN. *Il les approche de ses yeux.*

Ah! que de jalousies! que de vanités! que de querelles! que d'inconstance! que de flatteries! que de vengeances! que de méchancetés! Essayons cette lunette rouillée; elle appartient sans doute à une femme âgée : peut-être me présentera-t-elle les objets plus gravement que les autres.

LE VISIR.

Zoraïme, tu parais bien irritée. Quel est le sujet qui excite ta colère?

LE SULTAN.

Votre injustice et votre ingratitude. Je viens d'entendre un vieux moraliste, bouffi d'orgueil, qui déclame avec violence contre tous les défauts prétendus de notre sexe, parce que, jeune, il était trop sot pour en être bien traité, et que, vieux, il n'est plus sensible à ses charmes. Vous oubliez trop souvent que les femmes protégent votre berceau, soignent votre enfance, embellissent votre jeunesse, font le bonheur de votre maturité, et sont les dernières consolations de votre vieillesse. Elles se voient condamnées par vous à pratiquer sans cesse des vertus, dont vous ne connaissez que le nom, et à remplir une foule de devoirs, auxquels il vous serait impossible de vous soumettre.

Nous avons des défauts, mais nous vous les devons tous, c'est pour vous plaire que nous paraissons vaines et coquettes; c'est votre inconstance qui nous rend jalouses; ce sont les chagrins que vous nous causez, qui excitent nos querelles, qui nous portent à la vengeance; enfin c'est pour éviter d'être esclaves et victimes de nos tyrans, que nous cherchons à les

dominer : en un mot, nos vertus nons appartiennent, et nos vices viennent de vous.

LE VISIR.

Comment je m'attendais à des folies, et voilà de la sagesse.

LE SULTAN, *ôtant les lunettes.*

Ma foi, visir, la vieille a raison ; je voulais sévèrement réformer les mœurs des femmes, mais je vois bien que c'est par les nôtres que la réforme doit commencer.

A quoi servent ces immenses lunettes qu'à peine je puis tenir dans mes mains ?

LE VISIR.

Ce sont elles à travers lesquelles l'orgueil de chaque peuple s'examine et se juge lui-même. Chacun, n'envisageant que son beau côté, croit ainsi l'emporter sur tous les autres.

LE SULTAN.

Voyons. En effet, l'Espagnol croit qu'il excelle par son héroïque fierté ; le Romain par la grandeur de ses souvenirs ; l'Italien, par son goût pour les arts ; le Russe, par son intrépidité ; le Chinois, par sa constance dans ses coutumes et dans ses lois ; le Turc, par sa bonne foi et par la pureté de son culte ; l'Allemand, par sa bonté ; l'Anglais, par sa raison ; le Français, par son esprit.

LE VISIR.

Et ne voyez-vous pas aussi cette autre lunette ? C'est celle d'une espèce de peuple disséminé partout et partout le même : c'est le peuple des courtisans.

LE SULTAN.

Ah ! je les connais trop bien pour être tenté de les essayer ; elles sont d'ailleurs trop remplies de taches ; l'égoïsme seul peut s'en servir sans dégoût.

Mais ces dernières lunettes, pourquoi les mettez-vous à part ?

LE VISIR.

Pour de très-bonnes raisons. Votre hautesse a besoin de repos, et l'examen de celles-ci pourrait fort bien l'agiter et la priver pour quelque temps du sommeil : ce sont deux lunettes qui servent à deux esprits de partis très-opposés ; l'un ne voit les objets que sous le rapport de l'intérêt général, l'autre sous celui de l'intérêt privé, et...

LE SULTAN.

Il suffit. Ceci demande une plus froide méditation. D'ailleurs, ma résolution est prise à cet égard, et ma justice saura briser toutes lunettes d'esprit de parti ; elles doivent disparaître devant celle de l'intérêt national, la seule dont un bon prince veuille se servir.

« Telle fut, reprit alors le ministre européen qui venait d'achever son conte, telle fut la conversation du sultan et du visir.

— Mon cher comte, je vous remercie, répondit le prince ; vos lunettes m'éclairent, elles me rendront plus indulgent. Je vois que les hommes sont plus trompés que méchants. Chacun considère les objets suivant la position où il est placé. Il vaut mieux les éclairer que les comprimer, et je veux les amener doucement à concilier leurs différents intérêts pour les faire concourir tous au bien général. Les goûts, les penchants, les passions seront éternellement variés. Ce sont les vents qui agitent l'océan de la vie humaine ; ils favorisent la navigation d'un pilote habile, et jettent sur les écueils celui qui ne connaît point l'art de s'en servir.

« Votre apologue me rappelle ces vers d'un ancien poëte romain [1], traduits par un sage moderne [2].

Chacun a ses plaisirs : ménagez ceux des autres,
Et ne les forcez point de s'asservir aux vôtres.

. . . .

[1] Horace.
[2] Daru.

Le sort du bœuf fait envie au coursier :
Crois-moi, chacun doit faire son métier.
Il est des gens qui n'ont ni pourpre de Carie,
Ni vases précieux, ni marbres, ni tableaux ;
Mais j'en connais aussi qui n'en ont point envie.
Voilà deux frères : l'un n'aime que le repos,
Et méprise tout l'or du tyran de Lydie ;
Pourquoi l'autre, aussi riche, épuise-t-il sa vie
A faire dans ses champs de pénibles travaux?
C'est le secret du dieu que l'on nomme *Génie*;
Tantôt blanc, tantôt noir, ou propice ou malin,
Qui nait, meurt avec nous et fait notre destin.

DES LACUNES HISTORIQUES, ET DE LA TOUR DE BABEL.

La plupart des historiens, se traînant sur les traces de leurs prédécesseurs, ne se livrent à aucune recherche pénible ; de sorte que, dans un style plus ou moins sec, lâche ou empoulé, et sous des formes diverses, ils ne nous disent que ce que d'autres ont cent fois écrit avant eux, et ne nous apprennent rien de nouveau.

Leur paresse me désole, car je suis à la fois, par opinion, ami de tout ce qui est ancien, et par goût, très-curieux de nouveautés ; de façon que pour me contenter il faudrait me donner de vieilles histoires rajeunies par des détails nouveaux, ce qui, en y mettant un peu de soin, ne serait pas si difficile qu'on pourrait le croire : il faudrait seulement fouiller avec un peu plus d'intelligence et d'activité dans les antiques archives.

J'ai, par exemple, été fort satisfait, en lisant l'Histoire universelle composée par une société de savants, d'y trouver tout un volume rempli de détails curieux sur la construction, les dimensions, les distributions de l'arche de Noé. Je la connais à présent mieux que les bateaux à vapeur, parce que les journaux n'ont parlé de ceux-ci que très-légèrement, et je fais étu-

dier cette arche à fond par mes enfants, pour leur former le cœur et l'esprit. Le cadet remarquait l'autre jour que ce bâtiment ressemblait à une infinité d'autres, et qu'on y trouvait beaucoup de bêtes et bien peu d'hommes.

J'aurais bien voulu aussi que ces mêmes auteurs, si laborieux et si judicieux, eussent éclairci une question dont la solution serait très-importante pour nous.

Noé, après le déluge, se trouvant le roi du genre humain, prit nécessairement un de ses fils pour secrétaire; mais lequel des trois! voilà ce qu'il nous serait bien essentiel de savoir; car si, par exemple, c'eût été Japhet, qui a peuplé, comme on le sait, toute l'Europe, ce Japhet, ayant eu le titre de secrétaire du roi, aurait été noble de droit; il aurait transmis la noblesse à ses descendants; nous serions aujourd'hui tous nobles en Europe, et ce fait, bien constaté, terminerait tout à coup la longue et sanglante querelle qui nous divise mal à propos en patriciens et en plébéiens. Ainsi, la principale cause de nos discordes disparaîtrait, et ceux que la raison de la Charte n'a pas encore pu réconcilier, se reconnaîtraient égaux en vertu de ce titre bien plus ancien, et s'embrasseraient cordialement.

Il est vrai que les trois autres parties du monde pourraient réclamer contre cette prétention européenne; mais ce serait bien à tort, puisque récemment un écrivain célèbre a osé avancer que « la nation anglaise tout entière est, par ses vertus et ses lumières, l'aristocratie du reste du monde. »

Dès qu'il serait bien reconnu que tous les Européens sont nobles et forment la véritable aristocratie du globe terrestre, il nous faudrait une marque éclatante de distinction; et, pour qu'elle fût convenable à l'ancienneté de notre noblesse, tous les Européens devraient être décorés de la *pourpre*; mais malheureusement, par la négligence de nos historiens et de nos naturalistes, cette antique *pourpre* de Tyr, si honorée par les rois d'Asie et par les patriciens de Rome, est perdue. Nous ne connaissons plus le poisson ou la coquille qui la fournissait,

et au grand scandale de toute aristocratie, à la honte de toute vanité, depuis que les sauvages du Nord, vêtus de peaux, ont vaincu les Grecs et les Romains, qui, au lieu de soldats, n'avaient plus que des moines et des ermites couverts de frocs de laine blanche, brune ou noire, nous ignorons ce que c'était que la vraie *pourpre*.

J'invite l'Académie des sciences à mettre fin à ce scandale, qui conserve les couleurs plébéiennes en honneur, et laisse dans l'oubli la toge royale, consulaire et patricienne.

Il est un autre point plus important, sur lequel un long travail me met à portée de répandre quelques lumières utiles, et de remplir une lacune historique qui fait honte à notre érudition; je veux parler de la grande catastrophe qui la première a divisé, dispersé les hommes, et qui les empêche depuis tant de siècles de s'entendre. Je ne ferai point à mon lecteur la honte de supposer qu'il n'a pas déjà compris que c'est de la *Tour de Babel* dont il est question.

Un médecin persan que j'ai vu en Russie, et qui, semblable à beaucoup de ses confrères, laissant à la nature le soin de guérir ou de tuer ses malades, s'occupait presque exclusivement de politique et de philosophie, me fit lire un vieux manuscrit chaldéen, qu'il avait traduit en arabe, et qui contenait l'histoire curieuse et véritable de ce grand événement.

Comme elle est très-longue, je ne vous en dirai que quelques mots; ils suffiront peut-être pour vous donner le désir de lire dans vos moments perdus l'ouvrage entier, que je m'occupe à traduire en français, ce qui exigera un peu de temps, puisqu'il est en seize volumes in-folio. Vous y verrez l'origine de toutes les querelles qui ont agité et ensanglanté la terre, et sur lesquelles, après quatre mille soixante-cinq ans, plusieurs tranchants publicistes se flattent de nous donner des idées nouvelles.

Tous les hommes, depuis le déluge, c'est-à-dire pendant un siècle après ce désastre, ne s'étaient occupés qu'à peupler la terre : occupation fort douce, très-conforme à la loi divine, et

très-contraire à celle de tant d'hommes, qui, depuis, n'ont fait consister leur gloire et leur puissance qu'à tuer une foule de leurs semblables pour faire vivre leur propre nom, et à les mutiler pour garder leurs femmes.

Tous les habitants de la terre vivaient égaux dans l'innocence de la vie pastorale. A mesure qu'ils se multiplièrent, la terre se fertilisa; le travail s'accrut par l'industrie; l'industrie amena la richesse et son ombre inséparable, la pauvreté; l'orgueil naquit; l'émail des fleurs, la fraîcheur des bois, la paix des champs, ne satisfirent plus les vœux des hommes; le fer, arraché des mines, et qui ne tarda pas à être employé à répandre le sang, servit d'abord à façonner la pierre, à bâtir des maisons, à construire une cité. Les familles réunies formèrent un peuple; et dès ce moment, la loi naturelle ne suffisant plus, on sentit le besoin de lois positives. Les pères de famille composèrent un sénat; le plus ancien en fut déclaré chef; et, fiers de leurs arts grossiers et de leurs premiers pas dans la civilisation, les insensés crurent qu'ils pouvaient s'approcher du ciel. En conséquence, tous se mirent à l'ouvrage pour construire une tour prodigieuse, que leur ignorant délire leur faisait considérer comme un point de communication avec la Divinité.

Ainsi l'industrie humaine naissante croyait déjà pouvoir rivaliser avec l'habileté sans bornes du grand architecte de l'univers.

Ils travaillaient tous avec cet accord si commun entre les hommes qui s'élèvent, et si rare entre ceux qui tombent, lorsque tout à coup une question imprévue, faite au milieu d'un festin par l'un des plus habiles ouvriers, alluma, parmi ce peuple de travailleurs, le flambeau de la discorde.

« Je ne doute point, dit-il, que nos efforts réunis ne nous fassent atteindre notre but : mais, quand cette tour, qui dominera le monde, sera achevée, à quel usage la consacrerons-nous? doit-elle être la demeure d'un seul homme? quelques-uns doivent-ils en occuper les différents étages, ou sera-ce un

bien commun, et tous auront-ils le droit de les habiter tour à tour, et de jouir du magnifique spectacle que présentera la terre à ceux qui la regarderont de si haut? »

A peine eut-il achevé, que de toutes parts une foule de voix confuses fit retentir les voûtes de la salle du festin ; tous parlaient à la fois ; on ne pouvait s'entendre : après beaucoup d'efforts, le chef du sénat obtint la parole.

Enorgueilli de sa prééminence, il voulait posséder l'édifice à lui tout seul, disant qu'il était au-dessus d'eux et des lois, qu'il devait tout dominer pour tout surveiller ; et le désir de convaincre ses auditeurs attentifs lui faisant chercher des termes pour exprimer des idées tout à fait nouvelles au milieu d'hommes égaux, sa passion lui inspira les mots d'*autorité absolue*, de *hiérarchie,* de *fils du Soleil,* de *roi des rois,* de *seigneur,* de *vassal*, de *sérénité,* de *hautesse,* de *maître,* d'*esclave,* de *despotisme*, qui le rendirent tout à fait intelligible pour la plupart de ses auditeurs, excepté pour quelques hommes vains et sans talent, mais donc l'instinct devinait assez que, n'étant rien par eux-mêmes, ils pourraient être quelque chose en portant le joug d'un maître dont ils flatteraient les caprices.

La grande majorité des assistants couvrit par ses murmures la voix du chef, et, après une longue confusion, ceux d'entre eux dont le hasard avait le plus multiplié les troupeaux, et qui, par leur audace ou leur adresse, s'étaient le plus enrichis des dépouilles conquises sur les animaux des forêts, s'efforcèrent de se faire entendre, et de prouver qu'il fallait différentes classes d'habitants dans la tour, comme elle avait divers étages, et que les plus élevés devaient appartenir à ceux qui tenaient de leurs pères plus de biens et plus d'éclat. Pour soutenir cette prétention, la même ivresse fit venir en foule dans leurs têtes les mots nouveaux de *castes,* d'*ordres,* de *patriciat,* de *satrape,* de *grandesse,* de *tétrarque,* de *priviléges* et d'*aristocratie,* qui d'abord firent rire la multitude, et bientôt la mirent en fureur.

Alors ce fut une véritable cohue ; car tout le peuple, poussant de grands cris, fit entendre, en mugissant, les mots de *niveau*, d'*égalité*, de *communauté*, de *tyrannie*, de *loi agraire*, de *fraternité*, de *révolution*, de *démocratie* et de *démagogie*.

Bientôt le tumulte, qui allait toujours croissant, se changea en rixe sanglante ; tous les instruments de travail devinrent des instruments de mort, et les plus hardis de ces mortels présomptueux, qui se flattaient de monter au ciel, furent jetés expirants sur la terre, pour des questions et des paroles qu'aucun d'eux ne comprenait clairement.

En vain un *petit vieillard*, presque centenaire, et qui se souvenait des leçons de son bisaïeul Noé, leur cria : *Arrêtez-vous donc !* et voulut les ramener à la concorde, à la raison, en leur proposant de donner une autorité nécessaire, mais limitée, au chef de l'État ; de lui laisser le sommet de la tour ; d'assurer le repos des plus riches, en accordant un étage, une chambre supérieure à des hommes chargés de défendre leurs intérêts ; de régler les rangs du reste selon le mérite, les talents et les vertus, et de céder le rez-de-chaussée de l'édifice à des individus choisis par tout le peuple pour conserver ses droits : on le comprit encore moins que les autres. Il disait des vérités qu'on ne devait connaître que trente siècles plus tard.

Ces furieux continuèrent sans trêve à se quereller, à se battre, à créer, pour des passions nouvelles, un langage nouveau ; et, lorsqu'ils furent bien fatigués de disputer sans se comprendre, et de s'égorger sans pouvoir se soumettre, ils se séparèrent, se dispersèrent, et fondèrent, dans toutes les parties du monde, tous ces différents peuples, dont les sanglantes folies forment le vaste et triste *panorama* de l'histoire.

Après trois mille ans, devenus plus sages, ce n'est plus un édifice téméraire, c'est une bonne et sage constitution que nous voulons fonder ; mais, tandis qu'on y travaille, quelques voix orgueilleuses, plusieurs têtes ardentes, quelques hommes fermant leurs yeux à la lumière, font encore entendre le langage des erreurs, des préjugés et des passions ; on voit même

des mains audacieuses qui s'efforcent d'agiter et de ranimer les brandons de la discorde. Restons toujours réunis, resserrons encore nos liens pour déjouer ces coupables efforts ; rappelons-nous l'avis du *Petit vieillard,* et n'oublions jamais la *Tour de Babel.*

MARIE STUART,

REINE DE FRANCE ET D'ÉCOSSE.

NÉE EN 1542.

Le sort, qui, pendant quelques années, combla de ses faveurs cette reine célèbre, ne la laissa jouir que peu d'instants d'un bonheur illusoire, d'une gloire fugitive, et se plut ensuite à épuiser sur elle toutes ses rigueurs.

Jamais une femme, jamais une reine ne reçut de la nature et de la fortune des présents plus brillants et plus dangereux. A peine sortie d'un berceau enveloppé de pourpre et entouré de fleurs, elle se vit portée sur deux trônes : l'un disparut aussi rapidement que la vapeur d'un songe ; l'autre, placé sur des écueils, au milieu des tempêtes, ne fut pour elle qu'un siége sanglant, d'où elle fut bientôt précipitée dans une prison qui la renferma vingt ans; et d'où elle ne sortit que pour monter sur l'échafaud.

Couronnée dès son enfance, enivrée d'hommages dans ses premières années, entraînée dans sa jeunesse par de funestes passions, victime en sa maturité de la jalousie d'une rivale et des discordes politiques et religieuses, la France fut le théâtre des courts instants de son bonheur, l'Ecosse celui de ses faiblesses et de ses erreurs, l'Angleterre celui de ses malheurs, de son courage, de sa mort et de sa gloire.

Aimée avec passion, haïe avec fureur, la postérité hésite encore sur le jugement qu'elle doit porter dans la cause de cette

reine infortunée. Les plus graves, les plus fortes présomptions s'élèvent contre sa mémoire; la couronne nuptiale ensanglantée ternit l'éclat de sa couronne royale. Si la fortune l'eût favorisée, aucune voix peut-être n'oserait aujourd'hui la justifier de ses erreurs; triomphante, elle aurait été jugée criminelle : mais les larmes que fait répandre le nom de Marie Stuart troublent, pour ainsi dire, la vue de la justice. Condamnée par une rivale qui n'avait pas le droit de la juger, victime de la haine et de la jalousie, martyre de sa foi, héroïque dans sa mort, elle inspire une pitié mêlée d'admiration; l'injustice du juge fait oublier les torts de l'accusée; on prend, pour ainsi dire malgré soi-même, le parti de l'opprimée coupable contre l'oppresseur tyrannique; le courage et le malheur se revêtent à nos yeux des couleurs de l'innocence; et, tremblant de répéter un arrêt féroce, nous sommes trop émus pour être sévères et trop attendris pour condammer.

Brantôme, ainsi que la plupart des auteurs français et des catholiques anglais, parlent de Marie plus en chevaliers qu'en historiens, en enthousiastes qu'en juges. Buchanan, fougueux réformateur, comblé de bienfaits par la reine d'Écosse, sacrifiant la reconnaissance au fanatisme, ne porte sur la vie de Marie Stuart que le flambeau d'une haine religieuse : le fameux Knox, le Démosthène des réformés écossais, également entraîné par sa passion, poursuit sa reine malheureuse avec l'acharnement d'un ennemi furieux; la grâce enchanteresse d'une femme douce et faible ne lui paraît qu'une forme trompeuse prise par le démon pour pervertir l'Écosse; et, comme elle est catholique, tout en elle lui semble piége, artifice et crime.

De Thou la juge en magistrat vertueux, mais sévère et inflexible. Robertson seul cherche impartialement la vérité dans les faits, les motifs dans les passions, les excuses dans le siècle.

C'est ce siècle surtout qu'il faut observer et connaître pour parler avec équité d'une reine qui en fut tour à tour l'ornement, la honte et la victime.

L'Europe tentait au seizième siècle un premier et grand effort pour secouer ses antiques chaînes, pour sortir des ténèbres, et pour faire quelques pas vers les lumières de la civilisation. La destruction du système féodal s'avançait; l'affranchissement des peuples commençait; l'établissement des armées permanentes accroissait la puissance des rois; la renaissance des lettres menaçait la vieillesse de la superstition; les rapports et les liens de la politique européenne s'étendaient, et tout ce qu'on attaquait avec ardeur était défendu avec passion.

Cette grande révolution s'opérait par des hommes encore semi-barbares : ce n'était point la science et la vérité aux prises avec l'ignorance et les préjugés, c'était l'enthousiasme combattant le fanatisme, et des erreurs nouvelles attaquant des erreurs anciennes; ce siècle enfin offrait un mélange bizarre d'ambition, de mollesse, de luxe, de chevalerie, de dévotion, de pédanterie, d'austérité, de débauche, de perfidie et de cruauté. L'esprit de secte et de parti divisait tous les esprits, enflammait toutes les passions, et servait de voile et d'excuse à tous les crimes.

Ce fut dans ces temps de discorde et d'orages que Marie Stuart reçut le jour. L'Europe, embrasée par les longues querelles de Charles-Quint et de François I, vit alors l'Angleterre rompre ouvertement avec Rome; Henri VIII, tyran cruel, politique sombre, ne brisa point le joug de l'Église pour affranchir son peuple, mais pour sortir des liens qui gênaient ses inconstantes et sanguinaires amours.

Son exemple donna l'essor aux esprits ardents et mélancoliques qui voulaient, dans la Grande-Bretagne, réformer le culte catholique. Le luxe, la mollesse, l'ambition et la dépravation de la cour romaine et de la plus grande partie du clergé catholique à cette époque, donnaient pour partisans, aux réformateurs, tous les hommes ardents et austères; ils ne se bornèrent pas à s'armer contre les abus, ils attaquèrent les dogmes; et, prétendant ramener l'église à la simplicité des

premiers siècles, ils s'attachèrent surtout à détruire la hiérarchie ecclésiastique.

Ce fut principalement en Écosse que l'orage éclata avec le plus de violence. Cette contrée avait conservé, plus longtemps que toute autre, les mœurs sauvages, l'esprit belliqueux, l'indépendante fierté des tribus germaines, celtiques et bretonnes. Les chefs guerriers de ces tribus, qui portaient le nom de *clans*, plaçaient les rois d'Écosse sur un trône sans pouvoir et entouré d'écueils. La guerre civile, le pillage, le brigandage, formaient l'état constant du pays : le glaive tenait lieu de sceptre, la force de justice, les mœurs de lois ; et le prince ne jouissait de quelque puissance que lorsque, dans la division des partis, il se trouvait soutenu par le plus nombreux, et favorisé par la victoire.

A la faveur de ces troubles continuels, les archevêques, les évêques et les abbés, protégés par l'antique croyance, avaient acquis des domaines étendus, d'immenses richesses et une autorité aussi redoutable aux grands qu'à la cour. Les apôtres de la réforme excitèrent facilement la jalousie des nobles, la cupidité des soldats et l'indignation des peuples, en peignant, sous les plus vives couleurs, le contraste scandaleux de l'opulence du clergé avec la pauvreté évangélique.

D'un autre côté, les chefs de l'Église, en possession de l'autorité, appuyés par leurs nombreuses familles, forts par leurs richesses, défendus par tous ceux qui tenaient au culte de leurs pères, opposaient une vive résistance aux innovateurs. Au lieu de s'interposer entre ces partis, Henri VIII conçut le projet et entrevit l'espoir de profiter de leurs querelles pour réunir l'Écosse à son sceptre ; et, dans cette vue, sa politique attisa le feu de ces discordes religieuses.

Telle était la situation des affaires et des esprits, lorsque Jacques V, roi d'Écosse, mourut peu de jours après la naissance de sa fille Marie Stuart. Cet enfant, destiné à tant d'éclat, de célébrité et d'infortunes, avait pour mère la reine Marie, de l'illustre et fatale maison des Guises. La fureur des

partis, l'esprit de controverse, l'indépendance des nobles, l'orgueil inflexible des prêtres, la passion sans frein des réformateurs et la guerre déclarée par l'Angleterre, formaient de tous côtés d'effrayants orages qui entouraient le tombeau de Jacques et le berceau de Marie ; aussi, peu de moments avant d'expirer, le roi prédit les malheurs qui devaient tomber sur la tête de sa fille.

Le cardinal Beaton, premier ministre, excitait trop l'aversion des réformés par sa haine contre eux, pour être élevé sans obstacle à la régence ; elle fut donnée par la noblesse à Jacques Hamilton, comte d'Aran, proche parent de la jeune reine. S'il n'eût fallu pour un tel poste que de la douceur et de la probité, Hamilton en était digne ; mais son esprit manquait de décision, et son caractère de fermeté, qualités sans lesquelles on ne peut gouverner les hommes.

Le danger public s'accroissait chaque jour ; l'armée anglaise défit dans une bataille les troupes d'Écosse. Un grand nombre de nobles tomba dans les fers, et le régent fut réduit à demander la paix. Henri VIII voulait faire épouser la jeune reine Marie à son fils Édouard : ce lien aurait pu prévenir de longs malheurs ; mais cette négociation, qu'un peu de sagesse eût fait réussir, échoua parce qu'elle fut conduite avec orgueil. Le roi d'Angleterre irrita l'Écosse en voulant lui dicter des lois : il exigeait qu'on remît sur-le-champ la jeune reine entre ses mains. Le parlement écossais refusa d'y consentir avant qu'elle eût atteint l'âge de dix ans. Le cardinal Beaton profita de ces difficultés pour s'opposer à tout traité avec un prince hérétique et excommunié. Soutenu à la fois par le zèle des catholiques et par la passion des Écossais pour l'indépendance, il se réunit aux Argyle, aux Huntly, aux Bothwell, et souleva toute l'Écosse contre les prétentions du roi d'Angleterre.

L'union de la nation l'aurait rendue invincible ; mais cette union dura peu, et le retour d'un ennemi du régent, de Mathieu Stuart, comte de Lenox, qui arrivait de France, ralluma bientôt le feu de la discorde. L'inconséquence et la faiblesse du

régent devinrent la cause de sa perte et de celle de son pays. En dépit de l'opposition du cardinal, il venait de conclure un traité avec Henri VIII. Dix jours après, changeant brusquement d'opinion et de parti, il rompt avec l'Angleterre, sort d'Édimbourg, se rapproche du cardinal qu'il avait déclaré ennemi de la patrie, et proclame hautement une nouvelle alliance qu'il vient de former avec le roi de France.

Cette révolution soudaine anéantit l'espérance du roi d'Angleterre, qui venait de promettre Élisabeth sa fille au fils d'Hamilton. Les réformateurs trahis s'arment contre le régent; celui-ci abjure leur culte, revient à la foi catholique, et par cette lâcheté se jette dans la dépendance du cardinal, qui s'empare, sous son nom, du souverain pouvoir.

La guerre civile éclata; Lenox, à la tête des réformés, et appuyé par le parti anglais, attaque l'armée royale qui soutenait la cause de la France et du pape. Le régent et le cardinal sont vaincus et pris, mais Lenox vainqueur ne sait pas profiter de sa victoire : ses troupes se dispersent; leurs débris sont taillés en pièces; une armée anglaise, qui devait réparer sa perte, pénètre jusqu'à Édimbourg, et se retire ensuite chargée d'un immense butin. Tel fut le résultat de cette guerre entreprise avec fureur, commencée avec succès et terminée sans fruit, parce qu'elle était conduite sans ordre et sans plan.

Lenox, abandonné, chercha un asile en Angleterre; il y épousa Marguerite Douglas. Leur fils, lord Darnley, devint, dans la suite, roi d'Écosse, pour son malheur et pour celui de Marie; elle lui offrit le sceptre, et fut accusée ensuite de lui avoir donné la mort.

Les haines religieuses et civiles avaient trop d'aliment pour pouvoir s'éteindre : la guerre continua plusieurs années; la mort d'Henri VIII ne l'interrompit point. Édouard VI soutint les réformés par ses armes; François I et Henri II envoyèrent des secours aux catholiques d'Écosse. La bataille sanglante de Pinkey, qui coûta dix mille hommes aux Écossais, fortifia

leur haine contre l'Angleterre et leur amitié passagère pour la France.

La reine douairière, Marie de Guise, profitant de ces dispositions, acquit sur les affaires une grande influence, et conclut le mariage de la jeune reine sa fille avec le dauphin François, fils aîné d'Henri II. Le parlement d'Écosse ratifia cette union. Six mille Français, descendus en Écosse, reprirent sur les Anglais plusieurs forts ; le régent, toujours faible dans sa politique, accepta une pension de la France et le titre de duc de Châtelleraut. Ce traité, ouvrage d'une faction, et plus contraire qu'utile à l'indépendance écossaise, fut la cause principale de toutes les calamités qui tombèrent sur le trône et le peuple d'Écosse.

La jeune Marie Stuart, âgée de six ans, sortit alors de sa patrie, et fut transportée dans cette France qui conquit son amour, orna son esprit, développa ses grâces et prépara ses malheurs.

La cour d'Angleterre, trompée dans ses projets, posa les armes et renonça à la couronne d'Écosse. Il était facile de prévoir que la paix serait plus utile aux Anglais que la guerre ; elle devait laisser un libre cours à la haine naturelle que produirait l'incompatibilité de la fierté écossaise avec la présomption française.

Cette antipathie ne tarda pas à éclater : elle s'annonça par des rixes sanglantes entre des soldats français et des bourgeois d'Édimbourg. Le plus fougueux des apôtres de la réforme, Knox, enflammait la haine du clergé catholique et l'enthousiasme des protestants par ses violentes prédications contre la discipline et la doctrine romaines. Le faible Hamilton, incapable de résister à tant d'orages, se démit de la régence, et la reine Marie de Guise s'en empara.

Les premiers actes de la régente annoncèrent une sage politique, une tolérance habile ; elle protégea les réformés et contint les catholiques. La cour de Londres devenait alors le théâtre d'un changement soudain et total dans l'esprit du

gouvernement. Édouard, roi d'Angleterre, venait de mourir : sa sœur Marie, montant au trône, épousa Philippe II, roi d'Espagne ; et, non contente de se déclarer hautement protectrice de la foi catholique, elle employa, pour contraindre ses sujets à s'y soumettre, l'autorité, la violence, les chaînes et les supplices ; au nom d'un Dieu de paix et d'amour, sa haine se livra aux plus affreux excès, et le sang des réformés inonda la croix.

Un grand nombre de protestants persécutés se réfugia en Écosse ; le spectacle de leurs misères y accrut l'animosité du peuple, que la conduite du clergé catholique était peu propre à calmer. Le clergé féodal, ignorant, superstitieux, affermant à bas prix ses vastes domaines aux puînés des nobles familles, disposait à son gré des élections au parlement, usurpait l'autorité des tribunaux civils pour en revêtir les tribunaux ecclésiastiques, s'emparait sans pudeur des successions privées, et, pour se dédommager des privations que lui imposait le célibat, remplaçait, par les désordres les plus scandaleux, les liens légitimes qui lui étaient interdits. Il bravait enfin tellement les mœurs, les lois et l'opinion, qu'on vit, à cette époque, le cardinal Beaton célébrer publiquement le mariage de sa fille naturelle avec un seigneur écossais.

Les réformateurs, sous des formes austères, ennemis du luxe et des vices, ne montraient pas de leur côté un cœur plus évangélique, et leur ardente charité ne se manifestait qu'à la lueur des torches qui incendiaient les palais, les châteaux, les abbayes, et à l'éclat des glaives qui égorgeaient les prêtres et leurs défenseurs.

Ce fut sous ces tristes auspices qu'en 1557 le dauphin de France et Marie Stuart solennisèrent leur union. Huit membres du parlement d'Écosse furent présents à cette cérémonie; ils y avaient été envoyés pour faire insérer dans l'acte du mariage un article qui garantissait l'indépendance de leur patrie et les droits de la maison d'Hamilton à la succession au trône. Cet article fut signé ; mais par une politique digne de ce

temps, la cour de France, trompant l'innocence d'un enfant couronné, fit protester en secret la jeune reine contre l'engagement qu'elle venait de prendre avec son peuple au pied des autels. Comment les souverains peuvent-ils compter sur la fidélité de leurs sujets, quand ils leur donnent l'exemple de l'infraction des promesses et du mépris de la morale !

Au moment où Marie Stuart posait sur sa tête la couronne de France, le sceptre d'Angleterre, vacant par la mort d'une autre Marie, passait dans les mains de sa sœur Élisabeth, dont la jalousie et la puissance devaient un jour être si funestes à la reine de France et d'Écosse.

L'avénement d'Élisabeth au trône changea le sort des catholiques, fit cesser les persécutions qu'ils exerçaient, et assura le triomphe des réformés. Le parlement, toujours servile pour la cour, poursuivit les papistes pour se conformer aux ordres de la nouvelle reine, comme il les avait soutenus pour plaire à Marie, et de même qu'il les avait précédemment encore opprimés pour obéir à Henri VIII.

En Écosse, les discordes religieuses s'aigrissaient de plus en plus. L'archevêque de Saint-André ayant fait condamner au feu un vieux prêtre soupçonné d'hérésie, la fureur des protestants ne connut plus de bornes ; la régente ne les défendait que faiblement, et ils réclamaient hautement, comme droit, une liberté qu'on ne voulait leur accorder que par tolérance.

L'ambition des Guises, qui ne voyaient alors entre leur famille et les trônes de France et de la Grande-Bretagne que peu d'obstacles, s'apprêtait audacieusement à les franchir. Aveuglé par leurs conseils, Henri II fit prendre au dauphin, son fils, le titre et les armes de roi d'Angleterre ; c'était imprudemment avertir Élisabeth qu'elle devait se défendre et se venger.

Cette reine célèbre joignait aux faiblesses jalouses, naturelles à son sexe, le génie d'un grand homme : habile, prévoyante, ferme, artificieuse, implacable, elle conçut dès lors

pour sa jeune rivale une haine qui ne s'éteignit que dans le sang de sa victime; et, pendant vingt ans, la querelle de deux reines, la rivalité de deux femmes et l'animosité de deux cultes opposés, remplirent l'Écosse et l'Angleterre de troubles, d'intrigues, de factions, de complots, et de tous les maux qu'enfante l'esprit de secte et de parti.

Les protestants des deux royaumes soutenaient la cause d'Élisabeth; les catholiques embrassèrent avec ardeur celle de Marie. La régente, dominée par eux et gouvernée par les Guises ses frères, voulut extirper l'hérésie : le signal de la persécution fut celui de la guerre civile.

On somma les réformés de comparaître devant une cour de justice, convoquée à Stirling; mais le peuple en foule s'arma pour défendre la congrégation. La régente fit marcher contre les réformés des troupes françaises : au moment de livrer bataille, la peur, le plus funeste des conseillers, dicta à la cour une paix trompeuse; elle accorda une amnistie et viola le traité dès qu'elle vit le péril éloigné. Cette mauvaise foi produisit son effet ordinaire; elle accrut la haine, le nombre et la force des ennemis du gouvernement; plusieurs nobles, le comte d'Argyle, le prieur de Saint-André lui-même, abandonnèrent la régente qui ne savait faire respecter ni sa foi dans la paix, ni ses armes dans la guerre.

Les catholiques firent alors un dogme politique de l'obéissance passive : les réformateurs se rallièrent aux amis de la liberté. Le peuple, soulevé par ceux-ci, saccagea les monastères et démolit les églises : enfin, après plusieurs trêves et trois traités aussitôt enfreints que conclus, la régente accorda au peuple la pleine liberté de culte, bien décidée à retirer cette concession dès que les renforts que lui promettait la France seraient arrivés.

Henri II terminait alors sa vie, et laissait son trône à François II et à Marie Stuart. Les Guises régnèrent sous leurs noms, et l'accroissement de leur pouvoir releva en Ecosse l'espoir et le parti de la régente.

Les troupes françaises, envoyées par eux dans ce pays, obtinrent quelques succès passagers, qui ne firent qu'augmenter le fanatisme des réformés et leur haine contre la France. Ils convoquèrent un parlement, et là ils posèrent une de ces questions délicates qui, dès qu'on y touche, ébranlent l'autorité des princes et le repos des peuples; c'était celle *du degré d'obéissance qu'on doit au gouvernement lorsqu'il est injuste.*

Les théologiens, c'est-à-dire les passions, furent consultés; les avis furent individuels et motivés; il en résulta la décision violente d'enlever la régence à la reine. Cet arrêt lui fut porté, elle n'y répondit que par les armes.

La guerre civile recommença avec fureur: la discipline française l'emporta sur l'ardeur mal réglée des Écossais, et les troupes de la régente, après avoir défait les réformés, les poursuivirent jusqu'à Édimbourg.

Élisabeth, qui jusque-là les soutenait secrètement, crut alors devoir rassembler son conseil pour décider si elle pouvait, comme reine, prendre ouvertement le parti de la rébellion écossaise, ou si, par son inaction, elle assurerait le triomphe de sa rivale et celui d'une religion ennemie.

Dans de pareilles délibérations, on écoute plus l'intérêt personnel que l'intérêt général, et les arguments de la jalousie que ceux de la justice. On décida donc qu'il était permis de se garantir des périls à venir, de se servir des moyens de l'ennemi pour lui nuire, et qu'on pouvait intervenir dans les affaires d'Écosse, puisque la France s'y immisçait, et que les Guises faisaient prendre à Marie Stuart les armes d'Angleterre.

Ainsi l'Écosse devint le théâtre de la guerre qui éclata entre les Français et les Anglais. Élisabeth conclut un traité avec les réformés; ils se virent bientôt soutenus par la flotte britannique et par un corps auxiliaire de six mille hommes. La reine régente mourut cette année 1560. Naturellement douce et modérée, elle ne dut ses malheurs qu'à sa condescendance pour ses frères et à son dévouement pour la France; le spectacle des malheurs publics ouvrit ses yeux mourants, et ses

dernières paroles furent des paroles de tolérance et de repentir.

Ses tristes accents retentirent en France, et ébranlèrent la fermeté des Guises. Menacés dans leur pays par la conspiration d'Amboise, attaqués en Écosse par le génie d'Élisabeth, ils rappelèrent leurs troupes, et conseillèrent à François II et à Marie d'accorder aux Écossais la paix, la liberté de conscience et une entière amnistie.

Par ce traité, Marie reconnut les droits d'Élisabeth, et s'engagea à ne plus prendre le titre et les armes de reine d'Angleterre. Les Français et les Anglais évacuèrent l'Écosse ; le parlement écossais, rassemblé, se montra persécuteur dès qu'il cessa d'être persécuté : approuvant la profession de foi des réformés, il proscrivit les rites du papisme, et en punit l'exercice par la confiscation, le bannissement et la mort.

La fortune, qui s'était toujours plu à combler Marie de ses faveurs et à l'environner, depuis son enfance, du plus brillant éclat, se tournant tout à coup contre elle, lui donna, par la mort de François II son époux, le signal des rigueurs dont elle se préparait à l'accabler désormais sans relâche.

Jusque-là cette jeune reine, chérie par son mari, adorée par les Français, respectée en Écosse, soutenue par les Guises, n'avait vu ses beaux jours troublés par aucun nuage. Le sort l'avait destinée à régner sur deux peuples ; sa grâce et son esprit lui donnaient encore un empire plus doux sur les cœurs ; mais, déchue tout à coup du trône de France, abandonnée par cette foule de courtisans qui ne sont jamais fidèles qu'au pouvoir, exposée sans défense à la haine de Catherine de Médicis, sa belle-mère, qui avait été longtemps jalouse de son rang, de ses charmes et de son crédit, solitaire dans le pays où elle régnait la veille, et menacée par le ressentiment d'Élisabeth, elle vit disgracier les Guises qui faisaient sa force ; et, quand ses tristes regards se portaient sur l'Écosse, elle y trouvait triomphant un culte ennemi du sien, et revêtu, sous le nom de *presbytérianisme*, de ces formes républicaines que la religion prend partout où elle est combattue.

Ce fut alors que le parlement écossais sollicita vivement son retour dans sa patrie. Marie, assiégée de conseils différents, disposée par la nature à la tolérance, par le clergé à la rigueur, par son rang à la fierté, hésitait sur le parti qu'elle devait prendre. Les mœurs sauvages et turbulentes de l'Écosse l'effrayaient; son affection pour la France la retenait: mais la haine de la reine mère termina son indécision, et, quittant avec désespoir le pays où elle vivait chérie, mais exilée, elle s'embarqua, en gémissant, pour se rapprocher d'un trône dont l'éclat cachait à ses regards un précipice et un tombeau.

Catherine vit seule avec joie l'éloignement d'une femme dont la grâce et l'esprit lui avaient enlevé longtemps les hommages de la cour; mais toute la France attristée croyait, par le départ de Marie, perdre son plus bel ornement. Les expressions naïves d'un chevalier de ce temps, de Brantôme, peuvent donner l'idée de l'enthousiasme inspiré par les charmes de cette reine.

« Ainsi, dit-il, que son bel âge croissoit, ainsi vit-on en elle sa belle beauté, ses grandes vertus croistre de telle sorte que, venant sur les quinze ans, sa beauté commença à paroistre comme la lumière en plein midi, et en effacer le soleil lorsqu'il luisait le plus fort, tant la beauté de son corps estoit belle! et pour celle de l'ame, elle estoit toute pareille. Estant à l'âge de treize à quatorze ans, elle déclara devant le roy Henri, la royne et toute la cour, publiquement dans la salle du Louvre, une oraison en latin qu'elle avait faicte, soutenant et défendant, contre l'opinion commune, qu'il estoit bienséant aux femmes de savoir les lettres et arts libéraux. Aussi la faisoit-il beau voir, parler, fust au plus grand ou au plus petit; elle se mesloit d'estre poëte, et composoit des vers dont j'en ai vu aucuns de beaux et très-bien faicts. Elle escrivoit fort bien en prose; et, quand elle devisoit, elle usoit de très-doux, mignard et fort agréable langage, et avec une bonne majesté, meslée pourtant avec une fort discrète et modeste privauté, et et surtout avec une fort belle grâce: de même que sa langue

naturelle qui de soy est fort rurale, barbare, mal sonnante, elle la parloit de si bonne grâce et la façonnoit de telle sorte, qu'elle la faisoit très-belle et agréable en elle, mais non en un autre. Je l'ai vue habillée à la barbaresque mode des sauvages de son pays : elle paroissoit, en un corps mortel et en habits grossiers, une vraie déesse. On disoit d'elle que le soleil de son Écosse estoit fort dissemblable à elle ; car quelques jours de l'an il ne luit pas cinq heures en son pays, et elle luisoit toujours. Ah ! royaume d'Écosse, je crois que maintenant vos jours sont encore plus courts et vos nuicts plus longues, puisque vous avez perdu cette princesse qui vous illuminoit. »

On a dit souvent que le sort aveugle les princes qu'il veut perdre : Marie, avant de quitter la France, refusa de ratifier sa renonciation au trône d'Angleterre. Ce refus lui attira la haine implacable d'Elisabeth, qui voyait dans Marie une rivale de rang, d'esprit, de beauté, armée contre elle des lances de la France, des armes des catholiques et des foudres de Rome. Elle lui refusa un sauf-conduit, et, sous prétexte de purger les côtes de quelques pirates, mit en mer une flotte chargée de l'arrêter dans son passage.

Marie Stuart, accompagnée des Guises, ses oncles, du duc de Nemours et d'un grand nombre de chevaliers français, s'embarqua dans le port de Calais ; un navire qui précédait ses deux galères périt à ses yeux, et la reine s'écria :

« Ah ! quel augure pour mon voyage ! »

Au moment où Marie s'éloigna du rivage de cette France chérie, asile de son enfance, théâtre de ses premières joies et de sa première gloire, elle fondit en larmes, et lui fit ses adieux par ces vers que le temps nous a conservés :

> Adieu, plaisant pays de France,
> O ma patrie
> La plus chérie.
> Qui a nourri ma jeune enfance !
> Adieu, France ! adieu, mes beaux jours !
> La nef qui disjoint nos amours,

N'a eu de moi que la moitié :
Une part te reste, elle est tienne ;
Je la fie à ton amitié ;
Pour que de l'autre il te souvienne.

Les vents, comme attentifs à sa douleur, semblèrent s'arrêter ; le calme dura toute la nuit. Le lendemain matin, au point du jour, les côtes de France n'avaient pas disparu ; la triste Marie les revit encore quelques instants, leur répéta ses plaintes touchantes et leur fit ses derniers adieux. La mer s'agite, la reine part ; et, secondée pour la dernière fois par le ciel, elle échappe aux poursuites de la flotte anglaise à la faveur d'un brouillard épais, et elle débarque à Leith.

Ce fut en l'année 1561 qu'elle rentra dans sa patrie : en vain on l'accueillit avec des transports de joie ; le contraste de la pauvreté, de la rusticité écossaisse avec le luxe, la galanterie et l'hurbanité des Français, attristait ses regards et oppressait son cœur. Cette reine, à dix-neuf ans, revenait étrangère à son pays, à ses lois, à ses mœurs, privée d'amis, dépourvue d'expérience, au milieu d'une nation livrée aux controverses, d'une noblesse turbulente et habituée à l'indépendance, et d'un peuple vieilli dans la haine contre la France.

Cependant le penchant naturel des hommes pour la nouveauté, l'espoir que donne tout changement d'autorité, la jeunesse de la reine, sa grâce mêlée de dignité, son esprit, ses talents, son aménité, suspendirent les haines et les rivalités.

Marie jouit quelques mois d'un bonheur apparent ; les partis semblèrent même rivaliser de zèle pour la servir, et ceux qui depuis se montrèrent les plus ardents pour lui arracher le sceptre et lui ravir la liberté, ne paraissaient alors empressés qu'à se disputer son cœur et sa main.

Ce calme passager n'annonçait que l'orage : la première messe que, par les ordres de la reine, on célébra solennellement dans le palais, fit éclater la tempête. Passant subitement de l'amour à la haine, le peuple furieux insulte le trône,

profane l'église, outrage les prêtres. Vainement la reine publie un édit pour la tolérance générale ; à peine put-elle obtenir pour elle même et pour sa maison le libre exercice de son culte.

Dans cette situation périlleuse, il fallait au moins se mettre à l'abri de toute attaque étrangère; mais la reine, mal conseillée, mécontenta le plus puissant de ses voisins, le plus dangereux de ses ennemis. Elle se désista, il est vrai, de tous droits au trône d'Angleterre tant que vivrait Élisabeth ; mais elle s'obstina sans prudence à vouloir que le parlement anglais la déclarât héritière de ce trône, dans le cas où Élisabeth mourrait sans enfants.

Ce brandon lancé par la faible Marie dans le royaume de son orgueilleuse rivale, ce prétexte de troubles donné au parti catholique en Angleterre, rendirent pour toujours toute réconciliation impossible.

Marie Stuart sut réprimer avec fermeté les brigandages exercés par une foule de bandits sur les frontières ; mais elle ne put apaiser les troubles excités par la division des nobles, des Hamilton, des Bothwell, des Gordon et du comte de Marr, et elle ne fit qu'éluder les instances pressantes du parlement d'Écosse, qui demandait hautement la proscription du papisme.

Huntly prit ouvertement les armes contre la reine ; alors elle se rendit dans le nord de l'Écosse, suivie des chefs protestants. Son frère naturel, Morton, comte de Murray, combattit pour elle, et défit complétement Huntly, dont le fils Gordon fut décapité. On condamna Huntly à la mort ; mais la reine lui fit grâce.

Marie sentait la nécessité, au milieu de tant d'orages, de donner un soutien à son trône, un héritier à son sceptre. L'archiduc Charles, le duc d'Anjou, recherchaient sa main ; elle venait de perdre, par la mort du duc de Guise, un appui ferme, mais dangereux. Les Écossais s'opposaient à tout lien qui les menaçait d'une domination étrangère ; l'impétueux clergé protestant infligeait le nom d'idolâtrie à tout mariage étranger.

Élisabeth secondait cette opposition, dans le dessein de priver sa rivale de secours; elle voulait faire épouser à Marie, Leicester, son propre favori. L'orgueil de la reine d'Écosse s'en irrita ; elle donna sa main au lord Darnley, Henri Stuart, fils du comte de Lenox, banni depuis vingt ans. Sa mère, Marguerite Douglas, fortifiait les prétentions de Marie au trône d'Angleterre. Cet hymen déplaisait à Élisabeth ; mais elle dissimula, espérant que ce choix sèmerait la discorde entre les maisons de Lenox et d'Hamilton.

Darnley, vain, inconstant, présomptueux, faible et fougueux, à peine arrivé, irrita les nobles qui le rappelaient, calomnia la reine qui l'élevait au trône, regarda comme un crime ses liaisons avec Murray, son frère naturel, et prodigua sa confiance aveugle à un aventurier, David Rizzio, né à Turin, et dont tout le mérite consistait dans un talent remarquable pour la musique, et plus prononcé encore pour l'intrigue. La reine, cédant aux instances de Darnley, nomma Rizzio son secrétaire; bientôt cet arrogant parvenu se montra plus fastueux, et devint plus puissant que les ministres.

Cependant la reine, ayant obtenu le consentement de l'assemblée de la noblesse, épousa et couronna Darnley. Alors Murray, et quelques autres chefs excités par Élisabeth, formèrent des ligues contre le nouveau roi. La douceur aurait pu les ramener ; Darnley préféra la violence. Marie, entraînée par ses conseils, sévit contre les réformés, et condamna Murray au bannissement.

La guerre civile éclate : Marie rassemble ses troupes, prend elle-même les armes, monte à cheval, anime ses soldats par son éloquence et par son exemple, combat les rebelles et les met en fuite. Leurs chefs se réfugient en Angleterre : Élisabeth, toujours artificieuse, déclare publiquement qu'elle ne veut point encourager la révolte contre un souverain légitime ; elle refuse de voir les chefs des révoltés, tandis qu'elle leur prodigue secrètement des secours pour relever leur parti.

Marie triomphante abusa de la victoire ; elle prit la fatale

résolution de proscrire les réformés. Dans le même temps Darnley, ingrat et violent, offense l'orgueil de Marie par ses dédains, et blesse son cœur par ses infidélités. Irritée comme reine et comme femme, elle confie ses chagrins à Rizzio, qui aigrit ses blessures, et se déclare hautement contre Darnley. Son insolence excite alors le ressentiment de Morton et des nobles ; le roi, non moins irrité, laisse éclater des désirs de vengeance.

Le duc de Ruthwen, Morton et d'autres conjurés entrent dans le palais, le 9 mars 1566, à la tête de cent soixante hommes armés. La reine, grosse de six mois, soupait alors avec la comtesse d'Argyle, plusieurs autres personnes et Rizzio. Celui-ci, à la vue du péril qui le menace, se jette aux pieds de la reine pour se faire un rempart de sa personne sacrée. Ruthwen, le poignard à la main, lui commande de s'éloigner ; Rizzio, troublé par la peur, entoure Marie de ses bras : vainement la reine tremblante emploie tour à tour la prière, les pleurs, les menaces pour désarmer les meurtriers ; on arrache violemment Rizzio de son asile, et, sous les yeux de Marie, il tombe et meurt frappé de cinquante-six coups de poignards.

Les conjurés, redoutant dès lors le châtiment de leur attentat, entourent de leurs gardes le roi et la reine. Marie, prisonnière, est forcée de dissimuler et de promettre aux rebelles le pardon de leurs outrages ; mais bientôt, rompant ses chaînes, elle trompe ses surveillants, emmène son époux avec elle, fuit jusqu'à Dunbar, arme huit mille hommes, se rapproche des mécontents, affaiblit ses ennemis en les divisant, isole ainsi les meurtriers de Rizzio, et les force à se sauver en Angleterre.

La reine les mit en jugement, et leur condamnation fut difficile à obtenir ; car on tenait encore en Écosse à cette affreuse et vieille maxime d'après laquelle on prétendait « qu'il y a des cas où l'assassinat est un acte vertueux, plus méritoire dans un chevalier que dans un écuyer, dans un roi que

dans un chevalier; » maxime qu'après beaucoup de débats, le concile de Constance, en 1417, avait enfin proscrite.

L'amour de Marie pour Darnley s'était éteint dans le sang de Rizzio. Ce roi lâche et cruel, complice d'un meurtre qu'il désavouait, était devenu par son ingratitude, par son ivrognerie, par ses débauches, l'objet de l'aversion et du mépris de la reine.

Le comte de Bothwell, quoique protestant, s'était montré fidèle à Marie; elle lui devait le recouvrement de la liberté : le don coupable de son cœur en fut le prix; et cet amour illégitime, qui adoucit passagèrement les chagrins de cette reine infortunée, lui coûta bientôt la perte de sa réputation, de sa liberté, de son trône et de la vie.

Dans l'année 1566, Marie mit au monde un prince qui depuis, sous le nom de Jacques VI, régna en Écosse et en Angleterre. Élisabeth accueillit cette nouvelle avec une fausse joie, consentit à tenir sur les fonts de baptême l'enfant de sa rivale, et parut aussi s'efforcer de la réconcilier avec son époux.

Le roi d'Écosse, haï de tous les partis, méprisé par sa femme, isolé dans sa cour, remplit l'Europe de ses plaintes, implora la protection du pape, des rois de France et d'Espagne. Il voulait quitter l'Écosse; la reine, feignant un retour de tendresse, parvint à le retenir. Cependant Bothwell, chargé de combattre les brigands qui infestaient la frontière, revint blessé par eux; Marie, le voyant en péril, ne laissa que trop éclater son coupable amour.

A la même époque, Élisabeth tomba gravement malade : l'imprudente Marie crut l'instant propice pour rappeler ses prétentions à la succession de cette reine; le parlement s'y montra favorable. Élisabeth en ressentit une vive inquiétude, un profond courroux, et ce ne fut qu'après beaucoup d'efforts pour gagner la majorité de ce parlement, qu'elle parvint à faire ajourner sa décision.

On célébrait en Écosse le baptême du fils de Marie; les pro-

testants refusèrent d'y assister : le palais et la nation étaient livrés à la discorde; partout la rébellion se préparait; le crime se méditait. Darnley, solitaire, assiégé de craintes, tombe malade à Glasgow, et se croit empoisonné; la reine se rend auprès de lui, regagne sa confiance par de feintes caresses, et le décide à venir habiter une maison isolée, située près des portes d'Édimbourg. Elle vient l'y voir fréquemment et y couche même deux nuits; mais, le 9 février 1567, elle quitte cette maison pour se rendre à un bal masqué qu'elle donnait dans son palais. Tout à coup, à deux heures du matin, une effrayante détonation se fait entendre : une mine, placée sous la maison habitée par le roi, éclate et disperse au loin ses débris; on accourt, et on trouve étendus sur la terre le corps de ce prince et celui d'un de ses domestiques.

Vainement Marie, s'efforçant de détourner les soupçons qui planaient sur elle, publia une proclamation pour promettre de fortes récompenses à celui qui découvrirait les auteurs du meurtre; la voix publique, aussi éclatante que l'explosion fatale, nommait Bothwell et accusait la reine : les murs de la ville étaient couverts de placards injurieux contre elle. Lenox poursuivait en justice Bothwell, comme auteur de la mort de son fils; mais l'aveugle Marie, n'écoutant que sa passion, courait elle-même au-devant de sa destinée, et semblait braver l'opinion publique, en prodiguant avec audace sa confiance et sa faveur à l'accusé, qu'elle revêtit du gouvernement d'Édimbourg, enlevé au comte de Marr. Enfin, pour comble de scandale, on presse le jugement, on ne laisse que onze jours à Lenox pour préparer son accusation; Bothwell reste en liberté, et continue d'assister au conseil privé : les pairs se rassemblent; le coupable, absous par eux, mais condamné par l'opinion publique, défie en champ clos tout nouvel accusateur, comme si le sang versé dans un duel pouvait laver celui qu'a répandu l'assassin. Telle était encore la force des vieilles mœurs féodales aux yeux des chevaliers; la bravoure prouvait l'innocence et la vertu, ou en tenait lieu.

Lenox, voyant la puissance dans les mains de son ennemi, cherche un asile en Angleterre. Le parlement d'Écosse est convoqué; Bothwell, le jour de l'ouverture, porte arrogamment le sceptre devant Marie, comme l'un de ses grands officiers. On présente au parlement un acte dicté par lui et favorable à la religion réformée. Il gagne ainsi une partie de la noblesse, dont la majorité, sans pudeur, invite la reine à épouser son coupable favori.

La reine oppose à ces sollicitations une résistance peu sincère; elle part pour Stirling dans le dessein de voir son fils. Mais Bothwell, à la tête de mille chevaux, l'arrête dans sa route, l'enlève et la retient prisonnière à Dunbar : chacun crut cette violence concertée. Le ravisseur rompt les liens d'un premier hymen, et, devenu libre, conduit Marie au château d'Édimbourg. Là, cette reine se présente à l'assemblée des nobles, déclare qu'elle consent à épouser Bothwell, et que ce consentement est volontaire; elle crée duc d'Orkney son futur époux.

Le nouveau duc veut s'emparer du fils de la reine; le comte de Marr, gouverneur du jeune prince, par une résistance vigoureuse, le force à renoncer à son entreprise; mais le funeste mariage de la reine s'accomplit, et Bothwell, sans recevoir le titre de roi, en exerce l'autorité et en signe les actes.

Le moment était venu où le bandeau qui couvrait les yeux de la jeune reine devait tomber; bientôt l'affreuse vérité allait remplacer de folles illusions. Le mariage de Bothwell excitait l'indignation générale; une puissante conjuration se forme. Argyle, Athol, Marr, Morton, Glencairn, Home, Lindsay, Boyd, Murray, Kirkaldy et Maitland, se réunissent à Stirling; leurs nombreux vassaux courent aux armes. Marie et Bothwell consternés se retirent à Dunbar, rassemblent des troupes, mais ne peuvent ranimer leur courage ébranlé par l'injustice de leur cause.

A peine les armées sont-elles en présence, que celle de la reine plie et se disperse : Bothwell fuit; Marie tombe dans les

mains des rebelles. Morton et les autres chefs l'accueillent avec des formes respectueuses; mais les soldats l'accablent d'injures, et déploient à ses yeux un drapeau où l'on avait peint le corps du roi assassiné, et le jeune prince Jacques disant ces paroles du Psalmiste : *O mon Dieu! sois mon juge, et prends la défense de ma cause.*

Les vainqueurs de la reine la conduisirent à Édimbourg, précédée de l'horrible drapeau, signal de honte et de mort. Un peuple immense qui naguère semait ses pas de fleurs, lui prodiguait en chemin les plus sanglants outrages. On lui demandait le sacrifice de son nouvel époux; elle refusa d'y consentir, soit qu'elle crût à son innocence, soit que l'amour eût plus de force dans son cœur que la crainte des fers et du trépas.

Le château de Loch-Leven, situé dans une île, au milieu d'un lac, servit de prison à la reine d'Écosse. Là, elle fut livrée aux persécutions et à la haine de lady Douglas, mère de Murray, femme hautaine, autrefois maîtresse de Jacques V, et qui prétendait avoir été sa femme.

Les chefs de la rébellion gouvernèrent le royaume; le conseil privé, composé par eux, gagna l'affection du peuple en poursuivant de nouveau les meurtriers du roi. Toutes les chances du sort se réunissaient contre l'infortunée Marie; l'arrestation d'un messager de Bothwell fit tomber dans les mains des ennemis de la reine une cassette qui contenait sa correspondance avec son criminel amant. On trouva dans ses lettres trop de preuves, sinon de sa complicité, du moins de sa passion aveugle pour Bothwell, et de sa violente haine contre Darnley. Certains passages même montraient qu'elle n'ignorait point les funestes projets qui menaçaient les jours du roi.

Cette découverte abandonnait sans secours la reine aux vengeances de ses ennemis. Dans une telle extrémité, elle dut, pour le moment, son salut à la main dont elle redoutait le plus les coups. Élisabeth, croyant sans doute sa rivale trop

abaissée pour être désormais dangereuse, parut prendre son parti, non par générosité, mais par politique, non pour relever sa fortune, mais pour alimenter en Écosse le feu de la discorde. Elle proposa donc aux lords confédérés, ou de lui rendre une autorité bornée, ou de l'exiler en France, ou de la soumettre à un jugement impartial et solennel; le conseil privé penchait vers le second parti.

Lindsay fut chargé de proposer à la reine d'abdiquer. Après avoir balancé entre le péril de la résistance et la nécessité de la résignation, Marie Stuart, persuadée qu'une abdication forcée était nulle, signa cet acte le 24 juillet 1567. Jacques VI, son fils, fut couronné. On donna la régence à Murray, comte de Morton, homme d'État habile, mais frère dénaturé; oubliant que Marie était sa sœur et sa bienfaitrice, il ne la revit que pour l'accabler de reproches.

La fin de Bothwell fut digne de sa vie : poursuivi d'asile en asile, il se fit pirate, vit sa flotte détruite dans un combat naval, se sauva avec un seul bâtiment sur les côtes de Norwége, s'y empara d'un riche vaisseau, fut ensuite pris et jeté en prison. Il y tomba en démence, et mourut après avoir expié ses crimes par une captivité de dix ans.

L'infortune de Marie semblait jeter un voile sur ses erreurs; sa jeunesse, son esprit, ses charmes, l'ingratitude de ses oppresseurs, la rigueur de sa captivité, faisaient succéder la pitié à l'indignation : un parti nombreux conspirait en secret pour elle; et, lorsque le parlement, convoqué par Murray, accepta l'abdication de la reine, lut publiquement ses lettres et la déclara complice du meurtre de son époux, on se souvint que le même parlement avait absous ce meurtrier, et avait pressé Marie de lui donner sa main. Enfin on n'oubliait pas que les persécuteurs de la reine, violant eux-mêmes la majesté royale, l'avaient accablée d'outrages, et que leurs mains fumaient encore du sang de Rizzio, égorgé à ses pieds : on ne pouvait respecter de tels juges.

Marie, privée de la puissance royale, conservait toujours

celle que donne la beauté. Georges Douglas, âgé de dix-huit ans, enflammée par elle d'amour et d'espoir, s'empare des clefs du château de sa mère ; il ouvre à la reine les portes de sa prison ; elle se sauve dans une barque. Sayton, Hamilton et d'autres lords l'attendaient sur le rivage ; ils l'accueillent, ils l'entourent ; ils lèvent pour elle une armée ; une foule de guerriers s'arment pour la défendre.

La reine, entraînée par leur ardeur, commet une faute irréparable : au lieu d'attendre la réunion de toutes ses forces, elle marche pour s'emparer de Dumbarton, et rencontre l'armée de Morton à Lang-Side-Hill.

Une colline séparait les deux armées ; Morton s'en empare, et se poste sur un terrain coupé où la nombreuse cavalerie de la reine devenait inutile. La bataille se livre : la fortune abandonne sans retour Marie ; ses troupes sont mises en déroute, elle-même fuit. Elle devait chercher un asile secret en Écosse, ou regagner les rivages protecteurs et chéris de la France ; mais, guidée par sa funeste étoile et trompée par la feinte et récente générosité d'Élisabeth, elle s'embarque et descend à Carlisle, en Angleterre ; là, elle écrit à la reine sa cousine, lui raconte ses outrages, lui peint ses malheurs et implore sa pitié.

Élisabeth ne jouit pas sans trouble de son triomphe. Marie, au milieu de l'Angleterre, excitait encore ses alarmes : les malheurs de cette reine pouvaient, ainsi que son esprit et ses charmes, armer pour elle le parti catholique ; et cette rivale captive lui semblait, au milieu de son propre pays, un étendard hostile et dangereux.

Elle convoque son conseil pour décider, non pas ce que demandait la justice, mais l'intérêt. La réintégration de Marie serait glorieuse, mais impolitique ; et la haine ne croit point au pouvoir des bienfaits. Il était à craindre qu'un exil en France ne décidât les Français à la ramener dans l'Écosse. Si on la laissait libre en Angleterre, sa beauté, son adresse, ses infortunes, soulèveraient en sa faveur un parti mécontent et

nombreux. Il est vrai qu'aucun droit, aucune loi, aucun motif fondé ne pouvait justifier la rigueur qui, au lieu d'un asile, lui offrait une prison. Mais la politique trouve toujours, à défaut de raisons, des exemples. On s'appuya sur celui d'Henri IV, roi d'Angleterre, qui commit, dans une pareille circonstance, une semblable iniquité, et Marie fut retenue prisonnière. A la vérité, dans le commencement, on ne l'enferma point; mais elle fut entourée d'une garde nombreuse qui, sous prétexte de la traiter avec honneur, la surveillait et ne lui laissait aucun moyen de s'évader.

Cependant Marie, toujours crédule et trop disposée aux sentiments doux et tendres pour concevoir une haine si violente, pressait continuellement son ennemie de lui accorder une entrevue. La reine d'Angleterre lui répondit qu'avant de l'admettre en sa présence, il fallait qu'elle éclaircît les soupçons qui pesaient sur elle, et qu'elle se justifiât complétement du meurtre de son époux.

La reine d'Écosse, trop confiante, commit alors l'inconcevable faute de s'abandonner sans réserve à son inimitié; elle lui offrit de la prendre elle-même pour juge. Par là, elle tombait dans un piége qu'on n'avait pas osé lui tendre : elle se présentait elle-même au tribunal, non de la justice, mais de la jalousie; et, renonçant à son indépendance, elle donnait à une reine étrangère une apparence de droit pour prononcer sur sa destinée.

L'accusée s'étant choisie un juge, l'accusation ne tarda pas à paraître : ce fut la comtesse de Lenox, mère du roi assassiné; et le régent d'Écosse envoya des commissaires chargés d'assister en son nom à ce grand procès.

Marie ouvrit alors tardivement les yeux. « Je ne voulais, écrivait-elle à Élisabeth, que lever les scrupules qui vous décidaient à retarder notre entrevue; mais jamais mon intention n'a été de plaider avec mes sujets. Je vous ai préférée à toute autre pour implorer votre secours, et vous inviter à venger les droits d'une reine et d'une parente outragée. Cependant,

puisque vous admettez près de vous mon frère, un fils illégitime, un sujet révolté, et puisque vous craignez, en me voyant, de compromettre votre réputation, laissez-moi du moins porter ailleurs mes justes plaintes, et solliciter un autre appui. »

Élisabeth ne fit à cette lettre qu'une réponse évasive et captieuse. La ville de Bolton servit de prison à Marie. La reine d'Angleterre, voulant à la fois assouvir sa vengeance sur sa captive et soutenir les droits de la royauté, désapprouva la révolte dont elle profitait, et ordonna aux lords écossais de justifier leur rébellion. Cet ordre pouvait renouveler la guerre civile en Écosse; mais l'infortunée Marie, toujours trompée, crut adoucir son sort et apaiser Élisabeth, en ordonnant à ses partisans de déposer leurs armes. On ouvrit des conférences à York; les commissaires de la reine et du régent s'y trouvèrent.

Cependant Marie, vaincue, faisait encore trembler Élisabeth triomphante. Un parti nombreux s'agitait pour elle en Angleterre; le duc de Norfolk, populaire et puissant, ambitionnait sa main et le trône d'Écosse. On transféra les conférences à Westminster. Le régent y vint, accusa formellement la reine d'Écosse, et produisit, pour appuyer son accusation, la correspondance de Marie et de Bothwell. La reine d'Écosse refusa de paraître devant ses juges, et proposa de terminer cette querelle scandaleuse entre elle et ses sujets par une transaction.

Depuis qu'Élisabeth se voyait armée des fatales lettres qui trahissaient tous les secrets du cœur de sa rivale, elle redoublait ses rigueurs, et supprimait dans ses lettres toutes formes d'amitié. Cependant, soit qu'elle ne voulût ou qu'elle n'osât pas encore ternir sa gloire en frappant une tête royale, elle écrivit à son ennemie pour lui conseiller de reconnaître le pouvoir du régent en Écosse, et de consentir à vivre en Angleterre sous sa protection.

L'adversité élève les caractères qu'elle ne dégrade pas;

rie Stuart. Vainement Castelneau, ambassadeur de France, plus généreux que son roi, tenta quelques efforts pour Marie. Que pouvait-il en faveur d'une reine livrée par ses sujets et abandonnée par son propre fils?

La malheureuse reine d'Écosse gémissait, dans sa prison, sur l'ingratitude de ce fils dénaturé. « Je ne lui envie pas son sceptre, dit-elle; je n'aurais voulu retourner en Écosse que pour le revoir; il me laisse privée de tout, ne me rend aucun service, et ne m'accorde aucun secours. S'il continue, je le maudis; et cette couronne qui lui vient de moi, je la donnerai à celui qui, en me défendant, saura me prouver son courage et sa reconnaissance. »

Ce lâche prince, séduit par les artifices d'Élisabeth, signa un traité d'alliance avec elle, en reçut une pension, et vendit ainsi sa mère à son implacable ennemie.

Dans cette fatale circonstance, un Anglais, nommé Babington, se réunit aux comtes d'Arundel et de Northumberland pour délivrer Marie. Mais leur correspondance avec cette princesse fut ou supposée ou interceptée, et ce dernier complot découvert décida des jours de la reine d'Écosse. On saisit ses papiers, on arrête ses domestiques, on la resserre dans une étroite prison, et on l'accuse conformément à l'acte du parlement. Condamnée avant d'être jugée, elle se voit dégradée avant le supplice; et ses juges, affectant insolemment de méconnaître ses titres, ne lui donnent que celui de « Marie, fille de Jacques V, dernier roi des Écossais, et communément appelée reine d'Écosse et douairière de France. »

Les commissaires se réunirent dans le château de Fotheringay, asile ou plutôt prison de la reine; ils lui ordonnèrent de se présenter à leur tribunal. « Je ne puis, dit-elle, reconnaître votre autorité : je suis indépendante, je suis reine; les princes seuls peuvent me juger. On a enfreint toutes les lois qui garantissaient ma liberté : les violera-t-on encore pour m'arracher la vie? »

Le sort des princes est d'être trompés jusqu'à leur dernière

heure par ceux qui les entourent. De perfides courtisans lui persuadèrent qu'Élisabeth désirait qu'elle se justifiât, afin de pouvoir sans honte lui rendre le trône et la liberté.

La victime couronnée cède non à la force, mais à l'artifice ; elle comparaît devant ses juges, le 14 octobre 1586. Après avoir protesté contre l'incompétence du tribunal, elle répondit à ses accusateurs avec une fermeté, une élévation et une présence d'esprit qui contraignirent ses ennemis à l'admirer.

Sa gloire passée, les orages de sa vie, sa situation présente, une captivité de vingt ans, l'éclat de son rang, le poids de ses fers, la légitimité de ses droits, l'injuste haine de ses persécuteurs, retracés par elle dans un langage éloquent, avec une voix douce et touchante, arrachaient des larmes à tous ceux qui l'écoutaient ; mais bientôt, reprenant une noble fierté, elle fit sentir aux lâches agents d'Élisabeth l'inconvenance de livrer l'honneur d'une reine aux subtilités des gens de loi, sa tête au jugement de ses sujets, et de pousser enfin l'oubli de toute justice jusqu'au point de la contraindre à plaider sans défenseurs, après lui avoir enlevé tous les papiers qui pouvaient servir à sa justification. « Je n'ai jamais trempé, dit-elle, dans les complots de ceux qui conspiraient contre la reine d'Angleterre ; j'ai quelquefois combattu et puni des rebelles, jamais je n'ai soutenu leur cause. Je méprise le témoignage des hommes flétris et achetés qui ont déposé contre moi. On a su, en leur donnant la mort, prévenir leur rétractation. Je n'ai jamais conspiré que pour recouvrer ma liberté ; c'est une conspiration que la nature dicte et que le ciel approuve. J'ai fait plus, j'ai averti la reine d'Angleterre des périls auxquels l'exposaient son injustice et l'exaspération de mes propres partisans. Émule d'Esther et non de Judith, j'abhorre l'assassinat. Lorsque mon peuple rebelle m'a persécutée, j'ai prié pour lui ; jamais je n'aurais répandu une seule goutte de sang pour sauver le mien. S'il m'était arrivé de consentir non-seulement de paroles, mais même de pensées, à aucun attentat contre les jours de la reine d'Angleterre, loin

de fuir le jugement des hommes, je n'oserais pas même implorer la miséricorde de Dieu. »

Cette malheureuse reine, en croyant s'adresser à des juges, ne parlait qu'à des bourreaux. Ils la déclarèrent unanimement coupable de conspiration contre la vie d'Élisabeth. Le parlement, dominé par ses propres passions et asservi à celles de la reine, ratifia cet arrêt, quoiqu'il fût aussi inique pour le fond que pour la forme, et que jamais on n'en eût rendu de plus insultant pour la royauté.

Il joignit à cette ratification une adresse pour Élisabeth. Dans cette pièce, digne ornement des archives de la bassesse et de la tyrannie, le parlement, après avoir cité, avec l'ignorance et la pédanterie du temps, l'histoire et les livres saints, supplie Élisabeth, au nom de la sûreté du royaume et du maintien de la religion, de faire subir à Marie le châtiment de ses crimes; enfin il déclare que, si la reine écoute une impolitique clémence, on ne pourra plus répondre un seul jour de sa vie, de son culte et de sa liberté.

Les vœux d'Élisabeth étaient comblés en voyant que la nation anglaise prenait sur elle la honte d'un tel crime. Trop dissimulée pour laisser éclater sa sanguinaire joie, elle fit au parlement une réponse ambiguë, parla beaucoup de ses dangers, de son amour pour son peuple et de l'ingratitude de Marie. En même temps elle conjurait les chambres de lui épargner le chagrin d'ôter la vie à une reine, sa parente, et elle les pressait de chercher, pour garantir la sûreté publique, tout autre moyen que celui qui lui donnerait la douleur de tremper ses mains dans le sang royal.

La flatterie devine avec promptitude les artifices de la puissance. Les chambres, dans une nouvelle adresse, redoublèrent leurs instances et demandèrent avec emportement la mort de la reine d'Écosse. Ce cri retentit dans l'Europe, y répand l'alarme, et consterne les princes. Henri III menace; Jacques paraît enfin entendre la voix de la nature; il veut sauver sa mère; il conjure Élisabeth de révoquer une sentence injuste

et outrageante pour l'Écosse : irrité du silence de la reine d'Angleterre, il prend les armes.

L'artificieuse Élisabeth promet un délai ; mais, en même temps, elle fait publier la sentence fatale : sa victime n'est plus traitée en reine, mais en coupable et en condamnée. Ce fut alors que la justice divine fit éclater sa force, au moment où celle des hommes disparaissait.

Par un contraste frappant entre les deux reines, la sérénité régnait dans l'âme de Marie, les orages grondaient dans le cœur d'Élisabeth ; la paix de l'innocence brillaient dans les regards de l'une, les tourments du remords se peignaient dans ceux de l'autre ; les nuits de la reine prisonnière étaient calmes, le sommeil fuyait celles de la reine triomphante ; et le trône d'Élisabeth aurait paru, aux yeux d'un observateur moral, plus voisin du supplice que la prison de Marie.

L'attente inquiète du peuple, les mouvements des catholiques, les préparatifs de la France, le bruit des armes écossaises, les clameurs du clergé, la multiplicité des nouvelles alarmantes, répandaient dans toute l'Angleterre une terreur panique. Élisabeth, inquiète, tourmentée, balançait entre la crainte et la fureur, entre la haine et l'humanité ; elle ne sait plus si elle perdra ou si elle sauvera sa rivale ; vingt fois elle prend la plume et la rejette. On l'entend à tout moment crier : *Aut fer, aut feri,* frappe ou sois frappée.

Entraînée par son funeste génie, elle s'élève au-dessus de tout remords et de toute peur ; elle profite de la fureur des catholiques et de l'épouvante générale des protestants pour préparer, pour exciter l'opinion populaire contre Marie. Enfin, elle signe l'arrêt de mort ; mais, avant de l'exécuter, elle cherche à séduire Paulet, geôlier de la reine, dans l'espoir qu'il se chargera de la faire périr en secret : sa haine avait rencontré une foule de juges serviles, mais sa puissance ne put trouver un assassin. Alors elle défend qu'on lui parle jamais de Marie. Ce voile était trop léger pour cacher sa volonté barbare ; elle fut comprise, et les commisaires chargèrent les

comtes de Shrewsbury et de Kent, ainsi que le haut shériff, de faire exécuter la sentence.

Ils obéissent ; ils lisent cette sentence à Marie. Elle l'écoute sans montrer aucune émotion. « Une âme, dit-elle, qui murmure quand son corps doit être frappé par la main du bourreau, n'est pas digne des félicités du ciel. Je ne m'attendais pas à voir la reine d'Angleterre donner la première l'exemple de violer la personne sacrée d'un souverain ; mais je me soumets sans peine à ce qu'il plaît à la Providence d'ordonner de moi : elle connaît mon innocence et jugera mes juges. »

Privée de tout autre secours, Marie demandait celui qui, dans une pareille circonstance, lui importait le plus ; c'était son aumônier : les barbares le lui refusent.

Jamais, dans le temps de sa puissance, cette reine infortunée ne parut entourée de plus d'amour. Sa prison retentissait des gémissements de ses domestiques. Vainement elle les conjurait de vaincre leur douleur ; sa bonté, son courage, sa douceur, la lecture de son testament, le partage du peu qu'elle possédait entre les personnes qui avaient consolé sa captivité, changeaient cette douleur en désespoir.

Melvil, ami rare, puisqu'il était fidèle à l'infortune, ne pouvait retenir ses larmes en écoutant les touchantes prières qu'elle adressait au ciel. « Ne pleure plus, mon cher Melvil, dit Marie ; c'est au contraire maintenant qu'il faut se réjouir. Ce jour est le terme, si longtemps attendu, de toutes les souffrances de Marie Stuart. Sois témoin que je meurs persévérante dans ma religion, dans mon attachement pour l'Écosse, et constante dans mon affection pour la France. Recommande-moi à mon fils ; dis-lui que je n'ai rien fait de préjudiciable à son royaume, à son honneur, ni à ses droits. Dieu veuille pardonner à tous ceux qui, sans motifs, ont été altérés de mon sang ! »

La reine obtint, avec peine, que trois de ses serviteurs et deux de ses femmes l'accompagnassent au supplice. L'échafaud était dressé dans la grande salle du château, qu'on avait

tendue de noir. Marie, vêtue de deuil et parée pour la dernière fois avec une noble élégance, monta sur l'échafaud. Un ministre du culte réformé s'approche d'elle, et veut l'exhorter à changer de foi; elle refuse d'écouter ses conseils, se montre insensible à ses reproches, recommande à Dieu l'Église catholique affligée, le prie de protéger son fils, et lui demande pour Élisabeth même un règne long et paisible. Tournant ensuite ses regards vers le crucifix qu'elle tenait dans sa main ; « Comme tes bras, dit-elle, ont été étendus sur la croix, de même, ô mon Dieu, étendez-les aujourd'hui pour me recevoir, et pardonnez-moi mes péchés. »

Alors, repoussant doucement le bourreau, qui voulait la déshabiller, elle découvre elle-même son col, donne à sa compagne la plus chérie un mouchoir pour lui couvrir les yeux; elle s'agenouille : l'exécuteur la frappe, et, par deux coups, sépare la tête de son corps. Tandis qu'il relève cette tête auguste et sanglante, le doyen de Pétersborough s'écrie : « Ainsi « périssent tous les ennemis d'Élisabeth! » Cette voix inhumaine se perdait dans un profond silence; le comte de Kent le rompit seul par ces mots : « Ainsi soit-il! »

Le corps de la reine d'Écosse resta trois jours sur une table, couvert d'un simple tapis. Élisabeth ordonna qu'on lui fît des obsèques pompeuses. Dans la suite, Jacques la fit transporter à Westminster.

La reine d'Angleterre versa, dit-on, des larmes : si elles ne furent point feintes, c'étaient celles, non de la douleur, mais du remords. Tourmentée du vain désir d'éloigner d'elle l'idée du crime, elle affirma que le secrétaire d'État Davison avait, contre sa volonté, fait exécuter l'arrêt de mort. Il fut mis à la Tour et condamné à dix mille livres sterling d'amende. C'était une injustice de plus, qui ne trompa ni le ciel ni les hommes. Ainsi le sang royal versé sur l'échafaud lava les fautes de Marie, et souilla sans retour la gloire d'Élisabeth.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Armand Duplessis [1], cardinal de Richelieu, qui gouverna la France, ou plutôt qui y régna sous le nom de Louis XIII, fut, de tous les ministres célèbres, le plus admiré et le plus haï. La froide postérité même hésite encore sur le jugement qu'elle doit en porter. Mais, pour être équitable, il faut, en prononçant ces arrêts sur les hommes d'État, faire une part suffisante de leurs actions brillantes à la fortune, et de leurs actions blâmables à leur siècle.

Richelieu naquit dans un temps où les lumières combattaient encore les ténèbres, où la force tenait lieu de droit, et les préjugés de principes. La France était déchirée par l'esprit de faction politique et d'intolérance religieuse. Les calvinistes se montraient républicains, les catholiques persécuteurs; les juges vendaient la justice : aussi le roi Henri IV leur rappelait « que souvent, dans sa jeunesse, il avait été forcé de boursiller pour l'obtenir. » Les seigneurs remplissaient la cour d'intrigues galantes, de mouvements séditieux, de conspirations criminelles; les laïques s'emparaient des bénéfices; les nobles, les gouverneurs de provinces pillaient le trésor, opprimaient le peuple, souillaient leur honneur par des parjures, par des assassinats, et croyaient s'en laver par des duels.

Les femmes et les guerriers jugeaient les dogmes religieux; les moines conduisaient les intrigues; les prêtres endossaient la cuirasse; les cardinaux commandaient les armées, la discorde régnait dans la famille royale comme dans l'État. Le frère conjurait contre le frère, la mère combattait le fils, le fils exilait sa mère, et le gouvernement, livré aux favoris, voyait au dedans la misère, la guerre civile, l'anarchie, et au dehors l'Autriche dominante, prête à fonder en Europe une monarchie universelle.

[1] Armand Duplessis, cardinal de Richelieu, premier ministre de Louis XIII roi de France, né à Paris le 5 septembre 1585, mort le 4 décembre 1642.

Le bonheur et la gloire de la nation avaient disparu comme un songe, depuis que Henri le Grand était mort sous le poignard d'un Français dirigé par le fanatisme, et payé par l'ambition étrangère. Tous les vastes desseins de ce monarque semblaient descendus avec lui dans la tombe : la France se trouvait au bord de sa ruine. Alors parut un homme doué d'un esprit actif, d'un génie profond, d'un caractère inébranlable ; par lui la France se releva glorieuse sur ses débris, la victoire revint sous ses enseignes, l'Europe reconnut sa prééminence ; par lui la guerre civile cessa, l'ordre se rétablit, les factions furent comprimées, les grands tremblèrent, la couronne reprit son autorité, la tyrannie féodale disparut : cet homme fut Richelieu.

Il triompha de ses rivaux, des ennemis de la France, des hérétiques, du clergé, des favoris et de la cour : le peuple respira. Mais malheureusement ce ministre, si digne d'éloges par la grandeur de son but, n'employa souvent, pour l'atteindre, que la perfidie, la violence et la cruauté.

Il abaissa la tyrannie des grands, mais pour fonder celle du ministère. Incapable de concevoir aucune idée de liberté, il éleva fort haut le trône, mais sans lui donner pour base aucune institution solide; de sorte qu'en renversant le vieux système féodal sans le remplacer par une forme régulière de gouvernement, il laissa le peuple sans garantie, le pouvoir sans frein, sans soutien, et menacé, dans l'avenir, d'une effroyable chute par des révolutions qu'il ne prévit pas, et dont il fut la première cause.

Armand Duplessis reçut le jour à Paris, le 5 septembre 1585, au sein d'une famille noble. Son éducation fut soignée. On le destinait à l'état ecclésiastique ; il fit ses études en Sorbonne. Dans sa jeunesse, on vantait la finesse et la souplesse de son esprit, dont bientôt on admira la force.

Il porta d'abord le nom d'*abbé du Chillon*. Si, dans la suite, son génie fit sa gloire, il dut le commencement de sa fortune aux femmes. Galigaï, maréchale d'Ancre, et la marquise de

Guercheville, le placèrent près de Marie de Médicis. Cette reine le nomma surintendant de ses finances, lui donna sa confiance, et obtint pour lui l'évêché de Luçon.

Il partit pour Rome, trompa le pape sur son âge, fut sacré, et demanda ensuite l'absolution de ce premier mensonge au souverain pontife, qui dès lors put facilement prédire que la sincérité ne serait pas la règle de sa politique.

La chute du maréchal d'Ancre, le supplice de sa femme, la rupture de la reine Médicis avec son fils, firent éprouver à l'ambitieux évêque, dans le commencement de sa carrière, les disgrâces qui terminent si souvent celle des hommes d'État.

Marie, éloignée de la cour, leva une armée en Anjou, et le duc d'Épernon commença pour elle la guerre contre son roi.

La mère et le fils se fatiguèrent promptement d'une lutte qui scandalisait le peuple et compromettait l'autorité du trône. L'adroit évêque de Luçon négocia et conclut facilement entre eux la paix, que tous deux désiraient également : le chapeau de cardinal fut sa récompense. Les rebelles obtinrent des grâces ; le fier d'Épernon seul posa les armes, sans rien demander.

Le roi avait un nouveau favori, le duc de Luynes : le cardinal trouva le moyen de se concilier son amitié, et de marier sa nièce Vignerot au neveu de son nouveau protecteur, appelé alors Combalet, et qui depuis se nomma duc d'Aiguillon.

La faveur royale tenait lieu de tout mérite au duc de Luynes. Prodigue, vain, faible, présomptueux, décoré de l'épée de connétable sans avoir jamais fait briller la sienne, il ressuscita les troubles civils, entraîna son maître dans une guerre aussi impolitique qu'injuste contre les protestants, la conduisit avec ineptie, se fit battre à Montauban, rehaussa par ses fautes la renommée des chefs calvinistes, Rohan, Soubise et La Force, et donna aux Rochellois l'espoir de conquérir, comme les Hollandais, leur indépendance, en fondant une nouvelle république ; enfin, dénué de soldats, dépourvu d'argent, forcé de négocier au lieu de combattre, il conclut une

paix honteuse que les rebelles vendirent chèrement ; car, dans ces temps de faction, la rébellion était un moyen de fortune, et la soumission un trafic.

Heureusement la mort, en frappant ce favori, sauva le roi et la France d'une décadence rapide et d'une ruine inévitable. La reine-mère crut alors remonter au pouvoir en y élevant Richelieu.

Le roi n'aimait ni le caractère impérieux du cardinal, ni ses mœurs licencieuses : les siennes étaient sévères. Richelieu, mêlant la galanterie à la politique, portant tour à tour la pourpre et l'habit laïque, la barrette et le plumet, écrivant des mandements religieux et des billets d'amour, adressant même ses vœux indiscrets à l'épouse de son roi, s'amusant enfin à soutenir chez sa nièce des thèses amoureuses dans des formes théologiques, choquait le caractère grave et austère du monarque.

Longtemps Marie ne put vaincre cette répugnance ; mais enfin elle l'emporta par sa persistance et par l'adresse de Richelieu.

Ce cardinal, aussi ambitieux, aussi dissimulé que Sixte-Quint, se para, comme lui, d'une fausse modestie, parut reculer devant la grandeur qu'il désirait, feignit d'être malade pour rassurer ses rivaux, et dégoûté du monde pour le gouverner. Enfin, entré au conseil, il s'y montra d'abord rarement, s'avança peu à peu sous la protection du surintendant La Vieuville ; mais bientôt, renversant son protecteur, il l'accusa de dilapidation, et le jeta dans les fers, peu de temps après lui avoir juré sur l'hostie une amitié éternelle.

Ainsi, cet homme naguère disgracié, et dont à peine le roi pouvait supporter la vue, devint en peu de mois surintendant général de la navigation et du commerce, généralissime des armées, premier ministre et maître de l'État.

La ruse l'avait élevé à ce poste éminent, la force l'y soutint ; et, dès que les rênes du gouvernement furent entre ses mains, se montrant soudain tout entier, il domina la cour,

effraya les factieux, et surprit l'Europe par la fermeté de son caractère.

L'Autriche voulait s'emparer de la Valteline, Richelieu s'y opposa; et comme l'ambassadeur de France à Rome, Marquemont, lui représentait les difficultés de cette entreprise, il lui écrivit cette lettre fameuse qui, tout à la fois, peignait le nouveau ministre, effaçait le passé et prédisait l'avenir : « Le roi, dit-il, a changé de conseil et le ministère de maximes; on enverra dans la Valteline une armée qui rendra le pape moins incertain et les Espagnols plus traitables. »

Les grands ministres sont rares, parce que peu d'hommes réunissent deux qualités qui semblent incompatibles : l'art de plaire à la cour, pour arriver à la fortune, et le courage de lui déplaire, pour conserver son autorité. Rien n'est plus commun que de voir un favori devenir ministre; mais sa chute est inévitable, si, dès qu'il est ministre, il continue à se conduire en favori.

Richelieu se montra aussi ferme pour se maintenir qu'il avait paru souple pour arriver; et tous ceux qui avaient cru en faire l'instrument de leur ambition, s'aperçurent bientôt qu'ils s'étaient donné un maître.

Il ne pardonna aux deux reines, ni le mépris que l'une faisait de son amour, ni l'empire que l'autre prétendait exercer sur lui : il ne fut ni intimidé par leur rang, ni touché de leurs bienfaits. Réglant ses sentiments sur ses intérêts, son amitié ne fut jamais que le prix de l'obéissance qu'il exigeait; et, sans crainte comme sans relâche, sa haine écarta, trompa ou écrasa tout ce qui lui résistait.

Trois ministres puissants brillèrent de son temps en Europe : c'étaient Olivarès en Espagne, Buckingham en Angleterre, Oxenstiern en Suède. Il brava le premier, se joua du second, et fit servir le troisième à ses projets.

L'Autriche, depuis longtemps, profitait de la faiblesse de la France, de ses dissensions, de son fanatisme religieux et des trésors de l'Amérique, pour dominer l'Europe. Maîtresse des

Espagnes, des Indes, des Pays-Bas, de la Franche-Comté, des deux tiers de l'Allemagne et d'une partie de l'Italie, elle aspirait à la monarchie universelle. Henri IV avait péri au moment où il voulait, de concert avec l'Angleterre, la Suède et les princes protestants d'Allemagne, attaquer et resserrer dans de justes limites ce colosse formidable, dont on redoutait également le pouvoir, les intrigues, les armes et les poignards.

Richelieu osa ressusciter ce vaste projet, et sut habilement se servir, pour l'exécuter, du courage français et de l'épée de Gustave-Adolphe.

Aussi rusé qu'audacieux, il étendit et mêla tellement les fils de sa politique, qu'il enchaîna son roi lui-même, et que ce prince, qui le haïssait, n'osa jamais renvoyer son ministre, parce que seul il pouvait le tirer avec honneur des entreprises hasardeuses où il l'avait entraîné.

En dépit des efforts de Rome et de Madrid, Richelieu, unissant deux puissances rivales, maria la fille de Henri IV au prince Charles d'Angleterre. Le cardinal comprit qu'avant de montrer la France puissante au dehors, il fallait la rendre tranquille au dedans. Mais ce que lui seul pouvait concevoir et oser, c'était de subjuguer les protestants en France, tandis qu'il projetait de les armer dans l'Allemagne en sa faveur : son génie impérieux le voulut et réussit.

La Rochelle, foyer du parti des calvinistes, et centre de leurs forces, devenait une république puissante par ses flottes, dangereuse par sa position, redoutable par ses alliances, et surtout par le talent de ses grands capitaines, des Rohan, des Soubise, des La Force qui la défendaient. Le cardinal y conduisit le roi et l'assiégea.

Triomphant par son adresse de la haine d'Olivarès, il sut forcer l'Espagne à le secourir et à sacrifier, dans cette circonstance, la politique à la religion. Les Anglais se déclarèrent protecteurs de la Rochelle. Richelieu leur opposa l'amour romanesque de Buckingham pour la reine Anne. Un mot de cette princesse enchaîna l'amiral, et rendit sa flotte immobile.

L'intrépidité seule des assiégés retarda la victoire. L'Océan les défendait. Richelieu entreprit de le dompter : imitant Alexandre à Tyr, on le vit, Quinte-Curce à la main, élever à grands frais une digue que la mer renversa deux fois, mais qui finit par en triompher.

Après un an de résistance et de combats sanglants, la Rochelle se rendit. « Je l'ai conquise, dit alors Richelieu, malgré trois rois : celui d'Espagne, qui m'a retiré ses troupes ; celui d'Angleterre, qui en envoyait contre moi ; et celui de France, que les courtisans avaient prévenu contre cette entreprise. »

Le cardinal, vainqueur, marcha dès lors ouvertement à son unique but, l'autorité absolue. Il enleva aux réformés leurs places de sûreté, et s'en fit donner à lui-même d'importantes ; s'entourant de gardes, précédant les princes, habitant un palais, il se décora du titre d'amiral, enlevé à Montmorency ; il s'empara des finances, dont il avait dépouillé La Vieuville, marégla les affaires extérieures, commanda les armées, fit marcher sous lui les maréchaux, et remplit les fonctions de connétable.

Il n'attendait qu'un prétexte pour faire éclater au dehors ses projets ambitieux. L'Autriche le lui donna : l'empereur refusait au duc de Nevers l'investiture de Mantoue ; il lui déclara la guerre, et partit pour prendre le commandement de l'armée.

Le roi ordonna qu'on obéît à ce ministre comme à lui-même. Bientôt on le vit entrer en Savoie, suivi de deux maréchaux de France. Une riche épée était suspendue à la ceinture de ce prince de l'Église : un panache flottant ornait sa tête ; une cuirasse verte couvrait son habit brodé d'or, et deux pages portaient son casque et ses gantelets.

Ce fut dans ce temps qu'ayant envoyé complimenter le duc d'Épernon, son page trouva le vieux guerrier agenouillé dans son oratoire, et disant dévotement ses prières. » Fais bien remarquer à ton maître, dit le duc au page, que je fais son métier tandis qu'il fait le mien. »

Le prêtre général excita d'abord les railleries des soldats ; il n'y répondit qu'en se montrant aussi brave qu'eux, et bientôt les éloges succédèrent aux sarcasmes. En peu de temps, Pignerol fut pris, Casal délivré, la Savoie conquise.

Mais, au moment où la gloire élevait si haut Richelieu, la fortune, par un caprice, faillit à le renverser. Louis XIII, malade à Lyon, entouré de courtisans ennemis du cardinal, et pressé surtout par la reine-mère qui haïssait alors autant Richelieu qu'elle l'avait aimé, leur promit sa disgrâce.

De retour à Paris, le cardinal apprend que ses rivaux triomphent, que sa ruine est jurée, que sa lettre de renvoi s'expédie. Il se croit perdu et veut se retirer au Hâvre. Le cardinal La Valette, son ami, et le capucin Joseph, son confident, réveillent son courage et lui conseillent un dernier effort. Richelieu court à Versailles[1], entre chez le roi et reprend son ascendant. Ce prince, qui le renvoyait par crainte, le garda par faiblesse ; et ses ennemis, qui triomphaient de sa chute, se virent tous livrés à sa vengeance. Ce jour de mécompte reçut et conserva le nom de *journée des dupes*.

La vengeance du ministre fut terrible ; il livra aux tribunaux le garde des sceaux, Marillac, et le maréchal son frère : l'un mourut en prison, l'autre sur l'échafaud.

Gaston d'Orléans, frère du roi, ne pouvant supporter le joug de Richelieu, se retira en Lorraine ; et le cardinal, sans respect pour l'héritier du trône, le fit déclarer criminel de lèse-majesté. Enfin, oubliant les bienfaits, ne se souvenant que des injures, et poussant l'ingratitude jusqu'à la cruauté, il fit arrêter Marie de Médicis et l'exila. Cette reine, détrônée, mourut à Cologne de chagrin et de misère.

La tyrannie la plus violente sent toujours la nécessité de voiler ses noirs desseins sous des formes légales. Richelieu créa une chambre de justice ou plutôt de vengeance, qui condamna au supplice, sur les plus légers prétextes, tous les partisans de la reine et de Gaston.

[1] Versailles n'était alors qu'un rendez-vous de chasse.

On vit alors les places publiques hérissées de nombreux poteaux chargés de l'effigie de ces infortunés : la seule imprudence de dire que le roi n'avait pas longtemps à vivre, envoyait une foule de gens à la mort.

Les prisons devinrent la demeure des hommes les plus illustres : Vincennes vit enfermer dans ses murs deux fils de Henri IV, César de Vendôme et le grand prieur. Talleyrand-Chalais et le maréchal d'Ornano furent condamnés comme coupables d'avoir voulu faire déclarer Louis XIII impuissant pour donner la couronne à son frère. Les services du maréchal Bassompierre ne purent le sauver de la prison.

La France, ainsi foulée, abaissée et opprimée au dedans, devenait, dans le même temps, brillante et puissante au dehors. Richelieu la fortifia par l'alliance de la Savoie et de la Bavière. Un léger subside de douze cent mille francs arma Gustave-Adolphe. L'empereur Ferdinand II, dont les armes s'étendaient déjà jusqu'à la mer du Nord, fut arrêté dans sa course par les Suédois, par les Français. Les princes d'Allemagne reprirent leur indépendance, et l'Autriche vit sa puissance minée par cette guerre de trente ans, que lui suscita le cardinal.

Le gouvernement anglais perdit son influence pour avoir dédaigné Richelieu. Ce ministre envoya un prêtre en Écosse pour y fomenter des troubles, et jeta dans la Grande-Bretagne les semences de la révolution qui depuis ensanglanta et renversa le trône. « Le roi Charles apprendra, disait le cardinal qu'il est dangereux de me mépriser.

Il était cependant impossible de braver tant d'ennemis, sans qu'aucun d'eux tentât de se venger. Le duc de Montmorency, soutenu par le frère du roi, leva l'étendard de la révolte, et forma une armée dans le Languedoc. Richelieu marcha contre lui. Le faible Gaston abandonna son ami; Montmorency trahi combattit avec courage, mais sans espoir et sans succès. Il fut pris, jugé et condamné. Deux ans auparavant, vainqueur à la bataille de Vegliano, avait reçu pour récom-

pense ces mots tracés par la main de Louis XIII : « Je me sens obligé envers vous autant qu'un roi le puisse être. » Le même prince fit tomber sa tête sur un échafaud.

Richelieu, sans donner la liberté au peuple, précipitait les grands et même les princes dans la servitude. Le duc d'Orléans épousa Marguerite de Lorraine ; le pape confirma ce mariage : le cardinal le fit casser par le conseil d'État, et s'empara des États du duc de Lorraine.

La fortune jusque-là si constante pour Richelieu parut enfin l'abandonner : ses alliés éprouvèrent quelques revers en Allemagne ; les ennemis entrèrent en France, s'emparèrent de Corbie ; Paris se vit menacé. La haine pour le ministre triomphait alors du malheur de la patrie. Ses ennemis se relèvent, se rassemblent, se concertent : sa mort est résolue, le poignard préparé. L'heure fixée, on n'attend que le signal ; les yeux sont tournés sur Gaston : il n'ose faire le geste convenu. Sa faiblesse sauve son ennemi ; le moment est manqué ; la victoire revient aux drapeaux du cardinal ; il se relève plus puissant et plus terrible que jamais.

Tandis que les révoltes dans les provinces, les intrigues à la cour, et les événements variés de la guerre, semblaient devoir absorber toute l'attention du premier ministre, il s'occupait avec une infatigable activité de créations et d'embellissements de tous genres ; et, en même temps qu'il combattait des souverains, dissipait des conjurations, exilait des princes et repoussait leurs poignards, il composait des pièces de théâtre, érigeait l'Académie-Française, fondait l'Imprimerie-Royale, rebâtissait la Sorbonne, créait le Jardin des Plantes, et construisait au milieu de Paris un magnifique palais.

« La chambre du roi l'effrayait plus, comme il le dit lui-même, et le petit coucher du monarque l'embarrassait davantage que l'or et le fer de toutes les puissances de l'Europe. »

Louis XIII le haïssait en lui obéissant, et, dans tout ce qui l'entourait, il semblait toujours chercher quelque appui qui l'aidât à le délivrer de son ministre. Mais l'audacieux cardinal

bravait l'inimitié de son maître, et dominait trop son esprit pour redouter son cœur. La reine Anne d'Autriche voulut travailler à le perdre. Il l'accusa de conspiration, fit fouiller ses papiers, et osa la faire interroger en criminelle par le conseil d'État.

Cinq-Mars, parvenu à la faveur du monarque, crut qu'il pouvait, sans danger, attaquer un ministre contre lequel le monarque lui-même manifestait tout haut sa haine, en disant que « cet impérieux cardinal réduisait l'autorité royale au seul pouvoir de guérir les écrouelles. » Les ducs d'Orléans et de Bouillon entrèrent dans cette conjuration. Le ministre la découvrit : Cinq-Mars fut condamné. Le cardinal, qui partait alors pour Lyon, y traîna sa victime enchaînée dans un bateau attaché au sien, et retarda ainsi sa mort pour jouir plus longtemps de sa vengeance.

Le vertueux et infortuné de Thou, ami du favori, avait su et désapprouvé la conspiration ; il périt pour ne l'avoir point révélée. Telle est la loi des gouvernements tyranniques : elle place la vertu entre la mort et le déshonneur.

Il n'était plus d'ennemi qui pût arrêter le premier ministre dans la rapidité de sa marche ambitieuse ; la nature seule en interrompit le cours.

Frappé à Lyon par une maladie qui résistait à tous les secours de l'art, il revint à Paris mourant. Ses gardes le portaient sur leurs bras ; on abattait dans les villes des pans de muraille pour rendre son passage plus commode. Redouté jusqu'au dernier moment, son lit de mort fut encore entouré de flatteurs. Il leur demandait la vérité sur sa situation, on lui promettait des miracles : le médecin du roi seul, cédant à son impatience, lui dit : « Dans vingt-quatre heures, vous serez mort ou guéri. » Il le comprit, le remercia, et mourut le 4 décembre 1642, âgé de cinquante-huit ans.

Ses derniers mots s'adressèrent à Dieu : « O mon juge, dit-il en fixant le ciboire, condamnez-moi, si j'ai eu d'autre intention que de servir le roi et la France ! » Il pouvait être sin-

cère ; car presque toujours les ministres ambitieux confondent leur personne avec le trône, et leur sûreté personnelle avec celle de l'État.

Richelieu, trop difficile à peindre, semble avoir tracé lui-même son portrait dans ce peu de mots qu'il dit un jour à La Vieuville : « Avant de rien entreprendre, j'hésite et je réfléchis longtemps ; mais, dès que j'ai pris mon parti, je cours droit à mon but, je renverse tout, je fauche tout, et ensuite je couvre tout de ma soutane rouge. »

Par ses ordres, Girardon érigea pour lui, à la Sorbonne, un magnifique tombeau. Lorsqu'on montra à Pierre le Grand ce mausolée, il s'écria : « Si un tel homme pouvait revivre, je lui donnerais la moitié de mon empire pour qu'il m'aidât à gouverner l'autre. »

Richelieu, affectant le faste royal, entouré de gardes qui le conduisaient jusqu'à la chambre du roi, dépensait par an quatre millions ; à sa mort il en rendit trois à Louis XIII, et laissa la France endettée de quarante millions.

Ce ministre savant, dont on doit à la fois admirer les talents et déplorer les crimes, triompha de l'Autriche, des calvinistes, des grands, de deux reines et du roi lui-même. Mobile invisible de l'Europe, il en réglait la politique sur les intérêts de la France. Le Portugal, la Suède, le Danemarck, la Hongrie, servirent d'instruments à sa volonté. Il abaissa dans son pays l'aristocratie, éleva le trône fort haut, mais l'isola ; par lui, la France domina l'Europe : mais la magistrature fut asservie, la noblesse anéantie, le peuple accablé d'impôts.

Les ombres de tant de victimes immolées à son ambition, celle du curé de Loudun sacrifié à la superstition, et la voix de sa bienfaitrice exilée, arrêtent la plume qui voudrait tracer l'éloge de cet homme illustre : cependant sa mémoire traversera les siècles, et la postérité la plus éloignée dira que le trône manqua seul à sa fortune, et la vertu à sa gloire.

PORTRAIT D'UN SAGE MODERNE.

Le vrai modèle d'une vertu antique se retrouve de nos jours dans la personne de M. de Malesherbes, de ce sage dont on ne peut prononcer le nom sans respect et sans verser des larmes d'admiration et de douleur.

Vertueux sans orgueil, savant sans pédanterie, ministre sans ambition, cet illustre magistrat, ami des hommes, des lois, des lettres et des arts, distingué dans tous les genres, et ne se doutant pas de sa gloire, fut toujours le soutien du peuple, tant que le roi fut puissant dans son palais ; il ne devint courtisan qu'au moment où le prince fut en prison. Appui de la liberté nationale contre les abus de la monarchie, et défenseur du monarque contre la tyrannie populaire, sa probité resta intacte au milieu de la corruption générale, son courage inébranlable lorsque la crainte était universelle. Il périt quand le crime régna : la mort la plus héroïque couronna la plus belle vie, et l'infâme échafaud sur lequel il monta sans émotion, fut le dernier degré d'où son âme pure s'élança vers l'immortalité.

LE CHANCELIER D'AGUESSEAU.

Il n'existe en Europe aucune monarchie, aucune république qui ne puisse opposer avec honneur un grand nombre de noms brillants aux noms des hommes les plus illustres de l'antiquité ; et nous ne craindrons point d'être accusés d'une aveugle partialité pour notre patrie, en disant qu'au milieu de cet éclat répandu par l'histoire moderne, la France se distingue encore avec fierté par une foule de grands hommes, qui en ont fait le véritable musée des arts et le panthéon des talents célèbres.

Cependant ce qui, dans tous les siècles, fut, est et sera le plus rare, c'est la réunion de la vertu et de la gloire. Peut-être, en effet, de tous les poisons qui menacent les hommes

vertueux, l'amour de la célébrité est celui qui leur offre le plus de dangers. Peu de grands hommes approchent leurs lèvres de la coupe de la gloire sans s'enivrer. Aussi, parmi une foule d'illustres guerriers, de conquérants renommés, d'orateurs éloquents, de poëtes sublimes, de législateurs fameux, d'illustres pontifes, on ne voit s'élever que de loin en loin, et comme des monuments presque isolés, quelques vénérables personnages, réunissant à la grandeur du génie, à la force de l'esprit, au lustre éblouissant d'une vive imagination, la candeur d'une âme pure, la modestie, la simplicité de mœurs, et la constance inébranlable d'une incorruptible vertu.

La Grèce, Rome et la France, s'enorgueillissent d'une foule de héros; sans doute elles s'honorèrent aussi d'un grand nombre de citoyens dignes par leur probité de l'estime et du respect de leurs contemporains. Mais ces vertus, pour la plupart, restaient, comme la vérité et comme la vraie piété, dans l'ombre et dans la retraite. Il est peu de noms éclatants dont la renommée ne soit mêlée de quelques taches. Les noms d'Aristide, de Socrate, de Platon, de Zénon, d'Épaminondas, de Numa, de Caton, de Fabius, de l'un des Scipions, de Cicéron, de Titus, d'Antonin, de Marc-Aurèle, furent presque les seuls dont aucune faiblesse, aucun vice ne parut ternir la gloire.

Dans notre patrie, parmi tant de grands hommes immortalisés par nos fastes, si nous cherchons ceux à qui la justice et la vérité doivent accorder un pur encens, parce qu'aucun nuage n'obscurcit le noble éclat dont ils brillent, à peine pourrait-on ajouter quelques noms à ceux de Suger, de saint Louis, de Bayard, de L'Hôpital, du président de Thou, de Sully, de Molé, de Bossuet, de Fénelon, de Turenne, de Catinat, de D'Aguesseau et de Malesherbes.

Le chancelier d'Aguesseau fut peut-être celui d'eux tous qui réunit le plus de genres différents de célébrité, de sciences, de talents et de vertus. Il est regardé avec raison comme le modèle le plus parfait des magistrats, des savants et des orateurs. Il mérita également, par ses écrits, par ses instructions,

par sa conduite dans les temps de malheur et de prospérité, et par les douces vertus de sa vie privée, de servir d'exemple aux vrais philosophes, aux vrais chrétiens, aux pères de famille, aux fils reconnaissants, aux plus tendres époux, aux instituteurs et aux grands citoyens. Si, lorsqu'il vivait, la France eût voulu décerner, comme Rome, une couronne à la vertu, D'Aguesseau, aussi digne que Scipion de ce noble prix, aurait sans doute été proclamé par elle *le plus homme de bien de la monarchie.*

Henri-François D'Aguesseau, issu d'une noble famille de Saintonge naquit à Limoges en 1668. Son père, magistrat savant, intègre et respecté, était conseiller d'État et intendant de Languedoc. Ce père vertueux l'éleva lui-même avec le plus grand soin, lui donna à la fois les plus utiles leçons et les meilleurs exemples.

Le jeune D'Aguesseau était digne de marcher sur les traces d'un tel guide. La nature l'avait doué d'un esprit juste, d'une imagination vive, d'une mémoire prodigieuse, d'un caractère ferme, d'une âme tendre et pure. Rien dans son enfance n'altéra, tout, au contraire, développa ses heureuses dispositions. Préservé, par une éducation laborieuse et grave, de la contagion des vices d'une cour brillante et voluptueuse, on le préparait, dans une sage retraite, à devenir l'honneur et l'ornement de sa patrie.

Il était destiné par le sort à grossir le cortége des grands hommes qui entouraient Louis XIV, et qui le conduisaient à l'immortalité, en même temps qu'il devait s'élever comme une forte digue opposée aux erreurs de ce grand siècle, à la fausse gloire, au fanatisme, aux progrès du pouvoir arbitraire et à la corruption rapide des mœurs.

Aussi, tandis que la cour, Paris, la France entière, n'offraient aux regards surpris qu'un mélange étonnant de grandeur et de servitude, de luxe et de pauvreté, d'élévation et de faiblesse, de galanterie et de superstition, de générosité et de persécution, D'Aguesseau trouvait, dans la maison paternelle,

un inviolable sanctuaire consacré à la vérité, à la justice, à l'amour de la patrie et aux bonnes mœurs : tout y respirait les vertus antiques; c'était, pour ainsi dire, le vénérable foyer d'un Fabius, d'un Caton, relevé et placé au milieu des palais de la cour brillante et corrompue d'Auguste.

Les plus graves études ne purent empêcher D'Aguesseau de se sentir entraîné par un goût très-vif et même par une sorte de passion pour la poésie. Son père ne contraria pas ce sentiment, mais le modéra. Il savait sans doute que jamais on ne peut parvenir à écrire parfaitement en prose, si l'on n'a pas connu le charme des vers. Privés de ce charme, le style le plus pur, les pensées les plus fortes, l'imagination la plus riche, les sentiments les plus élevés, laissent toujours à désirer cet heureux accord des sons, cette élégance des tournures, cette douce harmonie, sans lesquels l'éloquence reste imparfaite.

Le sort, voulant favoriser en tout D'Aguesseau, lui donna pour premiers amis Racine et Boileau; et soumit ainsi les élans de son génie naissant à la critique la plus sévère et au goût le plus délicat.

D'Aguesseau, formé à l'étude des lois par le savant magistrat auquel il devait le jour, et nourri de la lecture des chefs-d'œuvre de tous genres, anciens et modernes, qu'il avait lus, médités et retenus, annonça, dès ses premiers pas dans la carrière du barreau, tout ce qu'il devait être un jour. Lorsqu'il fut nommé, en 1691, avocat-général, son début eut un tel éclat, que le célèbre Talon lui rendit publiquement hommage : « Tout mon désir, s'écria-t-il, serait de finir comme ce jeune homme a commencé. »

Louis XIV, qui dut la plus grande partie de la gloire de son règne à la sagesse ou au bonheur de ses choix, avait préféré D'Aguesseau, quoique jeune, à ses rivaux, pour remplir la charge d'avocat-général. « Je connais assez son père, dit-il, pour être certain qu'il ne voudrait pas me tromper, même dans le témoignage qu'il m'a rendu de son fils. »

D'Aguesseau justifia cette noble confiance : fidèle à tous ses devoirs, s'il se montra toujours l'homme du roi, il n'oublia jamais qu'il était d'abord l'homme de la patrie. Aussi aucun nuage d'ambition, de crainte, d'espérance, de partialité, ne se plaçait entre ses regards pénétrants et la vérité. Nul ne porta, avec plus d'adresse et de force, un jour plus pur dans cet obscur dédale, où la méchanceté des hommes s'efforce d'égarer la justice.

Les plus profondes questions paraissaient simples dès qu'il les traitait ; il saisissait la mauvaise foi au milieu de ses plus subtils détours, rassurait la timide innocence, la reconnaissait malgré ses erreurs, ses faiblesses, malgré les artifices de ses accusateurs, et lui prêtait, pour la soutenir, la force de son talent.

Attentif à peser avec une stricte équité les arguments des parties qui se combattaient, il semblait, en examinant impartialement ces arguments opposés, s'être chargé tour à tour de leur défense ; il laissait longtemps l'auditeur surpris et incertain, et l'éclairait ensuite par ses conclusions, en développant, avec évidence, les raisons qui devaient faire pencher la balance de l'un ou de l'autre côté.

La force de sa logique, la clarté et la simplicité de son style, la justesse de ses expressions, l'élégance de ses tournures, la variété de ses mouvements, joignaient dans ses plaidoyers, comme le dit Thomas, « la profondeur du raisonnement au charme de l'éloquence. »

De ce moment l'opinion publique, dans tous les temps et dans toutes les circonstances, désignait D'Aguesseau pour remplir les premières charges de la magistrature. Comme Louis XIV était un grand roi, il se mettait rarement, surtout avant son extrême vieillesse, en opposition à cette opinion générale. D'Aguesseau fut nommé par lui, en 1700, procureur-général, et sa renommée s'agrandit comme le cercle de ses devoirs.

Chargé, jeune encore, d'un ministère si redoutable, il n'in-

spira point de craintes; le public comptait ses vertus et non ses années. Son autorité sévère maintenait inviolablement l'ordre public, sans troubler le repos privé par cette ardeur inquiète qui confond l'imprudence avec le crime, la pensée avec l'action, et devant laquelle on paraît coupable dès qu'on est soupçonné. Mesurant avec justice ce qu'il devait à la sûreté de l'État et à celle des particuliers, il dirigea l'instruction criminelle avec autant de sagesse que de fermeté, et prouva mieux que personne l'utilité de cette grande institution, d'une *partie publique* qui, pour l'honneur des temps modernes, devrait rassurer l'humanité, en substituant un accusateur légal, désintéressé, impartial, à ces vils délateurs, fléaux des peuples et poisons des gouvernements.

La rigueur excessive est aussi dangereuse que la faiblesse; car elle augmente les périls, en multipliant les mécontents : jamais les exécutions ne furent plus rares que sous le ministère de cet illustre procureur-général. « Je regarde, disait-il, la condamnation d'un citoyen comme une calamité publique. »

Soigneux de guérir les maux au lieu de les irriter par des remèdes violents, sa vigilance active prévoyait, éloignait ou calmait tous les désordres. Le gouvernement consultait souvent sa sagesse sur les parties les plus difficiles de l'administration. D'utiles règlements, rédigés par lui, adoucirent les malheurs dont une cruelle disette affligea la France, et la sauvèrent de malheurs plus grands encore. Ses amis craignirent un moment que l'excessive fatigue, à laquelle son zèle le livrait, ne détruisait sa santé : « Puis-je me reposer, leur répondit-il, quand je sais qu'il y a tant d'hommes qui souffrent! »

La France, illustrée alors par tant de héros, de grands poëtes, d'illustres adorateurs, de pontifes dignes de l'apostolat, et de savants dont les lumières éclairaient l'Europe, parut, dans ce même temps, ternir elle-même son éclat et éclipser sa raison, en rentrant dans la voie des ténèbres. Livrée avec acharnement aux fureurs des discordes religieuses, elle se dé-

gradait, en se déchirant, pour soutenir les opinions inexplicables de Jansénius et de Molina. Rome eut le tort, et le roi la faiblesse, de se déclarer pour l'un des deux partis, qui dès lors voulut persécuter l'autre. La cour romaine profitait de ces dissensions pour étendre son autorité.

D'Aguesseau, attentif à défendre avec fermeté les libertés de l'Église gallicane, résista au monarque, au pape, au chancelier, et s'opposa hardiment à la publication de la bulle *Unigenitus*.

On craignait qu'en s'exposant à cet orage, il n'en fût la victime ; sa femme, au lieu de partager cette crainte, affermissait son courage. « Quand vous parlerez au roi, lui dit-elle, oubliez vos intérêts, votre épouse, vos enfants : perdez tout, hors l'honneur. » Il ne perdit rien ; Louis le Grand respecta sa rigidité. On crut même que le chancelier de Voisin serait disgracié, et que d'Aguesseau se verrait chargé des sceaux. « Jamais, dit-il, je n'occuperai la place d'un homme vivant. » Cette réponse surprit les courtisans, mais n'étonna pas le public.

Chaque homme a ses faiblesses : Louis le Grand crut expier les siennes en écoutant les aveugles conseils du fanatisme et de l'intolérance, ennemis d'autant plus funestes de la religion, qu'ils combattent sous ses vêtements et sous son étendard. On proscrivait les protestants ; et tandis qu'ils étaient chassés, poursuivis, massacrés ou bannis, on faisait croire au roi qu'ils étaient convertis.

D'Aguesseau, éclairé par une vraie piété et par les leçons ainsi que par les exemples de son père, employa toutes les ressources de ses lumières, tous les moyens de son autorité, pour amortir les coups que l'on portait à ces infortunés : il ne put les sauver ; mais au moins son nom vénéré resta pur de cette proscription qui déshonorera une glorieuse époque, inonda la France de sang et de larmes, la dépeupla, et enrichit les pays étrangers, devenus l'asile de tant de sciences, d'industrie et d'arts exilés.

Telles furent les ombres qui obscurcirent la fin du règne glorieux de Louis XIV. L'époque orageuse et licencieuse de la régence commença. Le chancelier de Voisin termina ses jours, et D'Aguesseau fut nommé pour lui succéder. Loin de briguer cette élévation, il cherchait à l'éviter, et ce ne fut pas sans peine que le régent triompha de sa résistance. On eût dit que ce prince connaissait sa propre faiblesse, et cherchait un appui contre elle, près de ce monument vivant des antiques vertus.

Dans les républiques les hommes changent, mais les mœurs et les lois restent ; dans les monarchies, au contraire, à l'apparition d'un nouveau monarque, tout prend une nouvelle face, tout se transforme : théâtre, acteurs, langage, tout devient nouveau, et le caractère du prince semble imprimer à la nation son esprit et son caractère.

La cour de Louis XIV, autrefois galante, devenue progressivement religieuse, grave, sévère, fanatique, mais toujours belliqueuse, avait disparu. Le duc d'Orléans, spirituel, brave, léger, incrédule, cynique, philosophe, assez instruit pour régir lui-même l'État, mais frop faible et trop insouciant pour n'être pas gouverné, voulant le bien, se laissant entraîner au mal, et trop fréquemment détourné des affaires par les plaisirs, était entouré d'hommes d'esprit et de femmes galantes : pour se dédommager de la sévérité du dernier règne, il se livrait avec transport à une licence en tous genres, que la France, un moment trompée, prit pour la liberté.

Cependant le régent, réveillé quelquefois de son ivresse par les besoins de l'État, par les conseils de la raison, par les éclairs de son esprit, sentait la nécessité de se donner un appui plus solide, de placer lui-même une barrière contre ses passions, et de laisser au moins, parmi tous ses désordres privés, une sentinelle vigilante pour veiller à la conservation de la justice et de la tranquillité publique.

Ce fut par ces motifs que D'Aguesseau se vit appelé au milieu d'une cour si étrangère à ses mœurs et à sa gravité :

ainsi le régent, jeune encore, réunissant en sa personne les talents d'un grand homme et les vices d'un mauvais roi, réalisa cette antique allégorie d'Hercule, retenu par la vertu et entraîné par la volupté.

La gloire de Louis XIV avait coûté cher aux Français : le plus grand désordre régnait dans les finances, et le régent était dissipateur. Pour les réparer, on ne pouvait augmenter les impôts, il ne voulait pas diminuer les dépenses ; la dette était énorme, les ressources nulles. Un étranger parut : esprit ardent, ingénieux, persuasif, audacieux dans ses projets, il promit et créa des richesses imaginaires. Un papier trompeur, une monnaie fictive, remplacèrent l'or et l'argent. Offrant à la cupidité des chances sans nombre et sans mesure, il enivra toute la France de ses rêves ; l'imagination exaltée jeta un voile d'or sur la raison ; la folie devint générale ; princes, grands, magistrats, bourgeois, peuple, tout fut entraîné.

D'Aguesseau seul, avant même d'être chancelier, avait été assez sage et assez ferme pour s'opposer à ce délire dans sa naissance. Il arrêta l'audacieux Law à ses premiers pas, et fit d'abord repousser le poison séduisant présenté par ce charlatan écossais. Mais une sage prudence ne pouvait résister longtemps au brillant espoir offert à l'avarice? Law triompha. Le régent, irrité de la résistance du chancelier, la regarda comme une opiniâtreté coupable. D'Aguesseau voulait empêcher la ruine de l'État ; il fut traité comme un ennemi de la fortune publique.

Le duc d'Orléans lui ôta les sceaux en 1718, et l'exila à Fresnes. Éprouvant ainsi le sort réservé de tout temps à ses pareils, il partagea les glorieuses infortunes d'Aristide, de Cicéron et de l'Hôpital. En apprenant sa disgrâce, le chancelier, sans abattement et sans courroux, ne dit que ce peu de mots, à la fois modestes et fiers : « Je ne méritais ni l'honneur de recevoir les sceaux, ni l'affront d'en être privé. »

La raison publique avait disparu avec le chancelier, et

semblait exilée comme lui. La cour et la capitale ressemblèrent bientôt à une vaste maison de jeu, où régnaient successivement l'espérance avide, la joie emportée, le désespoir furieux. Il se fit une révolution totale et soudaine dans les mœurs, dans les rangs et dans les fortunes. On passait en peu d'heures de la pauvreté à l'opulence, de l'obscurité à l'éclat, de la richesse à la misère: l'artisan se voyait subitement métamorphosé en riche publicain; le maître d'un superbe hôtel ou d'une vaste terre, déchu de sa grandeur et forcé de travailler pour gagner son pain, se trouvait remplacé par l'homme qui, naguère, montait derrière sa voiture. Telles furent en France, alors, les tragiques et ridicules saturnales de la fortune.

Ce délire violent eut l'extravagance et presque la courte durée d'un rêve; l'édifice imaginaire d'une richesse factice tomba aussi promptement que ceux qui amusent la frivolité de l'enfance. Les esprits les plus exaltés quittèrent avec confusion les rives fantastiques du Mississipi, pour déplorer sur les bords de la Seine la chute de leurs illusions, et, à leur réveil, le gouvernement et le peuple se trouvèrent plongés dans la plus épouvantable détresse.

Des maux si graves s'irritaient encore par les remèdes violents qu'on croyait devoir y opposer. Le régent sentit enfin la nécessité de consulter la sagesse, et le chancelier fut rappelé.

D'Aguesseau n'avait point eu la faiblesse de demander son rappel; il ne céda point au vain orgueil qui pouvait lui conseiller de refuser le nouveau fardeau qu'on lui présentait. Insensible à la voix trompeuse de l'amour-propre, il n'écoutait que celle du devoir, et ses intérêts disparaissaient toujours devant l'intérêt public. Mais les hommes qui le jugeaient ne lui ressemblaient pas; ils attribuèrent à l'ambition le sacrifice qu'il faisait à la vertu.

On le blâma d'avoir reçu des mains de Law la lettre qui le rappelait. L'envie, ennemie inévitable de la gloire, aiguisa

contre lui tous les traits de la satire; mais, aveugle dans ses coups, elle prouva, même en le frappant, à quelle hauteur elle le croyait porté dans l'estime publique; car, pour mieux exprimer la grandeur dont elle le disait déchu, elle fit afficher sur sa porte ce passage de l'Ecriture : *Et homo factus est.*

Il est vrai que, contre son avis, le parlement fut exilé à Pontoise, et qu'il le souffrit. Saint-Simon et Duclos, souvent injustes dans leurs amères critiques, prétendent qu'en cette circonstance, il sacrifia sa gloire à sa place. Ce grand citoyen. ce magistrat vertueux, dont la vie entière fut la censure vivante de son siècle, méritait d'être jugé par des hommes plus dignes d'apprécier ses nobles intentions, et surtout son dévouement à la patrie. Les malheurs qu'il avait voulu prévenir étaient arrivés; le parlement s'opposait à des mesures rigoureuses, mais sages et indispensables. D'Aguesseau, rappelé au milieu d'un bouleversement total dans les mœurs et dans les fortunes, voyait la France en péril. Au moment d'une crise terrible, il n'était plus temps de déclamer contre la cause des maux publics; if fallait les adoucir et sauver l'Etat au lieu de perdre le gouvernement : voilà ce qu'on aurait dû penser et dire; voilà ce que pensa et fit D'Aguesseau.

Depuis cette époque, la conduite du chancelier et la pureté de sa vie entière répondirent victorieusement aux injustes reproches de ses ennemis. Quelques années après, en 1722, lorsque le favori du régent, le méprisable abbé Dubois, dont les vices souillèrent la pourpre romaine et la toge française, fut nommé premier ministre, D'aguesseau, bravant le courroux du régent, et s'opposant avec dignité à un choix indigne mérita, par cette résistance, l'honneur d'un second exil. Le parlement, qui lui rendait alors hommage et justice, se disposait à embrasser sa défense; avant d'enregistrer les lettres du nouveau garde des sceaux, il envoya au chancelier une députation pour le consulter. D'Aguesseau répondit « qu'il devait et voulait donner l'exemple de la soumission. »

Cet exil dura cinq ans. Rappelé, en 1727, par le cardinal de Fleury[1], on le rendit à la liberté, mais non à l'État. Dans les cours, la vertu inspire trop de craintes, pour que la justice qu'on lui rend ne soit pas tardive; l'intrigue y crée mille obstacles pour l'écarter, et D'Aguesseau, qui n'aspirait qu'à mériter les grandes places, et non à les remplir, ne fit aucune démarche pour déjouer ses rivaux; sa renommée agissait seule pour lui.

Loin de se plaire à la cour et d'aimer l'exercice du pouvoir, il appelait les plus beaux jours de sa vie ceux qu'il avait passés en exil à Fresnes. Dans sa jeunesse, l'opinion publique avait prédit son élévation; dans sa vieillesse, elle l'y fit remonter. Le cardinal de Fleury satisfit enfin un vœu général, et rendit, en 1737, les sceaux au chancelier.

Il faudrait entreprendre un travail immense, si l'on voulait donner une fidèle analyse de la vie et des ouvrages de cet homme célèbre; beaucoup de volumes suffiraient à peine pour rendre compte de tout ses écrits, pour faire connaître les divers édits et règlements qu'il rédigea. Comment, dans un court extrait, donner une juste idée de ces mercuriales éloquentes de ces nombreux plaidoyers, où le talent donne tant d'éclat à la vérité, d'élégance à la raison. et de force à la justice!

Ne devrait-on pas encore citer presque en entier cet ouvrage si touchant, monument d'une simplicité antique au milieu des temps modernes, cette histoire de la vie d'un père vertueux, dictée par l'amour filial, où l'on voit en action les vertus d'un chrétien tolérant, les talents d'un administrateur habile, la profondeur et la sagesse prévoyante d'un homme d'Etat, réunis dans la personne du citoyen le plus modeste, de l'époux le plus constant, et du père de famille le plus vénéré !

Comment citer, comment choisir là où c'est l'ensemble qui touche, qui charme; là où le cœur voudrait tout retenir! Il serait également impossible de passer sous silence ces savantes instructions, qu'il adressait à ses fils pour les diriger

dans leurs études législatives et littéraires ; ouvrage étonnant, qui seul suffirait pour faire admirer l'immensité de ses connaissances, la pureté de sa morale, la pénétration de son esprit, la finesse de son goût et la profondeur de son jugement.

On ne devrait pas non plus oublier ces nombreuses lettres, dans lesquelles l'abandon du cœur et l'absence de tout art ne font rien perdre à son esprit de sa rectitude, à ses pensées de leur élévation, il y joint seulement à la solidité de la raison la grâce de la négligence ; son génie s'y montre « avec cette ceinture à demi tombante, qui, selon Cicéron, donnait tant de charmes au style élégant et simple de César. »

Il nous suffira sans doute ici, au lieu d'oser suivre le chancelier dans son immense carrière oratoire, ministérielle et littéraire, de dire que la France reçut et conserva de lui, comme des bienfaits, un grand nombre de lois, d'édits et de règlements, par lesquels il rendit aux mères, suivant le vœu de la nature, la succession de leurs enfants, améliora le sort des curés et des vicaires, restreignit la juridiction des tribunaux prévôtaux, éclaircit la matière des donations, régla sagement la liberté de tester, mit des bornes aux évocations. abrégea l'instruction des affaires, et jeta quelques clartés dans le chaos de la procédure.

Par d'autres édits, il porta des remèdes salutaires aux abus des substitutions, rassura la France, en plaçant des bornes aux acquisitions trop nombreuses des gens de main-morte, diminua économiquement le nombre des tribunaux, encouragea l'industrie ; enfin il prévint de grands malheurs, et se montra l'appui du pauvre, en mettant un frein à l'avarice par une sage et sévère déclaration sur la police des grains.

Depuis longtemps, on gémissait de voir la monarchie soumise à une foule de lois gauloises, gothiques, romaines, saliques, féodales, et à un nombre prodigieux de coutumes diverses et opposées, qui retenaient, à chaque pas, la civilisation dans les liens de la barbarie ; on trouvait partout des entraves,

et nulle part une justice éclairée, constante et uniforme ; cette justice avait mille balances et mille poids différents : on désirait généralement voir la nation régie par un seul code comme par un seul roi ; mais la difficulté d'accomplir cette vaste réforme avait toujours empêché de l'entreprendre.

D'Aguesseau en conçut le premier l'audacieuse pensée. Son génie, trop grand pour n'être pas modeste, ne se confia point à ses seules lumières : après avoir médité avec lenteur et tracé avec sagesse son nouveau plan de législation, il l'adressa à toutes les cours souveraines par une lettre dont l'éloquence s'élevait à la hauteur du sujet. Chaque nouvelle loi s'y trouvait présentée sous la forme de questions, et pour s'éclairer, il appelait à son secours la science et la liberté. Un autre siècle était destiné à recueillir le fruit de cette noble entreprise ; deux hommes célèbres en partagent l'honneur : D'Aguesseau l'avait commencé, Napoléon l'acheva.

La médiocrité est tranchante, parce que sa vue, resserrée dans un étroit horizon, ne mesure point la hauteur des obstacles qui frappent un esprit supérieur : quelques censeurs légers reprochaient à ce grand ministre sa sage lenteur. « Quand je pense, répondit D'Aguesseau, qu'une décision du chancelier a la force et l'effet d'une loi, il doit m'être permis d'y réfléchir longtemps. »

Pour le bonheur de sa patrie, la carrière de cet illustre ministre fut aussi longue que noblement remplie. Il conserva trente-quatre ans les sceaux ; la vigueur de ses facultés morales, qui avait commencé avant son adolescence, survécut à sa maturité. Il garda la même vivacité d'imagination, la même fidélité de mémoire. Une santé ferme et inaltérable fut l'heureux fruit d'une vie pure.

Un an avant sa mort, averti par l'affaiblissement de ses forces que son terme approchait, il se démit de sa charge, et se prépara doucement à recevoir dans le ciel la récompense du bien qu'il avait fait sur la terre. La France le perdit le 9 février 1751. Sa vie avait été un long triomphe de la vertu ; sa

mort, suivie d'un deuil général, fut regardée comme un malheur public.

Il est deux genres d'admiration : l'une inspire le respect, et l'autre une tendre et vive affection. D'Aguesseau les mérita toutes deux. Naguère, sur son tribunal et dans le conseil, on le contempla avec vénération ; mais c'est dans sa vie privée, dans ses foyers, au milieu de sa famille et de ses amis, c'est à Fresnes, surtout, et dans son noble exil, qu'il faut le suivre pour l'aimer davantage. Là, cette main qui portait le sceptre de la justice, se plaît à tenir la bêche ; ce grand orateur, qui prononçait au Palais, sur le sort des humains, ses éloquents oracles, ne brille plus qu'au milieu d'un petit cercle de savants et d'amis, dont les graves et doux entretiens rappelaient à ceux qui en avaient été témoins, ces dialogues ingénieux qu'inventait un philosophe romain pour animer et embellir les leçons morales qu'il nous a laissées.

A la place du législateur et du magistrat, on ne voyait plus à Fresnes que le père de famille, bon, simple, tendre, gai, partageant les jeux, les études de ses enfants, et répandant avec une sage mesure sur eux les lumières graduées qui les éclairaient sans les éblouir. On cherche et on cherchera peut-être longtemps le meilleur système d'éducation publique ; mais ce qui paraît au moins certain, c'est que, pour former l'esprit et le caractère d'un magistrat, d'un orateur, d'un homme d'État, il serait impossible de trouver un meilleur modèle que le plan d'étude tracé par D'Aguesseau pour ses enfants ; c'est un code entier d'éducation, qui devrait être sans cesse sous les yeux des pères et des instituteurs.

Le chancelier, rendu par l'exil aux champs et à la liberté, se livrait avec délices aux anciens penchants de sa jeunesse, à l'étude de l'histoire, de la géométrie, et à la lecture des meilleurs poëtes, dont il se plaisait toujours à répéter et même à imiter les accords. Au moment de sa première disgrâce, le cardinal de Polignac lui écrivait en style marotique les vers suivants :

Vertu parfaite et bonheur peu durable
Pas ne sont faits pour s'unir en ces lieux;
Si bel état par trop serait semblable
A cil qu'aurons tant seulement ès-cieux.
Donc, quand parfois sont ensemble, est bien force
Que tôt ou tard fassent entr'eux divorce.
Communément c'est vertu qui s'en va,
Reste bonheur : voilà le train vulgaire.
Or, en ce cas advient tout le contraire :
Bonheur parti, vertu demeurera.

Le chacelier lui fit cette réponse où l'on trouvera sans doute plus d'élégance et de clarté :

Chez les humains fortune favorable
Mène souvent à sa suite amitié,
Mais amitié coquette et peu durable;
Avec l'esprit n'est le cœur de moitié.
Donc, au départ de fortune volage,
Leste amitié tôt a plié bagage :
Amis de cour délogent sans pitié
Avec faveur : voilà le train vulgaire.
Or, en ce cas advient tout le contraire :
Bonheur s'en va, reste seul amitié.

Banni, pour la seconde fois, par la cour, et presque oublié par elle, il en était dédommagé par l'empressement des hommes les plus distingués de l'Europe, qui venaient l'admirer dans sa retraite; et quoiqu'il eût restreint le Saint-Siége dans ses limites temporelles, protégé les protestants, secouru les jansénistes, et défendu avec vigueur les libertés de l'Église gallicane, le nonce Quirini lui rendit hommage dans son exil. « Je viens, lui dit-il, voir l'arsenal où se forgent tant d'armes « redoutables contre la cour de Rome. — Dites mieux, ré- « pliqua le chancelier; dites l'arsenal où se forgent les bou- « cliers qui repoussent vos armes. »

D'Aguesseau étonnait les hommes les plus savants par son érudition : l'étude des langues n'était pour lui qu'un amuse-

ment ; il savait à fond le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, l'anglais, l'italien, l'espagnol et le portugais. Les savants de la Grande-Bretagne, oubliant peut-être pour la première fois leur orgueil national, le consultèrent sur la réformation de leur calendrier.

Il forçait à l'estime ceux-là même dont il ne pouvait se concilier l'amitié : Saint-Simon, le plus amer de ses ennemis, trace ainsi son portrait : « Il était bon, humain, d'un accès facile et agréable ; en particulier, il brillait par une gaîté douce et par une plaisanterie fine, qui ne blessait jamais personne. Pour devenir actif, il avait vaincu la nature, qui le rendait enclin à la paresse. Il était poli sans orgueil, noble sans prodigalité, économe sans avarice. Sa taille était médiocre, son corps assez gros ; sa figure pleine et ouverte conserva son agrément dans sa vieillesse comme dans sa disgrâce. »

Le sort lui avait donné, dans la personne d'Anne Lefèvre d'Ormesson, une épouse digne de lui ; c'était, dit-on, l'alliance des grâces et de la vertu : elle lui laissa six enfants. Quand il eut perdu en elle la moitié de son existence et tout le bonheur de sa vie, on voyait avec étonnement que l'excès de sa douleur lui permît encore de se livrer sans interruption aux travaux de son ministère. « Le public, dit-il, ne doit pas souffrir de mes malheurs domestiques.

Les savants le pleurèrent avec raison : il les aimait. C'était, selon lui, l'élite des citoyens utiles et désintéressés. Son nom, cher au barreau, ne sera jamais oublié par les avocats, classe généreuse, animée du double amour de la vraie gloire et de l'humanité ; ils gardent religieusement le souvenir de ces paroles qu'il leur adressait : « Dans les occasions dangereuses, disait-il, où la fortune veut éprouver ses forces contre votre vertu, montrez-lui que vous êtes non-seulement affranchis de son pouvoir, mais supérieurs à sa domination. Dans votre vieillesse, vous jouirez de la gloire d'un orateur et de la tranquillité d'un philosophe. Vous reconnaîtrez que l'indépendance

de la fortune vous a élevés au-dessus des autres hommes, et que la dépendance de la vertu vous a élevés au-dessus de vous-mêmes. »

Combien les magistrats doivent veiller avec sollicitude sur eux-mêmes, au moment de prononcer ces arrêts qui donnent la vie ou la mort; l'esclavage ou la liberté, en voyant à quel point un juge tel que D'Aguesseau redoutait pour lui-même la faiblesse humaine, et les funestes préventions qui égarent trop souvent les hommes les plus justes ! Pourraient-ils ne pas trembler en se rappelant ces paroles du chancelier : « Un mouvement de joie nous dispose à accorder tout ; un mouvement de tristesse nous porte à tout refuser : il est des jours clairs et sereins dont la lumière favorable embellit tous les objets à notre vue ; il en est de sombres et d'orageux, où une horreur générale semble succéder à cette douce sérénité. Parlons sans figures : il est, si nous n'y prenons garde, des jours de grâce et de miséricorde où notre cœur n'aime qu'à pardonner ; il est des jours de colère et d'indignation où il semble ne se plaire qu'à punir, et l'inégale révolution des mouvements de notre humeur est si impénétrable, que le magistrat, étonné de la diversité de ses jugements, se cherche quelquefois et ne se trouve pas lui-même. »

« Ferons-nous, dit-il ailleurs, l'injure à l'homme de bien de le confondre dans la foule de ceux qui se laissent entraîner à cette prévention populaire? Croirons-nous qu'il puisse se trouver des âmes vertueuses, mais timides et naturellement disposées à la servitude, qui se troublent à la vue du fantôme de la grandeur, et qui plient, sans le vouloir et sans le croire, sous le poids du crédit? »

Mais avec quelle vigueur d'éloquence cet homme illustre trace en peu de mots le portrait d'un grand citoyen, de Mathieu Molé, premier président et garde des sceaux !

« Tel fut ce ferme et inflexible magistrat, en qui le ciel avait mis une de ces âmes choisies qu'il tire des trésors de sa providence, dans les temps difficiles, pour combattre, et, l'on ose

le dire, pour lutter contre le malheur de leur siècle. Plein de cette grandeur d'âme que la vertu seule peut inspirer, et persuadé, comme il l'a dit lui-même, qu'il y a encore loin de la pointe du poignard d'un séditieux jusqu'au sein d'un homme juste, on l'a vu soutenir seul, et arrêter, par la simple majesté de son regard vénérable, les mouvements orageux d'un peuple mutiné. On eût dit qu'il commandait aux vents et à la tempête, et que, semblable à l'auteur de la nature, il dit à la mer irritée : *Vous viendrez jusque-là, et ici se brisera la fureur de vos flots impétueux;* heureux d'avoir montré aux hommes que la magnanimité est une vertu de tous les états, que la justice a ses héros comme la guerre, et qu'il n'y a rien dans le monde de si fort et de si invincible que la fermeté d'un homme de bien. »

Puissent tous les hommes appelés à prononcer sur nos destinées, retenir et se répéter continuellement ces pensées de D'Aguesseau !

« Élevés au-dessus des peuples qui environnent votre tribunal, vous n'en êtes que plus exposés à leurs regards : vous jugez leurs différends ; ils jugent votre justice.

« Que l'esprit joue mal le personnage du cœur !

« C'est une entreprise téméraire de prétendre allier une justice apparente avec une justice véritable.

« L'homme de bien l'est sans art, parce qu'il l'est sans effort. La nature a un degré de vérité dont tous les efforts de l'art ne sauraient approcher. Le pinceau le plus brillant ne peut égaler l'éclat de la lumière, et l'affectation la plus parfaite n'exprimera jamais la simplicité lumineuse de la vertu.

« Le nom sacré de la justice, qu'un magistrat hypocrite met à la tête de ses discours, n'est regardé que comme une vaine préface qui ne sert qu'à annoncer qu'il va être injuste. »

Je m'arrête, et crois devoir ajouter seulement, à ce peu de citations, ce passage où D'Aguesseau, en parlant de l'amour de la patrie, exprimait ces nobles sentiments que l'égoïsme

calomnie, mais qui doivent rester gravés dans le cœur de tout Français : « Lien sacré de l'autorité des rois et de l'obéissance des peuples, l'amour de la patrie doit réunir tous leurs désirs; mais cet amour presque naturel à l'homme, cette vertu que nous connaissons par sentiment, que nous louons par raison, que nous devrions suivre même par intérêt, jette-t-elle de profondes racines dans notre cœur? Et ne dirait-on pas que ce soit comme une plante étrangère dans les monarchies, qui ne croisse heureusement, et qui ne fasse goûter ses fruits précieux que dans les républiques?

« Là, chaque citoyen s'accoutume de bonne heure, et presque en naissant, à regarder la fortune de l'État comme sa fortune particulière. Cette égalité parfaite, et cette espèce de fraternité civile, qui ne fait de tous les citoyens que comme une seule famille, les intéresse tous également aux biens et aux maux de leur patrie : l'amour de la patrie y devient une espèce d'amour-propre; on s'aime véritablement en aimant la république, et on parvient enfin à l'aimer plus que soi-même.

« Serons-nous donc réduits à chercher l'amour de la patrie dans les États populaires, et peut-être dans les ruines de l'ancienne Rome? Le salut de l'État est-il donc moins le salut de chaque citoyen dans les pays qui ne connaissent qu'un seul maître? Faudrait-il y apprendre aux hommes à aimer une patrie qui leur donne ou qui leur conserve tout ce qu'ils aiment dans leurs autres biens?

« Mais en serons-nous surpris? Combien y en a-t-il qui vivent et qui meurent sans savoir même s'il y a une patrie? Ils regardent la fortune de l'État comme un vaisseau qui flotte au gré de son maître, et qui ne se conserve et ne périt que pour lui. Si quelque orage imprévu nous réveille, il n'excite en nous que des vœux impuissants ou des plaintes téméraires qui ne font que troubler ceux qui tiennent le gouvernail. Spectateurs oisifs du naufrage de la patrie, telle est notre légèreté, que nous nous consolons par le plaisir de médire des

acteurs : un trait de satire, dont le sel ne réjouit que la malignité, nous dédommage de tous les malheurs publics, et l'on dirait que nous cherchons plus à venger la patrie par notre critique qu'à la défendre par nos services.

« A mesure que le zèle du bien public s'éteint dans notre cœur, le désir de notre intérêt privé devient notre loi, notre souverain, notre patrie ; nous ne connaissons point d'autres citoyens que ceux dont nous désirons la faveur, ou dont nous craignons l'inimitié ; le reste n'est plus pour nous qu'une nation étrangère et presque ennemie. Ainsi se glisse, dans chacun de nous, le poison mortel de la société ; cet aveugle amour de soi-même, qui, distinguant sa fortune de celle de l'État, est toujours prêt à sacrifier tout l'État à sa fortune.

« Par combien d'artifices n'essaie-t-on pas de faire passer ce sentiment jusqu'au cœur du souverain, et de lui persuader que l'intérêt du prince n'est pas toujours l'intérêt de l'État ! Malheur à ceux dont la coupable flatterie ose introduire une distinction injurieuse aux rois, souvent fatale à leurs peuples, et toujours contraire aux maximes d'une saine politique ! »

C'est par de telles pensées, c'est par de telles paroles, que ce grand homme s'est acquis une renommée qui traversera les siècles, une vénération que le temps ne refroidira pas. En passant sa vie, en relisant ses ouvrages, non-seulement on éprouve le désir de devenir meilleur, mais on sent déjà qu'on l'est devenu.

Le chancelier, pendant son exil, avait planté lui-même dans son jardin de Fresnes un tilleul que le temps a respecté, et qui est à présent d'une immense grandeur. Récemment un grand malheur avait réuni à Fresnes les membres de sa famille. Nous allâmes tous, près de ce vénérable tilleul, chercher sous son ombrage la consolation que donnent les grands souvenirs. Il nous semblait, en quelque sorte, respirer dans

cet endroit la résignation et le courage, et nous résolûmes de placer, au pied de cet arbre vénéré, l'inscription suivante, que m'inspira un respect religieux :

INSCRIPTION SUR UN TILLEUL PLANTÉ, EN 1718, PAR M. LE CHANCELIER D'AGUESSEAU, DANS SON PARC DE FRESNES.

Illustre D'Aguesseau, sur ton noble héritage
Ce tilleul autrefois par tes mains fut planté ;
Favorisé du ciel, il reçut en partage
La force, la grandeur et l'immortalité.
Je crois, en le voyant, contempler ton image :
Cet arbre protecteur sur nous s'est étendu.
Tu bravais la fortune, il résiste à l'orage ;
Jamais par l'aquilon il ne fut abattu ;
Et tes enfants encor trouvent sous son ombrage
L'abri que ta justice offrait à la vertu.

BOSSUET.

Une faible lumière brille au milieu des ténèbres ; mais il faut des beautés sublimes pour jeter une grande lueur au milieu d'un torrent de clartés. Le sort, qui semblait avoir réuni autour de Louis XIV tous les génies de la guerre, des lettres, des sciences, des arts, toutes les muses du Parnasse, tous les flambeaux de l'éloquence, pour faire de cette brillante époque le grand siècle moderne, voulut qu'il s'élevât au-dessus de tous ces grands esprits un génie presque prophétique, dont la voix semblait inspirée d'en haut, et qui lançait sur la pompe des cours, au milieu du fracas des conquêtes, et contre l'orgueil des grandeurs humaines, les foudres de la parole divine : Bossuet fut l'Isaïe de l'Église chrétienne et le Démosthène de la tribune évangélique.

Jacques-Bénigne Bossuet, né à Dijon, le 28 septembre 1627,

reçut le jour au milieu d'une famille honorée par les lumières de plusieurs magistrats vertueux.

Là, des exemples salutaires, plus puissants encore que des leçons, le formèrent aux bonnes mœurs domestiques, sans lesquelles de grands talents ne sont souvent que de grands dangers. Trois livres, qu'il lut avec avidité, exercèrent une grande influence sur lui : Homère échauffa son imagination, Virgile charma son esprit ; mais la Bible émut, électrisa son âme, et décida son sort, comme Euclide et Descartes avaient fixé celui de Pascal et de Mallebranche.

Ses sentiments se trouvèrent d'accord avec les vœux de sa famille, qui le destinait à l'Église ; son premier pas dans cette carrière fut l'effet d'un abus dont l'antiquité empêchait alors de sentir le ridicule : à l'âge de treize ans, il obtint un canonicat. Les jésuites, dont l'ambition active cherchait avec soin tous les germes de talents pour s'en emparer, avaient déjà jeté les yeux sur le jeune Bossuet pour l'agréger à leur milice ; mais ils manquèrent cette conquête.

Envoyé à Paris, son arrivée dans cette ville fut une époque trop remarquable pour qu'il pût jamais l'oublier : il y parut précisément le jour où le cardinal de Richelieu y entrait mourant, porté sur un char à la fois triomphal et funèbre, sous une tente meublée de damas : son secrétaire était assis à côté de lui ; il marchait entouré de ses gardes comme un roi : les rues étaient barricadées pour le garantir des approches d'une foule importune. Quel spectacle pour le génie de Bossuet, que la chute de tant de grandeur et de pouvoir ! Depuis, il rappelait sans cesse à ses amis l'impression que lui avait faite la vue de cette pompe et de ce néant des vanités humaines.

Bossuet continua ses études avec ardeur et succès ; mais, destiné à parler aux passions et à les combattre, il n'aimait que les lectures qui élèvent l'âme et touchent l'esprit : les sciences lui paraissent trop froides, trop sèches ; et, dans son erreur, il regarda toujours les mathématiques mêmes comme une étude vaine et inutile:

La réputation que lui firent promptement sa vive imagination, son étonnante mémoire et sa prodigieuse facilité, ne tarda pas à sortir de l'étroite enceinte du collége de Navarre : dans ses premiers essais, son esprit montrait déjà l'empreinte de ses deux auteurs favoris; on y remarquait à la fois quelques traits de la sublimité d'Homère et de la douceur de Virgile.

A seize ans, il soutint sa première thèse; elle fit connaître son nom à la cour. L'hôtel de Rambouillet était alors le centre des beaux esprits de la France; on y parla de Bossuet. Le marquis de Feuquières, qu'on avait instruit des progrès rapides et du singulier talent de ce jeune étudiant pour l'improvisation, paria, contre Mme de Rambouillet, qu'en laissant quelques moments de recueillement à Bossuet, il prononcerait devant elle un sermon sur un sujet quelconque qui lui serait donné. La gageure fut tenue et gagnée. Le jeune prédicateur obtint un succès éclatant; et, comme son sermon était prononcé à minuit, Voiture, qui était au nombre de ses auditeurs, dit, à cette occasion, « qu'il n'avait jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard. »

De ce moment, Bossuet devint à la mode; car elle exerçait alors son frivole empire sur tout, même sur les grandes réputations. Ainsi le génie de Bossuet brilla, pour la première fois, comme bel esprit, de même que les meilleurs fruits sont annoncés par de fragiles fleurs.

Mais Bossuet ne pouvait s'arrêter longtemps à des liaisons et à des succès si mondains; l'austère et fameux abbé de Rancé conçut une vive amitié pour lui, et prévit qu'il deviendrait l'oracle de l'Église.

En 1648, il soutint une thèse de philosophie en présence du grand Condé. La dispute était si animée et ressemblait tellement à un combat, que Condé fut, disait-il lui-même, tenté de prendre part à la lutte et à la victoire.

La funeste habitude des guerres religieuses était alors la cause puissante de l'intérêt qu'inspirait la théologie, et, en

étudiant cette science, on s'y préparait, comme dans l'art militaire, au combat. Bossuet sentit que, dans ce genre de guerre, les armes de la raison ne suffisaient pas pour triompher : il vit qu'il lui fallait de la pompe pour étonner, des ornements pour plaire, de l'art pour vaincre et pour entraîner; aussi ne dédaigna-t-il point d'aller aux spectacles pour s'accoutumer à rendre son éloquence dramatique, et pour donner aux intonations de sa voix ces accents vrais, justes et variés, qui prêtent de l'éclat aux paroles et de la force aux pensées. Cette étude lui fut utile, et le génie de Bossuet dut une partie de son élévation au génie de Corneille.

Enfin le moment arriva où il fallait quitter le monde pour mériter de l'éclairer. Bossuet entra dans les ordres sacrés, et dès lors il s'éloigna de toute étude profane.

La maréchale de Schomberg, dame d'honneur de la reine, frappée par les éloges qu'elle entendait faire de lui, se déclara sa protectrice; car tel est le triste sort du mérite dans les cours, il n'y peut marcher sans appui.

Bossuet montra, dès sa jeunesse, la fermeté de caractère qu'il développa, depuis, dans toutes les circonstances de sa vie. Pendant le siége de Paris, il cacha dans sa chambre quatre de ses compagnons d'études, poursuivis alors pour leurs opinions; et, au moment où le monarque était banni de Paris, il prit pour texte d'un de ses discours, ces mots : « *Craignez Dieu, et honorez le roi.* »

Au milieu des querelles qui divisaient l'Église, éloigné des opinions de Molina, son penchant le portait à suivre celles de saint Augustin et de saint Thomas; mais il se soumit cependant aux décisions du Saint-Siége, parce qu'il avait pris le parti de tout sacrifier à une obéissance que, dans son état, il regardait comme un devoir.

Austère dans ses principes de catholicité, il se montra toujours ennemi des innovations, à tel point qu'on put lui reprocher un attachement trop puéril aux détails les plus minutieux des cérémonies religieuses. Il était difficile qu'avec des succès

précoces et le sentiment de sa supériorité, il pût rester à l'abri de tout orgueil; heureusement il prit pour guide Vincent de Paule, vraiment digne d'être nommé saint, puisqu'il était la charité vivante.

Cet homme respectable, mesurant la hauteur du génie de Bossuet, lui donna pour directeur le religieux le plus simple et le plus modeste, « voulant ainsi, dit M. le cardinal de Beausset, lui apprendre que toutes les grandeurs de l'esprit humain devaient s'abaisser devant la vertu humble et cachée. » Docile aux conseils qu'il en reçut, et décidé à suivre la trace des apôtres, il s'éloigna du monde, fortifia ses vertus et mûrit ses talents dans la retraite.

Comme sa piété était sincère, elle le rendit modeste, et il refusa la place de grand-maître de Navarre, qui lui paraissait au-dessus de son âge et de sa capacité. En voyage, on le trouvait toujours l'Évangile à la main. Saint Augustin était son guide dans l'étude de la religion, saint Chrysostôme son modèle d'éloquence; parmi les modernes, saint Bernard était celui qui excitait le plus son admiration.

La vraie dévotion est tolérante comme la vraie philosophie; l'hypocrisie et la superstition sont seules fanatiques et intolérantes. Aussi l'on vit Bossuet, le plus intrépide défenseur de la foi romaine, lié intimement avec le ministre protestant Paul Ferri; et, comme tous deux étaient sincères, leurs combats n'avaient pour but qu'une paix désirable, mais que les passions du siècle rendaient malheureusement impossible.

Saint Vincent de Paule choisit, à cette époque, Bossuet pour chef d'une mission qui se rendit à Metz. De tels missionnaires fidèles à l'Évangile n'employaient alors d'autres armes pour vaincre que celles de la persuasion; et, malgré l'ardeur de leur foi, ils ne cherchaient de force que dans la douceur, et de triomphe que dans la concorde.

Bossuet, pour combattre ses adversaires, composa son livre de l'*Exposition de la foi catholique*, dans lequel ses ennemis mêmes admirèrent la force de sa logique. On y remarque des

principes dont il serait à désirer, pour la paix du monde, qu'on ne s'écartât jamais. « Dans tout ce qui est nécessaire, « disait-il avec saint Augustin, l'unité ; dans tout ce qui est « douteux, la liberté ; dans tous les cas, la charité. »

A une époque si voisine des guerres religieuses, la philosophie elle-même ne pouvait s'attendre à voir proférer de plus douces maximes par la bouche d'un pontife catholique. Malgré la marche du temps et de l'esprit humain, cet ouvrage est encore admiré. Bossuet le corrigea et le perfectionna pour l'instruction d'un héros ; car il eut la gloire d'avoir le grand Turenne pour disciple.

Ses nombreux sermons soutinrent sa réputation sans l'agrandir ; il les écrivait trop rapidement, et s'y montrait trop inégal. Cependant son génie y brille si fréquemment, que ses négligences doivent y être regardées comme volontaires. La simplicité à ses yeux était le premier mérite d'un prédicateur : « Dans la prédication, disait-il, tout doit se faire par une secrète vertu qui persuade contre les règles ; vertu qui, venant du ciel, doit se conserver tout entière dans la bassesse modeste et familière des premières expressions venues, et dans la simplicité d'un style qui paraît vulgaire. » Il voulait comme saint Paul, des discours simples et des pensées divines ; mais son style se relevait lorsqu'il devait faire entendre la vérité à la puissance.

Quand il prêcha devant Louis XIV, en 1669, il lui adressa ces belles paroles : « Arbitre de l'univers et supérieur même à la fortune, si la fortune était quelque chose, il n'y a plus pour vous qu'un seul ennemi à redouter : vous-même, sire, vous-même. » Le roi envoya féliciter le père de Bossuet d'avoir un tel fils.

Ce fut dans les oraisons funèbres que Bossuet développa toute la force de son talent, toute la pompe de son éloquence : celle de madame Henriette, regardée comme son chef-d'œuvre, est devenue un monument historique. C'est là qu'il annonce aux rois et aux peuples que toutes les révolutions n'ont ja-

mais d'autres causes que la mollesse et la violence des princes. Persuadé, comme orateur chrétien, que son langage devait être digne de la Divinité dont il se rendait l'organe, avant de prendre la parole, il se pénétrait habituellement de cette noble pensée : « Ce n'est pas un ouvrage humain que je médite ; il faut que je m'élève au-dessus de l'homme pour faire trembler toute créature sous le jugement de Dieu. » La froide raison peut blâmer cet enthousiasme ; mais, dans quelque genre que ce soit, sans enthousiasme, le talent ne peut jamais atteindre à la gloire : aussi Bossuet, plus que tout autre orateur, sut inspirer cet enthousiasme qu'il éprouvait. Un jour, député par la faculté de théologie, il parla au roi avec une éloquence si vive, si entraînante, que Turenne et Condé, qui l'écoutaient, ne purent contenir leurs transports et l'embrassèrent.

Qui pourrait n'être pas saisi de respect à la réunion de tant de noms illustres, au souvenir d'un tel orateur et d'un tel auditoire ! Mais plus on était frappé de tant d'éclat et de gloire, plus on devait être ému en entendant un homme, si supérieur aux autres, rappeler sans cesse à cette brillante cour, avec des expressions qui n'appartenaient qu'à lui, le néant des grandeurs humaines, et rabaisser l'orgueil d'un roi puissant, entouré de héros, par ce peu de mots prononcés sur la mort d'Anne d'Autriche : « Ah ! que nous ne sommes rien ! »

Malheureusement tous ces grands hommes du grand siècle, et lui-même, ne prouvèrent que trop souvent, par leurs actions, la vérité de ces paroles ; et l'admiration se change presque en pitié, lorsqu'on voit tant de génies tomber, tant de grandeurs se rapetisser et descendre des hauteurs de la raison, pour se livrer aux combats ridicules et aux disputes puériles de Jansénius, de Molina, de la grâce efficace, de la grâce concomitante, et du formulaire. Au reste, si Bossuet partagea ces erreurs, il y tomba de bonne foi, et crut sincèrement, dit-on, trouver les cinq propositions condamnées, dans un livre où tant d'autres bons esprits ne purent jamais les apercevoir.

Mais, s'il paya son tribut à l'esprit de parti, il sut au moins se défendre souvent des passions qu'il excite : on le chargea de juger l'ouvrage de l'un de ses adversaires, le livre d'Arnaud *sur la perpétuité de la foi*, et son arrêt fut impartial. Plusieurs de ses contemporains ne lui montrèrent pas la même équité : il est rare d'être bien jugé par son siècle. Plusieurs beaux-esprits de son temps, ainsi que Mme de Sévigné qui aimait mieux lire Pradon que Racine, préférèrent la méthode sèche de Bourdaloue à l'éloquence sublime de Bossuet.

Cependant les traits de la jalousie tombèrent devant sa vertu sans la blesser, et l'envie ne put arrêter ni sa gloire ni sa fortune. Peu d'années après avoir été promu à l'évêché de Condom, il fut nommé précepteur du dauphin par Louis XIV et sur la demande de M. de Montausier : il fut ainsi proposé pour cet emploi par la franchise, et reçu par la gloire.

Comme il ne croyait pas ses devoirs d'évêque conciliables avec ceux que lui imposait sa nouvelle charge, il donna un grand et rare exemple en se démettant de son évêché. En 1671, l'Académie-Française ajouta, en le nommant, un brillant fleuron à sa propre renommée : Bossuet, dans son discours de réception, prouva que son amour pour les lettres n'était point éteint. « La gloire de la France, dit-il, est d'être docte et conquérante; si les actions héroïques animent les grands écrivains, les grands écrivains vont remuer, par le désir de la gloire, ce qu'il y a de plus vif dans les grandes âmes. »

Bossuet ne négligeait aucun devoir; il fut assidu aux séances académiques, déclarant « qu'il y trouvait toujours plaisir et instruction. » Il appelait l'usage *le père des langues*, et l'histoire *la maîtresse de la vie humaine*.

Il fut un des ornements de l'Académie, comme il était une des colonnes de l'Église. Son esprit fécond, qui s'appliquait à tout, lui fit composer une grammaire pour le dauphin : ce fut aussi pour l'éducation de ce prince qu'il composa son immortel *Discours sur l'Histoire universelle;* et cet ouvrage, écrit pour un enfant, éclaira l'Europe,

Son attachement profond à la monarchie ne lui fit adoucir, par aucune faiblesse, les leçons sévères qu'il donnait à son royal élève ; il aimait la royauté et haïssait la tyrannie. En parlant de la mort violente de Charles IX, il dit : « C'était avec justice qu'on voyait nager dans son propre sang, un prince qui avait si cruellement versé celui de ses sujets. »

Bossuet écrivit encore un traité de la politique sacrée, un livre sur la connaissance de Dieu et de soi-même, et un grand nombre d'ouvrages dont la plus courte analyse composerait à elle seule un volume. Cherchant à tout une source céleste, toute puissance lui paraissait fondée sur le droit divin ; ce qui le rendit trop partisan du pouvoir absolu, et trop éloigné des principes d'une liberté pour laquelle un esprit si sublime semblait né.

A cette occasion, le cardinal de Beausset fait une réflexion très-juste : « Les opinions, dit-il, dépendent souvent des positions. Bossuet, frappé du spectacle de la fronde, ne trouve de fléaux à craindre que les factions et que la résistance à l'autorité. Fénélon, témoin d'un règne absolu, ambitieux, arbitraire, ne voit de dangers pour l'État que dans l'abus du pouvoir. » Il est peut-être encore juste de chercher à cette erreur politique une cause non moins réelle : Bossuet était du petit nombre de ceux qui font ce qu'ils commandent, et qui pratiquent ce qu'ils prêchent ; et, comme il trouvait tous les devoirs, publics ou privés, tracés et prescrits dans la morale évangélique, il y voyait, par la même raison, plus en homme de bien qu'en homme d'État, des bornes suffisantes pour réprimer les passions des princes ; aussi disait-il « que la religion est encore plus nécessaire à ceux qui commandent, qu'à ceux qui obéissent. »

Pour prix de l'éducation du dauphin, le roi nomma Bossuet premier aumônier de la dauphine, évêque de Meaux et conseiller d'État. Mais ce monarque, partageant les préjugés d'une noblesse dont il flattait la vanité tout en détruisant son pouvoir, ne voulut donner à cet illustre prélat ni le chapeau

de la réunion des Églises; sa correspondance à cet égard avec le célèbre Leibnitz, fut plus curieuse qu'utile. Le philosophe, traitant cette matière plus diplomatiquement qu théologiquement, demandait et offrait des concessions: l'inflexible théologien n'opposait à sa dialectique subtile que la foi et les conciles; aussi le satirique Bayle, se moquant de leurs débats, disait: « Demander à Bossuet de la condescendance et des concessions, c'est l'exhorter à se faire protestant; et, sans être prophète, on peut assurer qu'il n'en fera rien. »

Les dernières années de la vie de Bossuet furent troublées par une maladie cruelle qu'il supporta avec une résignation chrétienne: cette lumière de l'Eglise s'éteignit le 12 avril 1704. Bossuet mourut de la pierre à l'âge de soixante-dix-sept ans; il couronna une vie de triomphes par un trait d'humilité, et demanda en mourant qu'on l'enterrât aux pieds de ses prédécesseurs.

Nous n'avons point parlé du prétendu mariage de Bossuet avec Mlle Desvieux. M. le cardinal de Bausset a complétement prouvé l'absurdité de cette fable, inventée par l'envie et répandue par la malignité; la jalousie voudrait couvrir de taches tout éclat qui blesse ses yeux.

La nature avait orné Bossuet de tous les dons heureux qui forment le grand orateur: la noblesse de sa figure et son port majestueux donnaient de la dignité à ses moindres paroles; la candeur de sa physionnomie touchait ses auditeurs, avant qu'ils l'eussent entendu. « Sa voix, dit le cardinal Maury, était douce, flexible sonore, mais grave, ferme et mâle. Ses plus grands mouvements étaient produits sans efforts: tout en un mot parlait en Bossuet; tout était animé, grand, persuasif; et l'on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer en lui, sa vie exemplaire, son éloquence, la grandeur de ses pensées, ou la sublimité de son style. »

Voltaire appelait Bossuet « le seul homme éloquent parmi les écrivains célèbres. » En effet, réunissant en lui seul toutes les beautés de l'art oratoire, il était hardi avec sagesse,

sublime avec modestie, clair, simple, noble, précis, varié, pittoresque, véhément, harmonieux, et les traits imprévus de ses discours semblaient des élans de son âme.

Quelques critiques lui reprochaient son inégalité : mais il fallait que l'aigle quelquefois reprît haleine et ralentît son essor. Les esprits médiocres ignorent que celui qui veut être toujours sublime, ne l'est jamais.

On l'accusait, avec plus de raison, d'avoir opiniâtrément professé une doctrine favorable au despotisme et contraire à la liberté. Cependant nul n'a défendu plus hardiment que lui, contre l'ambition ultramontaine, les libertés de l'Eglise gallicane ; et si l'évêque s'est montré souvent trop partisan de l'obéissance passive, on doit au moins avouer que le précepteur de l'héritier du trône sut lui parler dignement des devoirs des rois, des droits des peuples, de l'amour de la patrie et des avantages de la liberté.

« La maxime fondamentale de la république romaine, lui disait-il, était de regarder la liberté comme une chose inséparable du nom romain. Un peuple nourri dans cet esprit, disons plus, un peuple qui se croyait né pour commander aux autres peuples, et que Virgile, pour cette raison, appelle si noblement *le peuple-roi*, ne voulait recevoir d'autres lois que de lui-même. L'autorité du sénat était jugée nécessaire pour modérer les conseils publics, qui, sans ce tempérament, eussent été trop tumultueux; mais, au fond, c'était au peuple à donner les commandements, à établir des lois, à décider de la paix et de la guerre. Un peuple qui jouissait des droits les plus essentiels de la royauté, entrait en quelque sorte dans l'humeur des rois ; il voulait bien être conseillé, mais non pas forcé par le sénat : tout ce qui paraissait trop impérieux, tout ce qui s'élevait au-dessus des autres, en un mot, tout ce qui blessait ou semblait blesser l'égalité que demande un Etat libre, devenait suspect à ce peuple délicat. »

Socrate, Démosthène et Aristide n'auraient pas, dans leur amour pour leur patrie, trouvé de plus nobles traits que ceux

de Bossuet, pour tracer le tableau de la Grèce glorieuse et libre.

« Des lois simplement écrites, dit-il, et en petit nombre, tenaient les peuples dans le devoir, et les faisaient concourir au bien commun du pays : l'idée de liberté qu'une telle conduite inspirait, était admirable ; car la liberté que se figuraient les Grecs, était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même, reconnue par tout le peuple. La loi était regardée comme la maîtresse ; c'était elle qui établissait les magistrats, qui en réglait le pouvoir, et qui, enfin châtiait leur mauvaise administration ; et comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celui que la Grèce tirait du sien, était que les citoyens s'affectionnaient d'autant plus à leur pays, qu'ils le conduisaient en commun, et que chaque particulier pouvait parvenir aux premiers honneurs. Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce, n'est pas croyable ; plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir par de bonnes raisons les règles des mœurs et celles de la société. »

« Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Architas, Platon, Xénophon, Aristote et une infinité d'autres, remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagants qui prirent le nom de *philosophes* ; mais ceux qui étaient suivis, étaient ceux qui enseignaient à sacrifier l'intérêt particulier et même la vie à l'intérêt général et au salut de l'Etat, et c'était la maxime la plus commune des philosophes, *qu'il fallait, ou se retirer des affaires publiques, ou ne regarder que le bien public.* »

Si un tel homme eût vécu de nos jours, quels vœux n'eût-il pas formés, comme philosophe et comme chrétien, pour voir cette noble Grèce secouer ses chaînes, relever ses débris et enfin échapper à la double tyrannie du fanatisme et du despotisme musulman !

Si Bossuet, dans les livres sacrés, trouvait toutes les leçons suffisantes pour éclairer l'âme du prince, son élève, et toutes

les armes nécessaires pour combattre ses vices, il croyait avec raison que, pour enseigner l'art de gouverner les peuples et de les rendre heureux; l'histoire était la seule et la véritable institutrice des rois. Aussi personne, mieux que lui, ne s'efforça de leur faire sentir l'importance et la nécessité de cette étude royale.

« Quand l'histoire, disait Bossuet au dauphin, serait inutile aux autres hommes, il faudrait la faire lire aux princes: il n'y a pas de meilleur moyen de leur découvrir ce que peuvent les passions et les intérêts, les temps et les conjonctures, les bons et les mauvais conseils. Les histoires ne sont composées que des actions qui les occupent, et tout semble y être fait pour leur usage. Si l'expérience leur est nécessaire pour acquérir cette prudence qui fait bien régner, il n'est rien de plus utile à leur instruction, que de joindre, aux exemples des siècles passés, les expériences qu'ils font tous les jours : au lieu qu'ordinairement ils n'apprennent qu'aux dépens de leurs sujets et de leur propre gloire, à juger des affaires dangereuses qui leur arrivent, par le secours de l'histoire ils forment leur jugement, sans rien hasarder sur les événements passés. Lorsqu'ils voient jusqu'aux vices les plus cachés des princes, malgré les fausses louanges qu'on leur donne pendant leur vie, exposés aux yeux de tous les hommes, ils ont honte de la vaine joie que leur cause la flatterie, et ils connaissent que la vraie gloire ne peut s'accorder qu'avec le mérite. »

La France perdit presque à la fois les deux plus brillants soutiens de sa gloire militaire et de sa gloire chrétienne. L'oraison funèbre du grand Condé fut le dernier chef-d'œuvre de Bossuet. Il n'est point de cœur et d'esprit français qui n'aient retenu ces dernières paroles si tristes, si nobles et si touchantes : « Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue : vous mettrez fin à tous ses discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à

rendre la mienne sainte ; heureux, si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ! »

ARRÊTEZ-VOUS DONC !

J'admirais dernièrement un brillant wiski traîné par un coursier superbe et conduit par un jeune élégant ; il parcourait la grande allée des Champs-Élysées avec une rapidité qui eût autrefois valu des couronnes aux jeux olympiques ; tous les passants l'admiraient et les femmes qui se trouvaient sur son passage, semblaient toutes envier le sort d'une nymphe charmante, assise avec grâce sur ce léger char de triomphe.

Un petit vieillard, orné d'une chevelure blanche, et appuyé sur un bâton noueux, loin de partager l'admiration générale, criait d'une voix forte : *Arrêtez-vous donc!* Un murmure universel d'improbation répondait à ses paroles, lersque nous vîmes, à quelques pas de là, le char léger heurté par un obstacle imprévu, versé, brisé ; le conducteur, honteux et froissé, relevant sa compagne, dont la chute sur le sable n'avait blessé que la pudeur, et tous deux, tombés de leur gloire, appelant tristement un fiacre voisin pour se dérober aux regards indiscrets d'une foule empressée, curieuse et plus maligne que compatissante. « Eh bien ! dit alors le petit vieillard, je l'avais prévu ; ils n'ont pas voulu me croire : jamais dans le monde on ne saura *s'arrêter*. »

Il faisait une chaleur excessive ; je m'assis sur des chaises qu'un très-utile usage place à présent partout avec profusion dans nos promenades publiques : mes voisins parlaient de l'accident dont nous venions d'être témoins ; la conversation tomba bientôt sur des modes nouvelles, sur les folies du jour. Un jeune homme à moustaches, en large pantalon, dont le

lin brillant préservait deux grosses bottes ferrées de la poussière et de la boue, soutenait avec feu les modernes usages; un homme mûr, habillé à l'antique, frondait avec humeur la nudité des femmes, l'habit écourté des vieillards coiffés à la Titus, la profusion des cachemires qui coûtent si cher à tant de pauvres époux, le costume militaire de tant de jeunes gens dont le fer n'a jamais fait retentir que les dalles des galeries du Palais-Royal : l'entretien était d'abord animé, vif et piquant; bientôt la discussion s'échauffant, se changea en dispute. Mon petit vieillard, qui jusque-là écoutait en silence, cria de nouveau : *Arrêtez-vous donc!* On n'en tint compte; l'altercation continua, et, peu de minutes après, se termina par un rendez-vous au bois de Boulogne, qui coûtera peut-être la vie à l'un des deux interlocuteurs.

Je quittais la promenade en rêvant aux avertissements répétés et inutiles de mon vieillard, et je pris le chemin du Palais-Royal. Mon habitude est d'aller tous les soirs au spectacle; l'illusion des passions qu'on voit au théâtre m'émeut et me divertit; la réalité de celles de la société me fatigue et m'attriste; et, si la folie humaine règne sur la scène comme ailleurs, elle y est toujours plus spirituelle et moins dangereuse.

En entrant au parterre, j'aperçus de loin ce même petit vieillard, dont l'œil vif, la mine sévère et les paroles laconiques m'avaient frappé; j'allai m'asseoir près de lui. On donnait une pièce nouvelle qui me parut, comme beaucoup d'autres, digne à la fois d'éloges et de critique : j'y remarquai de grands défauts dans le plan, beaucoup de beautés dans les détails; devenus trop riches, nous sommes dédaigneux; trop blasés, il est difficile de nous faire illusion et de nous émouvoir; d'ailleurs notre amour-propre gâte nos plaisirs; nous sommes trop connaisseurs pour nous amuser, et nous écoutons plus en juges froids qu'en spectateurs sensibles.

Je faisais ces réflexions dans un entr'acte, et mon voisin, sans dire mot, m'approuvait d'un signe de tête. Des observations d'un genre différent ne tardèrent pas à remplacer les

miennes : l'auteur avait, comme de coutume, un parti pour lui, une cabale contre ; les uns étaient venus avec l'intention de le porter aux nues, les autres dans le dessein de le faire tomber. Les premiers faisaient valoir toutes les beautés de l'ouvrage ; les derniers lui reprochaient des longueurs, des obscurités, des réminiscences. S'aigrissant par la contradiction, les partisans de la pièce poussèrent leur admiration jusqu'à l'enthousiasme, et les autres quittèrent le ton de la critique pour celui de la satire.

Mon silencieux vieillard, couvrant alors leurs voix de la sienne, cria, frappant la terre de son bâton : *Arrêtez-vous donc!* On ne l'écouta pas : la discussion littéraire devint une dispute des halles ; les injures succédèrent aux figures de rhétorique, les coups aux injures ; nous reçûmes quelques éclaboussures de ce violent débat, et la garde, qui ne permet dans les spectacles des combats que sur le théâtre, mit heureusement fin à ce scandale, et conduisit impartialement en prison les claqueurs et les siffleurs, les battants et les battus.

Le reste de la soirée se passa sans orage, et se termina trop froidement peut-être, pour l'amour-propre de l'auteur ; il n'eut ni les honneurs d'un plein succès ni la honte d'une chute. Gonflés comme des ballons, beaucoup de ces messieurs restent, comme eux, entre le ciel et la terre. Leurs amis, leurs servant de parachute, rendent leur descente douce et paisible.

Après le spectacle, je traversai avec mon vieux voisin ce jardin fameux où l'on voit réunis tant d'objets de curiosité et de dégoûts, tant de richesses et tant de vices, tant d'oisifs et tant d'activité. Je vis tout d'un coup avec surprise mon austère compagnon tourner ses pas vers une allée obscure, entrée fatale de ces lieux de perdition qu'on nomme *maisons de jeu*. Je le suivis pour contempler avec lui ce moderne Tartare que gouverne l'avarice ; à l'entrée, on voit la riante espérance ; à la sortie, le sombre désespoir.

Nous observâmes quelque temps les pâles courtisans de la capricieuse fortune, et les divers mouvements de joie et de

chagrin que ses arrêts fantasques excitaient en eux. Un jeune homme aussi brillant, aussi léger que la déesse, fixa bientôt notre attention : tout lui réussissait ; le nombre qu'il choisissait arrivait toujours ; s'il changeait de couleur, le sort, paraissant obéir à sa volonté, changeait avec lui ; toutes les chances lui étaient favorables ; les banquiers étonnés sortaient de leur impassibilité ordinaire, et lui payaient avec dépit les tributs qu'ils étaient accoutumés à percevoir. Une montagne d'or s'était élevée devant ce joueur fortuné ; le vieillard s'approche, lui frappe sur l'épaule et lui dit doucement : *Arrêtez-vous!*

Le jeune étourdi répond par un éclat de rire et double son jeu ; la fortune change, les revers succèdent aux revers, la montagne s'écroule, le trésor disparaît, le téméraire s'irrite contre le sort et vide son portefeuille ; il perd tout. Mon vieillard lui crie d'une voix de tonnerre : « Malheureux ! *arrêtez-vous donc!* » L'ingrat s'emporte, l'injurie, le menace, emprunte à ses voisins, et consomme sa ruine. Pâle, éperdu, s'arrachant les cheveux, il fait entendre les accents du désespoir, quitte cette infernale assemblée qui remarque à peine son départ, et il sort en criant que les flots de la Seine sont sa seule ressource. Nous le suivons précipitamment ; je l'appelle, rien ne peut l'arrêter. Au bas de l'escalier nous voyons une jeune femme en larmes : elle se jette à ses pieds ; il veut l'écarter ; elle lui montre une bourse, un écrin, lui offre tout, et ne peut le fléchir ; enfin, avec l'accent le plus doux, elle lui crie : *Au nom de l'amour, au nom de vos enfants, arrêtez-vous!* Il pleure alors, la serre dans ses bras, et la suit. « Il est sauvé et corrigé, me dit le vieillard. Cet *arrêtez*-là parle à son cœur ; le mien ne s'adressait qu'à sa raison. »

Resté seul avec mon vieux sage, et attendri jusqu'aux larmes par ses dernières paroles, je lui dis : « Quel homme êtes-vous donc ? J'ai entendu souvent sans émotion des sermons très-éloquents ; les chefs-d'œuvre de nos philosophes ont plutôt excité que satisfait ma curiosité ; ils ont plus obscurci qu'éclairé mon esprit : s'ils m'ont guéri de beaucoup

d'erreurs, ils m'ont fait douter de beaucoup de vérités. Vous ne dites jamais que trois mots, et cependant je sens que vous me commandez la confiance et que vous m'inspirez le respect. »

« Mon ami, me dit le vieillard, j'ai beaucoup vécu, et par conséquent beaucoup vu et beaucoup erré. J'ai donné tour à tour dans tous les systèmes; une longue méditation, une tardive expérience ont réduit toute ma philosophie à ce seul précepte : *Arrêtez-vous donc!*

« Si l'on savait *s'arrêter,* on se trouverait heureux par les sentiments, on ne serait pas tourmenté par les passions. C'est faute de savoir *s'arrêter* qu'on voit le courage se changer en témérité, la sévérité en tyrannie, la bonté en faiblesse, l'économie en avarice, la générosité en profusion, l'amour en jalousie, le désir de l'honneur en ambition, la piété en fanatisme, la liberté en licence, la royauté en despotisme, la fierté en orgueil, la soumission en bassesse, l'éloge en flatterie, la censure en satire. Les empires tombent comme les hommes, parce qu'ils veulent aller trop loin et trop vite; personne ne sait ni ne veut *s'arrêter*.

« Les rois de Perse ne souffrent pas que la mer et que les bornes de leurs vastes États les *arrêtent;* ils échouent contre les petites bourgades de la Grèce, dont les habitants belliqueux finissent par renverser leur trône.

« Combien de monarques de l'Orient, ne voulant pas voir leur volonté *arrêtée* par les lois, ont été esclaves de leurs esclaves, et se sont vus assassinés par eux, sans qu'on s'en inquiétât hors de l'enceinte de leurs palais!

« Alexandre, qu'aucune conquête ne peut rassasier, qu'aucun frein ne peut retenir, succombe à Babylone, et périt à la fleur de son âge, parce que la raison n'a pu *l'arrêter* dans ses débauches.

« Les Grecs, ne sachant *s'arrêter*, ni dans leur passion pour la liberté, ni dans leurs vains désirs de domination, se divisent, font intervenir l'étranger dans leurs querelles, et tombent dans la servitude.

« En vain Caton crie aux Romains : *Arrêtez-vous donc!* Ils courent après les richesses du monde qui minent leurs forces, corrompent leurs mœurs, détruisent leur liberté, les livrent d'abord à des tyrans, ensuite aux Barbares.

« Dans nos temps modernes, que de sottises et de crimes, faute de savoir *s'arrêter!* que de bûchers allumés, parce que la piété ne pouvait réprimer le fanatisme ! que de massacres, parce que les grands ne voulaient respecter ni le frein royal ni les droits des peuples !

« Que de malheurs eût évités Charles XII, s'il eût su se contenir ! il n'eût pas fui à Pultava, s'il se fût *arrêté* à Narva. Que d'exemples plus éclatants encore ne pourrais-je pas citer ! Et, lorsqu'un peuple a voulu reconquérir ses droits, que de sang versé en traversant la liberté au lieu de *s'arrêter* dans ses limites !

« Il n'est pas une qualité qui ne devienne un défaut, lorsqu'elle est portée trop loin ; tout bien, s'il est exagéré, se change en mal ; la plus belle cause, celle de Dieu même, déshonore ses soutiens lorsque, *n'arrêtant* pas leur zèle, ils veulent brûler les incrédules au lieu de les éclairer.

« N'avons-nous pas vu les ligueurs faire courir autant de dangers à la cause royale que ses ennemis ? Et depuis peu, sans la sagesse du gouvernement, n'aurions-nous pas couru le risque de voir de nouveaux ligueurs plus royalistes que le roi, plus catholiques que le pape, loin de *s'arrêter* dans leur ardeur inconsidérée, grossir par leur intolérance le nombre des mécontents, tandis qu'on doit travailler sans cesse à augmenter celui des fidèles ?

« Tenez, croyez-moi, il n'y a d'autre vertu profitable, d'autre sagesse utile que la modération. Pour améliorer les hommes, la seule leçon à leur donner consiste à leur dire : *Arrêtez-vous donc!*

« Au lieu de payer tant de maîtres pour apprendre aux jeunes gens à sauter, à voltiger, à danser, à courir, on ferait mille fois plus pour leur bonheur en leur apprenant à *s'arrêter*.

« Et que ceux qui aiment la gloire ne croient pas que je leur donne des conseils timides : le plus fort des hommes, le plus fameux des héros de la fable, loin de s'élancer témérairement sur un océan inconnu et orageux, se posa lui-même des bornes et grava sur ses colonn[illegible] mots : *Nec plus ultrà.* »

« Fort bien, dit alors un gros homme en prenant sa quatrième glace, et que nous n'avions pas aperçu, *nec plus ultrà :* cela veut dire, je crois, qu'il ne faut plus d'*ultrà* d'aucune espèce ; c'est mon avis : ce sera du nouveau et du bon ! »

« Vous le voyez, me dit mon vieillard, je n'ai pas perdu tout à fait mon latin ; au reste, chacun nous entend comme il le peut : moins on délaie sa morale, moins elle est sujette aux fausses interprétations ; aussi je m'en tiendrai toujours à ces trois mots : *Arrêtez-vous donc !* »

DE LA BIENVEILLANCE.

Il est une vertu, la plus douce et la plus éclairée de toutes, un sentiment généreux plus actif que le devoir, plus universel que la bienfaisance, plus obligeant que la bonté : c'est la bienveillance. Ce nom montre évidemment que le bien général et particulier des hommes est leur vouloir. Le devoir ne nous prescrirait que la justice : c'est la première et la plus sévère des vertus ; elle suffit à l'homme public, mais non à l'homme privé. La bienfaisance est à la fois une vertu et un plaisir ; mais, proportionnée à nos étroites facultés, elle ne peut se répandre que sur un petit nombre d'individus ; son cercle est nécessairement borné par ses moyens. La bonté est une qualité plutôt qu'une vertu : souvent faible, presque toujours peu active, elle n'exige, pour être reconnue, qu'un éloignement de toute méchanceté ; et, quoiqu'on ne fasse pas le bien, on la possède encore, pourvu qu'on ne fasse pas le mal.

Il est plus difficile de distinguer la charité de la bienveillance, et, dans le divin esprit du législateur des chrétiens, ces deux mots seraient synonymes et se confondraient dans la même idée.

L'étymologie même du terme de *charité* le prouve; car, pour donner à l'amour du genre humain, à la plus sainte des vertus, toute la douceur, toute la délicatesse qui lui sont propres, elle a emprunté le nom des *Grâces* (Χάριτες) aux plus aimables et aux plus riantes fictions de la Grèce.

Mais, en traversant les siècles, le sens des mots se dénature, s'altère, ou se modifie; et quoique, à vrai dire, cette expression de *charité* n'ait rien perdu de sa douceur, de sa noblesse, de son universalité aux yeux des hommes éclairés, cependant elle est trop souvent réduite, dans l'esprit du vulgaire, à la seule acception du mot *aumône*, que la misère reçoit de l'opulence, et que l'orgueil force trop souvent le pauvre à distinguer avec humiliation du bienfait.

Beaucoup de gens se croient charitables pour avoir distribué régulièrement quelques aumônes; d'autres y ajoutent, à la vérité, le devoir pieux de soigner les orphelins, les vieillards et les infirmes; mais bien peu semblent connaître toutes les autres obligations qu'imposerait la vraie charité, mieux exprimée en français par le mot de *bienveillance*. Compâtir aux erreurs des hommes, être indulgent pour leurs faiblesses, éclairer leurs esprits, traiter doucement leurs maladies morales, les éloigner de l'oisiveté en encourageant leurs travaux, s'occuper activement de tout ce qui peut perfectionner le genre humain, secourir avec constance et courage les opprimés contre l'injustice, éclairer le pouvoir sur les abus de ses agents, opposer l'esprit d'ordre et d'union à l'esprit de discorde et de parti, consoler les infortunés, calmer les passions aigries, concilier par la tolérance les opinions opposées, adoucir les forts, soutenir les faibles, et donner à tous le double exemple et de l'amour pour une sage liberté et du dévouement aux lois et au gouvernement sous lequel nous vi-

vons ; enfin contribuer de tous nos moyens à rendre heureux les hommes, que la nature fit égaux et frères : tels sont les devoirs doux et sacrés de la bienveillance.

En jetant nos regards sur ce qui se passe journellement autour de nous, il est facile de se convaincre d'une grande vérité; c'est qu'il n'est point pour chaque individu, dans la vie sociale, de qualité plus aimable et plus attirante que la bienveillance. Le mérite sans elle n'inspire qu'un froid respect, et le plus beau talent qu'une stérile admiration.

Mais la bienveillance, soit qu'elle se manifeste dans les actions, soit qu'elle se montre par les paroles, soit qu'elle s'annonce seulement par la physionomie, dispose à la confiance et appelle l'amitié.

Là où elle brille, on peut être presque assuré que la plupart des vices sont absents, vaincus ou chassés.

D'abord l'homme bienveillant aimera son pays, et pensera, comme Bossuet, que, « si l'on est obligé d'aimer tous les hommes, et qu'à vrai dire il n'y ait point d'étranger pour le chrétien, à plus forte raison doit-il aimer ses concitoyens. Tout l'amour qu'on a pour soi-même, pour sa famille, pour ses amis, se réunit dans l'amour qu'on a pour la patrie, où notre bonheur et celui de notre famille et de nos amis est renfermé. » L'homme bienveillant ne peut être égoïste, ni par conséquent avare, ni colère, ni envieux, ni vindicatif; chez lui l'amour de soi-même, dont nul homme ne saurait se dégager, est un amour éclairé; il sait que tout bonheur qu'on cherche aux dépens d'autrui, n'est que le vrai malheur déguisé; c'était sous la dictée de la bienveillance qu'Horace écrivait ces vers :

L'avare est toujours pauvre ; il faut borner ses vœux :
La fortune d'autrui fait maigrir l'envieux.
Jamais des Phalaris l'affreuse tyrannie
N'inventa de tourments plus cruels que l'envie.
Qu'est-ce que la colère? Une courte fureur.
Il gémira bientôt de sa fougueuse erreur,

Celui que la colère entraîne à la vengeance,
Qui poursuit sans pitié l'ennemi qui l'offense.
Domptez vos passions, soumettez-les au frein;
Songez qu'il faut en être esclave ou souverain.

Il existe véritablement de telles bizarreries et de telles contradictions dans l'esprit des hommes, qu'elles ne nous paraîtraient que ridicules, si leurs suites n'étaient pas si funestes. Je crois qu'on ne trouvera pas un être humain assez mal organisé pour ne pas sentir la douceur d'être aimé : l'amitié est un besoin pour l'âme; chacun cherche et veut des amis; tout le monde se plaint de la rareté d'un tel trésor, et, d'un autre côté cependant, l'orgueil nous éloigne de sa recherche. Une foule d'hommes, par vanité, semblent se mettre tellement à l'enchère, qu'ils paraissent dédaigner l'amitié qu'on leur offre.

« On voit, dit un ancien philosophe, une quantité de gens qui craignent de se trop prodiguer; ils n'ont pas une seule vraie amitié, et, redoutant, pour ainsi dire, d'avoir trop d'amis, ils ressemblent, dit Plutarque, à ce manchot rêvant avec effroi qu'il devenait un Briarée aux cent bras, tandis que le sage pense, comme Ménandre,

« . . . . Avoir trouvé des biens sans nombre,
« Quand d'un ami a pu recouvrer l'ombre. »

Ce qui éloigne tant d'insensés des chemins de la sagesse et des voies de leur bonheur, c'est qu'ils sont ignorants et ne connaissent ni eux-mêmes ni les autres. Beaucoup d'habiles docteurs leur prodiguent des leçons dans tout ce qu'on appelle *sciences*, et qui ne deviennent que de l'ignorance laborieusement acquise, quand on les sépare de la seule vraie et utile science, la connaissance de soi-même : c'est là la vraie lumière; c'est cette connaissance de soi-même qui est la mère de toutes les vertus, et surtout de la bienveillance.

L'auteur de *la Sagesse*, Charron, montrait d'avance, sans

s'en douter, aux hommes la vraie inscription qui conviendrait au temple de cette sagesse, en leur rappelant la fameuse inscription du temple d'Apollon, qui ne contenait que ces deux mots : *Connais-toi.*

« C'étoit, dit-il, un avertissement de Dieu à tous, leur signifiant que, pour avoir accès à la divinité et entrer en son temple, il faut *se connoître.* Si nous nous connoissions bien, continue-t-il, nous serions plus sévères pour nous, et plus indulgents pour les autres. La justice, quand elle est trop sévère, heurte la charité; ce qui a fait dire cette maxime : *Summum jus, summa injuria.*

« Le vulgaire, loin d'être bienveillant, n'est que méchant, léger et médisant : monstre qui n'a que le bec, dont toutes les parties ne sont que langues; qui de tout parle, et rien ne sait; qui tout regarde, et rien ne voit; qui rit de tout, et de tout pleure; prêt à se mutiner et rebeller, et non à combattre. Son propre est d'essayer plutôt à secouer le joug, qu'à bien garder sa liberté. »

Toutes ces erreurs, tous ces penchants à la malveillance et à la méchanceté, viennent, n'en doutons pas, du peu de soin que les hommes ont de se connaître eux-mêmes, et d'étudier ce qui peut faire leur bonheur réel ainsi que celui des autres.

Chaque homme ressemble à un souverain qui ne voit autour de lui qu'un petit nombre de sages et une foule de courtisans. Les vertus et les vérités l'effraient par leur air austère, et sont bientôt écartées comme importunes. Les vices sont les flatteurs; ils mènent au malheur par la pente des plaisirs.

Cependant l'expérience finit par présenter son triste miroir; mais il est trop tard. Quand cet homme, par cette glace trop fidèle, acquiert la connaissance de son être, il s'y voit avec tous ses défauts; et, dès lors, comment pourra-t-il être bienveillant? « Un homme qui se hait lui-même, dit ingénieusement Érasme, peut-il aimer quelqu'un? »

Il ne peut se tirer de ce triste état, qu'en se trompant encore, en contemplant avec vanité les faux biens qu'il possède,

et avec mépris les biens réels dont il ne peut plus jouir. Aussi, vous le verrez, s'il est grand, riche et puissant, au lieu de se faire aimer, se faire craindre, et, au lieu de se montrer bienveillant, devenir méchant et railleur; car, selon Cicéron, « la raillerie naît d'un mépris content. »

Mais ce contentement n'est qu'illusoire; le contentement est à la surface, et la plaie dans le fond du cœur. Imitons La Bruyère, et n'envions point à ces sortes de gens leurs fausses jouissances. « Il les ont à titre onéreux et qui ne nous accommoderait pas : ils ont mis au jeu, pour les avoir, leur repos, leur santé, leur honneur et leur conscience; c'est trop cher : il n'y a rien à gagner à un tel marché. »

Cependant soyons encore bienveillants pour eux : au lieu de nous irriter contre leurs folies, déplorons leurs erreurs, et profitons-en pour nous en garantir. Il faut que le sage s'éloigne du malade qui ne veut pas guérir. Les remèdes aigrissent les maux incurables, et c'est sans doute dans ce sens que La Bruyère dit encore, « qu'il est plus utile de quitter les grands que de s'en plaindre. »

L'excès, même dans le bien, est un mal : l'austérité de certains philosophes est la mère de beaucoup de folies. Il n'existe au monde de louable excès que celui de la reconnaissance : celui-là ne peut vous égarer, si cette pensée de Vauvenargues est juste : « On ne peut être dupe d'aucune vertu. »

Il est bien entendu pourtant que nous ne parlons ici que des rapports de l'obligé au bienfaiteur; car, quelque louable que soit cette reconnaissance, elle perdrait son nom en se manifestant au détriment d'autrui.

La reconnaissance, volupté des cœurs bien nés et fardeau pour les ingrats, est non-seulement un devoir privé, mais encore une vertu qui produit le bien général; car elle est le prix et l'encouragement de la bienveillance.

Les anciens sages regardaient la reconnaissance comme une dette sacrée. « Celui qui a rendu l'argent prêté, disaient-ils, ne l'a plus; celui qui l'a encore, le doit : mais, pour la

reconnaissance, elle paie dès qu'elle se montre; et cependant elle doit toujours, quoiqu'elle ait déjà payé. »

En vérité, on se sent presque honteux pour l'humanité de se voir sans cesse obligé de recommander aux hommes des devoirs si doux à remplir : il n'est pas de jouissances plus pures, plus inaltérables, que celles qui nous viennent de la bienveillance et de la reconnaissance. Il est étrange que l'homme ait tant de peine à se défendre contre l'attrait des voluptés corporelles, et qu'en même temps il soit si difficile de le pousser à jouir des voluptés de l'âme.

Chacun sait que tous nos corps sont pétris du même limon; mais on pourrait presque croire que nos âmes sont de natures différentes, lorsqu'on en voit si peu d'assez délicates pour sentir, comme Montaigne, que « les bienfaits sont les nourriciers des amitiés, et que ces bienfaits sont de plus grands plaisirs encore pour les bienfaiteurs que pour les obligés. »

Il le savait, ce pauvre Corinthien qui léguait à deux riches amis, et comme un vrai don, le soin de nourrir sa mère.

On doit cependant convenir que, si la bienveillance a tant de douceurs pour l'âme qui en est remplie, ses plaisirs n'existent pas sans quelque mélange de peines. L'ingratitude est le vrai démon qui trouble ce bonheur angélique : souvent elle empoisonne les bienfaits dans leur source; son effet le plus funeste est de décourager trop souvent les âmes faibles, de changer leur générosité en méfiance, et leur sensibilité en indifférence.

Cette ingratitude met à une pénible épreuve les âmes vertueuses, en leur refusant les seuls prix auxquels elles aspirent, la reconnaissance et l'amitié; et là où elles espéraient se voir payer d'estime et d'affection, elles ne trouvent qu'oubli ou même injustice et haine.

Mais il ne faut ni s'en étonner ni s'en irriter, et l'on doit se dire même que c'est l'ingratitude qui accroît le mérite de la bienveillance. En effet, la bienveillance ne mériterait pas le nom de vertu, si elle n'avait pas souvent besoin de force pour

se soutenir, et si elle ne nous promettait que des plaisirs sans aucun mélange de chagrins.

Le bon Plutarque nous en avertit : « Il faut s'attendre, dit-il, à l'ingratitude des amis dont l'affection est intéressée ; c'est un essaim d'abeilles que tu mènes, qui deviendront des guêpes inhumaines. »

Il est une foule de gens qui, en recevant des dons et des services de nous, ne considèrent et n'aiment que notre fortune, et non notre bienveillance ; aussi, quand cette fortune nous quitte, ils nous abandonnent aussi légèrement qu'elle : mais sont-ils à regretter? Non ; je crois encore, comme Plutarque, que se voir privé de tels amis, c'est plutôt gagner que perdre ; c'est reconnaître à la touche une fausse monnaie.

La vie d'un homme de bien est un combat continuel contre les mauvais penchants ; il n'est point de vertu, même la plus naturelle, qui ne soit attaquée incessamment et sourdement minée par quelques vices secrets.

Qui le croirait? la bienveillance n'en est pas exempte ; elle a souvent besoin de se défendre d'une sorte de vanité qui veut s'y glisser. C'est ce qui fait que parfois on voit des hommes, bienveillants pour leurs égaux ou pour leurs supérieurs en rang, en talents, en fortune, se montrer d'un autre côté un peu hautains et froids pour leurs inférieurs.

Prenons-y garde ; car ce serait une fausse bienveillance : la véritable a sa racine dans l'amour de l'égalité. Croyons-en Sénèque ; il voulait qu'on traitât avec bienveillance tous les hommes, les esclaves mêmes, il s'exprimait ainsi : « Des esclaves ! dites plutôt des amis dans la peine et des compagnons d'esclavage, puisque vous obéissez à la fortune comme eux. » Cette fortune avec le temps, a mêlé tous les rangs et confondu toutes les races : « Il n'est pas de roi, dit Platon, qui ne descende d'un esclave, ni d'esclave qui ne descende d'un roi. Quel est donc le vrai noble? C'est celui que son âme ennoblit. »

Nos regards sont généralement attirés et éblouis par les

dignités, par les richesses, par le pouvoir; toutes ces vanités commandent tant de respect, reçoivent tant d'hommages, et se voient entourées de tantde belles et fausses apparences d'estime, d'admiration et de dévouement, que le cœur en est séduit; on dirait que là se trouvent renfermés tous les trésors du bonheur. Ce ne sont pourtant, à vrai dire, que des nuages colorés et diaprés par le soleil de la fortune; dès qu'il se retire, que reste-t-il? rien que de froids et tristes brouillards.

La bienveillance s'offre plus modestement à nous : elle ne brille pas, mais elle éclaire; elle semble peu promettre, et tient beaucoup. Si la vanité même était susceptible de faire un bon calcul, elle trouverait son compte à l'écouter.

En voulez-vous des preuves! Relisez l'histoire; voyez combien de despotes puissants, de riches monarques et d'heureux guerriers sont aujourd'hui oubliés dans la poussière des morts; voyez combien d'autres ne vivent encore dans notre mémoire, que couverts de taches qui flétrissent leur renommée, tandis que le petit nombre de ceux qui se sont distingués par un amour éclairé du genre humain, par une douce et universelle bienveillance, nous sont toujours présents, toujours chers, et semblent encore régner sur nous.

Le monde pleure encore Titus, les délices de Rome. Antonin n'était point un des ravageurs de la terre; il n'était que bon et bienveillant; il a donné son nom à son siècle, et ce siècle, au milieu d'un âge de fer, devint un âge d'or.

Quelques écrivains vantent Louis IX résistant au fer des Sarrasins; mais le peuple ne se rappelle que le bon Louis rendant la justice au pied du chêne de Vincennes.

Ce même peuple, en appelant Louis XII son père, ne lui donna-t-il pas plus que la gloire? Enfin, est-il des triomphes qui puissent immortaliser plus noblement un prince, que la voix rustique qui, dans toutes nos campagnes, répète encore avec attendrissement le nom de Henri?

N'en doutons point, la modeste et douce bienveillance est non-seulement une vertu, un devoir, un sentiment, un plai-

sir; elle est encore souvent une puissance qui donne plus d'amis que la richesse, et plus de crédit que le pouvoir.

J'ai vu, dans ma jeunesse, une femme d'un rang médiocre; sa fortune était ordinaire, sa naissance et son esprit sans éclat. Je l'ai vue recherchée par les grands, adorée par les pauvres, consultée par les hommes de talents, courtisée par les rois mêmes; célèbre pour ainsi dire, par sa bienveillance. C'est d'elle, c'est de Mme Geoffrin que le Virgile français traçait un ingénieux portrait, dans lequel il nous donne ainsi une juste idée de la délicatesse de son esprit :

De sa courtoisie obligeante,
Prompte à saisir vos moindres mots,
L'attention encourageante
Suit avec intérêt le fil de vos propos :
Il dissipe un chagrin, il éclaircit un doute;
Son amitié vous parle et son cœur vous écoute.

L'auteur continue et peint ensuite, en quatre vers, toute l'âme de cette femme bienveillante :

Pour elle une bonne œuvre était une conquête;
Les pauvres, des amis, leur bonheur, une fête;
Son luxe, des bienfaits; la vertu, son pouvoir;
Son esprit, le bon sens; la raison, son savoir.

Voilà certes les éloges les plus précieux à obtenir : ils pénètrent jusqu'au cœur; les autres ne chatouillent que l'orgueil. Et croyez-vous que, dans le fond de son âme, un glorieux potentat ne préférerait pas à la voix emmiellée des flatteurs, ainsi qu'aux sons éclatants d'une renommée souvent menteuse, le touchant éloge que Massillon faisait d'un prince qui n'a point porté la couronne, mais qui semblait destiné à régner sur tous les cœurs ?

« Plus on voyait de près monsieur le dauphin, dit-il, plus on sentait qu'il était bon. Ce n'était plus un maître, mais un ami entrant dans tous les besoins des autres, croyant qu'u

prince n'est jamais plus grand que lorsque c'est la bonté qui l'abaisse, voulant que tout le monde fût heureux avec lui, persuadé que les princes ne sont nés que pour le bonheur des autres hommes, et ne comptant pas que ce fût être heureux que de l'être seul. »

En vérité sans la bonté du cœur, la justesse de l'esprit devrait suffire pour rendre affables les hommes puissants; l'affabilité est le caractère inséparable de la vraie grandeur. « La fierté, dit encore Massillon, prend sa source dans la médiocrité; c'est une ruse qui la cache. » Je sais que cette bienveillance, que nous ne devons jamais nous lasser de recommander, de montrer, de pratiquer, paraît une vertu plus difficile à soutenir dans la vie privée que dans la vie publique; car pour la conserver, les particuliers ont sans cesse à surmonter l'esprit de rivalité et d'envie : mais à vrai dire, quoiqu'elle soit douce pour tous, elle est difficile pour tous; et, bien que le besoin d'être aimé soit général pour tous les hommes, ils ont une disposition malheureusement plus générale encore, celle de se dédaigner et de se dénigrer réciproquement.

Chacun semble compter avec une folle fierté les avantages qu'il croit posséder, en même temps qu'il déprécie ceux des autres. « Les grands, dit La Bruyère, dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit; les gens d'esprit méprisent les grands qui n'ont que de la grandeur; les gens de bien plaignent les uns et les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit sans nulle vertu.

Imitons ceux-ci : animés par une constante et tendre bienveillance, compatissons aux faiblesses des autres; ne nous montrons sévères que pour nos propres faiblesses, et conservons toujours dans notre mémoire cette belle et simple pensée de Vauvenargues : « Il ne tient pas à nous de devenir riches, puissants, d'obtenir des emplois, de la gloire ou des honneurs; mais rien ne peut nous empêcher d'être ou de devenir bons, généreux, humains, sages et bienveillants. »

Enfin, en obéissant au précepte de Marc-Aurèle qui nous dit : « Corrige ou redresse les méchants si tu le peux ; sinon, souviens-toi que c'est pour eux que les dieux t'ont donné la douceur et l'humanité ; » répétons avec lui cette consolante pensée : « Regarde avec soin au-dedans de toi : il y a là une source de biens qui jaillira toujours, si tu creuses toujours. »

L'ÉPREUVE.

Si la fatale lance de Montgomery n'eût pas tranché les jours du roi Henri II, la France aurait probablement vu renaître les beaux temps de la chevalerie ; ce prince, galant et brave, servait la gloire et l'amour ; les disputes de théologie n'auraient pas ensanglanté une cour qui s'en serait moquée : et les ambitieux, loin de déchirer la France, dans l'espoir de la gouverner, se seraient vus forcés d'obéir à un prince qui voulait commander à une nation, et non pas à un parti.

Pour plaire au roi, la jeune noblesse n'avait à suivre que ses penchants naturels ; les dames brodaient des écharpes, donnaient des devises, excitaient et récompensaient la vaillance ; les hommes n'étaient occupés que de tournois, de combats et de galanterie ; la plus belle ne songeait qu'à triompher du plus brave, et la valeur ne cherchait de trophées que pour en faire hommage à la beauté.

Si bien battre et si bien aimer, voilà quels étaient les devoirs de ce bon vieux temps, où chacun cherchait à se surpasser en vaillance et en amour.

La plupart des conversations ne roulaient que sur ces deux points ; on racontait des faits d'armes ; on citait des traits de passion, de dévouement et de fidélité. On agitait des questions de sentiment ; questions qui plaisent toujours quoique bien rebattues, parce qu'en les traitant avec adresse, les

hommes croient prouver leur fidélité aux belles qu'ils veulent séduire, et les dames, de leur côté, y trouvent l'occasion de montrer leurs vertus pour rehausser leur prix, et leur sensibilité pour nourrir l'espoir.

Les uns parlent de leur servage dans le but de devenir maîtres, et les autres de leur rigueur inattaquable avec une douceur qui invite à les attaquer; et, dans toutes ces discussions romanesques, on se fait peu de scrupule de se farder et de se montrer en beau; l'amour-propre se cache sous les formes de la sensibilité, et l'esprit cherche sans cesse à s'y faire prendre pour le cœur.

Ce qu'il y a même de plaisant dans ce combat de ruse, c'est que souvent, en manquant soi-même de sincérité, on croit à celle des autres, et que beaucoup de trompeurs et de trompeuses y deviennent dupes de ceux qu'ils veulent tromper.

Nous avons tous une vanité dans ce genre qui sert merveilleusement à nous aveugler; l'homme le plus léger croit assez facilement que son mérite rendra une coquette passionnée, et à son tour elle se flatte que ses charmes suffiront pour enchaîner un infidèle.

Mais ceux qui se prennent le plus inévitablement à ces piéges ornés de tant de fleurs et tendus avec tant d'adresse, ce sont les jeunes débutants dans la lice des amours: encore pénétrés des principes que les autres jouent, comme ils n'ont été blasés sur rien, ils désirent et espèrent tout; ils croient le monde semblable à l'image que leur cœur sensible et candide s'en est formée; trop sincères pour être méfiants, ils ne distinguent pas la parole de la pensée; le roman du monde en est pour eux l'histoire, et ils se figurent autant de vertus dans l'âme d'une belle, qu'ils trouvent de pureté dans son langage et de perfection dans ses traits.

Ils se persuadent, comme elle le désire, qu'elle est à la fois parfaitement vertueuse et profondément sensible; et, si elle fait entrevoir quelque signe de douceur et de faiblesse, ils se flattent qu'une passion irrésistible remporte seule cette vic-

toire sur l'austérité des principes ; ils se disent que leur vie entière suffit à peine pour mériter et payer un tel sacrifice ; quelquefois même leur délicatesse n'ose profiter d'un triomphe qui doit coûter tant de larmes : ils craignent de profaner l'autel dont ils n'approchent qu'en tremblant, et leurs scrupules embarrassent souvent assez la prétendue vertu qui ne demande qu'à succomber.

Ainsi, dupes de l'art qu'ils prennent pour la nature, ils livrent le trésor de leur premier amour à la moins digne d'en jouir ; tandis qu'ils l'ont peut-être refusé à des sentiments plus vrais, plus modestes, plus durables, mais moins séduisants.

Ce fut précisément dans une erreur semblable qu'un jeune et beau preux de la cour de Henri s'était engagé ; et, sans le secours d'une ingénieuse et prudente amitié, l'aveugle amour aurait probablement fait le malheur de sa vie.

Le comte de Termes, âgé de vingt-deux ans, était le modèle que, dans leurs donjons, les vieux chevaliers présentaient à leurs fils, l'époux que les châtelaines souhaitaient pour leurs filles, et l'amant que l'orgueil des beautés de la cour se proposait d'enchaîner à leur char.

Sa naissance, sa fortune, sa taille haute, noble, élancée, son regard fier et doux, la blancheur de ses dents, la finesse de son sourire, l'élégance de son langage, la beauté à la fois mâle et touchante de ses traits, la magnificence de son armure, sa grâce en dansant, son adresse en domptant les plus fougueux coursiers, l'esprit de ses romances, l'agrément de sa voix, l'éclat de ses faits d'armes, ses combats contre les Turcs en Hongrie, et ses exploits au siége de Metz et à la bataille funeste de Saint-Quentin, tout se réunissait pour le faire admirer comme un héros d'histoire et de roman, et sa conquête devait être également désirée par l'amour et par la vanité.

Le comte de Termes avait été élevé dans le château du

vieux maréchal, son père, qui s'énorgueillissait de voir croître sous ses yeux un digne héritier de sa vaillance et de sa renommée. Dans le même château vivait la marquise de Rieux, sa cousine, dont la fortune avait été détruite par de longs malheurs, mais elle possédait encore un trésor de grâce de candeur et de vertu; c'était sa fille, la douce et modeste Éléonore, qu'on ne pouvait voir sans l'aimer, et qui paraissait seule ignorer tous ses charmes.

Éléonore était de l'âge du jeune comte; l'amitié la plus tendre les unissait; née au milieu des jeux de l'enfance, elle s'était accrue et développée comme leur esprit; chaque jour avait multiplié les doux rapports qui existaient entre eux; mais cette tendre amitié ne s'apercevait pas qu'elle était devenue amour; la métamorphose s'était faite insensiblement et par degrés; et les chagrins d'une première absence leur apprirent ce que l'habitude d'une présence continuelle leur avait laissé ignorer.

Le comte partit pour l'armée; il emporta le cœur et l'image d'Éléonore; leurs âmes s'affligèrent, s'entendirent et se répondirent mieux de loin que de près; ils avaient toujours causé comme frère et sœur, ils s'écrivirent comme amants, mais avec cette différence que le comte, ardent, impétueux, parlait ouvertement et vivement de ses peines, de sa flamme, de ses vœux, de ses espérances: tandis qu'Éléonore, modeste et mélancolique, éprouvant autant de crainte que d'amour, doutant du pouvoir de ses attraits, s'exagérant les charmes de toutes les beautés que pouvait rencontrer son amant, cachait son timide amour sous le voile de l'amitié, ne montrait qu'une faible partie de ses sentiments, et n'osait croire ni à la constance ni au bonheur.

Sa modestie trompa et affligea le comte, et, ne trouvant pas dans les lettres d'Éléonore le feu qui brillait dans les siennes, il n'entretenait plus son écuyer que de ses chagrins.

« Mon cher Durand, lui disait-il, voyez l'excès de mon malheur, j'adore la plus céleste des femmes; le ciel semblait

l'avoir créée pour décider ma destinée et faire mon bonheur. Nourris sous le même toit, élevés ensemble, tout était commun entre nous; jeux, plaisirs, études, nous voyions tout avec les mêmes yeux ; l'honneur, la vertu, le bonheur se présentaient à nous sous les mêmes traits; nos pensées, nos sentiments étaient toujours d'accord, nous n'avions qu'une même âme tous deux. Aucun rival n'avait pu me donner l'idée de la crainte, elle ne connaît que moi. Eh bien! une courte séparation finit ce rêve heureux; cette communauté de pensées, d'affections n'existe plus: l'absence m'enflamme et la refroidit; et c'est dans le moment où je m'éclaire sur la force de ma passion qu'elle me fait voir la tiédeur de sa tendresse. Je parle en amant, elle me répond comme une sœur. Mes premiers faits d'armes ont eu de l'éclat, je ne suis fier de mes trophées que pour les déposer à ses pieds; elle ne s'intéresse pas à ma gloire, et elle ne me montre que les craintes d'une amie vulgaire sur les dangers où la guerre m'expose.

— Ma foi! monsieur, répondit gaiement l'écuyer, il m'est impossible de partager votre chagrin et de compatir à votre douleur. Si vous ne vous trouvez pas heureux, nul chevalier au monde ne le sera, et vous êtes ingrat pour la providence qui vous traite en vrai favori.

« Vous êtes grand seigneur, jeune, riche, beau; les plus belles dames semblent, partout où vous êtes, n'ouvrir leurs grands yeux bleus ou noirs que pour vous; vous êtes d'une adresse qui déconcerte et démonte aux tournois les meilleurs cavaliers; à la guerre on dirait que votre bon ange vous couvre d'un invincible bouclier; vous vous hasardez presque seul au milieu des escadrons de ces maudits Turcs, que le ciel confonde, sans que leur cimeterre vous fasse la moindre égratignure; vous êtes d'un naturel fort tendre, fort loyal, et par conséquent très-facile à tromper en amour, et ne voilà-t-il pas que, dans un siècle où tant de coquettes tendent leurs filets et se rient de la proie qui s'y jette, on a élevé pour vous seul, à

l'ombre, une charmante et modeste fleur qui ne croît, ne s'épanouit et n'embaume l'air que pour vous !

« Vous aimez, et vous êtes aimé, que voulez-vous de plus? Vous vous plaignez de ce qui devrait faire votre joie et votre félicité. La dame de vos pensées, dites-vous, est trop froide, trop tremblante ; elle n'est ni assez passionnée pour vous, ni assez éprise de votre gloire.

« Que les hommes sont injustes ! Ils ne méritent pas en vérité d'être heureux. M[lle] de Rieux est pure comme l'air qu'elle respire, naturelle comme la rose qu'elle cueille, et modeste comme une vierge du Seigneur. Voulez-vous qu'elle soit emportée comme un jeune homme, exaltée comme les coquettes qui jouent tout et ne sentent rien, aventureuse comme un paladin ? Elle vous aime pour vous et non pour elle, par sentiment et non par vanité.

« Croyez-moi, j'ai quelque expérience ; j'ai servi vingt ans comme écuyer, ce malheureux M. de la Châtaigneraye; je vous assure que celui qui l'a tué n'était pas le premier qui lui eût donné un *coup de Jarnac*. Je l'ai cent fois vu blessé et trompé par de perfides dames qui se montraient précisément telles que vous voudriez voir votre Éléonore. Je ne sais pas, ma foi, ce que vous autres beaux jeunes grands seigneurs, vous faites de votre esprit. La nature vous ennuie, vous n'aimez que l'art ; vous ne sentez pas le prix d'un beau diamant bien blanc et bien pur, et vous vous laissez éblouir par des pierres de couleur qui n'ont de valeur que celle qu'y attachent votre imagination et vos fantaisies. »

Telles étaient à peu près les conversations fréquentes du comte et de son écuyer. La froide raison de Durand ne pénétrait pas dans l'âme de son maître, qui continuait toujours à se plaindre, à se décourager, et qui ne pouvait voir la passion qu'il désirait, dans les tendres expressions d'un sentiment que combattaient la crainte et la pudeur.

Bientôt le comte, mandé par le roi qui se disposait à combattre les Espagnols, partit pour Paris.

Deux mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée du comte dans la capitale, et Durand s'étonnait du changement qu'il voyait en lui ; la gaieté avait succédé à la mélancolie ; la vie agitée aux habitudes solitaires ; l'air de la paix et de la confiance aux signes de trouble et d'inquiétude : le bon écuyer s'en réjouissait ; il croyait que son maître, éclairé par ses remontrances, avait enfin ouvert les yeux, et ne doutait plus de l'amour d'Éléonore et de son bonheur.

Un soir, au moment où M. de Termes revenait du bal qu'avait donné la duchesse de Valentinois, et chantait joyeusement une ballade de Marot, Durand lui dit : « Vive Dieu ! monsieur, vous voilà enfin tel que je le souhaitais, gai, content, et guéri de vos craintes et de vos chagrins chimériques. Vous voyez que j'avais raison, et je parierais, à présent, que vous ne me répéterez plus jamais vos injustes doléances contre votre charmante cousine.

« Moi me plaindre de ma chère Éléonore ! non, mon ami, je n'ai point de reproches à lui faire, et j'étais injuste de m'en plaindre. — Je vous l'avais bien dit ; vous ne vouliez pas me croire : vous convenez donc à présent qu'elle vous aime ? — Je n'en ai jamais douté ; elle serait bien ingrate si elle ne répondait pas à la tendre affection qui m'attache à elle pour la vie ; mais j'étais déraisonnable en exigeant d'elle ce qui ne se commande pas. Son cœur est tendre, mais ne sera jamais passionné ; elle n'est pas susceptible d'amour, et n'en sera peut-être que plus heureuse. Pour moi, j'ai renoncé à un espoir bien doux, mais que rien ne pouvait jamais réaliser. Je serai toujours le premier ami, le frère d'Éléonore ; mais je sais à présent la différence d'une âme sensible à une âme bien enflammée ; je connais le véritable amour, et je ne conçois pas comment j'ai pu jamais croire que ma cousine fût capable de l'éprouver.

— Juste ciel ! qu'entends-je ? s'écria douloureusement l'écuyer. Voici donc mes craintes réalisées ! Je gage que quelque syrène de la cour vous aura fasciné les yeux. Ah ! le

maudit air que celui de Paris! Rien n'échappe à sa contagion; la foi s'y perd, la loyauté s'y corrompt, et les plus preux chevaliers y oublient leurs engagements.

« Malheureuse Éléonore! on vous sacrifie, et à qui, bon Dieu? A quelque artificieuse coquette, qui n'a que des yeux de coulisses, des mots de roman, des mines de théâtre, dont tout est emprunté, charmes, principes, langage, sentiments, qui n'a d'âme que dans la tête, et dont la langue est de feu et le cœur de glace! Ah! craignez...

— Cesseras-tu enfin, dit le comte, tes ennuyeux sermons? Tu es d'une pédanterie qui m'assomme. Crois-tu que je sois assez dépourvu d'usage du monde pour être dupe de fausses apparences, pour ne pas savoir distinguer la vérité de l'artifice? Je ne te pardonnerais pas tes injures si tu en connaissais l'objet. Son nom seul te forcerait au respect et à l'admiration.

— Eh bien! reprit Durand avec un profond soupir, mais en s'efforçant de dissimuler son humeur, il est possible que je me trompe, et que le hasard vous ait mieux servi que la prudence, quoique à vrai dire les bons lots d'amour soient bien rares à la cour; mais apprenez-moi donc, s'il vous plaît, quelle est cette beauté parfaite qui vous a vaincu en si peu de temps.

— C'est la comtesse de Nangis.—Diable, je ne m'en étonne pas; c'est la plus belle des dames de Paris. — Ah! tu la connais? — Beaucoup; mon défunt maître a porté comme vous ses fers. — Tu conviendras, j'espère, qu'elle n'est pas au nombre de ces femmes dont l'éclat ne brille qu'aux dépens de la vertu; elle est partout aussi révérée qu'admirée.

— Je l'avoue, Mme de Nangis a beaucoup de charmes et encore plus d'esprit. Nulle défaite n'a terni ses conquêtes. Nos princes, nos guerriers les plus fameux ont vainement soupiré pour elle; et ses rigueurs ont toujours détruit l'espoir que sa grâce obligeante faisait naître. Elle est fière autant que belle; tout paraît au-dessous de son ambition: cependant on m'avait assuré que, parmi ses adorateurs, le comte de Bar,

votre compagnon d'armes, votre émule de gloire, était parvenu à se faire distinguer; on parlait même de mariage entre eux, et....

— Je le sais bien, reprit le comte, de Bar me l'avait confié ; il espérait, sans cependant avoir obtenu l'aveu qu'il désirait; mais tu sais que, dans la dernière campagne, s'étant imprudemment engagé, il a été battu et pris avec une partie du corps qu'il commandait, et dont je suis parvenu bien difficilement à recueillir et sauver les débris. Le comte apparemment trop occupé de son malheur, des soins à se donner pour racheter sa liberté, aura ralenti sa correspondance ; la comtesse se sera piquée de ce refroidissement : il se sera peut-être mal justifié ; enfin, je ne sais : mais le fait est qu'arrivé à Paris, il a moins vu Mme de Nangis, et que leur liaison a totalement changé de forme.

« Cette fière beauté, dont le premier regard m'a séduit, dont la conversation m'a charmée, n'a pu, malgré tous ses efforts, me laisser ignorer que j'avais touché son cœur ; enfin je suis au comble de mes vœux, et mon bonheur ne peut être troublé par aucune crainte ni par aucun rival.

— Oh ! oh ! dit en souriant Durand ; et tous ces grands changements sont arrivés depuis la défaite du comte de Bar, et après votre dernière victoire ? Je vous en félicite : amour, fortune et gloire, tout sourit à vos désirs, vous allez aussi vite en galanterie qu'en guerre. La faveur du roi, celle d'une belle vous couronnent en même temps : en moins de six mois vous devenez vainqueur de vos ennemis, le héros de la cour, l'homme à la mode de Paris, l'effroi de vos rivaux ; on ne peut que vous porter envie. Mais, croyez-moi, cependant, et vous l'éprouverez un jour; l'incomparable Mme de Nangis ne vaut pas votre douce Éléonore.

— Il est vrai, répliqua le comte avec attendrissement, que ma chère Éléonore ne peut craindre aucune comparaison : la nature a tout fait pour elle ; elle ne doit rien à l'art ; sa grâce naïve, sa candeur, la pureté de son âme, sa modeste beauté, la

27.

douceur de son langage sont des charmes qu'on ne voit qu'en elle.

« Une tendre sympathie nous unissait, l'idée de bonheur et la sienne me semblaient inséparables ; mais elle ne peut éprouver le feu qu'elle inspire ; sa raison calme ne connaît pas la passion ; j'y songe souvent avec regret ; mais moi je veux être aimé comme j'aime, avec excès : c'est le besoin de mon cœur ; l'amitié ne suffit pas pour le remplir.

« Ah ! si tu savais comme Mme de Nangis peint l'amour, comme elle en parle, comme elle le sent ! Le premier jour que nous nous vîmes, nous fûmes tous deux frappés à l'instant du même trait ; nous étions immobiles ; tout ce qui nous entourait n'existait plus pour nous ; nos yeux ne pouvaient plus se quitter ; elle baissait souvent les siens en s'apercevant de mon admiration ; mais, quand ils se relevaient, leur douce langueur, la rougeur qui se répandait sur ses joues, tout portait le trouble et le feu dans mon sein.

« Le hasard m'approcha d'elle. Avec quelle grâce délicate elle me parla de mes actions, de ma gloire ! Tout le monde loue si gauchement ! on dirait que c'est un devoir imposé à l'envie, ou un tribut banal payé par la sottise. Que d'esprit et de mesure dans ses éloges ! Elle donne à l'amour-propre toutes les jouissances qu'il ambitionne, sans lui laisser aucun embarras.

« La conversation devint bientôt générale, on parla d'amour. Quelle fierté dans ses principes ! quelle chaleur dans son âme ! comme elle apprécie cette double vie, cette union parfaite de deux êtres qui respirent uniquement l'un pour l'autre, qui mettent tout en commun, peines, plaisirs, fortune et gloire ! Comme elle saura s'associer à la renommée de son amant, et se parer de ses lauriers ! Mais aussi que de passion, que de dévouement, que de constance elle exige pour se rendre digne d'un si beau prix !

« En l'écoutant je tremblais souvent, de crainte de n'être jamais assez parfait, assez grand pour m'élever jusqu'à elle.

« Depuis ce moment je la cherchai, je la suivis partout, je la vis presque tous les jours; ils me semblaient, près d'elle, des instants. Nous nous entendions si bien que nous pouvions croire nous être connus depuis vingt ans; et cependant je lui découvrais à chaque instant un charme nouveau. Enfin elle me tourna la tête absolument. Je lui déclarai ma passion : elle ne fut point coquette : elle ne me fit acheter par aucun artifice vulgaire cet aveu que tant de femmes retardent pour en rehausser le prix. Nous nous jurâmes mille fois d'être l'un à l'autre pour la vie; et j'espère, mon cher Durand, qu'après les fêtes du mariage de la princesse Marguerite et le grand tournoi que donne le roi, un prompt et doux hymen assurera pour jamais ma félicité.

« Ah! malheureuse Éléonore! » Ce fut le seul mot que put prononcer le bon écuyer. Cependant, remis de son saisissement, il allait peut-être, à tout risque, faire éclater son chagrin; mais on remit à l'instant même au comte un billet de Mme de Nangis. Il le lut avec feu, le pressa sur ses lèvres avec transport, et sortit précipitamment.

Les fêtes du mariage furent célébrées avec l'éclat et la magnificence qui convenaient à la dignité de la cour de France; mais elles perdirent tout leur prix aux yeux de M. de Termes; Mme de Nangis ne les embellissait, ne les animait plus pour lui. Une maladie aiguë menaçait les jours de son père, et elle s'était vue forcée de quitter Paris pour se rendre auprès de lui.

Le comte était triste, rêveur, au milieu de la joie générale; solitaire dans la foule, il ne voyait pas ceux qui le saluaient, n'entendait pas ceux qui lui parlaient; on aurait dit que son corps était séparé de son âme.

L'honneur seul vint le tirer de cette apathie; le tournoi s'ouvrit, le comte s'arma, il parut dans la lice, et il éclipsa tous ses rivaux. Un seul (le comte de Bar), vainqueur comme lui, balançait sa gloire, rendait la fortune incertaine, et lui disputait le prix. Le combat fut long, mais enfin M. de Termes,

plus heureux ou plus adroit, terrassa son adversaire et l'étendit sans connaissance sur l'arène.

Il reçut, au bruit des applaudissements universels, une riche écharpe de la main de la princesse Marguerite, et ne regretta dans son triomphe que le plaisir qu'il aurait fait éprouver à sa belle maîtresse, si elle avait été témoin de sa gloire.

Modeste autant que brave, il n'écrivit ni à Mme de Nangis, ni à Éléonore, et laissa à la renommée le soin de les instruire de ses nouveaux succès.

Deux jours après, un courrier lui apporta une lettre de celle qu'il adorait. Touché de cet empressement, il la décacheta avec précipitation; mais, grand Dieu! quelle fut sa surprise en lisant le billet de Mme de Nangis, qui était ainsi conçu :

« Mon cher comte, tous les chagrins m'accablent à la fois.
« Mon père est toujours en danger; je suis loin de vous, et
« j'apprends au même moment le cruel malheur qui vous
« est arrivé. Vous avez été vaincu par le comte de Bar, qui
« vous a blessé d'un coup de lance; la capricieuse fortune at-
« taque d'un seul coup votre gloire et votre santé : que tout
« est peu stable dans cette vie! Et sur quoi compter! Ce qui
« met le comble à ma douleur, c'est que mon père ne veut
« pas consentir au lien que nous allions former. La naissance
« du comte de Bar, son alliance avec la maison de Lorraine,
« son crédit, une promesse antérieure qu'il allègue, le dé-
« cident à exiger absolument que je m'unisse à lui. Vous
« connaissez mes sentiments, vous jugez combien il m'en
« coûte pour obéir; et je suis bien sûre que votre âme hé-
« roïque appréciera toute l'étendue du sacrifice que la nature
« impose à l'amour. Je gémis, mais je cède au devoir; il faut
« nous séparer. Adieu. »

Le comte, saisi d'étonnement et d'indignation, ne pouvait trouver de termes pour exprimer sa colère; ses yeux n'avaient pas de larmes, le mépris venait en un instant d'éteindre l'amour. Tout à coup le vieil écuyer paraît, et lui présente une

autre lettre; elle était d'Éléonore : confus, muet, tremblant, il l'ouvre avec crainte, ct lit ces mots :

« Vous êtes vaincu ! blessé ! peut-être mourant ! Je n'en « puis plus, je me meurs ! Je pars à l'instant; je serai près de « vous presque aussitôt que ma lettre. On voulait m'arrêter, « je n'écoute rien : ma mère cède à mes désirs et vient avec « moi. Ah ! mon cousin ! ah ! mon ami ! comme votre mal- « heur, comme votre danger éclairent et tourmentent mon « âme ! Tout ce qu'elle renfermait éclate malgré moi ! Soi- « gnez-vous, soignez ma vie; elle est inséparablement attachée « à la vôtre ! Vous êtes mon ami, mon frère, mon bonheur, « ma gloire; je n'existe que pour vous et par vous. Adieu ! »

« Eh bien ! monsieur (s'écria Durand en se frottant les mains), n'est-ce pas là votre Éléonore? Aime-t-elle comme vous l'entendez? Son charmant naturel ne vaut-il pas bien la magie de votre belle comtesse, et... — M. Durand, dit le comte en fronçant le sourcil, que veulent-dire, s'il vous plaît, ces nouvelles de chute, de défaite, ces fables de blessures ! J'entrevois... — Je suis coupable, monseigneur, dit l'écuyer en se jetant à ses pieds, les yeux baignés de pleurs; j'ai tout inventé. Vous étiez sur le bord du précipice, j'ai voulu vous en tirer. Je n'aurais jamais eu cette audace si je n'avais été sûr d'avance du succès. Je connaissais trop ces deux femmes pour en douter. Punissez-moi, chassez-moi, tuez-moi : je ne me plaindrai pas; vous me devez votre bonheur. »

Le comte attendri releva son fidèle écuyer, l'embrassa, épousa sa charmante cousine, fut heureux, et demeura convaincu qu'on peut rencontrer dans le monde mille comtesses de Nangis qui aiment par vanité, et qu'on trouve bien rarement une Éléonore.

LE BANQUET DES SEPT POLITIQUES.

On a beaucoup parlé du banquet des sept sages, qui n'ont peut-être jamais dîné ensemble. Au reste, ces fameux sages faisaient souvent autant de sottises que les fous.

Thalès croyait que l'eau qui avait détruit le monde était le principe universel et créateur de toutes choses, sans excepter probablement le feu et le vin.

Périandre avait tyranniquement versé le sang des plus riches citoyens de sa patrie, et avait confisqué tous les bijoux des dames de Corinthe, pour en faire une offrande aux dieux, afin d'obtenir, pour ses chevaux, la victoire aux jeux olympiques.

Simonide, pour éviter les embarras du ménage, disait dans sa jeunesse qu'il était trop tôt pour se marier, et dans sa vieillesse qu'il était trop tard. Il prouvait admirablement bien à des marchands que le meilleur moyen pour n'être point volé en route était de n'y rien porter que sa personne.

Pittacus, prêchant la liberté, se fit tyran dans son pays.

Solon, qui avait établi l'égalité dans Athènes, et ordonné de tuer quiconque prétendrait à la tyrannie, entra dans le conseil de Pisistrate.

Chilon, recommandant la modération aux hommes, mourut de joie du triomphe de son fils, qui avait remporté le prix du pugilat.

Qu'attendrons-nous des fous, si les sages se conduisent ainsi?

Cependant, malgré ces petites inconséquences, il faut convenir que les sept sages écrivaient et disaient de bonnes choses, et qu'entre autres, lorsqu'ils se proposaient tous à table cette grande question : « Quel est le gouvernement le plus parfait? » la plupart d'entre eux se distinguèrent par d'excellentes réponses.

L'un disait que c'était celui où l'injure faite à un citoyen intéressait tous les autres.

Un second prétendait que c'était le gouvernement où la vertu était en honneur, et le vice flétri.

Un troisième, celui où la loi était plus écoutée que les orateurs.

Un autre, celui où l'on craignait, non le gouvernement, mais pour le gouvernement.

Toutes ces idées étaient belles, justes et morales ; elles n'avaient qu'un léger défaut, leur peu d'utilité ; car tout le monde est assez d'accord sur le but que doit se proposer tout gouvernement : il doit récompenser la vertu, punir le crime, rendre l'État florissant et les citoyens heureux. On ne diffère que sur les moyens d'atteindre ce but.

Tout occupé de ces réflexions, j'entrai dernièrement chez un fameux restaurateur : les parfums que la cuisine répandait dans le logis annonçaient assez qu'on y faisait des repas plus succulents que celui des sept sages, et le bruit des bouchons qui sautaient montrait évidemment qu'on n'y cherchait pas, comme Thalès, dans l'eau pure, le principe de la vie, du mouvement et du plaisir.

Près de mon cabinet, dont la porte était entr'ouverte, je vis une table de sept personnes ; leur conversation animée roulait sur la politique ; on disputait sur les moyens de consolider le bonheur public.

Le nombre de sept et le sujet de l'entretien excitèrent ma curiosité, et, bravant le danger de manger froid, j'oubliai mon dîner ; je collai mon oreille contre une mince cloison, et j'entendis le colloque suivant qui ne tarda pas à me faire connaître que les sept interlocuteurs se trouvaient avoir suivi, dans le cours de plusieurs années, sept partis différents, et que, par conséquent, ils voyaient les objets sous sept couleurs différentes.

« Le seul moyen, disait un petit homme qui buvait, mangeait et parlait lentement, le seul moyen de rendre un pays

heureux, c'est d'en bannir toute erreur et toute inégalité. On ne fait le mal que parce qu'on se trompe; on ne se querelle que par jalousie : supprimez toute superstition qui égare, toute autorité qui pèse, toute différence de rang ou d'opulence qui blesse; ne suivez que la religion naturelle, établissez une liberté sans limites, une égalité parfaite. Le pays le plus heureux est celui où l'on sent le moins l'action d'un gouvernement. »

« Voilà, dit un autre convive, décoré de plusieurs rubans, les maximes qui ont tout perdu, tout bouleversé. On ne bâtit pas sans étages; l'égalité est synonyme de l'anarchie; le peuple est fait pour travailler et non pour penser; la main qui écrit ne veut plus tenir la bêche : le pauvre doit labourer, le riche jouir, le noble combattre et gouverner. Il faut non-seulement des rangs, mais des classes, des castes et des priviléges. Les désordres ont commencé dès qu'un grand seigneur a été en frac comme un violon de l'Opéra. On n'a plus révéré ni l'autel ni le trône, dès qu'on n'a plus respecté les droits de seigneurie et de vasselage; pour rétablir l'ordre, il faut recréer les ordres et tout ira bien. L'ancien système était clair, vos constitutions sont des énigmes dont la folie est le vrai mot. »

« Monsieur, dit un vieillard qui ne mangeait que du poisson (car c'était un vendredi), vous ne touchez pas la vraie plaie qui nous ronge; elle remonte plus haut et jusqu'au temps où nos rois, mal conseillés, ont refusé de reconnaître la discipline du concile de Trente. Vous n'aurez pas d'ordre dans le monde tant que le ciel ne gouvernera pas la terre. Rendez le clergé riche et puissant; que les grands, qui font tout trembler, tremblent et s'abaissent devant les ministres du Seigneur; vous verrez bientôt la philosophie se taire, l'injustice se cacher, et la bénédiction céleste répandre la paix et le bonheur sur toutes les nations. »

« Morbleu ! vous vous moquez de nous, s'écria un gros officier qui avait un bras en écharpe et une grande cicatrice sur la joue : c'est l'épée à la main que Constantin a planté partout

l'étendard de la croix, que Charlemagne l'a enrichie; les nobles sont sortis d'anciens preux; les savants ne peuvent travailler et les paysans labourer tranquillement qu'à l'ombre de nos glaives. Gagnez, corbleu! de bonnes batailles; prenez de grandes villes, de bons ports; brûlez des flottes ennemies; payez, honorez, dotez bien les guerriers, le roi sera puissant, l'État respecté; le clergé chantera de beaux *Te Deum* dans de belles églises, le commerçant fera de gros profits, et les poëtes auront de bonnes pensions. La victoire, voilà le meilleur ministre des finances; le droit canon est le seul droit des gens; le sabre taille à merveille les plumes des négociateurs; la force, morbleu! la force tranche tous les nœuds gordiens. Un roi toujours absolu, une bonne armée toujours en campagne, voilà ce qui fait la gloire et le bonheur d'un pays. »

« Le capitaine fait son métier, dit en souriant amèrement un homme pâle et sec, il est tranchant comme son épée; mais il doit savoir qu'on ne gagne pas toujours au jeu, et qu'à force de battre on finit par être battu. On n'a que trop joué la patrie à quitte ou double : nos ennemis sont au dedans et non au dehors; notre révolution a été une maladie putride; elle veut des remèdes violents : il faut couper tout ce qui est gangrené. Les lois de Dracon, voilà notre salut; il nous faut des ministres, ardents et purs comme le feu, qui arrêtent, bannissent, ou au moins chassent des emplois toute cette race d'hommes démoralisés qui ont eu des idées séditieuses, philosophiques, révolutionnaires, libérales. Ne plaçons que les hommes brûlants de zèle, et qui n'ont rien fait. S'ils ignorent les lois, ils les apprendront; s'ils ne connaissent pas les affaires, ils s'y formeront. La génération révolutionnaire criera, souffrira; qu'importe? on la comprimera : ce n'est point avec des liens de paille qu'on met en faisceau des barres sortant de la forge, c'est avec un bon lien de fer, et voilà ce qu'il nous faut. »

« Le réquisitoire du préopinant, dit un autre convive, dont les gestes et l'intonation montraient quelque habitude

de la tribune, est vraie dans un sens. Il nous faut une force toujours agissante, et qui *épure* sans cesse ; mais entre quelles mains doit être cette force ? voilà le point essentiel à décider. Il faut qu'un petit nombre d'hommes zélés *épure* et administre chaque province, et que leurs délégués, l'œil toujours ouvert, comme Argus, *épurent* sans cesse les ministres, réforment leurs ordonnances, les forcent à marcher droit, vite et ferme, et nous délivrent totalement des fanatiques de la modération. »

« Eh ! de grâce, messieurs, s'écria d'un ton grave un homme qui jusque-là s'était renfermé dans un modeste silence, de grâce, cessez de jeter ainsi de l'huile sur le feu. Vous voulez être nos médecins, et vous avez tous le transport au cerveau ! Nous sommes sept ici, nous ne pouvons nous accorder, et vous voulez que toute la France se range à vos avis opposés ! Si on vous laissait vous débattre, vous ne vous entendriez jamais, et vous ne bâtiriez qu'une seconde tour de Babel. Vous êtes bien heureux d'avoir un roi sage et éclairé ! laissez-le concilier tous vos systèmes et guérir toutes vos folies : nous avons besoin de repos et non de convulsions. Vous avez une Charte qui est un vrai traité entre toutes vos passions ; respectez-la, et cessez de troubler les ministres sensés qui l'exécutent.

« Il faut punir les fautes à venir, oublier les erreurs passées, adoucir les sacrifices, consoler des pertes, rétablir la confiance, offrir à tous espoir et protection. C'est par la violence qu'on fait les révolutions ; on ne les termine que par la modération. »

A ce mot de *modération*, les six sages, prenant feu comme un hydrophobe à la vue d'un verre d'eau, firent un tel vacarme, que je ne pus plus distinguer aucune parole. Le convive dont la douceur avait excité cette tempête, sortit du festin; je le reconnus et l'appelai : nous avions autrefois servi ensemble ; et comme il me trouvait attristé de tout ce que je venais d'entendre : « Rassurez-vous, me dit-il, ces hommes

passionnés ne sont que la représentation du centième de la France. Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la nation pensent comme vous et moi ; ils veulent la paix, l'oubli, l'union, la fusion. Ils aiment le roi, respectent la Charte et placent leur espoir dans la modération du gouvernement. »

LES ÉLECTIONS OU L'EMBARRAS DU CHOIX.

Nous savons tous qu'un jour, lorsque la dernière assemblée générale des hommes aura lieu, on verra beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : il en est de même aujourd'hui à Paris; chaque classe, chaque parti, chaque quartier, chaque coterie et presque chaque maison fait sa liste de députés ; tous les salons, tous les bureaux, tous les boudoirs et tous les comptoirs veulent meubler la chambre de la nation.

Chacun vante ses candidats et dénigre ceux des autres ! jamais on ne vit tant de portraits de mêmes personnes, peintes en beau dans un lieu, en charge dans un autre ; l'exagération se montre partout, la ressemblance nulle part. Il faudra cependant finir par s'accorder, et sur un si grand nombre d'appelés par les intérêts opposés, par les passions diverses, par les opinions contraires, nous n'aurons enfin que huit élus par l'opinion publique.

Oh ! le bon temps que celui d'une élection pour un Parisien musard comme moi, qui, grâce aux caprices de la fortune, n'ai rien à faire, et ne suis ni éligible ni même électeur ! Nous jouissons de l'intérêt et du plaisir de tout ce mouvement sans en sentir l'embarras ; on n'enflamme ni n'humilie notre amour-propre ; personne ne nous flatte ni ne nous calomnie ; nous assistons sans péril aux jeux du cirque. Nous animons, nous calmons, nous applaudissons, nous raillons, nous jugeons à notre gré les lutteurs, les combattants ; et si c'est un grand plaisir pour tout homme de donner des conseils, nous

n'en sommes pas privés ; car les conseils sont un bien qu'on aime plus à distribuer qu'à recevoir, que tout le monde prodigue, et que donnent, même très-libéralement, ceux qui ne possèdent rien.

Hier j'étais assis, dans le jardin des Tuileries, au milieu d'un groupe d'indépendants comme moi ; très-indépendants en effet, puisqu'ils n'ont aucune terre à gérer, aucune demande à faire, aucune charge à exercer, aucun supérieur à visiter, aucun devoir à remplir, et tous grands amateurs du repos, du soleil, de la promenade et des nouvelles.

Chacun d'eux parlait des candidats de son quartier, les passait sévèrement en revue, et faisait une telle énumération des qualités requises pour former un bon député, qu'à peine, je crois, les sept sages de la Grèce auraient pu remplir les conditions exigées par eux pour un semblable choix.

Tandis que nous discutions cette importante matière avec autant de chaleur que si nous étions chargés de la décider, parlant beaucoup, écoutant peu, ne répondant qu'à nos propres idées, et tranchant légèrement les questions les plus ardues, comme cela se pratique dans le monde et même dans beaucoup d'assemblées, je fus frappé du maintien triste d'un de mes anciens camarades de collége, qui gardait un profond silence et ne l'interrompait que par de fréquents soupirs.

« Qu'avez-vous ? lui dis-je en m'approchant de lui ; vous que j'ai toujours vu si calme, si gai, si serein, par quel hasard paraissez-vous aujourd'hui si morne, si chagrin ? Votre bouche est muette, votre physionomie est agitée ; quel est le sujet de votre peine et de votre inquiétude ? »

« Mon cher, me répondit-il tout bas, vous connaissez ma vie et mon caractère : heureux dans ma médiocrité, satisfait d'une modeste fortune, exempt d'ambition, exact à bien remplir le seul rôle qui me convienne, celui d'honnête homme, j'ai placé tous mes plaisirs dans mes devoirs ; j'ai fait un peu de bien dans mon petit cercle, et jamais de mal. J'étais content de mon sort, et comme l'horizon de mon activité et de

mon influence ne s'étendait pas au delà de ma famille et de quelques amis, je n'avais jamais éprouvé le moindre embarras sur ce que je devais faire ou dire; mais voici que la loi me met au nombre des électeurs, et je me trouve chargé de contribuer au choix des députés qui vont agiter les plus grands intérêts de ma patrie.

« Ce devoir m'alarmait peu dans le premier moment, et je croyais qu'il suffisait, pour acquitter ma dette, de donner ma voix à des citoyens honnêtes, éclairés, qui ne séparent pas la patrie du roi; à des hommes décidés à soutenir fermement les droits du peuple, ceux du prince, la liberté sans licence et l'autorité sans arbitraire; en un mot, à des députés fidèles à la lettre et à l'esprit de la Charte.

« Mais, depuis que, quittant mes foyers champêtres, je suis venu à Paris, tout se complique et s'obscurcit à mes yeux. On écrit tant de pamphlets pour nous éclairer, que je n'y vois plus rien; on nous donne tant de conseils, que je ne sais plus auquel entendre; on nous recommande tant de phénix, on nous désigne tant d'hommes comme dangereux, que je crains également de nommer des députés nuisibles ou d'en exclure d'utiles.

« Je voulais placer en tête de ma liste un militaire très-estimé.—Prenez garde, m'a-t-on dit, ces gens-là ne savent que se battre et obéir; ils sont nés partisans du pouvoir absolu.

« Je montrai ensuite le nom d'un avocat éloquent. — Qu'allez-vous faire ? les avocats ont l'habitude de plaider le pour et le contre; on ne peut pas compter sur eux.

« Eh bien ! vous approuverez peut-être celui-ci; c'est un riche et probe commerçant. — Bon ! l'intérêt seul le guide.

« Et ce procureur qui connaît si bien les lois ? — Fi donc ! voulez-vous nous livrer à sa cupidité ?

« Mais vous n'objecterez rien à cet honnête ecclésiastique ? — Allons donc ! leurs affaires ne sont pas de ce monde, ils ne doivent pas se mêler des choses terrestres.

vice ou de l'injustice, persuadé qu'il suit la route du bonheur et de la vérité. Un seul maître plus éloquent, plus persuasif et en même temps plus impérieux que tous les autres, parvient quelquefois à nous éclairer, à dépouiller de leurs prestiges les erreurs qui nous égaraient, à nous faire admirer la justice que nous méconnaissions, la vérité qui échappait à nos recherches, et à nous tirer du précipice où nous étions tombés, pour nous conduire au plus haut degré de bonheur et de gloire.

Ce maître si utile, auquel la plupart des grands peuples, des grands rois, des grands hommes ont dû leurs vertus et leur renommée, ce médecin salutaire qui tire pour nous, des poisons mêmes, les remèdes les plus efficaces, cet ami sévère qui corrige nos défauts, épure nos qualités, développe nos forces, fait briller nos talents et nous fait triompher des caprices de l'aveugle fortune, vous croiriez peut-être qu'on doit lui témoigner quelque reconnaissance et le regarder comme un bienfaiteur; vous vous trompez : il n'est pas d'ennemi qui nous soit plus odieux; son absence excite la joie, son approche inspire la crainte; il est même des âmes assez peu généreuses pour détourner leurs regards de ceux qu'il atteint. Il en est d'autres qui, ne pouvant l'éviter, repoussent les remèdes qu'il leur présente. Au lieu de les rendre meilleurs, il les aigrit, et, pour ceux-là, il n'est point de ressource, car ce maître sévère anéantit ceux qu'il ne relève pas.

Cet utile, mais triste protecteur de notre faiblesse, est venu porter sa main dure et froide sur notre patrie; il fait entendre aux Français ses terribles leçons : espérons qu'au lieu de s'irriter de son langage ou de se laisser abattre par sa rigueur, ils sauront puiser dans ses conseils une nouvelle existence, une nouvelle force, et que le malheur leur deviendra aussi utile que la prospérité leur a été funeste.

Le malheur est moins difficile à supporter que l'extrême bonheur : l'un vous fortifie et l'autre vous énerve. Le premier vous éclaire et l'autre vous enivre. Il ne faut que se

roidir un peu pour résister à l'infortune ; au lieu qu'on doit, comme Ulysse, fermer ses yeux et boucher ses oreilles pour triompher de toutes les séductions d'un sort trop prospère. Les succès vous mènent à l'engourdissement, les revers vous ordonnent de vous servir de toutes vos facultés. Jamais le nom de la Grèce ne serait arrivé jusqu'à nous, si l'Asie, venant fondre sur elle, n'eût forcé ses habitants à faire des prodiges de valeur, de patriotisme et de vertu qui l'ont rendue si célèbre. Rome ne serait peut-être jamais parvenue à dominer le monde, si, attaquée dans son berceau par tous les peuples voisins, elle ne s'était vue contrainte à faire de son peuple un peuple de héros toujours prêts à sacrifier leur sang, leurs fortunes et les liens même de la nature, au salut et à la gloire de la patrie. Sans l'incendie du Capitole, sans l'invasion de Pyrrhus et sans celle d'Annibal, rendrions-nous encore d'éclatants hommages à l'héroïsme presque fabuleux, à la force colossale des Romains? Sans les malheurs de sa jeunesse errante et persécutée, notre Henri IV serait-il devenu le modèle des généraux et des rois? Ce sont de grands malheurs qui ont fait briller toutes les grandes vertus : et d'un autre côté, n'avons-nous pas vu les rois et les empires qui ont le mieux résisté aux coups de l'adversité, succomber sous les faveurs de la fortune et se perdre par l'excès de leur prospérité? Rome perdit sa liberté dès qu'elle fut la maîtresse du monde; le trône de Cyrus corrompit, par son éclat, Alexandre comme Xercès ; et la Grèce, tombant en décadence dès qu'elle n'eut plus l'Orient à craindre, vit ses orateurs vendus à Philippe, ses guerriers courtisans des successeurs d'Alexandre, et bientôt enfin ses républiques devenir humbles sujettes de Rome.

Si les faveurs du sort nous corrompent, ses rigueurs seules peuvent nous retremper ; mais il ne suffit pas de supporter le malheur pour être digne de cette résignation, il faut savoir profiter de ses leçons salutaires; il faut envisager le passé sans regrets, le présent sans faiblesse, l'avenir sans illusions.

Faisons d'abord respecter notre malheur ; car, de toutes les calamités possibles, la plus insoutenable est le malheur méprisé ; et le moyen de se faire respecter, quand on ne peut faire ni grand bien ni grand mal aux autres, est de se respecter soi-même. Ainsi je ne connais pas de pires ennemis pour la France que ces hommes sacrifiant sans cesse leur patrie à un parti, et qui prennent à tâche de reprocher continuellement à la nation les erreurs, les fautes et les crimes de ceux qui la gouvernaient. Ces exagérés en paroles, qui ont toujours évité les dangers, veulent qu'on regarde comme des temps de corruption et presque de mort, les époques pendant lesquelles ils n'avaient ni pouvoir ni crédit. A les entendre, la France, privée de leurs lumières, n'aurait été, pendant un quart de siècle, qu'un pays sauvage peuplé de brigands. Ils outragent ainsi tout à la fois la nation dont ils font partie et l'étranger qui l'admirait. Ils entretiennent, par leurs injures, le feu de la discorde qu'il est si nécessaire d'éteindre. Un grand peuple, qui malgré ses revers, est riche encore de tant d'exploits, de trophées, de monuments, de citoyens distingués par leurs vertus et par leurs talents, ne saurait endurer patiemment les injures prolongées de quelques hommes dont la vanité blessée est la seule grande passion, dont la longue nullité est tristement jalouse de l'activité d'autrui, et qui ne connaissent de justice que l'intérêt de parti, de principes que des préjugés vieillis, et de plaisir que la vengeance.

Il en est d'autres aussi qui, ne pouvant renoncer à leurs rêves, même après le réveil, regrettent avec trop d'amertume l'éclat qui nous a éblouis, la fortune qui nous a ruinés, la grandeur qui nous a fait tomber, la force qui nous a écrasés. Ceux-là accuseraient volontiers le temps présent des fautes du passé, le gouvernement des malheurs dont il hérite, et peut-être la terre même des rigueurs du ciel.

Si nous voulons être grands dans notre malheur, soyons justes, patients et modérés : on n'admire l'homme qui souffre que lorsqu'il ne se plaint pas. Si nous voulons nous relever

forts de cette crise, embrassons-nous au lieu de nous déchirer, et réunissons-nous autour du trône de la Charte, non de paroles, mais de fait.

Qui veut les institutions sans les hommes, ne veut rien. On ne ramène pas au lien commun les intérêts qu'on laisse froissés. Les maux ont été grands pour tous ; que les remèdes soient également appliqués à tous. Quand on excommunie politiquement les autres, on est excommunié par eux. On ne détruit les partis qu'en agissant comme s'il n'y en avait plus; enfin, si nous désirons mettre un terme à nos souffrances, ne perdons jamais de vue cette maxime, que « partout où il « n'y a pas fusion, il doit y avoir un jour dissolution. »

LE BON SENS.

On ne voit à présent que de l'esprit partout ; on en rencontre dans tous les cafés, on en voit sur toutes les enseignes, on s'en nourrit chez tous les confiseurs, on en remplit tous les journaux, on en trouve même aujourd'hui quelquefois à l'Académie..... royale de musique ; et l'esprit est si généralement répandu, qu'une bête est à présent, en France, une vraie rareté. Malheureusement les sots et les niais sont plus communs ; mais ce sont plutôt des sots en actions qu'en paroles ; car, dans notre charmant pays, on fait plus de sottises qu'on n'en dit. Quant aux niais, ils ne vivent pas sans gloire, dans un siècle où le mélodrame lutte avec avantage contre la tragédie. D'ailleurs, avec beaucoup d'esprit on peut être niais ; il ne faut pour cela qu'un peu trop de confiance, ou de bonhomie, ou de crédulité ; rien n'est si sujet à la niaiserie que l'amour-propre : il enfle les petits et grandit les nains ; il rend les hommes dupes de l'amour ; il fait croire à l'opulence qu'elle inspire l'affection, à la grandeur qu'on ne l'envie pas, à la jeunesse qu'elle sait tout, à la vieillesse que le temps

s'arrête et l'épargne ; il cache aux auteurs leurs défauts, aux femmes leurs rides, aux maris leurs revers, aux conquérants leurs périls et leur ruine; partout, enfin, on voit la preuve que l'esprit, les talents et même le génie ne préservent pas toujours de la niaiserie.

Moquons-nous donc de ces éternels déclamateurs qui, préférant toujours le passé au présent, assurent tristement que notre esprit est en décadence : persuadés à tort de leur supériorité, ils voient tous les hommes petits comme s'ils les regardaient du haut d'une montagne; ils ne trouvent pas assez d'esprit aux autres parce qu'ils s'en croient trop à eux-mêmes, et se montrent dédaigneux parce qu'ils se persuadent qu'ils sont riches.

Non, jamais l'esprit, les talents et la science ne furent si généralement répandus : ce n'est certes pas là notre côté faible ; mais ce qui nous manque le plus, comme à tous les hommes de tous les temps, c'est le mérite que nous croyons le plus commun, c'est la qualité que nous méprisons presque comme la plus vulgaire, en un mot, c'est le *bon sens*.

Au reste, consolons-nous : le bon sens est un trésor qui a manqué dans tous les siècles aux peuples les plus fameux, aux gouvernements les plus célèbres, et aux plus grands hommes comme à nous.

Les Égyptiens, ces premiers précepteurs du monde, ont-ils montré beaucoup de bon sens en se privant, par leurs vexations, de six cent mille Israélites, en faisant périr des millions d'hommes pour construire ces colossales pyramides, stériles monuments de leur orgueil ; en soumettant leurs rois au collége des prêtres ; en adorant des bœufs, des chiens et des chats, et en livrant leurs villes aux Perses plutôt que de lancer leurs traits sur ces animaux qui servaient d'avant-garde à leurs ennemis ?

Les Perses, qui conviennent, après une mûre délibération, d'élire pour roi celui des grands dont le cheval hennirait le premier, ont-ils montré plus de bon sens que leur grand mo-

narque Xercès, qui fouette la mer et qui écrit une lettre menaçante au mont Athos ?

Que de fautes contre le bon sens ont commises dans leurs lois et dans leur conduite ces fameuses villes d'Athènes et de Sparte, qu'on nous cite cependant encore comme modèles ! L'une fait une loi pour bannir les citoyens qui réunissent trop de talents à trop de vertus ; elle condamne Socrate à la ciguë, exile ou tue tous ses héros, et élève des statues aux tyrans étrangers qui l'asservissent.

L'autre ordonne la mort de tout enfant débile ou contrefait, et permet aux vieillards de céder leurs femmes aux jeunes gens ; enfin cette ville, si célèbre par ses vertus et par son amour pour la liberté, condamne tout un peuple à l'esclavage, et traite les Ilotes comme les plus vils animaux.

Alexandre le Grand se croit le fils d'un dieu, et brûle Persépolis pour plaire à une courtisane.

Les Hébreax, éclairés, conduits, nourris, disent-ils, par Dieu même, voient sa lumière, entendent sa voix, marchent entourés de ses miracles, et, en sa présence, construisent un veau d'or pour l'adorer.

Carthage, reine de l'Occident, souveraine des mers, maîtresse de tous les trésors du monde, désarme ses citoyens, et confie sa défense à des mercenaires. Elle ne sait trouver d'autre remède à ses malheurs que le supplice de ses généraux, ni d'autre moyen de se rendre le ciel favorable que de lui sacrifier des victimes humaines.

Les Romains, dominateurs de la terre, n'imaginent d'autre préservatif contre la peste que de faire attacher un clou à la porte d'un temple ; ils se croient destinés à une guerre éternelle parce qu'ils trouvent une tête de cheval dans les fondations du Capitole ; leurs généraux refusent le combat quand les poulets sacrés n'ont pas mangé ; Marius est certain d'être sept fois consul parce que sept corbeaux ont croassé sur son berceau ; César est troublé par un songe de sa femme.

L'habile Auguste se persuade qu'il arrivera un grand mal-

heur si on chausse son pied gauche avant son pied droit, et se prépare à la mort parce que la foudre, frappant le portail d'un temple, a brisé la première lettre du nom de César.

Les princes, les magistrats, les guerriers de l'empire de Byzance, au lieu de se défendre contre les Turcs qui les assiégent, se battent entre eux pour et contre le culte des images, et pour les factions verte et bleue du cirque.

Les Germains et les Francs, devenus la terreur des Romains, consultent les chênes pour faire des lois, et demandent à leurs femmes s'ils doivent se battre ou négocier. Arioviste se laisse vaincre par César parce que les dames suèves déclarent qu'il faut attendre la pleine lune pour combattre.

Nos anciens rois de France ont régné plusieurs siècles avant de comprendre que, pour garder le sceptre, il ne fallait pas le confier à un maire du palais, et que, pour conserver un grand royaume, on ne devait pas le partager entre plusieurs enfants.

Combien d'autres siècles n'a-t-il pas fallu voir s'écouler avant d'écouter le bon sens, qui trouvait étrange que Rome gouvernât les rois et mît leurs royaumes en interdit, ou disposât de leurs couronnes ; que tout l'Occident s'épuisât d'or et de sang pour conquérir en Orient le tombeau d'un Dieu ?

Le bon sens, pendant ce long espace de siècles, a-t-il pu empêcher de brûler des millions d'hommes pour les convertir, de dépeupler l'Amérique pour lui faire adopter des dogmes qu'elle ne comprenait pas, et d'envoyer au supplice des sorciers qui, s'ils l'avaient été, ne se seraient certainement pas laissé griller ?

Si l'on eût écouté le bon sens dans notre Europe, aurait-on vu si longtemps les plus petits seigneurs faire la guerre aux rois, juger leurs vassaux suivant leurs caprices, obliger les femmes du peuple à reconnaître des droits contraires à la pudeur, et forcer leurs maris à veiller la nuit pour faire taire les grenouilles de leurs fossés ?

Aurait-on vu la Sorbonne et les parlements défendre à la

terre de tourner, au sang de circuler, à l'émétique de guérir, à l'inoculation de conserver la vie et la beauté ?

Ce n'est que depuis peu que le bon sens a prouvé aux souverains, après des milliers de guerres désastreuses, qu'il ne pouvait y avoir ni équilibre, ni paix, ni stabilité, ni limites certaines, tant que les mariages des princes décideraient du sort des peuples ; et l'on a enfin reconnu qu'une princesse, en épousant un prince étranger, devait renoncer à tous droits de succession aux États de son père.

Malgré tous les efforts de nos philosophes apôtres du bon sens, malgré la sagesse et la force de leurs écrits contre le fléau des guerres d'invasion et contre les envahisseurs du monde, tels que les Alexandre, les César, les Tamerlan, les Charles-Quint, les Charles XII, n'avons-nous pas nous-mêmes récemment partagé l'ivresse des conquêtes, dont le réveil a été si pénible ?

Nos voisins les Anglais, qui se vantent de nous avoir précédés dans la route très-nouvelle du bon sens, n'ont-ils pas, en méprisant sa voix, versé autant et peut-être plus de sang que nous, d'abord pour une rose rouge ou blanche, ensuite pour les différentes manières d'adorer Dieu, et même, depuis qu'établissant le règne du bon sens par un admirable traité entre le pouvoir héréditaire du trône, l'influence indispensable des riches, des grands, et la liberté civile et politique du peuple, n'ont-ils pas encore un peu oublié ses conseils en désirant sur les mers un empire pareil à celui que nous voulions avoir sur la terre ?

Enfin, si la tolérance est partout parvenue à triompher de ses ennemis, comme le bon sens l'avait inutilemeut réclamé depuis tant de siècles, ne devons-nous pas trouver assez naturel qu'à présent encore tant de gens s'opposent à sa voix, lorsqu'il veut prouver l'indispensable nécessité de la tolérance politique pour notre bonheur et pour notre repos ?

Pour moi, je n'en suis pas surpris ; je suis de l'avis de ceux qui prêchent, et non de l'avis de ceux qui brûlent. Le

compelle intrare m'a toujours paru la maxime la plus opposée au bon sens. J'aime la lumière qui pénètre pour éclairer; je déteste le feu qui consume et qui détruit ; et, si nos adversaires continuent à être intolérants pour nos opinions, je n'en serai pas moins tolérant pour les leurs ; ce sera sans fiel et sans emportement que je chercherai à leur prouver que ce n'est pas nous, mais le bon sens, qu'ils blessent par leurs passions, par leurs préjugés et par leurs inconséquences.

Et, par exemple, n'est-ce pas un gros péché contre le bon sens que de vouloir remonter du présent au passé qui ne peut jamais se reproduire? C'est cependant le péché favori de beaucoup de gens d'esprit, et même de quelques hommes de talent ; bien plus, il est un grand nombre de jolies femmes qui voudraient se retrouver au temps de leurs grand'mères, mais sans prendre, je crois, leurs grands paniers et leurs vertugadins.

Le bon sens leur dit en vain qu'il n'est plus possible aux hommes d'aujourd'hui de rappeler les anciens jours, qu'aux vieillards de revenir à leur printemps. Mais si l'on pouvait même ainsi reculer, quelle époque choisirait le bon sens pour s'y arrêter ?

Ce ne serait probablement pas celle qui précédait immédiatement la révolution, la pente était trop près du précipice ; la pureté ne voudrait pas des temps licencieux de la régence ; les conquêtes nous ont trop fatigués pour recommencer celles de Louis XIV ; la fidélité fuirait les jours de la fronde et les cruelles années de la ligue ; l'humanité voudrait franchir le siècle des guerres religieuses ; l'honneur passerait promptement par-dessus l'époque fatale qui livra le sceptre ainsi que les trois quarts de la France aux Anglais, et que les querelles des Armagnacs, des Bourguignons et de la Jacquerie inondèrent de sang ; la raison et l'intérêt public nous éloigneraient des croisades ; nous fuirions précipitamment l'affreux temps de l'anarchie féodale, et plus haut nous ne trouverions que des révolutions et des temps barbares. Ainsi, tout bien con-

sidéré, revenons au bon sens, et résignons-nous à vivre à l'époque que le ciel nous a désignée.

Le bon sens n'aime pas les révolutious, ce sont des crises trop violentes ; mais, lorsqu'une révolution est faite depuis un quart de siècle, ce bon sens vous dit qu'il n'est pas possible de l'effacer : Dieu même ne peut empêcher que le passé n'ait existé.

Vous croyez que la révolution est l'ouvrage de quelques hommes : écoutez le bon sens ; il vous dira qu'elle est l'effet de la marche du temps, le produit des nouvelles découvertes, la conséquence des progrès de l'instruction, et que mille causes inévitables y ont contribué.

« L'esprit du siècle, dit-on, est républicain, et les mœurs « du siècle portent à l'obéissance. » Le bon sens nous apprend, au contraire, que l'esprit du siècle n'est que le fruit des mœurs de ce siècle. Nos mœurs veulent l'égalité politique, une sage liberté, l'obéissance à un trône constitutionnel ; elles produisent, non l'esprit républicain, mais l'esprit de la Charte royale, et on ne doit pas l'oublier.

Un petit parti regrette l'existence des ordres ; un autre peu nombreux, désire la renaissance des désordres ; la majorité immense, d'accord avec le bon sens, veut le maintien de l'ordre.

Le bon sens rit des efforts déraisonnables et impuissants de quelques personnes pour courber des chênes qui se sont redressés depuis vingt-cinq ans.

On choque le bon sens, lorsqu'en adoptant les principes libéraux de la Charte, on cherche à flétrir ceux qui, les premiers, les ont émis, soutenus et propagés.

Si, après s'être opposé trente ans à une Charte qui assure les droits du trône, des grands propriétaires et du peuple, un parti voulait s'arroger à lui tout seul les fruits et les jouissances de cette Charte, et soutenir qu'il doit être chargé exclusivement de son maintien, le bon sens ne pourrait-il pas l'accuser d'inconséquence et d'injustice ?

Après de si longs troubles, de si fréquents orages, lorsque les Français se sont vus portés sur tant de routes différentes, par circonstance, par opinion, par crainte, par reconnaissance, par amour du pays ou par nécessité, le bon sens, le roi et la Charte veulent la concorde et l'oubli du passé. Un petit parti exagéré n'est-il pas un peu loin de la route du bon sens, lorsqu'il ne voit pas qu'il a besoin, autant que les autres, de concorde et d'oubli ?

Il est contre le bon sens de séparer les opinions des intérêts ; personne n'adopte une opinion s'il ne la croit pas conforme à l'intérêt public ou au sien. Le bon sens vous prouve que les bonnes opinions sont celles qui ne veulent que l'intérêt de la majorité, et les mauvaises celles qui ne défendent que l'intérêt d'un parti.

La voix du bon sens, celle du gouvernement, celle de la Charte, invitent tous les Français à voiler le passé, à se mêler, à se réunir en faisceau. D'autres voix, qui ne sont pas les plus justes et qui semblent au contraire les plus aigres, veulent que, clément pour les choses (ce qui ne signifie rien), on soit rigoureux pour les hommes (ce qui est très-significatif). Elles demandent que, pour jouir des places et des bienfaits de la Charte, on distingue les bons des mauvais, les impies des fidèles. Si leur vœu, contraire à la paix générale, était rempli, et que l'opinion publique, puissance bien établie par la Charte, vînt à dire : « Eh bien ! les bons sont ceux qui prêchent la concorde ; les mauvais, ceux qui excitent la discorde; les purs, ceux qui secondent un gouvernement conciliateur ; les infidèles, ceux qui le frondent avec amertume et qui contrarient ses mesures pacifiques. Je préfère, moi nation, ceux qui m'élèvent à ceux qui m'abaissent ; ceux qui m'ont servie, à ceux qui m'attaquent ; ceux qui ont beaucoup travaillé pour moi, à ceux qui n'ont rien fait, ceux qui savent, à ceux qui n'ont rien appris ; ceux qui excusent à ceux qui dénoncent ; ceux qui rallient, à ceux qui divisent ; ceux qui oublient, à ceux qui se vengent ; ceux qui applaudissent la clémence, à

ceux qui excitent à la rigueur ; ceux qui se félicitent de voir un roi qui veut régner par l'amour, à ceux qui voudraient qu'il régnât par la crainte. »

Croyez-vous que le bon sens ne souscrirait pas à ce jugement ?

SUR LES RÉUNIONS D'ARTISTES

ET D'AMIS ÉCLAIRÉS DES ARTS.

On apprécierait mal de telles réunions, si l'on n'en sentait que les agréments, sans y voir tous les avantages que les arts peuvent et doivent en retirer. Si la retraite est nécessaire à la pensée, la société ne lui est pas moins utile ; c'est au milieu d'elle que le peintre, le statuaire, le poëte, l'orateur, trouvent le plus souvent leurs inspirations, leurs modèles, leurs guides et leurs juges.

Apelles disait « que le public jugeait mieux que lui ses tableaux. » Un fameux artiste anglais prétend, avec raison, que là où il n'existerait pas d'habiles connaisseurs, les arts se dégraderaient et tomberaient bientôt en décadence. Le génie lui-même doit fréquemment consulter le goût, comme un ancien a dit « que la philosophie devait sacrifier aux Grâces. »

Philosophes, poëtes, savants, orateurs, guerriers, législateurs, artistes, hommes du monde, femmes aimables, réunissez-vous souvent : vous y gagnerez tous ; vous jouirez des émotions douces et variées que vous feront éprouver les beaux-arts, et ces beaux-arts vous devront à leur tour de rapides progrès vers la perfection.

Ce n'est qu'au milieu de l'élite de la société qu'ils désirent, qu'ils cherchent, qu'ils trouvent des encouragements utiles, des palmes honorables ; ils sont à la fois les signes les plus éclatants d'une civilisation parfaite, et les éléments les plus nécessaires au charme de la société.

L'histoire des arts serait elle-même une véritable histoire de la civilisation ; elle pourrait en marquer avec justesse les progrès et les phases. La vie des hommes encore sauvages n'est qu'une lutte, une guerre perpétuelle contre les besoins, contre les animaux, contre les éléments ; longtemps ils ne songent, ils ne travaillent péniblement qu'à exister, et non à jouir de l'existence ; c'est, pour ainsi dire, après avoir vaincu la nature et conquis le repos, que l'homme, regardant paisiblement autour de lui, admire le magnifique spectacle offert à ses regards par cette riche nature.

Plus tard, tournant ses réflexions sur lui-même, il apprend à connaître son âme, son intelligence, autre nature plus admirable encore, et cette imagination qui va, par sa magie, imiter, enrichir, varier, modifier, embellir cette terre et ce monde déjà si riche et si favorisé des dons du ciel.

Mais, avant d'imiter, il faut désirer, chercher, étudier le modèle ; avant d'embellir, il faut connaître la beauté, en sentir le pouvoir et s'en faire une juste idée.

Dès que les anciens connurent bien le sentiment de la beauté, ils en firent une religion ; l'immobile architecture même affecta à chaque divinité l'ordre qui convenait à son caractère : le dorique majestueux fut consacré à Jupiter, l'élégant corinthien à la mère des Grâces. C'est ce culte et cet enthousiasme pour les beautés de la nature, et ensuite pour les beautés idéales, c'est ce premier sentiment de l'homme civilisé qui fit naître les arts.

Ainsi, d'abord l'azur du firmament, l'or éclatant du soleil, la marche brillante des astres, les doux charmes de la verdure, l'aspect menaçant des montagnes, le cristal limpide des ruisseaux, la corbeille diaprée de Flore, les formes variées à l'infini des êtres vivants, depuis l'éléphant colossal et le lion terrible jusqu'au léger et brillant papillon, frappent l'homme d'étonnement et d'admiration ; son esprit enchanté éprouve un désir pressant de retracer les riches décorations et les acteurs innombrables de la scène magnifique qui frappe ses yeux.

Bientôt les demi-dieux qu'il porte en lui-même, l'intelligence, la mémoire, l'imagination, l'homme enfin, l'avertissent qu'il est le roi de cette nature, objet de son admiration ; tout lui dit qu'il est lui-même le premier, le plus noble modèle à connaître, à imiter dans ce monde de prodiges.

Un rayon rapide de lumière achève de l'éclairer et de l'animer ; l'attrait le plus doux, le plus invincible, lui montre dans la compagne de ses plaisirs, de ses travaux, le vrai modèle de la beauté : il veut retracer, multiplier le charme de ce regard qui l'enflamme, la grâce de ce sourire qui le séduit ; ainsi, comme le dit notre Virgile français :

> L'homme, en naissant, voyait les globes radieux :
> Sa compagne naquit ; elle éclipsa les cieux.

Et s'adressant ensuite à la nature :

> Toi-même t'applaudis en la voyant éclore :
> Dans le reste on t'admire, et dans elle on t'adore.

C'est alors que l'homme, guidé par l'amour, prend son pinceau et saisit sa lyre : rival de la nature, il veut imiter, peindre, chanter, faire revivre de mille façons diverses la beauté qui le ravit. Prenant ensuite un plus noble essor, il s'efforce de rendre sensibles de plus divines beautés qui échappent presque aux regards, ou du moins qui ne se dévoilent que par l'action, que par la vie intellectuelle qu'elles donnent aux beautés corporelles.

Ce sont les beautés de l'âme : l'imagination s'en empare ; elle retranche à tous les êtres qu'elle contemple, ce qu'ils ont de défectueux, et, triomphant alors de la nature elle-même, elle donne la vie à ce beau idéal qui est le vrai but et le modèle constant de la perfection des arts.

Le beau idéal est le noble terme des travaux de l'artiste, comme la vérité est celui des recherches du philosophe : tous les hommes de génie ne cessent de le répéter à leurs élèves.

Le poëte favori des muses françaises, le chantre harmonieux de l'Imagination, dit aussi à tous les amants des arts :

> Soit donc que vous teniez la plume ou le pinceau,
> La lyre harmonieuse ou l'habile ciseau,
> Soit que du cœur humain vous traciez la peinture,
> Soit que dans ses travaux vous peigniez la nature,
> C'est le choix du vrai beau qu'il faut étudier.

Mais ce n'est pas assez de prendre la beauté pour modèle, la nature n'en a pas formé sans défaut; il faut, comme Apelles, admirer mille beautés diverses pour en former une Vénus. C'est, selon Cicéron, après avoir contemplé tout ce qui existe de beau, de noble, d'héroïque, parmi les créatures mortelles que l'artiste, élevé encore par l'imagination au-dessus de toutes ces beautés, a pu donner la vie, la divinité au marbre, et créer un Apollon.

Jugez de l'enthousiasme qui inspirait l'artiste par l'enthousiasme qu'excite son chef-d'œuvre; écoutez Winckelmann : « Sa taille est au-dessus de celle de l'homme, et son attitude respire la majesté; un éternel printemps, tel que celui qui règne dans les champs fortunés de l'Élysée, revêt d'une aimable jeunesse son beau corps, et brille avec douceur sur la fière structure de ses membres. Pour sentir tout le mérite de ce chef-d'œuvre de l'art, tâchez de pénétrer dans l'empire des beautés incorporelles, et devenez, s'il se peut, créateur d'une nature céleste; car il n'y a rien ici qui soit mortel ! A son aspect, j'oublie tout l'univers : je prends moi-même une attitude noble pour le contempler avec dignité : de l'admiration je passe à l'extase ! Je sens ma poitrine qui se dilate et s'élève comme l'éprouvent ceux qui sont remplis de l'esprit des prophéties : je suis transporté à Délos et dans les bois sacrés de la Lycie, lieux qu'Apollon honorait de sa présence; car la figure que j'ai sous les yeux paraît recevoir le mouvement, comme le reçut jadis la beauté qu'enfanta le ciseau de Pygmalion. »

A quel degré de puissance le génie élève l'homme, et à quel point il peut s'approcher de la nature céleste, quand il parvient ainsi à la représenter ! mais ce n'est que dans des temps de lumière qu'on voit de pareils prodiges.

Dans les temps d'ignorance et de barbarie, les arts n'enfantent que des productions mesquines et bizarres ; un peuple en décadence, égaré par l'erreur ou par l'esprit de superstition, brûle les bibliothèques, brise les images, et proscrit les arts ; à d'autres époques, le goût corrompu choisit des modèles qui lui ressemblent : le talent ne s'élève qu'avec l'âme.

Peintres, sculpteurs, musiciens, poëtes, dédaignez d'amuser exclusivement les sens, ou satisfaites par eux un plus noble besoin, celui de penser ; que les arts, par leur direction noble et morale, présentent à la société tous les avantages qu'elle a droit d'en attendre : c'est à eux qu'il appartient de donner un grand essor au sentiment et à la pensée.

Les anciens législateurs voulaient que tout concourût à ce noble but : les travaux, les plaisirs, le chant, la danse, les jeux, les créations de l'esprit, les actions du corps, tous les arts enfin, même les arts mécaniques, se liaient à la grandeur nationale et à l'utilité publique ; les statuaires composaient leurs dieux, les architectes construisaient leurs temples, de manière à établir une analogie parfaite entre la poésie, la religion et la législation des peuples.

Élevez donc, agrandissez nos âmes par l'amour du grand et du beau ; et, tandis que l'imagination et le sentiment animent vos pinceaux, vos lyres, votre ciseau, que la philosophie vous indique le but de vos travaux, en règle la marche, et rende votre gloire aussi utile que durable. Puisse enfin notre musée, élevé, orné, immortalisé par vous, devenir comme ce Capitole « qui, dit Tite-Live, était un monument digne du souverain des dieux, du peuple-roi et de la majesté de Rome ! »

Cette belle Italie, toujours vaincue, toujours envahie depuis quinze siècles, vit encore au moins par les arts ; elle jouit

toujours de la gloire d'avoir ranimé les lettres, produit les plus grands artistes, et d'avoir eu tous les peuples pour disciples, comme tous les peuples l'avaient eue autrefois pour souveraine.

Quels que soient les objets de votre imitation, les modèles que vous cherchez à peindre, les passions que vous voulez exprimer, qu'on y voie toujours la justesse de votre esprit, l'ordre de votre raison, la dignité de votre âme. Platon comparait justement une mélodie, où entreraient pêle-mêle toutes sortes de modes et de rhythmes, à une vie passée dans le désordre.

« Dans les figures antiques, nous dit un habile connaisseur, la joie n'éclate jamais; elles n'annoncent que le contentement et la sérénité de l'âme : sur le visage d'une bacchante même, on ne voit briller, pour ainsi dire, que l'aurore de la volupté. »

Un noble talent ennoblit la douleur : « Une grande âme, dit Lessing, se montre sur le visage de Laocoon, dans tous ses muscles, dans son attitude entière; il souffre, mais il souffre comme le Philoctète de Sophocle : l'artiste a dû sentir en lui-même cette force d'esprit dont son marbre porte l'empreinte.»

La Grèce vit plus d'une fois le philosophe et l'artiste réunis dans une seule personne; elle eut plus d'un Métrodore. « La philosophie tendait la main aux arts (ce sont les termes d'un Allemand judicieux), et donnait aux corps de sa création des âmes plus que communes.» Choisissez donc toujours de nobles et de beaux modèles, et, si votre sujet vous force, malgré vous, à représenter par contraste quelque vice ou quelque monstre, redoublez d'efforts pour que l'horreur de l'image ne dégrade point votre talent. M. de Caylus remarque que Milton seul a su peindre le diable sans avoir recours à sa laideur physique.

Vérifiez l'arrêt de Boileau :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Pour y parvenir, soyez terrible, j'y consens ; mais que la terreur que vous m'inspirez, soit tempérée par quelque grande idée morale.

Tout le reste ne peut vous occuper qu'accidentellement ; le beau idéal, voilà quel doit être votre but constant : ce qui constitue la beauté c'est la régularité, l'ordre et la proportion. La grâce, qui plaît si promptement et si doucement, est bien plus difficile à définir et à imiter. C'est un mouvement qui la trahit, un sourire qui la distingue, un regard qui la fait aimer.

Artistes, pour saisir cette impression si légère, si fugitive, pour la retracer à votre imagination, quittez vos ateliers, parcourez le monde, et surtout appelez souvent autour de vous les amis et les protecteurs des arts ; alors le poëte et le peintre, nobles émules, dignes rivaux, réalisant ce mot de Simonide, « que la peinture est une poésie muette, et la poésie une peinture parlante, » réuniront leurs efforts et leurs talents pour reproduire, à nos yeux et à nos oreilles, l'impression des grâces et des beautés qui nous auront charmés.

Zeuxis, autrefois, peignit une Hélène et eut le noble courage d'écrire au bas les fameux vers d'Homère qui expriment le ravissement des vieillards troyens à la vue de cette beauté fatale ; lutte d'autant plus admirable entre la peinture et la poésie, qu'elle fut égale, et que la victoire, dit-on, resta indécise.

C'est donc dans ces réunions de tous les arts, de tous les talents, en présence du goût, de la grâce et des juges les plus éclairés, que nous devons placer tous notre confiance pour le progrès et pour le perfectionnement des arts. Ces arts, protégés par le trône, garantis par la liberté, encouragés par les amis des Muses, feront à la fois notre charme et notre gloire. Nous avons dû à des héros le sceptre de la guerre, et nous devrons à nos artistes le sceptre de la paix.

VOULEZ-VOUS RIRE? VOULEZ-VOUS PLEURER?

On trouve à Paris tous les moyens de satisfaire les goûts les plus opposés : on y rencontre la meilleure et la plus mauvaise compagnie; on peut y vivre à son gré dans le tourbillon ou dans la retraite, dans l'éclat ou dans l'obscurité, près de la sagesse ou à la suite de la folie. Vous y voyez une foule d'hommes ingénieux accourir pour vous amuser, et un plus grand nombre d'ennuyeux pour vous endormir.

C'est le lieu de la terre où l'on rencontre le plus de vertus et le plus de vices, le plus de savoir et le plus d'ignorance; nulle part vous ne compterez tant de badauds et tant de gens d'esprit, tant d'affairés et tant d'oisifs, tant de dupes et tant de charlatans, tant de favoris des Muses et tant d'adorateurs repoussés par elles, tant de mains disposées à les applaudir, tant de sifflets prêts à leur répondre, tant de frivolité et de philosophie, tant de luxe et de pauvreté, tant d'incrédulité et de superstition : on y quête, on y pleure pour les pauvres; on y chante, on y danse pour eux.

Voulez-vous rire? Allez au grand Opéra entendre le *Rossignol*. Voulez-vous pleurer? Courez entendre *Wallace* à l'Opéra-Comique.

Voulez-vous rire? Allez à la tragédie française, quand les grands acteurs français sont à Londres. Voulez-vous pleurer? Venez au théâtre de la Gaité vous attendrir aux accents du mélodrame.

Voulez-vous rire? Prêtez l'oreille à ces nouvellistes qui font venir les sauvages de l'Amérique pour détrôner les rois de l'Europe. Voulez-vous pleurer? Voyez ces jolies femmes sourire à la délation, caresser la calomnie, prêcher la vengeance, s'attendrir pour la politique de Machiavel, et s'irriter de la clémence.

Voulez-vous rire? Suivez dans nos théâtres et dans nos

jardins ces paisibles citadins bottés et ferrés comme des cuirassiers, ces jeunes élégants en larges pantalons comme des matelots, ces vieux libertins, modèles du *ci-devant jeune homme*, qui s'enflamment tous en prenant des glaces au pied du trône de l'Armide des Mille Colonnes; descendez dans ces allées sombres, et voyez tous les piéges que de malignes beautés tendent à leur bourse et à leur santé. Voulez-vous pleurer? Montez dans ces salons où des banquiers imperturbables, les yeux fixés sur un tableau rouge ou noir, prononcent sans s'émouvoir, d'un ton monotone, l'arrêt qui condamne à la ruine et souvent à la mort leurs malheureuses victimes.

Voulez-vous rire? Regardez dans ces loges, à ce balcon ou dans cette grande allée, cette femme imposante, élégante et entourée, dont on admire les beaux diamants, le panache flottant, le châle magnifique, la riche ceinture : est-ce une grande dame de la cour? non, c'est la femme d'un petit marchand de la Cité. Voulez-vous pleurer? Entrez chez son mari : vous le verrez pâle, triste, abattu, repoussant ses enfants qui jeûnent, maudissant sa faiblesse, et se préparant à vendre ses meubles pour apaiser ses créanciers.

Voulez-vous rire? Suivez ces auteurs fortunés qui sortent, au bruit des applaudissements, de l'Odéon ou du théâtre de la rue de Richelieu. Voulez-vous pleurer? Accompagnez quelques-uns de ceux qui sortent de la rue Feydeau.

Voulez-vous rire? Lisez les doctes ouvrages de ces beaux esprits, enthousiastes du génie romantique, qui préfèrent les muses de l'Elbe et de la Tamise à celles de la Seine, et les disparates de Shakspeare aux beautés sublimes de Racine et de Corneille. Voulez-vous pleurer? Écoutez ces indignes Français qui journellement s'évertuent à rabaisser, à dénigrer, à déchirer notre siècle, notre nation, nos talents, nos mœurs et notre gloire.

Voulez-vous pleurer? Entendez tonner cet apôtre intolérant d'un Dieu de paix. Voulez-vous rire? Regardez ce grand seigneur démagogue et ce bourgeois aristocrate.

Voulez-vous rire? Écoutez cet élégant médecin parler avec feu de la guerre, avec jactance de la politique, avec grâce de ses bonnes fortunes, avec orgueil de ses bijoux et de ses tableaux. Voulez-vous pleurer? Allez voir ses malades.

Voulez-vous rire? Regardez les comptoirs d'acajou, les brillants quinquets, les imposantes enseignes de nos boutiques, l'élégance des commis et les mines agaçantes des filles de magasin. Voulez-vous pleurer? Visitez les livres et la caisse.

Voulez-vous pleurer? Lisez les complaintes et les sinistres prophéties de certains journaux. Voulez-vous rire? Voyez, dans d'autres feuilles, le peu de cas qu'on en fait, et le jugement qu'on en porte.

Voulez-vous pleurer? Écoutez ces jeunes énergumènes qui voudraient nous ramener sous le niveau et sous le fléau de l'anarchie. Voulez-vous rire? Écoutez ces vieux rêveurs qui voudraient nous faire remonter au temps, aux mœurs et aux lois gothiques.

Voulez-vous rire? Courez à votre fenêtre et regardez par votre vitre. Voulez-vous pleurer? Regardez votre miroir; et vous pourrez ainsi mettre en fable cette double cause de vos rires et de vos larmes.

LE MIROIR ET LA VITRE.

FABLE.

Certaine femme vieille, et quinteuse, et despote,
Tout à la fois aigre et bigote,
Priant Dieu le matin, battant ses gens le soir,
Finit un jour par briser son miroir.
« Hélas! crie en tombant le serviteur fidèle,
« Peut-on payer ainsi mon zèle?
« N'ai-je pas constamment bien rempli mon devoir?
« — Trop bien rempli : c'est ce qui la chagrine,
« Lui dit alors la vitre sa voisine.

« Voici le fait, mon imprudent ami :
« Près de nous deux que la bigote vienne,
« Elle ne voit par moi que la laideur d'autrui ;
« Et toi, tu lui montres la sienne. »

Voulez-vous enfin ne pleurer de rien et rire de tout? Lisez M. Azaïs ; vous apprendrez que tout est égal dans ce monde, et que, si chaque plaisir est acheté par un chagrin, tout chagrin est compensé et payé par un plaisir.

RIEN DE TROP.

La Fontaine a raison :

. . . . . Rien de trop est un point
Dont on parle beaucoup et qu'on n'observe point.

Tout le monde convient de l'utilité de la modération, du danger des excès, de la folie des passions. On estime sage celui qui voit les choses telles qu'elles sont, et qui les apprécie à leur juste valeur ; on regarde comme un insensé l'homme qui voit tout avec un microscope ou avec un prisme qui embellit ou enlaidit, grandit ou rapetisse tout, suivant son désir ou son dégoût, sa crainte ou son espérance. On sait que le bonheur est inséparable de la modération dans les qualités, dans les peines, dans les plaisirs, dans les désirs et dans les sentiments ; et cependant chacun exagère ses biens, ses maux, ses haines, ses affections, ses éloges, ses critiques, ses volontés, ses espérances, ses frayeurs.

Personne ne veut être tendre, mais passionné ; considéré, mais célèbre ; à son aise, mais opulent. On ne se contente pas du bien, on veut le mieux ; on ne se borne pas à s'affliger, on se désole ; on n'approuve pas, on flatte, on exalte, on divinise ; ce n'est pas assez de critiquer, on déchire : ce qu'on aime est parfait ; ce qui déplaît est affreux, détestable. On est

enivré ou dégoûté, vain ou humilié, téméraire ou pusillanime : ceux qui pensent comme nous sont des gens de bien ; les autres, des valets ou des factieux. Jamais nous ne sommes dans le milieu, toujours au delà des bornes ; et tout en faisant l'éloge de la modération, nous la fuyons de toutes nos forces. La médiocrité, que les philosophes disaient d'or, cette médiocrité, qui seule rend sage et heureux, est ce que nous craignons et ce que nous méprisons le plus.

Tous les moralistes, puisqu'ils prétendent être les médecins de nos âmes, ne devraient jamais se lasser de rebattre ce point. L'exagération est notre péché originel, notre défaut radical, le principe de nos vices, la source de toutes nos erreurs, la cause de tous nos chagrins : et, quand elle ne nous rend pas méchants, vindicatifs, cruels et malheureux, elle nous rend très-ridicules.

Un magicien qui aurait un miroir capable de dépouiller les objets de leurs illusions, et de les faire voir aux hommes tels qu'ils sont, changerait le genre humain et la face du monde ; mais, avant d'y parvenir, il ferait bien de s'assurer du secours des esprits infernaux, et de bien prouver sa puissance ; car il commencerait par se faire un terrible nombre d'ennemis en disant la vérité : il y a bien peu de gens pour qui elle ne soit pas une sorte d'injure.

On ne peut guère nous faire voir nos portraits bien ressemblants sans nous montrer injustes, inconséquents et fous, et c'est ce qu'on n'aime pas à reconnaître publiquement, quoique parfois, entre quatre rideaux et dans des intervalles de raison, on s'en aperçoive assez bien.

Ce magicien ferait même, je crois, prudemment, en imitant les auteurs comiques, de laisser notre image sous une gaze, et de ne nous montrer que celle des hommes qui nous ressemblent, afin de ne nous frapper qu'indirectement et par contre-coup.

La plus dangereuse et la plus commune de nos exagérations est celle qui ne nous fait voir que des vices et des défauts dans

nos rivaux, dans nos ennemis, et qui nous aveugle totalement sur leurs bonnes qualités les plus évidentes.

Éraste est un vieux guerrier qui a toute sa vie été attaché aux principes, aux coutumes, et même aux préjugés des temps anciens ; c'est un courtisan probe, instruit, un gentilhomme loyal, estimé à la ville et chéri dans sa province ; mais il croit que la gloire et la tranquillité de l'État sont liées inséparablement à l'existence des anciens usages, et il se fait un point d'honneur de les défendre. Tout ce qui est étranger à l'ordre qu'il a vu régner autrefois, lui paraît confusion et folie. Sujet soumis, militaire distingué, bon maître, respectable père de famille, on ne peut lui reprocher aucune déviation des règles de la justice et de l'honneur ; mais il juge avec humeur tout ce qui est nouveau ; il ne raisonne pas en politique ; il se passionne, et tout système qui est à la fois sentiment et religion doit être inflexible par sa nature : car on efface souvent ce qui est tracé dans l'esprit, et jamais ce qui est gravé dans le cœur.

Eh bien ! parlez de lui à Damon : c'est un jeune homme enthousiaste, dès son enfance, d'Athènes et de Rome, et qui ne peut séparer l'idée du bonheur de celle de la liberté ; il méprisera la vieille vertu d'Éraste. « Comment, dira-t-il, voulez-vous que j'estime un homme encroûté de préjugés, un égoïste qui veut nous enchaîner dans les ténèbres, pour nous conduire à son gré par des lisières, et qui sacrifierait les droits et le bonheur de l'humanité pour rétablir les priviléges de sa caste ?

« Où je n'aperçois pas le noble amour de la liberté, je ne vois que de l'intérêt personnel, de la vanité ; et aucun sentiment honnête ne peut se concilier avec ceux de la servitude.

« Je suis sûr qu'Éraste, que vous vantez, est un tyran dans son village et dans sa famille, et que les vieux droits de son donjon lui paraissent plus sacrés que la gloire de son pays. »

Vous avez beau faire, vous ne convaincrez pas Damon de son injustice ; et croyez-vous qu'à son tour Éraste sera plus

raisonnable en parlant de Damon ? Vous vous trompez : vainement vous lui direz que ce jeune homme est bon fils, mari fidèle, ami sûr, qu'il a autant de vertus que d'esprit, qu'il est vaillant, humain, généreux, serviable, et que la douceur de son caractère le fait aimer par tout ce qui le connaît.

« C'est un mauvais sujet, dira le vieux baron ; je le désavoue pour parent, l'honneur me défend toute liaison avec lui. Quelles bonnes qualités peut-on supposer à un factieux, à un innovateur ? Ne m'en parlez plus, c'est un jacobin. »

« Mais de sa vie il n'a été dans un club : il sert bravement son prince. Si ses passions sont vives, elles sont nobles ; il ne rêve que la gloire et le bonheur de son pays, et serait incapable de troubler l'ordre public pour soutenir des opinions libérales qu'il a puisées dans nos livres classiques. »

« Finissons ce propos ; je ne veux plus qu'on m'en parle. Il a, dites-vous, des idées libérales ? eh bien ! je n'ai rien de commun avec ces idées-là ; c'est de la philosophie, de l'idéologie, et voilà tout. Adieu. »

La sottise et la passion de nos jugements sont encore bien plus excessives, lorsque nous parlons des hommes que la fortune a élevés à d'importants ministères ou à de hautes dignités.

Ils ont presque également à redouter la flatterie qui les encense pour les enivrer de ses poisons, et l'envie qui les épie pour les déchirer. Ceux qui espèrent ou obtiennent leurs faveurs en font de grands hommes, des demi-dieux : c'est Sully, Colbert, l'Hôpital qui sont ressuscités ; ils obscurcissent, à force de fumée, leur mérite réel, et les élèvent sur des échasses qui les font tomber.

D'un autre côté, les rivaux de leur pouvoir et de leur crédit aiguisent contre eux tous les poignards de la satire et de la calomnie.

Écoutez un membre de l'opposition lorsqu'il peint un ministre : c'est toujours un homme inepte ou corrompu ; sa sévérité est taxée de despotisme ; sa bonté de faiblesse. Est-il

économe, c'est un avare; généreux, c'est un dilapidateur; soutient-il l'autorité, c'est un ambitieux partisan du pouvoir arbitraire; se montre-t-il indulgent et populaire, il est faible et idéologue; s'il vous résiste, c'est un entêté; s'il vous cède, il est inconséquent et pusillanime.

On pourrait lui répondre, comme Figaro : « Aux qualités que vous exigez dans un domestique, connaissez-vous beaucoup de maîtres capables de vous servir? »

Les tribuns du peuple étaient parvenus, par leurs intrigues, leurs déclamations et leur calomnies, à enflammer les Romains d'un tel courroux contre le sénat, qu'il pouvait en résulter un bouleversement général. Pacuvius usa d'un moyen assez adroit pour apaiser cette agitation. Il parut d'abord partager l'animosité des factieux, et proposa de chasser les sénateurs qui déplaisaient, à condition que chacun d'eux serait remplacé par un homme de bien, à l'abri de tout reproche et universellement estimé.

Pour commencer cette opération, on lut la liste des sénateurs. Au premier nom de sénateur qui sortit de l'urne, tous les citoyens éclatent en plaintes et en invectives contre lui. « Fort bien, dit Pacuvius, il paraît que cet homme n'est pas pur, c'est un mauvais citoyen : renvoyons-le, et nommons quelqu'un pour le remplacer. »

On fit alors un grand silence; mais toutes les fois qu'une voix s'élevait pour proposer un remplaçant, mille voix éclataient contre lui, et lui imputaient mille défauts pour le faire rejeter.

Après plusieurs épreuves semblables, le peuple, voyant qu'on ne pouvait s'accorder sur aucun choix, se lassa de cette discorde, et décida que les choses resteraient telles qu'elles étaient, puisque le remède paraissait pire que le mal.

L'exagération en amour, en amitié, en générosité, en bienfaisance, a souvent de fâcheuses suites; elle mène à la jalousie, à la faiblesse, à la prodigalité, à la ruine; mais pourtant, en ce genre, le trop vaut mieux que le trop peu : ce sont des

maux qui font du bien. On supporte les peines produites par le plaisir, on pardonne aux défauts qui doivent leur naissance à quelques vertus.

Ce sont les sentiments fâcheux, tristes et pénibles qu'il faut surtout modérer et réprimer, lorsqu'on ne peut pas les détruire.

La colère, l'envie, la vengeance, la haine, voilà les vrais fléaux de l'humanité, les torches qui embrasent la terre, et ceux qui se servent de leurs funestes glaives en sont eux-mêmes les premiers blessés.

Fera-t-on à son ennemi le mal qu'on projette? c'est une chose douteuse : mais vouloir faire le mal, mais haïr, c'est déjà une peine certaine qu'on éprouve.

Aimer est un bonheur, haïr est un tourment.

L'amour est la loi du ciel, la haine est celle de l'enfer.

Plutarque dit que « Caton et Phocion ne prenaient inimitié quelconque à l'encontre de leurs citoyens, pour aucuns différends qu'ils eussent avec eux relativement au gouvernement: ainsi se rendirent seulement implacables où il était question d'attaquer et d'offenser leur pays. Il ne faut, disaient-ils, réputer ennemis que ceux qui sont les bosses et les pestes d'une cité. Quant à ceux qui ne sont que discordants, il les faut ramener à une bonne harmonie, en roidissant et relâchant tour à tour, ainsi que ferait un bon musicien, et non pas en se mettant en courroux contre eux avec outrages et injures. »

Lorsque Catherine II apprenait que quelques fautes avaient été commises par ambition, intérêt, faiblesse, erreur, légèreté, loin de se livrer à la colère qu'on voulait lui inspirer, elle disait : « C'est de l'*hommerie;* il faut redresser et non couper. J'aime à louer tout haut, à gronder tout bas. »

J'ai vu beaucoup de gens dans le monde qui exigent pour toutes les places et pour toutes les affaires trop de mérite et de talents ; ils méprisent à tort l'honnête médiocrité ; la probité, l'exactitude, l'activité ne sont rien pour eux si elles man-

quent de brillant et d'éclat ; se montrer si difficile, c'est être exagéré, injuste et malhabile.

Je pense, comme ce philosophe grec, « qu'on ne doit rien trop mépriser, qu'on peut tirer parti de tout, et qu'il est bon de se rappeler même quelquefois que les anciens faisaient avec les os d'âne les meilleures flûtes. »

Ce qui est étrange, c'est de voir à quel point des hommes d'esprit, qui croient le mieux calculer les mesures à prendre pour arriver au bonheur, se trompent, par exagération, sur les moyens d'y parvenir.

Un sentiment naturel et raisonnable nous dit qu'un homme riche et bien né doit, pour être heureux et pour se faire aimer, jouir de quelque crédit, de quelque considération, et occuper dans le monde un rang, une place, un emploi qui le mettent à portée d'acquérir une bonne renommée, de servir son pays, et d'être utile à ses concitoyens.

Rien n'est plus juste ; mais l'amour-propre, le plus aveugle et le plus violent des amours, arrive, exagère ce désir de considération, fait souhaiter, solliciter, obtenir, entasser cordon sur cordon, emploi sur emploi, dignité sur dignité : la maligne fortune seconde notre homme ; il arrive au haut de la roue, et y trouve avec surprise la satire au lieu de l'éloge, et la haineuse envie à la place de l'estime et de l'amitié qu'il désirait.

Il devient comme ce Métiochus, dont on disait : « Métiochus est capitaine, Métiochus dresse les chemins, Métiochus cuit le pain, Métiochus moud la farine, Métiochus fait tout, Métiochus aura mal an. »

Que voulez-vous ? le peuple est ainsi fait ; il respecte ce qui est à une certaine élévation ; il hait et tire à terre ceux qui veulent monter trop haut.

Nous devons nous armer d'une bonne cuirasse, lorsque, plaçant notre bonheur hors de nous, nous voulons le faire dépendre des autres. Le monde est économe d'éloges et prodigue de critiques ; notre œil rapetisse toutes les qua-

lités d'autrui, et grossit tous ses défauts. Horace nous en avertit :

Un homme est un peu lourd, nous le disons stupide ;
S'il est fier, insolent ; et s'il est doux, timide.

Quand la raison nous dit *rien de trop,* l'amour-propre est le mauvais génie qui vient toujours nous pousser et nous empêcher de suivre cette sage maxime.

Il est vraiment curieux d'entendre les raisonnements de tous ces nains ambitieux, de tous ces nouvellistes de profession dont la nullité vaniteuse est sans cesse tourmentée du chagrin de voir que la terre tourne sans leur avis, et que les affaires marchent sans leurs conseils.

Ils ressemblent à ce boulanger qui trouvait détestable tout pain qu'il n'avait pas cuit. Rien n'est bon pour eux que lorsqu'ils mettent la main à la pâte ; et comme, Dieu merci, cela ne leur arrive guère, leur orgueil blessé les rend pessimistes et alarmistes.

A leur sens tout va de mal en pis ; ils sonnent à tout moment l'alarme, ils ne prévoient que des catastrophes, et, à les entendre, tout est toujours perdu sans ressource.

Je me rappelle, à ce propos, que dans le temps de la guerre de la Bavière, qui fut si promptement terminée par la paix de Teschen, j'entendis un jour, sur la terrasse des Tuileries, le dialogue suivant entre deux de ces graves politiques qui dessinent leurs plans et leurs cartes sur le sable, qui font mouvoir leurs armées avec leurs cannes, et tracent, en crachant, le cours des fleuves :

« Mon ami, je l'avais prédit, la fatale époque est arrivée. On n'a pas voulu me croire, on a fait tant de sottises ! le mal est sans remède, tout est perdu.

— Je conviens que tout va mal ; mais cependant je ne vois rien encore d'assez funeste pour se décourager à ce point.

— Comment ? vous ne le voyez pas ? Mais d'où venez-vous

donc? Ignorez-vous que les Russes vont se brouiller avec les Turcs?

— Je le crois; après?

— Vous savez qu'il existe des mouvements d'insurrection en Amérique contre l'Angleterre, et qu'il est à croire que l'Espagne, la France et la Hollande finiront par prendre parti pour les insurgés?

— Cela se peut; mais...

— Vous a-t-on dit que l'Autriche est attaquée par la Prusse?

— Oui, je viens de l'apprendre, et je vois avec peine la tranquillité générale troublée; mais, enfin, l'Europe a vu souvent de semblables querelles, et...

— *La tranquillité troublée... on a vu souvent...* votre flegme m'impatiente : comment, vous ne voyez pas clairement tout ce que ces événements nous annoncent?

— Eh! oui, la guerre, et beaucoup de pertes d'hommes et d'argent.

— Vous ne prévoyez que cela?

— C'est bien assez, une guerre générale.

— Ce n'est rien encore : votre sang-froid m'excède!

— Ma foi, quand je prévois un embrasement général qui menace tant de pays, qui met en danger tant de trônes, qui fera couler tant de sang, il me semble que c'est bien assez.

— Pauvre tête! tout cela ne vous découvre qu'un incendie universel?

— Eh! que diable voulez-vous donc que j'y voie de plus? Qu'y voyez-vous vous-même?

— Ce que j'y vois! ce que j'y vois!... eh! morbleu, la fin du monde!

— La fin du monde? vous vous moquez.

— Oui, monsieur, la fin du monde; et il y a des exemples de cela, il y a des exemples de cela. »

A ce trait j'éclatai de rire, et je m'éloignai à grands pas du

sinistre prophète, qui fut, je crois, fort étonné de voir un homme si indifférent à la destruction de notre globe.

L'humeur et la peur sont les plus mauvais conseillers du monde : elles font tout voir en noir, et où tout est noir on ne distingue plus rien.

Méfions-nous surtout des exagérations de la crainte. Écoutez-la : si l'ennemi vous menace, on doit être écrasé ; si l'administration est relâchée, nous sommes en dissolution ; si elle est ferme, on va tomber sous la tyrannie ; s'il existe des mécontents, le bouleversement est certain.

Heureusement il n'en est pas ainsi ; les grandes masses politiques se soutiennent, et, comme le dit Montaigne :

« La société des hommes se tient et se coud à quelque prix que ce soit ; en quelque assiette qu'on les couche, ils s'appilent et se rangent en se remuant et s'entassant, comme les corps mal unis qu'on empoche sans ordre trouvent d'eux-mêmes la façon de se joindre et s'emplacer les uns parmi les autres, souvent mieux que l'art ne les eût disposés. »

Philippe de Macédoine fit bâtir une ville qu'il peupla des hommes les plus méchants, et voulut voir ce qu'ils deviendraient. Eh bien ! pressés par la nécessité, ils finirent par établir entre eux de bonnes lois et une bonne police.

Pour être heureux, il faut d'abord être tranquilles ; et, pour devenir tranquilles dans la vie publique comme dans la vie privée, le seul moyen est de ne rien exagérer.

Calmons donc nos désirs, nos craintes, nos regrets, nos espérances. La vérité n'est jamais dans les extrêmes, mais dans un milieu : ainsi la modération seule peut en approcher.

Rien de trop, que ce soit notre adage ; et, si nous nous en écartons, que ce soit en bien et non en mal, en espoir et non en frayeur.

Il est étonnant que la sottise ait sur ce point tant d'avantages sur l'esprit. Un sot est toujours content de lui, de sa fortune, de son mérite ; il croit tout ce qu'il espère : Dieu n'a fait le monde que pour lui ; rien n'est si doux que son lit et si

solide que son siége; il croit tout prévoir, tout dominer, remédier à tout; tandis que l'homme d'esprit s'exagère l'insuffisance de ses moyens, l'instabilité du sort; il ne jouit ni de son mérite qu'il amoindrit, ni de son bonheur dont il doute.

On dirait que Dieu, dans sa justice, a ordonné à la fortune de ne protéger que les sots, pensant que les habiles n'en avaient pas besoin.

Trop de désir de perfection nous nuit quelquefois. Corrigeons-nous, modérons-nous, mais ne plaçons pas trop haut notre modèle idéal du bien; nous ne pourrions y arriver, et nous nous découragerions comme Montaigne, qui avouait ce tort, en disant : « Si j'ai un escarpin de travers, je laisse encore de travers ma chemise et ma cape; je dédaigne de m'amender à demi. Quand je suis en mauvais état, je m'acharne au mal, je jette le manche après la cognée, et je ne m'estime plus digne de mon soin. »

DE LA FORCE DE L'HABITUDE

ET DE L'AMOUR DE LA NOUVEAUTÉ.

Tous les hommes ont été, sont et seront éternellement dominés par deux puissances très-opposées l'une à l'autre, *la force de l'habitude* et *l'amour de la nouveauté*. Il est presque également impossible de leur résister et de les concilier, et c'est peut-être de leur opposition que naissent la plupart des contradictions et des bizarreries qu'on remarque dans le cœur humain.

Nous vantons sans cesse le bon vieux temps, et cependant les anciens usages nous semblent barbares ou ridicules; nous ne trouvons rien de plus respectable qu'une vieille amitié, et nous la négligeons presque toujours pour chercher des objets et des plaisirs nouveaux : les anciens auteurs attirent seuls nos éloges, la satire déchire les contemporains, et cependant

on quitte Racine pour le mélodrame; Molière parle dans le désert; la foule court aux Variétés.

Nous versons de douces larmes en revoyant la vieille maison où nous avons passé les premiers moments de notre enfance, le triste collége où le fouet et la férule nous punissaient d'avoir un peu trop prolongé des jeux innocents, et pourtant nous n'avons peut-être jamais éprouvé de plaisirs plus vifs que celui de notre sortie de ces deux paradis terrestres : le temps où nous y avons vécu nous semble à présent l'âge d'or de la vie; mais comme alors notre imagination volait au-devant de l'âge de fer! avec quel transport nous désirions tous les fruits défendus dans l'enceinte qui nous renfermait! Voyez avec quel joie ce jeune homme quitte son respectacle aïeul, son père chéri, sa tendre mère, sa sœur tremblante et désolée, pour courir, avec un uniforme neuf et une brillante épaulette, s'enterrer dans une garnison où le matin il se fatiguera, sur l'esplanade et dans un manége, avec des inconnus qu'il fait méthodiquement pirouetter, attendant avec impatience l'heure d'un mauvais dîner dans une sale auberge, et la consolation de végéter toute la soirée dans un ennuyeux café! Sa troupe part : il ne rêve que triomphes, se couvre de poussière, de blessures, de gloire et de fumée; écoutez ses plaintes, remarquez avec quelle ardeur il regrette les plaisirs de Paris, les douceurs de la paix, et les anciens loisirs du toit paternel!

Connaissez-vous beaucoup de moyens en logique, de force en morale, qui puissent faire quitter à ce vieillard la funeste habitude d'obéir à sa gouvernante, ou empêcher cet autre de courir chez sa nouvelle maîtresse?

Non, rien ne peut nous dégager des fers de ces deux tyrans, l'habitude et la nouveauté; il faut presque un miracle pour faire résister l'homme aux attraits d'un plaisir nouveau ou pour le guérir d'un vice accoutumé : c'est ainsi que la nature nous a faits : si l'on ne nous réveille par des voluptés nouvelles, l'uniformité nous plonge dans l'ennui; et si l'on

dérange nos habitudes, notre vie devient une gêne et presque un supplice.

Pourquoi les mœurs sont-elles plus difficiles à changer que les lois? c'est que les mœurs ne sont que des habitudes. Pourquoi les peuples sont-ils si souvent disposés aux révolutions? c'est que ce sont les plus remuantes des nouveautés. Après les révolutions, pourquoi les réactions trouvent-elles tant de chauds partisans? parce qu'elles ne sont qu'un retour aux habitudes.

Mais, puisqu'on ne peut combattre avec un plein succès ces deux puissances inhérentes à notre nature, sources éternelles de notre activité; n'existerait-il pas un moyen de les concilier, et de faire entre elles un partage équitable qui pût à la fois multiplier nos jouissances, et garantir notre repos? Je le crois; mais il faudrait, pour y réussir, une raison tolérante, des désirs modérés; et les hommes n'écoutent ordinairement qu'une philosophie austère qui ne laisse aucune liberté, ou des passions ardentes qui ne souffrent aucun frein.

Quoi qu'il en soit, voici le traité que je propose; s'il est raisonnable, beaucoup de gens s'en moqueront, quelques-uns l'approuveront, et très-peu l'exécuteront.

Je voudrais que nous restassions dociles au pouvoir de l'habitude, pour la religion, pour la morale, pour notre gouvernement, pour nos devoirs, pour nos sentiments, et que nous ne cédassions à l'attrait de la nouveauté que pour nos goûts, pour nos plaisirs, pour nos modes, pour nos spectacles; et, comme c'est à peu près tout le contraire de ce que nous avons fait depuis un demi-siècle, cette détermination joindrait aujourd'hui pour nous aux avantages de la sagesse les charmes de la nouveauté.

En effet, comme il nous fallait du neuf dans les choses graves, nous avons rapidement renversé toutes les anciennes institutions, ordres, hiérarchie de pouvoirs, parlements, clergé, noblesse, administrations, académies; le sceptre même a fait place au niveau, qui s'est montré plus pesant et encore plus fragile. La république a remplacé la monarchie, l'empire

a succédé à la république, la royauté a renversé l'empire ; la philosophie s'est montrée tour à tour intolérante et persécutée ; le divorce a triomphé du mariage, qui s'en est depuis vengé, les propriétés ont changé de mains comme les pouvoirs : nous avons été tour à tour pillards et pillés, conquérants et conquis. Enfin, après tant d'années d'orages nouveaux, de théories nouvelles, de folies renouvelées des Grecs, des Romains et des Barbares, par une heureuse transaction, nous nous sommes soumis à une Charte qui nous laisse jouir de la partie de nos innovations qu'on avait le plus souhaitée, et qui rend quelque pouvoir à de vieilles habitudes et à d'antiques souvenirs ; tenons-nous-y donc, et pour faire encore quelque chose de nouveau, contractons l'habitude d'être heureux et sages, sous une royauté sans despotisme, avec une liberté sans licence.

Tandis que nous changions si légèrement notre législation, notre culte, notre morale, notre politique, et tout ce qui existe de grave et d'important dans le monde, nous montrions une constance admirable dans les choses légères, et rien ne changeait dans la plupart de nos goûts, de nos travers et de nos plaisirs.

L'oisiveté de nos vieillards, la frivolité de nos jeunes gens, couraient après les mêmes objets; nos courtisanes faisaient autant de dupes, nos maisons de jeu autant de victimes; nos promenades attiraient autant de foule ; nos vins trouvaient autant d'amateurs : bals, concerts, jardins publics, offrant leurs ombrages aux riches voluptueux; guinguettes ouvrant leurs tonnelets à la joie franche et grossière ; farces aux boulevards, héros criant à l'Opéra, princesses chantant à la tragédie, chanteurs parlant à l'Opéra-Comique, sifflets à tous les théâtres pour les vivants ; admiration pour les anciens, parce qu'ils sont morts ; diatribes des gens de lettres, qui se déchirent entre eux pour amuser les sots à leurs dépens ; tel est le tableau que Paris n'a pas un moment cessé de présenter à nos regards.

Au milieu de ce grand bouleversement des institutions, des lois et des empires, la Folie, sous le même costume, agitant les mêmes grelots, et tirant de son tambourin les mêmes sons, paraissait être la seule divinité de l'Olympe moderne que les nouveaux Titans n'eussent pas détrônée. Mettons une fin à toutes ces saturnales; faisons, tant que nous voudrons, de nouvelles montagnes, mais plus de nouvelles constitutions; en un mot, s'il se peut, rendons notre sagesse plus constante et nos folies plus variées.

LES KALÉIDOSCOPES,

OU LES LUNETTES MERVEILLEUSES.

La vanité, en gonflant l'esprit de l'homme, grandit tout en apparence autour de sa personne. Il prend son cercle étroit pour l'horizon du monde. Ce monde même n'existe dans son imagination que pour lui : il en est le centre et l'ornement. Tous les végétaux ont été créés pour son utilité; les animaux, pour le servir, pour le nourrir; les astres mêmes, pour l'éclairer.

Vainement il regarde le ciel : cette multitude infinie de globes, errant dans l'univers, ne peut le convaincre de la petitesse de son être, qui n'occupe qu'un point sur une terre qui n'est elle-même qu'un atome. Il oublie que le cours de sa vie n'est pas une *seconde* dans les temps.

Énorgueilli de sa frêle existence, tout ce qui le touche lui paraît digne d'occuper la terre et les cieux. Insecte éphémère, il rêve le pouvoir durable, la fortune constante, la gloire éternelle.

Une victoire l'enivre; un diadème, un ruban, un titre l'éblouissent; un succès dans la carrière des lettres ou des honneurs exalte sa fierté; il croit que son nom va traverser les

siècles! Aussi faible que vain, une chute, une injustice, un revers, ou l'abattent, ou l'aigrissent; son intérêt privé prend à ses yeux la forme et la place de l'intérêt général; l'ordre est pour lui l'état de choses où il jouit; le désordre, celui où il souffre : enfin, le plus léger changement qui altère son crédit, qui dérange sa fortune, qui contrarie ses projets, et qui choque ses prétentions ou celles de sa classe, est une révolution sans exemple, un bouleversement total; là, où son amour-propre ne croit plus rien gagner, tout est perdu.

De là vient cette étrange et incurable manie de certaines gens, qu'aucune raison n'éclaire, qu'aucun obstacle n'effraie, que l'impossible même n'arrête pas; regrettant l'époque où les priviléges, les distinctions, les faveurs partageaient le genre humain en deux classes, les heureux et les infortunés, les puissants et les faibles, les maîtres et les esclaves; rêvant qu'ils forceront dix-neuf vingtièmes d'un peuple de renoncer à son affranchissement, ils espèrent ramener le passé, éteindre les lumières, comprimer la liberté, tuer la vérité, ressusciter les préjugés et rendre l'existence à des prestiges évanouis.

L'ordre qui plaît à l'immense majorité des hommes est pour eux la confusion et le chaos. Le régime qui sacrifiait les droits de toute une population aux prérogatives et aux jouissances de quelques familles leur paraît le chef-d'œuvre de la civilisation; tel est l'âge d'or qu'ils regrettent, qu'ils nous citent, qu'ils nous vantent; tel est le paradis terrestre dans lequel ils espèrent nous faire rentrer, oubliant que la mémoire, semblable à l'ange qui porte une épée flamboyante, leur en défend la porte à jamais.

De là vient aussi cette inconcevable erreur qui les porte à croire qu'on peut mêler des usages gothiques à des lois nouvelles et sages, et conserver quelques vieux vestiges des institutions féodales et du régime arbitraire sous l'empire d'une Charte constitutionnelle, qui consacre tous les principes de l'égalité devant la loi, et ceux de la liberté civile et religieuse.

Retenant avec force le bandeau qui couvre leurs yeux, ils craignent la lumière et refusent de voir premièrement :

Que tout sur la terre change, s'accroît, mûrit, se perfectionne, vieillit, tombe et se renouvelle sous d'autres formes.

Secondement que chaque changement, chaque régénération dans l'état social, exige que tout s'arrange, s'amalgame et se proportionne dans ce nouvel état pour en faire un ensemble homogène, un corps régulier, un ordre de quelque durée ; et que, si l'on introduisait par exemple dans notre Charte le moindre élément qui lui fût étranger ou contraire, au même instant tout changerait encore et nous replacerait dans un état de choses très-différent, et très-opposé aux vues sages du législateur.

Les passions sont les maladies morales ; les sages doivent en être les médecins. Ne trouveront-ils pas des remèdes pour nous guérir de tant d'égoïsme, d'entêtement et d'inconséquences ?

Telles étaient les réflexions auxquelles je me livrais après avoir longtemps disputé contre quelques exagérés, grands apôtres du bon vieux temps, grands antagonistes du système d'enseignement mutuel, grands ennemis de la science et de la liberté, et qui semblaient n'avoir rien retenu de leurs études que l'allégorie qui représente un *hibou* aux pieds de *Minerve*, d'où ils concluaient doctement que la sagesse ne peut exister que dans les ténèbres, dans l'ignorance, et que le genre humain se perdra en s'éclairant.

Comme je parlais tout haut, mon vieil ami Damon, qui était resté seul près de moi, s'écria : « Vous cherchez un remède à toutes ces folies ; eh ! bien, *prenez mes lunettes.* »

Je me retournai, et, à ma grande surprise, je le vis occupé à regarder et à faire tourner dans sa main, successivement, plusieurs de ces joujoux ingénieux qui amusent aujourd'hui tous les rangs, tous les âges, tous les sexes, et qu'on a nommés *Kaléidoscopes.*

« Êtes-vous fou, lui dis-je, mon cher ? Eh quoi ! c'est un

homme grave, un philosophe, qui se livre à de si puérils amusements? Voilà donc un de nos sages attelé au char de la mode, et quittant ses livres chéris! Nous n'allons plus le voir occupé que de *toupies harmonieuses*, de *casse-têtes chinois*, de *draisiennes* ou de *Kaléidoscopes*, et de toutes ces bagatelles dont une frivole industrie se sert pour lever des tributs sur notre oisiveté, sur notre inconstance et sur notre curiosité.

— Hélas! mon pauvre ami, me répondit Damon; vous feriez bien mieux de garder ce beau sermon pour ceux qui se livrent à des goûts ruineux, à des passions funestes; moi, je fais grand cas de tout plaisir qui ne nuit à personne; il en est tant de dangereux; épargnons ceux qui ne le sont pas.

« Vous croyez, je le vois, que je perds tout à fait mon temps en fixant depuis une heure mes regards sur cette *lunette* avec autant d'attention que Lalande sur un télescope. Détrompez-vous; cette *lunette merveilleuse*, qui ne vous paraît qu'un joujou, fait naître dans mon esprit plusieurs pensées que je ne crois pas indignes de la méditation d'un homme sensé.

« Ces tableaux charmants que la volonté crée en un instant, et dont chaque tour de main peut varier à l'infini les combinaisons, l'harmonie, l'aspect et les couleurs, me font sentir vivement l'immense supériorité de la législation de la nature sur celle des hommes : elle seule, soumise à des règles immuables, toujours la même, bien que sous des formes toujours nouvelles, peut ainsi produire un nombre indéterminé de merveilles, où l'on trouve à la fois ordre et changement, symétrie et variété, tandis que les créations humaines, copies imparfaites des créations célestes, sont étroites, bornées, et ne me montrent tour à tour qu'une régularité monotone, une méthode servile ou une confusion choquante.

« Ce *kaléidoscope* mobile, où le plus léger mouvement semble disperser au hasard tous les morceaux de verre colorié, de forme et de grandeur différentes, par une étonnante combinaison, compose sans cesse des tableaux dont toutes les parties s'accordent, dont l'ensemble est régulier, dont l'harmonie

est parfaite : comparons-lui le *kaléidoscope* de notre *législation* que nous faisons tourner avec tant d'agilité depuis vingt-cinq ans, et voyez que d'incohérences, de dissonances, d'irrégularités, de disproportion, de vague, de désordres sont résultés de nos tentatives !

« Combien d'efforts pénibles, d'essais infructueux nous avons faits avant de parvenir à composer un tableau bien conçu, bien ordonné, une Charte où les différents pouvoirs et les divers intérêts soient bien balancés !

« N'en concluez-vous pas que les principes seuls peuvent nous conduire à d'heureux résultats ? En effet, tout, dans cette *lunette*, vous plaît, vous frappe par un ordre merveilleux ; il n'existe que par l'arrangement des verres soumis aux règles de l'optique : jamais un million de chances n'aurait pu produire un seul de ces tableaux réguliers, si l'on avait jeté au hasard, sur une table, les éléments qui le composent ; il en est de même en politique : les passions n'y doivent créer que des institutions incohérentes et monstrueuses ; l'ordre et l'harmonie n'y peuvent naître qu'en suivant les règles de la raison et les principes de la justice.

— Ma foi, dis-je alors à mon tour en riant, ce n'était pas trop la peine de regarder si longtemps dans une longue *lunette* pour n'y voir qu'une vérité si triviale ; et qui donc peut ignorer que sans principes on ne fait point de bonnes lois, et qu'on ne peut confier à l'aveugle hasard le soin de régir les peuples ?

Qui peut ignorer cette vérité ? tous les hommes qui se moquent des principes, qui ne croient qu'aux intérêts et n'écoutent que les passions. Ces insensés ne veulent-ils pas nous livrer à toutes les chances absurdes du hasard, lorsqu'ils préfèrent à un sage équilibre de droits et de pouvoirs, les uns une autorité sans limites, les autres une aristocratie sans contrepoids, ceux-là un gouvernement arbitraire, ceux-ci une licence sans frein ? ah ! croyez-moi, ils ne feront pas mal, pour se guérir, de regarder dans nos lunettes.

FIN.






AUG 3 - 1934

